

LA MINERVE

LITTÉRAIRE.

Principaux Collaborateurs : MM. Berville ; — Emmanuel Dupaty ; — Duval (Amaury), de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres ; — de Latouche ; — Lemontey, de l'Académie française ; — Moreau ; — de Sénancour ; — Viennet ; et plusieurs autres Académiciens, Savans et Gens de lettres. — MM. Alexandre de Lameth et de Ségur, de l'Académie française, donneront des morceaux de poésie, d'histoire et de littérature.

Mme. Dufrenoy est chargée de la Direction.

TOME PREMIER.

A PARIS,

AU BUREAU DE RÉDACTION,
rue Bourgtibourg, n°. 16 ;

Et chez Alex. Eymery, libraire de la *Minerve littéraire*,
rue Mazarine, n°. 30.

1820.



LA MINERVE

LITTÉRAIRE.



LE POEME INTERROMPU.

Les rives de la Vienne avaient reçu ses pas,
Et moi, de son départ toujours plus accablée,
Dans Lutèce comme exilée,
Je fuyais des plaisirs qu'il ne partageait pas.
Ses lettres, charme de ma peine,
Ne venaient plus la modérer;
Depuis une longue semaine
Je n'osais même en espérer.
Seule, et dans ma douleur amère,
Près de tout redouter, ne voulant rien prévoir,
Hier, je restai tout le soir
Le regard fixé sur la sphère.
Je n'y voyais que son séjour!
Ah! soupirai-je enfin, cette terre adorée,
Cette heureuse et belle contrée
Où ses yeux s'ouvrirent au jour,
Chaque automne nouveau l'enlève à mon amour.

Il y va saluer la tombe de son père,
Pleurer sur celle de sa mère,
Et rêver sous l'abri des bois silencieux
Qui, jadis, ont vu naître et mourir ses aïeux.
Là, de ses passions volages,
Craindrais-je les écarts fatals ?
Non ; l'aspect de ses champs natals
Environne son cœur de plus nobles images.
D'imposans souvenirs, des mânes révérés
M'y défendent contre lui-même ;
Il n'y trahit pas ce qu'il aime :
Ces champs me deviendront sacrés;
Je les regarde encore, ils rassurent ma flamme;
Je l'y vois, occupé de pensers solennels,
Faire entendre au cercueil des accords immortels :
Mon ame s'unit à son ame.
Sa muse, amante des tombeaux,
Interroge plus loin la cendre des héros,
Et je m'élance sur ses traces.
Dans les murs de Poitiers, où, vengeant nos disgraces,
Duguesclin, de Camille égala les hauts faits,
Les lauriers qu'il prit sur l'anglais,
Se retracent à ma mémoire ;
J'aime à suivre ses pas de victoire en victoire :
Je suis fière de ses exploits;
Mais j'admire surtout le plus sage des rois,
Et je m'étonne que l'histoire
Ait seule consacré ses bienfaits et sa gloire.
Quoi ! la lyre a chanté d'orgueilleux conquérans,
Fléaux de leurs voisins, de leurs peuples tyrans ;
Je les verrai l'objet du culte poétique !
Et d'un trône en débris à vingt ans héritier,
Charles, le fils prudent d'un imprudent guerrier,
Charles, penseur profond, habile politique,
Et temporiseur héroïque ;
Lui, le premier soutien des muses au berceau (1),
A peine en a reçu les honneurs du rondeau !
Prince, sauveur de la patrie,

(1) C'est sous le règne de Charles V qu'on a composé les premiers vers français.

Toi qui sus relever sa puissance flétrie,
O roi vraiment français, vainqueur de l'étranger !
Oui, d'un silence ingrat j'aspire à te venger !
De mon dessein hardi l'ame préoccupée,
Je cherchais des accords dignes de l'épopée ;
Et déjà de mes vers le rhythme plus nombreux
Plaisait à mon esprit, de son plan amoureux :
Je les trace : une main les dérobe à ma vue.
De crainte, d'espérance émue,
Je me lève : O transports ! c'était lui ; je le vois :
Quelque temps en secret il m'avait observée ;
Et, par le travail captivée,
Je n'avais entendu ni ses pas, ni sa voix.
Il me sourit avec malice,
Et me dit du ton le plus doux :
« Je n'exigerai pas un cruel sacrifice ;
» Je ne suis point amant jaloux ;
» Je veux bien qu'Apollon t'occupe en mon absence :
» Cependant, crois-moi, ne va pas
» Sur la cime du Pinde invoquer sa présence :
» Le chemin est trop dur pour tes pieds délicats.
» Aimer, toujours aimer, voilà ton énergie !
» Si tu le désires, parfois,
» Dans un sentier de fleurs, sous l'ombrage des bois,
» Soupire la molle élégie. »
Ce conseil, un moment, affligea ma fierté ;
Mais, ô pouvoir d'une caresse !
Quand on a beaucoup de tendresse,
On n'a que peu de vanité :
L'ouvrage interrompu ne fut pas regretté.

Mme. Dufrenoy.

LES HEURES DE L'INSPIRATION,

Ode de Klopstock, *écrite lorsqu'il composait sa* Messiade.

Heures sacrées, heures fécondes que l'étoile du soir m'envoie pour m'inspirer dans l'ombre de la nuit ! salut ! oh ! ne fuyez point sans me laisser de grandes pensées !

A la porte du ciel, un esprit a parlé, et il a dit : Hâtez-vous, heures saintes qui descendez si rarement du ciel dans ce bas-monde; allez visiter ce jeune homme qui chante aux enfans d'Adam Dieu le médiateur!

Étendez sur lui vos ailes dorées; enveloppez-le du manteau de la nuit, afin que, seul dans cette obscurité religieuse, il se livre à son génie!

Les chants que vous lui inspirerez retentiront dans les siècles; ils éleveront au Dieu médiateur les cœurs des hommes; ils les rattacheront à la vertu!

Ainsi a parlé Salem.... l'ange.... et le retentissement de sa voix céleste a ému mes os; et je me suis levé comme si Dieu passait dans le tonnerre au-dessus de ma tête, et j'ai été saisi d'étonnement et de joie!

Que nul profâne, que nul chrétien même qui ne sent pas en lui l'inspiration prophétique, n'approche de ce lieu; qu'on n'y entende que des paroles divines et des accords célestes!

Heures saintes, épaississez le voile de la nuit autour de cette tranquille retraite; qu'elle reste impénétrable à tous les mortels; et si mes amis eux-mêmes y portaient la trace chérie de leurs pas, faites-leur doucement signe de s'éloigner!

Seulement si Schmidt (1) vient à moi, descendant de l'assemblée des muses de Sion, qu'il entre..... Mais, ô Schmidt! ne m'entretiens que du siècle futur... ou de ton auguste sœur.

Elle est digne de nous entendre, elle est digne de nous juger.... ; que tout ce qui, dans nos chants, n'a pas ému son sensible cœur ne soit plus.... ; que tout ce qui l'a ému subsiste pour l'immortalité!

Traduction de M. Camille JORDAN.

---

(1) Auteur de poésies sacrées, frère de Fanny, que Klopstock aimait.



SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Séance du 6 novembre 1820.

(M. le comte de Ségur a lu le morceau suivant, qui sert d'introduction à l'histoire de France qu'il va publier.)

En sortant du monde romain, le premier peuple qui, sur ses débris, se lève puissant et victorieux, c'est le peuple français; et nous devons commencer l'histoire de l'Europe moderne par celle de la France, puisque c'est en France que nous suivrons les premiers pas de la civilisation et de la grandeur européenne.

La gloire de notre nation ne craint aucune comparaison avec celle de Rome : nous pouvons fièrement opposer notre Clovis à Romulus, Charles Martel à Camille, Charlemagne à César.

Nos Godefroy, nos Raimond, nos Duguesclin, nos Dunois, nos Coligny, nos Montmorency, nos Bayard, nos Catinat, nos Turenne, nos Villars, nos Condé peuvent marcher à côté de ses consuls; et de nos jours une foule de héros égale tous ceux de la Grèce et de l'Italie.

Saint-Louis, Charles V, Louis XII, Henri IV, semblent avoir été vivifiés par l'ame des Antonins; Louis XIV, comme Auguste, a donné justement son nom à son

siècle. Depuis, un nouvel Alexandre a brillé et a disparu ainsi que le Macédonien; conquérant rapide, guerrier indomptable, aussi belliqueux que Trajan, il a porté notre gloire, nos armes et son nom en Afrique, en Germanie, en Italie, en Espagne, en Scythie, au centre de l'Asie; et, comme lui, a perdu ses conquêtes pour avoir refusé de leur fixer des bornes.

Sully, l'Hôpital et d'Aguesseau, célèbres par leurs vertus autant que par leur habileté, l'immortel Bossuet, le touchant Fénélon, l'illustre Montesquieu, le sublime Corneille, l'inimitable Racine, ce Montaigne si original, ce Molière et ce naïf Lafontaine qui n'ont point eu de rivaux dans leur genre, Voltaire si étonnant par l'universalité de son génie, enfin, un nombre prodigieux d'écrivains brillans, d'ingénieux moralistes, de poëtes harmonieux, de sávans profonds et d'éloquens orateurs ne nous laissent rien à envier pour les palmes de la chaire, du barreau, de la tribune, du théâtre, et pour toutes les couronnes que décernent les Muses.

Nos découvertes dans les sciences, nos progrès dans les arts, le perfectionnement de l'agriculture et de toutes les industries, le pinceau des David et des Gérard, le ciseau de Houdon, de Pigal et de leurs émules, la création de nos machines, la diversité de nos métiers, les prodiges de nos manufactures, la destruction de tout esclavage, la variété et la multiplication des jouissances qui embellissent la vie des citoyens de tous les rangs, des laboureurs comme des citadins, nous feraient trouver aujourd'hui (si elles reparaissaient) Athènes sauvage, et Rome barbare.

Soyons donc fiers de nôtre siècle et de notre France; de cette France que l'Europe a tant redoutée dans ses triomphes, qu'elle respecte encore après ses défaites, et que ses efforts réunis ont ébranlée, sans pouvoir l'anéantir.

Mais que notre juste fierté ne jette point un œil de dé-

dain sur notre antique origine : n'imitons pas la plupart des historiens qui ne font remonter nos souvenirs que jusqu'à Clovis ; montrons-nous moins injustes pour les auteurs de toutes nos races. Nous descendons tous des Gaulois, des Romains, des Germains et des Francs ; notre nom, notre langage, nos mœurs sont nés de leur mélange ; nos caractères, nos lois, nos coutumes, nos vices, nos vertus en conservent encore des traces indélébiles.

Une partie du droit romain nous régit jusqu'à présent ; nos poésies doivent leur charme à l'ancienne mythologie grecque et latine ; nos jurés nous rappellent l'antique égalité des francs ; nos duels, leur belliqueuse indépendance.

Nos croisés en Palestine, nos rois conquérans de l'Italie, notre invasion aventureuse en Egypte, la prise de Rome même réveillent le souvenir des Sigovèze, des Bellovèze et des Brennus.

Les fées gauloises amusent encore notre enfance ; nos pontifes, succédant autrefois en Gaule à la prééminence et à la puissance des druides, inspirent toujours aux peuples une juste vénération, même après la chute des abus d'une domination ambitieuse.

Les nobles, ducs, comtes et barons Français, ont hérité long-temps dans notre patrie de l'influence et du pouvoir qu'exerçaient en Gaule les sénateurs, les grands, les chefs, entourés d'*ambactes*, ou de dévoués et nombreux *soldurii*, ainsi que de l'autorité des *antrustions* et des *leudes* parmi les francs : aujourd'hui même encore, réduits à la seule puissance des souvenirs, plusieurs se rappellent avec fierté et regrettent trop vivement ces temps chevaleresques, où ils dominaient les peuples et combattaient les rois ; enfin, en France ainsi que dans la Gaule, les femmes, loin d'être asservies, exercent un grand empire sur nos mœurs, et reçoivent une espèce de culte, d'autant plus durable, qu'il est plus moral et plus épuré.

Remontons donc orgueilleusement à la source de notre existence et de notre gloire ; saluons avec respect nos vieux et rustiques monumens ; pénétrons dans les vastes et sombres forêts qui ombrageaient notre berceau ; et, avant d'écrire les fastes de la France, parcourons rapidement ceux des gaulois et des francs nos aïeux.

Leurs fables n'ont pas le charme séduisant de celles d'Hésiode et d'Homère ; mais elles sont peut-être moins absurdes que celles des orateurs d'Isis, des farouches pélages, et des grossiers fondateurs de Rome.

L'Hercule gaulois est plus moral que l'Hercule grec : au lieu d'une massue, il porte, attachée à sa bouche, une chaîne, emblême heureux du pouvoir de la raison et de l'éloquence.

Notre *Theutatès* remplit dans les cieux la même mission que Mercure.

Esus est sanguinaire comme Mars, mais moins débauché que Jupiter.

Les gaulois rendaient à Minerve le même culte que les grecs.

Nos fées sont plus attrayantes que les sybilles.

Le gui de chêne, par ses merveilles, choque moins le bon sens que ce clou sacré enfoncé solennellement par les dictateurs à la porte des temples pour éloigner la peste ; et l'image de *Bérécintye*, promenée dans les champs gaulois, ainsi que les chrétiens y portèrent, depuis, celle de la vierge de Nanterre pour appeler sur eux la rosée du ciel, plaît davantage à l'imagination que le culte sévère de Cybèle et de Vesta.

Revenons donc à présent sur nos pas, et reportons nos regards sur cette époque désastreuse où la ruine de Rome parut replonger dans le chaos le monde civilisé.

Les antiques monumens, les mystérieuses et gigantesques grandeurs de l'Égypte sont loin de nous ; nous avons vu naître et mourir l'empire de Cyrus ; les héroïques et

riantes fables de la Grèce ont disparu ; la nation des miracles, le peuple de Dieu languit dispersé; l'orgueilleuse Carthage est détruite.

Nous avons suivi tous les pas du colosse romain depuis son berceau jusqu'à sa tombe ; nous avons décrit son accroissement rapide, son habileté profonde, sa force, sa gloire, sa grandeur, sa liberté, son luxe, sa corruption, sa décadence, sa servitude: nous entendons encore le bruit de sa chute, et nous venons de voir ses derniers débris écrasés dans Byzance par les farouches enfans de Mahomet.

Au signal de la destruction de l'empire romain en Italie, l'Occident est devenu la proie des sauvages guerriers du nord, une moitié du monde s'est vue esclave et musulmane; l'autre chrétienne, mais barbare. Les arts, les lumières, les richesses, la civilisation de tant de siècles ont fui devant le fer des Celtes et des Scandinaves; l'Olympe est sans dieux; le Parnasse sans Muses.

Le voile sombre de l'ignorance s'est étendu sur ces belles contrées où les sciences jetaient naguère un si vif éclat. Ce capitole où montaient tant de triomphateurs, ce forum où Cicéron enchaînait par son éloquence une foule attentive, cette superbe Rome que Virgile enorgueillissait en ressuscitant les héros troyens, cette cité célèbre où les vers harmonieux d'Horace disposaient le cruel Octave à faire chérir le pouvoir d'Auguste, où le sévère Tacite faisait pâlir les tyrans, ne retentissent plus que des cris de guerre des Hérules, des Goths et des Lombards.

L'indomptable Espagne a succombé sous les coups des Suèves et des Visigoths ; les Vandales l'ont traversée pour ravager l'Afrique: enfin la Gaule, depuis long-temps plus tranquille, plus riche, plus florissante que l'Italie, la Gaule, inondée par un torrent dévastateur de Goths, de Bourguignons, de Huns, d'Allemands, d'Alains et de Francs, a vu

ses champs dépouillés, ses écoles désertes, ses temples renversés, ses cirques détruits, ses villes incendiées.

La Gaule, jadis la terreur de Rome et l'effroi de l'Asie; la Gaule qui coûta dix années de travaux à César; la Gaule rempart inexpugnable de l'empire contre les germains; la Gaule si heureuse sous les Antonins, si paisible sous Constance, si chère à Julien, la Gaule est devenue l'esclave de mille tyrans.

Nous la voyons converte d'épaisses ténèbres; mais elle n'est qu'abattue et non détruite. A la lueur sanglante des glaives meurtriers qui se choquent dans son sein, admirons ses efforts pour se relever! Bientôt elle va civiliser ses farouches vainqueurs; bientôt cette Gaule fameuse, se frayant une nouvelle route à la gloire, va, sous le nom brillant de France, disputer encore à Rome son antique renommée; fonder un nouvel empire d'Occident; servir d'exemple au monde par ses lois; l'étonner par ses triomphes, l'éclairer par ses chefs-d'œuvre, l'enrichir par son commerce; et répandre la splendeur de son nom et de ses armes jusqu'aux extrémités de la terre.

C'est de cette France prospère que doit s'élever un nouveau monde plus durable, plus riche, plus puissant, plus éclairé que l'ancien; c'est de cette France glorieuse que sortiront tant de royaumes célèbres, tant de génies immortels; c'est de cette France, capitole des héros modernes, asile des sciences, musée des arts, panthéon de tous les talens, l'histoire que nous allons retracer.

Qu'à ce beau nom de France, la vieillesse se glorifie par ses souvenirs! que l'âge mûr suive avec fierté les progrès de la grandeur, toujours croissante pendant quinze siècles, d'un empire qui ne laisse point encore prévoir sa décadence! que la jeunesse surtout étudie avec ardeur ces fastes d'un pays dont elle est l'espoir!

Puisse ce vaste tableau que nous allons offrir, puisse cette histoire rapide de la France antique et moderne, ins-

pirer à nos jeunes lecteurs la vénération pour la vraie piété, l'horreur du fanatisme, le respect pour nos lois et nos rois, l'attachement inviolable à la liberté, et surtout l'amour sacré de la patrie! C'est lui seul qui me dicte cet ouvrage; c'est lui seul qui me donne quelqu'espoir de succès; et, en cédant à son inspiration, je n'invoquerai d'autre muse que la vérité.

Le Comte DE SÉGUR.

PRIX PROPOSÉS.

— L'académie royale des sciences de Berlin a proposé un prix de 50 ducats, pour le meilleur mémoire sur la question suivante : *Donner, d'après la constitution de l'atmosphère, une explication mathématique développée des couronnes lumineuses et colorées qu'on observe autour de la lune et du soleil.* Les mémoires seront reçus jusqu'au 31 mars 1822, et le prix sera décerné dans la séance du 3 juillet suivant.

— L'académie de Marseille propose pour sujet de son concours de 1821, *de déterminer les moyens les plus propres à réparer promptement les désastres qu'ont soufferts les oliviers par le froid de janvier* 1820. Le prix est une médaille d'or de la valeur de 600 francs; et le terme fixé pour la réception des mémoires, est la fin de mars 1821.

DÉCOUVERTE D'UN CONTINENT ANTARCTIQUE.

L'opinion de l'existence d'un continent antarctique avait toujours prévalu, jusqu'à l'époque où la décou-

verte de l'Amérique donna une connaissance plus exacte de la figure de la terre.

La grande quantité de glaces flottantes que l'on a trouvée dans les hautes latitudes méridionales, indiquait avec une sorte d'évidence que leur origine devait être les eaux courantes des rivières, ou l'épanchement de lacs situés à des distances considérables.

En outre, l'immense étendue de l'Océan méridional, en supposant l'absence de ce nouveau continent, portait à penser que cette disposition si belle de la terre et des eaux, qu'on admire dans le Nord, aurait été rompue dans le Midi.

Ces considérations conduisirent beaucoup de voyageurs à la recherche de cette *terre inconnue*, et elles influèrent particulièrement sur le dernier voyage du capitaine Cook. Mais n'est-il pas surprenant que cette terre ait échappé aux observations et aux courses des navigateurs de toutes les nations; qu'elle se soit, pour ainsi dire, soustraite à la persévérance laborieuse de Cook lui-même, et que de tant de marins qui, à bord des vaisseaux baleiniers et autres, ont navigué, pendant près de deux siècles, dans la mer qui baigne ce continent, tous aient ignoré son existence? Telle est néanmoins la vérité. Et l'on doit être surpris que l'honneur de cette découverte ait été réservé au patron d'un petit bâtiment de commerce, près de cinquante ans après que la question semblait avoir été décidée par le résultat infructueux de la navigation de Cook.

Cet illustre voyageur avait primitivement exploré l'Océan méridional entre le méridien du cap de Bonne-Espérance et la Nouvelle-Zélande, par conséquent jusqu'à la côte de la terre nouvellement découverte.

Deux passages extraits du voyage de Cook font connaître les indices que les navigateurs avaient remarqués de l'existence d'un continent antarctique, et les motifs

qui le déterminèrent à remettre cette recherche à un autre temps.

En attendant une relation plus détaillée de cette importante découverte, relation sans doute retardée par des vues politiques, nous allons donner quelques détails particuliers, propres à prévenir les mauvais effets des rapports inexacts et contradictoires qui ont déjà paru dans plusieurs ouvrages anglais, et qui pourraient nuire dans la suite à la vérité des faits. Il serait aussi à craindre qu'un concurrent qui viendrait à connaître tous les avantages d'une telle découverte, ne privât de la récompense qu'il aurait justement méritée, l'homme obscur á qui son pays devrait une nouvelle source de richesses.

M. Smith, patron du navire *le William*, de Blysthe en Northumberland, et qui faisait le commerce entre Rio-Plata et le Chili, en s'efforçant de faciliter son passage autour du cap Horne, s'éleva, l'an dernier, à une plus haute latitude qu'il n'est coutume dans ces voyages; et à 60 deg. 36 min. de latitude, et 60 deg. de longitude occidentale, il découvrit une terre. Comme les circonstances ne permettaient pas un entier examen, il le différa jusqu'à son retour de Buénos-Ayres, pour faire alors les observations convenables.

Dès que cet événement fut connu à Buénos-Ayres, il fit naître de nouvelles spéculations : les américains qui fréquentaient cette place, vinrent avec empressement pour obtenir les informations nécessaires à l'extension de eur commerce. Mais le capitaine Smith était trop anglais pour se prêter à leurs spéculations, en leur donnant connaissance de son secret; et au retour de son voyage à Valparaiso, en février dernier, il employa au soin d'une reconnaissance plus exacte tout le temps que lui laissa son premier objet, qui était la sureté et le succès de son voyage commercial.

Il courut dans la direction de l'ouest, et longea pen-

dant deux ou trois cents milles les côtes d'un continent, ou d'un vaste assemblage d'îles, formant de larges baies abondantes en baleines spermacétiques, en veaux marins, etc. Il prit de nombreuses sondes, des gisemens, des vues et cartes de la côte, et fit enfin tout ce que le navigateur le plus expérimenté eût pu faire. Il débarqua, prit possession du pays pour son souverain, dans les formes usitées, et lui donna le nom de *Shetland méridionale*. Il trouva que l'air y était tempéré, la côte montagneuse et probablement inhabitée, mais non dépourvue de végétation; car il y remarqua dans beaucoup de lieux des sapins et des pins. En général, le pays a l'apparence de la côte de Norwège.

Le capitaine Smith, après avoir recueilli toutes les particularités que le temps et les circonstances lui permirent d'observer, se porta vers le nord, et poursuivit son voyage.

A son arrivée à Valparaiso, il fit part de sa découverte au capitaine Sherrif, commandant le vaisseau de sa majesté *l'Andromaque*, qui venait d'y arriver. Cet officier sentit l'importance de la communication, et expédia aussitôt *le William*, avec des officiers de *l'Andromaque*. La dernière lettre venue de la station du Chili, fait présager un heureux succès de cette expédition. Si nous sommes exactement informés, une relation circonstanciée a déjà été expédiée au gouvernement.

(Nous nous empresserons de faire connaître à nos lecteurs tous les détails qui paraîtront sur cette importante découverte.)

SUDREAU DE LA ROCHE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

L'Académie de Nancy vient de publier ses Mémoires ; ils renferment l'analyse de plusieurs découvertes chimiques, par M. Braconnet ; des contes en vers par M. Caumont ; quelques fragmens de l'éloge de Gilbert, qui a remporté le prix proposé par cette académie, et les éloges de MM. Coster et Durival, faits par M. Dulis, dont le discours éloquent et national, lors de l'inauguration de la maison de *Jeanne d'Arc*, fit une vive impression.

M. le docteur Valentin, connu par ses voyages en Amérique, et plus encore par son zèle pour la propagation de la vaccine, est de retour à Nancy. Il compte publier sous peu la relation du voyage qu'il vient de faire en Suisse et en Italie, qu'on dit renfermer des observations très-intéressantes.

L'académie espère que le gouvernement se rendra bientôt au vœu formé par le conseil d'administration du département, pour la translation du musée dans le vaste et beau local que lui présente l'ancien palais des princes de Lorraine. Ce musée, qui possède de beaux tableaux, est dans ce moment fort mal placé dans une des dépendances de la salle de spectacle.

— Une société littéraire, sous le nom de *Société des Amis des lettres*, s'est établie à Metz, par les soins de M. de Malville, magistrat éclairé. Il est à désirer qu'elle puisse faire revivre l'ancienne académie de cette ville, détruite pendant nos troubles civils. On n'a point oublié que cette académie proposa, la première, des prix sur la *réforme de nos lois pénales*, et sur la *régénération politique des juifs en France*.

— Un petit poëme allemand, aussi remarquable par

le sujet que par le talent de l'auteur, vient d'être publié à Paris (1), par M. Gaepp, président du consistoire luthérien. Le sujet, qui a déjà inspiré au célèbre Schiller un de ses plus beaux poëmes, est la *cloche* donnée au temple réformé de Paris par Mme. la princesse de Courlande. Sans marcher en aucune manière sur les traces de Schiller, M. Gaepp a tiré un parti très-heureux de ce sujet, Nos éloges seront justifiés par la traduction des strophes suivantes.

» Née dans l'empire de la nuit; formée du limon de la terre épuré par le feu régénérateur; et, du fond des abîmes, élevée dans les hautes et brillantes régions des nuages et de la lumière, qu'elle soit pour nous l'image de la vie et le signal de l'espérance.

» Comme elle, nous sommes enfans de la poussière; comme elle, nous sommes condamnés à de longues épreuves ici-bas; mais, comme elle, nous ne serons pas la proie de la terre. O Dieu, tu appelles vers toi tes enfans fatigués du rude sentier de la vie; et, à peine le globe que nous habitons s'abaisse-t-il à nos regards, que nous respirons le pur éther des cieux.

» Retentissez chants d'allégresse! Du sein de nos pieux sanctuaires, élevez-vous, vœux fervens, au son de l'orgue et de la cloche solennelle; élevez-vous vers les régions supérieures! Créatures, il est vrai, du temps périssable, nous sommes aussi les enfans de l'immortalité, et dans les régions de l'éternité, nous ferons retentir les cris de la reconnaissance. »

—La langue des prophètes est, depuis une trentaine

(1) A Paris, chez Schmit, imprimeur, rue de Montmorency au Marais.

d'années, cultivée avec succès en France et en Allemagne. Plusieurs ouvrages ont été publiés pour en aplanir les difficultés, et quelques Israélites instruits ont traité, dans ce dialecte, plusieurs questions intéressantes. Un d'eux, M. Drach, vient de mettre au jour un petit almanach hébreux et français (1) ; c'est le premier ouvrage de ce genre qui ait paru en cette langue, et l'avertissement qui le précède ne peut manquer d'intéresser : il présente le tableau exact des mesures du temps usitées chez les divers peuples à diverses époques.

—En Allemagne, la polémique religieuse entre Stolberg et Foss continue avec vivacité, particulièrement dans le Halsteil, en Westphalie ; elle jette une lumière éclatante sur l'état moral de l'Allemagne, sur la lutte des anciennes et des nouvelles idées qui s'établit aussi dans ces contrées, et sur la réforme générale qui s'y prépare en silence. Quatre partis se sont prononcés plus que jamais : les anciens et les nouveaux catholiques, les anciens et les nouveaux protestans. Les argumens, les répliques, et quelquefois les récriminations, se succèdent avec rapidité dans les principaux journaux allemands.

— Le professeur *Doebereiner*, de Jéna, vient de découvrir qu'en ajoutant un peu de levure à la racine moulue de la garance, délayée dans l'eau tiède, on obtenait, après cinq ou six jours de fermentation, une liqueur vineuse qui donne une excellente eau-de-vie par la distillation. Il s'est de plus assuré que la garance ne perdait pas sa vertu colorante pendant l'opération, et que le résidu pouvait être employé avec le même avantage dans la teinture.

— M. *Cooke* a reconnu dernièrement, à Londres, que

(1) A Paris, chez Setier, rue St.-André-des-Arcs.

l'alkool dont on se sert pour conserver les pièces d'anatomie, peut-être remplacé par l'eau de fontaine saturée de muriate de soude ou sel commun, en prenant trois livres de sel pour quatre pintes d'eau. La Société royale des sciences lui a accordé une médaille pour cette découverte, qui est d'un grand intérêt.

— Dans une brochure imprimée à Venise, sous le titre : *Memoria sopra una lacca verde attenuta dal caffe, con alcune nuove osservazioni sulla natura e proprietà della materia colorante di cotesta semenza*, M. Bartolomeo Bizio indique le procédé suivant, pour obtenir de la décoction du café une laque verte, inaltérable aux divers agens chimiques, et même à l'influence de la lumière et de l'humidité. Il faut choisir de préférence le café avarié : après l'avoir fait bouillir dans l'eau de rivière, on emploie la soude pure pour obtenir un précipité vert, qu'on laisse sécher pendant six à sept jours sur un marbre poli, en le remuant à mesure, afin que toutes les parties de la matière soient en contact avec l'air atmosphérique, et en reçoivent une nouvelle vivacité de teinte. Cette couleur, d'un beau vert émeraude, manquait à la peintnre.

— Le docteur *Spalding*, un des plus savans médecins de New-York, vient de publier plusieurs observations sur la vertu curative de la *Scutellaria lateriflora*, L., vulgairement *Sculleap*, dans l'hydrophobie. Il annonce que depuis 50 ans ce remède est en usage dans les États-Unis, et qu'il n'a jamais manqué son effet. Cette plante doit être employée sèche et en poudre.

Il serait important de comparer les effets de la *scutellaria* à ceux du traitement proposé par le célèbre Salvatori, qui consiste à ouvrir d'un coup de lancette, neuf jours après la morsure, les petites pustules blanchâtres qui se manifestent près le ligament de la langue, et à bien

laver ensuite la bouche avec de l'eau salée. On sait que ce procédé a guéri plusieurs personnes à Saint-Pétersbourg.

— Le hasard a dernièrement fait découvrir chez un bouquiniste, en Suède, une biographie de Linnée en langue suédoise, écrite par lui-même, et continuée jusqu'à sa mort. Le manuscrit autographe a été envoyé à Upsal, et sera incessamment publié.

— Dans la dernière séance de la *Société helvétique des sciences naturelles*, le docteur *Straub* a présenté un appareil voltaïque très-simple et très-curieux : c'est une pile dans laquelle il n'y a de métallique que les disques de zinc; ceux de cuivre sont remplacés par un charbon artificiel préparé en plaques qui ont à peine trois pouces de diamètre. Quatre paires de ces disques (zinc et charbon) donnent des étincelles, et cinq paires décomposent l'eau. On a vérifié ces effets dans la séance même. Michel Berr.



DE LA LITTÉRATURE DISTINCTE DE LA POLITIQUE.

Cette distinction est-elle juste? ne l'est-elle pas? Evidente aux yeux de quelques personnes, elle le paraît beaucoup moins à quelques autres : ces dernières vont jusqu'à douter qu'il existe entre la politique et la littérature une différence réelle; et, pour justifier leur opinion, les exemples, du moins, ne manquent pas.

Voyez Chénier, disent-elles, victime naguère d'une méprise semblable : il écrit à Voltaire en style digne de ce poëte philosophe ; son génie, s'échauffant dans l'entretien d'un grand homme, enfante des vers sublimes, étincelans de pensées fortes et de nobles vérités : il compose un chef-d'œuvre littéraire : ce fut un délit politique.

Quoi de plus littéraire que le *Télémaque*, dont la politique de Louis XIV fit arrêter l'impression, disgracier l'auteur, et que des courtisans appelaient un crime de lèze-majesté? Quel rang assignons-nous dans nos bibliothèques aux *Lettres provinciales*, qui fixèrent la langue française? A ce titre seul, un littérateur peut-il ne les pas avoir lues? Un homme d'état, au contraire, s'embarrassera-t-il de cette lecture? Quel ouvrage pourtant subit une proscription plus sévère que ce modèle de goût, d'esprit, de dialectique et d'éloquence? S'il est littéraire aujourd'hui, il fut politique autrefois. Maintenant aussi le *Journal des Théâtres* est réputé littéraire : n'eut-il pas été politique sous le règne de cet empereur romain, comédien couronné? Qu'est-ce donc que la politique? Qu'est-ce donc que la littérature?

La politique proprement dite se renferme, a-t-on prétendu, dans la théorie de cette science; sous ce rapport, elle n'a rien de commun avec la littérature, pourvu que celle-ci, à son tour, borne son ambition aux règles de l'art d'écrire : mais ce n'est là qu'une division d'ordre, un intitulé de chapitres dans le grand livre des conceptions de l'esprit humain. Passez de la théorie à la pratique, mille alliances se forment, et la limite disparaît.

Et, par une bizarrerie remarquable, ce n'est pas cette politique qui examine la nature des gouvernemens en général, qui en soulève les bases fondamentales, qui en explore les premiers élémens, qui remonte à l'origine des sociétés ; ce n'est pas la politique d'Aristote, de Machiavel, de Pufendorff, de Montesquieu, de Rousseau, que l'on

redoute toujours le plus : c'est tout ce qui n'est politique, en quelque sorte, que par induction et accidentellement ; c'est une nouvelle, c'est une leçon de morale, c'est un trait d'humanité, c'est un acte de religion, c'est une preuve de courage; c'était une découverte d'astronomie au temps de Galilée, de physique sous la Sorbonne, de médecine sous telle université; aux yeux de ce parlement, c'était un système ancien, une invention récente aux yeux de cet autre : une académie voit de la politique dans les lettres appliquées à la philosophie; un ministre grammairien dans le *Dictionnaire des Synonymes*, , un administrateur dans les chiffres, un mandarin dans l'alphabet, et la cour de Richelieu dans les beautés du *Cid*.

La politique ! elle est plus innocente, elle est mille fois moins dangereuse que la littérature, vous aurait jadis répondu un homme d'état de Syracuse. Que Philoxène aborde la question des droits du peuple et du devoir des rois, il le peut encore ; mais que sa verve lyrique se montre circonspecte, qu'il blâme même le gouvernement, mais que la muse du prince lui soit toujours sacrée : qu'importe qu'il s'afflige sur une bataille perdue, s'il vante la victoire remportée aux jeux olympiques ? Il osera impunément faire des vœux pour la liberté de sa patrie, s'il en proclame le tyran un nouvel Apollon; qu'il parle politique enfin avec franchise ; mais s'il est sincère en poésie, les carrières l'attendent.

Ainsi raisonnent, non sans rire probablement, les défenseurs d'un système qu'il nous serait difficile d'adopter ; car il prouve, à notre avis, tout autre chose que ce qu'il veut prouver. Véritable Prothée, la politique, à l'en croire, est tout ce qui heurte la passion, tout ce qui déconcerte la flatterie, tout ce qui développe l'intelligence, tout ce qui répand la lumière ; et dès lors il est simple que la littérature se trouve enveloppée dans cette vaste catégorie. Mais rappelons-nous qu'avec la littérature aussi, nous avons vu se dépouiller de leur caractère, pour emprunter celui de

la politique, et la médecine, et la physique, et l'astronomie elle-même. Dira-t-on pour cela que ces sciences diverses n'ont pas une nature qui leur soit propre, et qu'elles conservent essentiellement la physionomie qu'elles ont passagèrement usurpée? Que résulte-t-il, en effet, des exemples que nous venons de parcourir? Que l'acception d'un mot peut devenir aussi capricieuse que le pouvoir, aussi mobile que les circonstances, aussi souple que la servitude, et offrir un prétexte permanent aux plus changeantes volontés; mais la chose exprimée par ce mot, n'en a pas moins sa réalité constante et fixe. Vous avez cru embrasser une définition dans toute son étendue; vous avez poursuivi l'erreur humaine dans ses fantaisies les plus extravagantes.

Si vos exemples prouvaient quelque chose, les exemples contraires ne nous manqueraient pas à notre tour. Voyez, dirons-nous, le sceptique Montaigne agitant les plus graves questions religieuses et politiques aux temps du fanatisme politique et religieux, et ne passant que pour un homme de lettres sans conséquence; la Boétie tonnant contre le despotisme, du vivant de Charles IX; son livre publié trois années après la Saint-Barthelemy, et ne paraissant qu'une éloquente amplification; Molière et Boileau perçant des traits du ridicule et de la satire la noblesse qui ne cesse point de considérer leurs écrits comme littéraires, titre qu'aucun ministre de l'époque ne s'avisa de contester, ni aux discours républicains de l'auteur de Sertorius et de Cinna, ni aux immortelles flétrissures empreintes par l'auteur de Britannicus, sur le front des tyrans et de leurs esclaves. Avouez, qu'en vous rendant exemple pour exemple et paradoxe pour paradoxe, nous établirions que la politique même est, au fond, de la littérature, tout aussi bien au moins que vous établissiez que la littérature est quelquefois plus politique que la politique même.

Rentrons donc dans le vrai, et revenons au simple

bon sens. Oui, la littérature est distincte de la politique, comme elle l'est des sciences et des beaux-arts, auxquels elle se marie souvent. La littérature fait le style, et le style est le vêtement de la pensée : que la pensée s'exerce sur tel ou tel sujet, le style obéissant l'accompagne, l'enveloppe, et en dessine l'empreinte. Tout ce qui est écrit ou parlé se compose de deux élémens, de la substance et du mode, du fond et de la forme : que le fond appartienne à l'histoire naturelle, à la morale ou à la politique, la forme est toujours du domaine de la littérature. S'il arrive que celle-ci est le sujet même que l'on traîte, comme dans Quintilien et la Harpe : alors elle fornit tout à la fois et la forme et le fond ; elle est, pour ainsi dire, le héros et l'historien. L'erreur consiste à lui assigner pour emploi unique la moindre peut-être de ses nombreuses et brillantes fonctions. Lisez les écrivains célèbres, et vous verrez toutes les matières, toutes les idées, toutes les connaissances, toutes les situations la réclamer tour à tour. Législateur, prophète, soldat, prêtre, philosophe, roi, citoyen ont invoqué, ont obtenu ses faveurs; mais divinité secourable, et non point exclusive, elle se prête à toutes choses, et n'appartient à aucune.

Mais voulut-on réduire la littérature à s'alimenter d'elle-même, et à rouler dans son propre cercle, ses bornes offriraient même un champ plus vaste qu'on ne pense. La littérature est à la fois l'ensemble des productions littéraires, la connaissance de ces productions et des règles qui nous servent à les apprécier, et à produire à notre tour; et, pour nous renfermer dans des limites plus étroites encore, comment recevoir, donner ou suivre des conseils sur l'art d'écrire, si l'on ne s'enquiert d'abord *du temps, du lieu, des personnes*? Du temps, c'est de lui que vous apprendrez quel sujet plus heureux il vous importe de choisir, car il n'est point de succès pour qui n'est pas de son siècle ; du lieu, car, pour être adopté par

ses concitoyens, il faut, avant tout, être de son pays; des personnes, car les goûts, les mœurs et les caractères sont aussi divers que les climats et les époques, et, qui ne sait plaire, ne se fait point écouter : cette triple règle littéraire est également nécessaire, générale, et féconde en instructions.

Ainsi, dans les âges plus rapprochés de la nature sauvage, la campagne, les astres, la famille obtinrent le premier culte de l'éloquence ; plus tard, la patrie, les arts, la guerre furent les dieux qui reçurent son hommage, ou plutôt le partagèrent; enfin elle se vit captivée, agrandie, perfectionnée par la morale, la politique, les sciences, la philosophie et par toutes les conquêtes de la civilisation. A chacune de ces époques, la littérature modifia ses formes, et nous arriva enfin riche de tant de développemens successifs et de la variété infinie de ses applications. La décadence et la renaissance des lettres amenèrent l'étude des modèles anciens, les préceptes sur le style, les traités de rhétorique, l'imitation. La littérature se replia sur elle-même pour se reconnaître, s'interrogea en quelque sorte pour se retrouver et se remettre dans la bonne voie. La forme fut le fond de beaucoup d'ouvrages : le temps le voulait ainsi, et déjà même la littérature prenait un plus noble essor.

La Grèce et l'Italie enfantèrent chacune deux poëmes épiques : c'était tout à la fois et le temps des exploits chevaleresques, et le lieu des poétiques fictions. Les grands hommes et les grands événemens de l'antiquité républicaine léguèrent à la postérité la majesté de l'histoire et les prodiges de la tribune; modèles sublimes, si long-temps sans imitateurs, magnifique héritage, dont la dernière portion fut seule recueillie en France, tandisque l'une et l'autre sont échues à l'Angleterre, notre aînée en liberté ; et ce lot, inégal dans la succession oratoire et historique d'Athènes et de Rome, s'explique toujours par les épo-

ques, les circonstances et les hommes auxquels il faut encore demander compte et du mauvais goût, et de la frivolité de certaines productions; et de l'apologue, unique, mais admirable, dédommagement de la stérilité littéraire des empires absolus, et de l'absence même de toute littérature dans les contrées et sous les gouvernemens, dont l'âpreté également, rebelle à toute inspiration, mutile la pensée dans son germe, et dessèche l'imagination avant qu'elle puisse éclore.

Soit que l'on veuille porter un jugement sur un écrivain, soit que l'on veuille devenir écrivain soi-même, la connaissance et l'appréciation des temps, des lieux et des personnes, sont donc indispensables; cette étude est essentiellement liée à celle de la littérature elle-même; et de là surgit la question de l'influence de la société sur la littérature, question dont l'examen a produit cette observation profonde, que la littérature est l'expression de la société.

Or, la société aujourd'hui est palpitante d'intérêts politiques: la politique appelle à son secours la littérature, qui fait alliance avec elle, mais comme auxiliaire et sans cesser d'être distincte et d'être elle-même, comme elle ne cesse pas, encore une fois, d'être de la littérature, soit qu'avec Aristote, Pline ou Buffon, elle anoblisse l'histoire des animaux; soit qu'elle soupire l'amour avec Sapho, Tibulle, Ovide, Lafontaine et Chaulieu; soit qu'elle dicte de poétiques leçons aux agriculteurs, par la bouche d'Hésiode, de Virgile et de leurs modernes disciples; soit qu'elle chante les héros et célèbre les combats avec Homère et le Tasse; soit qu'elle fasse revivre et perpétue le passé dans les annales des Thucidide, des Xenophon, des Tite-Live, des Salluste, des Tacite, des Robertson; soit qu'en faveur du seul Pascal, elle donne du charme aux disputes scholastiques, ou qu'elle attendrisse la morale austère de Fénélon; soit qu'elle pare de ses plus riches

couleurs et la philosophie de Voltaire, et la politique des Montesquieu et des Jean-Jacques ; soit enfin qu'elle rende les peuples attentifs aux accens généreux des Démosthène, des Cicéron, des Fox et des Mirabeau.

Certes, il n'est venu à l'esprit de personne que ces compositions, ou quelques-unes d'entr'elles, ne fussent pas susceptibles d'un examen littéraire; non-seulement elles en sont susceptibles, mais elles ont été l'objet d'un grand nombre de critiques de cette nature. Tel est aussi l'examen auquel s'offre, comme toutes les autres, les productions de notre temps; et ce dernier mot dit assez que la littérature aujourd'hui doit embrasser des rapports nouveaux, non pour sortir de sa sphère, mais pour ne pas la parcourir d'une manière incomplète et futile.

Si la tribune, la chaire, le barreau, le théâtre ont chacun leur public qui a ses mœurs, ses goûts et presque sa langue particulière ; si la prose et la poésie ont aussi la leur ; si le style didactique, polémique, oratoire se reconnaît à des marques diverses et certaines ; s'il n'est point d'écrivain digne de ce nom, sans l'observation délicate de ces nuances, et l'accent, pour ainsi dire, propre à chacun de ces dialectes ; si les différentes branches de la littérature sont si variées entr'elles, à combien plus forte raison la littérature d'un siècle tel que le nôtre, si plein de faits, d'expériences, d'idées, si remarquable entre les siècles, doit-elle avoir un caractère à elle, et puiser à des sources auxquelles il est impossible de ne pas remonter, sans violer toutes les lois et blesser toutes les convenances littéraires! Un mot suffira pour expliquer, en terminant, notre pensée à cet égard : nous avons vu l'élégie interrompre les douces larmes que Chénier versait à Auteuil en présence de Boileau, pour faire entendre la voix de Melpomène indignée à la vue de Saint-Cloud et à l'apparition de ses terribles souvenirs ; nous avons vu le plus français, et jusqu'ici le plus modeste des

genres, la chanson s'élever tout à coup jusqu'à l'ode, et mêler, sans effort, à la naïveté de Marot la majesté de la muse épique. Ces deux traits, et ils ne sont pas seuls, peignent l'influence de l'époque, et annoncent que notre siècle aussi aura sa littérature.

Ch. Darnin.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

Pièces inédites de Voltaire, imprimées d'après les manuscrits originaux, pour faire suite aux différentes éditions publiées jusqu'ici (1).

Les bords franc-comtois du lac de Genève étaient ignorés de l'Europe; *les héros et les belles* n'avaient pas encore appris le chemin des Délices; Voltaire était enfant, lorsque, l'esprit tout occupé de l'*Énéide* et de Tite-Live, il prêta un langage domestique au vieux Numitor de race troyenne, et à son frère l'usurpateur Amulius. C'est le fragment le plus curieux que l'on ait conservé des premiers essais de l'homme extraordinaire qui, né faible, vécut quatre-vingt-quatre ans, et, fatigué de bonne heure, multiplia, durant près de quatorze lustres, ses titres à l'immortalité. Il s'ouvrait ainsi, dès 1706, une carrière que, même après Corneille et Racine, il a su agrandir à quelques égards. Nul n'a fait parler avec plus de vérité ces hommes inquiets et audacieux qui se sont chargés eux-mêmes des destinées des peuples; ces fils de la fortune, qui, las peut-être de ses faveurs, et pourtant troublés par ses caprices, sans jamais paraître déconcertés, jugent d'un

---

(1) Un volume in-8°. Prix : 6 fr., et 6 fr. 50 c. Paris, 1820. Chez Firmin Didot, rue Jacob, n°. 24.

œil presque égal ce qu'ils sont, ou ce qu'ils pourraient être, et n'essaient ordinairement du despotisme qu'afin d'obtenir, sous le poids des affaires, quelque émotion nouvelle. Les déplorables secrets de l'ambition, et d'amers chagrins au milieu des grandeurs. voilà surtout ce que personne n'a exprimé comme Voltaire, qui était gai en apparence, et qui aimait à se montrer un peu frivole. Ni *Mérope* ou *Brutus*, ni *Alzire* ou l'*Orphelin de la Chine* n'ont fait oublier l'admirable perfection d'*Athalie;* mais Racine lui-même n'avait pas trouvé les accens douloureux d'*Électre* ou de *Sémiramis*. Et quant à la vérité politique dans les personnages qui appartiennent aux guerres civiles, après avoir écouté les Romains forts ou superbes, mais un peu rhéteurs, du grand Corneille, on relit l'entrevue de César et de Catilina, on n'y compare que l'effrayant dialogue de Sylla et d'Eucrate. Afin que le génie eût quelque chose d'inexplicable, le destin a voulu que les scènes, non pas les plus théâtrales, mais les plus difficiles à faire, les scènes de Rome sauvée et du Triumvirat, fussent l'ouvrage de celui de nos premiers tragiques qui écrivait avec le moins de patience.

Déjà célèbre, l'auteur d'*OEdipe* venait d'achever la *Henriade*, et n'imaginant point de difficultés pour faire imprimer en France un poëme tout français, il voulait le dédier à Louis XV encore enfant, mais déjà roi. L'assurance que le succès procure, eût été permise au jeune Voltaire; mais le ton noble et sage qu'il prit dans ce discours, en exigeait une autre, celle que le génie inspire d'abord au milieu des doutes, et qu'il montrera dans l'occasion. Cette épître, qui était inconnue, paraît bien moins une dédicace au jeune prince, qu'une pressante invitation pour le décider à suivre un jour les traces aimables et glorieuses de Henri-le-Grand. On aperçoit dans ces conseils fermes et généreux, mais donnés avec toute la réserve convenable, l'écrivain que la force de sa raison,

non moins que les hardiesses de son talent, rapprocheront des trônes, et qui, plus tard, après avoir eu le bonheur de quitter Potsdam, et de bâtir Ferney, doit écrire à Catherine l'autocrate: « Voilà qui est fait, madame, je n'aimerai plus d'impératrice. »

Les autres morceaux du recueil ne peuvent exciter le même intérêt : cependant le nom de Voltaire suffit pour justifier, en grande partie, cette espèce de supplément qui nous arrive après tant d'autres, et qui probablement ne sera pas encore le dernier. Celui-ci, du moins, contient plusieurs pièces remarquables. Il en est une dont on peut citer le début, comme ayant beaucoup d'analogie avec cette épître dédicatoire qui eût servi de discours préliminaire pour *la Henriade*. Ces vers furent adressés au prince de Conti, en 1718 :

Toi que l'honneur conduit, que la justice éclaire,
Qui veux être à la fois et prince et citoyen.
. . . .
Entends mêler ton nom dans les vœux de la France.
. . . .
Reconnais bien le prix d'un si rare avantage.
Des princes vertueux c'est le plus beau partage ;
Mais c'est un bien fragile. . . . .

Parmi les pièces déjà connues que l'éditeur a cru devoir admettre, parce qu'elles n'étaient point, dit-il, dans les éditions générales, on retrouve les reproches qui commencent par cet hémistiche : *O Salomon du Nord !* C'est Voltaire qui avait imaginé cette flatteuse comparaison, avant que le vainqueur de Molwits eût élevé la colonne de Rosbach ; mais lorsque de certains détails ne furent plus ignorés, et surtout lorsqu'il y eut rupture entre le poëte et le guerrier, Frédéric fut seulement un prince illustre, et ne fut plus un sage. Quel Salomon ! s'écriait Voltaire en 1759 : alors il parlait en prose, et il avait un peu d'humeur ; l'umeur conduit vîte au désenchantement, lequel ne saurait mieux faire que de s'exprimer en prose.

Voltaire n'a pas ainsi varié à l'égard de d'Alembert : il l'a toujours aimé ; peut-être même le vantait-il un peu trop. C'était assez son usage de n'épargner ni le blâme, ni la louange ; il se flattait de séparer, sans retour, dans l'opinion publique, les écrivains qui osaient lui déplaire, de ceux qui avaient su se concilier son approbation. Il ne parlait de J.-J. qui l'avait offensé, que comme d'un auteur de comédies sifflées : J.-J. ne le reconnaissait point pour chef, c'était un *étrange fou;* mais d'Alembert, plus obligeant, fut un *esprit juste et profond,* un *vrai sage.* Il fit même ces vers, pour qu'on les joignît au portrait du fils de madame de Tencin :

Gai par tempérament, philosophe par goût,
Doux, sensible, profond, et plaisant tout ensemble,
Il amuse, il attache, il discute, il résout :
Il est semblable à tout, et rien ne lui ressemble.

Ce quatrain semblerait plutôt destiné pour Voltaire lui-même; seulement on y changerait un mot. On sait que le patriarche de Ferney fut moins *doux* que malin, et qu'il y eut souvent dans sa générosité un peu plus de faste que d'indulgence et de commisération. Ingénieux à la fois et pathétique, plaisant par habitude, mais philosophe à cause de l'étendue de son esprit, agréable et attachant, lors même qu'il veut résoudre des questions abstraites, Voltaire est le seul auteur auquel ces vers, et surtout le dernier, conviennent réellement.

Plusieurs critiques ont extrait de la correspondance de Voltaire des passages défavorables à l'*Encyclopédie;* mais, dans beaucoup d'autres lettres, ces plaintes se trouvent réduites à leur juste valeur. Elles provenaient de l'importance même que Voltaire attachait à ce grand ouvrage : il l'eût désiré plus parfait Il le serait, dit-il en deux endroits de ce recueil, si le choix des collabora eurs avait été plus sévère : « Tous les articles ne peuvent être égaux, mais li y en a d'admirables dans chaque volume : ce sera un ouvrage immortel. »

On rencontre aussi dans les nouvelles lettres de Voltaire quelques mots à joindre à tout ce que l'on connaissait de lui sur ce qu'il appelait le prodigieux mérite de Racine. Il n'aurait pu s'exprimer d'une manière moins équivoque s'il eût voulu repousser des soupçons auxquels, sans doute, il ne croyait guères avoir donné lieu. Comment attribuer, par exemple, à une secrète envie, l'aveu qu'il faisait en 1766, lui qui, peut-être, avait surpassé en une certaine force tragique, selon l'observation de Diderot, ses plus célèbres prédécesseurs? «Je ne connais, disait-il, que » Racine de parfait. Racine devrait décourager tout le » monde; quand je lis ses pièces, je jette au feu les » miennes. »

On lui fait des reproches plus graves, qui, sans être justes, peuvent avoir du moins un côté plausible; on l'accuse de cette légèreté d'esprit qui verrait d'un œil égal le mal et le bien, la prudence et le désordre. Sans doute, il s'efforçait d'opposer à l'impatience qui lui était naturelle, ou des réflexions plus froides, ou une certaine ironie familière aux esprits que rien n'étonne : mais alors il s'agissait du mal qu'on éprouve, et non de celui qu'on fait. Il est possible que des gens timorés ne lisent point, sans un peu de scandale, dans la soixante-douzième lettre de ce volume : «Voilà encore une bonne tête rongée des vers; » la cervelle de Newton et celle d'un capucin sont de » même nature : cela est bien cruel. » Qu'ils se rassurent, toutefois, et se souviennent que c'est presque toujours au moyen de l'interprétation la plus favorable, qu'on parvient à comprendre les esprits vastes, puisqu'ils comprennent eux-mêmes beaucoup de choses. On trouve quelques pages auparavant, dans une lettre relative à J.-B. Rousseau, la vraie pensée de Voltaire. « Il faut » que je vous ouvre mon cœur; je ne voudrais pas » avoir à me reprocher d'avoir accusé un innocent..... » Je mourrais avec bien de l'amertume, si je m'étais joint,

» malgré ma conscience, aux cris de la calomnie. » L'homme même dont les espérances relatives à une autre vie, seraient mêlées d'incertitude, n'aurait encore nul motif d'ajouter à ses regrets au dernier moment, après avoir détruit, durant le cours de ses années, l'harmonie de la conscience, première condition du bonheur. Voltaire connaissait le cœur humain; il ne pouvait oublier les principes fondés sur des besoins incontestables. Voltaire respectait ce que vénèrent toutes les générations. Écoutons moins des scrupules trop sévères, et conservons nos avantages. Adoptons, retenons au milieu de nous les hommes rares, dont l'autorité ne périra pas; gardons-nous d'exiger, entre les défenseurs de la justice, un entier accord presque toujours impossible, et de scruter les détails, comme si nous étions jaloux de trouver des difficultés à ce qui est simple, et des défauts dans ce qui est grand.

L'éditeur a réuni quelques lettres écrites en anglais; toutes sont traduites : cette traduction exacte, à la suite du texte, est due en partie à M. le marquis de Villevielle, qui fut l'ami de Voltaire, et qui, dans un âge un peu avancé, serait encore un des plus aimables convives de Ferney. C'est lui qui se disposait à transporter en Angleterre les restes de l'auteur de la *Henriade*, au moment où l'on désespérait de les inhumer en France. Il n'était pas facile de rendre ici les derniers devoirs à celui qui s'était promis « d'achever doucement sa carrière, en foulant aux pieds » les préjugés, en riant des sots, et en fuyant les fana» tiques. »

DE SENANCOUR.

Élémens d'Algèbre, par M. BOURDON, professeur de mathématiques au Collége royal de Henri IV (1).

Jamais science ne fut cultivée avec plus d'ardeur que les mathématiques ne l'ont été depuis un demi-siècle :

la certitude des résultats, la richesse et la fécondité des moyens, une application presque universelle : tout contribuait à placer au premier rang leur étude, dont l'influence sur les facultés intellectuelles ne peut être méconnue. Mais si, d'un côté, les mathématiques faisaient naître une rectitude de jugement qui s'étendait aux autres sciences, et même aux affaires ordinaires de la vie, de l'autre, elles introduisaient dans la philosophie des principes étrangers qui, dénaturant peu à peu son caractère primitif, devait enfin la réduire à n'être plus qu'*une mécanique des sens*. Bornée ainsi dans sa partie intellectuelle, la philosophie ne pouvait, à son tour, en réagissant sur les mathématiques, qu'imprimer sa forme matérielle sur les principes premiers de ces sciences. Loin d'éviter l'écueil qui se formait, les plus grands géomètres, entraînés par la tendance générale, firent, au contraire, des efforts inouis pour enlever aux mathématiques leur admirable simplicité, en substituant au calcul des Léibnitz des procédés indirects qui ne pouvaient avoir une signification que par le calcul même qu'ils devaient remplacer. Toutes ces tentatives, loin de contribuer à éclaircir la métaphysique de la science, ne firent qu'y apporter la plus étrange confusion ; et, tandis que les découvertes se succédaient avec rapidité, et que chaque branche, en particulier, recevait une extension prodigieuse, par une singularité remarquable, ces branches s'isolaient les unes des autres : ce qui avait d'abord formé un tout, ne se composait plus que de parties distinctes et sans liaison ; et cette unité systématique, qui peut seule constituer une véritable science, disparaissait de la science par excellence. Tel est encore aujourd'hui l'état des mathématiques.

Pour justifier ces réflexions, nous allons jeter un coup-d'œil rapide sur l'ouvrage de M. Bourdon, qui, étant le

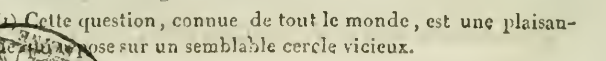
(1) Un volume in-8°. Prix, 7 fr. Chez Mme. Courcier.

plus récent, doit nous donner une idée exacte de la métaphysique actuelle des mathématiques. D'abord, si nous examinons sa définition même de la science, il ne nous sera pas difficile de voir qu'elle est entachée du vice radical que nous voulons signaler. Voici cette définition :

« L'algèbre est la partie des mathématiques où l'on
» emploie des signes abréviatifs et généraux pour résoudre
» toutes les questions relatives aux nombres. »

Sans nous arrêter à faire remarquer que cette définition n'indique point en quoi l'algèbre diffère de l'arithmétique, puisqu'on peut également se servir, dans cette dernière, de *signes abréviatifs et généraux*, nous nous contenterons de demander *quelle est la partie des mathématiques où l'on emploie des signes abréviatifs et généraux pour résoudre toutes les questions relatives aux nombres?* Et comme on nous répondra probablement que c'est l'algèbre, nous rentrerons dans la question sans fin d'Épiménide et des Crétois (1). Que l'on ne croie point cependant trouver dans d'autres traités une meilleure définition; on la chercherait vainement : celle de M. Bourdon est encore la moins défectueuse. Venons à des objets plus importans.

Depuis qu'on a voulu ramener toutes les opérations de l'intelligence au mécanisme du langage, le plus grand effort de l'imagination a été de faire de l'algèbre *une langue*: aussi nos mathématiciens se sont-ils, à l'envi, empressés d'adopter cette sublime découverte de Condillac, et de la reproduire dans leurs ouvrages. Nous ne nous étonnerons donc point d'entendre M. Bourdon parler de *langue* et de *langage algébrique*, puisque d'autres ont poussé la naïveté jusqu'à déclarer *que ce qui constitue la certitude de l'algèbre, était la perfection de sa langue.* Pour ne



(1) Cette question, connue de tout le monde, est une plaisanterie qui repose sur un semblable cercle vicieux.

point fatiguer nos lecteurs, en les retenant trop long-temps sur un sujet si aride, nous ne releverons pas les définitions de *série, équation, quantité négative*, etc., et nous passerons de suite à ce qui doit nous donner une preuve suffisante du manque de principes rigoureux, c'est-à-dire, à l'ordre des matières adopté par M. Bourdon.

Cet ordre est, en effet, des plus singuliers : l'auteur passe des équations du premier degré à la théorie des quantités négatives ; de là à des notes sur l'arithmétique; de ces notes, à la théorie des fractions continues; ensuite aux équations du second degré d'où il passe à l'analyse indéterminée des deux premiers degrés. De cette analyse, il saute à la formation des puissances; et, après avoir donné le calcul des radicaux, il passe aux séries récurrentes, d'où il arrive aux progressions et aux logarithmes, qui le conduisent, sans transition possible, à la théorie générale des équations, et ainsi de suite. Dans cet ordre, ou plutôt ce désordre, on chercherait inutilement une dépendance, une liaison quelconque; et cependant le véritable caractère d'une science consiste dans la liaison nécessaire de toutes ses parties, qui doivent dériver les unes des autres par des lois fixes et invariables. Lorsqu'on n'est point encore parvenu à ce degré de perfection, on ne possède proprement que des résultats fragmentaires, et non une science. Au reste, il serait injuste de faire un reproche à M. Bourdon de ce défaut de suite ; on le trouve également dans tous les ouvrages élémentaires (1), et il tient aux causes que nous avons assignées.

Néanmoins, nous devons dire également que cette algèbre est la plus complète de toutes celles qui ont été

(1) M. Garnier, à qui on doit d'ailleurs plusieurs ouvrages estimables, s'est fait un mérite, dans la préface de son *Analyse algébrique*, d'avoir mis dans l'ordre de ses chapitres, *cette variété propre à réveiller et à entretenir l'intérêt*.

publiées jusqu'à ce jour; qu'elle renferme des méthodes qui ne se trouvent point autre part; que les questions y sont discutées avec toute la rigueur scientifique nécessaire, et qu'enfin elle peut tenir lieu de beaucoup d'autres ouvrages, et épargner de grandes recherches. Nous témoignerons, toutefois, notre étonnement à M. Bourdon de ce qu'il n'a point fait mention des *congruences* de Gauss, devenues aujourd'hui la base de l'analyse indéterminée, et des *facultés numériques* de Kramp, ou plutôt de Vandermonde, qui forment une des parties les plus importantes de l'algèbre. A part ces omissions, qui laissent beaucoup à désirer, l'algèbre de M. Bourdon est aussi parfaite que peut le permettre l'état actuel des mathématiques, qui demandent une prompte et nécessaire réforme.

(Article communiqué.)



THÉATRES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Rien n'est stable sur cette terre : ni la pompe de la royauté, ni les dons de la richesse, ni les grâces de la beauté, ne peuvent arrêter le vol rapide du Temps. Tour à tour les nations s'élèvent, tombent et disparaissent; tour-à-tour les flots impétueux de la mer abandonnent leur domaine pour envahir celui de l'homme, et des milliers de

générations attendent, dans la paix de la tombe, des milliers de générations encore. — Bon dieu, quel ton solennel! s'écrie mon lecteur; nous voilà à cent lieues de l'Opéra. — Pas tout-à-fait, et je vais vous prouver qu'à l'aide d'une transition naturelle, je puis très-bien passer de la chute des empires à l'Académie royale de musique : de ruines à ruines, il n'y a qu'un pas. — D'accord, mais le ton tragique! — Peut-on être gai en parlant de l'Opéra? — Critique usée! — Cela vous est facile à dire : déjà même Salomon ne trouvait plus rien de nouveau sous le soleil.... — Eh! de grâce, au fait. — Vous m'interrompez toujours! — Je me tais, mais plus de digressions. — Soit.

Pauvre Opéra! qu'est devenu le temps de ta gloire? Maintenant, tes amoureux sont grands-pères, tes tyrans sont enroués, tes chanteuses sont usées, et, pour comble de malheur, dépouillé de tous tes prestiges, tu n'as rien pour cacher ton effrayante nudité. Je sais bien qu'on t'élève à grands frais un temple digne de tes plus beaux jours; mais à quoi bon un temple sans desservans? Les murs dorés de la nouvelle salle rendront-ils des moyens à Mme. Branchu? Diminueront-ils l'embonpoint de Mlle. Paulin? Feront-ils chanter juste Mme. Albert? Donneront-ils de l'ame à Mlle. Grassari, de la voix à Mlle. Caroline, de la noblesse à Nourrit, du talent à Éloi, de la chaleur à Lecomte? Certes, une salle, quelque nécessaire qu'elle soit, est encore ce qui presse le moins pour empêcher la perte prochaine de l'Opéra; et si l'administration ne s'en occupe jour et nuit, le combat sera bientôt fini, faute de combattans.

A juger des efforts futurs de cette administration par la conduite qu'elle tient depuis six mois, je serais presque tenté de désespérer de ce magnifique établissement : loin de chercher à remplir le vuide des emplois, on a éloigné Mme. Fay au moment où elle devenait le plus nécessaire, et, par une ridicule lésinerie, on a laissé partir en congé le

seul acteur digne de notre première scène lyrique ; au lieu de monter promptement de petits ouvrages convenables au cadre resserré de la salle Favart, on a mieux aimé défier la patience des habitués, en leur faisant parcourir continuellement le cercle étroit de cinq ou six ouvrages, dont le plus nouveau compte trente années d'existence. Sans le ballet de *Clari*, qui a ramené le public, nous verrions encore tous les deux jours *Panurge* ou *la Caravane* représentés dans le vuide. Une seule nouveauté, *Aspasie*, a rompu douze fois cet ordre monotone; mais comme l'exécution de cet opéra a toujours été de mal en pis, le public n'y a rien gagné pour ses plaisirs. Je ne parlerai point de la reprise d'*Arvire et Évélina;* ce n'est qu'une gaucherie de plus de la part de l'administration.

Laissons donc cette administration, qui paraît décidée à braver l'ennui général avec un courage fondé sur une longue expérience ; et, sans nous arrêter aux sujets nouvellement admis, M. *Labadie* et Mlle. *Quiney*, dont j'aurai, par la suite, occasion de m'occuper, jetons un coup-d'œil sur nos richesses futures, c'est-à-dire, sur les débutans : il s'en présente jusqu'à deux pour renouveler une troupe entièrement invalide.

Ces débutans sont M. Valère et Mlle. Tellier. Le premier, qui se destine à remplir un des emplois de Lays, possède une jolie voix, mais trop faible pour le genre que son physique l'a forcé d'adopter. Qu'il abandonne le grand opéra, la province le réclame ; il peut espérer de s'y distinguer un jour dans l'emploi des *Solié* ; et, par la suite, si le succès justifie mon attente, il n'aura pu trouver un meilleur moyen d'arriver au théâtre de l'Opéra-Comique : les sociétaires de ce théâtre s'empresseront, suivant la coutume, de lui ouvrir leurs portes, quand il aura perdu ses moyens. Mlle. *Tellier* donne plus que des espérances : elle est douée d'une sensibilité expansive ; le timbre de sa voix est mélodieux, et elle chante avec goût.

A la dernière représentation d'*Iphigénie en Aulide*, elle a obtenu un succès d'autant plus flatteur, qu'il était mérité. Elle a sans doute encore beaucoup à travailler, soit pour surmonter l'embarras qu'elle épouve en scène, soit pour corriger un grassèyement assez désagréable; mais je ne doute pas qu'elle ne puisse parvenir à surmonter ces difficultés; ce que je crains pour elle, c'est l'écueil de la nouvelle salle, où ses moyensparaîtront peut-être trop faibles. Gare surtout les opéras de M. *Spontini*! Le bruyant orchestre de ce moderne Amphion ne se borne pas seulement à étourdir les oreilles, il est devenu le tombeau de toutes les voix. La perte de Mlle. *Tellier* serait d'autant plus regrettable, que l'emploi auquel elle se destine, celui des jeunes princesses tragiques, est tout-à-fait vacant, et que les exercices du Conservatoire ne nous ont montré aucun sujet capable de faire naître la plus légère espèrance.

Ainsi, peu de chose dans le présent, rien dans l'avenir: voilà la situation d'un établissement, unique dans son genre, et que toute l'Europe nous enviait! Avais-je tort de me plaindre des vicissitudes humaines?

Cependant, si l'Opéra voulait changer son titre d'*Académie de musique* contre celui d'*Académie de danse*, loin de crier misère, je me prosternerais devant ses richesses; et, en effet, quelle admirable réunion de talens! Mais, j'en demande bien pardon à toute la troupe aérienne, ni l'expressive pantomime d'Albert et de l'inimitable Bigottini, ni la danse légère et gracieuse de Mlle. Noblet, ni même les tours de force du prince des entrechats, du héros de la pirouette, de Paul enfin, ne peuvent me faire oublier qu'on doit aussi chanter à l'Opéra; et, quelqu'éloquent que soit un *jetté*, quelque passionné que puisse être un *battement*, quelqu'entraînant enfin que paraisse un *rond de jambe*, j'ai le mauvais goût de leur préférer, les chefs-d'œuvre des Gluck, des Sacchini, et des Piccini.

Le public de l'Opéra n'est pas tout-à-fait de cet avis : qu'*Œdipe* soit mutilé, qu'*Iphigénie* soit sacrifiée, que *Didon* soit abandonnée, qu'on chante juste ou faux, peu lui importe, pourvu qu'on danse; ses oreilles sont des plus accommodantes : quand on crie fort, il applaudit de même. Des ballets, encore des ballets, toujours des ballets; avec cela notre *Panurge*, ou notre *Caravane*, c'est tout ce qu'il faut pour attirer la foule. Honneur donc à l'art par excellence! Honneur surtout au goût exquis de ces intrépides habitués qui placent *Nina* bien au-dessus d'*Armide*, et qui donneraient toutes les *Iphigénies* pour *les Noces de Gamache*, ou pour les *Pages du duc de Vendôme!*

Je ne parlerai point de ce dernier ballet; tous les journaux en ont déjà rendu compte, et chacun sait qu'il nous montre nos nymphes de la danse transformées en malins petits pages. La grâce, la chaleur et la vivacité que ces, demoiselles mettent dans leurs déclarations d'amour, font infiniment d'honneur à leur talent d'observation, et tout Paris voudra leur rendre justice.

THÉATRE ROYAL ITALIEN.

On a épuisé pour ce théâtre toutes les hyperboles de la louange; oserais-je me permettre de troubler un concert unanime d'éloges et d'applaudissemens? A cette seule parole, j'entends déjà les nombreux *dillettanti*, crier au vandale, au visigoth..... Eh, messieurs! je veux bien convenir avec vous que l'Opera-Buffa est le triomphe de la roulade; mais daignez convenir avec moi qu'il n'est pas toujours celui du bon goût.

Pellegrini, tout le premier, est-il exempt de reproches à cet égard? Admirez-vous les efforts qu'il fait pour dénaturer sa voix, en courant à la recherche des effets du basson, lorsqu'au contraire le beau idéal des instrumens à vent est l'imitation de la voix humaine?

Cherchez-vous à défendre les éternels *agrémens* dont *Bordogni* défigure les phrases les plus tragiques de ses rôles ?

Quant à Mme. *Farnucci*, je suis trop généreux pour m'en faire un titre contre vous.

Cependant j'avouerai franchement que nous n'avons jamais possédé un Opéra italien plus riche en sujets distingués, et que, si tout n'est pas bon, rien n'est décidément mauvais. Un théâtre qui compte, au nombre de ses cantatrices mesdames *Mainvielle*, *Ronzi-Debegnis* et *Naldi*, se place naturellement au premier rang ; et, lorsque ce théâtre nous fait jouir des chefs-d'œuvre du premier des compositeurs, je ne puis le considérer que comme une arche de salut au milieu de la décadence de nos théâtres lyriques nationaux. Je suivrai donc avec exactitude l'*Opera-Buffa*, et j'en entretiendrai souvent mes lecteurs.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Quelques critiques voyant la manière grotesque dont on joue la comédie à Feydeau, ont prétendu que les chanteurs avaient perdu ce théâtre, et ils ont rejeté sur la prééminence accordée au chant, l'abandon du riche répertoire que les amateurs regrettent chaque jour. Je conviens que MM. Paul et compagnie sont de détestables acteurs; mais, en revanche, se sont des chanteurs incomparables ; je ne connais que les virtuoses de la *Gaîté* ou de l'*Ambigu-Comique* qui puissent lutter avec quelques-uns de ces Messieurs. Quant on a un timbre aussi flatteur que celui de M. *Chenard*, et qu'on fait la roulade avec autant de facilité que, MM. *Paul* et *Darancourt* à quoi bon se fatiguer à chercher des intentions comiques? Le public n'est-il pas trop heureux d'intendre d'aussi rares talens ?

Ces Messieurs ne se bornent pas à exécuter les œuvres

de nos poëtes et de nos musiciens, il les jugent encore; et ce n'est qu'après avoir mutilé un ouvrage en particulier, qu'ils consentent à l'achever en public. Aristarques d'un nouveau genre, ils taillent et tranchent avec un aplomb imperturbable : prose, vers, musique, tout est de leur ressort. Ils habillent quelquefois si bien un ouvrage, que le pauvre auteur ne peut plus le reconnaître. C'est ainsi que nous est parvenue la triste *Corisandre* : ils y ont tant mis du leur que personne n'aurait pu deviner qu'elle sortait de la plume d'un homme d'esprit.

Néanmoins ce théâtre a des sujets estimables ; mais, comme je compte le suivre avec un soin tout particulier, j'aurai plus d'une occasion de les séparer de ceux que ma justice doit atteindre.

Au moment de terminer cet article, j'apprends que nos grands théâtres vont enfin recevoir une nouvelle organisation, qui fait espérer la répression de beaucoup d'abus. Il est certain qu'en rendant les hommes de lettres indépendans des jugemens de MM. les comédiens, on fera un grand pas vers la régénération de l'art dramatique, qui se perd en France d'une manière très-sensible. Quant à l'art musical, sa décadence se lie à beaucoup d'autres causes que je prends l'engagement de signaler.

TIMON.

MÉLANGES.

Sous le dernier gouvernement, le ministère de la police entretenait une quantité prodigieuse *d'observateurs* habiles, et, par leurs soins, il épiait les démarches de ses ennemis, recueillait les conversations illégitimes de ses amis, et pénétrait souvent dans les plus profonds replis de la pensée de l'homme en place. Deux des plus jolies femmes de Paris jouaient alors avec succès le rôle d'observatrices,

et, quoique rivales de talens de beauté et d'adresse, elles paraissaient liées par la plus sincère amitié. — E... cultivait les lettres ; plusieurs jolis romans étaient sortis de sa plume, et Thalie encourageait ses travaux par de brillans succès. F... chantait avec un goût exquis, et ses pas légers auraient fait envie à Terpsicore elle-même. Son esprit étincelait, comme celui de Sophie, de finesse et de grâces ; aucun sujet ne leur était étranger : beaux-arts, philosophie, morale, elles parlaient sur tout avec un égal talent. Quelle austère sagesse aurait échappé à ces syrènes politiques ? Leurs salons étaient le rendez-vous de tout ce que Paris renfermait d'hommes remarquables par leur mérite ou par leur emploi; et ceux même qui connaissaient le danger, n'avaient ni le courage ni le désir de l'éviter.

A cette époque, le gouvernement reçut de ses observateurs à l'étranger l'avis qu'un noble anglais, cachant ses titres, et les motifs qui l'amenaient en France, y devait séjourner quelque temps sous un nom supposé. Son Exc. le ministre, général du corps des observations particulières, manda près de lui les deux amies. Après leur avoir donné les instructions d'usage en pareil cas, et le signalement exact du suspect, il termina un discours plein de dialectique et de profondeur par cette phrase éloquente : « Six mille » écus seront le prix du service que vous rendrez l'une ou » l'autre à S. M, si, dans quinze jours, l'Anglais est à notre » disposition. » Pendant que le ministre parlait, E... paraissait méditer profondément : elle avait fait depuis plusieurs mois d'excessives dépenses, et les six mille écus ne pouvaient venir plus à propos ; joignez à cela qu'un jeune homme, se disant provençal, lui avait été présenté depuis peu par un marquis conventionnel et publiciste, qui, sachant apprécier le danger de mettre trop à jour ses opinions, restait au lit toutes les fois qu'il fallait voter sur un sujet important, et par mesure de précaution, changeait de patron de six mois en six mois.

La malicieuse F.... s'aperçut facilement du trouble de son amie ; mais ce fut en vain qu'elle chercha à en deviner le motif : Sophie fut impénétrable. Quand une femme veut être discrète, elle défierait l'Œdipe le plus habile. Une semaine se passa sans que les deux dames eussent rien découvert. E..... se désespérait ; et, malgré la bonne foi qu'elle semblait mettre dans ses plaintes, et les promesses, vingt fois réitérées, de ne jamais séparer ses intérêts de ceux de son amie, F.... ne se fiait pas entièrement à sa sincérité. Le provençal paraissait avoir fait de grands progrès dans son esprit. Elle évitait le monde, et particulièrement sa chère F...., qui, connaissant le faible cœur de son amie, osait à peine l'intorroger sur son nouvel adorateur.

— Eh bien, ma chère belle, dit E..., en entrant chez F. . la veille du jour fixé pour le terme des recherches, vous ne savez donc rien ? L'anglais sera reparti : cette affaire nous perdra de réputation dans l'esprit du ministre. — Allons donc, il nous reste encore vingt-quatre heures, et vous abandonnez la partie ! je ne reconnais plus votre supériorité. — Ah ! je ne conserve pas une lueur d'espérance, et j'en ai tant d'humeur, que, dès demain, je vais, pour un mois, m'ensevelir à la campagne. — Au moment où les plaisirs reviennent en foule à la capitale, vous n'y tiendrez pas deux jours. — Je viens vous faire mes adieux. — Sérieusement. — Très-sérieusement : j'espérais même vous séduire pour quelques semaines. — Je vous sais un gré infini de l'intention, mais je refuse ; il est utile de s'imposer, parfois, de légères privations. — Celle-ci sera cruelle pour moi, dès que je vous verrai pas. Ces mots furent prononcés avec attendrissement, et les deux amies ne se séparèrent que fort tard dans la soirée. F... ne voulant pas perdre un seul des instans que E..... pouvait encore lui donner, la reconduisit elle-même dans sa voiture. Elle se coucha avec humeur ; une inquiétude vague l'agi-

tait ; il y avait dans la conduite de son amie quelque chose d'étrange et de mystérieux qu'elle ne pouvait expliquer. Elle dormit mal, et, contre son ordinaire, se leva le lendemain avant dix heures, et demanda ses chevaux. Pour éclaircir les soupçons, elle était décidée à revoir Sophie avant sa fuite. Elle se fait conduire sur le champ à son hôtel, mais il était trop tard : depuis une heure, Sophie était partie. F.... revenait chez elle avec humeur, lorsqu'au moment de descendre de voiture, un petit papier caché dans un des coins du coussin, à l'endroit ou E.... s'était placée la veille, frappe ses regards, il ne contenait que ce peu de mots : « Je ne sais point douter de la loyauté de personne, et suis le plus heureux des hommes. puisque je compte sur votre parole. » Au bas, étaient inscrits le lieu du rendez-vous et l'heure du déjeûner. L'auteur de ce billet avait bien fait tous ses efforts ponr déguiser son écriture ; mais les écoliers à la Lancastre ont un caractère national qu'il est difficile de méconnaître. F... reconnut sur le champ le style et les traits d'un insulaire, et, par un mouvement spontané, donna l'ordre de la conduire à l'adresse indiquée. Elle fait arrêter sa voiture à dix pas de l'hôtel et questionne adroitement l'aubergiste. Elle apprend que Sophie est arrivée depuis une heure, qu'elle a demandé immédiatement un homme sûr pour porter une lettre qu'elle écrit au ministre ; que le jeune homme a passé dans cette maison les huit jours précédens, et compte partir dans quelques heures, quoique la jeune dame ait assuré qu'il resterait plus long-temps à Paris. L'étranger parle peu, mange beaucoup, s'intéresse particulièrement au succès de nos raffineries dans la fabrication du sucre de betterave. F... en sait assez : elle part en toute hâte, et vole chez Son Excellence.—Ingrate, répétait-elle en route, vous vous êtes jouée de ma confiance ; vous avez méconnu mon amitié ; vous verrez qu'il est dangereux de lutter d'intrigues avec moi. Deux heures après, milord entrait sous bonne escorte

au château de Vincennes ; F.... touchait seule les six mille écus, et les deux femmes les plus séduisantes et les plus dangereuses de Paris, étaient irrévocablement brouillées.

— Un artiste distingué s'était chargé de composer la musique d'un poëme reçu à l'un de nos deux théâtres lyriques. Ayant achevé sa partition, il l'apporte à l'administration de ce théâtre, afin de la soumettre au jury chargé de prononcer l'adoption ou le rejet de son ouvrage. Mais ce n'est rien d'avoir composé même un chef-d'œuvre ; le tout est de se faire recevoir, et pour être reçu, le plus difficile, c'est de se faire entendre. Notre compositeur est renvoyé de mois en mois. Bref, après une pénible attente, on lui déclare que sa partition est trop faible, et qu'il fera sagement de la retirer, pour s'épargner les désagrémens d'un refus. Ce conseil, donné par M. le secrétaire-général de l'aréopage lyrique, dont les hautes connaissances musicales ne vont pas jusqu'à distinguer la clef de *sol* de celle de *fa*, ne peut déterminer le malheureux musicien à perdre ainsi le fruit de ses veilles ; il réclame vivement le droit d'être jugé, et enfin, *par considération*, on consent à l'entendre. Le jour arrive, le jury s'assemble ; l'exécution commence : la musique est trouvée charmante : et on reçoit *à l'unanimité* cette composition si longtemps rebutée. Fiez-vous après cela aux lecteurs de partitions !

OUVRAGES NOUVEAUX.

Voyage historique et politique au Monténégro, orné d'une carte et de douze gravures coloriées, représentant les costumes de ce pays, deux de leurs fêtes, quelques plantes, etc. ; par M. le colonel L. C. Vialla de Sommières. 2 vol. in-8°. Chez Alexis Eymery, rue Mazarine, n°. 30. Prix : 15 fr. et 18 franco (Nous rendrons compte de cet ouvrage.)

Imprimerie d'Ant. Bailleul, rue Thibautodé, n°. 8.

LA MINERVE
LITTÉRAIRE.



A MADAME DESBORDES-VALMORE. (1)

Ton sexe, à qui l'Amour a décerné l'empire,
Sait triompher encore aux combats de la lyre.
O belles ! dans vos chants nobles, mélodieux,
Vous mêlez la douceur et l'éclat de vos yeux.
Ainsi la Grèce a vu, par une heureuse audace,
Unir la fleur de Gnide à la fleur du Parnasse.
Aux vallons de Lesbos d'harmonieux zéphirs,
Redisaient de Sapho les vers et les soupirs;
Et Pindare cinq fois vit la palme divine
Abandonner son front pour le front de Corinne.

Comme elles tu vivras dans un long souvenir :
Soit qu'Amour, dans tes chants dictés pour l'avenir,
Célèbre sa douceur et ses lois éternelles;
Soit que tes vers, trempés de larmes maternelles,
De ton fils qui n'est plus consolent le tombeau,

(1) Auteur d'un recueil de poésies publiées par le libraire Louis, rue Hautefeuille, n°. 10. Un vol. in-8°. Prix : 4 fr. 50 c., et 5 fr. par la poste.

Ton fils, ange du ciel, et si jeune et si beau!
Tel le bouton naissant, fugitive espérance,
Cache un ver ennemi qui le ronge en silence :
La nymphe qui, la veille, admirait ses couleurs,
Ne le retrouve plus en visitant ses fleurs.

Tes chants nous rendront-ils les Muses fugitives,
Les Muses, tour à tour excitant sur nos rives
L'indifférence et les regrets?
La poésie a peur des sinistres orages;
Elle est cette colombe, errant sur des naufrages,
Qu'abritait l'arche aux flancs secrets.
A-t-elle devancé les jours de la souffrance :
Elle aura sur tes pas entrevu quelques fleurs;
Et pour ses yeux charmés, le beau ciel de la France
Promet le signe aux diverses couleurs.
Oui, c'est pour toi, timide Marceline,
Qu'elle essaye un moment ses pas sur la colline;
C'est pour toi qu'à son vol l'horizon s'est ouvert;
Et pour ce front pur et modeste,
Elle a sur le laurier céleste
Cueilli le premier rameau vert.

H. de Latouche.

LA VEILLE DE NOEL,

Hymne à la Vierge, qui a remporté le prix à l'Académie des Jeux Floraux, le 3 mai 1820.

Chantez au Seigneur un nouveau cantique, car un petit enfant nous est né, un fils nous a été donné.

Messe de Noël.

Entre mes doigts guide ce lin docile,
Pour mon enfant, tourne, léger fuseau :
Seul, tu soutiens sa vie encore débile;
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Les entends-tu, chaste reine des anges,
Ces tintemens de l'airain solennel?
Le peuple, en foule, entourant son autel,
Avec amour répète tes louanges.

Pour mon enfant, tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Si je ne puis unir d'humbles prières
Aux vœux offerts sous les sacrés parvis,
Si le devoir me retient près de mon fils,
Prête l'oreille à mes chants solitaires.

Pour mon enfant, tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Porte des cieux, Vase élu, Vierge sainte,
Toi qui du monde enfantas le Sauveur,
J'essaie en vain d'exalter ta splendeur :
L'hymne pieux devient un chant de plainte.

Pour mon enfant, tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Paisible, il dort du sommeil de son âge,
Sans pressentir mes douloureux tourmens :
Reine du ciel, accorde-lui long-temps
Ce doux repos qui n'est plus mon partage.

Pour mon enfant, tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Le monde entier m'oublie et me délaisse ;
Je n'ai connu que d'éternels soucis.
Vierge sacrée, au moins donne à mon fils
Tout le bonheur qu'espérait ma jeunesse.

Pour mon enfant, tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Tendre arbrisseau menacé par l'orage,
Privé d'un père, où sera ton appui ?
A ta faiblesse il ne reste aujourd'hui
Que mon amour, mes soins et mon courage.

Pour mon enfant, tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Mère du Dieu que le chrétien révère,
Ma faible voix s'anime en t'implorant ;
Ton divin fils est né pauvre et souffrant :
Ah ! prends pitié des larmes d'une mère !

Pour mon enfant, tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Des pas nombreux font retentir la ville ;
Ce bruit confus s'éloignant par degrés,
M'apprend la fin des cantiques sacrés.
J'écoute encore.... Déjà tout est tranquille.

Pour mon enfant, tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Tout dort, hélas ! je travaille et je veille :
La paix des nuits ne ferme plus mes yeux ;
Permets du moins, appui des malheureux,
Que ma douleur jusqu'au matin sommeille.

Pour mon enfant, tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Mais non, rejette, ô divine espérance !
Ces lâches vœux, vains murmures du cœur.
Je veux bénir cette longue souffrance,
Gage certain d'un immortel bonheur.

Entre mes doigts guide ce lin docile,
Pour mon enfant, tourne, léger fuseau :
Seul tu soutiens sa vie encor débile ;
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Mme. Tastu, née Voiart.



Description d'une éruption volcanique dans l'île de Sumbawa, par M. Steward. (Insérée dans les Transactions de la Société littéraire de Bombay, vol. 8.)

Au mois d'avril 1815, il y a eu dans l'île de Sumbawa, située près de la côte de Bombay, dans l'Indóstan, une éruption volcanique aussi effroyable, peut-être, par sa na-

ture et ses effets destructeurs, qu'aucune de celles qui sont consignées dans nos Annales.

La montagne où ce volcan a éclaté se nomme Tambora. Il a été reconnu que son sommet est au 8e. degré 20 min. de latitude méridionale, et au 118e. de longitude orientale.

Cette montagne s'étend sur un grand espace ; mais son élévation ne paraît pas devoir excéder 1,000 à 1,100 toises au-dessus du niveau de la mer, qui en baigne la base dans les trois quarts de son étendue.

On avait souvent observé que cette montagne jetait de la fumée et de la poussière ; et déjà, au mois de décembre 1814, un bâtiment croisier de la Compagnie des Indes, quoiqu'à une distance assez considérable, avait remarqué qu'il en sortait alors une épaisse colonne de fumée d'une circonférence très-étendue.

Cette colonne était d'un si grand diamètre et d'une telle épaisseur, dit l'auteur de la relation, que nous la prîmes d'abord pour une partie de la montagne ; car, à la distance où nous étions, la montagne et la fumée avaient presque la même couleur.

Depuis le 3 jusqu'au 11 avril 1815, cette montagne vomit chaque jour de la poussière, et fit entendre fréquemment un bruit considérable.

La poussière causa dans l'atmosphère une fumée vaporeuse qui se répandit dans divers lieux éloignés de plusieurs degrés de Tambora ; et les détonations furent entendues jusqu'à *Beema*, ville située à environ 60 milles à l'est de la montagne.

Ce bruit était le plus souvent semblable à celui de la détonation d'une forte pièce de canon placée près de l'oreille ; d'autres fois, ce n'était qu'une espèce de retentissement sourd et éloigné.

Dans la nuit du 10 et la matinée du 11 avril, la fréquence et la force des détonations augmentèrent, et les

pluies de poussière noirâtre qui tombaient à Beema, s'étaient tellement accrues du 7 au 11, qu'elles y produisirent une obscurité totale. Ces ténèbres durèrent jusqu'au 12. A cette époque, la poussière tomba en moindre quantité, et elle cessa entièrement vers midi.

Une immense quantité de pierres-ponces, de couleur brune, fut lancée au dehors du cratère de la montagne. On en trouva qui flottaient à de grandes distances sur la mer, ainsi que des branches d'arbres et des troncs en partie brûlés. Une partie de ces matières furent même lancées jusques sur les rivages de Bally, Java, Madurée, Célèbe, etc. Elles étaient fort incommodes, et exposaient même à quelque danger les vaisseaux qui passaient près de la montagne. On a tenu note, sur le *Journal de Navigation*, de quelques pièces de bois portant environ six pieds de diamètre, et d'une très-grande longueur.

Des arbres d'une sorte de dimension, plusieurs de 60 à 80 pieds de long, furent jetés à la mer: j'en vis quelques-uns dans la baie de *Beema;* ils semblaient avoir été brûlés, et leurs petites branches déchirées; j'en remarquai d'autres qui étaient abattues dans la vase, près des rivages de la baie.

Plusieurs maisons de Beema furent endommagées par l'éruption.

La nature du fond fut altérée dans la plus petite partie de sa profondeur; une vase molle fut changée en une boue épaisse, ressemblant à une argile noirâtre, que rapporta le plomb de sonde de notre navire. Je présume que ce changement fut occasionné par le volume considérable de la poussière volcanique qui tomba dans la baie; car, dans la mixtion que nous fîmes de la même poussière avec de l'eau, il se forma une substance ferme, presque la même en couleur et consistance.

Il est nécessaire cependant de faire observer que, bien que notre plomb n'ait pu pénétrer à travers les couches

de la matière argilleuse du fond de la baie, notre ancre y parvint, et nous fit voir à la fois, lorsque nous la levâmes en quittant la baie de Beema, et la vase liquide que nous avions trouvée avant la grande éruption, et au-dessus ces couches de vase résistantes, que nous reconnûmes produites par la chute de la poussière.

Il a été rapporté par le capitaine Eatwel, commandant *le Croiseur* de la Compagnie, que le tremblement de terre qui accompagna l'éruption, éleva un banc sur lequel son vaisseau avait heurté, dans un lieu où *le Croiseur* de Ternate flottait quelques mois avant avec sureté.

Les Indiens qui habitaient la péninsule formée par la montagne, trafiquaient principalement en chevaux, dont leur pays nourrissait une petite espèce, mais de bonne race. D'après tous les rapports, des milliers de ces Indiens et de leurs chevaux ont été détruits par l'éruption, et la végétation ruinée : une multitude de ces malheureux habitans ont été obligés d'émigrer pour chercher leur subsistance.

J'ai entendu dire que la ville de Tambara, située au fond de la côte occidentale de la montagne, avait été envahie d'une manière permanente, et qu'elle était ensevelie à la profondeur de 15 pieds. (3 brasses.)

Selon le rapport des insulaires de Sumbawa, trois ruisseaux bien distincts d'une lave de couleur sombre, sont sortis de la montagne. J'en remarquai quelques traces en me rendant à Beema. Un de ces ruisseaux, sur la côte orientale de Tambora, me parut exhaler de la fumée.

Durant l'obscurité, le bruit qui se fit entendre était fort et fréquent, et parfois si violent, qu'il produisait momentanément des secousses de tremblement de terre assez considérables.

Tous ces événemens ont eu lieu sans qu'aucun vent se soit fait sentir sur la montagne, ni même à quelque distance. Cependant la mer fut si violemment agitée, qu'elle

renversa plusieurs maisons situées dans son voisinage à Sumbawa, et qu'elle jeta sur le rivage, près de la ville de Beema, quelques grands bateaux de commerce, qui étaient précédemment à l'ancre dans la baie.

Une des circonstances les plus remarquables de l'éruption, c'est qu'on ressentit ses effets à des distances considérables.

A Macassar, les explosions du volcan ont été si violentes, que chacun en avait été frappé de stupeur; elles repoussaient la terre, et brisèrent les vitres des fenêtres. La quantité de poussière trouvée sur la terre après l'éruption, fut estimée à la hauteur moyenne de trois pouces et demi.

A l'île d'Amboine, on éprouva un violent tremblement de terre dans la nuit du 11 au 12 avril, et l'on observa que la terre s'entr'ouvrait, faisait jaillir de l'eau, et se refermait aussitôt.

La mer, dans le voisinage de cette île, fut violemment agitée pendant tout le mois, élevant alternativement ses eaux à la hauteur de la marée montante, et les abaissant au niveau de la basse marée, pendant la durée de dix minutes seulement.

A la même époque, et pendant plusieurs jours, on observa dans la même île que l'aspect du soleil présentait une couleur verdâtre entourée d'un cercle blanc.

Plusieurs des faits ici rapportés ont été observés par le narrateur lui-même; les autres, recueillis par ses propres informations, ou extraits de documens authentiques.

SUDREAU DE LA ROCHE.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

Poésies diverses de Marie-Joseph Chénier et d'André Chénier, son frère (1).

A voir les jugemens des hommes sur les écrivains de leur siècle, on serait tenté d'établir en principe qu'il n'y a point de règles fixes en littérature ; que les beautés d'un poëme sont purement de convention et de caprice ; que le plaisir qu'on y éprouve, tient plus à l'imagination du lecteur qu'au talent du poëte, et que le goût est une impression passagère, changeante, fugitive comme la mode. L'histoire des arts nous fournit des exemples sans nombre de la diversité de ces jugemens ; et les arrêts de la critique sont d'autant plus inconcevables, que l'esprit et la bonne foi ont souvent jugé comme l'envie et la sottise. Il serait absurde de chercher le moindre rapport entre Zoïle et Mme. de Sévigné ; et l'un et l'autre ont cependant condamné le premier poëte de leur pays. Je sais quel est l'esprit de côterie ; que la justice et la raison ne tiennent point contre les petites vanités de ces académies de salon et de boudoir, qui ne voient rien de grand, de beau, de supportable, hors du cercle étroit de leurs affections. Mais comment ces augures du Parnasse peuvent-ils se communiquer leurs jugemens sans éclater de rire ? Comment peuvent-ils se convaincre de la réalité de leurs opinions, et les faire adopter par le troupeau servile dont ils sont les oracles ? Deux grands poëtes paraissent presque en même temps au sein de l'Italie. Il était simple, il était juste de les admirer tous les deux; mais l'esprit de

(1) Deux vol. in-12. Chez Baudouin frères, imprimeurs-libraires, rue de Vaugirard, n°. 36, et chez Alexis Eymery, rue Mazarine, n°. 30.

coterie s'en mêle, et chacun d'eux a ses détracteurs et ses partisans. Les académies se divisent. L'Arioste et le Tasse sont tour à tour sacrifiés l'un à l'autre. Les prêtres de ces nouvelles idoles sont comme les prêtres de tous les dieux et de tous les temps; le partage les offense, la conciliation les irrite. Les académiciens de la Crusca déclarent que la *Jérusalem délivrée* n'est qu'une compilation sèche et froide; que ce poëme raboteux et escarpé n'est écrit nulle part avec énergie; qu'il n'est capable ni d'exciter, ni d'effleurer les passions; qu'il est fatigant à lire, dégoûtant, ennuyeux, hérissé de barbarismes et de mots pédantesques.

Le Tasse a été vengé par la postérité : elle l'a mis au rang qu'il avait droit d'attendre; mais cette postérité même, ce tribunal qui juge en dernier ressort et les auteurs et les critiques, n'a pas toujours montré cette solidité de jugement qu'on lui attribue. Elle a changé trois fois à l'égard de Pétrarque; trois fois les Italiens ont passé d'un enthousiasme sans bornes à un dénigrement sans mesure; et, pour en revenir à la France, à la manière dont le germanisme et le romantique nous gagnent, je ne serai pas étonné qu'avant un demi-siècle, les partisans de Despréaux et de Racine fussent considérés comme des gens de mauvais goût.

Ce n'est rien encore que l'influence d'un bureau d'esprit, d'une rivalité d'auteurs, ou l'ascendant tyrannique d'une femme célèbre; mais que dire de ces jugemens littéraires, quand l'esprit de parti les prononce, quand les idées d'un écrivain attaquent des préjugés devenus des principes, ou des principes défendus par de grands intérêts; lorsqu'enfin, dans cette lutte de l'ancien et du nouveau monde, deux opinions rivales, inconciliables, s'établissent au sein d'une nation désunie? Ce ne sont plus les hommes qui jugent, mais les passions qui les animent, mais les intérêts qui les divisent. Pour affaiblir la puis-

sance morale du parti contraire, on va jusqu'à nier le mérite le plus évident, le talent le plus incontestable dans les écrivains de ce parti, tandis que les éloges les plus insolemment outrés sont prodigués aux pygmées littéraires qui marchent sous la bannière politique de celui qui les juge. On en vient à ce point, qu'il n'existe plus ni pudeur, ni conscience; il s'élève une multitude bruyante d'aristarques sans foi, qui, s'attachant au seul nom d'un auteur, cherchent avec un soin jaloux, avec une malveillance minutieuse, les défauts inévitables d'une grande composition, ou les parties faibles d'un recueil de poésies; rassemblent avec tout l'art de la haine ces passages épars, ces taches souvent imperceptibles aux yeux d'une critique impartiale; et, négligeant tout ce qui les rachète, déguisant tout ce qui les efface, les présentent au public indifférent, comme l'échantillon ridicule du livre qu'ils veulent perdre, du mérite qu'ils veulent obscurcir.

Loin de moi cette méthode fallacieuse! Je n'ai ni le pouvoir, ni la volonté de plier mon caractère à un système qui dégrade à la fois et l'homme et le critique. Après avoir abandonné deux ans le pénible métier de juger les autres, je rentre dans la carrière avec l'impartialité que j'ai toujours professée; et j'y rentre dans l'intérêt seul de la littérature. Quoique, par mes opinions, j'appartienne aux défenseurs des idées nouvelles, je ne fermerai point les yeux au mérite de mes adversaires; j'oublierai même que j'ai à exercer des représailles, et quelques jugemens dont je puisse être à l'avenir l'objet ou la victime, je ne dévierai point de la route que je me suis tracée, et n'aurai jamais ni deux consciences, ni deux mesures.

Ces réflexions préliminaires devaient m'être inspirées par les injustices dont a droit de se plaindre la mémoire de l'un des deux poëtes que je suis appelé à juger. La mort l'a frappé depuis dix ans, et la postérité n'a pas

commencé pour lui. Les passions qui ont persécuté sa vie, le poursuivent encore dans la tombe ; et celui qui fut l'émule des Ducis et des Labarpe, celui que Melpomène proclamera peut-être le premier des tragiques du second ordre, est banni de la scène française qu'il a vainement enrichie du fruit de ses veilles. La calomnie reste debout sur le piédestal qui attend sa statue ; et, avant de le laisser jouir en paix des honneurs qu'il mérite, elle abreuve son ombre du fiel qu'elle a vomi, dans tous les temps et chez tous les peuples, contre les hommes qui ont le plus honoré leur patrie.

Partout la calomnie a, de traits imposteurs,
Du genre humain trompé noirci les bienfaiteurs.
Contre leur souvenir elle ose armer l'histoire.
Dans la nuit, sur le seuil du temple de Mémoire,
Elle veille, et combat l'auguste vérité
Qui s'avance à pas lents vers la postérité.
Aux intrigues de cour c'est elle qui préside.
Souvent elle embrasa de sa flamme homicide
Le tribunal auguste où dut siéger Thémis.
O juges de Calas ! vous lui fûtes soumis.
Ses clameurs poursuivaient Abailard sous la haire,
L'Hôpital au conseil, Fénélon dans la chaire,
Turenne et Luxembourg sous les tentes de Mars ;
Denain même la vit sur les pas de Villars ;
Et Catinat, couvert des lauriers de Marsailles,
Au lever de Louis la trouva dans Versailles.
Les Cévennes long-temps ont redouté sa voix ;
Elle guidait Bâville, elle inspirait Louvois.
N'est-ce pas elle encor qui, dans Athène ingrate,
Exilait Aristide, empoisonnait Socrate ?
Qui dans Rome opprimée égorgeait Cicéron,
Ouvrait les flancs glacés du maître de Néron ?
Elle espéra flétrir de son poison livide
La palme de Virgile et le myrte d'Ovide.
Si l'arrêt d'un tyran fait massacrer Lucain,
Chez un peuple asservi, chantre républicain,
Du vulgaire envieux si la haine frivole,
A l'Homère toscan ferme le Capitole ;

Si je vois du théâtre et l'amour et l'orgueil,
Molière admis à peine aux honneurs du cercueil;
Milton vivant proscrit, mourant sans renommée,
Et la muse du Tage à Lisbonne opprimée;
Helvétius contraint d'abjurer ses écrits;
Le Pindare français hors des murs de Paris,
Fuyant avec la gloire et cherchant un asile;
Les cités se fermant devant l'auteur d'Emile.
Sur l'éternel fléau de leurs jours malheureux,
J'interroge, en pleurant, ces mortels généreux:
Leurs mânes irrités nomment la Calomnie.

Ce fragment de M. J. Chénier sur un sujet qui avait droit d'exciter son indignation et sa verve, me servira de transition pour passer de l'homme au poëte; il montrera quelle était l'énergie de son style; avec quelle élégance, quelle concision, quelle facilité il savait exprimer sa pensée. Tout le volume est à peu de chose près de la même force; et l'éditeur a rendu un grand service aux amis de la saine littérature, en recueillant ces opuscules épars, ces délassemens d'un génie qui, après avoir retracé, sous l'inspiration de Melpomène, les horreurs de la Saint-Barthélemi, la barbare perfidie de l'époux d'Anne de Boulen ou la sombre politique de Tibère, accordait quelques momens à des conceptions moins vastes; et, cédant aux inspirations de son siècle, foudroyait un préjugé funeste, ou développait une pensée philosophique.

Dans le discours qui ouvre le recueil de ses poésies, l'auteur examine si l'erreur a été utile aux hommes, comme voudraient nous le faire croire tant de gens qui doivent leur fortune et leur prépondérance aux erreurs qu'ils accréditent ou qu'ils soutiennent. Ce discours manque peut-être de ce *lucidus ordo* que nous recommande le législateur du Parnasse latin. Le poëte n'a peut-être pas assez mûri son sujet avant de le traiter; il n'en a point coordonné toutes les parties avec tout le soin dont il s'est montré capable dans plusieurs autres pièces de ce volume: sa phrase en est souvent devenue pénible, embarrassée; et

les cinquante premiers vers se ressentent de la précipitation avec laquelle il est entré en matière. Mais ce discours n'en est pas moins digne de son auteur; et le poëte se fait sentir dans trop de passages, pour que l'éditeur ne soit pas pleinement justifié. Tel est surtout le fragment où M. J. Chénier déroule le tableau des erreurs sacrées qui ont ensanglanté le monde :

Que trouvons-nous, dit-il, dans l'enceinte des temples?
Des leçons de concorde, et non pas des exemples.
Le musulman, le juif abhorrent le chrétien.
Sous une même loi, le dur pharisien,
Isolé par l'orgueil, aveuglé par le zèle,
Dans le samaritain ne voit qu'un infidèle.
Deux prophètes rivaux guident le musulman;
Ali commande en Perse, Omar à l'Ottoman.
L'Evangile est ouvert; Nicée en vain décide;
Et du prêtre Arius la diphtongue homicide,
Fait chanceler cent ans, sur un dogme incertain,
L'édifice nouveau qu'a fondé Constantin.
Ici Donat triomphe aux lieux où fut Carthage;
Là, Manès avec Dieu met le diable en partage;
Le glaive inexorable égorge les Vaudois;
Un tribunal de sang détruit les Albigeois;
Du bûcher de Jean Hus naît un vaste incendie.
Bientôt je vois Zuingle apôtre d'Helvétie;
L'impérieux Luther et le doux Mélanchton,
Puissans chez les Germains à l'aide du Saxon;
Calvin, sous qui Genève a trop imité Rome;
Socin, du dieu Jésus faisant un honnête homme;
Au sage Barnevelt Arminius fatal;
Et ce prélat flamand, le saint de Port-Royal,
Et.... Mais on compterait les braves de la France,
Les oliviers croissant aux bords de la Durance,
Les pachas étranglés par ordre des sultans,
Le nombre des écus volés par les traitans,
Et des Phrynés de cour les douces fantaisies,
Avant de compléter les noms des hérésies.
Plaquet en compila deux volumes entiers :
Les noms de leurs martyrs en tiendraient des milliers.

Après le *Discours sur l'Erreur*, vient cet hommage

poétique rendu par Chénier au grand poëte qui l'avait combattue pendant soixante ans de son immortelle vie : mais l'*Épître à Voltaire* est trop célèbre pour que j'en présente une nouvelle analyse. Vingt-cinq mille exemplaires vendus en moins d'une année, la répandirent dans la France et dans l'Europe, en dépit des Frérons qui en pâlirent d'effroi, et malgré la toute-puissance d'un homme qui croyait avoir besoin des préjugés pour s'affermir. Les actions de cet homme extraordinaire ont quelquefois inspiré la muse de Chénier ; mais fidèle à ses principes politiques, il ne s'est pas laissé éblouir par les prestiges d'une gloire qui remplissait le monde, et ne l'a loué qu'autant qu'il s'est montré l'homme de la patrie. C'est ainsi que, dans son *Élégie sur la mort du général Hoche,* fondant sur le libérateur de l'Italie des espérances que son ambition n'a point réalisées, il s'écriait, pour consoler les mânes d'un héros :

Voyez Londres pâlir au nom de l'Italique.
De ce chef renommé vous savez les exploits.
Lorsque le vent du nord, rugissant dans les bois,
Avait interrompu les jeux sous la feuillée,
Le récit des combats prolongeait la veillée ;
Le céleste chasseur glaçait l'onde et les airs ;
Nos familles, trompant la rigueur des hivers,
Près de l'ardent foyer s'assemblaient en silence,
Les guerriers du héros racontaient la vaillance.
Muets, nous écoutions ; les vieillards attendris
S'écriaient en pleurant : Que n'est-il notre fils !

Trois ans plus tard, un pareil vers n'aurait pu sortir du cœur de Chénier. L'*Italique* avait tiré le glaive contre les députés du peuple; et ce poëte républicain qui aurait vu d'un autre œil la journée du 18 brumaire, si le vainqueur n'eût pas voulu seul en recueillir tous les fruits, exhala son indignation patriotique dans ces vers qui datent de la première année de l'empire :

Saint-Cloud, je t'aperçois ; j'ai vu, loin de tes rives,

S'enfuir sous les roseaux les naïades plaintives.
J'imite leur exemple, et je fuis devant toi.
L'air de la servitude est trop pesant pour moi....
Je n'y vois désormais que la toge avilie
Sous la main du guerrier qu'admira l'Italie.
Élite des héros au combat moissonnés,
Martyrs avec la gloire à l'échafaud traînés,
Vous tombiez satisfaits dans une autre espérance.
Trop de sang, trop de pleurs ont inondé la France.
De ces pleurs, de ce sang un homme est l'héritier!
Aujourd'hui dans un homme un peuple est tout entier...
Crédule, j'ai long-temps célébré ses conquêtes.
Au forum, au sénat, dans nos jeux, dans nos fêtes,
Je proclamais son nom, je vantais ses exploits,
Quand ses lauriers soumis se courbaient sous les lois,
Quand, simple citoyen, soldat d'un peuple libre,
Aux bords de l'Éridan, de l'Adige et du Tibre,
Foudroyant tour à tour quelques tyrans pervers,
Des nations en pleurs sa main brisait les fers;
Ou quand son noble exil aux sables de Syrie,
Des palmes du Liban couronnait sa patrie.
Mais lorsqu'en fugitif regagnant ses foyers,
Il vint contre l'empire échanger ses lauriers,
Je n'ai point caressé sa brillante infamie:
Ma voix des oppresseurs fut toujours ennemie;
Et tandis qu'il voyait des flots d'adorateurs
Lui vendre avec l'état leurs vers adulateurs,
Le tyran, dans sa cour, remarqua mon absence;
Car je chante la gloire, et non pas la puissance.

Ces vers, qu'un poëte seul pouvait penser et écrire, respirent cette noble indépendance qui fait le caractère du véritable génie. Ils laissent bien loin derrière eux tous ces froids rimeurs, qui, toujours prêts à flatter le pouvoir, sous quelque forme qu'il se présente, s'avilissent et s'enrichissent par leur souplesse, n'outragent l'idole qu'ils ont encensée que par cela même qu'elle n'est plus, et ne chantent la puissance qui s'élève, que par cela même qu'elle existe. Le vrai poëte se conduit par d'autres maximes: il voit les vices et les vertus des hommes puis-

sans, ne les loue que suivant leurs mérites, ne les blâme que d'après leurs défauts ; et, ne s'enchaînant point au char de la fortune, il ne considère, dans les rois ou les héros qu'elle adopte ou qu'elle renverse, que le bien ou le mal qu'ils font à leur patrie ou à l'humanité. On pourra sans doute reprocher à Chénier quelques erreurs politiques ; elles étaient le résultat de son éducation, le fruit de sa jeunesse et le tort de son siècle. Mais, en examinant de sang froid les poésies où il s'est montré à découvert, il est impossible de ne pas lui reconnaître une ame franche et désintéressée. Les vers mêmes oú il a exhalé son dépit contre l'acte arbitraire qui l'avait exclu du tribunat, ne peuvent être imputés qu'à son amour pour la liberté. Son discours sur *l'Intérêt personnel* est une nouvelle preuve de son désintéressement : il n'y partage point l'erreur de ces misanthropes qui attribuent tout à ce puissant mobile des actions humaines ; et s'il a victorieusement combattu dans ses vers énergiques ce paradoxe injurieux à l'humanité, il a pu puiser dans son ame les raisons qu'il a si fortement développées.

Il était difficile qu'avec la tournure de son esprit, au milieu de tant d'événemens qui froissaient son caractère et ses principes, de tant d'ennemis que lui suscitaient ses opinions, de tant de plumes vénales qui provoquaient sa susceptibilité, Chénier n'eût pas quelquefois trempé sa plume dans le fiel de la satire. Aussi trouvera-t-on dans ce recueil plusieurs ouvrages de cette nature ; et, pour dire ce que j'en pense, je ne puis mieux faire que d'employer les expressions mêmes de la notice qui est en tête du volume : « En rapportant les satires de Chénier, dit » l'auteur de cette notice, nous ne prétendons point les » déclarer impartiales. Dans la chaleur, ou même dans le » tumulte des querelles politiques et littéraires, com- » ment aurait-il toujours évité les écueils de ce genre ? » Trop souvent victime, il n'a pu se garantir assez d'être

» injuste ; et c'est là le plus grand tort que lui aient fait
» ses ennemis. Entraîné par l'essor de son talent plus que
» par des affections malveillantes, il eut le malheur d'ap-
» précier sans équité quelques hommes de lettres, auxquels
» il a rendu depuis son estime. L'une de ses plus chères
» habitudes, durant les premières années de sa vie, était de
» saisir et de chercher toutes les occasions de réparer ses
» propres torts, toutes les fois qu'il pouvait le faire avec
» une parfaite liberté. Il se montrait disposé à toutes les
» réconciliations qu'on ne lui rendait pas impossibles. Du
» reste, nous songerions en vain à dissimuler l'énergie, le
» talent, la gaîté qui règnent dans toutes ses satires. Les traits
» en sont naturellement si vifs et si purs, ils tiennent à des
» idées si justes et si précises, que bien souvent ils n'au-
» raient besoin d'être appliqués à aucun nom propre, et
» gagneraient au contraire à s'en débarrasser. »

Quelque désir que j'aie de justifier ces éloges d'un homme de goût, je ne puis les prouver par des citations qui pousseraient cet article bien au-delà des bornes qui me sont prescrites. Il me suffira d'indiquer le *Discours sur la Satire*, où l'auteur donne si souvent l'exemple à côté du précepte ; le *Discours sur les Poëmes descriptifs*, où sa muse foudroie avec tant de verve cette poétique nouvelle qui est heureusement passée de mode, et qui, pour avoir produit un de nos plus habiles versificateurs, n'en est pas moins désavouée par les maîtres de l'art et les critiques les plus éclairés. Je devrais citer encore toute la satire *sur les nouveaux Saints*, ainsi qu'une foule de fragmens satiriques qu'on rencontre à chaque page dans les discours et les épîtres dont ce volume est enrichi, et surtout cette épître *à la Calomnie*, cet éloquent plaidoyer d'une ame profondément émue, et lâchement insultée dans ses sentimens les plus chers.

Ce n'est point seulement une simple spéculation de librairie, que la réunion des poésies des deux frères dans

une seule et même édition ; c'est un hommage rendu à la nature outragée, à la mémoire de deux poëtes dont la calomnie a prétendu vainement diviser les mânes, et qui, dans le sein de l'éternité, se consolent l'un l'autre de l'injustice de leurs contemporains. M. de Latouche, que je me félicite de compter au nombre des collaborateurs de *la Minerve littéraire*, et qui s'est fait l'éditeur des *Œuvres d'André Chénier*, a vengé dignement le poëte que des bouches impures avaient osé nommer l'assassin de son frère; et je crains moi-même d'insulter à son ombre, en me servant d'une expression que je désapprouve. M. de Latouche aurait détruit cette indignation calomnieuse, s'il existait encore parmi nous un seul homme de bonne foi qui eût conservé cette prévention criminelle. Oui, le poëte qui a célébré les vertus de Fénélon, a pu s'écrier, dans une sainte indignation, dans toute l'innocence d'une ame fraternelle :

Ceux que la France a vus, ivres de tyrannie,
Ceux-là même dans l'ombre armant la Calomnie,
Me reprochent le sort d'un frère infortuné,
Qu'avec la Calomnie ils ont assassiné!
L'injustice agrandit une ame libre et fière.
Ces reptiles hideux sifflant dans la poussière,
En vain sèment le trouble entre son ombre et moi.
Scélérats, contre vous elle invoque la loi.
Hélas! pour arracher la victime aux supplices,
De mes pleurs, chaque jour, fatiguant vos complices,
J'ai courbé devant eux mon front humilié;
Mais ils vous ressemblaient : ils étaient sans pitié.
Si le jour où tomba leur puissance arbitraire,
Des fers ou de la mort je n'ai sauvé qu'un frère
Qu'au fond des noirs cachots Dumont avait plongé,
Et qui, deux jours plus tard, périssait égorgé,
Auprès d'André Chénier, avant que de descendre,
J'élèverai la tombe où manquera sa cendre,
Mais où vivront du moins et son doux souvenir,
Et sa gloire, et ses vers dictés pour l'avenir.
Là, quand de thermidor la septième journée

Sous les feux du Lion ramènera l'année,
O mon frère! je veux, relisant tes écrits,
Chanter l'hymne funèbre à tes mânes proscrits.
Là, souvent tu verras près de ton mausolée
Tes frères gémissans, ta mère désolée,
Quelques amis des arts, un peu d'ombre et des fleurs,
Et ton jeune laurier grandira sous mes pleurs.

Ces vers, qui, en dépit de tous les calomniateurs, ne peuvent s'échapper d'une ame souillée par un fratricide; ces vers écrits avec une plume brûlante, sous l'inspiration d'un poétique et douloureux souvenir, seraient la liaison naturelle des deux analyses; et je regrette de ne pouvoir unir dans un seul article ce que les éditeurs ont si ingénieusement réuni : mais je me vois forcé, par l'étendue de cet extrait, de renvoyer à un second ce qui me reste à dire sur le poëte dont la faux révolutionnaire a tranché les jeunes destinées.

VIENNET.

Voyage historique et politique au Montenegro, avec une carte et des gravures; par M. le colonel L.-C. VIALLA DE SOMMIÈRES, gouverneur de la province de Cattaro (1).

LES sombres rochers de Monte-Nero, que, d'après les Vénitiens, on nomme vulgairement Montenegro, sont à la fois un prolongement de l'Hœmus et des Alpes. Ces longues chaînes, faiblement interrompues, en resserrant le bassin de la Méditerranée, séparent des contrées septentrionales le climat plus heureux qui inspira les Grecs, et adoucit peu les Romains, le climat de Corinthe et de Parthenope. Le pays étroit, qui domine, au nord-est, le golfe de Cattaro, le Montenegro, sans être froid comme

(1) Deux vol. in-8°. A Paris, chez A. Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 30; et au bureau de *la Minerve littéraire*. Prix : 15 fr., et 18 fr. par la poste.

la plupart des vallées de la Suisse ou du Tyrol, jouit peu de la température que ces terres basses conserveraient à cette latitude. Le rivage de l'Adriatique n'appartient pas aux Monténégrins ; ils y touchent pour ainsi dire ; mais ils ont rarement franchi l'enceinte naturelle qui protège de ce côté leur patrie, qu'une voie romaine traversait dans une direction un peu différente. Cet amphithéâtre de montagnes stériles en partie, et en partie couvertes de noires forêts, un soleil brûlant, des cimes neigeuses, des vents froids, un ciel orageux, l'âpreté des sites dans l'intérieur, l'accès difficile des ravins cultivés et de quelques plateaux, où il n'existe que des villages, entre des Musulmans toujours suspects, et des mers soumises à l'étranger : tout prépare l'imagination à réunir chez ces tribus qui se prétendent indomptables, de certaines coutumes encore barbares de l'intrépide Albanais, et les mœurs franches, mais un peu sévères, maintenues jusqu'à nos jours dans l'ancienne Illyrie.

Cinq districts ou nahias partagent ce pays presque triangulaire, qui, dans sa principale dimension du nord au midi, n'a pas plus de vingt lieues communes, mais que semblent agrandir la difficulté des communications et la diversité des points de vue. Si on excepte deux ou trois vallées qui se terminent en plaines vers le lac de Scutari, ce ne sont que des pentes rapides, des défilés et des torrens. Les Monténégrins laissent aux femmes une partie des soins champêtres ; ils n'aspirent qu'à rencontrer des ennemis, afin de suspendre de nouvelles têtes aux arbres qui entourent le monastère de Saint-Basile, et d'entretenir un espoir qui anime tous les Arnautes dans leurs excursions, celui de ne pas mourir avec honte, c'est-à-dire, ne pas mourir paisiblement. Malgré cette activité valeureuse, tous ne périssent pas de la main d'un ennemi. De continuels exercices, un air pur, et quelque régularité dans la vie domestique, prolongent, chez les Monténégrins, une

vieillesse généralement exempte d'infirmités. Ce dernier avantage, et la considération dont jouissent, chez ce peuple si raisonnable en cela, les hommes avancés en âge, doivent les dédommager du désagrément d'avoir échappé au cimeterre des infidèles. M. de Sommières a vu un de ces montagnards, jadis valeureux, prendre son parti à cet égard, et conserver sa bonne humeur, bien qu'il n'allât plus guère à la chasse aux Turcs : son petit-fils avait quatre-vingt-deux ans.

Les Monténégrins, en général, sont aussi agiles que robustes; leur regard est fier, et leur démarche assurée, comme il convient à des gens qui, après avoir fusillé gaîment quelques disciples de Mahomet dans une rencontre illicite, recevront aussitôt de leurs bons prêtres une consolante absolution. L'auteur a remarqué qu'ils avaient les jambes fort belles : il paraît que nulle part au monde on ne s'exerce davantage. Quand ils ne peuvent se donner le plaisir de tirer sur les Mahométans, ou du moins de poursuivre les ours à travers des rocs, qui seraient inaccessibles pour d'autres hommes, ils font la guerre entr'eux, et fuient ainsi l'oisiveté. Leur franchise rendrait assez rares ces combats d'un village contre un autre; mais ils sont implacables dans la vengeance, et une seule rixe a des effets multipliés : c'est le travers le plus commun chez les peuples qui n'opposent pas encore des habitudes plus réfléchies à l'impétuosité des premières impressions. Toujours armés, toujours inquiets, les Monténégrins ne peuvent être exempts des vices de la plupart des tribus guerrières et simples; mais ils en ont surtout les fortes qualités : malgré leur défiance, ils sont hospitaliers, constans, généreux, et leur parole est sûre comme leur courage. S'ils abandonnent souvent au sexe le moins robuste les travaux de leurs champs étroits, ne croyons pas que, semblables à quelques hordes tout à fait grossières, ils oppriment les femmes; au contraire, leur conduite

envers elles paraît si louable, si on s'en rapporte à M. Vialla, que les peuples les plus vantés ne feraient pas mal de suivre l'exemple des pâtres farouches de Xacluit et d'Ulranina ; mais je crains que, sous ce rapport, il ne les ait trop loués, et qu'il n'en soit de cela comme de la sobriété qu'il leur attribue, et dont il faut rabattre quelque chose, d'après les détails mêmes de son séjour parmi eux. Habitués en Europe à regarder le travail de la terre comme le plus pénible, nous avons trop reproché à des peuplades que fatiguent sans relâche la guerre ou la chasse, d'occuper leurs femmes à quelques récoltes. Les Monténégrins n'en ont pas de très-fatigantes ; ils ont peu de moissons ; ils se nourrissent surtout de la chair de leurs troupeaux; et pourvu que leurs cabanes soient encombrées d'aïl et d'échalotes, ils se passent assez volontiers de tout autre jardinage. Ils ne cultivent la vigne que dans les vallons les mieux exposés, où murissent les mélongènes, ou même les pastèques et les cédrats. Le reste du sol ne leur offre guères que des pâturages, des bois de melèse ou de chêne-vert, des châtaigniers et de gros tilleuls. Ce territoire inégal et borné suffit à l'indépendance de plusieurs races assez distinctes, qui, réunies, ne comptent pas soixante mille individus, mais qui formeraient en quarante-huit heures un corps de quinze ou dix-huit mille hommes, adroits, audacieux, infatigables, très-jaloux de la beauté de leurs armes, et très-décidés à ne pas les laisser prendre par les pachas qui, sans cesse, inquiètent leurs frontières.

Le wladika, c'est-à-dire l'évêque, s'éloigne de la simplicité des pasteurs de la communion grecque : il aime les titres, et il se trouve métropolitain *in partibus*. Il a su s'emparer de presque toute la puissance temporelle, après avoir achevé de soustraire son pays à la domination des Turcs, en remportant sur le fameux Ali des avantages mémorables. Il s'est mis aussitôt sous la protection expresse d'une autre puissance, de la Russie, dont il aurait dû peut-

être ne recevoir ni croix, ni pensions, mais dont il faut avouer que les Monténégrins ont quelque chose à espérer, et d'ici à long-temps n'auront rien à craindre. Schismatiques dans l'opinion des Grecs, ils appartiennent pourtant à l'église orientale. Cela seul leur donnerait de l'inclination pour les Russes, dont l'appui nourrit aussi en eux l'espérance d'humilier le Croissant, qu'ils combattirent avec gloire du temps de Scanderberg, le moins inconnu des héros modernes de ces contrées. En vain une sorte de trève se prolonge entre les deux colosses de nos siècles, entre Rome et la Mecque. Comme une nouvelle Malte, le Montenegro ne connaît point de paix avec Ismaël. Un mélange de haine, de superstition et de férocité, fait prévaloir chez ces montagnards les intérêts de la Russie : l'indépendance ne leur suffit plus ; la ruine des Ottomans les satisfera seule. Quelle autre perspective flatterait leur imagination ? Malgré la richesse et l'énergie d'une langue qui semblerait devoir leur fournir beaucoup d'idées, la plupart d'entr'eux sont fort ignorans et fort crédules. M. Vialla ne le dissimule pas, lui qui généralement leur est favorable : il paraît avoir conservé un indulgent souvenir de l'accueil qu'ils lui firent, parce qu'ils se rappelaient eux-mêmes ses procédés généreux à l'époque où il avait été gouverneur de la province de Cattaro.

Il est difficile à un voyageur de parler sans exagération de la singularité des lieux qu'il aime à parcourir. Le Montenegro, dit M. Vialla, est le seul pays de l'Europe où l'on ne voie rien de semblable à une ville. Il est vrai que Cettigné, dont Pinkerton fait la *capitale* du pays, ne mérite guères ce titre, s'il n'a que soixante-dix maisons. Mais est-ce, en Europe, le seul espace de cent quarante lieues carrées, ou l'on n'ait bâti aucune ville ? Si même il ne s'en trouvait point de semblables en Norwège, ou dans les steppes voisins de la mer d'Azof, ou même en Espagne et en Sardaigne, n'en verrions-nous pas un

de quatre cents lieues carrées, plus près de nous, entre les bourgs ou les petites villes d'Altorf, de Glarus, de Coire, de Belinsone et de Domo-d'Ossola? Un voyageur doit parler avec beaucoup de circonspection de tout ce qui est soumis au calcul. M. Vialla nous persuadera bien mieux, lorsqu'il nous vantera les mœurs conjugales de ses hôtes, l'extrême rareté de toute liaison illégitime, et les scrupules des femmes, qui, d'ailleurs, commencent par jurer devant l'image de la Vierge, de poignarder les maris infidèles, ou même les amans capricieux. Ce qui paraît indubitable, c'est que les Monténégrines, assez petites, mais très-fortes, laborieuses, et dès lors un peu basanées, ont de la souplesse dans l'humeur, de l'agrément dans la voix, des formes heureuses, et généralement un beau sein. L'auteur assure qu'elles n'y mettent pas d'importance; mais il ne dit pas que les hommes soient tout-à-fait de ce sentiment.

La coutume, et des jugemens rendus en conscience sur la place publique, tiennent lieu de lois écrites: ce n'est pas que l'on n'en ait quelques-unes; mais n'est-il pas bien naturel que le wladika puisse seul les consulter quand cela lui convient? Au reste, ses sujets, ou, si l'on veut, ses compatriotes, se glorifient de ne pas connaître la peine de mort. Un jour M. Vialla en parlait au gouverneur, lequel gouvernerait, si le wladika le trouvait bon, ou si, comme chez les Japonais, il s'était avisé lui-même d'arracher à ce nouveau daïri l'autorité temporelle. Le gouverneur donc lui répondit: « Ce n'est pas notre usage qui doit vous » surprendre, mais celui des nations éclairées. Est-il bien » permis d'arracher à l'homme, par les lois, ce qu'on ne » peut pas lui redonner par elles? » Ce pasteur monténégrin avait lu peut-être le *Paysan du Danube*.

M. Vialla s'est proposé de faire connaître entièrement un pays sur lequel on n'avait que des notions insuffisantes: il s'est donc livré à beaucoup de détails intéressans pour ceux qui aiment à observer des générations encore simples

et constantes d'elles-mêmes. Le temps seul rectifiera les erreurs qui ont pu lui échapper, ou celles qui, à son insu, dit-il, se sont glissées dans cette édition. Nous remarquerons seulement que ce livre eût pu contenir en moins de mots autant de choses utiles ou agréables, et qu'on en retrancherait un tiers, si l'on évitait les répétitions, ainsi que les digressions superflues. Le lecteur même le plus curieux de savoir quelles récoltes, ou quels échanges on peut faire au fond des gorges de Scappo et de Génégussi, n'a pas absolument besoin qu'on lui dise que le commerce ressemble à Protée, ou qu'on lui rappelle ce que pensèrent de la culture et Socrate ou Germanicus que les Monténégrins ne connaissent guères, et le grand Manco-Capac, dont il est prouvé que M. Vialla n'a point lu les ordonnances.

DE SENANCOUR.



THÉATRES.

THÉATRE ROYAL ITALIEN.

Il Don Giovanni. — Mozart.

MALGRÉ les doctes prophéties d'un de nos aristarques de feuilleton, le succès de *Don Juan* va toujours croissant. Plus on entend cette étonnante production, mieux on apprécie le génie sans égal qui traita successivement les divers genres de musique avec la même supériorité, laissa

dans tous des modèles inimitables, et mourut à trente-cinq ans.

L'ardeur des *Rossinistes* commence à se refroidir ; la plupart ont reconnu le ridicule d'adopter un parti exclusif dans les beaux-arts ; et, ce premier pas une fois fait, il ne leur a pas été difficile de s'apercevoir qu'on ne peut pas plus établir de comparaison entre le *Turc en Italie* et *Don Juan*, qu'entre les comédies de Marivaux et les chefs-d'œuvre de Corneille. La musique de Rossini, par son clinquant éblouissant, est propre à faire impression sur la multitude toujours prête à admirer ce qu'elle saisit avec facilité, tandis que celle de Mozart demande un sentiment plus cultivé, comme les sublimes conceptions d'un Milton ou d'un Klopstock demandent, pour être senties, un esprit au-dessus du vulgaire.

Si chaque peuple peut, sous certains rapports, réclamer en faveur de ses grands poëtes une suprématie sur ceux des autres nations ; si l'Allemagne peut opposer Schiller à Racine, et l'Angleterre, Shakespeare à Schiller, personne ne peut disputer à Mozart le titre de *prince des musiciens*. Ses ouvrages resteront éternellement le type du vrai beau : semblables aux poëmes d'Homère, qui, après tant de siècles, n'ont pu trouver que des imitateurs.

De tous les opéras de Mozart, *Don Juan* était celui qu'il estimait le plus : il ne l'avait composé que pour ses amis, et le public de Vienne ne put d'abord en saisir toutes les beautés. Toutefois on ne tarda guères à confirmer généralement le jugement des artistes qui avaient placé cet ouvrage au premier rang, et il se fit en Allemagne la même explosion qui se fait en ce moment à Paris. La prédilection de Mozart pour *Don Juan* ne doit donc plus étonner personne aujourd'hui, quoique plusieurs parties de cet opéra soient encore loin d'être goûtées comme elles le seront par la suite. Le *sextuor* du second acte, par exemple, produit peu d'effet; et cependant c'est un des meilleurs mor-

ceaux de l'ouvrage : on n'admire point assez non plus le caractère mystérieux et solennel de la première scène entre Don Juan, Leporello et la Statue. Le finale du premier acte est du plus grand effet; mais ce qu'il y a, sans contredit, de plus extraordinaire en musique, c'est la dernière scène du second acte : chaque pas de la Statue, en retentissant sur le parquet, augmente l'angoisse des spectateurs ; les accens surnaturels du fantôme révèlent un autre monde; et la vengeance céleste se peint tout entière dans le cri déchirant que pousse *Don Juan*, lorsqu'il sent le froid mortel que lui communique l'attouchement de son effroyable convive. Quel est le vandale dont la main sacrilège a osé retrancher un effet admirable d'orchestre dans cette sublime situation ! L'arrivée des démons doit être précédée par une suite de gammes montantes et descendantes, qui font pressentir la catastrophe finale : je les ai vainement attendues, et je ne puis m'empêcher d'en temoigner ici toute mon indignation. Si M. Lachnit, de *mutilante* mémoire, existait encore, cette profanation ne m'étonnerait point; mais il n'est plus! Aurait-il donc laissé quelque malencontreux successeur ?

Sous le rapport de l'exécution, *Don Juan* a peu gagné depuis la première représentation : Bordogni est de plus en plus glacial; il s'obstine à surcharger son air *Il mio tesoro intanto*, de roulades et d'ornemens qui font le plus singulier contre-sens avec les paroles ? Quelle que soit la bonté de sa musique, comme celle de Mozart la dépare, je lui conseille de la garder pour une meilleure occasion. Barilli prouve chaque jour davantage qu'il a eu tort de faire valoir son droit d'ancienneté pour enlever à Pellegrini le rôle de Leporello. Ce rôle, beaucoup trop sérieux pour lui, est tout-à-fait au-dessus de ses moyens, et il ferait bien d'y renoncer pour ses intérêts et pour ceux du public. Mme. Debegnis est un peu faible dans le personnage de donna Anna. Samedi, elle n'a pas voulu se donner la peine

de chanter son dernier air, par un caprice qui, je crois, n'avait pas d'autre motif qu'un *sol* pris trop haut, dont le parterre a murmuré. Mme. Favelli est toujours une très-jolie femme. Mme. Mainvielle continue à rendre Zerlina le plus intéressant personnage de la pièce, et le public continue à lui faire répéter le délicieux morceau *Batti, batti, o bel Masetto,* qu'elle chante avec une grâce et une gentillesse ravissantes. Enfin, il ne me reste également que des éloges à donner à Graziani, et surtout à Garcia, qui ne laisse plus rien à désirer ; il s'est défait du ton trop leste qui lui avait été reproché avec juste raison, et il joue actuellement don Juan en véritable *roué* de bonne compagnie.

A la sortie du spectacle, j'ai entendu un *dilettante* encore tout transporté, s'écrier, d'une manière beaucoup plus énergique que je ne puis le rapporter : Il faudrait mettre en prison tous ceux qui osent faire de la musique après avoir entendu celle-ci !

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Première représentation de la reprise de Wallace, *opéra en trois actes, musique de M. Catel.*

Cette reprise avait attiré autant de monde qu'une première représentation, et l'honneur en appartenait tout entier à M. Catel. Jadis la meilleure musique n'aurait pu soutenir un aussi mauvais poëme que celui de *Wallace ;* aujourd'hui c'est la musique seulement qu'on veut entendre. Au reste, le compositeur gracieux des *Bayadères* et de l'*Auberge de Bagnères* était bien digne de faire ce miracle : il ne lui fallait que des situations pour développer toutes les ressources de son art, et c'est ce que *Wallace* lui a offert, à défaut de vraisemblance et d'intérêt. M. Catel n'a peut-être jamais été aussi bien inspiré que dans cet ouvrage : il a su lui donner une couleur locale très-remarquable ; et parmi les chants suaves et gracieux qui s'y trouvent en grand nombre, on ne pourrait citer un seul morceau faible. Cependant, malgré le goût de la musique, qui

paraît s'accroître en France en raison directe de la diminution des bons compositeurs, je crains bien de voir encore une fois le nom de *Wallace* disparaître de dessus l'affiche, car tout le monde bâillait entre les morceaux de chant, et l'ennui est mortel à Paris. D'ailleurs, pour amuser le public toute une soirée avec de la musique, il faut d'excellens chanteurs, et, dans cette pièce, Ponchard chante très-peu, et Mlle. Palar ne remplit qu'un petit rôle secondaire. Huet joue fort bien, à la vérité, mais on ne peut le citer comme chanteur. Féréol et Mlle. Lecler prétendent tout au plus à la médiocrité; il ne reste donc que M. Darancourt : son talent est bien de nature à réveiller l'attention, puisqu'on voudrait entendre chanter cet acteur lorsqu'il parle, et qu'on voudrait l'entendre parler quand il chante. Mais, quelqu'*amusant* qu'il soit, il ne peut à lui seul soutenir trois actes, dont le dernier surtout manque entièrement d'action. Ainsi, je ne serais point étonné que, malgré tous ces élémens de succès, il ne restât bientôt de *Wallace* qu'une partition classique. TIMON.



LITTÉRATURE DRAMATIQUE.

Clovis, tragédie en cinq actes, par M. VIENNET, représentée pour la première fois par les Comédiens-Français le 19 octobre 1820.

ON se plaint chaque jour de la stérile abondance de nos auteurs dramatiques. S'il faut en croire la critique, on

ne reproduit aujourd'hui sur la scène que des idées qu'on y a présentées mille fois. Nos écrivains ont plus de mémoire que de génie, et les prétendus habits neufs que l'on donne à Thalie, ne sont qu'une vieille friperie retournée. Ces observations peuvent être justes à quelques égards ; mais, au lieu d'adresser aux poëtes comiques un reproche banal, ne serait-il pas plus convenable d'examiner les véritables causes de la décadence de l'art dramatique ? Je ne partage pas la décourageante opinion de ceux qui prétendent que Molière, Regnard et quelques autres ont tout dit, et que ces maîtres immortels ont déshérité d'avance leurs successeurs. Je répète, au contraire, avec le Métromane :

> Il nous ont dérobé, dérobons nos neveux ;
> Et, tarissant la source où puise un beau délire,
> A la postérité ne laissons rien à dire.

Mais ce projet n'est exécutable qu'autant que le poëte comique a la liberté de parler et d'écrire : c'est bien assez des limites que la nature a mises à nos facultés morales. L'auteur moderne est un esclave qui ne marche que chargé de chaînes. Les preuves nombreuses viennent à l'appui de ce que j'avance. On ne disconviendra pas sans doute qu'un des premiers mérites des auteurs comiques du siècle de Louis XIV, ne soit la franchise, la naïveté, et quelquefois même le cynisme de leur dialogue. Eh bien! la langue française, qui n'était déjà pas trop riche, est privée maintenant de ses expressions les plus énergiques et les plus pittoresques. La pudeur du parterre actuel est devenue si chatouilleuse, qu'une équivoque le blesse, et qu'il faut chercher des périphrases pour éviter l'emploi de certains mots qui faisaient rire nos pères, mais qui font rougir leurs enfans. Cette obligation détruit le naturel du dialogue ; et c'est à cette contrainte que nous devons le langage précieux et maniéré des froids imitateurs de Marivaux et de Dorat.

Si nous passons à des considérations plus importantes, nous verrons que le poëte comique n'est plus le maître de choisir ses sujets. Il lui est interdit de frapper certains vices, de poursuivre certains ridicules; et les entraves que l'on met à sa pensée, les allusions que l'on trouve dans ses traits satiriques, rappellent involontairement les burlesques plaintes du joyeux Figaro. Que d'efforts ne fallut-il pas à Molière pour triompher de la sainte ligue armée contre *Tartufe !* Et quel tableau pour l'observateur, que cette lutte du génie et de la délation! mais aussi quel siècle que celui où l'auteur d'un tel chef-d'œuvre est jugé et protégé par Louis XIV!

Supposons qu'un écrivain hardi présente aujourd'hui sur la scène le *Tartufe politique*. Le sujet est riche et digne d'échauffer la verve d'un enfant de Thalie; mais à combien de tourmens ne sera-t-il pas en butte, avant d'obtenir les dangereux honneurs de la représentation? car il ne s'agit plus seulement aujourd'hui de ne point attaquer les faux dévots, il ne faut attaquer personne: chacun se reconnaît dans les peintures générales que vous avez tracées. Les comédiens eux-mêmes refusent de prononcer la plus innocente épigramme contre l'état qu'ils exercent; et, pour comble d'infortune, de graves aristarques interdisent formellement aux auteurs les plaisanteries sur la noblesse.

Un jour de première représentation ressemble beaucoup maintenant à un jour de bataille: dès cinq heures du soir, les portes du théâtre sont assiégées. Une moitié des spectateurs accourt dans l'espoir d'être témoins d'une chute; et l'autre moitié, bien déterminée à y contribuer. Les censeurs établis par l'autorité ne s'étaient occupés qu'à supprimer dans l'ouvrage les prétendues allusions; les beaux-esprits du parterre font une guerre cruelle aux syllabes. Malheur à l'écrivain qui, dans le feu de la composition, aura laissé échapper un de ces mots que le génie des auteurs des

Variétés a torturés, pour leur donner une ridicule acception! Des juges qui, trop souvent, ont formé leur goût à l'école de Brunet, arrivent à la Comédie-française, l'esprit orné du vocabulaire du boulevard ; et j'ai vu souvent interrompre par un rire moqueur une tirade aussi bien pensée que bien écrite, parce qu'il s'y trouvait telle expression qui, prononcée, la veille, d'une manière grotesque, sur le théâtre du Panorama, avait fait pâmer d'aise les amateurs de lazzis et de calembourgs. C'est à travers tous ces écueils que l'auteur dramatique doit marcher d'un pas ferme. On exige de nouvelles créations de celui qu'on a presque mis dans l'impossibilité de créer. C'est un peintre à qui l'on demande des portraits, après avoir brisé ses pinceaux.

Ces réflexions précèdent le compte que j'ai rendu, il y a quelques années, dans un des journaux de la capitale, d'une comédie de M. Alexandre Duval, un de nos auteurs vivans qui s'est le plus attaché à peindre les mœurs modernes. Je ne connaissais pas alors le *Clovis* de M. Lemercier ; j'ignorais que cet académicien dont les préceptes sont si sages et les exemples quelquefois si dangereux, eût essayé de présenter sur la scène tragique; ce qui me paraissait offrir tant de difficultés aux successeurs de Molière.

M. Lemercier nous apprend, dans sa préface : « qu'ayant » étudié long-temps le *Tartufe comique*, soumis aux » strictes règles de Thalie, il s'est efforcé de placer sur » notre théâtre un *Tartufe tragique*, et, par conséquent, » *politique*, régularisé par les lois les plus sévères de » Melpomène. Il me fallut donc, ajoute-t-il, choisir la » figure d'un célèbre imposteur, et cet imposteur m'apparut tout entier dans le premier roi chrétien. » Des obstacles de différente nature se sont opposés à la représentation de cette tragédie. Nous nous garderons bien de prolonger ici la querelle ridicule qui s'est élevée dans quelques jour-

naux quotidiens, sur la manière dont M. Lemercier a envisagé son principal personnage. C'est en s'appuyant sur des faits incontestables, que le brillant auteur d'*Agamemnon* nous a montré l'assassin de Syagrius, désunissant par sa profonde hypocrisie Sigebert et Clodoric. Loin de l'accuser d'avoir peint Clovis avec des couleurs trop odieuses, il fallait, au contraire, le féliciter de s'être un moment éloigné de la vérité historique, pour nous épargner l'affreux spectacle d'un fils égorgeant son père par l'ordre du farouche Sicambre qui régnait alors sur les Francs. Dans le *Clovis* de M. Lemercier, Sigebert se donne lui-même la mort, pour se soustraire à la hache des satellites du roi. Cette tragédie a été l'objet des plus vives attaques. Quelques-unes des critiques adressées à l'auteur peuvent paraître fondées; beaucoup d'autres seraient combattues avec avantage. C'est une tâche que nous n'entreprendrons pas aujourd'hui. Plus heureux que son compétiteur, M. Viennet a obtenu que sa pièce fût représentée : s'il n'a point encore franchi les portes de l'Académie, celles du Théâtre-Français du moins se sont ouvertes devant lui : c'est à l'examen de son premier ouvrage tragique que nous allons nous livrer avec une franchise d'autant plus sévère, que l'auteur de l'*Épître au Capucin*, des beaux vers sur les malheurs de *Parga* et de la tragédie de *Clovis*, est au nombre de nos collaborateurs.

M. Viennet a cru devoir, comme M. Lemercier, rendre compte dans une préface des motifs qui l'ont dirigé dans son travail; il ne nous a point caché non plus ses petites tribulations avant et après la représentation de *Clovis*, et ce n'est pas assurément la partie la moins piquante de son récit. Le malheureux système d'interprétation dont les progrès sont chaque jour plus effrayans, excite tour à tour l'indignation et la gaîté de M. Viennet : il se moque avec esprit de ces hommes qui ne s'informent jamais du mérite

d'une production littéraire, mais à quel parti l'auteur appartient. L'un, dit-il, soutient « que mon ouvrage a été » composé évidemment pour anéantir la liberté, tandis que » les journaux monarchiques, s'emparant de ce vers,

» Clovis ne reçoit point la loi de ses soldats,

» en font le texte de leurs déclamations contre Quiroga et » Pépé. Clovis qui ne reçoit point la loi de ses soldats, » fait, à leurs yeux, la satire des rois d'Espagne et de Naples. » Pour le coup, je fus tenté de rire. » Et nous aussi nous serions tenté de rire, si cette déplorable manie ne devait pas nécessairement exiler de la France les Muses qui ne sont déjà que trop abandonnées.

L'auteur de *Clovis* ne voulant pas, comme il le dit lui-même, dégrader ni rapetisser cette grande figure historique, a pris son héros dans les premières années de son règne; il ne nous a point montré le vainqueur de Tolbiac cédant bien plus, quand il se fait chrétien, aux conseils d'une adroite politique, qu'aux pieuses sollicitations de Clotilde : c'est Clovis qui vient de monter sur le trône dont son père Childéric fut un moment forcé de descendre, que M. Viennet nous a fait voir. Le sujet de sa tragédie est la fondation de l'empire des Francs sur les ruines de l'empire romain, ou, pour mieux dire, la mort de Syagrius, le dernier général romain qui commanda dans les Gaules.

La scène est à Soissons, capitale du royaume de Clovis. Ce prince l'a quittée depuis trois mois pour aller combattre dans la Thuringe. En partant, il a confié son pouvoir à sa sœur Eudomire. C'est elle qui doit ordonner le supplice de Syagrius vaincu à la fameuse bataille de Soissons, et qu'Alaric a livré lâchement à Clovis. Mais Eudomire, moins barbare que son frère, n'a point exécuté ses ordres sanguinaires : non-seulement elle a épargné les jours de son illustre prisonnier, mais elle éprouve pour lui le plus tendre sentiment; et, de son côté, Syagrius, oubliant sa nais-

sance, la cause des Gaulois et celle des Romains, adore la sœur de leur plus cruel ennemi. C'est ce que nous apprennent Césaire et Sinorix qui font l'exposition de l'ouvrage. Césaire, oncle de Syagrius, vient à la cour de Clovis comme ambassadeur de Zénon, empereur d'Orient. Son but apparent est de déterminer le fils de Childéric à seconder les efforts de Zénon pour combattre la redoutable puissance de Théodoric, roi d'Italie; son but secret est de détrôner le roi des Francs, et d'élever sur le pavois son neveu, l'héritier d'Ægidius. Sinorix est un Gaulois, soumis à regret au Sicambre et prêt à seconder les desseins de Césaire.

L'exposition est claire et rapide; mais nous engageons l'auteur à changer ce vers;

« Qui *plaint* sa liberté, doit vouloir la reprendre. »

Plaindre, dans aucune occasion, ne peut être le synonyme de ***regretter***. Syagrius paraît à la seconde scène, et ne cache point à Césaire l'amour qu'il ressent pour Eudomire : il retrace avec énergie les derniers momens du règne de son père, sa propre défaite aux portes de Soissons, ce qu'il doit à la sœur de Clovis, et refuse d'entrer dans le complot ourdi par l'ambassadeur de Zénon. Eudomire elle-même vient rassurer Césaire sur les craintes que lui inspire pour Syagrius la nouvelle du retour de Clovis, elle exige pourtant que celui qu'elle aime, ne paraisse point encore devant le roi. Syagrius cède a regret aux volontés d'Eudomire, et s'éloigne cependant, lorsque Clodéric s'avance. Clodéric, fils du roi de Cologne, et l'un des plus braves lieutenans de Clovis, a toute la férocité des premiers Francs. Il aime, comme il se bat, avec fureur; et la sœur du prince dont il défend la cause avec tant de vaillance, est l'objet dont, après la guerre, il est le plus épris. Clodéric a devancé Clovis à Soissons. Il apprend avec indignation que Syagrius existe encore, et, dans sa jalouse colère, il s'écrie :

« S'il est vrai qu'un Gaulois, un esclave abhorré,

» Soit l'indigne rival qu'elle m'a préféré,
» Ce n'est point vainement que la mort le réclame ;
Et puisqu'à la vengeance on a réduit ma flamme,
Devrait-on de Clovis désarmer le courroux,
Aux yeux de Clovis même il mourra sous mes coups.

Ce mouvement, assez théâtral, est bien dans le caractère de Clodéric, auquel l'auteur a conservé fort habilement les formes sauvages des premiers compagnons de Clovis; mais il est impossible de ne pas remarquer que le vers :

Devrait-on de Clovis désarmer le courroux,

n'exprime point la pensée de Clodéric. *Devrait-on* a trop l'air ici d'une interrogation, tandis que le véritable sens de la phrase doit être : *Quand on devrait de Clovis désarmer le courroux, Syagrius n'en périra pas moins sous mes coups.*

Ces taches sont légères sans doute ; mais M. Viennet doit mettre d'autant plus de soin à les faire disparaître, qu'en général sa diction est assez pure, et souvent élégante.

Les refus de Syagrius ne changent point les résolutions de Césaire, qui charge Sinorix d'entretenir l'ardeur des nombreux conjurés rassemblés par son ordre sous les murs de Soissons,

Tandis qu'auprès du Roi remplissant son message,
Il saura l'éblouir par un trompeur hommage.

Ici finit le premier acte.

Clovis ouvre le second acte. Tous les journaux ont dit l'effet prodigieux que les traits, la démarche et le costume de Talma ont produit sur les spectateurs. Les applaudissemens n'ont pas été moins vifs lorsque, dans la scène suivante, Césaire offrant à Clovis, de la part de Zénon, le titre de patrice, s'il consent à marcher contre Théodoric, le roi des Francs lui répond :

Ces honneurs, j'en conviens, sont faits pour me tenter ;

Mais Clovis à ce prix ne peut les accepter.
Que dans Rome, à son gré, Théodoric commande,
Au titre de César que sa fierté prétende ;
Qu'au bruit de ses projets réveillant les Romains,
D'une Rome nouvelle il rêve les destins ;
Que, dégradant le trône où le ciel les fit naître,
Vingt rois au Capitole aillent le reconnaître,
De l'hommage des Francs il pourra se passer,
Et sait trop qui je suis pour jamais y penser.
Mais je croirais trahir l'honneur du diadême,
Et donner à César quelques droits sur moi-même,
Si contre mes pareils j'allais vous soutenir
Et reconnaître en vous le droit de les punir.
Ce n'est point pour servir que j'ai ceint la couronne.
Je me fais rendre hommage, et n'en dois à personne.
Je sais que dans Byzance on tient d'autres discours ;
Et s'il faut avec vous m'expliquer sans détours,
Tous ces titres d'honneur que Zénon nous dispense,
Tendent à nous marquer du sceau de sa puissance.
Qui n'a pu retenir l'Occident sous ses lois,
Veut du moins à son trône en rattacher les rois ;
Et quelque souverain que Rome ait en partage,
Son sceptre à vos Césars fera toujours ombrage.
Odoacre y régnait, vous l'avez renversé.
Sur son trône sanglant Théodoric placé,
Offense votre orgueil ; sa ruine est jurée.
On veut que par mes mains Rome en soit délivrée ;
Et ceux qui d'un tel coup m'ont réservé l'honneur,
Ont peut-être déjà nommé mon successeur.

Ces vers me paraissent très-beaux, et doivent donner la plus favorable idée du talent de M. Viennet pour écrire la tragédie.

Clovis, instruit que le fils d'Ægidius existe encore, reproche vivement à sa sœur de n'avoir pas exécuté ses ordres. Eudomire cherche en vain à le ramener à des sentimens plus doux, quand Syagrius vient lui-même s'offrir à la vengean e du roi. Son audace plaît à Clovis, qui lui accorde la vie avec un peu trop de facilité peut-être. L'auteur, qui a sans doute prévu ce reproche, a eu soin, il est

vrai, de placer dans la bouche du Sicambre quatre vers qui semblent justifier sa conduite; il dit à Syagrius :

> Laisse là tes sermens, je n'en ai pas besoin:
> Ce sont de faibles nœuds; l'intérêt seul nous lie.
> Tu remets en mes mains ta fortune et ta vie,
> C'est mon plus sûr garant, c'est à toi d'y songer.

Eudomire, rassurée sur le sort de son amant, s'éloigne, et bientôt Clodéric, toujours jaloux, propose à son rival de remettre au glaive le soin de terminer leurs différends. Tous deux quittent alors la scène, et l'on apprend au troisième acte que Sinorix les a séparés au moment du combat.

Ces petits incidens qui remplissent les deux premiers actes, n'inspirent pas, il faut en convenir, un bien vif intérêt. La situation d'Eudomire et de Syagrius est imitée, l'auteur en convient lui-même, de celle de *Bajazet*, et peut-être a-t-on lieu d'être surpris que Clovis ne soit pas instruit plus tôt que *dix mille* conjurés en armes sont réunis presque sous les murs de Soissons. Quoi qu'il en soit, Clodéric, auquel Clovis adresse de justes reproches, réclame l'exécution des promesses du roi. Syagrius doit périr :

> Les soldats alarmés demandent son trépas.

Le roi lui répond par le vers que j'ai cité au commencement de cet article. Clodéric, furieux, le menace de déserter sa cause, et Clovis, resté seul, laisse entrevoir déjà la férocité dont il doit donner plus tard de si terribles preuves.

> Allez, de Pharamond enfans dégénérés,
> Dignes rois des forêts dont je vous ai tirés,
> Ma cause par les dieux n'est point abandonnée,
> Je saurai bien sans vous remplir ma destinée;
> Et si ma race enfin me traite en étranger,
> De ma race, à mon tour, je saurai me venger.

Ce monologue et la scène qui le précède sont ce qu'il y

a de mieux dans le troisième acte. Cependant les soldats, par l'instigation de Clodéric, réclament hautement le trépas de Syagrius. La présence de leur roi fait bientôt rentrer les mutins dans le devoir; et Syagrius, au moment même où Clovis embrasse sa défense, est pressé de nouveau par Césaire de venir guider les Gaulois; il est prêt enfin à céder aux efforts de l'envoyé de Zénon, lorsqu'Eudomire paraît : ses courageuses résolutions s'évanouissent en voyant celle qu'il aime. Ce n'est plus l'espoir des conjurés, l'héritier d'Ægidius, c'est le faible amant de la sœur de Clovis. Ces irrésolutions sont assurément dans le cœur humain; mais elles sont peu tragiques et peu théâtrales. Il faut, en général, à la scène, des caractères prononcés. Le spectateur, dans la tragédie surtout, ne s'intéresse point aux personnages qui ne savent pas eux-mêmes ce qu'ils veulent faire. Indigné de la faiblesse de son neveu, Césaire n'en poursuit pas moins ses projets, et c'est toujours au nom de Syagrius qu'il dirige les conjurés. Cette circonstance fournit à Clodéric un nouveau prétexte d'accuser son rival devant Clovis, à l'instant où ce roi va lui donner sa sœur. Il lui déclare que les Gaulois et les Romains marchent vers la ville en prononçant le nom de Syagrius. Celui-ci repousse l'odieux soupçon qu'on veut faire peser sur lui. Eudomire le défend contre son accusateur, et Clovis prend les armes pour repousser les rebelles. Syagrius, qui jusqu'ici n'a pas agi beaucoup, se détermine enfin à se rendre secrètement au camp des révoltés, dont il se flatte d'apaiser la fureur. Eudomire favorise son départ; mais à peine a-t-il quitté le palais, qu'un billet de Césaire, surpris dans les mains d'un Gaulois et remis à Clovis, semble ne plus laisser de doute sur la trahison de Syagrius. Césaire, amené d'abord devant le roi des Francs, n'a point recours à la prière, et Clovis ordonne son supplice. Il y marche sans crainte, et le bruit se répand que Clodéric est tombé au pouvoir des Gaulois.

Un monologue d'Eudomire commence le cinquième acte ; et lorsque Mathilde, sa confidente, paraît, la princesse lui dit : *Ah ! que vas-tu m'apprendre ?* Mathilde lui répond par les vers suivans, qui ressemblent un peu trop, on en conviendra, à des vers de comédie:

Une nouvelle heureuse et qui doit vous surprendre :
Clodéric n'est point mort; votre amant l'a sauvé,
Madame, et dans nos murs ce prince est arrivé.

Clodéric, en effet, vaincu par les rebelles, allait périr, quand Syagrius accourt, lui sauve la vie, et le renvoie désarmé à la cour de Clovis. Clodéric peut à peine supporter la honte qu'il éprouve, en paraissant devant Eudomire, sans bouclier, sans glaive.

Un Sicambre au combat doit périr tout armé.

Clovis enfin rentre dans Soissons, après avoir soumis les rebelles. Syagrius s'offre à ses yeux, et d'un coup de francisque, le roi l'étend à ses pieds. Eudomire, témoin de cette action barbare que l'auteur a fort sagement éloignée des yeux du public, donne à son frère les noms les plus odieux; mais il est sourd à ses cris, et termine la pièce par ces vers :

Au reste des captifs annoncez ma clémence;
Le sang qu'on a versé suffit à ma vengeance ;
Mais que ce jour terrible apprenne aux factieux
Que l'ennemi des Francs est l'ennemi des dieux.
Un agent des Césars a cru, dans son délire,
M'arrêter dans ma course et saper mon empire.
Que pouvaient contre nous ses impuissans efforts ?
C'est à nous qu'est prédit l'empire de ses bords.
Que mon peuple, achevant ses hautes destinées,
Des Alpes aux deux mers, du Rhin aux Pyrénées,
Étende sa puissance, et commence à Clovis
Les siècles de splendeur qui lui furent promis.

Les défauts de cette tragédie, qu'on ne nous accusera pas d'avoir cherché à dissimuler, tiennent presque tous au

choix du sujet. Il était bien difficile de soutenir pendant cinq actes la curiosité des Français de notre époque, avec le sombre tableau des mœurs barbares des Francs du cinquième siècle. Tout ce que l'auteur pouvait faire, en retraçant à nos yeux la fondation de la monarchie française, c'était de conserver à chaque personnage sa physionomie historique : sous ce rapport, il ne mérite presque que des éloges. Clovis, Clodéric et Césaire même sont ce qu'ils doivent être ; mais il est fâcheux que l'obligation de jeter dans sa pièce une intrigue amoureuse ait déterminé l'auteur à affadir le personnage de Syagrius. Dans le premier plan de M. Viennet, Syagrius, ne recueillant pour prix de ses éternelles indécisions que la haine des Gaulois et des Francs, se donnait lui-même la mort. Les Comédiens ont conseillé à M. Viennet de substituer à ce dénouement celui que lui présentait l'histoire ; et je crois qu'en cédant à leur avis, M. Viennet a agi sagement. Cette action cruelle est le complément nécessaire du portrait dramatique qu'il a voulu faire de Clovis. Nous ne reprocherons pas à M. Viennet la confusion qui règne dans son cinquième acte, puisqu'il reconnaît dans sa préface, avec une louable modestie, que cet acte est défectueux ; et sans remarquer même que le rôle d'Eudomire est faiblement tracé, nous le féliciterons d'avoir, dans un sujet aussi ingrat, enlevé les applaudissemens du public, par l'exacte observation des mœurs du temps, et l'énergie avec laquelle plusieurs scènes sont conçues et écrites.

Le succès de *Clovis* a été fort brillant ; et, si dans l'examen sévère que nous venons de faire de cette tragédie, nous avons cru devoir soumettre à l'auteur de nombreuses observations, la lecture de son ouvrage ne nous a pas moins convaincu que des succès plus brillans encore l'attendent sur la scène tragique, quand il aura emprunté, comme il paraît en avoir le projet, à nos propres annales, un sujet

plus intéressant et plus théâtral. Le patriotique exemple de Dubelloy est fort bon à suivre. Il est temps que nous ayions, comme les Grecs, un théâtre national : mais les époques les plus reculées de notre histoire ne sont pas les plus riches en nobles et courageuses actions. Un héros, pour être admiré sur la scène, n'a pas toujours besoin de dater de douze cents ans ; et ce n''est point surtout à des barbares tels que *Clovis*, qu'on peut appliquer, dans un siècle philosophique, le *major è longinquo reverentia.*

MOREAU.

NOUVELLES.

Nouvelles des Sciences et des Arts.

TANDIS que le docteur Brewster était occupé à des expériences sur la structure de l'ambre, sous le rapport de l'optique, ses recherches le conduisirent à comparer cette structure avec celle du diamant. Il trouva quelques analogies singulières entre les deux substances ; mais un diamant qu'il examina avec beaucoup d'attention, lui présenta un nouveau phénomène des plus surprenans.

Le docteur Brewster fait observer que c'est le seul fait dans l'histoire naturelle de ce corps qui promette de jeter de la lumière sur son origine et sur sa formation.

Le même phénomène, dit-il, se rencontre aussi dans l'ambre ; le voici : « *C'est que l'existence de quelques petites portions d'air dans l'une et l'autre de ces substances, a communiqué une structure polarisante aux parties en contact immédiat avec l'air.* »

» Cette structure est développée par quatre secteurs de lumière polarisée, entourant circulairement le globule d'air : ce que l'on peut produire artificiellement, soit dans le verre,

soit dans des masses gélatineuses, par une force compressive propagée circulairement en partant d'un point.

» Il est superflu d'ajouter que cet effet ne peut provenir d'aucun mode de cristallisation ; et s'il était nécessaire d'en apporter quelques preuves, il suffirait d'exposer que je n'ai jamais aperçu la plus légère trace de ce phénomène dans plus de deux cents substances minérales que j'ai examinées, ni dans aucun des sels artificiels formés de dissolutions aqueuses.

» Cet effet ne peut donc être produit que par la force expansive exercée par l'air renfermé dans le diamant et dans l'ambre, lorsque *ces substances étaient dans un état de mollesse qui les rendait susceptibles d'être comprimées par une aussi petite force.*

» On ne peut évidemment attribuer cet état de compressibilité du diamant à l'action de la chaleur, à cause de sa nature, et de la formation récente du terrain où on le trouve. Il est encore plus manifeste qu'il ne peut exister dans aucune masse formée par des dépôts aqueux.

» On est donc conduit à tirer cette conclusion, que d'autres analogies rendent plus probable encore, que le diamant, de même que l'ambre, tire son origine de la consolidation de quelque matière peut-être végétale, qui acquiert graduellement une forme cristalline, par l'influence du temps et l'action lente des forces corpusculaires.

» Ces résultats ont été obtenus avec des diamans régulièrement cristallisés; mais en examinant la collection de M. Allan, le docteur Brewster a trouvé un diamant de forme parfaitement octaèdre, ayant la même structure, et contenant aussi une bulle d'air d'une dimension considérable, qui avait produit par son expansion la structure polarisante précédemment décrite. »

Il est inutile de rappeler aux lecteurs éclairés que le diamant étant considéré aujourd'hui comme le carbonne pur, et par conséquent comme le corps le plus combustible

de la nature, sa formation, attribuée à des matières végétales lentement cristallisées par le laps des temps, ne ferait que confirmer la théorie adoptée sur cette substance par les meilleurs chimistes.

— On vient de restaurer à Rome les portes d'airain de la *Basilica ostienne*. Ces portes, qui ont été fondues en 1070 par les soins de l'archevêque Hildebrand, depuis pape sous le nom de Grégoire VII, avaient beaucoup souffert par les fréquens débordemens du Tibre; les artistes prussiens, MM. *Giollaye et Hopfgarten*, ont soigné cette opéra ion, ainsi que les réparations faites également à l'église, dont la toiture compte plus de dix siècles. On a trouvé sur plusieurs tuiles le nom de Théodoric, roi des goths.

— Les amateurs d'archéologie savent que la ville de Trèves est une des plus anciennes de l'Europe et des plus remarquables par ses monumens. Ils apprendront donc avec intérêt que le libraire *Webr*, à *Bonn*, vient de faire paraître une description de Trèves et de ses environs, en deux volumes, ornés de 28 planches.

— *Henèle, ou le Masque de verre*, tel est le titre d'un roman qui vient de paraître en Allemagne, et qui a fait beaucoup de sensation. » L'auteur, dit une des feuilles » littéraires les plus répandues en Allemagne, a tiré le » sujet de cette esquisse historique des registres criminels » de la France au 17ᵉ siècle. Il n'a pas voulu la sur- » charger de détails étrangers, pour ne pas rendre sus- » pecte son effrayante vérité. Le voile dont il a couvert » ses acteurs, est le même que celui qui les couvrait aux » yeux de leurs contemporains; et c'est seulement la ca- » tastrophe finale qui peut les démasquer. »

— On vient de publier également en Allemagne deux ouvrages que nous signalons, comme une bonne fortune,

à nos traducteurs : ce sont *Héliodor*, ou *les Années d'instruction d'un jeune homme*, et *Séréna*, ou *la jeune Fille après son entrée dans le monde*. Les journaux allemands font les plus grands éloges de ces productions.

— L'Académie de Dijon a mis au concours, pour l'année prochaine, une question qui ne manque pas d'intérêt : c'est de *déterminer l'influence des théâtres secondaires sur les Mœurs, la Littérature et le Goût*. Ce sujet peut fournir des aperçus neufs et piquans.

— Le célèbre Boucher, *l'Alexandre des violons*, comme il se qualifie lui-même, voyage en ce moment dans le Nord, avec son épouse, dont le talent, comme harpiste et pianiste, est très-distingué. On avait fait courir le bruit que ces artistes avaient péri en traversant la mer. Nous démentons avec plaisir cette nouvelle.

— M. Habeneck, premier violon de l'Académie royale de musique, vient de partir pour la Belgique, où il compte donner quelques concerts. Cet habile professeur, qui a peu de rivaux et point de supérieurs, ne peut manquer d'exciter, chez nos voisins, le plus vif enthousiasme.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Annales européennes de physique végétale et d'économie publique; par M. Rauch, ancien officier du génie, auteur de la *Régénération de la nature végétale*, aidé du concours des plus savans voyageurs.

Le prix d'abonnement à ces Annales, dont le 1er. cahier paraîtra le 1er. décembre 1820, et ainsi de mois en mois, par cahier de 100 à 120 pages, est pour Paris, de 30 fr. pour 12 cahiers ou un an, de 16 fr. pour six mois, et de 9 fr. pour trois mois ; pour les départemens, le prix est

de 34 fr. par an, 18 fr. pour six mois, et 10 fr. pour trois mois; pour l'étranger, il faut ajouter six fr. pour l'année, trois francs pour six mois, et 1 fr. 50 c. pour trois mois.

Cet ouvrage, désiré par tous les amateurs de la grande nature, traitera successivement des plus beaux produits du globe, dans la vue d'utiliser et de multiplier, au profit de l'Europe, tout ce qui manque encore au bonheur de ses habitans, ou de régénérer des biens perdus, détruits par le temps ou la main de l'homme, et qui ne demandent que son regard pour augmenter ses jouissances.

Ces Annales, pour lesquelles M. Rauch a déjà l'assurance d'un grand nombre de souscripteurs en France et dans toutes les parties de l'Europe, sont fondées sur un nombre fixe d'actions *de mille francs chacune*, et qui présentent de trés-grands bénéfices : il en reste huit à prendre S'adresser au Directeur du Cabinet spécial d'affaires littéraires, place des Victoires, N°. 3, à Paris, ou rue Baillif, hôtel du Brabant, au premier étage.

Biographie des jeunes Demoiselles, ou *Vies des Femmes célèbres depuis les hébreux jusqu'à nos jours;* ouvrage destiné á l'instruction de la jeunesse, et orné de portraits en taille-douce ; par Mme. Dufrenoy. Seconde édition, revue, corrigée et augmentée. 4 volumes in-12. Prix: 12 fr., et 15 fr. par la poste ; chez Alexis Eymery, rue Mazarine, n°. 30.

Histoire, antiquités, usages, dialectes des Hautes-Alpes, précédés d'un essai sur la topographie de ce département, et suivis d'une notice sur M. Villars; ornés de cartes, plans, dessins et portraits ; par un Membre de la Société royale des antiquaires de France. Un vol. in-8°.; chez Fantin, libraire, rue de Seine, n°. 12.

Cet ouvrage, dont l'auteur a été long-temps préfet du département des Hautes-Alpes, est rempli de recherches extrêmement curieuses. Les nombreux monumens que ces contrées renferment, n'avaient été jusqu'ici qu'impar-

faitement explorés ; et quoiqu'elles aient constamment servi de passage à de grandes armées, les mœurs et les usages de leurs habitans avaient presqu'entièrement échappé à l'examen des observateurs. Sous ce rapport, l'ouvrage que nous annonçons est d'un grand intérêt, et nous en donnerons l'analyse dans un de nos prochains numéros.

MUSIQUE.

Mariage d'une Rose, romance, avec accompagnement de piano ; paroles de M. Mathieu de Dombasle, musique de Piccini. Prix : 1 fr. 50 c.

Le Flageolet parlant, ou Méthode nouvelle pour traduire toutes les langues en musique, et faire parler tous les instrumens. Prix : 1 fr. 50 c.

Se trouvent au cabinet susdit, et chez les marchands de musique et de nouveautés.

Nota. Tous les Ouvrages annoncés ci-dessus se trouvent chez EYMERY, libraire de *la Minerve littéraire*, rue Mazarine, N°. 30.

ERRATA DU PREMIER NUMÉRO.

Page 12, ligne 27 : L'histoire que nous allons retracer ; *lisez :* dont nous allons retracer l'histoire.

Page 17, lig. 6 : M. Dulis ; *lisez :* M. Haldat-Dulis.

Page 29, ligne 15 : Langage domestique ; *lisez :* Langage tragique.

Page 4, lignes 5 et 6 :

Craindrais-je les écarts fatals ?
Non ; l'aspect de ses champs natals ;

Lisez :

Craindrais-je un écart trop fatal ?
Non ; l'aspect du foyer natal.

Par erreur, on a annoncé dans le dernier Numéro les *Pièces inédites de Voltaire* chez Firmin Didot ; cet ouvrage se trouve chez Pierre Didot, imprimeur du Roi, rue du Pont-de-Lodi ; chez Delaunay, au Palais-Royal, et au Bureau de *la Minerve littéraire*.

Imprimerie d'Ant. BAILLEUL, rue Thibautodé, n°. 8.

LA MINERVE LITTÉRAIRE.



AUX AMOURS.

Fuyez, fuyez, Amours!
Ah! fuyez pour toujours!
J'ai trop connu vos jalouses faiblesses,
Vos soins menteurs, vos parjures caresses;
Ah! fuyez pour toujours!
Fuyez, fuyez, Amours!

Ne m'offrez plus la dangereuse image
De cet amant objet de tant de pleurs;
Je sens enfin s'assoupir mes douleurs:
Je me suis faite à l'oubli du volage.
Ne m'offrez plus sa dangereuse image.

L'amour éteint ne se rallume pas:
J'ai contre moi ses torts et ma constance;
Je nourrissais une folle espérance.
On veut en vain ramener des ingrats;
L'amour éteint ne se rallume pas.

Dieux! est-ce un songe? A peine je respire!
A vos côtés j'ai cru l'apercevoir.
N'abusez point d'un magique pouvoir.

Fuyez, Amours : mais pour lui tout conspire,
Mes yeux, mon cœur, même mon tendre effroi.
Que deviendrai-je? il ést là près de moi;
A mes genoux il tombe : je soupire,
Et je n'ai plus la force de vous dire :
Ah! fuyez pour toujours,
Fuyez, fuyez, Amours.

Mme. Dufrenoy.

MA FEMME ET MON CHIEN,

Chanson par M. le Comte de Ségur.

Air : *Il n'est qu'un mal, il n'est qu'un bien, etc.*

J'aime et je chante constamment
Un être sensible et fidèle,
Soigneux, discret et caressant;
Des cœurs aimans c'est le modèle.
Mais qui sait donc aimer si bien?
Ah! c'est ou ma femme ou mon chien

Il est sincère, et nul, je croi,
N'a pu le surprendre en mensonge;
Il ne s'occupe que de moi,
Lorsqu'il veille ou pendant qu'il songe.
Mais qui sait donc aimer si bien?
Ah! c'est ou ma femme ou mon chien.

Partout il suit toujours mes pas,
Avec moi dort et se promène,
Partage mon lit, mon repas,
Mon plaisir ainsi que ma peine.
Mais qui sait donc aimer si bien?
Ah! c'est ou ma femme ou mon chien.

Jamais imposture ni fard
N'ont chez lui gâté la nature;
Il aime, et le prouve sans art,
Comme il sait plaire sans parure.
Mais qui sait donc aimer si bien?
Ah! c'est ou ma femme ou mon chien.

Quelquefois il me gronde un peu;
Mais je ris de cette colère :

Quand il me grogne, c'est un jeu ;
Il montre ses dents pour me plaire.
Eh ! qui peut donc gronder si bien ?
Ah ! c'est ou ma femme ou mon chien.

Cet être, plus faible que moi,
A sur moi pris un tel empire,
Que dans ses yeux je lis ma loi,
Par lui je me laisse conduire.
Qui peut me maîtriser si bien ?
Ah ! c'est et ma femme et mon chien.

DE LA POÉSIE DES ARABES.

La poésie des Arabes est la plus généralement connue de toutes les poésies de l'Orient. La vie pastorale de ces peuples nomades les portait à cultiver un art dont les premiers essais, simples comme eux, ont été emportés par le torrent des siècles. Tel fut le sort des vers de l'immortel Orphée qui descendit des montagnes de la Thrace, pour apporter aux Grecs le don de la poésie, et, avec elle, les premiers rudimens des lois civiles (1). Ce que nous avons appris de la versification des Arabes pourrait dater d'une époque moins reculée; mais elle a tant de rapport avec celle des Grecs, qu'on doit regarder l'une et l'autre comme venant de la même source.

Cependant la civilisation, toujours croissante depuis Orphée jusqu'à Homère, assura aux Grecs, dans la poésie, la même supériorité qu'ils obtinrent, dans l'architecture et dans la sculpture, sur les Égyptiens, leurs ancêtres et leurs modèles. La poésie arabe est restée telle qu'elle était dès son origine, du moins quant aux modes de sa versifica-

(1) *Sylvestris homines sacer interpresque deorum*
Cædibus et victu fœdo deterruit Orphæus.
Horat., *de Arte poet.*

tion. Habitant toujours sous des tentes qu'ils étaient obligés de transporter d'un endroit à l'autre, les Arabes tirèrent de ces mêmes pavillons ambulans l'idée de la mesure de leurs vers ; ils leur en attribuèrent les parties : l'*étoffe velue* qui les couvre, le *bâtiment* qui les soutient, les *pieux* et les *cordes* dont le bâtiment est composé. Un pieu représente un *ïambe* ou un *trochée ;* les cordes qui attachent les pieux, sont *pesantes* ou *légères :* une corde *pesante* ou *grosse* offre deux syllabes brèves prises ensemble ; une *petite* corde ou une corde *légère*, une syllabe longue prise seule. De ces pieux et de ces cordes, ils font des bâtimens qui répondent aux pieds de trois syllabes ou de plus. De plusieurs bâtimens tantôt semblables, tantôt de diverses sortes, ils font le pavillon velu, c'est-à-dire, le vers. Enfin, ils appellent un *toür* ou un *cercle* un distique formé de deux vers, dont l'un ne rime pas avec l'autre.

Il est évident que les Grecs ont dû employer d'autres termes pour rendre les mêmes idées, et que les règles de la prosodie ne sauraient être les mêmes pour deux langues qui diffèrent si essentiellement l'une de l'autre. Cependant les vers arabes ont aussi leur césure, et sont quelquefois hexamètres, pentamètres ou senaires ïambiques, à peu près comme chez les Grecs (1).

L'usage de la rime distingue particulièrement la poésie des Arabes de celle des Grecs. Cette invention, attribuée aux allemands par Gottsched, aux provençaux par Bembo, et aux italiens par Stigliani, pourrait bien être d'origine gothique (2). Quoi qu'il en soit, elle est très-usitée parmi les

---

(1) Préface à l'élégie de Tograï, par Valtier. Paris, 1660.

(2) S'il faut en croire Tacite, les anciens bardes allemands se servaient de la rime. Il serait donc possible que les Arabes arrivés en Espagne au commencement du huitième siècle, eussent reçu la rime des Goths, chez lesquels elle était d'un usage immémorial. Mais il est incontestable qu'elle fut employée par Rabanus Maurus, abbé de Fulde, et ensuite évêque de Mayence, né en 785, et par

Arabes, qui souvent n'ont qu'une seule et même rime pour tout un poëme. Au reste, ils la font plus ou moins riche, et elle commence dès l'accent tonique, comme chez les Italiens. Les poëtes arabes mettent tant d'importance à la richesse de la rime, que la plupart lui sacrifient les dernières voyelles du mot même, aux dépens d'un sollécisme, ou en supprimant les consonnes finales.

Quelqu'incontestable que soit la supériorité d'un poëte philosophe sur la masse des versificateurs, il n'en est pas moins vrai que des hommes étrangers à toute espèce d'érudition, parviennent quelquefois à saisir le beau poétique, lorsque, guidés par leur génie, ils puisent à la source intarissable de la nature. C'est ainsi que les Turcs, les Persans, les Grecs modernes offrent souvent dans leurs chansonnettes des images nobles et riantes, des tours délicats et des naïvetés dignes d'un Tibulle ou d'un Anacréon. En voici un exemple dans une petite chanson traduite du turc en vers libres italiens, par Bernadin Tomitano (1).

---

le moine Otfried, de Wissembourg, qui vivait vers la moitié du neuvième siècle.

(1) Muratori, *della perfetta Poesia*, tome 1, cap. 13. Venezia, 1724.

Bassilicato ho piantato,
E rose son nasciute;
Dentro delli cui rami
Cantan le rondinelle.
Deh! rondinelle mie,
Pregovi, non cantate,
Poi chè 'l mio dolce amante,
Radice del cor mio,
Si fa da me lontano,
Fuggendo il dolce porto
Per ritrovar fra l' onde
Tempestosi travagli.
Deh! rondinelle mie,
Pregovi, non cantate;
Ma più tosto piangete,
Se pietose voi siete.

C'est une jeune fille qui s'y plaint du départ de son amant :

« J'ai planté du basilic, et j'ai vu naître des roses : les
» hirondelles chantent entre leurs rameaux. Hélas! mes
» chères hirondelles, de grâce, ne chantez pas, car mon
» doux ami, la racine de mon cœur, est allé loin de moi.
» Il fuit un port agréable, pour chercher les orages au
» milieu des vagues. Hélas ! mes hirondelles, je vous
» prie, ne chantez pas; mais pleurez plutôt, si vous
» êtes compatissantes. »

SARCHI.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

POÉSIES DIVERSES de Marie-Joseph CHÉNIER et d'André CHÉNIER, son frère (1).

(Second article.)

Il a passé long-temps pour incontestable, dans le monde politique et littéraire, que les deux Chénier avaient montré, dès l'aurore de la révolution française, des sentimens divers et des opinions ennemies. Il est facile d'expliquer cette erreur, lorsqu'on a la triste expérience des partis; ils en avaient besoin, pour faire de l'un le martyr de la royauté, et de l'autre le Séide de l'anarchie. Et la mort funeste d'André Chénier, le rôle actif qu'avait joué son frère dans nos assemblées nationales, semblaient justifier cette croyance aux yeux des hommes qui sont assez malheureux pour haïr sans examen, et pour mépriser sur la foi d'autrui. M. de Latouche a saisi l'occasion de rectifier cette erreur dans l'excellente notice qu'il a mise en tête des poésies d'André. « Son caractère, dit-il, était armé contre toute hypocrisie

---

(1) Deux vol. in-12. Chez Baudouin frères, imprimeurs-libraires, rue de Vaugirard, n°. 36, et chez Alexis Eymery, rue Mazarine, n°. 30.

» et tout arbitraire; il ne voulait pas plus des fureurs dé-
» mocratiques que des iniquités féodales, des brigands à
» piques que des brigands à talons rouges, de la tyrannie
» des patriotes que de celle de la Bastille, des priviléges
» des dames de la cour que de ceux des dames de la halle;
» il eût rougi de choisir entre Coblentz et les jacobins. On
» le verra, au péril de cette vie qui lui fut arrachée, s'of-
» frir à défendre Louis XVI; mais la plume qu'il lui prêta
» avait déjà tracé les plus fortes paroles qu'on ait écrites
» contre cette résistance que le pouvoir monarchique vou-
» drait opposer à la juste liberté des peuples. »

Le *Journal de Paris* est là pour déposer de ses opinions politiques. C'est dans cette feuille que, réuni à MM. de Pange et Roucher, il attaquait à la fois les principes monarchiques dont la manifestation le faisait trembler d'avance pour le trône, et les principes aristocratiques, qui, foudroyés par les lois de l'assemblée constituante, opposaient une résistance inutile et dangereuse à l'établissement de la liberté. Quand la liberté et le trône, ces deux objets de sa sollicitude et de l'affection des grandes ames, ces deux colonnes de l'ordre actuel, ce double palladium de notre repos et de notre grandeur, furent renversés par la démagogie victorieuse, André Chénier, fidèle à ses principes, trop généreux pour contenir son indignation, attaqua les tyrans populaires qui couvraient la France d'échafauds et de victimes. Il insulta Collot-d'Herbois et Robespierre, se fit l'apologiste de Charlotte Corday, sollicita l'honneur de partager auprès du roi les glorieuses fonctions de Malesherbes, et composa, le 16 janvier, cette lettre fameuse, où ce roi, promis au martyre, réclamait le droit d'appeler au peuple du jugement qui venait de le condamner.

Mais si les décemvirs n'avaient pas dévoré ces trois victimes, André Chénier serait demeuré, comme Malesherbes et le roi lui-même, le défenseur inaltérable des libertés publiques. Les ames fortes ne jugent point des

choses par l'abus qu'en fait le crime : elles font la part des passions et de la vérité, et laissent aux petits esprits la ridicule injustice de décider, par les impressions du moment, d'un principe éternel comme la raison, et qui tend à l'amélioration des sociétés humaines. Hâtons-nous de montrer aux yeux les plus prévenus qu'André Chénier était le disciple de la philosophie du 18e siècle, et l'ardent propagateur de ses plus saines doctrines. Un parti, sur quelques actions que tous les vrais philosophes auraient imitées, s'est injustement flatté de le compter dans ses rangs. Si le nom des Anglais vient s'offrir sous la plume, il signale son estime pour eux en montrant

Ces enfans de la fière Tamise,
De toute servitude ennemis indomptés ;

et ce courage superbe qui

Ne s'est soumis qu'aux lois d'un sénat libre et sage.

Si son cœur, fatigué des caprices d'une maîtresse inconstante, demande au ciel une retraite où il puisse l'oublier et retrouver la paix, il s'écrie :

O que ne suis-je enfant de ce lac enchanté,
Où trois pâtres héros ont à la liberté
Rendu tous leurs neveux et l'Helvétie entière !

Sa muse plaintive se rappelle-t-elle l'infortune d'Ovide ; il le plaint de n'avoir pas un ami pour le consoler dans son exil,

Non de n'avoir pu faire aux tyrans irrités
Agréer de ses vers les lâches faussetés.

Parle-t-il des Brutus, des Caton, des Pompée, il nous peint ces illustres amis,

Ces héros, dans le sein de leur ville perdue,
S'assemblent pour pleurer la liberté vaincue.

Loin d'écarter son frère des assemblées publiques où l'entraînent la force de son talent et l'activité de son génie

il lui souhaite des grandeurs, qu'il méprise pour lui-même, et lui dit avec l'accent de l'amitié la plus pure :

Mon frère, que jamais la tristesse importune
Ne trouble tes prospérités !
Va remplir à la fois la scène et la tribune :
Que les grandeurs et la fortune
Te comblent de leurs biens *au talent mérités.*

Dans une idylle, intitulée *la Liberté*, il met en scène deux pasteurs, dont l'un conduit le troupeau de ses pères, et l'autre les brebis d'un maître avare. Dans les discours de ce dernier éclate en traits énergiques la haine de la servitude, la farouche indignation, le dépit amer d'un esclave qui succombe sous le poids de ses chaînes et de ses ennuis. Il y a dans ce dialogue une répétition de ces mots : *Je suis esclave*, qui, par la manière dont elle est amenée, produit un effet admirable, et laisse dans l'ame du lecteur une impression profonde. Ce dépit va même jusqu'à détester la liberté dont il ne peut jouir, tandis que l'autre berger, heureux d'en goûter les charmes, s'écrie dans l'épanchement de son bonheur :

Protège-moi toujours, ô liberté chérie !
O mère des vertus, mère de la patrie !

Ces sentimens étaient dans le cœur d'André Chénier, et ils se retrouvent à chaque instant dans ses poésies. S'il implore le ciel pour lui-même, ce n'est pas aux brillantes destinées d'un courtisan qu'il aspire; il n'ambitionne que la paix et la liberté.

Je ne demande point que mes sillons avides
Boivent l'or du Pactole et ses trésors liquides;
Ni que le diamant, sur la pourpre enchaîné,
Pare mon cœur esclave au Louvre prosterné.....
Qui ne sait être libre est né pour l'eselavage.
Qu'il serve donc les grands, les flatte, les ménage ;
Qu'il plie, en approchant de ces superbes fronts,
Sa tête à la prière et son ame aux affronts,
Pour qu'il puisse, enrichi de ses affronts utiles,
Enrichir à son tour quelques têtes serviles.

De ces honteux trésors je ne suis point jaloux :
Une pauvreté libre est un trésor si doux !
Il est si doux, si beau de s'être fait soi-même,
De devoir tout à soi, tout aux beaux arts qu'on aime;
De ne point vendre aux grands ses hymnes avilis,
De n'offrir qu'aux talens de vertus ennoblis,
Et qu'à l'amitié douce et qu'aux douces faiblesses,
D'un encens libre et pur les *honnêtes caresses*.

On m'objectera, sans doute, que ces élans d'une ame libre n'ont rien de commun avec la liberté de tout un peuple; que tout homme de lettres, tout philosophe soupire après cette indépendance, et que, dans ses vers où ses désirs s'expriment avec tant de force, André Chénier ne parle que de lui-même. Détruisons promptement ce soupçon d'égoïsme, dont une aussi belle ame ne pourrait être souillée; citons cet hymne à la France, où le poëte, après avoir décrit la fertilité de son sol, les avantages de sa position et la douceur de son climat, arrive à la situation politique de ses habitans,

Qui pour la liberté donneraient sans regrets
Et leur vin, et leur huile, et leurs belles forêts.
J'ai vu dans tes hameaux la plaintive misère,
La mendicité blême et la douleur amère.
Je t'ai vu dans tes biens, indigent laboureur,
D'un fisc avare et dur maudissant la rigueur,
Versant aux pieds des grands des larmes inutiles,
Tout trempé de sueurs pour toi-même infertiles,
Découragé de vivre, et plein d'un juste effroi
De mettre au jour des fils plus malheureux que toi....
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Non, je ne veux plus vivre en ce séjour servile.
J'irai, j'irai bien loin me chercher un asile,

Un asile à ma vie en son paisible cours ;
Une tombe à ma cendre *à la fin de mes jours*,
Où d'un grand au cœur dur l'opulence homicide,
Du sang d'un peuple altier ne sera point avide,
Et ne me dira point, avec un rire affreux,
Qu'ils se plaignent sans cesse, et qu'ils sont trop heureux;
Où, loin des ravisseurs, la *main cultivatrice*
Recueillera les dons d'une terre propice;
Où mon cœur, respirant sous un ciel étranger,
Ne verra plus des maux qu'il ne peut soulager;
Où mes yeux, éloignés des publiques misères,
Ne verront plus partout les larmes de mes frères,
Et la pâle indigence à la mourante voix,
Et les crimes puissans qui font trembler les lois.

Certes, si je lisais dans une assemblée ces fragmens que j'abrège ; si je me bornais à déclarer à mes auditeurs qu'un Chénier les a faits, il n'en est pas un qui ne les attribuât à l'auteur de l'*Epître à Voltaire*. Les uns croiraient offenser la mémoire du poëte que Robespierre a assassiné, en le chargeant de cette iniquité *révolutionnaire ;* les autres, sur la foi de je ne sais quels journalistes, ne voyant dans André Chénier que l'apologiste et le martyr de l'ancien régime, se garderaient bien de lui supposer cette énergique indépendance. Voilà pourtant comme les réputations s'établissent quand les partis en disposent ; voilà comme on juge depuis trente ans les écrivains de toutes les couleurs : trente volumes in-folio ne suffiraient point pour réfuter les erreurs littéraires que les journaux n'ont cessé d'accréditer. Rentrons une fois dans les habitudes d'une critique saine et impartiale. J'ai promis d'en donner l'exemple, et je tiendrai ma parole.

Poursuivons ma tâche, et, revenant aux deux frères, parlons du reproche le plus singulier qu'on ait fait à l'auteur d'*Henri VIII* et de *Fénélon*. Comme les preuves manquaient à ses calomniateurs, ils ont accumulé les suppositions, les analogies et les prétextes pour en faire des probabilités accusatrices. Chénier, disaient-ils, était jaloux

de son frère, et la France entière l'a répété pendant vingt ans. Mais où donc étaient les motifs de cette jalousie? Marie-Joseph cherchait l'éclat et la renommée; André se bornait aux suffrages de quelques amis. Le premier n'avait pas encore atteint son sixième lustre, et déjà la scène tragique avait retenti six fois de ses mâles accens. Cinq grands succès l'avaient mis au rang de nos premiers écrivains; il jouissait de toute la plénitude de la gloire littéraire. Son frère en jouissait autant que lui. Ses hymnes ajoutaient à l'éclat de nos fêtes nationales; le parterre retentissait de son nom, et toute la France redisait ses vers. Si quelques poëtes avaient dû lui inspirer de la jalousie, c'étaient Lebrun Ducis, Labarpe, qui marchaient à ses côtés dans la carrière dramatique et lyrique; ce sont eux qu'il aurait accablés de son autorité politique, s'il eût été capable d'employer le glaive des lois ou de l'anarchie pour se débarrasser d'une rivalité importune. Mais un poëte qui ne cherchait que l'obscurité, qui n'aimait à soupirer que les plaisirs ou les peines de l'amour, qui allait demander des inspirations au calme des bois, au murmure des fontaines; qui, plus âgé que lui de deux ans, n'avait produit encore que des chants imparfaits, dont le talent n'était point mûri, et dont les ouvrages, modestes comme leur auteur, ne prétendaient qu'à des triomphes de salon, à des succès de cabinet, à l'estime de la postérité! On n'a pas même besoin de se rappeler qu'il était son frère, pour détruire cette inculpation ridicule.

Si j'excepte en effet trois ou quatre pièces de ce recueil, toutes me présentent les imperfections d'un talent qui s'essaye : je vois partout une imagination brûlante, un cœur éminemment sensible; mais aussi je vois partout une muse timide et incertaine de ses expressions. Son style n'est point entièrement formé; le mot propre ne se rencontre pas toujours sous sa plume; il y a de l'obscurité dans ses phrases, de l'incohérence dans ses métaphores;

ses expressions ne rendent pas toujours toute sa pensée, et la tournure poétique manque souvent à ses vers. Son esprit, nourri de la lecture des anciens, ne sait pas bien discerner celles de leurs locutions qui conviennent à notre langue. Il croira bien dire en nommant Apollon le *dieu dont l'arc est d'argent*, et en disant après le poëte latin : *L'ongle frappant la terre.* Je trouverai dans ses vers le *tissu des saintes mélodies, une expression de flamme, de mains qu'on tend à la prière, une démarche de crainte et d'âge chancelante, l'ame de mille fleurs dans les plaisirs semée*, et une foule d'autres incorrections qu'il n'est plus malheureusement en son pouvoir de faire disparaître. Vingt fois, en lisant ses poësies, enchanté de six ou sept vers admirables, je prenais la plume pour les extraire, et j'étais arrêté par une ligne de prose ou une pensée inintelligible.

J'éprouve quelque peine à m'appesantir sur ces défauts, quand je songe à la fin déplorable du poëte auquel je les reproche; mais si je ne remarque point ces négligences, que dirai-je aux jeunes écrivains de mon temps, quand ils viendront m'offrir leurs vers prosaïques, leurs métaphores ambitieuses, et ce néologisme poétique qu'on prend souvent aujourd'hui pour des inventions du génie? Hâtons-nous de déclarer et de prouver que ces défauts sont rachetés par des beautés du premier ordre. Le talent se révèle aussi à chaque page de ce livre; et son malheureux auteur avait raison de s'écrier, en touchant cette tête que le crime allait faire tomber : *Il y avait là dedans quelque chose.*

J'ai déjà cité des vers qui ont dû justifier cette exclamation de douleur et de regret; mais je donnerais une faible idée du génie d'André Chénier, si je me bornais à ces citations. Ce n'est point dans la peinture des maux politiques, dans l'expression des grandes pensées de liberté et d'indépendance, que son talent se déploya avec plus d'aisance et de vérité; c'est à peindre les douces émotions du cœur, les

sentimens tendres et passionnés : c'est là qu'il excelle ; c'est alors que les vers s'échappent sans effort de son ame attendrie, et qu'ils font passer dans l'ame du lecteur tout ce que le poëte a senti. L'idylle et l'élégie sont ses compositions favorites. L'églogue, dit M. de Latouche, est une vocation des ames pures. Les mœurs de Théocrite, de Virgile, de Chattertonet d'André Chénier, peuvent être données comme un témoignage de cet axiome littéraire ; mais je serais très-fâché que ce fût une vérité exclusive, car je n'ai pas une grande estime pour ce genre de poésie ; et j'ai le malheur de n'admirer dans les églogues de Virgile que les fragmens d'une nature plus élevée qu'il y a introduits, et qui pourraient se trouver ailleurs.

André Chénier a heureusement suivi cette méthode dans ses idylles. Ce ne sont pas les naïves conversations de deux bergères qui se disputent à qui est la mieux aimée, ou de deux pastoureaux qui font un échange de brebis, de fadeurs et de houlettes. Le poëte nous intéresse par d'autres sujets : il mêle quelquefois aux paisibles habitans des campagnes des personnages que le malheur chasse des villes, qui portent avec eux l'empreinte des passions dont les villes sont le théâtre, les stigmates de la perversité humaine, et, par ce contraste habilement ménagé, il fait ressortir avec plus d'avantage les douceurs de la vie champêtre.

La première idylle est intitulée *l'Aveugle;* et c'est le vieil Homère qui est en scène. Des marchands de Cymé, qui ne se payaient pas de chansons et de mélodie, l'ont jeté sur les rivages de Sicos. Trois jeunes bergers le recueillent, et lui donnent de quoi ranimer ses forces abattues.

Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer.
Je vous salue, enfans venus de Jupiter.
Heureux sont les parens qui tels vous firent naître.
Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître :
Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois.
Vos visages sont doux, car douce est votre voix.
Qu'aimable est la vertu que la grâce environne !

Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone,
Alors qu'ayant des yeux je traversai les flots;
Car jadis, abordant à la sainte Délos,
Je vis près d'Apollon, à son autel de pierre,
Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.
Vous croîtrez comme lui, grands, féconds, révérés,
Puisque les malheureux sont par vous honorés.
Le plus âgé de vous aura vu treize années :
A peine, mes enfans, vos mères étaient nées,
Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,
Toi, le plus grand de tous; je me confie à toi.
Prends soin du vieil aveugle.

Comme ce langage est touchant! Comme il est poétique dans sa simplicité! Cette idylle et les deux suivantes ont une forme dramatique qui attache. Dans celle du *Mendiant*, l'intérêt du sujet est si fort, qu'on oublie l'incorrection des cent premiers vers. C'est un vieillard, autrefois riche, et dont la maison était l'asyle du pauvre; il l'est devenu lui-même, et couvert de haillons, il frappe à la porte d'un homme qui lui doit toute sa fortune. Il entre sans se faire connaître; il est accueilli par une généreuse hospitalité, et ne se nomme que lorsque son hôte a prouvé qu'il était digne de son bonheur. Hôte des malheureux, lui dit le mendiant :

Hôte des malheureux, le sort inexorable
Ne prend point les avis de l'homme secourable.
Tous, par sa main de fer en aveugle poussés,
Nous vivons, et tes vœux ne sont point exaucés.
Cléotas est perdu; son injuste patrie
L'a privé de ses biens; elle a proscrit sa vie.
De ses concitoyens dès long-temps envié,
De ses nombreux amis en un jour oublié,
Au lieu de ces tapis qu'avait tissus l'Euphrate,
Au lieu de ces festins brillans d'or et d'agate,
Où ses hôtes, parmi les chants harmonieux,
Savouraient jusqu'au jour les vins délicieux;
Seul maintenant, sa faim visitant les feuillages,
Dépouille les buissons de quelques fruits sauvage
Ou chez le riche altier apportant ses douleurs,

Il mange un pain amer tout trempé de ses pleurs.
Errant et fugitif, de ses beaux jours de gloire,
Gardant, pour son malheur, la pénible mémoire,
Sous les feux du midi, sous le froid des hivers,
Seul, d'exil en exil, de déserts en déserts,
Pauvre, semblable à moi, languissant et débile,
Sans appui qu'un bâton, sans foyer, sans asile,
Revêtu de ramée ou de quelques lambeaux,
Et sans que nul mortel s'attendrisse à ses maux,
N'ayant d'autres amis que les bois solitaires,
D'autres consolateurs que ses larmes amères,
Il se traîne; et souvent sur la pierre il s'endort
A la porte d'un temple, en invoquant la mort.

De pareils vers n'ont pas besoin de commentaire : je plaindrais l'homme qui n'en sentirait pas le mérite, et qui, en se reportant vers le poëte qui les a faits, en songeant à ce qu'il aurait pu faire, ne donnerait pas une larme à son infortune. Il en est de plus beaux encore dans ce recueil. Telle est, par exemple, cette prière d'un jeune homme que l'amour a conduit aux portes du tombeau. Sa mère cherche à deviner le sujet de sa douleur, et l'objet de la passion funeste qui le dévore. Elle nomme toutes les vierges dont s'honorent les bords de l'Erymanthe; et son malheureux fils frémit au nom de la belle Daphné.

Dieux! ma mère, tais-toi,
Tais-toi. Dieux! qu'as-tu dit? Elle est fière, inflexible.
Comme les immortels, elle est belle et terrible.
Mille amans l'ont aimée; ils l'ont aimée en vain.
Comme eux j'aurais trouvé quelque refus hautain.
Non, garde que jamais elle soit informée....
Mais ô mort! ô tourment! ô mère bien-aimée!
Tu vois dans quels ennuis dépérissent mes jours.
Écoute ma prière, et viens à mon secours.
Je meurs, va la trouver; que tes traits, que ton âge
De sa mère, à ses yeux, offrent la sainte image.
Tiens, prends cette corbeille et nos fruits les plus beaux;
Prends notre amour d'ivoire, honneur de ces hameaux.
Prends la coupe d'onyx à Corinthe ravie,
Prends mes jeunes chevreaux, prends mon cœur, prends ma vie.

Jette tout à ses pieds, apprends-lui qui je suis ;
Dis-lui que je me meurs, que tu n'as plus de fils.
Tombe aux pieds du vieillard, gémis, implore, presse.
Adjure cieux et mers, dieux, temple, autel, déesse.
Pars ; et si tu reviens sans les avoir fléchis,
Adieu, ma mère, adieu, tu n'auras plus de fils.

Les réflexions seraient inutiles ; ces vers sont au-dessus de tous les éloges ; et je ferais injure à mes lecteurs, si je croyais avoir besoin de le leur démontrer. Vingt passages de ce recueil m'ont offert la même élégance, la même facilité, la même teinte. Les idylles de *Néere*, *d'Euphrosine*, un bon tiers des élégies, la plupart des odes, et surtout celle qu'il a intitulée *la Jeune Captive*, et qui est dans la mémoire de tous les hommes de goût, assurent à leur auteur une longue et brillante renommée.

André Chénier ne s'est pas toujours attendri sur des malheurs étrangers ou imaginaires. Son cœur était fait pour l'amour, et il avoue lui-même, dans ses poésies, qu'il n'était jamais libre que pour changer de fers, et que ses vers ne coulaient jamais avec autant d'aisance que lorsqu'il avait à exprimer les sentimens de son ame. Deux femmes paraissent l'avoir enflammé d'une grande passion, et celle qu'il a nommée Camille, l'a plus long-temps inspiré que toutes les autres. Sa muse, toujours prête à la chanter, trouvait partout des vers pour elle. Mais, il faut le dire, puisqu'il le prouve par la diversité des inspirations qu'il lui a dues : cette Camille était indigne de son hommage. Il se plaint à chaque instant de ses caprices et de ses infidélités; il raconte même qu'il l'a surprise dans les bras de ses rivaux. Il jure dix fois de l'abandonner ; dix fois il retombe dans ses chaînes, et trouve encore plus de plaisir à se plaindre qu'à se venger. Quelquefois, dans son dépit, il s'en prend à tout le sexe ; et sa colère l'inspire si bien, que je ne puis m'empêcher de citer encore les vers où il exhale son dépit.

O toi, jeune imprudent que séduit une femme,

Si ton cœur veut en croire un cœur trop agité,
Ne courbe point ta tête au joug de la beauté.
Ris plutôt de ses feux, et méprise ses charmes.
Vois d'un œil sec et froid ses soupirs et ses larmes.
Règne en tyran cruel; aime à la voir souffrir;
Laisse-la toute seule et transir et mourir.
Tous ses soupirs sont faux, ses larmes infidèles,
Son souris venimeux, ses caresses mortelles.
Ah! si tu connaissais de quel art inoui
La perfide enivra ce cœur qu'elle a trahi!
De quel art ses discours, faut-il qu'il m'en souvienne!
Me faisaient voir sa vie attachée à la mienne.
Avait-elle bien pu vivre et ne m'aimer pas?
Combien de fois, de joie expirante en mes bras,
Faible, *exhalant* à peine *une voix* amoureuse:
Ah dieux! s'écriait-elle, ah! que je suis heureuse!
Combien de fois encor, d'une brûlante main,
Pressant avec fureur ma tête sur son sein,
Ses cris me reprochaient des caresses paisibles;
Mes baisers, à l'entendre, étaient froids, insensibles
Le feu qui la brûlait ne pouvait m'enflammer,
Et mon sexe cruel ne savait point aimer.
Et moi, fier et confus de son inquiétude,
Je faisais le procès à mon ingratitude.
Je plaignais son amour, et j'accusais le mien.
Je haïssais mon cœur si peu digne du sien.

Je demande pardon aux aimables dames qui me lisent, d'une citation qui ne saurait les regarder. Je les crois toutes sensibles, aimantes et fidèles; et je me hâte de les rassurer sur le pouvoir de leurs charmes. Dix vers plus loin, ce poëte désespéré revient à Camille, et ne brûle de la voir que pour retomber à ses pieds. Je n'ai pourtant pas une grande idée de cette liaison. La muse de Chénier y perd quelquefois sa pudeur ordinaire; elle y est souvent beaucoup moins chaste que celle de Tibulle; et l'on sait que

Le latin dans ses mots brave l'honnêteté.

Une passion plus digne de lui l'occupa plutôt ou plus tard; car l'ordre chronologique de ses œuvres n'est pas assez bien



observé pour que je puisse dire si la sensible Fanny a suivi ou précédé l'inconstante Camille. Mais les vers consacrés à ce nouvel amour feront aimer la mémoire de celle qui en fut l'objet. J'en donnerai pour témoignage ces strophes de l'ode qu'il adresse à Fanny, malade :

Le ciel t'a vue en tes prairies
Oublier tes loisirs, tes douces rêveries,
Et tes dons et tes soins chercher les malheureux,
Tes délicates mains à leurs lèvres amères
Présenter des sucs salutaires,
Ou presser d'un lin pur leurs membres douloureux.

Souffrances que je leur envie!
Qu'ils eurent de bonheur de trembler pour leur vie,
Puisqu'ils virent sur eux tes regrets caressans!
Et leur toit rayonner de ta douce présence,
Et la bonté, la complaisance,
Attendrir tes discours, plus chers que tes présens!

Ah! si des douleurs étrangères
D'une larme si noble humectent tes paupières,
Et te font des destins accuser la rigueur;
Ceux qui souffrent pour toi, tu les plaindras peut-être;
Et les douleurs que tu fais naître,
Ont-elles moins le droit d'intéresser ton cœur?

J'ai mis le lecteur dans le cas de prononcer lui-même sur le mérite d'un poëte qu'on n'a long-temps considéré que comme une jeune plante dont les boutons n'auraient pas eu le temps de s'épanouir; mais cette plante a porté de belles fleurs : elles exhalent, si je puis m'exprimer ainsi, ce parfum d'antiquité que les amateurs apprécieront. Une grande moitié des vers de ce recueil est digne de parvenir à la postérité la plus reculée; elle fera facilement oublier les imperfections du reste; et plus d'un poëte qui a fourni toute sa carrière, ne laissera point dans la mémoire des hommes autant de souvenirs poétiques que celui dont la tyrannie populaire a interrompu les glorieux travaux.

VIENNET.

Histoire, *Antiquités, Usages, Dialectes des Hautes-Alpes, précédés d'un Essai sur la Topographie de ce département, et suivis d'une Notice sur M. Villars;* ornés de cartes, plans, dessins et portrait; par un ancien Préfet, membre de la Société des Antiquaires de France. A Paris, chez Fantin, Delaunay, Treuttel et Wurtz (1).

L'Auteur de cet ouvrage ne se nomme pas; mais il est aisé de le reconnaître; il a long-temps administré le département qu'il décrit aujourd'hui. Il a fait ouvrir le col du Mont-Genèvre et le col *des Communes*, pour faciliter les communications avec l'Italie; et s'il a conservé de l'estime et de l'attachement pour les habitans des Hautes-Alpes, auxquels il fait, à ces titres, hommage de son livre, il leur a inspiré les mêmes sentimens.

Le département des Hautes-Alpes, un des moins peuplés de la France, n'est pas un des moins intéressans; il offre la plus facile des communications entre la France et l'Italie, le col le plus bas de la chaîne des Alpes; et il est à regretter que ce ne soit pas sur ce point-là qu'aient été employés les trésors dépensés aux routes du Mont-Cenis, qui présentaient bien moins d'avantages naturels. L'agriculture y a fait des prodiges; l'art pastoral, celui de l'irrigation, y sont poussés à un haut degré, et l'isolement de ses profondes vallées a permis à ses habitans de conserver plus qu'ailleurs de ces usages antiques que l'on aime à retrouver au milieu de ceux de la civilisation moderne, dont ils rompent l'uniformité. C'est dire assez de combien d'intérêt était susceptible l'ouvrage que j'annonce, et dont l'estimable auteur n'est pas resté au-dessous de son sujet.

La première partie de ce livre est formée d'un Esssai sur la topographie du département, divisé d'après les bassins

(1) Un vol. in-8°. de 350 pages. Prix : 6 fr., et 7 fr. 25 c. par la poste.

des rivières qui en sortent, subdivisé d'après les vallées des torrens qui les fertilisent et les ravagent tour à tour. Sous le titre de chaque vallée, sont énumérées les communes qui en font partie. On aime à voir dans la description d'un pays où la nature est si imposante, les divisions accidentelles du territoire en circonscriptions politiques, disparaître devant les lignes éternelles marquées par la configuration du sol. Cet essai n'est pas seulement une énumération ; l'auteur y a répandu avec abondance des faits d'histoire naturelle, d'agriculture, de biographie, qui en coupent la monotonie, et lui donnent de l'intérêt.

A l'article de chaque commune, il est dit quelle est la longueur de ses digues, et celle de ses canaux d'arrosement. C'est là, en effet, qu'est presque toute l'existence du département : les digues contiennent les torrens ; les canaux en portent les eaux dans les prairies, et même dans les champs ; car là, comme en Espagne, on sait que l'irrigation faite à propos est bonne à toutes les plantes.

Quelle que soit l'importance de ces digues pour défendre le terrain riverain des eaux courantes, pour fertiliser les graviers qu'elles laissent après les inondations, je crois que l'auteur se flatte, lorsqu'il pense que l'on pourrait parvenir, par leur moyen, à encaisser les rivières, de manière à prévenir pour toujours les dégâts qu'elles causent. Je ne sais pas si, comme le prétendent la plupart des géologues, les rivières ont jamais creusé les vallées dont notre globe est sillonné ; ce dont je ne puis douter, c'est que si elles ont eu cette faculté, elles l'ont bien perdue, et qu'à notre connaissance, c'est-à-dire depuis les temps historiques, elles ont constament fait le contraire. Tous les cours d'eaux haussent leur lit. J'ai vu des champs qui, d'après d'anciens actes, étaient séparés par un fossé, être séparés par une levée sur laquelle coulait un petit ruisseau. Le torrent de Barèges a élevé son lit au moins de deux mètres depuis cent quarante ans ; il en est de même pour

les rivieres vers le milieu de leur cours. On voit à Arevalo un pont qui ne date pas de quatre cents ans, et dont les arches sont presque entièrement engorgées par le sable. Le beau travail de M. Dupin, non-seulement a prouvé l'exhaussement du lit du Nil, mais nous en a même donné la mesure. Les fouilles d'Arles, d'Aquilée, des environs de Nantes, de mille endroits, nous prouvent la même vérité pour la partie la moins déclive des rivières.

Comment la nature remédie-t-elle à cet inconvénient ? Par les inondations, qui, élevant le sol de la plaine qui borde la rivière, en même temps qu'elles haussent le fond de celle-ci, tiennent toujours les bords à la même hauteur. Si l'on parvient, par des digues, à empêcher les débordemens, il en adviendra qu'au bout de quelque temps les rivières couleront au-dessus du niveau du sol environnant, comme cela est arrivé au Pô, au Rhône et au Rhin, et comme cela arrivera à la Loire, si l'on n'y prend garde.

Que les habitans des Hautes-Alpes fassent des digues pour conserver, pour améliorer leurs héritages, mais qu'ils ne prétendent pas vaincre la nature ; qu'ils se résignent, comme les riverains de la Garonne, dans les environs de Castel-Sarrasin, qui, sachant que les propriétés qui bordent la rivière, sont successivement enlevées et transportées d'une rive à l'autre dans un temps plus ou moins long, profitent de la fertilité du sol qu'elle donne, sûrs qu'elle l'enlevera à leurs petits-fils.

L'irrigation est très-perfectionnée dans les Hautes-Alpes. Un onzième des terres cultivées, ou près de 14,000 hectares, sont arrosables. M. Farnaud, dans un *Exposé des améliorations* de l'agriculture de ce département, excellent ouvrage publié en 1811, estime que l'arrosement n'est pas encore la moitié de ce qu'il pourrait être. Comme l'hectare de terre augmente en valeur d'environ trois mille francs, quand il est arrosable, il s'ensuivrait que le département peut recevoir par le travail une augmentation de

valeur capitale de quarante millions. D'où viennent les retards? M. Farnaud et l'auteur de l'ouvrage que j'annonce vont nous l'apprendre.

Le canal de Saint-Bonnet doit avoir 24,000 mètres de longueur. On y a déjà dépensé deux cent mille francs; mais comme cette somme n'a été employée qu'en procès, comme tout le travail des avocats, des avoués, des greffiers, des huissiers et de leurs clercs, ne déplace pas un décimètre cube de terre, il n'y a pas eu dans la contrée un brin de foin ni un épi de blé de plus.

Le bassin de Gap, qui a huit lieues de circonférence, n'était point arrosé; il peut l'être en totalité. On a constaté la possibilité du canal, la quantité d'eau nécessaire; les plans et devis ont été faits; l'exécution a été délibérée à l'unanimité par le conseil municipal; la répartition des dépenses a été réglée; le préfet a obtenu du gouvernement un secours de cent mille francs. Eh bien! après tout cela, « l'égoïsme s'agita, l'autorité locale faiblit, et le » préfet fut forcé *d'ajourner* l'ouverture de cette source de bienfaits. » On peut en croire là-dessus l'auteur. Il appelle sur les malveillans l'animadversion des contemporains et de la postérité : c'est la justice et la puissance qu'il fallait invoquer. N'en déplaise aux maximes de quelques politiques, dans toute nation civilisée, il n'y a plus que des propriétés légales; le droit de propriété n'y est plus que le droit de jouir de ce qu'accorde la loi, et conformément à la loi : la propriété naturelle cesse à la première transmission; elle devient conventionnelle, et est soumise à toutes les dispositions de l'autorité qui la protége. C'est ce que reconnaissent explicitement, relativement aux irrigations, l'art. 645 du Code civil, et, sous d'autres rapports, les lois sur les mines et les marais.

On observe, contre cela, que l'intérêt particulier étant toujours d'accord avec l'intérêt général, on n'a qu'à laisser faire, parce que nul n'est meilleur juge que le propriétaire

de ce qui lui est avantageux ; que, par conséquent, fussent-elles justes, toutes les limitations ou obligations imposées à la propriété, sont nuisibles dans leurs résultats. C'est une grande et belle maxime, très-commode, et qui peut servir à tout, même à nous faire supprimer les douanes, lorsque nous aurons envie de mettre le feu à nos manufactures.

Que l'intérêt particulier soit toujours d'accord avec l'intérêt général, j'en suis sûr presqu'autant que de l'existence de Dieu, parce que c'est, à mon avis, une des plus fortes preuves de la Providence. Mais, loin d'être aussi certain que les hommes agissent toujours d'après leurs intérêts, je suis d'autant plus persuadé du contraire, que les lois criminelles ne sont faites que contre ceux qui se trompent. Ceux qui prennent le métier de voleurs, quoique à égalité d'industrie, de peines et de risques, ce soit la moins lucrative des professions, raisonnent très-mal, comme faisaient les habitans de Gap ou de Saint-Bonnet, qui ont cru gagner en empêchant l'enrichissement de leurs concitoyens.

La seconde partie du travail de notre auteur est un essai sur l'histoire du département : elle n'est point traitée avec le même soin que le reste. On trouve bien dans ces annales les événemens remarquables qui ont eu lieu dans le pays ; mais on cherche en vain l'histoire des habitans, qui est bien autrement intéressante. Cependant on y rencontre quelques anecdotes précieuses, qui peuvent donner une idée de leur esprit. Nous en citerons deux :

En 1682, les habitans du Gapençois et du Diois, commandés par MM. Lagier, de Flotte, de Saint-Pierre, et surtout par Philis de la Tour, demoiselle de la Charce, repoussèrent les troupes de Victor Amédée. Louis XIV fit placer au trésor de Saint-Denis l'épée et les pistolets de cette nouvelle Jeanne d'Arc.

En 1815, l'autorité supérieure du département ayant

cru nécessaire, pour éviter des malheurs, d'ouvrir à l'armée austro-sarde les portes de Briançon, de Mont-Dauphin et du fort Queyraz, elles restèrent fermées aux étrangers par la noble et courageuse désobéissance des habitans du pays.

La troisième partie concerne les antiquités du département. On sait que le Mont-Genèvre était une des principales routes romaines, et l'on n'est pas étonné de trouver des monumens remarquables partout où les conquérans de l'Occident avaient affermi leur puissance.

L'auteur, quoique membre de l'Académie des antiquaires, prend la liberté grande d'avoir peu de confiance dans l'universalité des étymologies celtiques. Il est sûr que c'est une singulière prétention, que de vouloir qu'il ait existé avant les temps historiques une nation nombreuse, assez civilisée pour n'avoir qu'une langue, et que, par une rétrogradation incompréhensible, ce soit cette nation dont les débris aient formé tous ces peuples sauvages que nous peignent les auteurs du premier siècle de notre ère. Ici nous ne trouvons point de pareilles conjectures. Aux renseignemens archéologiques qui étaient déjà connus, l'auteur en a ajouté plusieurs inédits, et dus, pour la plupart, aux recherches qu'il a dirigées pendant le temps de sa préfecture. Il en donne des gravures soignées.

La quatrième partie est la plus intéressante : il s'agit des mœurs, des usages du pays. Il y a peut-être un peu d'affectation à vouloir retrouver encore des habitudes de peuples chasseurs dans la société actuelle; il y a peut être un peu de prévention à croire à l'union constante de la simplicité, de la rusticité de la vie, avec de bonnes mœurs; et s'il fallait trouver dans l'ouvrage même des argumens contre quelques parties du système qu'il paraît que l'auteur embrasse, il s'en présenterait assez facilement. On n'en lira pas moins toute cette partie avec le plus grand intérêt. C'est qu'ici il s'agit des hommes, et que le vers

de Térence : *Homo sum, humani nihil à me alienum puto*, est la clef de l'intérêt dans tous les genres de compositions. On verra avec plaisir les relations de certaines fêtes conservées dans des communes isolées : par exemple, celle de la *Bacchu-Ber*, près de Briançon, espèce de pyrrhique qui paraît être la même que celle qui s'était conservée en Espagne jusqu'au temps de Cervantès, sous le nom de *danza de Espadas*.

L'air du *Bacchu-Ber* et celui d'une autre chanson locale sont notés : il n'y en a peut-être pas assez pour juger du caractère de la musique indigène des Hautes-Alpes : c'est un point très-important des mœurs de chaque peuple ; et nous devons savoir bon gré à l'auteur de ne pas l'avoir entièrement oublié, comme l'ont fait bien d'autres.

Quelques échantillons des différens patois en usage dans le pays viennent ensuite ; je n'y ai pas trouvé de différence bien remarquable avec les autres dialectes de la langue romane ou limousine : les anomalies de prononciation sont les plus fortes.

L'ouvrage est terminé par une notice historique sur ce bon et savant Villars, qui, né berger dans un village du Champ-Saur, est mort doyen de la faculté de médecine de Strasbourg. Cette courte et intéressante biographie fait aimer à la fois et celui qui fait l'éloge, et celui qui en est l'objet.

L'auteur annonce les différens morceaux qu'il publie, comme des extraits de ses cahiers de statistique ; nous ne pouvons que l'engager à les mettre au jour, comme il paraît en avoir le désir. Nous prendrons seulement la liberté de lui rappeler la nécessité de revoir quelques détails de rédaction. Par exemple, en parlant du canal projeté à Gap, on dit que les propriétaires devaient payer quarante-cinq francs par hémine, et ensuite on donne la valeur de l'hémine, considérée comme mesure de capacité, tandis qu'il s'agit évidemment de l'hémine, mesure agraire. Le mot *sta-*

tuettes, fréquemmnent répété, me paraîtrait devoir être remplacé par *figurines*. Il y a quelques autres inadvertances, et, dans l'essai de topographie, il s'est glissé des fautes d'impression trop fortes, comme une *petite araire* pour un *petit*, *marsaule* pour *marsaulx*, *medicano* pour *medicago*; ailleurs, le mot *intermédiaire* oublié rend une phrase louche. A cela près, l'ouvrage ne peut que faire honneur aux presses de Mad. Hérissant-Ledoux.

LA BEAUMELLE.



ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Aspasie. — Mlle. Grassari.

LE vendredi est ordinairement le beau jour de l'opéra; c'est celui où l'affluence des spectateurs est plus considérable, la toilette des dames plus brillante, et le parterre mieux garni de ces bénévoles amateurs dont la place favorite est au-dessous du lustre. Pour ce jour solennel, il n'y a ni rhumes, ni fièvres, ni entorses; les chefs d'emplois recouvrent subitement la santé; et l'administration, stimulée par ce beau zèle, veut bien interrompre le cours des représentations de *Panurge*, pour régaler le public de quelque nouveauté, telle que le *Rossignol* ou le *Devin du Village*. Vendredi dernier, par extraordinaire, on avait choisi *Aspasie*: aussi, avant sept heures, la salle était-elle déjà pleine.

Lorsque j'ai dit, dans le premier numéro de la *Minerve*

littéraire, que l'exécution de l'opéra d'*Aspasie* avait été jusqu'alors de mal en pis, je ne pouvais me figurer tout ce que cette dernière représentation offrirait de remarquable ; et j'avoue franchement que j'avais jugé avec trop de précipitation. J'étais loin d'apprécier, comme je le fais maintenant, le talent vraiment original de Mlle. Grassari : cette charmante *cantatrice* tend évidemment à créer un nouveau genre, et son influence s'étend quelquefois jusque sur l'orchestre. Loin de nous donc ces règles vulgaires, faites pour des chanteurs routiniers! le génie ne peut se mesurer par elles, puisqu'il ne connaît pas de bornes. Pour juger sainement Mlle. Grassari, il faut mettre de côté les gothiques usages de *ton*, de *mesure*, de *justesse*, et tant d'autres aussi ridicules, qui ne font qu'entraver le sentiment. Depuis long-temps la tyrannie du *bâton* est devenue insupportable à l'Opéra; une conspiration permanente veut renverser ce despote orgueilleux, et j'avais la bonhomie de prendre pour des fautes, les nobles efforts des conjurés. Le public m'a enfin ouvert les yeux : surpris de l'entendre applaudir avec enthousiasme ce qui me paraissait détestable, je me suis rappelé que la *vérité réside seulement dans l'autorité de la multitude*; et je me suis demandé si, en effet, les mesures à cinq et à sept temps de Mlle. Grassari ne seraient point une ingénieuse invention. Voyez la force de l'habitude! Ma raison voulait absolument me prouver que les mesures doivent être semblables aux oscillations d'un pendule. Mais comment résister à l'autorité d'un parterre aussi éclairé que celui de l'Opéra ? Mon esprit hésitait à se déterminer, lorsque, tout à coup, Prevost sauta trois mesures. Ah! pour cette fois, les *bravos* me firent voir que c'était un parti pris, et que la musique se perfectionnait singulièrement. Dès que j'eus fait cette découverte, on peut aisément se figurer le plaisir que j'éprouvai en entendant le *chœur final*, car il fut chanté d'un bout à l'autre une mesure en avance sur l'orchestre.

De bonne foi, que penser de tels chanteurs et d'un tel public? Bientôt les billets d'administration auront entièrement chassé de la salle les véritables amateurs; et si l'on n'y prend garde, les étrangers abandonneront pour toujours un théâtre qui était jadis une des causes de prospérité de la capitale. On s'est écrié de toutes parts que si l'Opéra restait six mois à Favart, il était perdu : cette prédiction ne se vérifie que trop; et certes, la faute en est tout entière à l'administration. Je suis loin de refuser à M. Viotti ce que l'on doit au véritable talent : ses productions occupent une place trop distinguée dans les fastes de la musique, pour qu'il soit possible de méconnaître son génie; mais pourquoi a-t-il accepté une direction dans laquelle il est loin d'être le maître? D'ailleurs, ce n'est point seulement un compositeur que demande une machine si compliquée que l'Opéra : c'est un administrateur éclairé, ferme surtout; un administrateur familier avec le véritable, le seul genre qui puisse convenir à cet établissement; un administrateur enfin semblable au prédécesseur de M. Viotti. On s'abuse à l'Opéra, en croyant le genre de la tragédie lyrique passé de mode, et en cherchant à lui substituer un genre bâtard, moitié français, moitié italien. Depuis un an, le jury d'admission n'a presque reçu que des comédies, comme s'il était décidé qu'on dût lutter avec les *Italiens*, ou, ce qui est plus probable, comme si on voulait leur sacrifier notre beau genre tragique. Bientôt on n'entendra plus sur la scène des *Armide* et des *Didon*, que d'insipides roulades faites péniblement et sans goût; et les *finales à l'italienne* deviendront le *nec plus ultrà* des compositeurs modernes.

La tragédie lyrique vieillit, ose-t-on dire! Eh! faites donc jouer les chefs-d'œuvre de Racine par les bateleurs des foires; et lorsque le public aura pris la fuite, dites aussi que ces chefs-d'œuvre sont usés! De quoi est-on las? Est-ce d'*Alceste*, d'*Iphigénie*, de *la Vestale*, des *Danaïdes*?

Non, c'est de votre *Caravane*, c'est de vos *Prétendus*, que même les billets donnés laissent dans la plus complète solitude. Frappés du succès des chanteurs italiens, ceux de l'Opéra oublient qu'ils ont une carrière bien différente à parcourir; ils cherchent à les imiter, et ils ne peuvent réussir qu'à se rendre complétement ridicules. A l'Opéra, le chant n'est proprement qu'une déclamation lyrique : il doit être noble, simple, sans ornemens étrangers; car tout son charme réside dans le sentiment, dont il n'est que l'expression : c'est là le caractère distinctif qu'ont imprimé à ce genre les chefs-d'œuvre des grands maîtres. Pour atteindre à la perfection qu'il demande, il faut sans doute que l'acteur soit en même temps habile chanteur; mais il faut, avant tout, qu'il possède ce foyer de sensibilité qui peut seul ennoblir son art, et sans lequel il ne faudrait qu'un *Vaucanson* pour créer une Académie royale de musique.

Je sais bien que la position de l'Opéra est critique en ce moment, où le manque d'acteurs et l'exiguïté du local, concourent à borner son répertoire; mais je demanderai à MM. les directeurs, quels qu'ils soient, pourquoi ils ne profitent pas de cette espèce d'exil, pour mettre leurs débutans à l'essai, chercher à les former, si cela est possible, ou trouver de nouveaux sujets ? On donne trente mille francs par an à M. et Mlle. Naldi, dont l'Opéra-Buffa pouvait très-bien se passer; et on ne peut faire le plus léger sacrifice pour soutenir un établissement national!

On trouvera sans doute ces vérités un peu dures : nos chanteurs, accoutumés aux applaudissemens de leurs admirateurs à gages, et aux adulations intéressées de quelques journalistes, sont loin d'avoir la conscience de leur absolue nullité. Puissé-je les forcer de rentrer en eux-mêmes, je leur rendrai un véritable service; car il en est encore qui, avec du travail, pourront acquérir des talens recommandables. Le plus grand vice de l'Opéra est une *féoda-*

lité d'ancienneté, bien autrement insupportable que celle du talent, dont on se plaint à tort autre part : cette féodalité écrase toute émulation ; c'est elle qui nous impose Mlle. Paulin ; c'est elle qui nous prive de Mad. Fay ; c'est elle qui nous donne pour premiers sujets des acteurs dont le seul mérite est d'avoir long-temps ennuyé un public débonnaire. Etranger à toute coterie, je veux m'attacher à démasquer ces petites intrigues de coulisses, si préjudiciables au vrai mérite ; aucune considération étrangère ne pourra m'arrêter, parce que je suis convaincu que ce n'est qu'à l'aide de la plus grande sévérité, qu'on peut espérer d'arrêter les progrès de l'*ultramontisme musical*, et de tirer la musique française de l'état d'avilissement où la jettent des comparaisons dénuées de tout fondement réel.

Qu'on ne vienne point, toutefois, m'accuser de chercher à ravaler la profession de comédien ; personne plus que moi ne respecte le talent, dans quelque classe qu'il puisse se trouver ; mais la médiocrité déshonore les beaux-arts, et c'est à la médiocrité que je déclare une guerre éternelle.

— Je suis en retard avec Mlle. Quiney ; mais le tort n'est pas de mon côté. Comme cette débutante possède tout ce qu'il faut pour former un sujet distingué, son nom figure rarement sur l'affiche ; et je n'avais pu trouver jusqu'ici l'occasion de lui rendre justice. Mardi, elle a joué pour la seconde fois le rôle de Mirrhène dans *les Mystères d'Isis*, et elle a chanté le grand air du dernier acte de manière à donner les plus hautes espérances. Sa voix a le volume convenable au genre de la tragédie lyrique : pleine et sonore dans les cordes basses, elle est flexible dans toute son étendue, quoiqu'un peu faible dans le haut ; ce qui la distingue surtout, c'est une justesse rigoureuse, qu'on est étonné maintenant de rencontrer à l'Opéra. Mlle. Quiney paraît avoir cette chaleur de senti-

timent qui peut seule, ainsi que je l'ai dit plus haut, former les grands acteurs, et sa physionomie ne manque ni de noblesse ni de mobilité: c'est assez dire que cette jeune personne mérite les plus grands encouragemens. Jusqu'à présent elle ne s'est montrée que dans les rôles de Mirrhène et de la grande-prêtresse de *la Vestale*; mais on assure qu'elle paraîtra bientôt dans celui de Clytemnestre d'*Iphigénie en Aulide*: alors je pourrai plus facilement établir mon opinion définitive sur son talent, qui me paraît, en ce moment, s'annoncer sous les plus heureux auspices.

En général, l'exécution des *Mystères d'Isis* a mieux été que celle d'*Aspasie* : sauf Mad. Albert qui, en vertu du système des compensations, a le défaut, contraire à celui de Mlle. Grassari, de chanter assez généralement au-dessous du ton; sauf Nourrit qui n'a pas manqué d'être mauvais, en voulant broder ses airs, tout le reste a marché d'une manière assez satisfaisante. Les vingt billets donnés qui garnissent le parterre, ont fait même répéter à Lays le délicieux morceau : *Soyez sensibles à nos peines.* Les chœurs ont été chantés avec ensemble; et Mlle. Paulin, enfin, a mérité les honneurs de la médiocrité : c'est beaucoup pour quelqu'un qui n'en a pas l'habitude.

— L'opéra de *Marie-Thérèse,* ouvrage de circonstance, à l'occasion de la naissance du duc de Bordeaux, va reculer la mise en scène de la *Mort du Tasse,* dont on a fait samedi dernier une première répétition générale. *La Mort du Tasse* sera immédiatement suivie de *Corinne au Capitole.* Nous pouvons donc espérer de voir ce dernier ouvrage au commencement de 1822.

TIMON.



THÉATRE FRANÇAIS.

Athalie, avec les chœurs. — Augmentation du prix des places.

« Jamais la Comédie-Française ne fut aussi dénuée de toute ressource et de toute espérance. » Oh ! vous avez bien raison, vont s'écrier à ces mots les intrépides louangeurs du temps passé. Un moment, Messieurs ! cette triste réflexion n'est pas de moi; elle est du baron de Grimm, qui la faisait en 1772, époque à laquelle ce théâtre, si *dénué de toute ressource et de toute espérance* possédait Préville, Bellemont, Molé, Monvel, Larive, Fleury, Dessessart, Mlles Sainval, Doligny, Raucourt, etc., etc. — Eh bien ! Monsieur, qu'en voulez-vous conclure ?..... — Que dans tous les temps on a adressé le même reproche au Théâtre-Français. Lekain lui même, que quelques vieux fanatiques mettent si fort au-dessus de Talma, n'était, s'il faut en croire Collé, qu'un *exécrable* tragédien. Depuis Jodelle jusqu'à nos jours, il a toujours été du bon ton de déprécier, d'humilier les comédiens. Forts du sot préjugé qui voulait qu'il fût déshonorant de déclamer les vers qu'il est honorable d'avoir faits, les écrivains se sont presque toujours dédommagés, en injuriant les acteurs, du silence que la censure les obligeait à garder sur des personnages plus importans et souvent beaucoup moins estimables. — Ah ! je comprends, vous allez faire ici l'apologie des comédiens, et probablement aussi celui des comé-

diennes ? — Non, Monsieur, cette apologie est maintenant inutile ; grâce au ciel et surtout aux progrès des lumières, chacun est aujourd'hui jugé selon ses œuvres. La profession de comédien n'est plus frappée d'un ridicule anathème ; un acteur honnête homme jouit de la considération due à tous les honnêtes gens. — Hélas ! ce que vous dites n'est que trop vrai ; et ce damné Voltaire n'a pas peu contribué à ce bouleversement de toutes les idées sages. Quand les comédiens étaient privés de l'honneur d'être inhumés en terre-sainte, le scandale de leurs amours avec des femmes de condition affligeait-il la morale ? et l'auteur prétendu de *l'Homme à bonnes fortunes*, l'acteur Baron.... — N'entamons point, croyez-moi, cette discussion; elle ne tournerait pas à votre avantage. — Mais enfin où vouliez-vous en venir avec votre citation de l'ami de Diderot ? Auriez-vous envie par hasard de nous prouver que la Comédie-Française n'a jamais été plus riche en talens qu'à l'heureuse époque où nous vivons ? Courage ! allons, vantez-nous, si vous l'osez, la chaleur et la gaîté de Mlle. Dupuis, l'organe enchanteur de Mlle. Volnais, l'intelligence de Mlle. Baptiste, le jeu savant de Dumilâtre, la finesse de Faure, et ne déplorez, en homme de goût, que la perte de Marchand. — Ces plaisanteries sont presque aussi froides que les personnes que vous venez de nommer. Je ne prétends pas nier qu'il n'y ait à notre premier théâtre quelques acteurs et quelques actrices très-médiocres ; mais je soutiens, malgré cela, que la réflexion de Grimm ne serait pas beaucoup plus juste aujourd'hui qu'elle ne l'était en 1772. C'est dans cette même année 1772 que je suis allé pour la première fois à la Comédie-Française ; je puis donc comparer ce qu'elle était alors et ce qu'elle est aujourd'hui, et je vous assure qu'il y a bien peu de différence : certaines représentations offrent peut-être maintenant plus d'ensemble qu'il y a quarante-huit ans. Je ne parle point ici

de Talma et de Mlle. Mars : à aucune époque, le théâtre n'a possédé deux talens plus parfaits, ou, si vous l'aimez mieux, plus près de la perfection. — Fort bien ! vous êtes un vieillard comme on en voit peu. Comment, vous me soutiendrez que *la* Clairon, *la* Dumesnil, *la* Gaussin... — Voilà de beaux noms que vous avez sans doute entendu prononcer souvent à votre grand-père ; mais vous n'avez pas pu voir ces actrices, et vous en parlez, comme certains journalistes, par tradition.

Croyez-moi, bannissez d'inutiles regrets ; jouissez du présent, le passé est passé ; et, sans gâter les comédiens par une excessive indulgence, ne les découragez pas par une sévérité déplacée. —

> Après ce beau discours, toute la confrérie
> Doit un remercîment à votre seigneurie.

Et l'on ne peut pas douter qu'un défenseur si zélé des interprètes de Racine et de Molière, n'approuve l'augmentation du prix des places à leur théâtre ! — Au contraire, je la blâme. Les sociétaires prétendent vainement que de nouvelles dépenses, de nouveaux frais, ont nécessité cette mesure. Elle n'aura point le résultat qu'ils en attendent : ce n'est pas en augmentant le prix des places, qu'ils augmenteront leurs recettes ; c'est en offrant tous les mois au public des pièces nouvelles. Qu'importe au caissier qu'on lise au-dessus des bureaux que les billets de premières sont à 7 fr. 50 c., si ces billets ne sortent pas des mains des buralistes ? et c'est ce qui ne peut manquer d'arriver dix fois par mois au moins, si les mêmes ouvrages reparaissent éternellement sur l'affiche. Les dépenses occasionnées par la représentation d'*Athalie*, ont servi de prétexte à MM. les sociétaires pour renchérir les billets ; et ce jour-là même, quand Joad-Talma et Abner-Lafon sont entrés en scène, le public leur a prouvé son mécontentement de la manière la moins équivoque. Les jours suivans,

le même bruit s'est renouvelé. Une petite lettre du secrétaire de la Comédie, insérée dans les journaux, n'a point encore calmé la mauvaise humeur des juges qui achètent à la porte le droit fatal de siffler. Tel est l'état des choses au moment où nous écrivons. Mais revenons à *Athalie*.

Cette admirable tragédie gagne-t-elle beaucoup à ce que les chœurs soient chantés? Je ne le pense pas; la musique n'y est réellement nécessaire que dans la scène de la prophétie; partout ailleurs elle est plus fatigante qu'agréable. Cette bruyante psalmodie empêche d'entendre les beaux vers de Racine; et forcent les comédiens à supprimer les entr'actes, pendant lesquels les spectateurs, qui étouffent assez ordinairement dans la salle, sont bien aises de changer de position. Ces chœurs sont exécutés aujourd'hui par de jeunes élèves de l'Ecole royale de musique. Talma est loin de faire regretter Saint-Prix dans le rôle de Joad, et produit toujours un effet prodigieux à ce vers :

« Pécheurs, disparaissez, le Seigneur se réveille.

Le rôle d'Abner est un des plus favorables au genre de talent de Lafon, et Mlle. Duchesnois a d'heureuses inspirations dans le personnage d'Athalie.

P. S. Depuis que cet article est imprimé, les comédiens ont pris le sage parti de rétablir l'ancien taux des billets. Au moment même, les *sifflets ont cessé!*

SECOND THÉATRE-FRANÇAIS.

Première représentation de *l'Accident en Voyage*, ou *la Rencontre à Valognes*, comédie en trois actes, en prose.

Les tragédies seules ont eu jusqu'ici le pouvoir d'attirer la foule au second Théâtre-Français ; je ne pense pas que la comédie dont je vais rendre compte, change cet état de choses.

M. de Saint-Jules, en courant la poste sur la route de

Cherbourg, verse auprès de la petite ville de Valognes, dont Mme. Turcaret fit, comme on sait, autrefois les beaux jours. Notre étourdi, dans sa chute, s'est démis les bras, et reste forcément dans une auberge, où M. Prudent, médecin et chirurgien de l'endroit, s'empresse de lui donner des soins. Quel motif fait donc voyager Saint-Jules avec tant de précipitation? L'amour qu'il éprouve, ou plutôt qu'il croit éprouver pour une dame qu'il n'a point vue depuis dix ans, qui habite Cherbourg, et dont le mari vient de mourir. C'est pour se trouver quelques instans plutôt auprès de Mme. de Mareuil, qu'il a prodigué l'argent aux postillons, dont la maladresse le condamne, s'il faut en croire M. Prudent, a demeurer pendant six semaines à Valognes. Quel désappointement pour un cœur bien épris! Heureusement une jeune et belle personne se présente bientôt aux regards de Saint-Jules : c'est la maîtresse de l'auberge, Mlle Euphrasie, que, par un de ces hasards si communs dans les comédies, Saint-Jules a connue quand elle n'était encore qu'un enfant. Elle promettait alors d'être fort jolie; elle a tenu parole, et ses charmes font la plus vive impression sur le malade du docteur Prudent. Mlle. Euphrosie est une véritable héroïne de roman. Elle ne prend pas la peine, et l'on doit lui en savoir gré, de nous raconter les malheurs qui l'ont réduite à tenir une auberge; mais nous en savons assez pour juger qu'elle est au-dessus de son état, que ses sentimens sont nobles, et qu'elle ne donnera jamais sa main qu'à l'heureux mortel qui aura touché son cœur. On rencontre si rarement tant de vertus, tant de délicatesse sur les grandes routes, que Saint-Jules, en retrouvant Euphrasie, a déjà presque oublié Mme. de Mareuil. De son côté, la belle et sage aubergiste ne revoit pas Saint-Jules avec indifférence. *Des simples jeux de son enfance, heureux qui se souvient long-temps !*

Euphrasie, à ce qu'il paraît, ne les a point oubliés. Une douce confiance enfin s'établit entre ces deux jeunes

cœurs, quand on annonce Mme. de Mareuil, qui, ayant appris à Cherbourg l'accident arrivé à son prétendu, vient tendrement savoir de ses nouvelles. On pense bien qu'une pareille visite excite le dépit et la jalousie d'Euphrasie ; mais ce qu'on ne devinerait jamais, c'est que cette femme à laquelle Saint-Jules était si pressé d'unir son sort, Mme. de Mareuil en un mot, est une douairière de cinquante et quelques années. Une simple addition aurait épargné à Saint-Jules le fâcheux accident qui le retient à Valognes. Puisque ses talens en arithmétique allaient jusqu'à calculer qu'il n'avait pas vu Mme. de Mareuil depuis dix ans, en ajoutant, ce qui n'était pas difficile, ces dix années à celles que cette dame devait avoir au moment de leur dernière entrevue, il se serait épargné un voyage fatigant, et l'embarras, toujours pénible pour un galant homme, de déclarer à une femme aimante et sensible qu'on ne veut plus l'épouser. Rien n'est assurément plus ridicule que la surprise de Saint-Jules, en voyant que Mad. de Mareuil est devenue vieille : il devait savoir cela avant de quitter Paris. Mais enfin ses tardives réflexions le déterminent à refuser les soins empressés que cette vieille folle vient lui offrir. Je ne sais trop pourtant comme il parviendrait à s'en débarrasser, si un nouveau hasard, car il y a beaucoup de hasards dans cette comédie, ne venait à son secours. Un fabricant de point d'Alençon, M. Lambert, arrive à son tour dans l'auberge, et demande à parler à M. de Saint-Jules, auquel il adresse les plus vifs reproches, parce qu'il veut, dit-il, lui enlever sa maîtresse. Comme Lambert ne nomme point l'objet de son amour, Saint-Jules croit qu'il est question d'Euphrasie. Ce quiproquo, bien invraisemblable et bien froid, se prolonge assez long-temps, Saint-Jules ne pouvant jamais imaginer qu'un homme soit assez fou pour aimer Mad. de Mareuil : c'est cependant la triste situation dans laquelle se trouve ce pauvre M. Lambert, qui, à la vérité, est un imbécille. En s'expliquant mieux,

il n'a pas de peine à obtenir le désistement de son rival : il épouse donc Mad. de Mareuil, et Mlle. Euphrasie devient Mad. de Saint-Jules.

Cette faible action ne pouvait fournir qu'un seul acte : pour en faire trois, l'auteur, M. Georges Duval, a multiplié les entrées, les sorties et les conversations inutiles. Il en est résulté qu'après avoir ri de quelques traits plaisans, et avoir applaudi plusieurs mots spirituels, le parterre, que l'ouvrage ne divertissait plus, s'est amusé à siffler. David a joué avec assez de chaleur le rôle de Saint-Jules.

A. Remond.

Élémens naturels de la Chronologie ; Lettre à M. Volney, par C.-J.-B. Bonnin. In-8°. Prix : 1 fr. Chez Desoër.

La chronologie est à l'histoire ce que la géographie, ou la fixation géodésique des lieux est à la statistique, ce que les méthodes de classer les plantes sont à la botanique : fixer les dates, tel est son but. Elle est particulière ou générale. La connaissance de l'une n'entraîne pas celle de l'autre. Un homme peut savoir fort bien l'histoire romaine, sans être le moins du monde en état d'en établir les syncronismes avec l'histoire de la Chine.

La chronologie, comme l'astronomie, sa sœur, a pour base des époques, des points fixes pris au milieu de l'immensité des temps, pour y rapporter les faits antérieurs ou postérieurs ; comme les géographes ont un premier méridien, pour y rapporter les longitudes orientales et occidentales.

Le choix du premier méridien est arbitraire ; une fois que l'on sait la différence qu'il y a entre les deux hypothèses, il n'y a plus qu'une addition ou une soustraction à

faire. Il n'y a pas pourtant de doute qu'un méridien fixé par des positions inaltérables et convenue entre toutes les nations, ne fût, si non meilleur, au moins plus commode.

Les époques des chronologistes varient aussi : c'est pour les ramener à l'unité que M. Bonnin a fait la petite, mais très-substantielle brochure que nous annonçons. Il voudrait que l'on prît les époques chronologiques, non dans des faits particuliers à chaque peuple, mais dans les grands événemens qui ont, dans différens temps, changé la face d'une portion considérable du genre humain. Tels sont, 1°. la fondation des républiques de la Grèce; 2°. l'établissement de l'empire romain; 3°. l'irruption des barbares; 4°. l'indépendance de l'Amérique, qui, suivant lui, commence l'histoire moderne.

Il y a, sans contredit, beaucoup de philosophie à considérer ainsi tous les événemens et tous les peuples comme un seul tout; mais il me semble qu'il y a dans tout cela plus d'histoire que de chronologie. Une époque doit être un instant comme un méridien, une ligne mathématique; et tous les grands phénomènes historiques embrassent une longue suite d'instans, parmi lesquels il n'est pas aisé de choisir le point du départ. De plus, le temps où de grands changemens avaient lieu dans notre occident, était peut-être celui où la civilisation était parfaitement stationnaire dans les autres parties du monde. L'hégire, par exemple, est d'après le système de M. Bonnin lui-même, une époque principale dans l'histoire de l'Asie occidentale et de l'Afrique.

Quoi qu'il en soit du fond du système, que l'on ne peut juger que d'après des applications plus étendues et plus précises que celles que donne M. Bonnin dans cet essai, il n'en est pas moins très-intéressant à lire, par la profondeur des vues, la clarté et l'élégance du style. On y reconnait un auteur exercé à traiter les sujets d'histoire et de politique, l'auteur des principes d'administration publique,

et des considérations politiques et morales sur les constitutions. On voit qu'il a bien lu l'histoire, et c'est d'un heureux augure pour celle qu'il annonce. Son histoire de la révolution de France sera un bon livre de plus.

Nous prendrons, en finissant, la liberté de relever une erreur qui n'est pas précisément chronologique, mais que nous croyons grave. « La physique, le simple bon sens, dit l'auteur, démentent un commencement du monde.» Je crois que la physique ni le bon sens ne peuvent rien affirmer ni démentir que d'après l'expérience, et que nous n'en avons absolument aucune là-dessus. Mais que le monde, c'est-à-dire, le globe terrestre, ait commencé, ou non, il est bien positif que la race humaine, la seule dont il soit question en chronologie a commencé. Il est de toute évidence que l'homme n'est point contemporain du paleotherion, du megatherion, du mastodonte, et des autres animaux dont les savantes recherches de Cuvier nous ont dévoilé l'existence ; car il n'y a pas un seul ossement humain qui soit fossile ; et, par conséquent, ce qui était probable d'ailleurs, l'homme ne peut pas vivre dans un monde où la nature de l'eau est telle, qu'elle pétrifie les ossemens, et qu'elle dépose des bancs de gypse, etc. L'état actuel de notre globe est une chose moderne, et notre espèce n'est pas antérieure à la révolution qui lui a donné la forme qu'il a aujourd'hui.

Saint-Martin.

MÉLANGES.

Le pinceau qui a représenté la vieillesse de Bélisaire, et l'innocent amour de Psyché, vient de personnifier l'enthousiasme du génie sous les traits de Corinne. L'ouvrage

d'une femme célèbre a fourni l'idée de cette composition; mais l'écrivain, en traçant un roman, n'était point sorti des limites du genre ; tandis que le peintre, dans son tableau, se rapproche, sous bien des rapports, du style élevé de l'épopée. Comment embellir cependant de tous les charmes de la fiction un sujet qui tient par tant de souvenirs aux scènes ordinaires de la vie? C'est en cela qu'excelle le talent de l'artiste; c'est là ce qui donne un caractère d'originalité si remarquable à sa composition. Ne regardez que la Corinne : au feu qui brille dans ses yeux, au transport qui ravit son ame, à l'arrangement du costume, à la beauté des formes, à ce caractère de force et de puissance qui doit subjuguer les esprits, mais qui n'exclut point la grâce, à sa lyre qui bientôt accompagnera ses accens, vous pouvez vous croire au milieu des temps anciens : c'est une de ces femmes qui, dans l'antique Italie, ou sous le beau ciel de la Grèce, recevaient d'Apollon des inspirations divines; c'est Sapho à Mytilène, chantant les plaisirs et l'ivresse de l'amour, ou racontant ses peines et ses tourmens sur le promontoire de Leucade.

Si maintenant vous jetez les yeux sur ces femmes, sur ce vieillard, sur ce jeune anglais que trahit son émotion, leurs costumes, leurs traits, le caractère des têtes, l'expression des physionomies tout en eux vous avertira que les personnages de cette composition appartiennent aux temps les moins reculés de nous. Le fond du tableau marque avec autant de précision le lieu de la scène : cette mer d'azur, cet air chargé des vapeurs qu'élève un ciel ardent; ce Vésuve mêlant des tourbillons de fumée aux nuages qui paraissent receler la tempête; ces personnages qui, sous des costumes pittoresques, accourent pour entendre Corinne : ces circonstances merveilleusement saisies caractérisent bien ce peuple spirituel et passionné qui semble fait pour applaudir avec transport aux brillantes improvisations du talent! Voilà par

quel art heureux, avec quel goût exquis un talent supérieur sait rapprocher la vérité de la fiction, et s'élever de la peinture des mœurs réelles, au ton de la plus haute poésie.

Ce n'est pas sans doute en quelques lignes qu'il est possible, qu'il est permis d'analyser les beautés d'un tableau de M. Gérard; d'un tableau que, pour la réunion des qualités les plus imminentes, des juges dont l'École respecte les lumières, placent au-dessus même des autres productions de ce grand maître. On dit que ce tableau est destiné pour la Prusse : peut-être cependant cette production si neuve, d'un talent aussi varié que fécond, sera-t-elle exposée parmi nous, avant d'aller accroître à l'étranger la célébrité d'un artiste français. Mais, soit que l'auteur cède au désir de recueillir les suffrages de ses concitoyens, soit que la gravure nous console un jour de l'absence du tableau, nous prenons l'engagement de consacrer un article à ce nouveau chef-d'œuvre sorti de l'École française.

— Pendant que les amis des antiquités classiques attendent, avec impatience la publication du livre de Cicéron, *de Republicâ*, l'infatigable gardien du Vatican a fait une autre découverte non moins importante : il a trouvé dans plusieurs rouleaux de fragmens de littérature grecque, des morceaux de beaucoup de livres perdus ou mutilés de Polybe, Diodore Seculus, Diocassus, Aristote, Phorus, Timeus, Hyperide, Démétrius de Phalère, et de quelques autres dont les noms ne sont point encore reconnus. Il a également trouvé des morceaux d'écrivains plus rapprochés des siècles modernes, tels que Asiius, Mélandre Bysantinus, Crispus et Petrus Protector. On annonce, de plus, 1°. sept livres du médecin Aribatius; 2°. un livre d'Eusèbe, *Questiones evangelicæ*; 3°. une grammaire latine inédite; 4°. un rhéteur latin; 5°. une collection grecque, dans laquelle

se trouvent beaucoup de fragmens d'ouvrages perdus de Philon ; 6°. des ouvragas inédits de Pères de l'église grecs et latins ; 7°. un exemplaire du discours de Cicéron contre Verès, avec des variantes intéressantes ; 8°. enfin un dialogue sur la politique, différent de ceux qui sont connus jusqu'à présent, et dans lequel Cicéron, ainsi que d'autres écrivains de la Grèce et de Rome, sont cités.

Parmi les fragmens, on remarque la conclusion du 39e livre de Polybe, dans lequel il annonce que le 40e traitera exclusivement de la chronologie. L'écriture est cursive, mais belle et, presque parlant, lisible.

— Le célèbre écrivain allemand Goeerss, qui a séjourné long-temps à Strasbourg, vit maintenant dans la retraite à Zurich, et travaille à un ouvrage qui portera pour titre : *Souvenir de tous les temps.*

— On s'occupe déjà des étrennes; autrefois elles consistaient seulement en almanachs, en bonbons et en friandises de toute nature ; ensuite on y a ajouté des livres, et long-temps la rue des Lombards s'est plaint de l'affluence que l'amour de l'instruction amenait chez les libraires. Aujourd'hui les papetiers et les tabletiers vont devenir à leur tour l'objet de la jalousie des confiseurs : ils se sont emparés de ce qui pouvait intéresser le plus grand nombre. On vend, rue de l'Ecole-de-Médecine, n° 21, chez Mad. veuve Laguillermie, mère d'une nombreuse famille, de charmans souvenirs reliés en maroquin, qui contiennent la *Charte* et une petite carte des quatre parties du monde; des petites Chartes encadrées d'une manière très-élégante, et des tabatières qui surpassent tout ce qu'on a fait en ce genre. Enfin, on trouve chez M. Pichard, libraire, quai de Conti, n. 5, les tabatières dites *tabatières Dieudonné.* Le prix en est très-modéré.

— On écrit de Rennes qu'on se dispose à faire enlever

les terres pierreuses *di Campo vaccino*, pour y fair e des fouilles. On va s'occuper aussi de déblayer la voie sacrée des matières qui l'encombrent, quoique ce travail soit considéré comme un ouvrage de géans.

— D'autres lettres de Rome annoncent qu'on a trouvé dans la bibliothèque ambroisienne un exemplaire des *OEuvres de Virgile*, avec des notes autographes de Pétrarque. Dans une de ces notes, Pétrarque raconte l'origine de son amour pour Laure; il dit « qu'à l'âge de vingt-
» trois ans, le lundi de la semaine-sainte, à six heures du
» matin, il vit à Avignon, dans l'église des religieuses de
» Ste.-Claire, une jeune femme, dont la robe verte était
» parsemée de violettes, et que sa beauté le frappa. C'é-
» tait Laure, fille d'Audibert de Naves, chevalier : elle
» avait épousé depuis peu Hugues de Sade, d'une maison
» patricienne originaire d'Avignon. »

— M. Brogniart, dans un voyage géologique qu'il vient de faire en Italie, a découvert que la plus grande partie des calcaires des Alpes étaient d'une formation beaucoup plus récente qu'on ne l'avait cru jusqu'ici. Si cette observation se confirme, elle jettera un nouveau jour sur la formation du terrain des Alpes.

— Les principaux journaux littéraires de l'Allemagne contiennent des lettres écrites d'Italie, dans lesquelles on fait un grand éloge du talent, de la sagesse et de la profondeur qui caractérisent l'histoire de Venise, de M. le comte Daru.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Bibliothèque choisie pour les dames, rédigée par Mme. Dufrenoy. Troisième série, dixième livraison, tomes

4, 5 et 6, contenant les chefs-d'œuvre de Pierre Corneille. Papier vélin lisse, avec de jolies gravures. Le prix, pour les souscripteurs, est de 3 fr. par volume, et 4 fr. pour les non-souscripteurs.

— *Damis*, où *l'Éducation du Cœur*; par M. Hugues Millot. Un vol. in-12, orné de jolies gravures. Prix : 3 fr., et 3 fr. 80 cent. par la poste.

A Paris, chez Chauvin, libraire, rue de Richelieu, n°. 27.

— *Le Conservateur de la vue*, suivi du *Manuel de l'Ingénieur-Opticien*. Quatrième édition. Par l'ingénieur Chevallier. Un vol. in-8°. Prix : 8 fr.

A Paris, chez l'auteur, cour de l'Horloge-du-Palais; et chez Delaunay, au Palais-Royal.

Choix de Rapports, Opinions et Discours prononcés à la tribune nationale depuis 1789 *jusqu'à ce jour ;* recueillis dans un ordre chronologique et historique. Vingt volumes in-8°, qui comprendront jusqu'à l'année 1815. — Le onzième volume est en vente (*c'est le second* de la Convention). — Le douzième est sous presse. — Chaque volume est orné de six portraits des plus célèbres orateurs. — Prix de chaque volume pour les souscripteurs, *avec les portraits lithographiés* par M. Marlet, 7 francs ; *sans les portraits*, 5 francs. — Pour les *non-souscripteurs*, 6 francs sans portraits, et 8 francs avec portraits. — Franc de port par la poste, 1 franc 80 centimes en sus par chaque volume.

A Paris, chez Alexis Eymery libraire de la *Minerve littéraire*, rue Mazarine, n°. 30.

Principales matières contenues dans ce onzième volume.

Diplomatie. De la réunion de divers pays à la république française ; de la déclaration de guerre à l'Angleterre,

à la Hollande, à l'Espagne ; des relations de la république avec les cours d'Italie. — De la situation intérieure de la France en 1793. De l'établissement du tribunal révolutionnaire. Des pamphelets ; des députés journalistes. Des mesures contre les aristocrates. De la justice distributive. Du bannissement de tous les Bourbons. De la trahison de Dumouriez. Accusation portée par Robespierre contre les Girondins ; réponses de Vergniaud et de Guadet, etc., etc., etc.

Nota. La seconde série de cette collection est ouverte par la session de 1819 : un volume de huit cents pages, qui se vend séparément. Prix : 10 francs sans portraits, et 12 francs avec huit portraits. Les souscripteurs à tout l'ouvrage payent 3 francs de moins sur chacun de ces deux prix.

— *Lettres sur l'Amour de la patrie*, ou *Correspondance d'Anapistémon et de Philopatros;* par Frédéric II, roi de Prusse, publiées par M. César Gardeton (de Nîmes). Un vol. grand in-8°, couverture imprimée. Prix : 1 fr. 25 c., et 1 fr. 45 c. par la poste.

A Paris, chez Brissot-Thivars, rue Neuve-des-Petits-Champs, n°. 22; Alexis Eymery, rue Mazarine, n° 30; Béchet, quai des Augustins, n°. 57; Corréard et Pélicier, au Palais-Royal ; Mongie, boulevard Poissonnière, n°. 18, et au bureau des *Annales de musique*, rue Montmartre n° 20, au premier.

— *Châteaubriantiana*, ou recueil de pensées, maximes, réflexions de M. de Châteaubriant, entremêlées d'anecdotes curieuses, et précédées d'une notice biographique sur l'auteur, avec des notes historiques, littéraires et critiques, propres à faire connaître l'esprit de ses ouvrages ; par M. Cousin, d'Avallon. Deux vol. in-18, ornés d'une figure. Prix : 2 fr. 50 cent., et 3 fr. 25 cent. par la poste.

A Paris, chez Plancher, libraire, quai Saint-Michel, maison neuve des Cinq-Arcades.

Fontanesiana et *Pradtiana* paraîtront incessamment.

— *Altamor* ou *les Cinq Frères*, histoire asiatique. Manuscrit trouvé dans les ruines de Delhi, lors de la prise de cette ville par Thamas Koulikan, en 1739; par M. de Boissy, auteur des *Amours de Louis XIV et d'Agnès Sorel*. Trois vol. in-12. Prix : 7 fr. 50 cent., et 10 fr. par la poste.

A Paris, chez Plancher, libraire, quai Saint-Michel, maison des Cinq-Arcades.

— *Guirlande poétique de Dieudonné, duc de Bordeaux*, publiée par M. Chaalons d'Argé. Un vol. in-8°. Chez Vauquelin, libraire-éditeur, quai des Augustins, n°. 11.

Nota. Tous les Ouvrages annoncés ci-dessus se trouvent chez Eymery, libraire de *la Minerve littéraire*, rue Mazarine, N°. 30.

MUSIQUE.

— *Cavatine di piacer mi balza il cor*, de l'opéra de la *Pie voleuse*, de Rossini, variée pour le piano; par J.-J. de Momigny. Prix : 4 fr. 50 cent.

A Paris, chez l'auteur, boulevard Poissonnière, n. 20.

— *Est-ce là de l'amour?* romance, paroles et musique du même.

ERRATA.

Dans quelques exemplaires du dernier numéro, la pagination ne fait pas suite avec celle du premier : le lecteur peut aisément corriger cette faute.

Page 19, ligne 12, indignation injurieuse, *lisez*, inculpation injurieuse.

Imprimerie d'Ant. Bailleul, rue Thibautodé, n°. 8.

LA MINERVE LITTÉRAIRE.



LA CLOCHE,

Poëme de SCHILLER.

Vivos voco, mortuos plango, fulgura frango.

Le baptême des cloches est partout une solennité de l'église ; mais cet antique usage se conserve, en Allemagne, avec une importance plus religieuse que dans aucun autre pays. Schiller fut choisi, à Weimar, à l'époque de la paix de 1801, pour présider à l'une de ces cérémonies. Au lieu du discours que le parrain a coutume de prononcer, il composa ce poëme. Il le divisa en stances irrégulières, où le vers pentamètre et le vers hexamètre sont alternativement employés. Tour à tour un maître fondeur excite le zèle de ses compagnons, et célèbre les événemens annoncés par la cloche, tels que la Naissance, le Mariage, la Mort, l'Incendie, la Révolte. Ce singulier ouvrage est fort estimé des critiques : il renferme, en effet, dans un cadre nouveau, de touchantes vues de la destinée humaine. « Tantôt, dit Mad. de Staël, la brièveté

» du mètre fait sentir l'énergie bornée, mais continue, » qui s'exerce dans les occupations matérielles; et tantôt, » à côté de ce bruit dur et fort, l'on entend les chants » aériens de l'enthousiasme et de la mélancolie. » Je ne me flatte point d'avoir rendu ces beautés; je n'espère pas même qu'on me pardonnera plusieurs expressions, à l'aide desquelles j'essaye de laisser quelque *transparence* à la mâle poésie de Schiller.

« Compagnons, vos mains ont dressé le moule; il est » assuré dans la terre, et c'est aujourd'hui que la cloche » doit naître. Courage! que de vos fronts tombe la sueur » brûlante, et l'ouvrage fera honneur à ses ouvriers, si la » bénédiction vous vient du ciel. »

Il convient d'associer à un travail sérieux de sérieux discours; car lorsque d'heureuses paroles l'accompagnent, le dur travail coule gaîment. Considérez ce que peut opérer une petite cause, et méprisez le mortel vulgaire qui ne réfléchit jamais sur ce qu'il accomplit; la réflexion ennoblit l'homme : la raison lui fut donnée pour qu'il ressentît en son ame ce qu'il crée de ses mains.

« Prenez le bois de sapin résineux; qu'il soit exactement séché, pour que la flamme concentrée se précipite » dans les tubes; rendez le cuivre fondu et liquide; ajou- » tez-y l'étain, afin que la masse dure s'épanche plus fa- » cilement. »

Le monument que nos mains, aidées du feu, vont édifier dans le sein profond de la terre, parlera de nous des sommets élevés de la tour; il vivra dans les jours lointains de l'avenir, en touchant l'oreille d'une multitude de mortels; il fera retentir ses plaintes avec l'affligé, assemblera les ames dans un chœur religieux; et ce que les destins mobiles apportent ici-bas aux fils de la terre, ira retentir contre sa couronne métallique, qui le propagera au loin avec sainteté.



« Mais je vois bouillonner les bulles d'air; la masse
» est en fusion : laissez-la se pénétrer des sels de l'alkali,
» afin d'accélérer sa fluidité. Le mélange doit être épuré
» d'écume, pour que la voix du métal retentisse pleine et
» sonore. »

La cloche salue des accens de la joie l'enfant chéri à sa première entrée dans la vie qu'il commence entre les bras du sommeil ; les destins noirs ou favorables dorment aussi pour lui dans le sein des temps : mais sur son matin doré veillent déjà les soins maternels ; déjà l'adolescent s'arrache, fier, au cercle des jeunes filles, et s'élance avec impétuosité vers le monde. Il le mesure avec son bâton de pélerin, revient comme un étranger sous le toit paternel, et, devant ses yeux apparaît, ainsi qu'une image du ciel, la vierge dans les parures de sa jeunesse, aux joues pudiques et rougissantes. Alors un désir sans nom saisit le cœur du jeune homme; il erre solitaire, et dans ses yeux il surprend des larmes. Il fuit les rangs sauvages de ses amis, s'attache de loin aux pas de la vierge, et son salut le rend heureux. Il cherche dans les prairies ce qu'elles ont de plus beau pour en parer son amour. Oh ! doux désirs, rêves de l'espérance ! l'œil voit le ciel ouvert, et le cœur en savoure la félicité. Que ne reste-t-il toujours dans sa fraîcheur, ce premier temps du jeune amour !

« Comme déjà les tubes se brunissent ! Plongez un ra-
» meau dans la masse , et quand vous le verrez empreint
» d'un vernis, alors il sera temps de fondre. Courage,
» compagnons ! tentons l'épreuve qui doit nous assurer
» que le métal dur et le métal flexible se sont heureuse-
» ment accouplés. »

Car, où le sévère et le tendre s'unissent, où le fort et le doux se combinent, s'établit la pure harmonie : ainsi quiconque se lie pour jamais éprouvera si le cœur a trouvé le cœur. L'illusion est courte, le repentir est long ! La couronne nuptiale joue avec grâce dans les cheveux bouclés

de la jeune épouse, quand les cloches sonores invitent à l'éclat de la fête.... Hélas! la plus belle fête de la vie est la dernière journée du printemps. Avec la ceinture, avec le voile, se déchire la belle illusion. La passion s'enfuit; il faut que l'amour reste: la fleur se fane, et c'est au fruit de croître. Déjà la vie hostile appelle au dehors l'époux: il faut qu'il agisse, spécule, plante, crée, obtienne, amasse, hasarde, pour atteindre enfin le bonheur. D'abord, la protection céleste descend vers lui: ses granges s'emplissent de dons précieux; les espaces s'élargissent, sa maison s'étend. La pudique mère de famille y gouverne avec sagesse, enseigne les filles, gourmande les garçons, occupe sans cesse ses mains laborieuses. Vouée aux soins de la prudente économie, elle enrichit les coffres odorans de trésors domestiques, tourne le fil autour du rouet qui murmure, assemble dans l'armoire polie la laine éclatante, le linge de neige; ajoute aux soins utiles la brillante propreté, et ne cherche jamais le repos. Le père, du faîte élevé de sa demeure, compte avec un regard de joie sa florissante fortune; il contemple la solidité de ses bâtimens, et ses greniers qui se courbent sous les fruits de l'année, tandis que l'haleine du printemps agite déjà les ondes de ses moissons nouvelles. D'une bouche orgueilleuse, il se vante: « Aussi ferme que les fondemens de la terre, dit-il, s'élève la splendeur de ma maison; elle brave la puissance de l'adversité. » Malheureux! qui peut cimenter une alliance éternelle avec la force des destinées? Les pas du malheur sont inattendus et rapides.

« Le rameau a fait son épreuve. Mais avant d'épancher
» le fluide, avez-vous dit une pieuse prière? Maintenant
» ouvrez les canaux, et que Dieu protége le moule.
» Voyez le mélange écumant se précipiter en vagues de
» flamme! »

Elle est bienfaisante, la puissance du feu, quand l'homme la surveille et la dompte. Ce qu'il forme, ce qu'il crée, il

le doit à cette force divine ; mais qu'elle devient terrible, lorsque, affranchie de ses chaînes, elle s'élance de son propre mouvement, comme une fille libre de la nature ! Malheur ! quand, déchaînée, croissant sans résistance, elle roule ses tourbillons à travers les cités où se pressent les flots d'un peuple. Car les élémens ont en haine les créations de l'homme ; et du sein de la nue, descendent indistinctement la pluie qui féconde, et la foudre. Entendez-vous bourdonner la cloche du haut de la tour ? C'est le tocsin. Le ciel est rouge, et ce n'est point la pourpre de l'aurore. Quelle foule dans les rues désolées ! Au milieu des flots de fumée s'élève la colonne de feu : la flamme se déploie avec la vîtesse du vent, sur toute la ligne des édifices ; les airs sont embrasés comme la gueule ardente des fournaises ; les poutres craquent, les portes tombent, les fenêtres se brisent, les enfans crient, les mères sont errantes, les animaux mugissent sous les ruines : tout se précipite, ou succombe, ou s'enfuit. La nuit resplendit comme un jour éclatant. Le seau vole à l'envi par la longue chaîne des mains ; des sources s'élèvent en arcades jaillissantes : l'orage arrive impétueux, et se mêle, en rugissant, à la flamme ; elle tombe avec fracas dans les moissons séchées, pénètre sous les toits, et les soulève comme un affreux géant qui voudrait toucher les cieux. L'homme, dépouillé de son espérance, cède au pouvoir des dieux ; il a vu périr sa demeure : les seuls murs brûlés ont survécu ; ils forment maintenant la caverne des ouragans. L'horreur habite les cavités abandonnées, et la nue voyageuse y regarde. L'homme tourne une dernière fois ses yeux vers le tombeau de sa fortune, et ressaisit avec résignation le bâton du pélerin. La fureur du feu lui a tout arraché ; mais une douce consolation lui reste, voyez : il compte les têtes qu'il chérit, pas une ne lui manque !

« Maintenant la terre a reçu le métal ; le moule est « heureusement comblé ; l'ouvrage, arrivé au jour dans

» sa beauté, récompensera-t-il et nos soins et notre art ?
» Mais si l'opération ne réussissait point, si la frêle en-
» veloppe éclatait..... Peut-être, au milieu de notre es-
» pérance, ce malheur est-il déjà accompli ! »

Nous confions l'œuvre de nos mains au sein de la terre obscure : c'est à elle que le laboureur livre aussi la féconde semence, plein de l'espoir qu'elle enfantera des trésors. Vêtus de deuil, nous rendons un germe plus précieux encore à cette terre mystérieuse, pleins de l'espoir qu'un jour, du sein des cercueils, ce dépôt fleurira pour l'immortalité. La cloche, des cimes aiguës du dôme, fait retentir le chant du sépulcre en accens sourds et cruels; ses concerts accompagnent un voyageur sur son dernier chemin. Hélas! c'est l'épouse chérie, la mère fidèle, que le roi des mânes arrache des bras de l'époux, sépare du tendre troupeau des enfans : c'est d'elle que l'époux les reçut; elle était florissante de jeunesse, et il les a vus croître suspendus à son sein. Les liens de la famille sont brisés : elle va habiter le pays des ombres, celle qui fut l'ame de la maison : déjà manque sa sollicitude; ses soins ne veillent plus; et l'étrangère, à sa place, gouvernera sans amour.

« Jusqu'à ce que la cloche soit froide, laissez reposer
» le sévère travail. Libre comme l'oiseau dans le sein du
» feuillage, que chacun de vous se récrée. Le compagnon,
» dégagé de soins, entend sonner la prière du soir; il voit
» en paix briller l'éclat des étoiles, tandis que le maître
» doit se tourmenter sans loisir. »

Le voyageur, dans la forêt déserte, hâte ses pas vers la cabane; les agneaux reviennent au bercail; le troupeau des grands bœufs au poil fauve, au front large, rentre, en mugissant, vers l'étable. Il s'avance chancelant, le char de gerbes couronné de mille festons diaprés; et le jeune peuple des moissonneurs vole à la danse. Déjà la place publique, les rues de la cité deviennent plus tranquilles; autour de la flamme hospitalière, se rangent les hôtes du

foyer; la porte de la cité s'est fermée retentissante ; la terre se couvre d'un voile; la nuit, qui éveille le méchant, n'effraie point la sécurité du citoyen que protége la justice. Ordre sacré ! tes nœuds libres et faciles resserrent l'égalité : tu as fondé les remparts des villes; de ses rives incultes tu appelas le sauvage; tu entras sous la demeure des hommes ; tu les soumis à des mœurs plus douces : c'est toi qui as tissu le plus chéri des liens, l'amour de la patrie. Mille mains se prêtent un mutuel secours au milieu de cette heureuse alliance : dans ces mouvemens rivaux, toutes les forces se manifestent sous la protection de la liberté; chacun se réjouit de la place qu'il occupe, et brave qui oserait le mépriser. Le travail est l'ornement du citoyen ; le succès est le prix de sa peine. Si sa dignité décore le monarque, les œuvres de nos mains nous décorent. Paix gracieuse, douce harmonie, que des nœuds fraternels vous enchaînent sur cette terre ! Qu'il ne se lève jamais le jour où des hordes de guerriers sauvages parcouraient en tumulte ma tranquille vallée; où le ciel, déjà rouge des feux du soir, resplendirait encore de l'incendie des chaumières !

« Maintenant brisez l'édifice, il a rempli sa destinée ;
» brisez-le, pour que l'œil et le cœur se repaissent de la
« nouvelle création. Portez-y le marteau ; frappez jusqu'à
« ce que le revêtement éclate. Votre œuvre va ressusci-
» ter ; que l'enveloppe tombe en poussière. »

Le maître peut rompre le moule avec la main de la sagesse; mais lorsqu'en ruisseaux brûlans l'airain s'affranchit lui-même, sa fureur aveugle a l'éclat du tonnerre. Il brise l'enceinte; et, ainsi que les bouches de l'enfer, il vomit la mort contagieuse. Là où des forces se meuvent irrégulières, nulle image ne peut s'établir; et quand le délire affranchit les peuples, la félicité ne peut point naître. Malheur ! malheur ! lorsqu'au sein des états, de combustibles germes sont amassés, et que le peuple, déchirant sa

chaîne, saisit effroyablement son propre secours! Alors, aux cordes de la cloche, se pend la sédition; elle la fait retentir en hurlemens : l'airain, consacré aux accens de la paix, donne un affreux signal de révolte. ÉGALITÉ! LIBERTÉ! entend-on crier de toutes parts. Le citoyen court aux armes; les rues, les places se remplissent; des troupes de meurtriers les parcourent. Les femmes imitent les monstres, et jouent avec l'horreur. Avec les dents du tigre, elles insultent le cœur palpitant de l'ennemi. Les liens d'une religieuse pudeur se dénouent; l'homme vertueux fait place aux crimes. Il est dangereux d'éveiller le lion; la serre de l'aigle est sanglante et terrible; mais la plus sinistre des horreurs, c'est l'homme dans le délire de sa liberté. Malheur à qui prête à l'éternel aveugle le flambeau de la lumière céleste! il ne luit point pour ses yeux; il ne s'en sert qu'à propager la flamme, et à incendier la patrie.

» Dieu nous a protégés! Voyez comme le cintre métal-
» lique s'élève en étoile d'or; déjà la sommité de sa cou-
» ronne joue à nos yeux comme un reflet du soleil. L'écus-
» son et les armoiries témoignent déjà en l'honneur du
» sculpteur expérimenté. »

Oh! approchez, approchez tous, compagnons; formez le chœur de la danse, et donnons le baptême à la cloche. Qu'elle porte un nom propice; qu'elle assemble nos frères dans une cordiale harmonie, et que cette fonction soit désormais la sienne. Au-dessus de la vie et de la terre; qu'elle plane, voisine des orages, sous la tente azurée du ciel; qu'elle confine le monde étoilé; qu'elle soit une voix du temps, et qu'elle conduise l'année comme la troupe des astres, qui louent, en marchant, leur créateur. Consacrons-la aux choses sérieuses; que le Temps, aux ailes rapides, la touche dans son vol, heure par heure; qu'elle prête sa voix aux destinées. Bien que son cœur est sans pitié, qu'elle accompagne de ses balancemens le jeu mouvant de

la vie ; qu'elle enseigne aux mortels que rien n'est durable ; que tout s'évanouit sur la terre, comme la voix qui meurt dans l'espace.

« Maintenant, que l'effort des câbles arrache du sein de la » terre la cloche ; pour qu'elle monte occuper son empire. » Elle s'émeut, elle plane... O mes amis ! puisse son premier » accent annoncer enfin, pour le bonheur du monde, LA » PAIX ! »

DE LATOUCHE.



DE LA GRACE.

VOLTAIRE, dont l'esprit juste et le goût exquis savaient tout éclaircir, et dont la plume facile savait tout exprimer, définit ainsi la grâce : « Dans les personnes, dans les ou» vrages, grâce signifie, non-seulement ce qui plaît, mais » ce qui plaît avec attrait. La beauté, ajoute-t-il, ne dé» plaît jamais ; mais elle peut être dépourvue de ce » charme secret qui invite à la regarder, qui attire, qui » remplit l'ame d'un sentiment doux. » Ce peu de mots renferme peut-être ce qui a été dit de plus fin, de mieux senti sur un sujet si délicat. Il appartenait à l'auteur de *Zaïre*, au peintre d'Agnès et de Monrose, de parler de la grâce : c'est au prêtre à parler de la Divinité.

La grâce n'est point l'élégance ; c'est mieux encore. L'élégance doit plus à l'art ; la grâce doit plus à la nature. L'élégance peut s'acquérir, la grâce ne s'acquiert pas. On

est élégant par sa parure ; on est gracieux par soi-même. C'est le goût qui juge l'élégance, et le goût se forme par l'étude. C'est le sentiment seul qui juge la grâce, et le sentiment naît avec nous. L'élégance n'exclut pas toujours une sorte de recherche : Isocrate, Fléchier, Delille, en sont la preuve. La grâce a toujours de la simplicité ; en cessant d'être simple, elle cesserait d'être. Je définirais la grâce, *l'élégance de la nature.*

Peu d'auteurs ont écrit avec plus d'élégance que Boileau, et Boileau ne sera jamais compté parmi les écrivains gracieux ; peu d'auteurs se sont moins occupés de l'élégance que Lafontaine, et peu ont aussi souvent rencontré la grâce. Lorsque le premier disait, dans la satire sur les femmes :

> Attends, pour lui parler, que la belle, en cornette,
> Le soir, ait déposé son teint sur sa toilette,
> Et dans quatre mouchoirs, de sa beauté salis,
> Envoie au blanchisseur ses roses et ses lis.

il s'exprimait avec une admirable élégance ; mais on ne peut dire qu'il s'exprimât avec grâce. Lorsque le second a composé sa fable des *Deux Pigeons*, il n'a pas songé à être élégant ; mais que les grâces l'ont bien inspiré.

La grâce diffère-t-elle de la délicatesse ? Je le crois, quoique la différence soit légère. Rarement la grâce va sans la délicatesse ; mais assez souvent la délicatesse va sans la grâce. Fontenelle est délicat dans plusieurs de ses ouvrages ; il n'est point gracieux. C'est l'instinct seul qui fait trouver la grâce ; pour trouver la délicatesse, l'instinct se laisse souvent guider par l'intelligence : l'une a plus d'abandon et de naïveté ; l'autre, plus de finesse. Avec de l'esprit et du tact, on peut analyser la délicatesse : qui pourrait analyser la grâce ? La civilisation ajoute à la délicatesse des sentimens ; elle leur ôte peut-être de la grâce. Il en est de même pour les individus : l'expérience fait pour eux ce que la civilisation fait pour les peuples. La

première jeunesse est l'âge de la grâce; l'âge mûr est celui de la délicatesse. Chez les femmes, la pureté du cœur et des désirs emprunte tour à tour ces deux caractères ; il y a plus de grâce dans l'innocence, il y a plus de délicatesse dans la pudeur. Chez les écrivains, la délicatesse tient plus à l'esprit, et la grâce au sentiment : l'une suppose la culture et l'usage du monde; l'autre n'a pas besoin de culture, et se développe souvent dans la solitude ; l'une a plus de légèreté, l'autre a plus de douceur. Catulle chante ses plaisirs avec délicatesse ; Tibulle chante ses amours avec grâce.

Il entre dans l'idée qu'on se forme de la grâce, celle d'une sorte de mollesse : aussi semble-t-elle particulièrement l'apanage du sexe le plus faible. Quand les Grecs, dont la riante imagination couvrait de voiles allégoriques les aperçus ingénieux de leur philosophie, voulurent diviniser les Grâces, ils n'en firent point des dieux, mais des déesses.

La grâce n'est pas toujours associée à la mélancolie; mais la mélancolie, pour plaire, ne peut se passer de la grâce. En général, toute expression tendre ou touchante a besoin d'être embellie par la grâce, pour trouver le chemin du cœur. Pourquoi Virgile et Racine sont-ils les plus touchans de tous les écrivains ? C'est que nul n'a possédé comme eux la grâce du style.

Monime dans Racine, Pauline dans Corneille, expriment les mêmes sentimens, disent à peu près les mêmes choses : cependant l'une touche, et l'autre glace. Pourquoi cette différence ? Ecoutons l'un et l'autre, et nous allons le sentir.

PAULINE.

Hélas ! cette vertu, quoiqu'enfin invincible,
Ne laisse que trop voir une ame trop sensible.
Ces pleurs en sont témoins, et ces lâches soupirs,
Qu'arrachent de nos feux les cruels souvenirs :
Trop rigoureux effets d'une aimable présence,

Contre qui mon devoir a trop peu de défense!
Mais, si vous estimez ce généreux devoir,
Conservez-m'en la gloire, et cessez de me voir;
Épargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte;
Épargnez-moi des feux qu'à regret je surmonte;
Enfin, épargnez-moi ces tristes entretiens,
Qui ne font qu'irriter vos tourmens et les miens.

Le fond de ce morceau est certainement juste et vrai; mais ce langage sec, roide et sans grâce, ne pénètre point dans l'ame. Ce n'est point une femme jeune et sensible, c'est encore le vieil Horace qui parle dans ces vers. Le sentiment est naturel; mais la grâce est absente; l'illusion manque, le charme est détruit. Entendez maintenant l'amante de Xipharès :

J'entends, vous gémissez; mais telle est ma misère;
Je ne suis point à vous, je suis à votre père.
Dans ce dessein vous-même il faut me soutenir,
Et de mon faible cœur m'aider à vous bannir.
J'attends du moins, j'attends de votre complaisance,
Que désormais partout vous fuirez ma présence.
....
....
Que dis-je? En ce moment, le dernier qui nous reste,
Je me sens arrêter par un plaisir funeste.
Plus je vous parle, et plus, trop faible que je suis,
Je cherche à prolonger le péril que je fuis.
Il faut pourtant, il faut se faire violence,
Et, sans perdre en adieux un reste de constance,
Je fuis..... Souvenez-vous, prince, de m'éviter,
Et méritez les pleurs que vous m'allez coûter.

On sent, en effet, des pleurs dans ce langage si doux, si touchant, si mélodieux : c'est le langage d'une femme sensible, d'une vierge, d'une amante. Telle est la magie de Racine; tel est le charme attaché à la grâce du style.

Pourquoi Rousseau l'emporte-t-il autant sur Bossuet? Pourquoi, malgré l'enthousiasme de convention prodigué au premier, n'est-il lu que des littérateurs, tandis que l'autre est dans la mémoire de tout le monde? Bossuet n'a

pas moins de génie ; mais son génie est sans grâce, et celui de Rousseau en est rempli.

« Là, se formèrent les premiers liens des familles ; là,
» furent les premiers rendez-vous des deux sexes. Les
» jeunes filles venaient chercher de l'eau pour le ménage ;
» les jeunes hommes menaient abreuver leurs troupeaux.
» Là, des yeux accoutumés aux mêmes objets dès l'enfance,
» commençaient d'en voir de plus doux. Le cœur s'émut
» à ces nouveaux objets ; un attrait inconnu le rendit
» moins sauvage ; il sentit le plaisir de n'être pas seul.
» L'eau devint insensiblement plus nécessaire ; le bétail
» eut soif plus souvent : on arrivait en hâte, et l'on partait
» à regret. Dans cet âge heureux où rien ne marquait les
» heures, rien n'obligeait à les compter : le temps n'a-
» vait d'autre mesure que l'amusement et l'ennui. Sous
» de vieux chênes vainqueurs des ans, une ardente jeu-
» nesse perdait par degrés sa férocité ; on s'apprivoisait peu
» à peu les uns avec les autres : en s'efforçant de se faire
» entendre, on apprit à s'expliquer. Là, se firent les pre-
» mières fêtes : les pieds bondissaient de joie, le geste
» empressé ne suffisait plus ; la voix l'accompagnait d'ac-
» cens passionnés ; le plaisir et le désir, confondus ensemble,
» se faisaient sentir à la fois. Là, fut enfin le vrai berceau
» des peuples ; et du pur cristal des fontaines, sortirent les
» premiers feux de l'amour. (1) »

Quel pinceau ravissant que celui qui a tracé ce tableau ! et c'est dans un ouvrage sévère, dans un traité philosophique, que l'imagination de Rousseau a semé des morceaux si brillans de grâce et de fraîcheur ! Quel enchanteur que cet écrivain !

Un élève de Rousseau et de Fénélon, Bernardin de Saint-Pierre, a, comme eux, empreint ses compositions d'une

---

(1) Rousseau, *Essai sur l'origine des langues.*

grâce exquise. Le petit roman de *Paul et Virginie*, chef-d'œuvre de sentiment et de naturel, est aussi un chef-d'œuvre de grâce. Quoi de plus charmant que ce tableau de la jeune Créole qui, tourmentée des feux du climat, de l'adolescence et de l'amour, va, dans la nuit, à la clarté de la lune, chercher la fraîcheur dans cette fontaine que Paul embellit pour elle, se plonge dans la source, *qui, malgré la sécheresse, coulait encore en filets d'argent sur les flancs bruns du rocher, et entrevoit sur ses bras nus et sur son sein les reflets des deux palmiers plantés à la naissance de son frère et à la sienne !* « Elle pense à l'amitié de Paul, plus douce que les par-» fums, plus pure que l'eau des fontaines, plus forte que » les palmiers unis ; et elle soupire, elle songe à la nuit, à » la solitude ; et un feu dévorant la saisit. Aussitôt elle » sort, effrayée de ces dangereux ombrages, et de ses eaux » plus brûlantes que les soleils de la zone torride. Elle court » auprès de sa mère chercher un appui contre elle-même. » Plusieurs fois, voulant lui raconter ses peines, elle lui » pressa les mains dans les siennes ; plusieurs fois elle fut » près de prononcer le nom de Paul ; mais son cœur op-» pressé laissa sa langue sans expression, et, posant sa » tête sur le sein maternel, elle ne put que l'inonder de » ses larmes. »

Plusieurs écrivains n'ont que de la grâce, et plaisent encore par cette seule qualité : tel est Quinault. Chez d'autres, accompagnée de qualités plus ou moins éminentes, elle les domine, et forme le trait principal du talent qu'elle embellit : tels sont Tibulle et Parny. D'autres enfin réunissent au même degré la grâce et tous les autres genres de mérite qui constituent le grand écrivain : tels sont Virgile, Racine et J.-J. Rousseau.

Ce fut dans ces vallons où, par mille détours,
L'Inachus prend plaisir à prolonger son cours ;
   Ce fut sur ce charmant rivage

Que sa fille volage
Me promit de m'aimer toujours.
Le Zéphir fut témoin, l'Onde fut attentive,
Quand la nymphe jura de ne changer jamais :
Mais le Zéphir léger et l'Onde fugitive
Ont bientôt emporté les sermens qu'elle a faits (1).

L'auteur d'*Isis* et d'*Armide* est tout entier dans ces vers, dont le charme est dans une facilité d'ame, dans une mollesse aimable, enfin, dans la grâce. Ceux-ci renferment quelque chose de plus : du sentiment et de la poésie.

Nous renaissons, ma chère Éléonore ;
Car c'est mourir, que de cesser d'aimer.
Puisse le nœud qui vient de se former,
Avec le temps se resserrer encore !
Devions-nous croire à ce bruit imposteur
Qui nous peignait l'un à l'autre infidèle ?
Notre imprudence a fait notre malheur.
Je te revois plus constante et plus belle.
Règne sur moi, mais règne pour toujours ;
Jouis en paix de l'heureux don de plaire ;
Que notre vie, obscure et solitaire,
Coule en secret, sous l'aile des Amours,
Comme un ruisseau qui, murmurant à peine,
Et dans son lit resserrant tous ses flots,
Cherche avec soin l'ombre des arbrisseaux,
Et n'ose pas se montrer dans la plaine.
Du vrai bonheur les sentiers peu connus
Nous cacheront aux regards de l'envie,
Et l'on dira, quand nous ne serons plus :
Ils ont aimé, voilà toute leur vie (2).

Mais voulez-vous sentir tous les charmes du langage le plus enchanteur ? ouvrez l'*Enéide*, *Esther*, *Iphigénie ;* entendez l'amante d'Achille implorer, du héros qu'elle aime, la liberté de sa captive :

Montrez que je vais suivre au pied de nos autels

---

(1) Quinault, *Isis.*
(2) Parny, liv. II.

Un roi qui, non content d'effrayer les mortels,
A des embrassemens ne borne point sa gloire,
Laisse aux pleurs d'une épouse attendrir la victoire;
Et par les malheureux, quelquefois désarmé,
Sait imiter en tout les dieux qui l'ont formé.

Entendez-la prier, pour sa propre vie, le superbe fils d'Atrée, et réveiller la tendresse du père, en ménageant l'orgueil du roi des rois :

Fille d'Agamemnon, c'est moi qui, la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père;
C'est moi qui, si long-temps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux,
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses.

A cette divine harmonie, à ce langage ravissant, il semble voir la prière de l'innocence et de la beauté s'élever vers les cieux, comme un nuage léger, pour en faire descendre la pitié.

De la grâce unie à la délicatesse, à l'élégance, au sentiment, à l'harmonie, résulte la suavité du style. C'est cet heureux assemblage qui caractérise les écrivains que je viens de nommer; c'est une magie d'expression, c'est un langage céleste qui pénètre dans l'ame avec une inexprimable douceur, qui la berce mollement, qui l'enivre d'émotions délicieuses : c'est là ce qui nous charme dans la poésie de Virgile et de Racine, dans la prose de Rousseau. Je ne connais rien de plus suave, dans aucune langue, que le récit par lequel ce dernier écrivain ouvre ses *Confessions*, en rétraçant les amours de son père et de sa mère :

« Leurs amours avaient commencé presque avec leur
» vie. Dès l'âge de huit à neuf ans, ils se promenaient
» ensemble tous les soirs sous la treille; à dix ans, ils ne
» pouvaient plus se quitter. La sympathie, l'accord des
» ames affermit en eux le sentiment qu'avait produit l'ha-
» bitude. Tous deux, nés tendres et sensibles, n'atten-

» daient que le moment de trouver dans un autre la même
» disposition, ou plutôt ce moment les attendait eux-
» mêmes ; et chacun d'eux jeta son cœur dans le premier
» qui s'ouvrit pour le recevoir. Le sort, qui semblait
» contrarier leur passion, ne fit que l'animer. Le jeune
» amant, ne pouvant obtenir sa maîtresse, se consumait
» de douleur: elle lui conseilla de voyager pour l'oublier.
» Il voyagea sans fruit, et revint plus amoureux que ja-
» mais: il retrouva celle qu'il aimait, tendre et fidèle.
» Après cette épreuve, il ne restait qu'à s'aimer toute la
» vie ; ils le jurèrent, et le ciel bénit leur serment. »

Quoique la grâce soit l'accompagnement nécessaire des expressions mélancoliques et touchantes, elle ne se refuse point à embellir la gaîté, qu'elle rend plus douce et plus aimable. Parmi les écrivains enjoués, on distingue ceux dont les grâces ont inspiré le badinage. Plaute et Regnard ne sont que plaisans ; Horace et Lafontaine sont à la fois plaisans et gracieux.

La plaisanterie basse ou bouffonne, le burlesque, le comique prononcé, ne sauraient s'allier avec la grâce. La grâce est toujours décente, et le badinage même s'ennoblit par elle ; c'est cette grâce folâtre (*molle atque facetum*) qui respire dans les poésies bucoliques du cygne de Mantoue ; c'est elle aussi qui brille dans la correspondance de Voltaire ; c'est par elle que, sans franchir un moment la limite des convenances les plus délicates, le poëte badine familièrement avec les rois, et soutient la dignité du génie, sans offenser l'orgueil de la puissance.

Un écrivain ingénieux, Fontenelle, a dit : *du bas au naïf, il n'y a qu'une nuance.* Qu'est-ce que cette nuance? c'est la grâce.

Ce n'est pas seulement en littérature que la grâce est inséparable d'une certaine élévation ; ce principe n'est pas moins vrai dans les arts. Il ne faut point confondre, en musique, la grâce avec le chant : Grétry est chantant sans

être gracieux ; son genre s'y refusait. Sacchini est chantant, et, de plus, il est gracieux.

Dans la peinture, Téniers, Rubens n'ont point de grâce : ils peignent la nature, mais non la nature embellie. Raphaël est la grâce elle-même.

En morale, il n'y a que les sentimens à la fois purs et naturels, qui aient de la grâce : les affections basses, intéressées ou factices, n'ont jamais de grâce. La candeur, la modestie, l'élévation d'ame, la fierté dans les faibles et dans les opprimés, ont de la grâce. C'est par cette raison que ces sentimens sont favorables à la poésie.

Il peut y avoir encore de la délicatesse dans une seconde imitation ; mais il y a dans les premiers mouvemens du cœur une grâce que rien ne peut remplacer.

Peut-on traduire ou peindre la grâce ? Pas plus qu'on ne peut être un autre.

Peut-on acquérir la grâce ? Pas plus qu'on ne peut se donner un nouveau sens.

On ne finirait pas, si l'on voulait tout dire sur la grâce ; mais n'a-t-on pas *mauvaise grâce* à vouloir tout dire ?

St.-A. Berville.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

Élemens de Philosophie ; par F. J. H. Genty, professeur de mathématiques et de philosophie. 2 volumes in-8°, chez Egron.

« Toute la philosophie, a dit Fontenelle, n'est fondée que sur deux choses : sur ce qu'on a l'esprit curieux et les yeux mauvais. » En effet, l'homme, dont la destination est d'agir, veut absolument savoir pourquoi il doit agir d'une manière plutôt que d'une autre ; il cherche dans sa raison la règle de conduite qui doit diriger sa vie, et, à moins

qu'il ne se soit ravalé à la condition de la brute, il n'y a pour lui ni repos, ni satisfaction, qu'il ne se soit fait une opinion fixe et plausible sur les divers problèmes qui se présentent à son intelligence. Bons ou mauvais, il lui faut des principes; son esprit ne peut se déterminer à errer continuellement dans le doute; et la contemplation des merveilles qui l'entourent, alimente sans cesse chez lui cette soif de connaître, qui a fait dire avec tant de justesse à Aristote : *Savoir est le penchant naturel de tous les hommes.*

Mais ce besoin même annonce assez l'importance de la philosophie; car, si l'esprit humain n'est satisfait qu'autant qu'il trouve une réponse quelconque à l'objet de sa curiosité, il est visible que la valeur de cette réponse dépend, en grande partie, des moyens qu'il a adoptés pour la chercher : si les moyens sont vicieux, tous ses efforts ne peuvent le conduire qu'à l'erreur; et l'influence fatale de l'erreur n'est que trop généralement prouvée.

Parmi les questions que la raison de l'homme lui propose, celles qui ont rapport à *l'existence de Dieu*, à *l'immortalité de l'ame*, à *la liberté de nos actions*, au *premier principe de la morale*, forment les points principaux qui enchaînent les actions au savoir, la vie active à la vie spéculative. L'importance de ces questions les a rendues de tout temps le but le plus intéressant des travaux des philosophes; et il n'est point de secte ni d'école qui ne les aient discutées, analysées et résolues à sa manière. Depuis Thalès jusqu'à Kant, chaque philosophe a prétendu successivement avoir trouvé la vérité; et les divers systèmes qui sont nés de toutes ces recherches sont en aussi grand nombre que les individus qui s'en sont occupés. Cependant au milieu de ce chaos d'opinions divergentes, on remarque une marche constante de l'esprit humain, un véritable perfectionnement dans sa manière d'opérer, qui permet de rapporter à quatre grandes classes tout ce qui a été fait

jusqu'à présent, et tout ce qui sera fait par la suite dans la philosophie, en considérant cette science par rapport à son procédé. Ces quatre classes sont le *dogmatisme*, le *scepticisme*, le *criticisme* et le *transcendantisme*. 1° La philosophie est *dogmatique*, lorsqu'elle pose des principes qu'elle démontre ou qu'elle tient pour démontrés, et sur lesquels elle fonde un système. 2°. Elle est *sceptique*, lorsqu'après avoir rejeté les principes posés par le dogmatisme, elle dévoile leur insuffisance, et reste dans un état de doute. 3°. Elle est *critique*, lorsque, sortant de l'état où l'a plongé le néant des systèmes, elle recherche comment et pourquoi les systèmes illusoires naissent dans l'entendement, se livre à l'analyse la plus profonde de la faculté de connaître l'homme, et remonte ainsi à la formation de toute connaissance. 4°. Enfin, la philosophie est *transcendante*, lorsque, partant du *criticisme*, elle veut fonder le système entier de nos connaissances sur un principe *absolu*, c'est-à-dire, sur un principe indépendant de toute forme logique.

Avant Kant et les philosophes de son école, on n'avait connu réellement que les deux premiers modes. Locke, Leibnitz, Hume, Condillac, Maupertuis, avaient bien eu quelques aperçus isolés, mais ils étaient tous, plus ou moins, restés à la superficie. A Kant seul commence la nouvelle époque dont peut se glorifier la philosophie : le pas qu'il lui a fait faire, est sans comparaison avec les travaux de ceux qui l'ont précédé; et, lorsque les passions, toujours prêtes à se soulever contre le génie, auront fait place au calme indispensable pour apprécier de si grandes questions, personne ne lui contestera le rang distingué dans lequel le placent, au milieu des Platon, des Descartes, des Leibnitz, etc., etc., ses disciples et ses nombreux admirateurs.

Quoique le nom de Kant soit aujourd'hui assez généralement connu en France, ses écrits n'y sont point en-



core traduits; et, malgré l'ignorance complète dans laquelle on est de sa doctrine, les uns ont prétendu qu'elle conduisait à l'illuminisme, les autres, qu'elle n'était qu'un matérialisme subtil : tous se sont accordés à la trouver intelligible. Il serait sans doute très-aisé de prouver que tout ce qui a été dit jusqu'à présent sur ce sujet, n'a aucune valeur; car la première condition pour juger, c'est de connaître. Mais mon but n'est pas de défendre la philosophie critique; j'avais seulement besoin, pour faire apprécier l'ouvrage dont je suis chargé de rendre compte, de montrer le point de vue supérieur où la raison humaine est parvenue dans ses nombreuses investigations. Cela posé, j'arrive à M. Genty.

Publier en ce moment un traité de métaphysique, c'est annoncer qu'on a pris connaissance de tous les travaux qui, depuis quarante ans, ont changé la face de la philosophie; qu'on les a comparés, analysés, discutés, et qu'on en donne le dernier résultat; c'est là du moins l'idée que je m'étais formée de l'ouvrage de M. Genty, d'après les éloges que plusieurs journaux lui avaient prodigués; et c'est avec l'espérance de trouver enfin, dans notre langue, la philosophie traitée d'une manière rigoureuse, que j'en ai entrepris la lecture. On va bientôt voir ce qu'il en est, car la *science* de notre auteur est à la portée de tout le monde.

La grande question qui a occupé et qui occupe encore tous ceux qui se mêlent de philosophie, c'est la recherche du premier principe de la vérité, c'est-à-dire, de la marque certaine et infaillible par laquelle on peut reconnaître qu'une proposition est vraie, ou qu'elle est fausse. Déjà Leibnitz avait cru résoudre ce problème, le plus important de tous, par la découverte du principe de *raison suffisante*; mais ce principe, quoique d'une utilité majeure dans les sciences, se trouve lui-même un produit de l'entendement, et rentre conséquemment dans la question elle-même avec

les deux autres principes, également importans : celui *d'exclusion* et celui *d'identité*. La nouvelle philosophie, en déroulant la carte de la faculté de connaître, avait déterminé l'espèce de certitude qui résulte de l'application de ces principes, et avait ainsi démontré que le critérium absolu de la vérité doit être cherché dans une autre sphère de connaissances. M. Genty envisage la question d'une manière toute particulière : dans la profondeur de sa philosophie, il ne peut pas même comprendre qu'on se soit arrêté sur un pareil sujet. « Eh! pourquoi donc, s'écrie-t-il, » (Métaph., page 5) demande-t-on un critérium de la » vérité ? Est-ce pour celui qui la découvre et qui la voit, » ou bien est-ce pour celui qui la reçoit et peut la con- » tredire ?

» Le critérium de la vérité, pour celui qui la reçoit et » qui la voit, n'est-il pas dans le sentiment même qu'il en » éprouve ? Et peut-il se nier à lui-même qu'il ressente de » la douleur quand il en ressent, qu'il voie la lumière » quand la lumière frappe sa vue ? etc., etc. »

D'où résulte que la *certitude* a sa garantie dans la *sensation*. Rien de plus beau, sans doute : mais si je demande à M. Genty où est la garantie de la *sensation*, il ne manquera pas de me répondre, plus loin, qu'elle est dans la *certitude* qui l'accompagne ; et voilà toutes les connaissances humaines solidement établies sur un cercle vicieux.

Après avoir si ingénieusement prouvé qu'on doit être *certain* d'une vérité parce qu'on en est certain, l'auteur ajoute :

« Le critérium que l'on désire de la vérité ne peut donc » être que pour ceux à qui on la communique, et qui » pourraient le contester ? Mais ce critérium n'est-il pas tout » entier dans la langue convenue ? « *Ecoutez bien !* » S'ils » sont convenus, par exemple, que le *rouge* serait le nom » d'une sensation particulière, et le *vert*, le nom d'une

» autre sensation, n'est-il pas évident qu'alors le *rouge* » n'est pas le *vert ?* Et pourront-ils le nier, sans être en » contradiction avec eux-mêmes ? » Ceci est vraiment merveilleux. Quoi! lorsqu'un homme veut prouver à un autre l'existence de Dieu, la certitude de sa démonstration n'est fondée que sur la convention même du langage! L'admirable métaphysique!

Non content d'être *philosophe*, M. Genty est encore mathématicien; et ses découvertes en mathématiques sont encore plus extraordinaires que sa philosophie. Jusqu'ici on avait assez généralement cru que les mathématiques tiraient leur certitude de principes déduits *à priori* de l'entendement humain. Condorcet s'était même aperçu que si on admettait *l'expérience* pour unique source d'évidence, ces sciences, éminemment intellectuelles, rentraient dans la classe des chimères et des êtres de raison. Mais ces difficultés sont trop au-dessous de M. Genty « Les vérités mathématiques, dit-il » (page 23), n'ont de valeur qu'autant que les hypothèses » que l'on a faites, sont appliquées à des corps réels, et » vérifiées ensuite par l'expérience. » Je serais bien curieux de savoir où M. Genty a *vu* des branches d'hyperboles s'approcher à l'infini de leurs asymptotes, sans pouvoir les rencontrer!... Voici qui est plus fort : « Ce n'est « qu'autant que, plaçant l'un sur l'autre deux triangles » réels qui ont un angle égal compris entre côtés égaux, » *les côtés de ces triangles seraient-ils des poutres*, on » voit ces deux triangles se confondre ensemble, que l'on » est en droit d'établir que, sous ces trois conditions, les » deux triangles sont égaux; *et c'est parce qu'il n'y a » pas de raison* de douter de cette superposition, dans » tous les cas semblables, que l'on en conclut l'égalité des » triangles qui présentent les mêmes conditions. » Eh! comment se fait-il donc qu'il n'y ait pas de raison de douter qu'une telle superposition puisse toujours se faire? Il

me semble que c'est là une grande question; car enfin l'expérience, mille fois répétée, d'un phénomène, ne peut nous donner qu'une probabilité plus ou moins grande de la répétition ultérieure de ce phénomène, et non point une certitude. Nous voyons tous les ans les jours varier de grandeur, d'après l'ordre des saisons; et cependant il n'est point impossible que l'axe de la terre, par une révolution imprévue, ne devienne perpendiculaire à l'écliptique; ce qui donnerait des jours constamment égaux: quelque certitude que nous ayons de l'inégalité actuelle des jours, il ne répugne nullement à la raison d'admettre la possibilité d'un tel changement. Il n'en est pas ainsi de l'égalité des triangles. La raison ne peut admettre aucune révolution dans la nature, qui amenât un ordre de phénomènes, dans lequel deux triangles, qui auraient un angle égal entre côtés égaux, ne fussent pas entièrement égaux; elle ne saurait même concevoir un tel ordre. Pourquoi donc, dans un cas, *l'expérience* ne donne-t-elle qu'une certitude conditionnelle, et, dans un autre, la conviction qui en résulte devient-elle inébranlable? Ce n'est pas M. Genty qui éclaircira cette difficulté; son parti est trop bien pris de ne pas remonter au-dessus de la sensation. « Si le senti-» ment me trompe, dit-il (page 47), j'embrasse mon er-» reur; et s'il m'égare, que je périsse avec lui. » Ce dévouement serait sans doute héroïque, s'il était permis de douter de la certitude du sentiment: mais M. Genty est *sûr* de son affaire: c'est avec la plus grande confiance qu'il s'écrie (page 72): « Les sentimens ne *trompent* » *jamais*, puisqu'il est toujours vrai que *l'on sente ce que* » *l'on sent.* »

Et c'est dans le 19e siècle, après les travaux des Kant, des Fichte, des Schelling, qu'on ose professer un si grossier sensualisme! Les conséquences d'une pareille métaphysique ne sont que trop faciles à déduire; et le *Système de la nature* est là pour nous en éviter la peine. Par une

contradiction bizarre, l'auteur, avec ces principes qui ne peuvent lui révéler autre chose que la matière, disserte à perte de vue sur la *simplicité* et l'*indivisibilité* de l'ame, que *l'expérience démontre être distincte* du corps; sur la morale, dont le principe est *l'intérêt personnel;* et enfin sur l'existence de Dieu, auquel *l'expérience* l'amène je ne sais comment. Au milieu de tout ce bavardage, c'est en vain qu'on chercherait un éclair de raison. M. Genty ne peut s'élever au-dessus de son *dogmatisme sensuel*; il reproduit tous les vieux argumens, sapés depuis long-temps par le *scepticisme*, comme s'il n'avait aucune connaissance des écrits des philosophes de cette école. Par exemple, pour démontrer l'existence de Dieu, il se sert de la loi de *cause et d'effet*, dépouillée par Hume de toute valeur objective; et, sans s'apercevoir du fondement vicieux qu'il donne à son raisonnement, il dit ensuite, avec un sérieux vraiment comique : « Un » être qui n'a pas eu de commencement ne peut pas avoir » de fin. — Pourquoi? — Parce qu'il est impossible de » concevoir, comme non existant, un être auquel on ne » peut concevoir de commencement. » — Belle conclusion, et surtout bien d'accord avec *la sensation!*

En se fondant sur cette même loi de *cause et d'effet*, on prouve aussi d'une manière très-rigoureuse, qu'il ne peut exister hors du monde un agent libre qui en soit la cause première. M. Genty l'ignore apparemment; car s'il avait connu cette preuve, il aurait été au moins étonné que la raison de l'homme pût démontrer deux choses opposées avec la même rigueur logique; et il aurait douté alors de la validité de ses argumens. C'est en parlant de ce phénomène intellectuel, que Kant a plongé pour jamais dans le néant cette métaphysique ignare qui ne s'appuie que sur des sensations, et qu'il a placé enfin hors de ses atteintes, et à l'abri de ses prétendues preuves, le dogme conservateur de l'existence de Dieu. Avec la métaphysique des *sens*,

le monde ne renferme qu'absurdité et contradiction ; avec la philosophie critique, la religion et la morale viennent lui donner la plus sublime destination : qu'on choisisse maintenant.

MONTFERRIER.

BIOGRAPHIE DES JEUNES DEMOISELLES, ou Vie des Femmes célèbres, depuis les Hébreux jusqu'à nos jours ; ouvrage destiné à l'instruction de la jeunesse, et orné de portraits en taille-douce. 2e édition, revue, corrigée et augmentée. Par Mad. Dufrenoy (1).

UNE demeure plus douce encore dans les demeures élyséennes, un bosquet particulier dans les jardins à jamais paisibles est réservé au sexe qui pourrait se passer de gloire, mais qui a de très-bonnes raisons pour ne pas renoncer à en obtenir. Cependant les femmes célèbres n'y sont pas toutes admises. La liste des noms consacrés dans ces quatre volumes n'en réunit que cent quarante-six, et pourtant elle doit être exacte : on assure que l'original est signé Rhadamanthe, et plus bas, Clémence Isaure, amie du *gai-savoir*. Peut-être l'espace est-il resserré par le fleuve inexorable. Un jugement sévère vous en exclut, tendre et malheureuse Héloïse, et vous Sapho, plus ardente et non moins spirituelle. Ce n'est pas tout : un décret, impénétrable comme le destin même, en interdit l'entrée à l'illustre Hypathie, sans doute parce qu'elle succomba sous des mains peu accoutumées à de tels exploits ; ainsi qu'à la fameuse Leontium, uniquement parce que nous avons jugé digne de tous maux son ami, le sage et aimable Epicure. Mais vous y serez au premier rang, femmes couronnées, que vos maris gênaient dans votre sollicitude pour le bien

---

(1) Quatre vol. in-12, avec portraits. Prix, 12 fr., et 16 fr. par la poste. Paris, 1820. Chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 30.

général, et qui sûtes de quelle manière, en brisant un rouage superflu, on commence à opérer de grandes choses.

Les éloges de cent écrivains, et les respects de la terre devinrent votre partage, ô Catherine! et cela devait être. Le czar Pierre fut immolé; vous n'en eussiez jamais signé l'ordre: vous régnâtes, le sort l'exigeait. Sur ces entrefaites, le jeune Ivan périt; vous régnâtes avec plus de sécurité. Le titre de prudente fut un de ceux que vous prîtes alors. Les deux autres n'étaient pas moins justes: les Orloff et les Potemkin firent reconnaître au loin votre sagesse, et la Pologne entière ressentit votre grandeur. Cependant, votre ombre, rassasiée de louanges, n'est plus sur le théâtre des supercheries humaines: ne s'incline-t-elle jamais devant l'ombre de Catherine Ire., qui, née dans l'indigence, et tombée dans la servitude, sauva le czar, et ne le remplaça qu'après lui avoir été fidèle; ou devant cette Eponine qui disait à Vespasien: Je puis mourir; plus heureuse que vous ne l'êtes à la tête de l'empire, j'ai passé neuf ans avec mon époux dans les ténèbres d'une caverne.

Il eût été facile d'établir, ou plutôt de hasarder entre les femmes célèbres des rapprochemens semblables à ceux des hommes illustres de Plutarque, ou d'opposer les penchans et les destinées de celles qui ont marché vers un même but par des chemins contraires. De temps à autre, la renommée sourit, soit qu'on se glisse près d'elle, soit qu'on s'y précipite. Les uns sont amenés en hâte par la victoire; les autres s'introduisent, tenant d'une main tranquille des tablettes écrites dans le silence. Le glorieux manoir a des portes inégales ouvertes à tous les vents. Après Porcie on y reçut Ayesha; on y voit les images de Cléopâtre et de sainte Agnès, de Mad. Roland et de Mad. Dacier, de Rachel et de Mad. Viot.

Mais l'auteur a préféré l'ordre le plus simple, l'ordre chronologique. Il y eût eu de l'affectation à passer d'un personnage à l'autre dans un récit non-interrompu; on a mieux

rempli l'objet de ces notices, en les présentant séparément, et dégagées de tout ce qui aurait détourné l'attention. Les moins importantes ont l'avantage de la concision ; les autres sont de véritables morceaux historiques. Ces tableaux rapides deviendront très-utiles au sexe, qui n'irait pas feuilleter des annales ou déchiffrer des manuscrits diffus, au sexe pour lequel il est toujours à propos d'aplanir les difficultés, bien qu'il sache aussi les vaincre, comme le prouvèrent et les Marguerite d'Anjou et les Duchâtelet. Au reste, il a suffi de suivre la marche du temps, pour réaliser quelquefois dans ce recueil les oppositions que l'auteur n'a voulu ni multiplier ni éviter. Ainsi Plotine, qui riait peu, ne voit aujourd'hui que les tribulations de sainte Félicité entre elle et une Romaine éloquente, dont, par bonheur spécial, le bourreau ne put abattre la tête; après sainte Bathilde, reine de France, on trouve la païenne Venda; enfin, une autre païenne, la belle Panthée, succède immédiatement à l'heureuse juive Debora qui, au moyen d'un bon clou et d'un petit marteau, « passa en sagesse Moïse, Josué, Daniel et Salomon. »

J'aime mieux, s'il faut l'avouer, cette surprenante villageoise des confins de la Lorraine, Jeanne d'Arc, que d'abord on exorcisa, que peu de mois après on suivit avec enthousiasme, qu'on résolut de brûler un peu plus tard, et qui enfin se trouve immortelle. Mais pourquoi accuser d'ingratitude Charles VII, qui, lui devant son trône, ne fit rien pour l'arracher des mains infâmes choisies par l'anglais pour cette condamnation dérisoire? Loin de mériter de tels reproches, ce prince montra beaucoup d'indulgence pour une sujette élevée si loin de sa cour : à peine vingt-cinq ans avaient refroidi les cendres du bûcher, que déjà le roi, se rappelant que Jeanne l'avait conduit à Rheims, imagina de faire prèndre quelques mesures pour réhabiliter sa mémoire.

Les femmes admises dans cette sorte de galerie ne le

doivent pas toutes à des qualités respectables, à de belles actions, à de hautes vertus. Il s'agit moins quelquefois de leur mérite, que de leur célébrité : cependant on repousserait celles qui n'auraient su se faire un nom que par des moyens odieux, et même on n'y célèbre que des faits honorables. Ces récits ne sont pas d'aveugles panégyriques : les violences du zèle, les écarts de l'intolérance n'y sont point excusés. Toujours orthodoxe, mais non pas injuste, l'auteur apprécie le caractère et les talens d'une reine protestante, de Jeanne d'Albret, l'heureuse mère d'Henri IV, et reproche en même temps à la superstitieuse Marie d'Angleterre une longue dissimulation, digne ressource d'un esprit faible, et un acharnement sanguinaire contre les ennemis du culte romain.

Les reines occupent naturellement une grande place dans ce recueil, et rappellent ainsi que les femmes auxquelles on refuse assez d'art et de force pour enfanter une tragédie passable, réussissent du moins dans le gouvernement des états, et même dans le commandement des armées. On serait tenté d'en conclure que les émules des Sémiramis et des Marguerite de Valdemar pourront être un jour, avec quelque bonheur, les rivales des Saurin et des Lafosse. Il est fâcheux sans doute que Zénobie se soit laissée traîner derrière le char d'Aurélien ; mais que d'hommes malheureusement auraient envié les chaînes d'or que lui faisait porter l'insolente galanterie de son vainqueur ! La reine d'Egypte montra moins de résignation ; mais pourquoi décider que sa mort fut un « nouveau crime de son orgueil ? » Admirons sans réserve Arrie mourante, et pardonnons à Cléopâtre.

Depuis Sara jusqu'à Mme. de Staël, cette biographie embrasse trente-six siècles. L'un compensant l'autre, chacun n'a fourni que quatre femmes célèbres. Que de gloires oubliées sans retour ! Du moins celle de la bonne mère d'Isaac ne saurait périr : nous avons son portrait; on le

fit dans Gesère, par ordre d'Abimelech, le lendemain de l'enlèvement de Sara, et personne n'en conteste la ressemblance. Mme. Roland fut plus belle : dans trois ou quatre mille ans, on sera charmé de voir, au quatrième volume de cette biographie, ses traits gravés sans doute par son père. Philipon n'a pas été moins habile dans cet art que les contemporains de la première femme d'Abraham.

On le sait trop, nous n'avons guères, sur plusieurs personnages illustres, que de simples traditions; rapportons-les, afin de dire quelque chose, *ne taceatur;* mais ne les donnons pas pour des faits incontestables. Renvoyons les épisodes romanesques d'un récit dont le fond ne serait pas imaginaire, à ces tristes compositions qui, sous le titre de romans historiques, ou de fausses vérités, promettent le fade amusement d'une imagination asservie et d'une instruction équivoque. Il est des esprits indociles qui n'admettent point sans difficulté la fin tragique d'une Irène, dont Mahomet II doit avoir fait voler la tête au milieu de son camp presque mutiné. Le doute sera toujours, en histoire, le commencement de la sagesse; souvenons-nous surtout de cette maxime, lorsqu'il s'agit d'un vainqueur un peu farouche et long-temps détesté, lorsque nous parlons d'un infidèle que les vaincus seuls nous ont fait connaître.

D'autres fautes, des fautes peu importantes, auraient dû pourtant disparaître dans une seconde édition. Le mot papisme ne se prend qu'en mauvaise part; Mad. Dufrenoy n'a pu s'en servir que par distraction, même en parlant d'une célèbre hérétique. Dans l'article consacré à la reine, femme de saint Louis, on trouve que Louis IX partit *en* Palestine. Ailleurs, Théodelinde désire qu'Algilufe abjure l'arianisme, et devienne un roi chrétien; mais les ariens étaient chrétiens, et leur église se trouvait la plus nombreuse. Dans la notice sur Cléopâtre, on lit qu'ayant régné vingt-deux ans, elle avait partagé pendant quatorze la for-

tune d'Antoine : il eût fallu dire, pendant quatorze ans. Je n'ajouterai plus qu'un mot à ces remarques trop minutieuses ; il s'agit d'Arrie : elle *adorait* son enfant. Cette expression ne paraît pas assez grave ; on la remarque dans ces leçons biographiques, parce que le style en est généralement très-convenable, et d'une simplicité qui n'exclut ni la force ni l'élégance.

DE SÉNANCOUR.

REVUE CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE DE FRANCE, *depuis la première convocation des notables, jusqu'au départ des troupes étrangères*, 1787—1818. Grand in-8° de cinquante-deux feuilles, papier fin et satiné, caractère petit-romain, et très-large justification. Prix : 11 fr. A Paris, chez Firmin Didot père et fils, rue Jacob, n° 24.

ON connaît à peine aujourd'hui, on saisit confusément encore la succession et les rapports des innombrables événemens de la révolution de France, le drame le plus étonnant de l'histoire moderne, et l'un des plus extraordinaires de tous les âges. En présenter les scènes dans leur ordre ; les diviser en actes, dont chacun forme un tout, montrer comment ils dérivent les uns des autres ; indiquer l'esprit général d'une grande nation poussée tout entière sur ce théâtre ; signaler les mouvemens des gouvernemens étrangers qui, de spectateurs, deviennent acteurs principaux ; faire ressortir les nombreuses disparates, et les expliquer : voilà le but que paraît s'être proposé l'auteur de cet écrit sur un sujet dont jusqu'ici on a plus considéré les détails que l'ensemble. Certes, c'est une entreprise d'une grande utilité, mais bien difficile, que de présenter le tableau d'une action aussi vaste, aussi mobile, aussi long-temps soutenue, aussi mêlée d'accessoires, et à laquelle tout le monde civilisé a pris part, ou en masse, ou successivement.

L'ouvrage se divise en six périodes. La première commence à l'assemblée des notables de 1787, qu'on peut assigner comme l'instant précis de la naissance des principes constitutionnels, et finit avec le pouvoir de Louis XVI; la seconde période comprend la domination de la *Convention;* la troisième est l'histoire du *Directoire*; la quatrième renferme le *Consulat;* la cinquième nous représente les dix années de la *domination impériale;* et la sixième offre tout cet intervalle de temps rempli par l'auguste dynastie qui nous gouverne, depuis le jour où elle fut rendue à la France, jusqu'à celui où l'on obtint l'entière délivrance du territoire. C'est, en effet, au départ des troupes confédérées que la nation est devenue maîtresse d'elle-même, en voyant finir, et pour toujours, ses agitations intérieures, et l'incertitude de son indépendance politique.

On conçoit deux manières de présenter dans un cadre resserré cette époque historique : écrire un précis suivi, ou faire des tablettes chronologiques. L'auteur, en adoptant ce second procédé, et amenant les faits suivant l'ordre des temps, ne s'est pas condamné à une aride nomenclature : il y joint des digressions, ou plutôt des morceaux pleins d'énergie, de recherches et de réflexions qui, dans les matières d'un intérêt général, unissent, par une chaîne habilement tendue, les hauteurs du sujet, et forment un véritable corps d'histoire. Il a su associer à la méthode régulière du président Hénault, la manière hardie de Schiller, historien de la guerre de trente ans, qui, s'attachant aux principales circonstances, aux hommes éminens, peint à grands traits les uns et les autres. Quoique les tableaux de l'écrivain allemand soient jetés dans des cadres séparés, le spectateur saisit sans peine et l'ensemble du sujet, et la succession des événemens : ainsi qu'après avoir vu les vingt tableaux de Lesueur, on connait toute la vie de Saint-Bruno.

L'auteur, dont nous analysons l'ouvrage, devait déterminer l'étendue de ses articles d'après l'intérêt dont ils seraient susceptibles. N'omettre aucun fait de quelque importance ; négliger les faits qui, peu considérables en eux-mêmes, n'amèneraient point de résultats : voilà son but, et il paraît y avoir atteint. C'est un voyageur qui peut bien noter sur ses tablettes les bornes milliaires et les bourgades qu'il rencontre, mais qui ne décrit avec complaisance que les lieux dignes de ses souvenirs. Le même espace ne sera point accordé à la capitulation de Longwy, du 23 août 1792, et à celle de Paris du 31 mars 1814. La sagacité de l'auteur ne laisse rien à désirer, non plus que son exactitude; et celle-ci est d'un grand prix. La révolution a parcouru son orbite avec une telle rapidité, et ses phases ont été si mobiles et si inégales, que les hommes qui l'ont considérée avec le plus d'attention, commettent encore beaucoup d'anachronismes. Autant vaudrait exiger du spectateur d'un feu d'artifice qu'il indiquât l'ordre dans lequel les fusées se sont succédées. La *Revue chronologique* arrête toutes ces traces fugitives, sous les yeux du lecteur, par un dessin bien net, par une méthode facile très-supérieure à *l'abrégé* du président Hénault.

Au moyen de cette habile distribution des matières, dans le livre qui nous occupe, on évite de confondre les dates et les faits. Si, d'abord, on le lit comme une narration historique, on saisira les progrès de la révolution; on en obtiendra une vue d'ensemble; on en découvrira les différens aspects, et cela malgré les fréquentes transitions : tel est au moins l'effet qu'a produit sur nous une lecture suivie. Si l'on cherche un fait particulier, on le trouve à l'instant; et, à l'aide des renvois disposés partout avec un soin extrême, on acquiert une connaissance exacte des faits qui s'y rattachent. Veut-on, par exemple, se rendre compte des actes principaux relatifs au *Système continental*, la table les indique, et leur lecture successive en

montre l'esprit. En consultant le mot *Assignats*, on a la liste des émissions de ce papier-monnaie, et de son décours jusqu'à sa dépréciation totale. L'article ***Bourse de Paris*** présente les variations extraordinaires du prix des rentes, de ce thermomètre où se lisent si distinctement les maladies de l'opinion, et les résultats des commotions politiques. Les budgets de 1814 et des quatre années suivantes sont présentés dans leurs détails principaux. Enfin, tous les objets de quelque importance par eux-mêmes, ou susceptibles d'attirer une curiosité raisonnable, ont, pour ainsi dire, leur histoire particulière dans ce répertoire général de 1787 à 1818; de cet espace de trente-deux années, dans lequel on dirait que plusieurs siècles se sont serrés, comme les diables de Milton dans son ***Pandémonium***.

On retrouve également par les renvois de la table les grandes circonstances dans lesquelles parurent ceux d'entre les Français dont on aimera, ou dont on est forcé de retenir les noms. On rencontre quelques notices nécrologiques sur des personnages distingués : elles sont courtes, lorsque peu de traits suffisent à peindre leur caractère. — 4 avril 1817. « Mort du *maréchal Masséna, duc de » Rivoli, prince d'Essling*, âgé de 59 ans. Aussi brave » que Villars, et de plus sans ostentation, Masséna réunis» sait, sans doute, à une plus vaste capacité, une plus » grande énergie dans les occasions imprévues ou déci» sives. Mais le guerrier républicain, comme le courtisan » de Versailles, avait la faiblesse des richesses. Tant que » Zurich et Gênes existeront, leurs murs retentiront du » nom de Masséna. » Mais, doit-il juger Mirabeau, cet homme à facultés immenses et à faces diverses, écoutons-le : — « Fameux, dès son adolescence, par la fougue de son » caractère, les égaremens de sa conduite, ses emprison» nemens, et des écrits qui révélaient un implacable en» nemi du despotisme, il fut, au début des troubles,

» l'oracle du tiers-état, et le plus fort lévier des opinions
» démocratiques. La nature le doua de toutes les qualités
» qui agissent sur les hommes réunis. Aucun orateur
» n'excella comme lui dans cet art d'imprimer du mou-
» vement à la discussion, et de rendre sensibles à l'ima-
» gination les objets présentés d'abord à l'intelligence.
» L'amer sarcasme, l'ironie piquante, la mordante hyper-
» bole, la force de la pensée, l'originalité de l'expression,
» la véhémence du débit : tout cela donnait à ses dis-
» cours un effet prodigieux ; et, de tous les hommes élo-
» quens qui ont fait retentir leur voix dans nos assem-
» blées, il est le seul qui ait possédé l'éloquence des pas-
» sions dans la plénitude de sa puissance. Il est aussi celui
» qui en a le plus abusé : trop souvent il répandit de la
» tribune un torrent de menaces, d'anathêmes populaires,
» d'incendiaires déclamations, qui reproduisait ce spec-
» tacle du *forum*, lorsque Clodius, exécrable par ses
» mœurs, déshonoré même parmi les gens sans honneur,
» de patricien devenu plébéien, pour faire servir à ses in-
» térêts un peuple effréné, montrait au sénat le fer des
» prolétaires, et lui arrachait l'exil de Cicéron. Mais
» lorsque Mirabeau n'était point ému par une circonstance
» extraordinaire, qu'il n'était point irrité, ou qu'il argu-
» mentait en faveur d'une cause trop évidemment mau-
» vaise, il divaguait, devenait obscur; et cette molle
» verbosité, dont il ne pouvait alors se défendre, lui
» dérobait tous ses avantages.

» Mirabeau subjugua d'abord; il entraîna long-temps
» la majorité de l'Assemblée constituante; plus tard, il y
» contenait la faction naissante des jacobins : aussi a-t-on
» cru qu'ils avancèrent ses jours. On ne saurait du
» moins douter qu'il ne fût revenu de ses emportemens
» contre la royauté. Surmontant, par la vigueur de son
» génie, l'orgueil le plus irascible, et les vices les plus in-
» vétérés, il sentait la nécessité de relever la cause de la

» raison et de la justice; il voulait s'établir médiateur
» entre les passions démagogiques et les préjugés opiniâ-
» tres. Mais il eût vainement essayé d'arrêter ce fleuve
» qu'il avait lui-même déchaîné. Ayant tué la monarchie,
» en soufflant sur l'esprit qui la vivifiait, par quel pro-
» dige en eût-il ranimé le simulacre? En vain, s'écria-
» t-il : *La popularité que j'ai ambitionnée, et dont*
» *j'ai eu l'honneur de jouir comme un autre, n'est*
» *point un faible roseau. Si vous faites une loi contre*
» *les émigrans, je jure de n'y obéir jamais : je com-*
» *battrai les factieux*....... Ce discours fut le dernier
» éclair d'une éloquence désarmée de ses foudres. La mort
» et l'existence de cet homme extraordinaire furent éga-
» lement funestes à la France. »

L'auteur de la *Revue* unit ainsi deux mérites qui semblent s'exclure : la patience qui a présidé à la classification des détails de son livre, et le feu qui en vivifie les parties saillantes. Il ne met pas seulement en œuvre les matériaux entassés dans nos annales, mais encore tout ce qu'une diplomatie artificieuse et des opinions ennemies publiaient au-dehors, et dont les prohibitions nous dérobaient l'existence : c'est la voix de l'Europe qu'il nous fait entendre. Il n'appartient pas à ce journal, spécialement consacré aux objets littéraires, de vérifier les jugemens que porte l'auteur sur les six périodes dont il écrit l'histoire, et sur les principaux personnages qui ont figuré dans quelques-unes, et quelquefois dans toutes : tout ce que nous pouvons dire, c'est que le juge a motivé ses sentences, et que chaque lecteur est libre de les approuver ou de les blâmer, en attendant que la postérité prononce en dernier ressort. Nous n'en remarquerons pas moins, à l'honneur des lettres, toute la puissance qu'un écrivain inconnu peut exercer, sans autres titres que la raison et le talent; car il ne nous paraît pas douteux que cet ouvrage ne doive faire une forte et longue impression.

On nous demandera, sans doute, dans quel esprit, dans l'intérêt de quel parti est fait ce livre qui juge tous les partis ; nous répondrons que si les amis de la vérité, de l'ordre et de la justice, font une faction, l'auteur en est certainement. Mais enfin quel est cet anonyme ? Problême difficile : quand il parle des finances, nous le croyons financier; quand il raconte les batailles avec une précision et une clarté surprenantes, nous le jugeons militaire ; et s'il analyse la marche de l'administration, nous nous le représentons vieilli dans les affaires publiques. Cependant la rigueur avec laquelle il juge les hommes, nous fait douter de ce dernier point ; il n'accorde pas assez à la faiblesse humaine, à l'entraînement des circonstances, à la main de fer de la nécessité. L'indulgence est fille de l'expérience : cependant nous devons avouer que le sévère anonyme est un homme essentiellement de bonne foi. S'il poursuit avec vivacité les tyrans, les fourbes, les concussionnaires, et si son indignation redouble à chaque récidive des criminels puissans, il s'enflamme aussi pour les nobles sacrifices, pour les grandes infortunes, pour les résolutions magnanimes, de quelque part qu'elles viennent; et il n'admire pas moins la bravoure et la vertu sur la rive droite du Rhin que sur la rive gauche. Cherchez encore, si vous voulez, un écrivain vraiment indépendant, vraiment impartial ; moi, je l'ai trouvé. Son livre doit être désormais le guide et le manuel des gens de bien.

Une réflexion nous frappe, et nous nous demandons si, dans le siècle dernier, on publiait beaucoup d'écrits où l'on remarquât la hauteur de raison, la fermeté de caractère et la vigueur de principes qui signalent celui-ci. Il est impossible de méconnaître dans cette production les progrés de l'esprit public, l'avancement général des idées dans la science du gouvernement, et le fruit des malheurs et des tempêtes civiles. Voila un livre mûri sous le tropique de la révolution ; il est substantiel ; son style

n'a ni manière, ni monotonie, ni recherche académique ; vif, ferme et chaud, il abonde en figures neuves et originales, excite l'attention, et provoque à penser. Dans ce volume, qui fait honneur aux presses de M. Firmin Didot, l'imprimeur a mis au moins la matière de quatre volumes, et l'auteur l'esprit de cinquante. Mais ce dernier y a joint ce qu'on ne trouve pas toujours dans les ouvrages les plus vantés : de la conscience, de l'honneur, du courage, en un mot, les talens et les vertus d'un historien. Ah! je le lui conseille, qu'il se garde bien de rompre l'anonyme!

(Article communiqué.)



NÉCROLOGIE.

Jean-Lambert Tallien, né dans la condition la moins élevée, exerça, jeune encore, une grande influence sur les destinées de l'état. Ces contrastes sont ordinaires au milieu des vicissitudes générales. Dans un temps plus tranquille, on regarderait comme infidèles, on prendrait pour les écarts d'une imagination romanesque, plusieurs détails exacts de la vie de nos contemporains. Ceux d'entre eux qui étaient sortis de l'enfance avant 1789, appartiennent surtout à une époque qui fait exception dans le cours des âges : il eût paru fort étrange alors de ne rien voir de singulier, de n'être exposé à rien d'imprévu.

Dans un de ces dangereux caprices que l'histoire explique comme elle peut, la fortune imagina de donner à

la France, pour maître, un petit avocat de province, et pour libérateur le fils d'un portier. Tallien avait à peine vingt-huit ans, lorsqu'il décida la journée du 9 thermidor. Trois jours auparavant, sa perte avait été résolue : on en trouva la preuve dans une lettre encore existante, et signée de Robespierre, ainsi que de ses deux complices : c'était le 6 thermidor. Robespierre voulant saisir enfin la dictature, s'efforçait de rejeter sur d'autres membres de la Convention, presque tout l'odieux de ce qui s'était fait jusqu'alors. Tallien eût été immolé en qualité d'homme *sanguinaire ;* effectivement on l'accusait d'avoir approuvé ou autorisé les masacres des denx et trois septembre.

Dans d'autres momens difficiles, plusieurs personnages eurent à se louer de son humanité courageuse ; mais il manqua peut-être de cette fermeté plus rare, qui nous fait suivre assez tôt des principes sûrs, et qui, sans refroidir le zèle, ou écarter tous les périls, nous laisse exempts de graves reproches. C'est sans doute à sa conduite honorable en de certaines circonstances, qu'il dut la liberté de rester dans sa patrie durant les six dernières années. Avant 1814, il était commissaire des relations commerciales dans Alicante. On sait qu'il avait rédigé, à Paris, *L'Ami des Citoyens ;* et au Caire, la *Décade égyptienne ;* qu'avant de siéger à la Convention, et ensuite aux Cinq-Cents, il avait été secrétaire-général de la commune de Paris ; et qu'enfin, peu de temps après le 9 thermidor, il avait épousé Mad. de Fontenay, née Cabarrus, aujourd'hui princesse de Chimay. Agé de cinquante-quatre ans seulement, il vient de terminer sa carrière, le 16 novembre, dans un état voisin de l'indigence.

Le roi et l'armée viennent de faire une grande perte dans la personne de M. le baron Alexandre Cavrois, officier de la Légion d'honneur, chevalier de l'ordre royal

et militaire de Saint-Louis, décédé, dans la 47e année de son âge, à Versailles, le 22 de ce mois.

Le général Cavrois était né à Coigneux, arrondissement de Doulens, département de la Somme. Militaire dès l'âge le plus tendre, il fit toutes les campagnes de la révolution, suivit en Egypte l'élite de nos guerriers, et y reçut un sabre d'honneur sur le champ de bataille. Au retour de cette malheureuse expédition, il fut compris dans la première organisation de la vieille garde, et passa successivement du grade de lieutenant à celui de général de brigade dans les guerres d'Autriche, de Prusse et d'Espagne. C'est revêtu de ce grade qu'il a fait les dernières campagnes. Les blessures graves qu'il avait reçues, particulièrement au combat de Brienne, n'ont jamais été parfaitement cicatrisées, et ce sont elles qui viennent de causer sa perte prématurée.

Il laisse dans le désespoir une famille sans fortune, et de nombreux amis dignes d'apprécier sa brillante valeur et sa loyauté.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

— Le célèbre écrivain allemand Schlegel, connu si avantageusement parmi nous, par le séjour qu'il a fait, et par les écrits qu'il a publiés en France, et qui, en soutenant de brillans paradoxes, a développé beaucoup d'esprit et de vastes connaissances, est actuellement professeur à l'université de Bonn, dans le grand-duché prussien du Bas-Rhin. Il publie dans cette ville un ouvrage périodique, intitulé : *Bibliothèque indienne*, et qui est consacré à faire connaître, à recueillir, et à présenter sous leur véritable jour toutes les antiquités scientifiques, littéraires et philologiques, morales philosophiques et reli-

gieuses des différentes parties de l'Inde. Le premier cahier de cet ouvrage vient d'être publié et d'obtenir beaucoup de succès; il en paraîtra quatre par an, à des époques déterminées. Le prix de chacun d'eux est de 3 fr. 50 cent. On les trouve chez le libraire Wrebr, de Bonn.

— Le docteur Trudon, à Constantinople, et le docteur Lafond, à Thessalonique, ont fait des expériences qui tendent à prouver que la vaccine est un excellent préservatif contre la peste. Cette heureuse découverte doublerait les avantages de celle de l'illustre Jenner.



THÉATRES.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Première représentation de l'Idiote, *opéra-comique en trois actes.*

Plan vicieux, action nulle, dialogue trivial, musique sans couleur : voilà ce que peut dire de *l'Idiote* la critique la plus bienveillante. Depuis long-temps le théâtre Feydeau nous menaçait de ce chef-d'œuvre, sur lequel les doctes sociétaires membres du jury d'admission fondaient, dit-on, l'espoir d'un grand succès : une soirée a détruit toutes leurs illusions, et il n'est resté de cette maladroite tentative qu'une nouvelle preuve du goût et du tact qui distinguent ces messieurs.

La jeune et belle Ernestine, héritière d'une fortune de deux millions, feignant l'*idiotisme* par l'ordre de son père,

proscrit pour un duel; un amant sensible et *délicat*, n'adorant de tous les avantages d'Ernestine que son *imbécillité;* une espèce de chevalier d'industrie, ne visant qu'aux deux millions; un petit-maître rimailleur à attaques de nerfs, prétendent aussi à la main de l'héritière; un oncle et une tante plus *idiots* que leur nièce; un médecin ridicule, dissertant avec gravité sur l'*idiotisme* et la *monomanie :* tels sont les personnages intéressans qui, pendant trois actes, entrent et sortent sans motifs raisonnables. Joignez à cela quelques vieilles épigrammes contre les femmes, en style du boulevard; une critique d'*Armide* en chanson, dans laquelle, entr'autres bonnes plaisanteries, on trouve que Renaud s'étend comme un *veau* sur le théâtre; des vers du petit-maître, semblables à celui-ci, qui s'adressent aux beaux yeux de l'idiote :

> Le ciel n'a qu'un soleil, Ernestine en a deux.

ajoutez enfin force inconvenances, et vous aurez une faible idée de toutes les belles choses qui se trouvent prodiguées dans ce *défunt* ouvrage.

Malgré les efforts d'une cabale imposante, la chute de l'*Idiote* a été si complète, que le rideau est tombé avant le chœur final, au moment où Ernestine apprenant la fin de l'exil de son père, cesse de *dissimuler*, et redevient tout à coup une fille d'esprit. La plus grande partie des spectateurs n'a pu comprendre ce dénouement : l'auteur, par un oubli qui décèle la plus profonde ignorance de la scène, n'ayant point appris au public, dès le premier acte, que l'*idiotisme* n'était que simulé.

La musique, quoique généralement froide et insignifiante, est certainement meilleure que le poëme; elle est écrite avec assez de pureté, et j'ai même remarqué un duo et un trio qui ne manquent pas de mérite. Quant au morceau d'*Armide*, sur lequel le compositeur a sans doute beaucoup compté, il ne m'a semblé qu'une véritable profanation, par l'affectation de rappeler les *motifs* de Gluck au sujet de la

plus misérable parodie. Au total, le poëte ne peut se plaindre du musicien, ni le musicien du poëte : ils sont presque au même niveau ; et, si j'en crois la médisance, ce n'est pas la première *glissade* qu'ils font de compagnie.

En dépit des sifflets du public payant, de prétendus *amis* ont demandé les auteurs à grands cris, et, après une demi-heure de contestation, Ponchard est venu déclarer qu'ils désiraient garder l'anonyme. *C'est le trait le plus spirituel de leur pièce !* s'est écrié aussitôt un mécontent, du milieu du parterre.

THÉATRE ROYAL ITALIEN.

Première représentation de Torvaldo e Dorliska, *opéra de Rossini.*

Grande joie parmi nos petits compositeurs de Feydeau! grande joie parmi les élèves *lauréats* de l'Ecole royale ! Rossini est tombé ! Ce colosse qui menaçait de tout envahir, a fait bâiller ses plus chauds admirateurs ; et pour peu que la *bienveillance* du *signor* qui dirige l'Opéra-Buffa, puisse encore déterrer, pour la plus grande gloire de l'art, quelques vieux péchés du *maestro* étranger, le public passera bientôt de l'excès de l'enthousiasme à celui du mépris : *Sic transit gloria mundi.*

La première représentation de *Torvaldo e Dorliska* avait amené une foule impatiente de prendre en défaut l'auteur à la mode. Beaucoup d'*amateurs*, importunés du bruit continuel des *bravos* qui lui sont prodigués, étaient prêts à le traiter comme ce brave paysan traita jadis *Aristide*, par ennui de l'entendre si long-temps surnommer le juste. Directeur, musiciens, acteurs, tout faisait partie de la conspiration. On savait d'avance que *Torvaldo e Dorliska* était un essai de la jeunesse de Rossini, qu'il ne compte même plus au nombre de ses ouvrages ; et chacun voulait jouir de la défaite de l'impertinent compositeur qui ose joindre la mélodie, la grâce et

l'esprit, à l'harmonie. Le triomphe des conjurés a été complet : les plus intrépides *rossinistes* ont reculé d'effroi devant Mlle. Naldi, qui a chanté faux, et devant Naldi qui n'a pas chanté du tout. La tournure grotesque du *tyran* Pellegrini, a pu seule égayer cette triste soirée, et le public,

Honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

J'espérais que l'administration des Italiens ne pousserait pas plus loin cette mauvaise plaisanterie, et je comptais laisser dormir en paix le *Torvaldo* et sa langoureuse *Dorliska ;* mais j'apprends qu'au mépris des droits du public, on prépare pour mardi une seconde représentation. *J'y serai*, et dans le prochain numéro je donnerai une analyse détaillée de cet ouvrage, qui, malgré sa faiblesse, ne me paraît pas de nature à justifier complétement l'allégresse des uns et le désappointement des autres.

TIMON.



LA DISTRACTION D'UN POÈTE,
Anecdote.

L'adroite Élisabeth, de glorieuse mémoire, allait monter au trône d'Angleterre; le peuple, que les persécutions nombreuses de Marie avait plongé dans la stupeur, renaissait à l'espérance, et les poëtes célébraient à l'envi cet heureux événement. Les avenues du Parnasse sont remplies d'auteurs à gages : quelquefois ces enfans perdus d'Apollon,

persuadés que la route du Pinde conduit souvent au temple de la Fortune, s'étudient à moduler leurs accens sur tous les tons ; ils chantent avec une égale facilité, suivant les circonstances, l'arrogance superbe de Tarquin, ou le stoïque courage de Brutus.

Il existait à cette époque, à Londres, un homme de mérite nommé Brown, qui sollicitait assiduement, depuis plusieurs années, un emploi dans le ministère. Le jour où la fille de Henri VIII fut amenée en triomphe de Herfield, il se trouva sûr son passage comme elle entrait à la chapelle de la Tour. Le courtisan des Muses était doué d'un extérieur séduisant. La reine l'accueillit avec bonté ; elle reçut d'un air de bienveillance les vers qu'il avait composés pendant qu'elle languissait captive ; et le sourire le plus aimable fut sa réponse, lorsqu'il osa lui demander la permission de lui offrir un poëme sur la mort tragique de son auguste mère. Le sourire d'une reine fait souvent éclore mille désirs ambitieux : il encouragea les espérances de Brown. En rentrant chez lui, il se mit en toute hâte au travail, car le premier vers du poëme était encore à naître. Cependant, telle est la magique influence de l'ambition, cet ouvrage, qui, dans une autre circonstance, aurait coûté beaucoup de veilles à son auteur, fut achevé dans la nuit même. Il se flattait que les bonnes intentions de la reine l'appelleraient bientôt à quelque emploi lucratif; mais pendant un mois, chaque jour vit peu à peu s'évanouir son espoir.

Brown commençait à croire qu'ainsi que ses prédécesseurs, Elisabeth négligerait de récompenser les talens, lorsqu'un matin il reçut un billet obligeant du premier ministre, qui lui annonçait que son auguste souveraine daignerait le recevoir le même jour à midi. Les poëtes de cour concevront sans peine la joie de Brown ; et comme c'est particulièrement pour eux que j'écris, je n'essayerai pas de peindre les transports auxquels il s'abandonna. Dans son ivresse, le bienheureux manuscrit qui devait le conduire, non pas

à l'immortalité, mais peut-être au parlement, fut couvert d'un papier dont aucun trait n'avait encore terni la blancheur éclatante, et noué avec grâce par un ruban noir qui indiquait la tristesse du sujet. Brown tira d'une antique armoire dans laquelle il les avait laissés languir pendant les dernières années du précédent règne, ses magnifiques habits de cérémonie, et le nouveau courtisan employa toute la matinée à sa toilette.

L'horloge n'avait pas encore sonné midi, lorsque le favori d'Elisabeth vint en personne chercher son protégé. Cet insigne honneur acheva de faire tourner la tête à Brown; et il mit tant de précipitation à rejoindre le ministre, qu'il crut un moment avoir oublié son poëme; mais un examen sérieux dans les poches de son pourpoint, où il trouva le manuscrit roulé, le tranquillisa.

L'aimable accueil de la reine flatta la vanité du jeune auteur; il ne put défendre son ame d'un léger mouvement d'orgueil; et il présentait son ouvrage d'un air de triomphe, lorsque la couleur du ruban lui causa une désagréable surprise. Il était bien certain d'avoir choisi lui-même un nœud noir, et ce ne pouvait être que par un oubli de sa jeune sœur, qu'il trouvait son poëme entouré d'une faveur verte. Quoi qu'il en soit, il n'eut pas le temps de s'appesantir sur cette circonstance : la reine le congédia, après lui avoir demandé s'il n'aimerait pas à être attaché à son cabinet particulier.

La phrase d'Elisabeth était trop claire, pour que Brown pût se méprendre sur le sens. Il ne douta pas un seul instant qu'elle n'eût le dessein de l'approcher de son auguste personne; et comme le sentiment du bonheur est presque toujours expansif, il éprouva vivement le désir de faire partager le sien, et passa le reste du jour à parcourir la ville, pour annoncer à toute sa famille sa future élévation.

Il était fort tard lorsque Brown rentra chez lui, la tête

pleine d'agréables souvenirs : jamais il n'avait reçu tant de preuves d'affection ; jamais, sans cette heureuse circonstance, il n'aurait osé se flatter de posséder un aussi grand nombre d'amis. Quoique la nuit fût alors fort avancée, sa sœur l'attendait encore. — Ah mon Dieu ! s'écria-t-elle dès qu'il entra, dans quelle inquiétude vous m'avez jetée ! Comment avez-vous fait pour remplacer le manuscrit que vous aviez laissé sur votre bureau ?—Brown, pétrifié, ne pouvait détourner ses regards inquiets de dessus le rouleau à la faveur noire que sa sœur tenait à la main. Elle continua : vous avez supléé cependant à cet oubli, car on a rapporté ce soir, du cabinet de la reine, ce paquet et cette lettre. Brown la prend, l'ouvre d'une main mal assurée, et trouve ce qui suit, de l'écriture même d'Élisabeth :

« Votre genre d'esprit ne me paraît pas convenir aux » travaux diplomatiques : j'admire votre rare talent ; je » vous engage à suivre la carrière poétique, pour laquelle » vous êtes si heureusement né, et à renoncer pour tou- » jours aux emplois qui exigent une opinion fixe et des » principes inébranlables. Vous recevrez, dans les cent » guinées que je vous envoie, la seule récompense que je » puisse vous offrir. »

Le malheureux auteur, pour lever les doutes cruels qui commençaient à confondre ses idées, examine avec attention le manuscrit qui s'est trouvé, comme par enchantement, dans sa poche. Hélas ! qui pourrait peindre son désespoir et sa rage, en reconnaissant des vers adressés à Marie, en l'honneur de l'arrêt du parlement qui déclarait illégitime le mariage d'Anne de Boulen et la naissance d'Elisabeth ! Ils étaient restés là depuis le jour où Brown avait essayé, sans succès, de les offrir à la défunte reine.

MODES.

Les chapeaux sont généralement d'une grande simplicité ; on les orne de fleurs et de rubans de la même couleur que leur étoffe.

Les tailles des robes ont commencé à raccourcir, et les dos deviennent un peu moins plats. Le velours simulé et le reps sont en grande faveur. Les dernières coupes sont à la vierge, avec des manches courtes.

Les schalls longs se portent de manière à laisser voir toute la taille.

Le chinchilla est moins recherché que l'hiver dernier. Les fourrures en vogue sont la martre et le renard bleu. Les élégantes préfèrent la *zibeline* et la *grèbe*, qui sont d'un prix excessif.

Les hommes s'enveloppent toujours de balandras ou d'un manteau noir à l'espagnole, doublé en velours rouge, avec un gland de même couleur à chaque coin.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Les Séductions, par Mad. J. J. L. G. 4 vol. in-12. A Paris, chez Ladvocat, libraire. Palais-Royal, galeries de bois. Prix : 10 fr. br., et 12 fr. franc de port.

Et chez Eymery, libraire de la *Minerve littéraire*, rue Mazarine, N°. 30.

ERRATA.

Page 101, ligne 23, Bassilicato ; *lisez*, Bassilico.
103, 14, principes monarchiques ; *lisez*, principes anarchiques.
128, 18, garnissent ; *lisez*, garnissaient.
140, 11, parlant ; *lisez*, partout.
Idem, 35, Rennes ; *lisez*, Rome.

Imprimerie d'Ant. Bailleul, rue Thibautodé, n°. 8.

LA MINERVE
LITTÉRAIRE.



FRAGMENT *du second chant de* FRANCUS, *poëme inédit.*

Albion, fils de Neptune, repoussé des remparts de Lutèce, est remonté sur sa flotte, et s'abandonne à la rapidité des eaux de la Seine. Les Celtes et les Troyens de Francus le poursuivent, et l'assaillent de leurs traits.

Sur la plage s'étend leur foule menaçante.
Leurs cris sur les vaisseaux reportent l'épouvante.
Albion s'en alarme; il voit de toutes parts
Pleuvoir sur les rameurs une grêle de dards.
« Amis, dit-il, amis, détournons cet orage;
» Trompons de l'assaillant l'infatigable rage.
» Dépouillons-nous; allons, et de nos vêtemens
» Faisons-nous contre lui d'épais retranchemens. »
Sur la flotte aussitôt sa voix est entendue.
De la proue à la poupe une corde est tendue;
L'un à l'autre rejoints, l'un sur l'autre entassés,
S'élèvent sur le bord les manteaux hérissés.
Contre ce long rempart le javelot expire.
Sur les bancs protégés le nautonier respire;
Et, riant du vain bruit de ces traits impuissans,
D'un rapide aviron fend les flots blanchissans.
D'Albion déjà même éclate l'arrogance.
Il a cessé de craindre, il menace, il offense,

Quand de l'arc de Francus un trait s'est échappé,
Et du fier Albion le pilote est frappé.
Au pied du gouvernail le pilote est sans vie.
Sur les flots, à leur gré, le vaisseau tourne et crie;
Trop lent à l'éviter, le vaisseau, qui le suit,
S'en vient de l'éperon le heurter, et s'enfuit.
Le fleuve enflant alors ses ondes courroucées,
Rejette sur les bancs les rames fracassées,
Se dresse en écumant, frappe à coups redoublés
Et le timon roulant, et les flancs ébranlés,
Inonde la galère; et, pour hâter sa perte,
Tournant aux javelots la poupe découverte,
Dans ses noirs tourbillons l'entraîne vers ses bords.
Du Celte et de Francus quels étaient les transports?
Les bois retentissaient de leurs cris d'allégresse.
Des matelots tremblans redoublait la détresse :
La mort sous mille traits venait frapper leurs yeux.
Gémissans, prosternés, ils invoquaient les dieux;
Quand leur chef, dont l'adresse égalait la vaillance,
D'une terrible voix commande le silence.
Il court au gouvernail, il le redresse, il part,
Et, jetant sur le fleuve un farouche regard :
« Tu ne peux rien, dit-il, sur le fils de ton maître;
» Neptune vainement ne m'a point donné l'être. »
Puis, de la voix, du geste excitant les rameurs :
« Allons, ne craignez pas d'insolentes clameurs;
» Jetez ce noir limon dont le poids nous arrête :
» Prenez les avirons qu'épargna la tempête.
» Pour vous couvrir de honte il vous en reste assez.
» Levez ces vêtemens par les traits renversés.
» Ces traits vous ont fait peur; évitez leur poursuite :
» Fuyez, puisqu'il le faut, mais fuyez au plus vîte. »
C'est ainsi qu'Albion, dans ses discours hautains,
Insulte tour à tour les dieux et les humains.
Son indomptable orgueil brave son père même,
Et vomit contre lui l'injure et le blasphême.
« Non, tu n'es point assis au rang des immortels,
» Dit-il; c'est à la peur que tu dois tes autels.
» Un dieu souffrirait-il qu'errant de plage en plage,
» Son fils eût vu partout repousser son courage;
» Que ces lâches guerriers, trop indignes de moi,
» Eussent dans les périls abandonné leur roi?

» Ce vassal du trident, ce fleuve tributaire
» M'eût-il osé frapper d'une onde téméraire?
» Fuirais-je de ses bords? et ce peuple acharné
» De ses cris si long-temps m'eût-il importuné?
» Pourquoi m'arrachais-tu des plaines du Crinise?
» Quelle est cette contrée à mon sceptre soumise?
» Cet empire si vaste, où le dois-je chercher?
» Est-ce au fond de tes mers que tu veux me cacher?
» Montre-moi ton pouvoir, que je te reconnaisse.
» Etends sur mes vainqueurs une main vengeresse.
» Quelque lieu désormais qu'habite ce troyen,
» Qu'un empire rival s'élève auprès du sien;
» Qu'à sa gloire, à son peuple, à son sceptre fatale,
» Par sa honte et sa mort ma haine se signale;
» Puisse-t-elle, avant tout, embrasant l'univers,
» Soulevant contre lui les cieux et les enfers,
» Et dans mes descendans enfin éternisée,
» Ne voir qu'après son sang ma vengeance épuisée! »
Il se tait; et Neptune, au fond de ses palais,
Entend d'un fils chéri les horribles souhaits.
Il frissonne, il s'élance, et les mers en frémissent;
La terre au loin s'ébranle, et les monts retentissent.
Le char roule; le dieu s'est armé du trident.
Vers les plaines du jour il remonte en grondant:
La mer s'ouvre à grand bruit; les vagues blanchissantes
Sur le char éclatant retombent mugissantes.
Dans leurs antres profonds les tritons ont pâli;
Des coursiers immortels les flancs ont tressailli,
Et jusqu'aux cieux jaillit une humide poussière.
La Seine à leur abord se replie en arrière.
Le dieu vient, irrité, la foudre dans les yeux:
Il frappe du trident le fleuve audacieux.
Trois fois le fleuve fuit; et, cherchant un passage,
Dans les champs neustriens va porter le ravage.
Sur les ailes des vents, les nuages poussés,
Roulent brillans d'éclairs et de grêle affaissés.
L'épouvante, l'horreur, la mort est à leur suite;
Vers Lutèce, avec eux, la nuit se précipite.
A travers ce désordre, image du chaos,
La voix du dieu des mers a tonné sur les flots:
« Néréides, voguez sur ces eaux débordées;
» Parcourez, ô tritons, ces plages inondées:

» Guidez vers l'Océan les vaisseaux de mon fils. »
Il dit, et disparaît. Ses ordres sont remplis.
Des soins plus importans occupent sa tendresse :
Sous le char de son roi la mer fuit et s'abaisse.
Bientôt sont loin de lui les rochers de Calpé,
La Sicile et Mélite, au rivage escarpé,
Et Malée et l'Attique, aux opulentes plaines;
Aux bouches du Pénée il rejette les rênes,
S'élance impatient; et, du séjour des dieux,
Ses pieds touchent déjà le sommet radieux.
  Là, sur un trône d'or, le maître de la terre
Laissait à ses genoux reposer le tonnerre.
Neptune se présente, et, lui tendant la main,
« De l'Olympe, dit-il, auguste souverain,
» Pour un fils qui m'est cher, j'invoque ta puissance.
» La nymphe Tamesis lui donna la naissance;
» Et mon cœur, adoptant ce fruit de nos amours,
» Jura qu'un vaste empire embellirait ses jours.
» Cependant les coursiers que détèlent les Heures,
« Ont trois fois du soleil parcouru les demeures,
» Depuis que, de l'Etna désertant les coteaux,
» Mon fils n'a pour états que de frêles vaisseaux.
» C'est peu d'avoir souffert que les rois de Sicile,
» Effrayés de son joug, l'aient chassé de leur île;
» Que des Grecs, des Toscans et des noirs Africains
» Il ait dans son exil essuyé les dédains;
» Que des monts de Pyrène, au fond de la Bétique,
» Des colonnes d'Alcide à la terre celtique,
» Tous les ports de l'Ibère à ses voiles fermés,
» N'aient offert à ses yeux que des peuples armés :
» Le Gaulois, à son tour, ajoute à nos outrages.
» La Seine aujourd'hui même a refusé ses plages.
» Au mépris d'un serment par le Styx prononcé,
» Je vois de tous mes bords Albion repoussé.
» Quel Dieu, si ce n'est toi, qu'il craigne ma colère.
» Quel dieu s'opposerait aux desseins de ton frère? »
  Jupiter a froncé ses terribles sourcils.
Il répond : « Roi des mers, je sais quel est ton fils.
» Je sais de quel espoir tu flattes son audace,
» Et quel nombre de rois tu promets à sa race.
» Qu'ils règnent, j'y consens; et que ton amitié
» De tes vastes états lui cède la moitié;

» Mais la terre à mon sceptre est échue en partage,
» Et dans le fils d'Hector ton fils m'a fait outrage.
» Tant que je régnerai, tant que sur mes autels
» Je recevrai l'encens et les vœux des mortels,
» Dans l'Europe tranquille il n'a rien à prétendre;
» Et malheur à ton fils s'il ose y redescendre! »
Le dieu dont le trident fait tressaillir les monts,
Frémit, baisse les yeux, dévore ses affronts,
D'un monarque irrité redoute la vengeance,
Et garde, en s'éloignant, un farouche silence.
Il descend : tout l'Olympe a tremblé sous ses pieds.
Ses coursiers à sa voix bondissent effrayés.
Le char se précipite; et vers les champs de l'Ourse,
Plus prompt que la pensée, il dirige sa course.
La colère du dieu rompt enfin ses liens :
« J'accomplirai, mon fils, et tes vœux et les miens,
» Dit-il; un dieu jaloux te refuse un empire;
» Ton père te demeure, et saura te suffire. »
A ces mots il se lève, et, d'un œil irrité,
Parcourt de ses états la vague immensité.
Il revoit ces vaisseaux objets de tant de peines,
Fuyant vers l'occident les orageuses plaines,
Que le Batave un jour doit ravir à ses lois.
Là, s'arrête le dieu; là, sa puissante voix
Ouvrant de l'Océan les cavernes profondes,
Une île tout à coup sort du gouffre des ondes,
Grandit, s'étend, se perd dans un vaste horizon,
Portant déjà l'espoir d'une riche moisson,
De ses bosquets fleuris déployant la verdure,
Telle enfin qu'au printemps l'eût faite la nature.
Tout un peuple d'oiseaux, seuls hôtes de ces lieux,
Fait redire aux échos ses chants harmonieux.
L'aurore contemplait cette terre inconnue.
Du soleil qui paraît et s'étonne à sa vue,
Resplendissent au loin les rayons réfléchis
Sur ses bords escarpés que l'écume a blanchis.
Albion voit sa flotte à l'abri des orages,
D'un fleuve spacieux côtoyer les rivages.
Neptune, pour son fils prodigue de bienfaits,
A pris d'un vieux triton et la voix et les traits :
« Dans ces climats, dit-il, fixe ta destinée.
» C'est pour toi que naquit cette île fortunée.

» Les voilà ces états que t'a promis un dieu ;
» Va leur donner ton nom, et règne en paix. Adieu. »
Il se tait, et s'enfuit comme une ombre légère ;
Mais l'heureux Albion a reconnu son père.
Son cœur ne peut suffire à ses joyeux transports :
« Amis, dit-il, voilà le prix de nos efforts ;
» Au courage obstiné cède enfin la fortune.
» Hâtons-nous, descendons ; rendons grâce à Neptune ;
» Et toi, nymphe chérie à qui je dois le jour,
» Qui m'a transmis des dieux et le sang et l'amour,
» Je veux que de Saturne affrontant les injures,
» Ton nom, ô Tamesis ! passe aux races futures ;
» Il vivra dans ce fleuve, et qu'un dieu protecteur
» Daigne sur mes neveux étendre sa faveur ;
» Tant que ce fleuve aux mers apportera son onde,
» Sa gloire ira toucher aux limites du monde. »
Il dit, pousse au rivage, et, le sceptre à la main,
Dans ses nouveaux états descend en souverain.

VIENNET.

DE L'ORIGINE DE LA POÉSIE ITALIENNE.

On n'est pas d'accord sur l'origine de la langue des Italiens modernes. Les uns prétendent que l'italien d'aujourd'hui est un reste du jargon que parlait le bas peuple de l'ancienne Rome ; les autres regardent cet idiôme comme un nouveau mélange du latin avec les langues des nations barbares qui fondirent sur l'Italie. Dans cette dernière hypothèse, l'irruption des hordes venues de la Germanie aurait été pour la langue italienne ce que l'inondation du Nil est pour l'Egypte : une source perpétuelle de fécondité. L'italien est (surtout pour la poésie) ce que l'Italie est au reste de l'Europe.

La même divergence d'opinions règne à l'égard de l'invention de la poésie vulgaire ou moderne. Les Provençaux disputent cet honneur aux Siciliens, et ces derniers ont pour eux le témoignage de Pétrarque (1). Leurs premiers

(1) *Trionfo d'Amore*, cap. 4. *Epistola*, servant de préface aux *Lettres familières*.

essais n'ont pu parvenir jusqu'à nous : ce qui nous est resté est cependant très-remarquable pour l'époque où ces vers ont été faits, et par le rang qu'occupaient deux de ces poëtes (1).

La poésie moderne ou vulgaire, née en Sicile, fut perfectionnée en Toscane, et l'Italie doit ce nouvel ornement au beau sexe pour lequel la langue du vulgaire a été élevée à la dignité de langue écrite. Autrefois on n'écrivait qu'en latin qui était le langage consacré au culte, celui des savans et celui des affaires. La masse du peuple se souciait aussi peu du latin que de l'art d'écrire, qui pendant long-temps fut du domaine du clergé.

Mais les poëtes, inspirés par l'amour, sentirent la nécessité de s'exprimer dans un langage qui fût entendu par leurs maîtresses ; et c'est ainsi que les dames ont contribué à la formation de la poésie italienne. Béatrice a agi sur le Dante, Laure sur Pétrarque ; l'Arioste et le Tasse n'ont marché que sur les traces de l'amour.

Si l'Italie peut s'énorgueillir d'avoir produit des poëtes comparables à Homère, elle n'est pas moins célèbre par le grand nombre de ses poëtes lyriques. Nous regardons *Lemene* comme un digne émule d'Anacréon, et nous espérons que nos lecteurs nous sauront quelque gré de leur avoir rappelé un madrigal de ce favori des muses (2).

Voici le madrigal ou plutôt les deux madrigaux faisant suite l'un à l'autre. Les interlocuteurs sont *Philis*, *l'Amour* et *Vénus*.

---

(1) Frédéric II, empereur et roi de Sicile; le roi Enzo, son fils; Pietro delle Vigne, son secrétaire; Guido Giudice, et plusieurs autres.

(2) Francesco de Lemene, né à Lodi en 1634, et mort en 1704, a suivi tour à tour l'inspiration des muses sacrées et profanes. Ces dernières lui furent plus favorables de son vivant; mais il les désavoua sur le lit de mort. Il fit brûler un grand nombre de ses poésies.

Fillide. Oh che bel pomo d'or mi mostri, Amore!
Chi tel diede?
Amore. Mia madre; ed un pastore
Il diede a lei nelle foreste Idee,
Perchè vinse altre Dee
In lite di beltà.
Fil. E pur bello!
Am. Io te lo dono.
Fil. Ma, se accetto il bel dono,
Venere che dirà?
Ecco appunto, ella vien.
Am. Deh il pomo ascondi.
Fil. L'ascondo in sen per appressarlo al core.
Ven. Pur ti ritrovo, Amore, or mi rispondi.
Dov 'è il mio pomo d'oro?
Am. Io non lo so;
Ven. No, no, non mel negar, so che tu l'hai.
Am. Possa morir, s'io l'ho.
Ven. Prendi questa guanciata.
Fil. Ohimè, che fai!
Ven. Prendi quest' altra.
Am. Ahi! ahi!
Fil. Deh, Ciprigna, non più.
Prendi il tuo pomo.
Ven. Onde l'avesti tu?
Fil. Pur' or (deh mel perdona), Amor mel diè.
Ven. Gran bugiardel che sei.
Ma rispondi: Perchè,
Perchè, per darlo a lei
L'hai tu furato a me?
Dì su. Cessa dal pianto. Omai favella.
Am. Perchè Filli di te mi par più bella.

Ven. Dunque dovrò sentire,
Che di me sia più bella altra beltade?
Fille di me più bella? Or dì perchè
Sia più bella di me?
Am. Nol vorrei dire.
Ven. Dillo, che temi tu?
Am. Temo guanciate.
Ven. Dillo senza temer. Perchè di lei
Men bella ti sembr' io?
Am. Dir nol vorrei.
Ven. Finiscila, che sì.....
Am. Non men di quella
Bella sei; ma gran tempo è che sei bella.

Sarchi.

Traduction.

Philis. Oh! la belle pomme d'or que tu as, l'Amour! qui te l'a donnée?

L'Amour. Ma mère; elle l'a reçue de la main d'un berger dans la forêt du mont Ida, où elle l'emporta sur d'autres déesses qui lui avaient disputé le prix de la beauté.

Philis. Oh! la charmante pomme!

L'Amour. Je te la donne.

Philis. Mais que va dire Vénus, si j'accepte ce don?.... Là voilà; elle arrive....

L'Amour. Oh! cache la pomme.

Philis. Je vais la cacher dans mon sein, pour la rapprocher de mon cœur.

Vénus. Enfin, je te retrouve, Amour. Réponds-moi: où est ma pomme d'or?

L'Amour. Je l'ignore.

Vénus. Ne t'avise pas de nier; je sais que tu l'as.

L'Amour. Je veux mourir, si je la tiens.

Vénus. A toi ce soufflet!

Philis. Hélas! que fais-tu?

Vénus. En voilà encore un!

L'Amour. Ahi! ahi!

Philis. De grâce, Cypris, cesse de frapper. Prends ta pomme.

Vénus. Comment était-elle entre tes mains?

Philis. Hélas! pardon; dans l'instant Amour me l'avait donnée.

Vénus. Petit menteur, réponds; pourquoi me l'as-tu volée pour la lui donner? Parle donc. Trève de pleurs; explique-toi.

L'Amour. Parce que Philis me semble plus belle que toi.

Vénus. Faut-il donc que j'entende dire qu'il y a une beauté qui surpasse la mienne? Philis plus belle que moi! Dis donc, pourquoi est-elle plus belle que moi?

L'Amour. Je ne voudrais pas le dire.

Vénus. Dis-le; que crains-tu?

L'Amour. Je crains les soufflets.

Vénus. Dis-le sans rien craindre. Pourquoi te parais-je moins belle?

L'Amour. Je n'ai garde de le dire.

Vénus. Il faut en finir, ou je vais.....

L'Amour. Tu n'es pas moins belle; mais tu l'es depuis bien long-temps.

STATISTIQUE DES ÉTATS-UNIS.

L'importance des Etats-Unis, tant sous le rapport de la politique et de la richesse publique, que sous celui du réfuge qu'offre cette contrée dans la détresse commerciale du vieux monde, nous fait un devoir de rapporter ici plusieurs observations intéressantes consignées dans quelques ouvrages statistiques, publiés tout récemment en Angleterre.

Nous allons classer ces observations sous les titres, *Aspect territorial, Climat, Population* et *Mœurs*.

Aspect de la contrée. — Les sites présentent en général beaucoup moins de variétés qu'en Europe. L'horizon offre une succession de forêts, entrecoupées seulement par des rivières ou des clairières, contenant des villages et des champs de blé. Ce qui dédommage et réconcilie l'œil avec la monotonie de la scène, c'est la grandeur de beaucoup de rivières, et leur majesté.

Une des premières considérations sur un pays, après le sol et le climat, c'est l'extension de la navigation intérieure. Si nous jetons nos yeux sur une carte de France, nous trouverons une grande partie de son territoire éloignée de la mer, et très-imparfaitement pourvue de rivières navigables. L'Allemagne l'emporte, à cet égard, sur la France, et la Russie bien plus encore. Sa surface, presque partout nivelée, est bien adaptée à l'extension que l'on pourrait donner aux canaux de navigation. Mais combien ces pays diffèrent de l'Angleterre, entrecoupée de tant de canaux, et de l'Irlande, dont aucune partie n'est située à plus de trente lieues de la mer!

Les Etats-Unis, sans posséder tous les moyens navigables que leur attribuent des écrivains enthousiastes, ont néanmoins beaucoup de bassins et de canaux pour la communication des eaux.

Que nos lecteurs se figurent une contrée d'une dimension presque carrée, mais d'une étendue quatre fois vaste comme la France, qui a pour limites, à l'est, l'Atlantique,

et le Mississipi à l'ouest. Cet immense pays est coupé par une seule chaîne de montagnes, s'étendant du nord-est au sud-ouest, et à une distance de deux ou trois cents milles de l'Atlantique. De ces montagnes on voit descendre un nombre considérable de rivières navigables, coulant d'un côté à l'est, et de l'autre à l'ouest, ouvrant un accès à l'intérieur par les mers de l'une et l'autre frontières, et laissant un espace au plus de dix milles, à travers lequel la communication peut être établie par des routes. Les travaux qu'entraînerait leur ouverture ne peuvent être comparés à ceux qui ont été exécutés dans les Alpes, au Mont-Cenis ou au Simplon; l'élévation des montagnes à traverser étant rarement au-dessus de quinze cents mètres.

Les limites méridionales des Etats-Unis ont, comme celles de l'est, l'avantage d'une position maritime; elles s'étendent le long du golfe du Mexique, tandis que la frontière du nord joint les grands lacs du Canada, obstrués l'hiver par les glaces, mais d'une navigation facile dans les autres saisons. On pourrait même, sans de grands travaux, les faire communiquer, par des canaux, avec les rivières qui se jettent d'un côté dans le Mississipi, et de l'autre dans l'Atlantique. La navigation de ces rivières a éprouvé une amélioration complète par l'application heureuse qui lui a été faite de la vapeur. Cette navigation a doublé, et au-delà, la valeur du vaste territoire situé le long du Mississipi, dont le courant ne pouvait être remonté sans de pénibles sacrifices de temps et de travail.

Canaux. — L'élévation de la longue chaîne de montagnes, décrite ci-dessus, est trop grande pour admettre la possibilité de l'entrecouper de canaux; une communication de cette nature n'a pu avoir lieu jusqu'ici qu'à l'extrémité septentrionale de ces montagnes, pour unir les rivières navigables de la province de New-York aux grands lacs de Saint-Laurent: dans cette partie, les localités n'ont pas présenté de difficultés insurmontables, et l'exécution de ces canaux y a été suivie jusqu'en 1817. Il sera pos-

sible aussi d'en établir en Géorgie, à l'extrémité méridionale de ces montagnes, pour faire communiquer les rivières qui coulent à l'est avec celles qui coulent à l'ouest ou au sud.

De plus petits canaux ont été exécutés par les états respectifs; plusieurs sont terminés, les autres sont fort avancés. Parmi les premiers, quelques-uns sont destinés à continuer la navigation de la Potowmac, lorsque, par sa rapidité ou la chute de ses eaux, elle cesse d'être navigable.

Le plus grand canal qui ait été creusé jusqu'ici dans les Etats-Unis, a vingt-huit milles de longueur : il réunit les eaux de la rivière Moddlesca à celles du hâvre de Boston. Il est adapté aux bateaux de vingt-quatre tonneaux, et a coûté environ 120,000 livres sterling.

Routes. — Les Etats-Unis ont eu à lutter dans ces travaux, ainsi que dans les précédens, avec tous les désavantages d'un établissement récent dans une contrée d'une si vaste étendue, et dont la population, toute proportion gardée, est si exiguë.

Cependant la plupart des obstacles qu'opposaient la roideur des pentes et l'humidité des marais, ont été heureusement surmontés; et plusieurs associations patriotiques ont concouru avec zèle à la confection de ces travaux.

La grande route du nord au sud, lorsqu'elle sera achevée, communiquera avec tous les principaux ports; celles de l'est à l'ouest, déjà très-avancées, établiront une communication presque aussi importante entre les états de l'est et ceux de l'ouest.

En ce moment, les principales communications sont établies de Philadelphie à Pittsburg, dans la longueur de 300 milles de Baltimore à Pittsburg, à la distance de 250 milles; et de Baltimore à la partie navigable de l'Ohio, éloignée d'environ 200 milles.

Les ponts, dans les Etats-Unis, sont généralement construits en bois, et leur nombre, de même que celui des

routes, s'accroît aussi rapidement que le requièrent les convenances des voyageurs.

Dans le numéro prochain, nous donnerons la suite de cet aperçu.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

Remarques critiques sur l'ouvrage de M. le lieutenant-général Rogniat, intitulé : *Considérations sur l'Art de la guerre* ; par M. le colonel Marbot. A Paris, chez Ancelin et Pochard. 1820 (1).

Lorsque les premiers auteurs de journaux destinés à faire connaître les ouvrages nouveaux, inventèrent cette branche de littérature dont les anciens ne nous avaient point laissé de modèles, leurs articles étaient de véritables analyses des ouvrages qu'ils annonçaient ; et aujourd'hui même les *Nouvelles de la République des Lettres*, de Bayle ; la *Bibliothèque*, de Leclerc ; les premiers volumes du *Journal des Savans*, peuvent, à quelques égards, tenir lieu des ouvrages dont ils donnent la notice. C'était un travail pénible : les hommes d'esprit qui succédèrent à ces hommes de mérite, songèrent plus à faire briller leurs talens, à se faire connaître eux-mêmes, qu'à faire connaître les autres ; et de nos jours, le peu d'espace que les journaux quotidiens laissent à la littérature, le nombre des livres nouveaux qui s'accroît de jour en jour, ont engagé à suivre une marche tout à la fois plus facile et plus brillante. Au lieu de faire un article sur un ouvrage, on le fait sur son titre ; on exprime, non ce que l'auteur a dit, mais ce que le rédacteur a pensé ; on finit par recommander ou décréditer le livre suivant

---

(1) Un vol. in-8°. de 650 planches, avec deux planches. Prix : 7 fr., et 9 fr. 25 c. par la poste.

les affections qui inspirent l'auteur, et l'on publie quelques colonnes, par fois très-bien écrites, pleines d'esprit, de jugement, de gaîté, de tout enfin, sauf de ce que l'on y cherche et que l'on devrait y trouver.

Quelques ouvrages périodiques sont à l'abri de ce reproche ; mais ils ne paraissent que tous les mois ; ce qui ne convient ni à l'impatience des lecteurs français, ni à celle des libraires.

Lorsque l'on a bien voulu me charger de rédiger, dans la *Minerve littéraire*, les articles relatifs à la littérature militaire, cette noble partie du Parnasse français, je n'ai pas eu la prétention de rivaliser de talent, ni même d'exactitude, avec les créateurs et les modèles de ce genre d'écrire. On publie dix fois plus de livres qu'autrefois ; et, malgré l'étendue de nos pages in-4° déguisées en in-8°, on ne peut accorder qu'une petite place à chacun : mais j'avais pris avec moi-même l'engagement de donner du moins une idée exacte des ouvrages que j'analyserais.

A mon premier pas, j'ai été au moment de retourner en arrière. Des réflexions critiques faites par un colonel, dont le mérite reconnu soutient dignement le poids d'un nom recommandable sous plus d'un rapport, et qui contiennent une réfutation de l'ouvrage (1) d'un général célèbre, le premier d'un corps qui jouit de quelque distinction en Europe ; d'un général récemment revêtu de la plus haute récompense des travaux militaires ; d'un général dont, avec tout le monde, j'admire les talens, dont, avec tous mes camarades, j'aime et j'honore les qualités : c'était une rude corvée que d'en rendre compte avec de longs détails. Des lieux communs sur les mérites divers de notre armée, à qui tous les genres de gloire sont fami-

(1) *Considérations sur l'Art de la guerre*, par le général Rogniat. Seconde édition. Paris, 1817. Chez Ancelin et Pochard. Un vol. in-8°. de 630 pages. Prix : 7 f. 50 c., et 9 f. 75 c. franc de port.

liers, et dont les officiers justifient, dans le silence du cabinet, comme du haut de la tribune, les distinctions qu'ils doivent à leur valeur; des éloges des deux écrivains, d'autaut plus agréables à écrire, qu'on n'avait pas besoin de les flatter, c'était bien plus facile, bien plus doux à faire, que d'entrer dans une lutte où je devais craindre à la fois et de blesser ce que j'honore, et de me jouer à plus fort que moi.

J'ai passé sur ces considérations, mû par le désir de satifaire nos lecteurs. Oui, je m'en flatte, les militaires français nous liront. C'est du cerveau de Jupiter que Minerve sortit; mais elle en sortit tout armée. A mesure que j'ai lu l'ouvrage de M. le colonel Marbot, ma tâche est devenue plus facile, et j'ai acquis la conviction qu'il en était ici comme dans toutes les discussions entre gens éclairés et de bonne foi: c'est que, d'accord au fond, on ne dispute que faute de s'entendre.

Le but de M. le général Rogniat dans ses *Considérations*, est de chercher à fixer les principes du système de guerre moderne. Les anciens en avaient un; il était bon pour eux. Il est développé avec une précision et une exactitude admirables dans l'introduction et les notes de l'ouvrage de M. Rogniat; et cette partie, à elle seule, est un travail d'un grand mérite. Les modernes n'ont pas encore de système fixe: c'est évident, puisqu'il change encore de nos jours. Il faut donc tâcher d'en former un, en réunissant pour cela ce que nous ont laissé les anciens, pour qui c'était une science faite, avec ce que nous ont appris les expériences modernes.

Il suit de là que les *Considérations sur l'Art de la guerre* sont un ouvrage de théorie qui contient les principes généraux, abstraction faite des lieux et des hommes; et chacun sait que, dans ce cas, il faut dans l'application modifier les conséquences des principes, pour les assujettir aux données de l'observation. Il en est de l'art de la

guerre comme d'une de ses parties : la fortification. Il y a telles lignes de défense, tels profils, tels angles intrinsèquement préférables à tous les autres ; mais, arrivé sur le terrain, on est obligé de les faire changer à chaque instant.

C'est, je crois, ce à quoi M. Marbot n'a pas fait assez d'attention. Il s'est presque constamment occupé de la convenance ou de l'inconvénient de l'application immédiate et actuelle de ces principes à l'armée française, et ne les a pas assez considérés dans l'état de généralité et d'abstraction où ils sont présentés : aussi plusieurs de ses critiques sont des modifications, des améliorations, autant que des réfutations.

L'ordre des chapitres est le même dans les deux ouvrages, mais non pas leur étendue. Les six premiers, relatifs à l'organisation des corps, occupent 154 pages dans les *Considérations*, et 458 ou le triple dans les *Remarques*. Les huit derniers, relatifs à la tactique et à la stratégie, ont 275 pages chez le général Rogniat, et 190 ou les deux tiers chez son antagoniste.

Chap. Ier. *Levée des Troupes*. Les deux auteurs sont d'accord, surtout pour donner à la cavalerie, non les recrues volontaires des villes, mais les jeunes laboureurs, qui, accoutumés à soigner et monter les chevaux, savent, en entrant au corps, ce que les ouvriers des cités n'apprennent qu'à force de temps. Ni l'un ni l'autre n'a traité la question de savoir si les soldats du même pays doivent être réunis ou séparés ; question qui a été décidée deux fois en sens contraire, et qui n'a pas encore été résolue complétement sous le point de vue théorique.

Chap. II. *De l'Organisation légionnaire*. Le général R... forme l'armée, 1°. de légions de 7,600 hommes, dont chacune répond à une de nos divisions actuelles, et est composée, comme elle, de toutes armes. Il lui donne dix bataillons d'infanterie, qu'il appelle cohortes, 700

hommes de cavalerie légère, de l'artillerie et des troupes du génie; 2°. d'un corps d'artillerie; 3°. d'un corps de cavalerie de ligne.

L'infanterie légère forme le quart ou une compagnie de chaque cohorte; les trois autres compagnies se forment en bataille par rang: les grenadiers au premier, les plus jeunes au second, les autres au troisième.

Cette disposition est vivement combattue par le colonel M... La plupart des inconvéniens qu'il y remarque, avaient été rappelés par M. R..., dans une note. Il a cru que les avantages, surtout celui de l'homogénéité de la ligne, étaient supérieurs, et finit par ces mots: « Peut-» être a-t-on donné trop d'importance à une idée de dé-» tail, qui, bonne ou mauvaise, ne peut jamais avoir une » grande influence sur les résultats généraux de la guerre. » Il me semble qu'après cela, il était inutile d'accumuler de bien grands développemens pour combattre un projet auquel l'auteur ne tenait pas davantage.

Je remarquerai, d'ailleurs, que les raisons données pour ranger les compagnies sur trois rangs, comme on le fait aujourd'hui, sont les mêmes qui décident l'auteur des *Considérations* à disposer sa légion en bataille sur deux lignes, et qu'en combattant la première innovation, M. M... n'aurait pas dû au moins combattre la seconde.

Les observations sur ce que la même proportion d'armes dans les légions ne convient pas à tous les pays, sont très-justes; mais cet inconvénient tient à la généralité des vues du général R... Il n'a dû s'occuper que des moyennes; et de ce que sa cavalerie serait trop nombreuse pour les pays de montagnes, trop faible pour les plaines, il s'en suit que la proportion est à peu près exacte. D'ailleurs, les détachemens ne sont pas aussi difficiles à faire que le colonel M... semble le supposer. Les compagnies d'artillerie et de sapeurs sont détachées pendant des années entières, sans que la réserve en souffre.

Chap. III. *Des Grades militaires*. Les différences qu'il y a entre les deux auteurs, pour le nombre des sous-officiers et officiers, jusqu'au grade de chef de cohorte (bataillon) inclusivement, sont peu importantes. M. M... en veut un plus grand nombre que le général R..,, et je crois qu'il a raison. Il n'y a rien qui ressemble à ce que l'on appelle *économie de bouts de chandelles*, comme celle que l'on fait à la guerre, sur le nombre des officiers. Toute cette partie des *Remarques critiques* est très-précieuse : on voit que l'auteur a médité avec soin cette branche de l'art militaire, et qu'il la connaît par expérience.

A la tête de la légion, l'auteur des *Considérations* met un seul général, sous les ordres duquel sont six colonels, chargés des différens détails et des commandemens inférieurs, sans être attachés à aucun corps ni à aucune arme, devant, au contraire, alterner entr'eux. C'est la partie que M. M... combat avec le plus d'étendue ; mais, sans me dissimuler la force de ses objections, il me semble qu'il les a rendues beaucoup plus puissantes, en développant les idées de son illustre adversaire dans un sens qui peut ne pas être exactement le sien.

M. le général R... dit, il est vrai, que « le général chef de » légion doit s'être rendu propre à commander toutes les » armes, par l'étude et la connaissance des différentes » branches de l'art militaire. » Mais il ne dit nulle part que cette connaissance doive être telle, qu'il soit le meilleur fantassin, le meilleur cavalier, le meilleur canonnier de sa légion. Un colonel de cavalerie doit *connaître* aussi le ferrage ; mais il serait ridicule qu'il voulût être le meilleur maréchal du régiment. Il peut même le commander très-bien, sans en être le meilleur écuyer ; comme il peut arriver qu'un très-bon capitaine de vaisseau n'entende pas la manœuvre aussi bien que son second.

Loin que, comme paraît le penser l'auteur des *Remar-*

ques, on ne puisse faire une chose qu'autant que l'on s'en est exclusivement occupé, il me semble, au contraire, qu'à la guerre comme dans toutes les autres sciences, on ne peut exceller dans une partie, sans *connaître* toutes les autres. Je serais volontiers de l'avis d'une dame qui me disait qu'un homme qui n'était pas propre à tout, n'était bon à rien. M. M... dit que jamais personne n'a débuté dans une arme, comme colonel, avec succès. Je pourrais lui citer des officiers du génie, aujourd'hui des plus distingués de nos généraux, qui ont prouvé que l'on pouvait être très-bon colonel d'infanterie, sans avoir servi dans cette arme; et quant à la cavalerie légère, l'Espagne nous a offert beaucoup de chefs de guérillas qui ont débuté par le commandement, « et qui n'ont pas été au-dessous de » leur emploi. »

Il me semble, au contraire, que si d'autres inconvéniens ne la rendent pas impraticable, l'alternat des colonels est une mesure qui serait très-utile. Ce ne serait pas plus étonnant que le service des capitaines en second d'artillerie, et il n'y a pas autant de différence du commandement d'un régiment au service d'un chef-d'état-major, que de celui d'une compagnie de canonniers à la surveillance d'une manufacture d'armes. M. M... nous dit, il est vrai, que l'on n'est pas colonel pour l'apprendre, et que l'on doit savoir l'être avant de le devenir. Ne l'étant pas moi-même, je n'ai pas, comme lui, d'expérience personnelle : mais j'ose croire qu'il se fait illusion; que l'homme apprend toujours, et que le métier de colonel est comme tous les autres : comme celui de forgeron; on le devient à force de forger.

La cause principale de la division d'opinion entre les deux auteurs, vient des mots *connaître* et *chef de corps*. M. M... a cru que parce que le général R... a dit qu'un chef de légion devait tout ordonner, tout voir, tout surveiller, il entendait lui donner les mêmes fonctions qu'un colonel a aujourd'hui dans un régiment. Il me semble que ce n'est

point l'intention de l'auteur des *Considérations*, qui paraît, au contraire, vouloir remettre aux chefs de cohorte cette partie de l'administration. Alors les bataillons seraient l'unité administrative, comme ils sont l'unité militaire ; il n'y aurait d'autre différence avec l'état actuel, sinon qu'au lieu que les colonels ne sont que sous la surveillance des généraux inspecteurs, lorsqu'ils font leur tournée, les chefs de bataillon seraient sous l'inspection habituelle et permanente des chefs de légion.

On doit se rappeler, au reste, qu'au commencement de la révolution, l'armée française était formée par bataillons, et qu'elle en valait bien une autre.

Quant au nombre d'hommes que M. M... trouve trop considérable en lui-même pour être administré par un seul homme, il est vrai qu'il est plus fort que celui d'aucun corps qui ait existé en France ; mais il y a, je crois, en Autriche, des régimens de hussards presqu'aussi nombreux, et on ne s'en plaint pas. Que si des chefs peuvent devenir trop puissans pour la sureté du gouvernement qui les emploie, M. R.. lui-même répond : « Je propose » ce que je crois le meilleur : c'est à chaque gouverne- » ment à voir ce qui est compatible avec sa situation. »

M. M... fait, des qualités dont a besoin un chef de corps, des sentimens qu'il doit avoir, de ceux qu'il doit inspirer, un tableau qui doit faire juger qu'il ne pouvait si bien peindre que d'après lui-même. Mais les objections qu'il en tire contre l'existence du chef unique de la légion, tombent, si ce sont les chefs de cohorte qui doivent, dans le système du général R..., remplacer à cet égard les colonels.

Chap. IV. *Des Armes.* M. M... ne condamne pas le fusil double pour les voltigeurs. Il préfère le sabre courbe au droit pour la cavalerie légère, et son autorité est d'un grand poids. Il blâme aussi, et je crois avec raison, la cartouchière en ceinture, à cause des acci-

dens qui peuvent arriver, non dans les combats, où elle n'expose ni plus ni moins que les gibernes, mais dans le service, aussi nécessaire, d'allumer du feu, de faire la soupe, etc. Quant à la cuirasse, ou plutôt au plastron, que propose M. R..., il pense qu'il est impossible de trouver, pour le faire, une matière souple, légère, à l'épreuve des sabres et des balles, et imperméable à l'eau. Impossible est toujours dit légèrement, quand il s'agit d'industrie. M. le colonel aurait pu se contenter d'exposer les inconvéniens du buffle, et de dire que ce que l'on doit chercher n'a pas encore été trouvé.

C'est avec plus de raison qu'il défend les cuirasses de derrière pour la cavalerie de ligne; elle sert à maintenir l'équilibre du cavalier, et le garantit dans les charges à fond, où, précisément parce que l'on se mêle, il faut faire souvent volte face sans fuir.

Mais je trouve surtout que M. M... relève avec fondement cette phrase du général : « Les fantassins modernes aiment » mieux prendre honteusement la fuite un jour de com- » bat, que de s'incommoder tous les jours par le poids » d'une armure. » Qu'il soit vrai que de deux bataillons d'infanterie qui marchent l'un à l'autre, il y en ait presque toujours un qui refuse la mêlée, à la bonne heure ; que si l'on avait des armes défensives, les mêlées fussent plus fréquentes, passe encore : mais que ce soit par lâcheté qu'on ne veut pas d'armes défensives, c'est tout différent; et le chef d'un corps, dont, malgré les ordonnances, les officiers refusent de revêtir à la tranchée la cuirasse et le pot-en-tête, sait bien que ce n'est pas par timidité.

Chap. V. *Exercices et Travaux militaires.* Le général R... recommande les feux de rang : sans nier leurs avantages, son adversaire les croit d'une exécution impossible à la guerre. Ceci est une question de fait, que l'expérience seule peut décider ; mais ni l'un ni l'autre ne parlent des feux de peloton. On les croit inférieurs au feu

de billebaude. J'ai entendu un colonel d'infanterie soutenir l'opinion contraire, et parier qu'il le prouverait par l'expérience: personne ne voulut tenir son pari.

Les deux auteurs ne diffèrent pas moins sur le service et l'éducation des troupes légères : le général R... voudrait qu'elles ne sussent ni combattre, ni même se former en ligne. Indépendamment des raisons alléguées contre ce principe par le colonel M... il me semble que la force de l'infanterie contre la cavalerie étant dans son union, des hommes qui combattent éparpillés doivent, par cela même, avoir des habitudes qui leur rendent facile de se rallier. Quant à la cavalerie légère, M. M... convient lui-même que son éducation ressemble beaucoup trop à celle de la cavalerie de ligne. Ils ne diffèrent que du plus au moins.

C'est encore avec beaucoup de justesse que M. M... regrette que nous n'ayons pas conservé une arme inventée sous Louis XIII, et qui, parfaite dans son origine, a fini par n'être qu'une augmentation de la cavalerie. Je veux parler des dragons : on a voulu en faire des cavaliers à pied, c'était absurde ; ils étaient, ils devraient être de l'infanterie de ligne montée sur des chevaux qui les transporteraient et ne combattraient pas. Tel était le corps des dromadaires en Egypte : on sait quels services il a rendus.

M. R... propose de tenir les troupes continuellement dans des camps. L'objection, tirée de la dépense, me paraît hors de propos dans l'état d'abstraction de la question. Il s'agit de savoir si le soldat sera meilleur soldat en restant toujours sur le pied de guerre : c'est ce qu'il faut d'abord décider. Quant à moi, je ne partage pas l'avis du général R..., parce que je pense que le meilleur militaire n'est point celui qui l'est exclusivement : ce n'est nullement ici le lieu de développer mes idées à ce sujet.

Au nombre des innovations proposées dans les *Considérations*, sont celles de faire sauter, en marchant, les voltigeurs en croupe des cavaliers, M. M... assure que cela

n'a pu être exécuté ; de faire porter les sacs de l'infanterie légère par des chevaux de bât : c'est facile en route, mais d'une exécution contrariante en campagne ; enfin, de mêler les troupes légères des deux armés pour combattre ensemble. Ici les objections sont fortes; mais elles portent, en partie, sur une supposition inexacte. Le général R... ayant bien prévenu qu'il ne destinait pas la cavalerie légère à escadronner, il était inutile de comparer la vîtesse d'un homme à celle d'un escadron ; ni d'imaginer le mélange, tel qu'est l'ordre de bataille des Arauques, peuple voisin du Chili, qui chargent sur un seul rang, entremêlé de cavaliers et de fantassins, et qui, selon Molina, s'en trouve bien. Au reste, il doit arriver rarement que le terrain propre à l'une des armes légères le soit à l'autre. Il s'agit donc de savoir si, quand elles se trouvent sur le même terrain, il n'est pas bon de les accoutumer à réunir leurs efforts.

D'ailleurs, M. M ..réduit singulièrement la vîtesse du pas de course, en le faisant de 40 toises à la minute : un marcheur ordinaire fait, sans courir, 3,300 toises à l'heure. Les second et douzième régimens d'infanterie légère, lorsque Joseph Bonaparte alla la première fois à Madrid, firent la route de Burgos à cette capitale en soixante-deux heures, les deux nuits de repos comprises ; la distance est de 29 myriamètres, ou 70 lieues de poste. Il est vrai qu'ils n'attendirent pas la cavalerie.

Chap. VI. *Ordre de bataille de la légion.* Ce chapitre contient un grand nombre d'objections de détail, qui rentrent, pour la plupart, dans celles que nous avons exposées plus haut. Le lecteur sera bien aise d'y rencontrer une relation de la bataille d'Essling. L'auteur était alors aide-de-camp du maréchal Lannes; c'est en dire assez. La carte qui représente le champ de bataille était sur une assez grande échelle, pour que l'on ait pu y graver les positions successives des troupes ; elle est d'ailleurs bien exécutée.

M. M.... dit lui-même, en parlant des huit derniers chapitres... « qu'ils sont traités d'une manière digne des plus » grands éloges. » Ne faisant point l'analyse des *Considérations*, je vais me contenter de parcourir sommairement les principaux points de discordance. J'en négligerai plusieurs, auxquels il semble que l'auteur des *Remarques* n'a été amené que par le désir de ne rien laisser en arrière. N'ayant point autant d'espace ni de temps qee lui, je ne l'imiterai point.

Chap. VII. *Des Armées, et de leur Ordre de bataille.* La cavalerie se forme plus aisément que l'infanterie. — L'auteur des *Remarques* le nie; mais M. R... ne veut admettre dans cette arme que ceux qui savent déjà panser les chevaux : c'est ce qui rend l'apprentissage plus long. Ces deux auteurs sont d'accord.

Chap. VIII. *Position et Campemens militaires.* L'un veut reprendre l'usage des tentes ; le second prétend que le nouveau système de guerre établi en Europe s'y oppose. Mais il s'agit précisément de savoir si l'on doit, ou non, s'en tenir à ce système là. On ne fait plus assez de cas de la vie des hommes. Mais il faut savoir si ce mépris durera.

Chap. IX. *Des Retranchemens de campagne.* Si l'on donne à toute l'infanterie de ligne des outils de pionniers à porter, comme le propose le général R..., cela la rendra trop lourde. — Plus lourde, c'est évident; trop lourde, c'est à calculer; car le meilleur moyen d'avancer, et c'est à quoi sert la légèreté, c'est de ne pas être dans le cas de reculer; et c'est à quoi servent les retranchemens.

Chap. X. *Des Marches.* La principale objection, celle de l'insuffisance de l'avant-garde, toute composée de troupes légères, et du trop grand nombre de flanqueurs, rentre dans les précédentes.

Chap. XI. *Des Batailles.* Il vaut mieux être défenseur qu'assaillant dans une bataille, dit le général R... Il vaut

toujours mieux être assaillant, répond le colonel M... Il est bien difficile d'abstraire complétement cette question : aussi me semble-t-elle insoluble en théorie; ce qui est, d'ailleurs, indifférent, car les circonstances des hommes, des choses et des lieux, suffiront toujours pour motiver une décision raisonnable.

Chap. XII. *De la Métaphysique de la guerre.* Ce chapitre est un des plus brillans de l'ouvrage du général R.... ; ce n'est pas qu'il n'ait encore donné lieu à des objections, même à des objections fondées de la part de l'auteur des *Remarques.* J'omets d'en rendre compte, parce qu'attendu le vague du mot courage, ou plutôt le grand nombre de sentimens auxquels on donne ce nom, je n'aurais que le choix de dépasser beaucoup les bornes d'un article, ou d'être inintelligible. J'espère cependant revenir un jour sur ce sujet.

Chap. XIII. *Des grandes Opérations offensives.* Le général R... propose un plan de guerre méthodique ; ce ne peut être guère autrement, lorsque l'on présente un système général où l'on doit supposer l'attaque égale à la défense, sinon en moyens physiques, au moins en habileté.

M. M... blâme cette circonspection. Il peut avoir raison, mais c'est dans des circonstances données. Après tout, une armée qui ferait cinquante lieues toutes les trois semaines, arriverait de Strasbourg à la Chine en cinq ans ; jamais guerre d'invasion n'a été plus vîte. M. le général R...., s'il publiait des leçons d'attaque de places, ne changerait que peu à celles que nous a données Vauban ; il n'en a pas moins varié ses méthodes, suivant les occasions, avec autant d'audace et d'habileté que de succès.

Chap. XIV. *Des grandes Opérations défensives.* Point d'observations.

En général, et indépendamment du cadre qu'a adopté M. le colonel M..., son ouvrage est très-intéressant et très-utile, surtout pour ce qui regarde l'organisation des corps.

Il rendra sans doute nécessaires de nombreux éclaircissement dans la troisième édition des *Considérations*, dont il ne diminue pas le mérite. Les deux ouvrages réunis, et par les points où ils diffèrent, ou paraissent différer, et par ceux où ils se rallient, peuvent éclairer les militaires, et doivent entrer dans leur bibliothèque.

Je ne finirai pas sans faire observer que les *Remarques* sont imprimées très-bien et très-correctement. Elles sortent des presses de M. Demonville.

La Beaumelle.

De la Loi naturelle, *par le Comte* de Volney.

A l'époque de la mort du comte de Volney, il y a quelques mois, les journaux ont parlé de ses ouvrages, soit à cette occasion même, soit en annonçant les nouvelles éditions des *Ruines*, suivies de *la Loi naturelle*. Il ne sera question ici que de ce dernier morceau, qui a été surtout l'objet de la prévention. On a trouvé cette morale naturelle trop philosophique, comme si la vraie philosophie n'était pas la morale même. Beaucoup d'hommes qui, ne comprenant point l'indépendance d'esprit, et qui pourtant croient raisonner, ne pardonnent guère à un écrivain de s'adresser à la vérité directement, pour ainsi dire, de l'interroger sans interprète : il y a toujours pour eux du scandale dans cette indocilité du génie.

Instruction, conservation, modération, telles sont, dit Volney, les besoins des individus et des sociétés. Suivre fidèlement cette règle établie par la nature, c'est obtenir le développement de toutes les vertus : elles ne sont autre chose que l'habitude des actions réellement utiles à l'individu ou à la patrie. Envisagée dans son étendue, la justice les embrasse toutes; la bienfaisance elle-même n'est qu'une justice plus affectueuse, et la charité une justice plus timorée; la simplicité des mœurs n'est

aussi qu'un moyen de rester juste ; enfin, la justice est le seul lien entre des êtres qui tous, ayant été créés complets, et dès lors se trouvant semblables, sous les rapports essentiels, ne peuvent dépendre les uns des autres, que selon les convenances de l'association, et pour l'utilité générale.

De l'ordre que la justice exige résultent l'activité, le courage, la tempérance, et jusqu'à la propreté, tous les devoirs domestiques, tout ce qui donne et prolonge le repos ou le bonheur. Cet ordre suppose une raison exercée, des réflexions, de la bonne foi, un certain art et beaucoup de prévoyance. En vain on chercherait à s'autoriser d'une sanction respectable pour perpétuer la sottise, l'opiniâtreté, la paresse d'esprit. Ce n'est pas cet aveuglement, ce n'est pas la servitude de la pensée, que l'Évangile préconise ; il ne recommande que la droiture, la candeur ; et, s'il conseille l'espèce de naïveté des colombes, il y joint la prudente finesse du serpent : la simplicité qu'il prescrit n'est autre chose que l'art, trop méconnu, de n'avoir jamais besoin d'artifice.

Ainsi, la nature qui ordonne de fuir la douleur ou de chercher la jouissance, et qui nous accorde le discernement des effets éloignés, nous indique très-clairement le bien moral, le devoir, l'équité politique. Elle nous montre le perfectionnement comme le seul vrai but qu'éloignent encore, dans diverses contrées, l'ignorance ou l'imposture, mais dont se rapprocheront sans relâche la science et surtout la sagesse. Le vice suit l'erreur, et la vérité conduit aux vertus ; c'est par erreur que l'amour de soi se change en égoïsme, et c'est par une erreur non moins funeste que la liberté dégénère en insubordination. C'est aussi faute de justesse et de lumières que des esprits chagrins, ou trop choqués de l'imperfection des choses parmi nous, ont vanté l'état sauvage, où pourtant l'on n'a vu jamais que des haines, de la misère et de la brutalité. La tribu la moins nombreuse n'obtiendra le bien-être que

quand elle saura, quand elle désirera se conformer à l'ordre. Il convient donc que toutes les nations soient éclairées; elles seront alors gouvernées avec franchise; la loi naturelle produira la confiance, l'harmonie, la fidélité.

Sans les passions qui se forment dans l'ignorance, et que nourrit le faux savoir, la société serait heureuse. Cette loi naturelle, qu'alors on écouterait partout, n'est pas arbitraire ou variable; elle est susceptible de démonstration, et elle forme une science exacte. Cependant la multitude, toujours prévenue, la méconnait facilement à cause de cette rectitude même pour laquelle il faudrait quelque force de raison : c'est ainsi que l'on a pu tromper les peuples au point de leur dénoncer, comme impie, la loi naturelle, qui, tout au contraire, est à la fois évidente et sacrée, sévère et paisible, raisonnable et nécessairement religieuse. De Sénancour.

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS, etc.

L'académie de Rouen propose, pour sujet d'un concours, dont le prix sera une médaille d'or de la valeur de 300 francs, un poëme sur l'établissement du christianisme dans cette ville.

—La Société des amis de l'histoire naturelle et des sciences physiques de Lausanne continue la publication de ses travaux et la formation de ses collections. Parmi ses protecteurs les plus zélés, elle compte le respectable colonel Laharpe, ce philantrope éclairé et généreux, digne précepteur de l'empereur Alexandre. Dernièrement il a donné au conseil d'état de Lausanne, pour qu'il en disposât dans l'intérêt des établissemens scientifiques, cinq grandes caisses remplies d'objets curieux sur diffé-

rentes parties de l'histoire naturelle, arrivés de la Sibérie et dont son auguste élève lui avait fait présent.

— M. Mathieu de Dombasle, membre de l'académie de Nancy, a découvert dans le village de Ferrières, près de cette ville, un banc de deux lieues de long, composé de pierres presque toutes propres à la lithographie.

— Nous aurons bientôt la traduction complète des œuvres d'un poëte qui appartient à la fois à la littérature allemande et à la nation française, et dont les vers ont été aussi goûtés en Allemagne que sa mémoire est vénérée dans sa patrie : nous voulons parler du célèbre Pffeffn, mort octogénaire et aveugle à Colmar, et que ses fables et ses épîtres ont fait comparer à notre inimitable Lafontaine. Son fils, homme instruit et recommandable, est occupé à une traduction complète de ses ouvrages, qu'il publiera le plutôt possible.

— Dans le recueil de pièces intéressantes qu'offrent les *Lettres d'un cultivateur américain*, une de celles qui étonna le plus les Européens il y a quarante ans, fut la circulaire écrite par un général et par un colonel de l'armée américaine, qui ayant, lors de la paix, repris leur maison de commerce de chapellerie, offraient leurs services à leurs frères d'armes. Maintenant c'est devenu tout simple. M. le baron Noël Girard, colonel en demi-solde, s'est associé avec d'autres officiers des Basses-Pyrénées, pour établir une fabrique de chocolat à Paris. Quant à la perfection de la manutention, l'antique réputation du chocolat de Bayonne garantit l'habileté des chefs de cette fabrique ; quant aux choix des matériaux, il faut s'en rapporter à la loyauté du négociant ; et ici l'ancienne profession de MM. les officiers est une sureté. Cette partie est très-importante, car, comme me le disait un chocolatier qui me vendait sa marchandise à meilleur prix que ne lui coûte la matière première : « Le cacao est un petit animal très-vorace ; il

» mange du blé, des fèves et des pois chiche qu'il aime
» beaucoup. »

— Le roi de Prusse qui, depuis quelques années, s'occupe beaucoup de l'embellissement de sa capitale, vient d'ordonner la fondation d'un Musée, dans lequel on réunira les statues les plus remarquables, les médailles les plus curieuses, et les plus beaux tableaux dispersés dans plusieurs établissemens et dans un grand nombre de châteaux. Une partie du bâtiment de l'Académie sera agrandie pour recevoir ce muséum, qui sera constamment ouvert au public. Le choix, le placement et la mise en ordre des matériaux seront confiés à M. le conseiller Hirt, dont le goût et le savoir sont généralement connus.

— M. Lalande, naturaliste distingué, qui faisait partie de l'expédition d'Afrique, est de retour, après avoir exploré l'Afrique méridionale. Il rapporte un grand nombre d'objets rares, parmi lesquels on remarque un hippopotame de douze pieds de long, et un rhinocéros à double corne.

—La découverte faite à Léipsick par le docteur Hahnemann, que la *bella-donna* est un préservatif contre la fièvre scarlatine, vient d'être confirmée par plusieurs expériences rapportées dans les derniers cahiers du *Journal de Médecine pratique*, que publie le docteur Hufland à Berlin.

— Les arts viennent de perdre le célèbre graveur Gemeling, de l'obligeance duquel tant de voyageurs ont eu à se louer: il est mort à Rome le 22 du mois dernier.

— On attend avec impatience, en Angleterre, un nouveau roman de *Walter Scott*, intitulé : *Konnilworth*, qui doit être publié sous peu.

— La dernière tragédie de lord Biron, le *Doge de Venise*, est sous presse.

— *L'Esprit des Lois*, de Montesquieu, vient d'être traduit en espagnol, par don Juan Lopez de Benalvez. On dit que le traducteur a enrichi cet ouvrage de beaucoup de notes remarquables.

— M. Akerly, vice-président du Lycée d'histoire naturelle à New-Yorck, a publié la première dissertation exclusivement consacrée à la géologie, qui ait paru jusqu'ici aux États-Unis : elle contient la description de la rivière d'Hudson et des contrées environnantes.

— Le Muséum royal de Copenhague a reçu, par une frégate expédiée de Naples, une collection complète de minéraux volcaniques, rassemblée par les soins du célèbre professeur Monticelli.

— *L'Almauna*, journal qui paraît à Stockholm, contient une lettre du major Graaner, écrite de l'île Bouro, dans les Moluques, à son ami le général Biernstierna, dans laquelle il annonce avoir découvert dans la mer du Sud un groupe nombreux d'îles, dont il a nommé la plus grande île *Oscar*, en l'honneur du prince de Suède. Le major donne dans sa lettre des détails curieux sur ces îles, et les mœurs de leurs habitans.

— Une lettre de Copenhague nous apprend qu'on a trouvé dans l'île de Fuhn, non loin de la vieille cité d'Odensée, plusieurs morceaux antiques très-remarquables, en or, en argent et en pierres. Parmi ces objets, se trouve une boule transparente, sur laquelle est gravé, en caractères grecs très-lisibles, le mot *abaanatanaaba*. Le savant antiquaire, Vedel Simonsen, croit que cette pierre est de l'espèce de celles qui étaient connues, dans les temps anciens, sous le nom d'*abraxas*, et dont on se servait comme d'amulettes ou talismans. Selon Bellèrman, la signification du mot *abaanatanaaba* doit être cherchée dans les livres d'étymologie orientale, et elle est simplement, de gauche à droite comme de droite à gauche : *Tu es notre*

père. On sait que la superstition du moyen âge attribuait une singulière force magique au *Pater noster*, lorsqu'il pouvait être lu indistinctement des deux côtés : il faudrait donc conclure de cette explication que la magie orientale a trouvé un chemin vers les régions du nord, et qu'elle a probablement exercé une grande influence sur les opinions, les mœurs et les usages des anciens habitans de ces contrées.

— M. Turgunief, conseiller d'état en Russie, a fait un rapport à la société biblique de Pétersbourg, dans lequel il est dit que les missionnaires ont établi une presse à Otahiti, et que trois mille bibles y ont été imprimées. Elles ont été vendues dans l'espace de trois jours, à raison de trois pintes d'huile de noix de coco pour chacune.

Les livres de Moïse, traduits dans la langue otahitienne, ont été imprimés à la même presse, ainsi que le catéchisme à l'usage des habitans; ils ont été distribués gratuitement.

— A Sydney, dans la Nouvelle-Galles méridionale, il y a maintenant trois journaux quotidiens, et cinq autres publications périodiques. Un second bureau d'imprimerie a aussi été établi depuis peu au Port-Jackson.

On exporte de ces contrées des bestiaux à l'Ile-de-France; et le marché de Sydney abonde en toutes sortes de marchandises d'Europe, de l'Inde et de la Chine, propres à satisfaire les commodités de la vie. On remarquera que ces établissemens ne datent que de trente ans, et que le pays, avant l'arrivée des européens, n'avait pas une seule tête de bétail.

— Sur la demande du cabinet autrichien, la feuille d'opposition de Veymar vient d'être supprimée.

— La vente du superbe cabinet de sir Quentin-Crawfurd vient d'être terminée. Parmi les objets précieux qui ont été vendus, on remarque le portrait en pied de Bossuet, chef-d'œuvre de Rigaud, et connu dans toute l'Europe par la belle gravure de Drevet. Il a été acheté pour le

Musée. Une belle tête de Henri IV, peinte par Porbus, a été acquise par Mad. Jacotot, peintre, qui l'a emporté sur beaucoup d'enchérisseurs peu galans. Le beau Faune antique qu'on a long-temps admiré au Musée jusqu'en 1815, a été acheté par un autre artiste, M. Bonnemaison.

Enfin, la charmante statue de *l'Amour tendant son arc*, qui a fait aussi partie du Musée, et qui est une des plus précieuses antiques qui existent en France, depuis que nous avons perdu, par la violence, ce que nous avions acquis par des traités, a été aussi adjugé à M. Périé, peintre.

CORRESPONDANCE.

Madame,

Mon trisaïeul, mon bisaïeul, mon aïeul et mon père, d'une famille noble de la magistrature, sont nés, ont été élevés, et sont morts dans le Marais ; j'y suis né, j'y fus élevé, et j'y mourrai vraisemblablement, pour suivre l'exemple et la volonté de mes pères. C'était jadis, vous le savez, le plus brillant quartier de Paris; et, n'en déplaise à ses détracteurs, les étrangers y viennent encore souvent visiter les maisons qu'habitaient Mad. de Sévigné et Mlle. Ninon de l'Enclos ; quoique la maison de la moderne Aspasie, tombée en ruines, soit maintenant occupée par une femme dont l'âge, la mine grotesque, etc., offrent l'image d'uue vieille sybille. Je ne dirai pas qu'on se promène sur la terrasse de cette maison, moins grande qu'une de nos grandes fenêtres ; mais les curieux s'y tiennent debout : les hommes, sans doute dans l'espoir d'y rencontrer une Ninon, et les femmes, dans celui de le devenir. Ne pourrait-on pas, maintenant qu'on est bien convaincu qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil,

remettre à la mode le Marais? On a vu des choses plus extraordinaires. Ainsi, la découverte des ballons, qui fit si grand bruit en 1789, remonte à peu près à 2000 ans: vous la trouverez dans un conte mogol, publié en langue orientale, il y a environ 1800 ans. Le Calendrier, dit républicain, donné en 93, a été imaginé il y a trente siècles; et je puis en fournir la preuve, d'après un manuscrit égyptien où la même nomenclature est adoptée pour les mois.

J'ai vu avec le plus grand plaisir une nouvelle feuille périodique s'élever dans le Marais, et surtout prendre le titre de *Minerve littéraire:* qui sait si elle ne ramènera pas à la sagesse, dont on s'écarte depuis si long-temps? Riche de 50,000 francs de rente, observateur par caractère, ami des lettres, parce qu'il faut aimer quelque chose, je les cultive pour occuper mes loisirs, et je vais dans le monde pour examiner les usages et les caractères modernes, et pour les comparer à ceux dont mes aïeux m'ont laissé la tradition. Quand un homme a de l'argent, et le dépense noblement, on ne s'informe guères dans les sociétés de la capitale qui il est, d'où il vient, et le quartier qu'il habite; qu'il soit jeune ou vieux, aimable ou maussade, ignorant ou instruit, pourvu qu'il ait quelques loges aux spectacles, qu'il sache perdre au boston, à la bouillotte ou à l'écarté, tout le monde l'accueille. Je suis donc reçu partout avec empressement: les jeunes et jolies femmes me recherchent pour mes loges, et les vieilles pour leur partie; et comme on me fait l'honneur de me prendre pour un *bon homme,* parce que, disciple de Platon, j'écoute beaucoup et parle peu, je suis au courant de presque toutes les anecdotes de tous les genres, qu'on raconte sans se gêner devant moi. Je connais beaucoup de particularités sur les hommes qui ont figuré tour à tour, depuis soixante ans, dans le monde. Mon amour pour le Marais, m'attachant à votre entreprise, je vous offre mes services, et je

mets à votre disposition mon porte-feuille rempli de ces anecdotes, et de tableaux de mœurs à diverses époques. Je pense que l'opposition de quelques-uns de ces tableaux ne peut manquer d'intéresser, et que je ne serai point inutile à la *restauration* du Marais. Si vous trouvez le morceau que je vous envoie, digne de prendre place dans votre recueil, je ne manquerai pas de vous en adresser d'autres.

Je suis, etc., etc.

L'Observateur du Marais.

Coup-d'œil sur les Princes du 17me *siècle ; par un contemporain.*

La plupart des princes que nous connaissons, dont nous avons entendu parler, languissent dans un repos si honteux, qu'il vaudrait mieux, pour leur honneur, que ce fût une pure léthargie. Les uns vieillissent à table, et passent les jours et les nuits dans les plaisirs de la bonne chère ; les autres emploient le tiers de leur vie à se friser les cheveux, et à se regarder au miroir; et les plus honnêtement occupés mettent tout leur temps et tout leur esprit, ou à faire peindre une galerie, ou à tirer des essences de jasmin, ou à conduire une fontaine de quatre lieux pour embellir un parterre, ou à écouter les propositions d'un alchimiste.

Ils sont cachés le plus souvent au fond d'un palais, où leur propre félicité les ennuie, où ils se plaignent de la misère de leur condition, parce qu'il n'y a plus de nouvelles voluptés à découvrir, où, au milieu de leurs délices, ils deviennent pauvres et chagrins par leurs désirs. Là-dedans on les engraisse comme des victimes qui doivent être immolées ; on les parfume comme des corps qu'on veut embaumer; on leur allume des flambeaux dès le midi, afin que la pompe de leur vie soit le commencement de l'appareil de leurs funérailles, et que quand on passe devant leur porte, on puisse dire avec raison : Ici gît le prince tel.



PETITS THÉATRES.

Variétés. — *Les Bonnes d'Enfans.*

Les théâtres sont comme les hommes : ce n'est pas toujours le rang dans lequel ils se trouvent placés, qui décide de leur mérite. *La magnificence toute royale* de l'Opéra ne provoque pas aujourd'hui moins de bâillemens qu'au temps de Labruyère, tandis que la gaîté plébéienne des Variétés excite un rire que, trop souvent, le bon goût désavoue, mais dont la santé se trouve fort bien. Or, comme c'est le plaisir que nous cherchons tous au spectacle, celui qui nous en procure le plus doit être pour nous le premier des théâtres. Ce système, destructif de l'aristocratie théâtrale, est très-favorable aux acteurs du Panorama. Leur verve populaire, leur abandon roturier, dissipent miraculeusement l'humeur la plus noire. Il faut rire, malgré soi, en voyant Tiercelin sous le costume d'une vieille bonne qui fait les yeux doux à un sapeur. Fi! diront certains spectateurs délicats. Ce tableau et celui des amours d'une petite servante lorraine et de Jean-Jean, soldat de nouvelle recrue, sont-ils dignes d'occuper des honnêtes gens ? J'en demande pardon à ces juges difficiles ; mais l'imitation exacte de la nature, même la plus basse, ne me paraît jamais indigne des regards de l'observateur. On peut admirer Raphaël sans mépriser Téniers. Ce qui ne mérite aucune estime en peinture comme en poésie, c'est ce qui est faux et maniéré : c'est le jargon de Dorat et les

productions de tel ou tel peintre que je n'ai pas besoin de nommer.

Il ne faudrait pas conclure de ces réflexions que les *Bonnes d'Enfans* sont un ouvrage excellent ; mais c'est une pièce divertissante, où l'on remarque deux ou trois scènes d'une vérité parfaite, et très-bien jouées par Vernet, chargé du rôle de Jeau-Jean.

VAUDEVILLE. — *M. Blaise, ou les deux Châteaux.*

Ici, tous les détails sont d'assez bon goût ; mais l'intrigue est à la fois commune et romanesque. Rien n'est moins rare sur nos théâtres qu'un amant qui se déguise en jardinier, pour parvenir auprès de sa belle ; mais dans quel lieu du monde voit-on aujourd'hui de pareilles choses ?

C'est, en tout, un homme fort extraordinaire, que ce M. Blaise. Devenu possesseur d'un château, il n'oublie point son obscure naissance. Son père, modeste fermier, s'est enrichi loyalement ; et le fils n'a d'autre désir que de partager son héritage avec une jeune personne qu'il a vue, par hasard, dans un couvent de Paris, fort improprement appelé le *couvent des Anglaises*. Le souvenir d'Irma trouble la félicité de Blaise, qui, depuis qu'il a quitté la ferme pour le château, ajoute à son nom celui de Boisboutrot. Il est triste enfin, et malheureux comme un millionnaire, quand il apprend que la dame de ses pensées habite depuis quelque temps un vieux castel qui n'est qu'à deux ou trois lieues du sien. Il ne rêve plus alors qu'aux moyens de tromper la surveillance des gardiens de sa chère Irma. Mad. Germonde et M. Grippart, son intendant, ont heureusement, ce jour-là même, renvoyé leur jardinier ; Blaise se présente pour le remplacer. Grippart ne manque point, à l'exemple de tous les fripons qui figurent sur nos théâtres, de prendre pour confident de ses projets celui auquel il a le plus d'intérêt à les cacher. Non-seulement il confie à Blaise que, mécontent

du refus que Mad. Germonde lui a fait de la main de sa fille, il a résolu d'enlever Irma ; mais il le charge de remettre à cette aimable personne une lettre, dans laquelle il parle de sa mère en termes peu respectueux. Blaise, comme on voit, n'a pas grand mérite à tromper un rival si confiant et si sot. Au lieu de remettre le billet à Irma, il le donne à Mad. Germonde ; celle-ci ouvre enfin les yeux sur la lâche conduite de son intendant, et se trouve trop heureuse d'accepter pour gendre M. Blaise de Boisboutrot.

On ferait une longue liste des pièces auxquelles ce vaudeville resssemble. *Les deux Châteaux*, de MM. Sevrin et Ourry, reposent sur des fondemens trop vieux, pour être bien solides; mais les ornemens ont paru gracieux et de bon goût.

Gontier joue d'une manière comique et vraie son rôle de paysan; les autres personnages sont faiblement représentés. Le couplet suivant, qui fait partie du vaudeville final, obtient chaque soir les honneurs du *bis*.

Guerre aux châteaux, paix aux chaumières,
Tel fut le cri de quelques foux ;
Aujourd'hui, des lois tutélaires
Les protègent tous deux chez nous.
De ses destins heureuse et fière,
La France inscrit sous son drapeau :
Il faut embellir la chaumière,
Et laisser en paix le château.

GAÎTE. — *Manon Lescaut.*

Manon Lescaut au théâtre de la Gaîté ! quoi ! le méprisable objet de la folle passion du chevalier Desgrieux, sur la scène, presque uniquement consacrée au triomphe de l'innocence? Sans doute ; le législateur du Parnasse n'a-t-il pas dit :

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Cette pauvre Manon, vous en conviendrez, n'est pas tout à fait un monstre. On ne lui reprochera pas d'avoir

été trop cruelle : elle est positivement dans la situation où, selon l'Evangile, *beaucoup de fautes nous sont remises.* Mlle. Lescaut a beaucoup aimé : c'est une grande pécheresse ; mais elle s'est repentie. Pourquoi le théâtre, plus sévère sur ce point que l'église, refuserait-il de l'admettre dans son martyrologe ? La vielleuse Fanchon, *dont l'art ne fut pas moins doux ni la vie moins joyeuse*, n'est-elle pas devenue, après sa mort, le modèle de toutes les vertus ; et son nom ne figure-t-il pas, grâce à M. Bouilly, dans le calendrier de la rue de Chartres ? Je ne vois pas pourquoi la fille de l'abbé Prevost serait traitée avec plus de rigueur que la joyeuse amie de l'abbé de Latteignant.

Je me garderai bien de faire ici l'analyse de ce mélodrame ; ce serait supposer que mes lecteurs ne connaissent pas le roman de l'abbé Prevost, que les auteurs ont suivi avec autant d'exactitude que le leur permettaient les bienséances théâtrales. Ils n'ont point, à l'exemple du père de *Fanchon*, fait de leur héroïne une femme accomplie ; mais ils ne l'ont pas montrée non plus dans l'état d'avilissement où la présente l'abbé Prevost.

Les deux premiers actes font pleurer les sensibles spectateurs qui garnissent ordinairement la salle de la Gaîté. Quelques scènes sont adroitement conduites ; mais le troisième acte n'aurait pas le sens commun partout ailleurs qu'aux boulevards. Il se passe à la Nouvelle-Orléans, et les événemens s'y succèdent avec une telle rapidité, qu'au lieu de se croire aux colonies, on pourrait se croire aux Ombres chinoises.

AMBIGU-COMIQUE. — *Thérèse, ou l'Orpheline de Genève.*

C'EST la pièce, ou plutôt le roman à la mode.

Une jeune fille, nommée Thérèse, qu'un scélérat a fait condamner comme faussaire, s'enfuit de Genève, arrive seule à Lausanne, demande et obtient un asile au château de Sénange : on ne lui fait aucune question ; ce qui est bien généreux, mais ce qui n'est guère prudent. Elle

inspire bientôt un intérêt si vif au jeune fils de Mad. de Sénange, que cette bonne mère se décide à l'accepter pour bru. Au moment des fiançailles, cette dame pense enfin à adresser quelques questions à Thérèse. La pauvre fille, malgré son innocence, est un peu embarrassée pour y répondre, quand l'homme horrible qui la persécute, et qu'on appelle Walter, se présente. Ce méchant genevois, possesseur du secret de la naissance de Thérèse, ne l'a fait flétrir par un jugement, que pour se rendre maître de son sort. Il consent à lui rendre l'honneur, si elle consent à l'épouser. En attendant la réponse de sa victime, Walter déclare à Mad. de Sénange et à son fils que celle qu'ils vont faire entrer dans leur famille, est indigne de leur estime. Cette nouvelle, comme on le pense bien, change les résolutions de Mad. de Sénange, mais non point les tendres sentimens de son fils pour Thérèse, qui n'est connue au château que sous le nom d'Henriette.

M. Egerthon, ministre protestant, prend alors l'orpheline sous sa protection, et se charge de la conduire dans une ferme dépendante du château de Sénange. Mais voilà qu'un moribond réclame les soins pieux de M. Egerthon, qui, pour lui fermer les yeux, laisse Thérèse se rendre, toute seule, à la ferme. A peine est-elle retirée dans sa chambre, que Walter, *contrefaisant la voix d'Egerthon*, obtient qu'elle vienne lui parler. Il lui propose de nouveau de l'épouser ou de la tuer... Thérèse préfère, cela va sans dire, la mort à une pareille union, et Walter va la satisfaire, quand des gens de la ferme se montrent, et obligent le traître *à cacher dans son sein* le couteau dont il voulait la frapper.

Bientôt Mad. de Sénange et son fils arrivent eux-mêmes dans la ferme. La chambre que l'on a donnée à Thérèse est précisément celle que Mad. de Sénange occupe quand elle vient chez ses fermiers ; on la lui rend, et Thérèse évite de se trouver avec celle qui, après avoir été sa bienfaitrice, l'a chassée de son château.

Cependant Walter rôde toujours dans les environs : son projet est d'assassiner pendant la nuit l'innocente fille, dont il veut au moins garder la fortune, ne pouvant obtenir sa main. Il a bien remarqué, en s'éloignant, la chambre de Thérèse ; il y entre en effet, et, croyant lui donner la mort, c'est Mad. de Sénange qu'il assassine. Au même instant la foudre tombe sur le pavillon : Thérèse se précipite dans les flammes pour sauver la mère de son amant; mais elle la trouve baignée dans son sang, et s'écrie, dans un trouble affreux : *C'est moi! c'est moi!* Ces paroles font naître les soupçons du magistrat, qui reconnaît, de plus, que Thérèse est déjà sous le poids d'un jugement terrible. On l'arrête, malgré les larmes du jeune Sénange et les sollicitations de M.r Egerthon. Mais les crimes de Walter ne restent pas long-temps impunis : on le conduit à son tour devant les magistrats; et ce monstre, épouvanté par l'apparition de Thérèse, qu'il croyait avoir tuée, et qui se montre à ses regards dans le lugubre appareil *d'une beauté qu'on vient d'arracher au tombeau*, avoue tous ses forfaits, et jette aux pieds de Thérèse les papiers qui constatent les droits de cette vertueuse fille à porter le beau nom de comtesse de Volmar.

Je n'ai pas besoin, je crois, de faire remarquer à nos lecteurs les invraisemblances qui fourmillent dans ce mélodrame. En entrant dans les théâtres du boulevard, il faut laisser sa raison à la porte. C'est là surtout que les spectateurs se livrent aux émotions du moment, sans réfléchir sur la légitimité des moyens mis en usage pour les faire rire ou pleurer.

Il ne faut donc pas s'étonner du succès soutenu de *l'Orpheline de Genève*. La marche de l'ouvrage pourrait sans doute être plus raisonnable, le style plus châtié; mais il était difficile de réunir dans trois actes plus de situations théâtrales, et plus de tableaux faits pour charmer cette heureuse classe de gens dont les yeux valent mieux que les oreilles.

A. Remond.

LE PRIX FUNÈBRE.

Veuve d'un peintre célèbre, qui, plein d'une noble ambition, s'occupa de sa gloire bien plus que de sa fortune, Elmire, belle, jeune encore, et mère d'un fils en bas âge, vivait dans une déplorable indigence. Soutenue par l'amour maternel, elle luttait avec courage contre sa destinée, travaillant de l'aiguille pour subvenir à l'existence de son fils, et arrosant de ses pleurs son berceau abandonné.

O cher enfant! s'écriait-elle quelquefois en le pressant lui-même contre son cœur, quel sera, hélas! ton avenir? Qui prendra soin de ton éducation? qui voudra te servir de père? Si le tien avait vécu, il t'aurait fait part de ses talens comme d'un précieux héritage; mais moi, je ne sais que te chérir, et pleurer sur ton sort.

Ces scènes touchantes, fréquemment répétées, développèrent de bonne heure, dans l'ame d'Isidore, une sensibilité vive, un amour passionné pour la meilleure des mères, qui ne lui permirent plus d'avoir d'autre pensée que celle de la rendre heureuse. Mais que pouvait un enfant sans fortune, sans protecteur? Soit qu'il le dût à la nature, soit que la gloire de son père excitât son émulation, Isidore, se sentant vivement entraîné vers l'étude du dessin, essaya de travailler seul; il surmonta même des difficultés capables de rebuter un esprit ordinaire; mais, malgré son courage, il éprouva bientôt le besoin d'être dirigé : cette soif d'acquérir, combattue par l'impuissance de se satisfaire, plongeait son ame dans un véritable désespoir. Après de longues heures d'un travail aussi pénible qu'imparfait, il jetait loin de lui ses crayons, et venait fondre en larmes entre les bas de sa mère.

— Quoi! disait-il alors, le ciel n'aura point pitié de mes efforts! Quoi! ce désir si légitime qu'il a mis dans mon cœur, de vous rendre heureuse, ne sera-t-il jamais qu'un vœu stérile?

— Ne te décourage point, lui répondait Elmire ; la Providence est aussi une mère qui suit d'un œil de compassion, au milieu des peines de la vie, la veuve et l'orphelin abandonnés, prête à les secourir, lorsqu'ils se croient au comble de leur misère. Gardons-nous de la méconnaître : c'est une pieuse confiance en elle qui distingue l'infortuné du coupable.

Tous les ans, à l'anniversaire de la mort du peintre, Elmire et son fils se rendaient au cimetière du P. Lachaise, où un père, un époux sincèrement regretté, avait un modeste tombeau ; la pieuse veuve ayant consacré ses dernières ressources à l'acquisition de quelques pieds de terre où cet illustre époux pût reposer en paix. Son nom, avantageusement connu, fut la seule épitaphe dont elle l'honora : elle renferma dans le secret de son cœur, et tous autres éloges, et l'expression de ses regrets, qui n'eussent intéressé personne.

Un jeune homme riche, en se promenant dans ce vaste séjour des morts, où la pompe de l'architecture est souvent consacrée à des noms inconnus, tandis qu'un simple gazon croît ailleurs sur des cendres illustres, remarqua cette veuve en deuil, et cet orphelin d'une figure charmante, soutenus l'un sur l'autre comme des plantes fragiles, et couronnant de fleurs une pierre qui paraissait posée là depuis long-temps. Il s'approche, il lit le nom gravé sur la tombe, et reconnaît avec émotion celui d'un peintre dont il possède plusieurs tableaux d'un grand prix.

Alphonse, ainsi s'appelait l'étranger, ayant arrêté ses yeux sur le visage d'Elmire, en trouva l'expression si touchante, qu'il se sentit lui-même attendri. Cependant elle ne pleurait pas ; ses longues paupières n'étaient qu'humides. Un de ses bras était passé autour du cou d'Isidore : l'autre tombait languissamment sur le petit treillage qui entourait le tombeau ; et ses beaux yeux, élevés avec

ardeur vers le ciel, semblaient appeler sa protection sur deux infortunés. Isidore, plus frappé des objets extérieurs, attachait ses regards sur la tombe, et arrosait de quelques larmes la couronne de fleurs que sa piété filiale lui consacrait.

Un tableau si touchant n'aurait dû inspirer que des pensées vertueuses; mais le cœur de l'homme est si bizarre, si faible, si mal défendu contre les passions, qu'elles s'y glissent sous les formes les plus respectables. Dès ce moment, Alphonse, le cœur rempli d'un amour criminel, ne songea qu'au moyen de séduire cette belle veuve; et, devinant à son extérieur qu'elle était peu aisée, il compta sur ses richesses pour y parvenir. Les informations qu'il fit prendre, et qui se trouvèrent comme autant d'hommages que chacun rendait à la vertu d'Elmire, ne servirent qu'à enflammer davantage le coupable Alphonse. Il jugea seulement qu'un telle femme serait difficile à subjuguer, qu'il fallait d'abord l'enchaîner par la reconnaissance, pour l'amener à un sentiment plus vif; et, cachant sous un air grave ses criminels projets, il osa se présenter chez elle :

Pardonnez moi, lui dit-il, une démarche que mon admiration pour un illustre peintre qui fut autrefois votre époux, peut seule justifier. Les trésors que je possède de lui m'ont fait souhaiter de connaître sa famille, et je me sens disposé à aimer le fils d'un homme auquel je dois de si douces jouissances. Aurait-il emporté tout son génie dans la tombe? En aurait-il laissé quelqu'étincelle dans l'ame de cet enfant?

Elmire était douée de cette aimable candeur qui porte les ames honnêtes à supposer qu'on leur ressemble. Loin de concevoir aucun soupçon, elle laissa briller dans ses yeux la joie vive et pure dont son cœur maternel était agité. L'excès de son émotion l'empêchant de répondre sur le champ, Isidore répliqua aussitôt avec vivacité :

— Je ne sais si c'est le génie de mon père ou mon amour

pour une mère adorée qui m'aime : je n'aspire qu'à trouver un guide qui me dirige dans mes travaux, un protecteur qui me les facilite. Livré jusqu'à ce jour à mes propres lumières, j'ignore ce que la nature a fait pour moi ; mais ma mère sera mon génie ; sa seule pensée suffira pour m'inspirer des chefs-d'œuvre.

Alphonse, touché de ces paroles, se déclara, dès cet instant, le protecteur que désirait l'intéressant Isidore ; et la mère et le fils, pénétrés de la plus vive reconnaissance, tombèrent à ses pieds, en le bénissant. Toutefois, les coupables motifs qui dirigèrent la conduite d'Alphonse, l'empêchèrent de goûter le prix de sa générosité. Il rougit, et repoussa des actions de grâces qu'il ne méritait pas. Isidore fut placé dans une école célèbre, où de brillans succès couronnèrent son ardeur pour le travail, et lui gagnèrent l'affection de l'artiste distingué dont il suivait les leçons.

Alphonse continua de voir Elmire, de l'aimer, et d'espérer un prix de son amour ; mais une crainte insurmontable, que lui inspirait cette vertu si simple et si pure, l'empêcha long-temps de s'expliquer. Il attendait toujours que l'habitude de le voir, et de le considérer comme un véritable ami, amenât insensiblement cette belle veuve à former avec lui des liens plus intimes.

Isidore, âgé de dix-huit ans, se trouvait sur le point de concourir pour obtenir d'être envoyé à Rome. Ses rapides progrès, son application, donnèrent les plus belles espérances ; mais, sans l'appui de son protecteur, il fallait renoncer à tout. Alphonse saisit cette circonstance, qu'il jugea favorable à son amour ; et, plus hardi en l'absence d'Elmire, il osa lui écrire, et se dévoiler à ses yeux. Isidore, ayant surpris sa mère plongée dans la douleur, la presse, l'interroge. Elmire, pour toute réponse, lui donna le billet d'Alphonse. A cette fatale lecture, l'infortuné Isidore ressentit un si violent chagrin, qu'il en tomba

dangereusement malade. Les intentions criminelles d'Alphonse, enchaîné déjà sous les lois de l'hymen, ne pouvaient être douteuses. Isidore comprit aisément la cruelle position de sa mère, et le sacrifice qu'elle lui imposait.

Gloire, fortune, s'écriait-il dans le délire de la fièvre, je ne vous ai désirées que pour elle : faut-il vous perdre à la veille de vous acquérir! Je ne sais quelle voix secrète flattait mon ambition, et me promettait le prix qui m'échappe !...

Elmire, le cœur navré d'un profond désespoir, répondit à la lettre d'Alphonse avec la noble simplicité de la vertu outragée, et lui défendit l'entrée de sa maison. Le professeur d'Isidore, étonné de son absence, alla le voir, apprit une partie de la vérité, devina le reste, et souhaita de réparer les torts d'Alphonse, en adoptant Isidore pour son fils. Le jeune homme, plein d'un nouvel espoir, attend à peine le retour de ses forces pour continuer ses études. La vigueur de son ame le trompe et le soutient. Le concours était commencé, Isidore redouble d'ardeur et de courage, la flamme du génie le consume, elle éclaire son esprit : mais hélas! elle l'éclaire en dévorant son faible corps. Tandis qu'il travaille pour la gloire, la mort impitoyable étend sur lui sa main de fer. Elle lui permit d'en faire assez pour justifier les regrets dont on l'honora. Il périt à la fleur de son âge, comme une tendre moisson que la grêle a dévastée. Tous les amis des arts pleurèrent sur son tombeau, où s'engloutissaient de si belles espérances. Il périt, noble victime de la gloire et de la piété filiale. Qui pourrait exprimer le désespoir d'Elmire? Jetons un voile sur sa douleur, comme sur la tête d'Agamemnon. On peut appliquer à l'affection maternelle ce qu'un poëte italien disait de l'amour :

Qui songerait à *le* peindre, ne l'a jamais senti.

Le jour du concours arrivé, au milieu des fanfares éclatantes qui réclamaient le triomphe des élèves les plus distingués, des acclamations de la joie, des félicitations

bruyantes, des inquiètes rivalités, de toute l'ivresse de la gloire, personne ne songeait à l'infortuné Isidore, lorsqu'on apporta dans la salle du concours son tableau à demi-achevé. Un cri de douleur et d'admiration s'éleva de toutes parts. Chacune des parties de cette composition, soit finies, soit ébauchées, révélait un talent supérieur. Demeurée imparfaite, elle n'avait pu concourir comme les autres; mais l'artiste qui avait adopté cette jeune victime, voulut sauver sa mémoire d'un injuste oubli.

« Il n'est plus, s'écria-t-il en étendant la main vers le tableau ; le désir de la gloire l'a consumé. Ah! rendons-lui du moins tous les honneurs qu'il a mérités au prix de sa vie : s'il eût achevé son ouvrage, le plus beau triomphe l'attendait au milieu de nous! Que le bruit de nos applaudissemens console son ombre gémissante; qu'ils retentissent aux oreilles d'une mère affligée. Honorons d'une couronne, périssable comme elle, mais qui défende son nom de l'oubli des tombeaux, cette jeune fleur que la mort a moissonnée! »

Une approbation générale appuya le vœu du professeur. L'artiste le plus respectable par son âge et ses talens, prit une couronne de laurier et de cyprès, et la déposa religieusement sur le tableau, que l'ami d'Isidore couvrit aussitôt d'un voile noir. A la place d'une musique triomphale, des tambours funèbres firent entendre un roulement, dont les sons lugubres semblaient se perdre dans la cavité des tombeaux. Tous les élèves, fondant en pleurs, apportaient à l'envi leur propre couronne pour en décorer le tableau d'Isidore, et rendre hommage à ses rares talens : toute rivalité avait disparu. Cette gloire, obscurcie par le souvenir d'un trépas prématuré ; cette composition, où le génie et la mort paraissaient encore lutter ensemble, portaient dans l'ame une impression mélancolique et profonde.

Un prince bienfaisant et ami des arts alla chercher Elmire au fond de sa retraite, et prit soin de sa fortune ;

mais ni ses bienfaits, ni la gloire dont le nom de son fils fut honoré, ne purent cicatriser la plaie de son cœur. Ses désirs et ses pensées se tournèrent uniquement vers le séjour qu'habitaient son fils et son époux. Fatiguée du monde et de la vie, elle ressemblait, sur la terre, à ces ombres malheureuses qui sont errantes sur le rivage du Styx, sans pouvoir parvenir à le traverser.

Julie DELAFAYE BREHIER.

OUVRAGES NOUVEAUX.

On annonce, comme devant paraître incessamment chez Alexis Eymery, un ouvrage du savant M. Lemaire, éditeur des classiques latins qu'il publie actuellement. Cet ouvrage a pour titre : *Études de Seconde et de Rhétorique*, ou *Cours de Littérature sur les Poëtes secondaires, tels que Lucain, Stace*, etc. etc.

M. Lemaire s'était associé pour cet ouvrage M. Bajoux, jeune littérateur trop tôt enlevé aux lettres par le fer de l'ennemi, sur le champ de bataille.

— *Géographie vivante*, ou *Mœurs et Costumes de tous les Peuples*, ouvrage orné de trente-deux gravures représentant les divers habitans du globe et les animaux divers qui s'y trouvent. In-8°. oblong cartonné : en noir, 8 fr. ; fig. color., 12 fr.

— *Le Nouveau Caveau* (3e. année), ou *Choix des meilleures Chansons des convives du* Caveau moderne *et des* Soupers de Momus, publié par M. Ourry, membre de ces deux sociétés. Un vol. in-18, avec gravures. Prix : 2 fr., et 2 fr. 50 c. par la poste.

Ce joli recueil, dont il sera rendu compte, se compose des chansons de MM. Armand-Gouffé, Béranger, Désaugiers, Ourry, etc.

Nota. Tous les Ouvrages annoncés ci-dessus se trouvent chez EYMERY, libraire de *la Minerve littéraire*, rue Mazarine, N°. 30.

ERRATA.

Page 146, ligne 23, de sapins résineux; *lisez*, du sapin résineux.
152, 33, bien que son cœur est sans pitié; *lisez*, bien que sans cœur et sans pitié.
159, 8, facilité d'ame; *lisez*, facilité douce.
165, 5, intelligible; *lisez*, inintelligible.
186, 15, qui s'adressent; *lisez*, qui s'adresse.

Imprimerie d'Ant. BAILLEUL, rue Thibautodé, n°. 8.

LA MINERVE
LITTÉRAIRE.



LA GLOIRE,

Pièce qui a obtenu le prix de Poésie à l'Académie de Marseille, en 1819 (1).

Tel que le jeune aiglon qui, du roc solitaire,
Voyant au haut des airs, dans des flots de lumière,
L'oiseau roi déployer son vol audacieux,
Tressaille, impatient, sollicite les cieux,
Exerce quelque temps son aile encor timide,
Cède enfin tout à coup à l'instinct qui le guide,
Et, saluant les airs d'un noble cri d'amour,
S'élève, triomphant, jusqu'aux sources du jour;
Tel le guerrier, au nom des fils de la Victoire,
Sent naître dans son cœur cette soif de la gloire,
Ce besoin des périls, ce mépris de la mort,
Qui se rit de l'obstacle, et des dieux et du sort:
Il couvre leurs tombeaux, leurs cendres précieuses,
De longs baisers mêlés de larmes envieuses,
Et, plein du souvenir de ces héros fameux,

(1) Cette pièce, imprimée pour la première fois dans l'*Almanach des Muses* de 1820, sur une copie inexacte, paraît ici avec des changemens : c'est la seule édition avouée de l'auteur.

Il n'a plus de repos qu'il ne soit grand comme eux.
Tel le poëte encor, dans un plus doux délire,
Des grands maîtres, d'abord, interroge la lyre;
Disciple obéissant, il les suit pas à pas;
Tout à coup, des trésors qu'il ne soupçonnait pas,
S'échappent de son sein en torrens d'harmonie;
Les yeux ardens, en proie à sa sainte furie,
Il fuit, il se débat sous le dieu courroucé.
Vers l'immense avenir tout son cœur élancé,
De transports inquiets l'agite et le dévore :
Ses rivaux sont vaincus.... ; mais il désire encore !

Poëtes et guerriers, que vos destins sont beaux !
Si vous vous signalez par de nombreux travaux,
La gloire vous attend ; mais, d'un pied téméraire,
Craignez de profaner son divin sanctuaire.
Il est peu de mortels, protégés par les dieux,
Qu'elle daigne marquer de son sceau radieux.
Voyez ses vrais élus : dès leurs jeunes années
Ils semblent pressentir leurs hautes destinées ;
Le repos les fatigue ; et leur bouillante ardeur,
D'une enfance ignorée accuse la lenteur.
Au récit imposant des exploits de son père,
Alexandre frémit d'une noble colère ;
Impatient, il crie à ses jeunes guerriers :
« Eh ! ne veut-il donc pas nous laisser de lauriers ! »
O regrets généreux ! magnanimes alarmes !
Turenne, encore enfant, se couvre de ses armes,
Et, déjà plein de Mars, il rêve un grand renom.
Le Tasse (la douleur gémit à ce seul nom),
Le Tasse, commençant sa vie infortunée,
Trouva des sons divins sur sa lyre étonnée.....
Mais de sa Léonore un regard séducteur
Fait naître dans son ame une sombre langueur :
L'amour va dessécher les roses de sa vie ;
L'amour a fait pâlir son immortel génie :
Le Tasse, dans les fers indignement jeté,
Dédaigne les concerts de son luth irrité,
Et le bel avenir n'a plus rien qui l'enflamme.

Toi qui veux te survivre, ah ! maîtrise ton ame ;
Fuis surtout la mollesse et son souris trompeur :
Elle éteint le génie, elle endort la valeur,

Et, couronnant de fleurs son aveugle victime,
Des bras des voluptés la pousse dans l'abîme.

C'est vous que j'en atteste, antiques nations,
Qui pour de vils plaisirs, de lâches passions,
Avez pu mépriser la gloire et ses prestiges!
O peuples sans héros, sans arts et sans prodiges!
Vous disiez : « Jouissons pour triompher du sort :
C'est au sein des plaisirs qu'on échappe à la mort.
Vous disiez..... » Votre voix s'est tout à coup glacée ;
Une éternelle nuit sur vous s'est abaissée ;
Et l'oubli, s'avançant comme un spectre hideux,
A jeté sur vos noms son voile injurieux.....
Eh bien ! l'Egypte eut-elle un semblable partage ?
Non. Grande par les arts, grande par le courage,
Lorsque son jour suprême est à la fin venu,
Quand son front glorieux, par le temps abattu,
Comme un débris sacré roule dans la poussière,
Elle n'a pas vu fuir sa splendeur tout entière :
Nous admirons encor ses merveilleuses lois;
De ses rois conquérans (1) les antiques exploits,
Ses austères vertus, ses sciences divines ;
Et sa grande ombre, errante à travers les ruines,
Semble dire à jamais, au voyageur surpris :
« Le berceau de la gloire est la terre d'Isis. »

La Grèce, plus riante, et féconde en prestiges,
Nous charme mieux encor par ses brillans vestiges.
L'imagination, qui se plaît en ces lieux,
S'y promène tantôt à pas impétueux,
Et tantôt, recueillie en un deuil plein de charmes,
S'assied sur des tombeaux qu'elle arrose de larmes.
Sa puissante magie a ranimé ces bords :
Là, l'aveugle enfantait ses immortels accords ;
Là, s'immolait Codrus pour le salut d'Athènes ;
Ici, comme un lion rugissait Démosthènes ;
Là, Tyrtée agitait la lyre des combats ;
Ici, chantait Pindare; ici, Léonidas
Sublime, se vouait à la sainte patrie,
Et ses trois cents héros faisaient pâlir l'Asie.....

---

(1) L'Égypte eut aussi des rois qu'on nomme *rois-pasteurs*.

Mais tu n'es plus, ô Grèce! un infâme oppresseur,
Un despote insolent succède à ta grandeur.
Où régnèrent les arts, commande l'ignorance.
Hélas! de tes vertus, de ton indépendance,
Il ne te reste donc que l'amer souvenir;
Mais la gloire est un bien qu'on n'a pu te ravir;
Et les muses toujours, ainsi que la victoire,
De ton éclat flétri conservant la mémoire,
Et l'admirant encor dans tes restes épars,
Offriront leur hommage à la reine des arts.
Et toi, qui te vantais du surnom d'éternelle,
Tu n'as pu te soustraire à cette loi cruelle;
Le temps lève sa faulx sur ton front colossal;
Il frappe, et tu n'as plus le rameau triomphal;
Et Rome, qui jadis marchait en souveraine,
Pâlit, chancelle, tombe, et rampe sur l'arêne.....
Elle tombe! que dis-je? Ah! ses restes vainqueurs
Nous subjuguent encore, et parlent à nos cœurs:
Ici, lorsque la nuit étend ses voiles sombres,
Des plus grands des humains je contemple les ombres.
Ici, je reconnais, sous ce bois ténébreux,
Brutus, père barbare, et consul vertueux;
Là, Marcius, bravant le pouvoir populaire,
D'un parricide espoir flatte encor sa colère;
Sur ces créneaux vieillis quels mânes sont errans?
C'est Camille vainqueur de ses ressentimens,
Se vengeant de l'exil en sauvant sa patrie;
Là, soupire Tibulle aux genoux de Délie;
Ici, l'aimable Ovide, en ses vers inspirés,
De la Grèce embellit les mystères sacrés;
Là, sublime ou riant, mais toujours plein de grâce,
Sur mille tons divers, l'ingénieux Horace
De sa muse fertile épanche les trésors.
Mais quels sons plus touchans, quels célestes accords...!
C'est Virgile...! mon cœur a reconnu sa lyre.
Ainsi dans ces beaux lieux tout m'émeut, tout m'inspire.
Du fond de son cercueil, sur ces sacrés remparts,
Rome entière s'élance et s'offre à mes regards;
Et lorsque les débris des nations obscures
Ne s'éveillent jamais pour les races futures,
Toujours grande et féconde en sublimes plaisirs,
Rome reste debout sur ses vieux souvenirs.

O destins éclatans des nations passées !
Tableaux inspirateurs ! mémorables pensées !
Fastes de Polymnie et de la liberté,
Parlez, entourez-moi de votre antiquité.
Grèce mélodieuse, indomptable Ausonie,
Vos débris immortels échauffent mon génie;
Vos seuls noms prononcés font palpiter mon cœur.
Ah ! que n'ai-je vécu dans vos jours de splendeur !
Et toi que j'adorai dès l'âge le plus tendre,
O gloire ! puisses-tu m'inspirer et m'entendre !
Amante du poëte, amante du guerrier,
Viens, le front couronné de leur double laurier,
Du cygne de Dircé (1) viens me prêter la lyre,
Et son heureuse audace, et son bouillant délire;
Abandonne un moment ton Virgile au tombeau,
Et viens ceindre mon front de l'immortel rameau;
De mes lèvres toujours fais couler l'harmonie;
Embellis de tes fleurs la route de ma vie;
Fais qu'après moi je laisse un brillant souvenir,
Et que mon nom, fameux dans les temps à venir,
De leur marche funeste affrontant les ravages,
Superbe, plane un jour sur l'océan des âges.... !
Oui, tel est le besoin, le seul vœu de mon cœur;
Puissante enchanteresse, il fait tout mon bonheur;
So ris donc à ce vœu, daigne m'être propice.
Ah ! pour te mériter, s'il faut un sacrifice,
Frappe, abrège mes jours; mon sort n'est pas cruel.
La tombe ! elle est bien douce à qui meurt immortel !
Sur la mienne déjà je vois ma gloire écrite.....
Mais si d'un vain orgueil mon ame était séduite,
Après ce doux espoir dont je m'étais flatté,
S'il me fallait mourir sans avoir existé !
Si je dois, tout entier, descendre dans la tombe,
Dieux puissans ! ordonnez qu'à l'instant je succombe.
Pour moi, vivre sans nom, c'est être déjà mort.
Qu'on ignore, du moins, quel eût été mon sort;
Si vous me réservez l'accablante infortune,
De languir confondu dans la foule commune,
Délivrez-moi du jour; qu'on ne se doute pas

---

(1) *Multa* Dircæum *levat aura* cycnum. HORACE.

Que l'oubli m'attendait dans la nuit du trépas,
Et qu'au moins, quelquefois, l'amitié désolée,
Venant gémir encor sur mon froid mausolée,
Et sentant sous les pleurs ma cendre tressaillir,
Dise : « Dès son printemps on l'a vu se flétrir ;
Mais si la mort, docile à sa noble espérance,
Hélas! eût épargné sa faible adolescence,
Peut-être, par ses chants, aurait-il mérité
De fixer les regards de la postérité (1). »

François Durand.

L'ADIEU,

Ode traduite de Klopstock.

Klopstock écrivit cette ode lorsqu'il eut perdu l'espoir de s'unir à Fanny qu'il aimait, et lorsqu'une mélancolie profonde lui faisait envisager sa mort comme prochaine. Schmidt, auquel il s'adresse, était le frère de Fanny, l'ami de l'auteur, un poëte distingué.

« Mon Schmidt, je meurs ; je vais aller voir ces grandes ames : Pope, Adisson, le chantre d'Adam réuni à celui qu'il a chanté, recevant des mains d'Eve une palme immortelle !

» Je vais retrouver notre amie Radikin (2), dont la muse fut pieuse comme son cœur ; et mon frère, qui, moissonné si jeune, fit couler nos premières larmes, par qui nous apprîmes avec surprise que tout n'était pas joie sur la terre !

» Je vais m'approcher de l'assemblée des saints anges, de ce chœur auguste où retentit l'Hosanna, l'éternel Hosanna !

» O ravissante espérance ! comme elle ranime tout mon

---

(1) L'auteur de ce poëme n'a que dix-huit ans.

(2) Femme connue en Allemagne par ses poésies.

être ! comme elle fait battre mon cœur !...... Mets ta main sur ce cœur, ami ; j'ai vécu, et je ne le regrette pas, j'ai vécu pour toi, pour nos amis, et aussi pour celui qui va bientôt me juger.

» J'entends, j'entends déjà dans le lointain le son de la redoutable balance..., la voix du juste juge.... Oh ! si mes bonnes actions pouvaient peser plus que mes fautes !

» J'ai un sujet de grande confiance ; j'ai chanté aux hommes le médiateur de Dieu (1), il doit y avoir pour moi, devant le trône, une coupe d'or toute pleine de larmes chrétiennes !

» Ah ! beau temps de mes poétiques études, jours consacrés que j'ai passés près de toi : les premiers dans une paix, une liberté, une joie que rien ne troublait ; et les autres, dans une mélancolie qui eut aussi quelques charmes !

» Mais, dans tous ces jours, je t'ai aimé plus que ma voix, plus que mon regard ne peuvent te le dire... Cesse de pleurer....; n'affaiblis point mon courage...; sois un homme....; reste ici-bas pour aimer Rothen (2).

» Reste pour aller, après ma mort, rappeler à ta sœur cet amour si tendre, qui m'eût fait trouver le ciel sur la terre, s'il eût été couronné.

» Parle-lui peu cependant de ces douleurs profondes qui ont troublé les derniers temps de ma vie, qui l'ont fait écouler comme un sombre et rapide nuage.

» Parle-lui peu de ces larmes amères que j'ai versées si abondamment dans ton sein, que tu as daigné recueillir... Oh ! grâces te soient rendues, ami, de ce que tu as eu compassion de mes pleurs, et de ce que tu en as versé avec moi !

« Peut-être un jour quelque jeune fille d'un cœur noble, entendant mes chants plaintifs, regardera plus attentive-

---

(1) La Messiade.

(2) Poëte allemand, ami de Klopstock et de Schmidt.

ment autour d'elle, cherchera les hommes vertueux de son temps, et s'écriera avec l'accent de la mélancolie :

» Oh! s'il vivait encore, celui dont le cœur a sent si profondément l'amour! Elle te bénira aussi, ô mon ami, parce que tu as eu compassion de mes pleurs, et que tu en as versé avec moi!

» Tais à ta sœur, je te le répète, tout ce que j'ai souffert : va à elle d'un visage serein comme celui avec lequel j'expire ; dis-lui qu'en mourant j'étais calme, que je m'occupais d'elle, que tu as recueilli de ma bouche et lu dans mes regards presque éteints ce dernier langage de mon cœur :

» Adieu, sœur du meilleur des frères ; adieu, fille cé-
» leste! oh! combien je t'ai aimée! comme ma vie, peu
» remarquée du vulgaire, s'est écoulée dans l'ombre, con-
» sacrée tout entière à toi seule!

» Reçois la bénédiction dernière de ton ami mourant :
» nul ne t'a bénie, ne te bénira jamais avec un cœur
» comme le sien.

» Puisse la rémunérateur céleste verser sans cesse dans
» ton ame la paix de la vertu et les joies de l'innocence!

» Que rien ne trouble cette belle destinée, qui se pei-
» gnait déjà sur ton visage riant, lorsque tu sortis des
» mains de ton Créateur, que tu ne connaissais pas encore,
» lorsqu'il réglait notre sort futur d'une manière si di-
» verse, te réservant pour les joies de la vie, et moi pour
» les larmes!...

» Mais, au milieu de ton bonheur, reste cependant
» sensible à l'infortune d'autrui, et verse quelquefois les
» pleurs de l'humaine compassion.

» Donne un regret à ce jeune homme, qui avait une
» ame noble, qui, si souvent, par un silence mélanco-
» lique, voulut t'avertir, sans trop d'orgueil, que le ciel
» t'avait créée pour lui.

» Tout à l'heure, transporté au pied du trône de Dieu,

» contemplant sa gloire éclatante, j'étendrai vers lui mes
» bras supplians ; je lui ferai pour toi des prières dont je
» n'ai ici-bas aucune idée....

» Et alors un avant-goût de la vie future, un senti-
» ment confus de l'Être infini descendront sur toi, inon-
» deront ton ame ; tu relèveras la tête avec étonnement ;
» tu regarderas le ciel avec un tendre sourire... Oh ! viens...
» ne tarde pas....; viens, monte dans le vêtement blanc
» des vierges, et entourée d'une lumière divine !.... »

Traduction de CAMILLE JORDAN.

STATISTIQUE DES ETATS-UNIS.

(Second article.)

Climat. — Peu de personnes se tiennent en garde contre la différence prodigieuse de température entre l'Amérique et les contrées de l'Europe situées aux mêmes latitudes, tant pour le froid de l'hiver que pour la chaleur de l'été.

Si l'on compare, par exemple, la température ordinaire de Rome, située au 41 deg. 23 m. de latitude septentrionale, avec celle presque semblable de New-York, qui est de 40 deg. 40 m., on trouvera des différences surprenantes dans chaque saison de l'année. Le tableau qui suit les rendra sensibles.

Température moyenne.

LATITUDE	DE L'ANNÉE.	DES 3 MOIS D'HIVER.	DES 3 MOIS D'ÉTÉ.
Rome..... 41°33'	12° 1/2 au-dessous de glace.	5° au-dessus de glace.	20° au-dessus de glace.
New-York. 40°40'	8° 1/4 idem.	1° 1/2 au-dessous.	22° idem.

Cette esquisse de tableau, toute briève qu'elle est, montre

évidemment le peu de rapport du climat de l'Amérique à celui de l'Europe ; la plus grande différence est dans le degré du froid ; mais on ne doit pas s'en alarmer, parce qu'il n'est pas défavorable à la santé. La même tendance à des températures extrêmes se fait sentir dans toute l'étendue des Etats-Unis, qui est du 20 jusqu'au-delà du 49 degré de latitude septentrionale ; de sorte que la température, soit pour le froid de l'hiver, soit pour la chaleur de l'été, y a autant d'intensité que dans les contrées de l'Europe situées respectivement 10 degrés au-delà.

On doit cependant faire observer que, dans l'intérieur des terres, les températures extrêmes sont moins prédominantes.

Maladies. — La fièvre intermittente est un des fléaux des Etats-Unis : elle règne principalement dans les districts récemment défrichés. Malheureusement les terrains les plus favorables, par la facilité de leur culture et leur voisinage des eaux (navigables), sont, en général, les moins salubres. Un fait assez singulier, c'est que les miasmes des marais se font autant sentir sur le sommet des montagnes ou collines adjacentes, que sur les bords des marais qui les ont produits.

Les fièvres aiguës sont maintenant presque bannies de la province de la Nouvelle-Angleterre ; mais elles affligent malheureusement les habitans des districts riverains des états de l'Ouest ; ce qui continuera probablement d'être ainsi, jusqu'à ce que le sol soit plus raffermi : après quoi, les états de l'Ouest deviendront généralement salubres, les parties malsaines n'étant point en proportion, pour l'étendue, avec celles qui sont raffermies.

Le résultat de ces considérations, c'est que les États-Unis sont sujets à de violens changemens de température, qui affectent la respiration, et engendrent de fréquens désordres dans le système vital. Mais on doit aussi s'arrêter à cette conclusion favorable, que les maladies, si alarmantes

pour les étrangers, et qui leur sont quelquefois si fatales, proviennent moins de la température que de diverses influences locales. Ainsi, le rhumatisme est commun dans les états maritimes, parce que l'on y est exposé à éprouver subitement l'alternative du chaud au froid ; et, en partie, par la négligence des habitans, qui s'exposent, sans précaution, à l'humidité et au froid, ou qui ont l'imprudence de se livrer au sommeil dans les bois. Mais dans les grandes villes, où, comme dans celles de l'Europe, on maintient une égale température dans les maisons, les rhumatismes sont beaucoup moins communs qu'en Angleterre.

Dans les états du Nord-Est, la consomption domine, mais moins encore que dans plusieurs contrées de l'Europe.

Les ravages de la fièvre jaune ont été confinés, jusqu'ici, dans les rues étroites des villes commerçantes ; et ce terrible fléau ne s'y est introduit que depuis 1803.

Les contrées du Sud, telles que les Carolines, la Géorgie et Ténessée, ne conviennent évidemment pas aux constitutions européennes (le rédacteur parle vraisemblablement de celles du Nord) ; le climat agit même encore avec force sur les Américains qui y sont établis ; et la principale consolation, c'est que l'on trouve dans les districts les plus malsains quelques positions sèches et exposées aux vents, qui peuvent offrir une retraite contre les maladies de l'automne. En faisant ce choix, le principal objet doit être de se fixer sur un lieu où les vapeurs qui s'élèvent des vallées environnantes, soient moins dans le cas de s'y répandre dans leur ascension.

Villes principales. — En commençant par le Nord, on trouve au 42 degré de latitude, Boston, ville qui date de près de cent ans. Ses rues, dont quelques-unes sont étroites et tortueuses, ressemblent beaucoup à celles des anciennes villes d'Angleterre ; la partie moderne a cependant la largeur et la régularité des villes de l'Amérique.

Les maisons, en général, sont construites en briques, et la population s'y élève à près de 40,000 ames. La partie de la ville qui est près de la mer, est fort basse; mais le centre est élevé. Le hâvre est sûr et spacieux. Le commerce avec les étrangers y est très-considérable, et la construction des navires y a reçu une grande extension. Si, dans la rapidité de son accroissement, Boston est inférieure aux villes méridionales, elle les surpasse toutes, sous le rapport de l'éducation, et la plupart des habitans y sont aussi instruits, que sobres et industrieux.

New-York, située à 40 degrés 40 minutes de latitude, est le lieu où affluent principalement les étrangers nouvellement arrivés. Cette ville a quelque temps rivalisé avec Philadelphie, sous le rapport de la population, à cause de sa situation favorable. Son port est excellent, et ses rivières lui donnent la supériorité du commerce intérieur à une grande distance. Les rues de l'ancienne partie de la ville sont étroites et tortueuses, et quelques-unes des maisons sont construites en bois: mais toutes les nouvelles constructions sont dans le meilleur goût, et la principale rue, appelée *Brooway*, peut soutenir la comparaison avec presque toutes celles de nos plus belles villes d'Europe. Ce que l'on peut reprocher à New-York, comme résidence, c'est d'être dépourvue de places et de promenades publiques, ainsi que d'eau courante pour nettoyer les rues et purifier l'air.

Philadelphie, située à 39 degrés 57 minutes de latitude, était encore tout récemment la ville capitale de l'union fédérative. Elle touche à la grande rivière de la Delaware, et est construite avec beaucoup de régularité : toutes ses rues sont larges, et se coupent à angles droits. Elle contient peu de maisons en bois: presque toutes sont construites en briques, et plusieurs des édifices publics en marbre. Comme New-York, cette ville fournit par ses marchandises aux besoins de l'intérieur de la contrée; mais son

débouché, moins facile dans l'Atlantique, a retardé l'extension de son commerce avec l'étranger. Il a cependant reçu quelqu'accroissement, et Philadelphie a plusieurs avantages sur les autres villes : les vivres et les locations sont à meilleur marché qu'à New-York, et ses rues sont maintenues propres, au moyen d'un courant régulier d'eau; la ville étant environ 5 ou 6 pieds au-dessus du niveau de la Delaware.

Washington est du petit nombre de villes capitales qui doivent leur situation à un choix prémédité ; il en résulte qu'elle ne le cède peut-être qu'à Constantinople, sous le rapport de la beauté et celui des avantages de position. Elle est située au confluent de deux rivières, dont les eaux se réunissent et sont grossies par la marée qui les pénètre, et en accroît la largeur de plus d'un mille.

Les montagnes qui environnent Washington y sont d'un effet très-pittoresque : néanmoins, ce n'est encore qu'une ville, pour ainsi dire, tracée, quoique les rues y soient très-distinctes : les maisons sont dispersées, et la population n'y est guères que de 12,000 ames.

Georges-Town, située vers l'ouest, à peu de distance de Washington, est une ville qui prend beaucoup d'accroissement.

Alexandrie, située sept milles plus bas, et, par cela même, plus propre à recevoir de grands vaisseaux, a environ 9,000 habitans, et fait un commerce considérable avec l'étranger.

Les autres villes importantes des états situés sur l'Atlantique, sont Baltimore et Charles-Town. Nous bornons ici notre notice sur les états de l'Ouest.

La Nouvelle-Orléans, à 29 degrés 57 minutes de latitude, est située, par rapport au commerce, bien plus avantageusement que New-York, le Mississipi donnant une grande extension à ses communications avec le Nord, l'Est et l'Ouest. Peu de positions dans le monde entier peuvent

entrer, sous ce rapport, en comparaison avec celle de cette ville. Sa population, qui était à peine de 40,000 ames, a triplé dans le cours de ce siècle, quoique sa situation soit malsaine, et souvent fatale aux étrangers.

Cincinnati, qui est dans l'intérieur des terres, à 10 degrés nord de la Nouvelle-Orléans, est remarquable, moins par son étendue que par la célérité de son érection. Cette ville a 8000 habitans, et elle a été construite au milieu d'un désert, en moins de dix ou douze ans. Ses rues sont larges, ses marchés spacieux; et les édifices publics, de même qu'une partie des établissemens privés, sont construits avec solidité, et souvent avec élégance. Cette ville est placée sur la rive septentrionale de l'Ohio ; mais la partie la plus basse est malheureusement fort exposée aux inondations ; grave inconvénient, trop commun en Amérique, où souvent le soin de la santé est sacrifié aux commodités commerciales. Rien cependant ne peut offrir une scène plus animée que cette ville. Le concours des gens de la campagne, le nombre des bateaux sur la rivière, l'activité des négocians et des manufacturiers : tout contribue à jeter de l'intérêt sur une cité qu'un voyageur s'attend peu à trouver au milieu des déserts de l'Ouest.

Il y a très-peu de constructions en pierres dans les villes, même les plus considerables des Etats-Unis; les principaux matériaux sont la brique et le bois peint. Sans qu'il y ait beaucoup de recherche ni d'élégance, les villes d'Amérique sont bien aérées, et entrecoupées par des avenues et des jardins.

Boston, New-York et Baltimore ont beaucoup de rapports avec les grandes villes de l'Angleterre; mais Norfolk, Charles-Town et la Nouvelle-Orléans ressemblent davantage aux villes des Indes-Occidentales. Les villes à marché et les villages des Etats-Unis sont généralement construits comme en Angleterre, et ne forment qu'une longue rue; mais les maisons sont séparées l'une de l'autre

par un jardin ou par un verger; ce qui a le double avantage convenir à la santé, et de préserver des incendies.

Population. — La population des Etats-Unis s'élève à présent (1820) à plus de 11 millions d'habitans, parmi lesquels on compte un cinquième d'hommes de couleur. Les nègres, tenus en esclavage, sont au nombre de 1,700,000; les hommes libres, de couleur, à celui de 200,000. La population a doublé dans l'espace de vingt-trois ans, et l'établissement des étrangers n'a eu que peu de part à cet accroissement. La plupart sont venus de la Grande-Bretagne, de l'Irlande ou de l'Allemagne.

SUDREAU DE LA ROCHE.



DIGNITÉ ET DIGNITÉS.

Ces mots sont comme ceux d'*honneur* et d'*honneurs*; le singulier et le plurier ont rarement la même signification.

Montesquieu a dit, « qu'un état était perdu, lorsque *l'honneur* était en opposition avec les *honneurs*. » Il en est de même lorsque la société, énervée par le luxe, a été séduite par les illusions de l'ambition, et que la plupart des hommes sont prêts à sacrifier aux dignités de cour leur dignité personnelle, la dignité du caractère, la plus honorable propriété de l'individu.

Ces paroles d'un des sages de la Grèce : *Je porte tout avec moi*, sont le type de la vraie dignité. Tout ce qui, dans un homme, n'appartient pas à son être moral, n'est qu'un

vêtement dont on peut facilement le dépouiller. Les places, les richesses, les honneurs, la popularité même, tout cela se perd en un jour : il ne reste plus que l'homme; mais s'il mérite ce nom, il n'a rien perdu.

Les mots ne sont pas plus à l'abri de la corruption que les individus. On ne peut douter que, dans l'origine, le mot de *dignités* n'ait reçu son lustre des vertus et des talens qui étaient alors les seuls titres pour y parvenir. L'ambition, la flatterie, des vices couverts d'un faux vernis, ayant proscrit la simplicité antique, les dignités ont été livrées à la disposition de la faveur. Depuis ce moment, elles n'ont pu rester l'objet de la noble ambition de la vertu.

La *dignité* d'Aristide et de Socrate, condamnés, l'un à l'exil, et l'autre à la mort, n'avait déjà plus rien de commun avec les *dignités* des archontes, qui livraient ces hommes immortels aux caprices du peuple et aux fureurs de l'envie.

Qui oserait mettre en parallèle les *dignités* des favoris de Henri III, avec la dignité de Lhôpital dans la retraite; celle de Concini et du cardinal Dubois avec l'*otium cum dignitate* des Sully et des Daguesseau.

Cependant que de gens qui, oubliant leurs titres à la considération et même à la gloire, suivent en foule la route glissante qui mène à ces *dignités*, si difficiles à conquérir, et plus difficiles encore à conserver; dont on jouit avec tant de troubles, qui font tant d'ennemis, et dont la perte cause tant de regrets !

Combien le chemin de la vraie dignité est plus noblement tracé! On n'a pas besoin, pour y entrer, de se parer des avantages de la naissance, des faveurs de la fortune et des caprices du sort; de la constance dans les principes, de la franchise dans le caractère, et du courage dans les situations critiques, c'est tout ce qu'elle exige. A ces traits, elle se fait reconnaître, et n'est point contestée. Elle fré-

mit à l'approche d'une bassesse, comme l'hydrophobe à la vue de l'eau. Elle sait supporter l'adversité, les cachots, le supplice, avec une fierté simple qui impose même aux méchans. Elle fait rarement triompher l'innocence ; mais toujours elle lui assure le prix de la vertu, et, tôt ou tard, fait naître le remords dans les ames qui ne sont pas entièrement corrompues (1).

La *dignité* n'a besoin ni d'éclat, ni de puissance pour exercer son empire ; elle est de tous les pays et de tous les temps. C'est elle qui place un simple pasteur au-dessus d'un prélat intrigant, et le généreux défenseur de l'innocence au-dessus d'un chancelier courtisan.

Les *dignités* condamnent à la dépendance ; la *dignité* ne peut exister sans l'indépendance. Les premières se courbent devant le pouvoir, et cherchent à se grandir devant ceux qui y aspirent. La *dignité* a toujours la même contenance ; elle est grave sans pédanterie, fière sans orgueil, modeste sans humilité. Le plus haut terme de la dignité de caractère serait de conserver l'indépendance de l'opinion, malgré la dépendance des places, et la liberté de la vertu au milieu des chaînes de la fortune. Ces miracles sont rares !

On doit le dire à l'honneur du peuple anglais : en général, il exige une certaine dignité dans les hommes ; il veut qu'ils aient de l'ordre, de l'économie, pour qu'ils ne soient pas exposés à tomber dans la dépendance : prévoyance éclairée, et bien importante dans un gouvernement légal ; car les hommes nés avec les plus intéressantes qualités, finissent par n'être plus eux-mêmes, par n'être plus des êtres libres, si le désordre les a placés sous l'inexo-

---

(1) Nous en avons eu cependant un illustre exemple. C'est à la dignité de son caractère, à la modestie de ses vertus, à la franchise de sa défense, que le général Drouot a dû la conservation d'une vie si honorable et si chère aux gens de bien.

rable main des créanciers. Les Anglais exigent de la régularité dans les mœurs : il est à regretter qu'ils n'y aient pas compris la tempérance, compagne inséparable de la dignité de caractère. Ils frappent d'infamie, et à juste titre, tout homme public qui abandonne les principes dont il a hautement embrassé la défense. Ils condamnent à la vie privée tout ministre qui, connaissant les secrets de l'état, joue dans les fonds publics contre des hommes qui ont un bandeau sur les yeux : jeu criminel, qui contrarie et dénature des combinaisons conçues d'après l'échelle des probabilités, d'après les chances que présentent la nature des choses, le cours des circonstances et des événemens !

La légèreté, les airs, le faux brillant, l'amour de l'effet, la vanité et l'orgueil manquent de *dignité*. La gravité naturelle, celle qui tient au caractère, et qui indique l'aptitude à la méditation ; le silence, quand il ne peut être soupçonné de tenir à l'aridité des pensées et au manque de vues ; la vieillesse, quand la vie a été remplie d'une manière honorable, et quand elle se respecte elle-même en ne prétendant plus au succès des âges qu'elle a parcourus ; enfin, une harmonie parfaite entre la noblesse de l'ame et la justesse de l'esprit, présentent le vrai caractère de la *dignité*.

La *dignité* n'est point étrangère à la plus intéressante moitié de l'humanité. Elle ne brille jamais d'un plus respectable éclat, que dans les femmes qui en ont reçu et conservé le sentiment; elle est tempérée chez elles par les grâces qui leur sont familières. Le respect, en les abordant, perd toute sa contrainte, et reçoit tout le charme dont elles savent entourer la vertu. Modèles de patience, de courage et de résignation, elles commandent les hommes, imposent aux vices; et l'homme audacieux, que n'arrête, dans ses vœux coupables, ni la splendeur du rang, ni celle des *dignités*, se sent tout à coup saisi de res-

pect et abandonné par la témérité, lorsque la *dignité* de la vertu le repousse avec fierté.

Lucrèce, outragée, étonna les Romains par son mépris pour la vie. L'innocence de *Virginie* eut assez de dignité pour renverser la puissance des décemvirs. La fière *Agrippine*, portant en silence l'urne qui renfermait les cendres de Germanicus, fit trembler Tibère sur son trône. La *dignité*, chez les femmes, écarte l'idée de la faiblesse; c'est leur gloire, leur plus bel ornement.

La majesté des rois tient à leur rang, la dignité à leur caractère. César en avait le sentiment, lorsqu'il enviait la *dignité* de Caton, mourant pour ne pas survivre à la liberté de sa patrie. La *dignité* de Saint-Louis dans sa captivité, le rendit plus grand que n'eût pu faire la plus brillante victoire; et les farouches musulmans, qui avaient triomphé de ses armes, offrirent le trône à sa vertu. Bélisaire, disgracié, était plus respecté à Bysance que l'injuste monarque qui lui devait sa gloire, et qui l'en punissait. La majesté des rois les environne pendant leur vie; leur *dignité* personnelle les recommande au respect de la postérité.

La dignité des peuples se manifeste dans leurs habitudes, dans leurs mœurs, dans leurs lois. Egalement ennemie de l'anarchie et du despotisme, elle se fait reconnaître à leur amour de l'ordre et d'une sage économie, à leur invincible attachement aux institutions protectrices de leurs droits : elle éclate surtout dans leurs revers, lorsqu'ils les supportent avec fermeté.

Athènes en donna l'exemple, quand ses habitans, mettant à plus haut prix leur *dignité* que leurs biens, abandonnèrent la ville, et se retirèrent sur leurs vaisseaux. Tel fut le peuple romain, lorsqu'après la bataille de Cannes, au lieu de punir la présomption du consul vaincu, il alla à sa rencontre, et le félicita de n'avoir pas désespéré du salut de la république.

Récemment, une ville grecque a montré que la dignité est indépendante de la puissance et de l'étendue du territoire. Le peuple de Parga, sans défense contre un farouche vainqueur, a mieux aimé fuir sur d'autres rivages, que de continuer à vivre sur ses foyers, prêts à être déshonorés par le fanatisme et la tyrannie.

Il appartient à l'histoire de qualifier *la dignité* de l'héroïque Espagne et des peuples du nouveau-monde. Celle des États-Unis et de l'illustre Washington ont déjà reçu la sanction de l'admiration contemporaine.

Enfin, cette dignité, antérieure même à la civilisation, se retrouve jusque dans les forêts habitées par des hordes sauvages. Pressé par un général anglais de lui abandonner son territoire, le chef d'une de ces tribus lui répond : *Veux-tu que nous disions aux ossemens de nos pères* : LEVEZ-VOUS, ET SUIVEZ-NOUS DANS UNE TERRE ÉTRANGÈRE ? Que de sublimité dans la *dignité* naturelle !

Les *dignités* sont recherchées par l'ambition, et accordées par la faveur. L'homme qui les sollicite ne se sent pas assez fort par lui-même; il veut le devenir par un éclat qui ne lui est pas propre ; il veut en imposer aux autres, quand il ne peut s'en imposer à lui-même. Ses démarches sont dictées par la vanité, et le succès ne fait que l'accroître. Il se croit plus grand, parce qu'il se croit plus haut, sans s'apercevoir qu'il est toujours le même. La fortune, qui avait commencé à égarer son jugement en l'attachant à son char, achève sa victoire, en le privant de ce sens droit qui éclaire tous les hommes qui suivent le sentier de la nature, et la direction divine de la conscience. Les *dignités*, qui ne sont pas nationales, parent l'extérieur de ceux qui en sont revêtus, et altèrent les qualités qu'ils pouvaient avoir : ils deviennent des *sépulcres blanchis*

La *dignité* de caractère élève l'homme, en l'obligeant à mériter son propre respect. Résultat des institutions

généreuses, elle s'acquitte envers elles en les fortifiant de son appui. Elle se fait respecter des grands et de la foule. Elle est la force magique de l'homme que Virgile a dépeint d'un mot : (*Si forte virum quem*) qui, d'un regard, arrête une sédition. Heureux les peuples qui placent *la dignité* au premier rang dans leur estime! Ceux-là deviendront libres, ou conserveront la liberté, s'ils ont le bonheur d'en jouir.

ALEX. LAMETH.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

DU GOUVERNEMENT DE LA FRANCE, DEPUIS LA RESTAURATION, ET DU MINISTÈRE ACTUEL; par F. GUIZOT; 3e édition, avec un supplément. Chez Ladvocat, libraire, Palais-Royal (1).

CECI est un ouvrage de politique? — Oui. — Et de politique française et contemporaine? — Sans doute. — De celle dont vous vous êtes interdit de traiter? — J'en conviens. — Et vous en rendrez compte? — Pourquoi non? — J'entends : vous ferez comme ce rédacteur d'un journal littéraire aussi, à ce qu'il dit, qui a parlé de deux ouvrages, non-seulement de politique actuelle, mais de politique personnelle, et qui s'est même félicité de ce que les qualités qu'il prenait, le mettaient à l'abri de la surveillance exercée sur les autres journaux. — Non, mon cher lecteur; on n'est pas obligé de trouver bonnes toutes les dispositions de l'autorité; néanmoins on doit, non-seulement leur obéir, mais encore les respecter, même dans les agens chargés de leur exécution; et de toutes les différences qui existeront entre les cahiers de MM. H. et les nôtres; la

---

(1) Un vol. in-8°. d'environ 400 pages. Prix : 5 fr., et 6 fr. 25 c. par la poste.

vénération pour les lois qui nous gouvernent, sera la dernière à s'effacer.

Mais, quel que soit d'ailleurs le but d'un livre, lorsqu'il est d'une certaine étendue, lorsqu'il sor des mains d'un homme dont les talens sont généralement connus, il est impossible que l'on n'y trouve pas de ces pensées mères qui régissent un ouvrage entier, et qui, par leur importance et leur généralité, méritent d'être indiquées à la réflexion; il est impossible que l'on n'y trouve pas des pages qui mettent le lecteur à même, tout au moins, d'apprécier le style de l'auteur; ce qui n'est pas une des moindres qualités d'un écrivain. D'ailleurs, s'il se présente des choses qui n'entrent pas dans le cadre où nous nous sommes bornés, j'en serai quitte pour dire comme ceux qui font des extraits de romans nouveaux : « Nous ne voulons point ôter au lecteur le plaisir de voir lui-même, dans l'ouvrage, les moyens que l'auteur emploie pour parvenir au dénouement. »

Une de ces grandes idées, celle par laquelle débute le livre, c'est que la révolution a été une *guerre*, une vraie guerre. Cela est vrai, de tous les temps et de tous les lieux; et l'un de nos plus illustres écrivains n'a pas dit autre chose dans ses *Réflexions sur quelques écrits*, lorsqu'il a dit que la charte était un traité de *paix*. Combien cette idée évidente et simple est féconde en conséquences? Cela nous explique pourquoi, dans tous les pays, sous tous les gouvernemens, les poursuites, les punitions des attentats politiques ont été régies autrement que celles des délits particuliers; pourquoi il y avait un ostracisme à Athènes, un pétalisme à Syracuse, des dictateurs à Rome, des bills d'*attainder* en Angleterre : pourquoi ce n'est point par une cumulation de pouvoirs que la chambre-haute de ce pays connaît des crimes de lèze-majesté; pourquoi il n'y a de véritable *amnistie* que pour les attentats politiques, tandis qu'il ne peut y avoir que *grâce* pour les autres dé-

lits; pourquoi, enfin, l'opinion juge d'une manière si différente des uns et des autres.

La guerre étant réglée par le droit des gens ou des nations, il s'ensuit que ceux qui se font la guerre sont considérés, dans cet état, comme deux nations différentes. C'est tout ce qu'a dit, tout ce qu'a voulu dire M. G. Il y en avait assez pour les gens de bonne foi, et il était superflu qu'il s'expliquât davantage, pour ceux qui étaient d'avance décidés à ne pas l'entendre.

Cela n'empêche pas que les deux nations existant *virtuellement* sur le même territoire, n'en fassent une seule, soit dans les intervalles de l'état de guerre, soit dans ce qui n'est point relatif à cet état; et il est certes bien extraordinaire que l'on ait cherché à rattacher l'exposition d'un système philosophique, aux opinions historiques de Boulainvilliers ou de l'abbé Duclos, de Montesquieu ou de Mably, qui n'avaient rien à voir dans tout cela.

Pour qu'on puisse juger du style de l'auteur, nous ne pouvons mieux faire que de citer quelques passages de son ouvrage.

« Les partis sont plus sincères qu'on ne le suppose communément. Dans leurs reproches, dans leurs mensonges, dans leurs imputations même les plus absurdes, il y a presqu'autant d'erreur que d'intention. Quand ils se refusent si obstinément à la vérité, ce n'est pas seulement parce qu'ils ne la veulent pas, c'est aussi parce qu'ils ne la voient point. Leurs yeux ont, pour ainsi dire, la faculté de s'ouvrir ou de se fermer suivant leurs désirs. Ce qui est clair leur paraît réellement obscur; ce qui est prouvé, demeure pour eux incertain ou même faux. Ils vivent plongés dans leurs propres ténèbres, et quand la lumière essaye d'y pénétrer, elle leur est à la fois insupportable et douteuse. La vérité se doit à elle-même de poursuivre sans relâche cet aveuglement qui n'est pas tout volontaire. Méconnue, qu'elle reparaisse sous de nouvelles formes; rebutée, qu'elle persiste à se produire. La persévérance

dans la défense de la vérité, est plus honorable et plus utile que l'orgueil du silence. »

M. Guizot ne sait pas seulement discuter des raisons; il sait aussi exprimer dignement des sentimens nobles.

« Quel homme, en prenant part aux affaires publiques, n'a été amené plus d'une fois à considérer avec tristesse cette fluctuation des sentimens, des existences, des relations, des liens hasardés sur cette mer orageuse? Vainement le cours du monde nous en offre chaque jour le pénible spectacle; quand une nouvelle épreuve de ce peu de solidité des choses les plus sérieuses vient saisir l'ame, et la porte à se replier sur elle-même, elle n'est plus tentée alors que de s'affliger et de déplorer avec Bossuet ces *volontés changeantes*, et cette *illusion des choses de la terre, qui s'en vont avec les années et les intérêts*. Cependant, lorsqu'elle échappe à ce premier trouble et se relève de son propre mal; lorsqu'elle reporte sa vue sur les causes innombrables de nos erreurs, et la faiblesse de notre nature, tant de convictions opposées et sincères, tant de conduites pures et ennemies, tant d'hommes engagés par l'arrêt du sort, ou sur la foi d'une idée à s'ignorer mutuellement, à se combattre, à se détruire; et au milieu de ces naufrages individuels, dans cette éternelle mobilité pleine d'une éternelle incertitude, la droiture du cœur conservant seule, mais conservant toujours ses droits à l'estime. . . . . Alors, si elle ne se console, l'âme se rassure; elle reconnaît notre condition, apprend la justice, sans abandonner ses croyances, et se décide à poursuivre dans l'obéissance à ce qu'elle juge la vérité, acceptant avec résignation tous les mécomptes, et même toutes les luttes qu'il plaît à la Providence d'imposer à la bonne foi. »

J'ajouterai à ce tableau de sentimens pénibles, si véridiquement et si douloureusement exprimés, que tous ces maux ne viennent que de ce que l'on n'applique pas assez

le principe fondamental de M. Guizot sur la guerre. Chez les militaires, l'affection ne fait pas plus manquer au devoir que le devoir à l'affection; et l'on sait se battre dix ans, sans cesser de s'aimer une minute.

Rendu à l'instruction publique, M. Guizot a commencé son cours d'histoire jeudi dernier, au milieu d'un auditoire aussi nombreux que l'a permis la salle consacrée à ses leçons. Il a annoncé qu'il traiterait des institutions politiques des peuples modernes. Après des considérations générales sur l'importance de cette étude, sur les causes qui avaient pu occasionner des erreurs trop répandues, il a divisé son sujet en quatre parties. Il traitera successivement, 1°. de l'établissement des nations du Nord sur le territoire de l'empire romain. 2°. De la féodalité. Il séparera ainsi ces deux états successifs de la civilisation, que Boulainvilliers, et, après lui Montesquieu, ont trop lié peut-être, dont le premier s'est trouvé à peu près dans tous les pays, dont le second n'a été régulièrement organisé que dans quelques états. 3°. De l'accroissement de la puissance des rois, et de leurs efforts pour parvenir au gouvernement absolu. 4°. De la tendance différente des peuples, qui a fini par amener le gouvernement représentatif. Il se propose de donner moins d'étendue à la seconde et à la troisième partie qu'aux autres, précisément parce que ce vaste système féodal occuperait un trop grand espace, s'il était traité dans son cours avec le développement dont il est susceptible. Quant à la quatrième, l'Angleterre fournira le texte principal de ses leçons.

Mais, pour conserver le grand principe de l'unité, qui doit se trouver dans toutes les compositions, M. Guizot a dû rattacher tous les événemens à une seule tendance : c'est ce qui constitue la différence entre l'histoire et les annales; c'est ce qui fait le grand mérite de l'*Histoire de la conquête du Mexique*, par Solis; c'est aussi ce qui fait que nous n'avons point d'histoire générale qui nous

intéresse, tandis que les biographies nous touchent, parce qu'il y a un centre commun. Ce centre de l'histoire moderne, le héros de ce poëme épique, si l'on me permet de me servir de cette métaphore, c'est le système représentatif; c'est relativement à lui que l'habile professeur veut considérer les événemens, c'est à lui qu'il veut les rattacher, et la beauté de la conception nous est un garant qu'il saura accomplir la grande tâche qu'il s'est imposée.

Ce discours ayant été imprimé (1), nous allons en citer les fragmens, où le défaut d'espace nous oblige, à notre grand regret, de faire quelques coupures. En parlant de la manière dont notre état actuel nous a amené à considérer les temps anciens, l'auteur dit : « Les uns, comme enivrés de l'éclat du jour nouveau qui se levait sur le genre humain, n'ont vu dans les siècles antérieurs que ténèbres, désordres, oppression, sujets d'indignation ou d'indifférence. Un dédain superbe du passé s'est emparé des esprits ; ce dédain a été érigé en système ; ce système a offert tous les caractères d'une impiété véritable. Lois, sentimens, idées, mœurs, tout ce qui avait appartenu à nos pères a été traité avec froideur ou mépris. Il semblait que la raison, le besoin de la justice, l'amour de la liberté, tout ce qui honore et conserve le monde, fût une découverte du jour, une invention de la génération qui venait de naître. En reniant ainsi ses aïeux, cette génération oubliait que bientôt elle allait les rejoindre dans la tombe, et qu'à son tour elle laisserait des enfans. »

» Cet orgueil, Messieurs, n'est pas moins contraire à la vérité des choses, que fatal à la société qui en est at-

---

(1) *Discours prononcé pour l'ouverture du cours d'histoire moderne;* par M. F. Guizot. Brochure in-8°. de 48 pages. Chez le même libraire. Prix : 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. par la poste.

teinte. .... Le terrain plus favorable sur lequel nous sommes nés, nous le devons à nos pères; ils y sont morts après l'avoir conquis. Il y a donc une aveugle et coupable ingratitude dans le mépris des temps qui ne sont plus. Nous recueillons leurs travaux et leurs sacrifices: ce n'est pas trop d'en garder la mémoire pour en payer le prix. »

» Lorsqu'on recherche la cause de cette maladie des esprits, une seule explication se présente. Au moment des grandes régénérations sociales,..... l'autorité du passé est l'obstacle qui s'oppose aux efforts vers un état nouveau...... C'est au nom de la sagesse des siècles que les uns repoussent l'avenir où d'autres aspirent, et alors une sorte d'aversion pour le passé s'empare d'un grand nombre d'hommes; ils le regardent comme faisant cause commune avec les ennemis de l'amélioration du présent, et les armes qu'y prennent ceux-ci, confirment ceux-là dans cette idée. Messieurs, elle est pleine de fausseté et d'ignorance. Il n'est point vrai que l'injustice et les abus puissent seuls se couvrir de l'autorité des temps anciens : la vérité, la justice, le droit, ont aussi de vieux titres à faire valoir ; en aucun temps l'homme ne les a laissés prescrire..... Il n'est pas une vérité, pas un droit, qui n'ait à puiser dans toutes les périodes de l'histoire, des monumens qui le consacrent, et des faits qui parlent en sa faveur. La justice ne s'est point retirée du monde alors même qu'elle y trouvait le moins d'appui. Elle a sans cesse cherché, auprès des gouvernemens comme au milieu des peuples, toutes les occasions d'étendre son empire. Elle a lutté, protesté, attendu ; et quand elle n'a eu que de la gloire à donner à ceux qui combattaient pour elle, elle leur a prodigué la gloire. »

Ce discours a été entendu par le public avec la plus vive satisfaction ; il l'a témoignée par des applaudissemens réitérés. M. le professeur a exposé avec mesure les considérations qui devaient empêcher qu'ils ne se renou-

velassent. Mais ce qu'il ne pouvait pas dire, c'est ce que nous dirons, que les applaudissemens étant devenus un signe de jugement, sont aussi une démonstration de supériorité, et que cette relation ne peut jamais exister entre le professeur et un auditoire, où il ne doit voir que des élèves. LA BEAUMELLE.

DU SORT DE L'HOMME DANS TOUTES LES CONDITIONS; *du Sort des peuples dans tous les siècles, et, plus particulièrement, du sort du peuple français;* par M. H. AZAÏS. Première partie : Théorie fondamentale. Un vol. in-12. Prix : 4 fr. Chez l'auteur, rue Duguay-Trouin, n. 3.

LE temps est passé où les amis de la vérité se rassemblaient paisiblement dans les jardins parfumés de l'académie, et cherchaient, au milieu des plus belles productions de la nature, à découvrir les lois qui régissent l'univers. Là, dans leurs conversations pleines de charme, on voyait souvent naître des aperçus lumineux, des éclairs de raison; et l'intelligence humaine, par un usage régulier de ses forces, tendait constamment à les accroître, en même temps qu'elle agrandissait son domaine. Alors les Aristote, les Platon, les Zénon, les Euclide, les Eubulide, les Aristippe, et tant d'autres non moins célèbres, se disputaient l'empire de la philosophie, et, par leurs systèmes ingénieux, entretenaient chez leurs contemporains cette curiosité productive à qui nous devons tant de merveilles.

Cependant, tout en regrettant cette époque à jamais mémorable, il serait injuste de ne point apprécier celle où nous vivons. Si nous n'avons pas un Socrate, nous avons, par *compensation*, un Azaïs, dont le *beau jardin* va bientôt effacer en célébrité celui d'*Académus*, et, à défaut du *portique*, nous possédons une rue *Duguay-Trouin*, qui ne doit plus nous laisser rien à envier au peuple d'Athènes.

Ennuyé de cette politique du moment, qui s'est emparée de toutes nos feuilles publiques, je ne lis jamais les journaux; excepté pourtant les *Petites-Affiches* et le *Courrier des Spectacles*, dont le style également pur, et les aperçus également intéressans, ne peuvent que donner une haute idée du *progrès des lumières*. Si je me prive, par cette habitude, des discussions profondes de nos publicistes; si je perds ainsi l'occasion d'admirer leur logique, et surtout leur bonne foi, j'ai du moins l'avantage d'ignorer toutes les particularités qui pourraient rabaisser la haute opinion que j'ai de leur talent, ou diminuer l'estime que je porte à leur caractère. Néanmoins, comme j'aime à connaître tout ce qui peut intéresser les sciences et les arts, mes amis m'apportent quelquefois des journaux où, par hasard, se trouvent de ces nouvelles que j'apprends toujours avec plaisir; ils ont alors le soin de me marquer les passages qui les renferment, et, grâce à leur complaisance, je puis satisfaire ma curiosité, sans manquer à ma résolution. C'est par ce moyen que j'ai appris, la semaine dernière, non sans un vif transport, que l'illustre auteur du *Système des Compensations* se faisait voir tous les jours, rue *Duguay-Trouin*, « de deux heures à quatre, pendant » l'hiver (du 15 octobre au 15 avril), et, pendant l'été, de » six heures jusqu'à la nuit, » afin de faciliter l'écoulement de ses ouvrages en *platonisant*, comme il le dit très-élégamment, « avec les amateurs des sciences et de la philosophie. » Cette annonce était extraite de son nouvel opuscule. Oh! m'écriai-je sur le champ, courons à cette bienheureuse rue *Duguay-Trouin*, et allons jouir, pour *quatre francs*, du bonheur de contempler et d'entendre le sage qui l'habite! J'allais me mettre en marche, lorsque le destin, qui réservait une *compensation* à ma joie, m'envoya tout à coup la plus douloureuse attaque de goutte que j'aie oncques ressentie. Force fut pour moi de renoncer à *platoniser*, et, au lieu de me promener dans le *petit do-*

maine de M. Azaïs, il fallut bien me résoudre à garder la chambre. J'enrageais d'autant plus, que dans son annonce notre philosophe n'a point promis *d'aller en ville*. Enfin, je pris le parti d'envoyer tout simplement chercher l'ouvrage chez *Delaunay*, et j'en commençai la lecture avec l'espoir d'y trouver un allégement à mes maux.

Honneur, cent fois honneur à M. Azaïs! Ce que n'avaient pu produire les mille et un *trésors* de la pharmacie, son ouvrage l'a opéré presque subitement : à la honte éternelle de toutes les préparations *d'opium*, son premier chapitre a suffi pour me rendre le sommeil ; et cet effet vraiment miraculeux me met en état de lui envoyer mes réflexions par la voie de *la Minerve*, en attendant que je puisse aller *platoniser* avec lui.

Le but que M. Azaïs s'est proposé dans son nouvel écrit, n'est rien moins que de fixer *la loi qui régit les destinées humaines*. On voit dès l'abord que ce *philosophe* ne s'amuse point aux bagatelles. Mais dans une sphère d'idées si élevées, il n'est point extraordinaire que ses raisonnemens ne soient pas à la portée de tout le monde ; et j'avoue franchement qu'après avoir lu, je me suis senti un besoin plus pressant que jamais de *platoniser*. Quelques citations vont faire partager ce besoin à mes lecteurs.

« Pour découvrir la loi qui régit la destinée de chaque
» homme sur la terre, dit notre nouveau Platon (page 6),
» cherchons un *fait* constant et général, qui manifeste-
» ment se présente à nos regards sous l'étendue la plus
» grande dont un fait soit susceptible, qui, par consé-
» quent, *régisse* l'ensemble des êtres, et l'universalité de
» leurs rapports. »

Comment un *fait* peut-il être une *loi?* Comment ce qui est le résultat d'une règle, peut-il être la règle elle-même? Voilà ce que je prie très humblement M. Azaïs de vouloir bien m'expliquer; car cette *découverte*, si elle est

réelle, le place au-dessus de tous les philosophes passés, présens et à venir.

Mais enfin cette *loi*, ou ce *fait*, si on l'aime mieux, est d'une trop grande importance, pour chicaner sur des vétilles notre *profond* métaphysicien; donnons-lui le temps de résoudre la petite difficulté que je ne lui propose qu'en tremblant, et dépêchons-nous de nous prosterner devant sa science sans pareille. Que la bibliothèque du Roi périsse, que tous ses livres servent à chauffer les bains d'un nouvel *Omar*, qu'importe maintenant? Nous possédons *l'idée-principe* qui doit sauver la société: cette *idée*, ce *fait*, cette *loi*, c'est L'ÉQUILIBRE! Oui, tout étant en mouvement dans l'univers, *le fait le plus constant, le plus général, le plus nécessaire, est l'équilibre* (page 11). Ah! M. Azaïs, quand pourrais-je aller *platoniser* avec vous!

Ce *principe d'équilibre* établi, nous rentrons tout naturellement dans le système des compensations, qui reçoit ainsi une nouvelle base bien solide; et M. Azaïs, une fois à *dada* sur son *califourchon*, ne trouve plus rien qui puisse l'arrêter: c'est dans l'ouvrage même qu'il faut voir comment toutes les vérités dérivent de *l'idée-principe*. Certes, il est peu d'hommes qui réunissent autant de connaissances qu'en possède M. Azaïs: politique, astronomie, philosophie, médecine, tout lui est familier; mais c'est en physiologie, surtout, qu'il excelle; il a porté cette science à un si haut degré de *simplification*, que les Richerand et les Magendie ne sont plus qne de très-petits garçons auprès de lui. *L'homme*, dit-il, *est un être qui vit, qui sent et qui pense*. Demandez-lui ce que c'est que la *vie*, il vous répondra (page 16): *La vie ne saurait être expliquée*. Demandez-lui, ensuite, ce que c'est que la *sensibilité*, il vous répondra (page 20): *Ne cherchons pas plus à expliquer la sensibilité, que nous n'avons cherché à expliquer la vie*. Demandez-lui, enfin, ce

que c'est que la faculté de *penser*, il ne vous répondra rien ; ce qui est encore plus commode. Lorsque vous saurez toutes ces belles choses, vous aurez fait un grand pas vers *l'idée-principe ;* vous comprendrez parfaitement pourquoi tout se *compense* sur cette terre, et comment le riche et le pauvre, le savant et l'ignorant, le puissant et le faible, ne sont ni plus ni moins heureux les uns que les autres ; vous comprendrez encore comme quoi le *système des compensations* rend toute religion inutile, et suffit pour diriger les hommes ; en un mot, tous les problêmes qui peuvent intéresser votre raison vous deviendront si faciles à résoudre, que vous n'aurez pas même besoin d'y penser.

Une chose m'arrête cependant ; les compensations sont bornées à cette vie périssable ; après sa mort, l'être n'est plus rien « Tout ce qu'il acquiert (page 14) par sa for- » mation, lui est enlevé par sa destruction ; et il est évi- » dent que, ne pouvant perdre que ce qu'il a acquis, mais » forcé de perdre tout ce qu'il a acquis, la quantité de des- » truction, dans son existence, est nécessairement et ri- » goureusement égale à la quantité de formation. » Cette idée n'est pas consolante ; je sens qu'elle augmente mes douleurs de goutte : où pourrais-je lui trouver une compensation ?

Mais, suivons l'exemple de notre auteur ; ne nous attachons point à expliquer ce que nous ne comprenons pas ; c'est un procédé admirable pour aller en avant. Si l'on avait la bonhomie de s'arrêter à toutes les difficultés, on serait encore à se demander *qu'est-ce que la vie?* même après les réponses de *Potier* et de M. *Azaïs*. Passons donc à la *morale*, c'est la partie la plus brillante de l'ouvrage, quoiqu'elle contienne quelques petites réminiscences du livre d'Helvétius. Comme on s'en doute bien, la *morale* ne peut avoir d'autre fondement que *l'intérêt personnel;* car, dit M. Azaïs, avec cette force de logique

qui caractérise tous ses raisonnemens : « Voudrait-on que
» l'homme pût faire du bien à ses semblables sans motif
» personnel ? Cela ne fut JAMAIS, et cela ne pourra jamais
» être. Il sera à jamais impossible de citer un exemple de
» désintéressement absolu, de générosité gratuite. »
Cela me paraît incontestable ; mais j'aurais besoin de *platoniser* avec M. Azaïs, au sujet d'un *fait* qui semble contredire un peu cette noble théorie. Thémistocle annonce dans l'assemblée du peuple athénien, qu'il a une proposition avantageuse à faire pour la république, mais qu'elle doit rester secrète. On désigne Aristide pour l'entendre de suite, et en faire son rapport. Aristide revient et dit : « *Ce
» que propose Thémistocle serait en effet très-avan-
» tageux, mais injuste. — Nous n'en voulons donc
» point !* » s'écrie avec indignation tout ce peuple qui ne connaissait pas la merveilleuse morale de l'auteur des *Compensations.*

Néanmoins, ne nous arrêtons pas trop sur ce fait ; ce serait pécher contre notre principe d'aller en avant: d'ailleurs, M. Azaïs nous promet un grand ouvrage dont celui-ci n'est que le précurseur : ainsi, attendons avec patience, et surtout allons *platoniser* ; car la conversation du sage de la rue *Duguay-Trouin* ne peut manquer d'éclaircir tous les doutes. Quant à moi, je m'empresserai de le voir dès que la goutte me le permettra ; heureux si je puis me faire communiquer d'avance le *grand ouvrage* qui doit être, en vertu de la doctrine même développée dans les précédens écrits de M. Azaïs, un chef-d'œuvre de science et de raison.

TIMON.

THÉORIE DE LA CAISSE HYPOTHÉCAIRE, ou Examen du sort des emprunteurs, des porteurs d'obligations et des actionnaires de cet établissement ; par O. Rodrigues, doc-

teur ès-sciences, et M. Maas, chef de bureau à la compagnie d'assurances générales (1).

La caisse hypothécaire, quoiqu'à peine organisée, est devenue l'objet de la plus singulière polémique : d'un côté, ses actionnaires la présentent comme le sauveur des propriétaires obérés; de l'autre, ses antagonistes crient à l'usure, et prétendent qu'elle ne peut qu'entraîner la ruine de ceux qui solliciteront son dangereux secours. Les premiers vantent la modicité de *l'intérêt*, et les avantages du mode de remboursement; les seconds, au contraire, s'élèvent avec force contre l'énormité de cet intérêt. Comment concilier ces prétentions contradictoires ? Le taux du prêt est-il à 4 pour cent, ainsi que le prétend l'administration, ou bien est-il à 14 pour cent, comme le soutient M. Bricogne. Certes, la différence est trop forte, pour n'en pas tenir compte; et nos lecteurs ne peuvent que nous savoir gré d'éclaircir ici une difficulté qui intéresse vivement un si grand nombre de propriétaires.

La brochure que nous annonçons est, jusqu'à présent, le seul ouvrage raisonnable publié sur la *Caisse hypothécaire;* les auteurs ont envisagé la question dans toute son étendue, et ils ont pris, pour la résoudre, un moyen qui termine toute discussion : ce n'est point à l'aide de sarcasmes et de plaisanteries qu'ils ont cru devoir établir leur *théorie;* ils ont laissé à M. B.... ces armes toutes puissantes, et ils se sont contentés d'employer *l'analyse algébrique*, qui, si elle n'a pas autant d'agrément, a du moins l'avantage de donner des résultats rigoureux. C'est ainsi qu'ils ont trouvé que le *taux d'intérêt* est de 7.75469, ou sept trois-quarts pour cent, à moins d'un *demi-centième* près. Comme il nous serait impossible d'indiquer dans cet article les *formules* qui déterminent ce taux, que

(1) Brochure in-8°. de 40 pages. A Paris, chez Delaunay, Ponthieu et Pélicier, libraires, au Palais-Royal, galeries de bois.

nous avions déjà calculé avant de connaître le travail de MM. Rodrigues et Maas, et que, d'ailleurs, nous voulons aussi convaincre les personnes étrangères aux mathématiques, nous allons donner une preuve ou plutôt une vérification qui dissipera tous les doutes à ce sujet.

La caisse hypothécaire prête sur immeubles pour vingt ans ; l'obligation se compose du capital prêté, et des intérêts simples à 4 pour cent pendant vingt ans, c'est-à-dire qu'elle est de 1,800 fr. pour un prêt de 1,000 fr. Cette obligation se rembourse par annuités égales, chacune du vingtième de la somme qu'elle énonce : ainsi, l'emprunteur se libère en faisant vingt paiemens de 90 fr. d'année en année. Mais le capital de 1,000 fr. n'est point fourni en numéraire par la caisse ; elle donne une obligation qu'elle escompte à 10 pour cent, de sorte que l'emprunteur ne reçoit réellement que 900 fr. en espèces. Or, pour une dette de 900 fr., éteinte en vingt années par un paiement annuel de 90 fr., le taux de l'intérêt est de sept trois-quarts pour cent, à moins d'un *demi-centième* près. En effet, pour comparer les vingt obligations de 90 fr., souscrites par l'emprunteur, avec les 900 fr. qu'il reçoit, il faut opérer l'*escompte* de ces obligations, ou les réduire à leur valeur réelle au moment de l'emprunt. Faisons donc cet escompte au taux de sept trois-quarts pour cent, en comprenant les intérêts des intérêts, comme cela est nécessaire dans une opération de la nature de celle-ci :

La 1re obl. se réd. à	83f	52c	La 11e obl. se réd. à	39f	58c
La 2e.	77	51	La 12e.	36	73
La 3e.	71	93	La 13e.	34	10
La 4e.	66	75	La 14e.	31	63
La 5e.	61	95	La 15e.	29	35
La 6e.	57	50	La 16e.	27	24
La 7e.	53	36	La 17e.	25	28
La 8e.	49	52	La 18e.	23	45
La 9e.	45	95	La 19e.	21	78
La 10e.	42	65	La 20e.	20	22

Et leur somme est, en négligeant les millièmes, 900 fr.

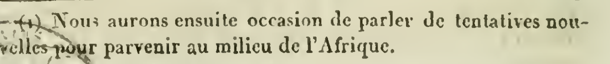
Ainsi, les vingt obligations représentant, au taux de sept trois quarts pour cent, et au moment de l'emprunt, la somme de 900 fr. reçue par l'emprunteur, il en résulte évidemment que la caisse hypothécaire prête ses capitaux à sept trois-quarts pour cent.

Quelqu'éloigné que soit ce résultat du *taux* de 14 pour cent, auquel M. B...... n'a pu arriver que par une suite de graves erreurs, il est cependant trop élevé pour présenter les avantages qu'on avait droit d'espérer du nouvel établissement : à la vérité, la faculté d'éteindre la dette annuellement, peut diminuer ce *taux d'intérêt*, puisqu'on le réduit en effet à six quatre-cinquièmes, en remboursant à la fin de la onzième année. Au reste, nous renvoyons à la brochure de MM. Rodrigues et Maas, ceux de nos lecteurs qui voudront connaître à fond la *Caisse hypothécaire*, certains qu'ils trouveront, comme nous, que cette brochure ne laisse rien à désirer, tant sous le rapport de la clarté et de la précision, que sous celui de la justesse des calculs. MONTFERRIER.

SUR LE SECOND VOYAGE DE MUNGO-PARK (1).

Si vos regards pénètrent dans l'espace qui est soumis en partie au calcul des astronomes, si vous considérez ces profondeurs, le globe n'est qu'un point; mais lorsque vous voyagez, les continens deviennent des mondes. De semblables contrastes occupent la vie entière ; ils produisent nos mouvemens opposés, notre défiance et nos vastes desseins : nous sommes toujours excités ou retenus par le prompt épuisement de nos forces, et par les continuelles inspirations de notre génie. On dit que la persévérance nous fait parvenir au terme. Sans doute, elle conduit quelquefois à celui qu'on avait désiré avant la réflexion; et plus souvent elle donne la mort, qui est aussi un repos.

(1) Nous aurons ensuite occasion de parler de tentatives nouvelles pour parvenir au milieu de l'Afrique.



Ainsi périrent, en se passionnant pour le succès, plusieurs milliers d'hommes dont le courage méritait une haute destinée. Ils moururent obscurs : un mouvement de plus, un autre incident, une minute plus heureuse, ils se couvraient de gloire. Moins à plaindre en un sens, l'intrépide Mungo-Park a obtenu de la célébrité ; mais encore loin du but, il succomba. Ce qu'il voulait achever, il ne l'a pas fait ; et, quoi qu'en pense le vulgaire, ce sera peut-être, jusqu'à la fin du monde, le partage de tout homme qu'une volonté forte tourmentera honorablement.

Chaque jour nos études se multiplient, et la navigation a rendu nos progrès plus rapides; néanmoins il se peut que l'étroite surface de notre planète nous suffise d'âge en âge, que les obstacles y renaissent après un nombre de siècles, et que les difficultés des lieux ou la diversité des temps y alimentent à jamais nos prétentions les plus hardies. Après tant de relations commerciales et de courses savantes, après tant de recherches, il reste encore des régions où vingt tribus n'ont rien appris de cette Europe qui se dit l'arbitre de toutes choses, de ce pays infatigable, dont les orateurs et les capitaines s'occupent assidûment d'instruire ou d'étonner l'univers.

On a observé le Mont-Elie, sur les côtes les moins connues de l'Amérique; on a mesuré, vers les sources du Gange, les cimes prodigieuses d'Himâlaya. Mais, plus près d'ici, les chaînes de l'ancienne Ethiopie restent ignorées ; il semble que la vieille Afrique soit pour nous maintenant le Nouveau-Monde. Ni la curiosité des anciens, ni des efforts plus récens n'ont pu déterminer le lieu où commence le Nil. Les bouches du Niger sont encore plus incertaines, et il n'est pas même démontré que ces deux noms fameux n'appartiennent point au même fleuve. La contrée élevée que le Niger traverse, peut être un plateau soutenu par le prolongement des montagnes de l'Abyssinie ; la branche occidentale du Nil en recevrait ainsi

les eaux, soit directement, soit par des conduits souterrains, ou seulement dans la saison des pluies.

Quelque opinion qu'on adopte sur l'importance de semblables découvertes, l'imagination aime à suivre au loin, derrière des solitudes long-temps inaccessibles, ces voyageurs audacieux, qui presque tous appartiennent à l'Europe. Ni les périls, ni la fatigue, plus difficile à braver, ne les dissuadent de reculer les limites de ces connaissances dont on est insatiable en occident. Ils vont partout, demandant des résultats pour nos sciences et des moyens pour nos arts. Le sage même les suit en idée ; il cherche, sous des cieux nouveaux, un coin de terre où l'homme soit favorable à l'homme; où l'industrie soit raisonnable, et la société consolante; où l'on ne voie point des peines amères et des félicités puériles ; où les exhortations morales, les promesses de la justice ne deviennent pas dérisoires ; où l'on trouve des hommes accrédités, qui, en invoquant la loi divine, en comprennent l'étendue.

Telles seraient les illusions de l'homme sage, si la sagesse permettait de se faire illusion ; mais l'histoire est écrite, et, quelque infidèle qu'elle nous paraisse, nous savons qu'il ne faut attendre d'aucun peuple ce que pourtant la raison commande à tous, et qu'en général on ne doit plus croire à ce qu'on doit encore espérer. Ce ne sont pas d'ailleurs des Maures animés d'une sorte d'instinct féroce que leur culte ne réprime pas, ou des nègres moins farouches, mais également livrés à l'ignorance, qui offriront quelque heureuse image de cette candeur, de cette simplicité éclairée, de ces douces habitudes que nous laissent regretter, au milieu même des capitales, et nos lois savantes, et nos livres innombrables, et tous les succès de notre activité.

Ce n'est pas non plus au-delà des plaines brûlantes de la Sénégambie, au sud du redoutable Sahara, que nous chercherons la température salutaire, les nuits délicieuses,

les rivages embaumés de plusieurs régions équatoriales. Un soleil accablant, un sol aride, des nuits sans asile, des peuplades demi-sauvages, ou des hordes barbares; la rapine et la violence; des plaines sans chemins, des rivières sans ponts, des roches escarpées; enfin, des lions, des loups, des abeilles non moins à craindre: voilà ce que Mungo-Park se serait attendu à rencontrer durant un trajet de trois mois, entrepris dans la saison la plus favorable. Ce fut toute autre chose encore pendant celle des pluies. Les retards éprouvés en Angleterre, et les mauvais temps de la traversée ne lui permirent pas d'arriver à Kayes avant les derniers jours d'avril. C'est le 27 de ce mois, en 1805, que la caravane se mit en route. L'époque des ouragans n'était pas éloignée; mais Mungo-Park ne voulut pas et ne pouvait guères rester sept mois à attendre le retour de la saison convenable: c'eût été, comme on le fait observer dans la notice, « tromper l'attente du gouvernement, et occasionner un grand surcroît de *dépense*. » Dans cette perplexité, il choisit, conformément à son caractère, le parti qui exigeait le plus de résolution, et il le suivit avec une fermeté inébranlable; mais ses compagnons de voyage, et surtout les soldats qu'il emmenait, au nombre de trente-cinq, n'avaient, pour la plupart, ni sa constance, ni ce tempérament robuste sans lequel l'ame la plus forte ne peut éviter le découragement que par une entière résignation. Dès le 8 mai, deux hommes furent attaqués de la dyssenterie. Bientôt le nombre des malades augmenta tellement, et la troupe ainsi affaiblie eut tant de difficultés à vaincre, que son chef, surchargé de soins, et ne conservant lui-même qu'une santé très-inégale, n'arriva au bord du Niger que le 19 août, au lieu de s'y trouver le 27 juin, comme il se l'était promis. De tous les soldats de l'expédition, six seulement virent le Niger.

L'embarquement si désiré eut lieu le 22; mais il n'offrait plus que d'assez faibles chances de succès. Presque

tous les charpentiers étaient morts, et une quantité d'effets avaient été volés; l'ami particulier de Mungo-Park était malade, et il mourut en octobre. Jusqu'alors notre voyageur, patient et courageux, avait vu de sang froid les désastres de cette expédition; mais quand il plaça Anderson dans la fosse, « il se sentit profondément affecté. » Toutefois, les débris de la caravane se hasardèrent dans un canot du pays: on le radouba comme on put; on le qualifia de schooner, du roi de la Grande-Bretagne, et on le nomma *le Joliba*, du nom africain du Niger.

Il n'était pas destiné à descendre jusqu'à l'embouchure de ce fleuve. Un chef d'Haoussa retint les présens réservés pour le roi, et accusa les *hommes blancs* de n'avoir rien voulu donner. Ainsi trompée, S. M. se fâcha étourdiment contr'eux, et se hâta d'envoyer sur leur passage une troupe munie de flèches et de piques. Cette petite armée s'établit sur des rochers qui ne laissent au Niger qu'une étroite issue. Le schooner ne put passer. Deux hommes y furent tués; on jeta tout le bagage, et on essaya de remonter le fleuve. Voyant l'inutilité de ces efforts, Mungo-Park et deux autres individus cherchèrent à se sauver à la nage; mais ils périrent, et il ne resta de l'expédition qu'un seul esclave, qui devint la proie du monarque. Tel est du moins le rapport que fit, en 1810, un certain Amadi-Fatouma, lorsque le gouverneur du Sénégal envoya prendre des informations sur Mungo-Park.

L'infortuné avait entrepris, avec beaucoup d'espérance, ce second voyage. Le souvenir de ce qu'il avait souffert en Afrique, lorsqu'il avait vu le Niger pour la première fois, semblait contribuer encore à séduire son imagination en l'occupant fortement. De toutes les recherches géographiques, c'était la plus importante à ses yeux, et il est certain, du moins, que nulle autre n'exciterait une plus vive curiosité. Comment finit ce Nil des nègres, qui se dirige vers le centre d'un continent où l'on n'a pas connais-

sance d'une sorte de mer intérieure, d'un lac assez vaste, pour que le phénomène s'explique par l'évaporation? Un commerçant anglais, nommé Maxwell, paraît avoir imprimé le premier que les eaux du Congo n'étaient autres que celles du Joliba, revenant ainsi à l'occident, après un cours de quatorze ou quinze cents lieues. On remarque que les Africains, jusqu'au-delà de Tombouctou, ne paraissent pas savoir positivement où finit le Joliba : il se perd, disent-ils, dans le Nil, ou plutôt dans un Nil, *à l'extrémité du monde*. On remarque encore que cette rivière considérable, sur laquelle on disputera long-temps encore, se nomme Zad à Bournou, et que ce mot de Zad est un des noms du Congo, ou Zahir, dont les débordemens, assure-t-on, correspondent à ceux du Niger, et non pas à la saison pluvieuse de l'Afrique méridionale. Il ne fut pas donné à Mungo-Park de vérifier cette supposition. La marche même de la caravane semble avoir été à peu près infructueuse pour l'extension du commerce, qui est, en Angleterre, la vraie fin des recherches, des projets, des combinaisons, des spéculations philantropiques, des expéditions glorieuses, des opérations désintéressées.

Cependant les travaux de l'estimable Mungo-Park n'auront pas été tout à fait inutiles. Outre l'attention avec laquelle il a déterminé la longitude de plusieurs points du cours du Niger, il a prouvé, dans son malheur même, que les probabilités du succès, pour cette partie de l'entreprise, n'ont rien de chimérique. Cette observation est de lui. Déjà parvenu au lieu de l'embarquement, près de Bambakou, il regardait comme démontré « qu'au moyen d'une » prudence ordinaire (dont la première condition sera » d'éviter le temps des pluies), on pourra transporter des » marchandises de la Gambie au Niger, sans craindre le » pillage, et en ne perdant pas plus de trois ou quatre » hommes sur cinquante. » Cette perspective n'est pas offerte aux seuls compatriotes de Mungo-Pack. Peut-être

les Français, plus connus jusqu'à nos jours par leur ardeur que par leur persévérance, s'attacheront-ils désormais avec plus de suite à leurs entreprises lointaines. Puissent-ils s'occuper sérieusement de la colonie du Sénégal, et, se conciliant ces noires tribus, comme ils s'étaient fait aimer de tous les naturels vers les lacs du Saint-Laurent, écarter de cette noble manière la concurrence britannique; multiplier leurs établissemens, du moins jusqu'à Tombouctou; se montrer bons envers des peuples facilement bons; et leur transmettre, à la longue, ce qu'il y a de vraiment utile dans les prodiges un peu fatigans de la civilisation européenne.

De Senancour.



NÉCROLOGIE.

La mort vient de frapper un de ces hommes dont une longue suite de services éminens recommandent la mémoire à ceux qui leur survivent : M. le duc Decrès, vice-amiral, ancien ministre de la marine, a succombé le 7 de ce mois à Paris, aux suites de l'explosion d'un pétard placé dans son lit, il y a environ quinze jours.

M. Decrès, né en 1761, entra très-jeune dans la marine; il fit la guerre d'Amérique. Forcé de se cacher sous la convention, il reprit du service sous le directoire; commanda l'escadre légère, lors de l'expédition d'Egypte; soutint, sur le *Guillaume-Tell*, dans les eaux de Malte, contre trois vaisseaux anglais, un des plus beaux combats de la guerre dernière, et n'amena la coque de son bâti-

ment qu'après que la moitié de son équipage fut hors de combat.

Nommé ministre de la marine, après M. Forfait, il en remplit les fonctions d'une manière brillante, jusques à la restauration ; il redevint ministre dans les cent jours ; et à la fin de cette époque, il contribua puissamment à des mesures qui préservèrent la France de la guerre civile.

M. Decrès avait conservé dans une cour où l'esprit d'indépendance n'était pas très-répandu, la franchise de son état et de son caractère ; et, au milieu de tant de flatteurs, il n'en possédait pas moins l'estime et la confiance de celui que presque seul il ne flattait pas, auquel même il savait resister. On connaît le mot qu'il dit à un officier, qui avait présenté à une autorité supérieure des demandes que le ministre avait cru devoir rejeter : « Vous venez me » dire que l'empereur vous a promis une frégate, n'est-ce » pas? Eh bien ! vous pouvez attendre qu'il vous la donne; » car moi, je ne vous la donnerai pas. »

Rendu à la vie particulière, il y fut heureux, parce qu'il sut accepter franchement et sans regrets la modeste position que lui assignait la fortune. Il se créa de nouvelles occupations, et se fit inscrire sur la liste des électeurs de la Seine, sous la désignation du duc Decrès, maître de forges; mais il avait conservé le sang-froid et le courage de son ancien métier; et, lors de l'attentat dont il a été ensuite la victime, il donna lui-même, quoique blessé, les ordres pour éteindre le feu de ses meubles, comme il eût fait, dans un cas pareil, à bord de son vaisseau.

Il avait considérablement augmenté sa fortune, et sa probité a toujours été au-dessus du soupçon. L'intégrité se rencontre avec l'esprit d'ordre, parce qu'elle est une partie de l'ordre; et M. Decrès devint riche, parce qu'il administra ses propres finances avec le même esprit de sage et honorable économie, qu'il administrait celles de son département.

Il avait épousé, déjà âgé, Mad. de Saligny, duchesse de San-Germano, dont il n'a point eu d'enfans. On dit qu'il avait adopté Mlle. de Saligny, ou qu'il était dans l'intention de le faire.

Les lettres et la société viennent de faire une grande perte, celle de M. Saint-Aubin. Il avait été membre du tribunat, et n'y avait pas paru déplacé, à l'époque brillante où tant d'hommes illustres en faisaient partie.

Il n'a publié aucun ouvrage de longue haleine; mais il était connu par plusieurs brochures, et par beaucoup d'articles de journaux, tous pleins de sens et de sel, sur différens objets de finances et d'économie politique. Il avait fait quelques cours de cette dernière science : ses leçons étaient aussi brillantes d'esprit que ses ouvrages, et sa conversation autant que ses leçons. Soit qu'il présentât sous de nouvelles faces des vérités déjà connues, soit qu'il exprimât des vérités inaperçues, soit, ce à quoi il se livrait volontiers, qu'il combattît l'esprit de système, les hypothèses légèrement établies, les doctrines vagues, le sentiment mal-à-propos appliqué aux choses calculables, son discours était toujours une suite de saillies originales, auxquelles l'expression animée de ses traits, et ce qu'il avait conservé d'accent alsacien, donnaient encore plus de piquant.

Il est bon de remarquer qu'entre tous ceux qui sont adonnés à cette grave science de l'économie politique, ceux qui l'ont traitée avec esprit, avec légèreté, j'ai pensé dire avec gaîté, ne sont pas ceux qui l'ont le moins approfondie. Tels ont été l'abbé Galiani, le marquis de Casaux et M. Saint-Aubin. La vivacité d'esprit n'est point incompatible avec la justesse, quoique peut-être elle n'en soit pas inséparable, comme le prétendait Helvétius. On fait fort bien de recommander les études sérieuses. Sérieux, en parlant des choses, est l'opposé de frivole; mais

on ne doit pas engager les gens à être sérieux, parce que sérieux, en parlant des personnes, est l'opposé de gai.

M. Saint-Aubin, après avoir supporté la mauvaise fortune sans abattement, et la bonne sans orgueil, a terminé, le 8 de ce mois, une carrière embellie par la vraie philosophie, l'attachement de ses amis, et la piété de ses enfans qu'il laisse dans la douleur d'une perte irréparable.

Le célèbre chanoine Escoïquiz vient de mourir dans l'exil, à Ronda, en Andalousie. C'était un homme d'esprit, qui avait éprouvé quelques désagrémens mérités dans le commencement de sa carrière ecclésiastique. Ce fut la cause de sa fortune, parce que, venu à Madrid, il fut placé auprès du prince des Asturies, aujourd'hui Ferdinand VII, pour lui enseigner les mathématiques. Ce n'est point ici le lieu de parler de l'ascendant qu'il prit sur son royal élève, ni du fatal usage qu'il en fit, lorsqu'il s'unit à ceux qui engagèrent ce prince à venir se livrer en même temps que Charles IV, entre les mains de celui qui,

Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Les mit tous deux d'accord en croquant l'un et l'autre.

M. Escoïquiz aimait les lettres ; l'étude des mathématiques ne l'avait pas empêché de se livrer à l'intrigue, et il employa les loisirs de sa captivité de Valençay, où des intrigues plus habiles que les siennes l'avaient conduit, à faire une pâle traduction du *Paradis perdu*. Ce ne sera ni à cette traduction, ni à ses autres ouvrages qu'il devra sa renommée ; mais s'il s'était borné à être un poëte médiocre, n'aurait-il pas été plus heureux? et, sous le rapport de la réputation elle-même, quel honnête homme ne préfèrerait pas celle de Chapelain à celle d'Escoïquiz.

Les journaux anglais du 7 annoncent la mort de Christophe, ou, si l'on veut, Henri premier et probablement dernier empereur d'Haïti. Paralysé depuis un mois, il a mis lui-même un terme à son existence, lorsqu'il a vu que son

état de maladie en avait mis un à son autorité. C'est, je crois, dans l'histoire moderne, le seul exemple de suicide donné par un homme parvenu au pouvoir suprême.

—Le docteur Meusel, un des littérateurs et des bibliographes les plus célèbres de l'Allemagne, connu surtout par un grand et important ouvrage, intitulé l'*Allemagne savante*, est mort récemment dans un âge extêmement avancé, à Erlangen, ville dans l'université de laquelle il remplissait depuis longues années, avec distinction, la place de professeur d'histoire. Les principaux journaux littéraires de l'Allemagne donnent beaucoup de détails sur les nombreux travaux et les qualités morales de cet écrivain.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Si l'on juge de l'état actuel de la littérature allemande, d'après la valeur réelle des livres insérés dans le gros catalogue (1) publié pour les deux foires de la Saint-Michel à Francfort et à Leipsick, on finira par en conclure que la moisson littéraire de cette année n'a été que médiocre. Il y a eu, à la vérité, quelques nouvelles productions en fait de mathématiques, de zoologie, de chimie, de botanique et de philologie ancienne et moderne; plusieurs ouvrages dans l'intérêt de l'époque actuelle, concernant le régime constitutionnel; quelques fragmens de littérature allemande, tant ancienne que du moyen âge, et quelques aperçus d'histoire relative aux arts; mais, en général, l'attente des savans a été déçue sous plusieurs rapports; et la plupart des livres annoncés ne sont que peu importans. La revue de ces nouvelles productions formera une espèce de statistique littéraire de l'Allemagne.

Le nombre des livres, tant nouveaux que prétendus tels,

(1) 177 pages.

y compris les cartes, s'élève à 1,500, dont 131 en langues étrangères.

La Saxe en compte 490, et la seule ville de Léipsick en a fourni 333; les états prussiens, 338 (Berlin y est pour la moitié); l'empire d'Autriche, une centaine; le royaume de Wurtemberg, 88 (la librairie Cotta y est pour 32, sur les 59 de Stuttgard); le grand-duché de Baden, 42; Francfort, 41; Hanovre, 20; Darmstadt et Giessen, 17; Marbourg, 12; Hambourg, 23; Brunswick, 8; Nassau, 8, et Brême, 6. L'étranger y a contribué de la manière suivante : La Suisse, 29; le Danemarck, 65; Paris et Strasbourg, 12; Varsovie, 8, etc. Les ouvrages qui offrent le plus d'intérêt, sont :

1°. Une copie de la traduction de la Bible, par l'évêque Ulphilas, en langue mœsogothique, manuscrit inédit découvert dans la bibliothèque Ambrosienne de Milan, par A. May. (Francfort, chez Jaeger.)

2°. Choix des poëtes allemands du 13e. siècle. (*Idem.*)

3°. Œuvres posthumes de Klopstock, précédées d'une notice sur ce poëte célèbre, par Clodius. (Léipsick, chez Brockhaus, 2 vol.)

4°. Chrestomathia samscrita, par Othm. Frank (Munich, chez Thiennemann.)

5°. Collections de lettres inédites de feu l'empereur Joseph. (Léipsick, idem.)

Nos lecteurs nous sauront gré de leur avoir fait part d'une de ces lettres dans laquelle sont exprimés les sentimens philantropiques de ce monarque, qu'une mort prématurée a ravi à l'humanité éplorée. Voici la lettre adressée à un de ses généraux :

« Monsieur le général,

» Le comte K. et le capitaine W. seront mis aux arrêts sur le champ.

» Le comte est d'un caractère impétueux, fier de sa naissance, et préoccupé de fausses idées d'honneur. Le capitaine W., qui est un vieux militaire, prétend arranger

tout l'épée ou le pistolet à la main; il s'est montré trop passionné concernant le cartel du jeune comte. Je ne veux pas et je ne souffrirai pas le duel dans mon armée : je méprise les maximes de ceux qui cherchent à le justifier, et qui s'entretuent de sang-froid.

» J'ai une haute estime pour les officiers qui s'exposent courageusement à l'ennemi, et qui, dans toutes les circonstances, se montrent intrépides, vaillans et déterminés dans l'attaque comme dans la défense. L'indifférence avec laquelle ils affrontent la mort, est aussi utile à la patrie, qu'elle est honorable pour eux.

» Mais s'il se trouve parmi eux des hommes prêts à sacrifier tout à la vengeance et à la haine qu'ils portent à leurs adversaires, je les méprise : un tel homme ne vaut pas mieux, à mon avis, qu'un gladiateur romain.

» Convoquez un conseil de guerre pour juger ces deux officiers; examinez l'objet de la querelle avec l'impartialité que j'exige de tout homme chargé de rendre la justice, et que celui qui est le plus coupable succombe à sa destinée et à la rigueur des lois.

» Je veux que cet usage barbare, digne du siècle des Tamerlan et des Bajazet, et qui si souvent a eu des suites funestes pour les familles, soit comprimé et puni, dût-il m'en coûter la moitié de mes officiers. Il y a encore des hommes qui savent allier la bravoure aux devoirs de sujet fidèle; ce sont ceux-là qui respectent les lois de l'état.

» Vienne, août 1771. *Signé*, JOSEPH.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Le Village de Valdoré, ou *Sagesse et Prospérité* : imité de l'allemand, par M. L. P. J. Un vol. in-18. Paris, chez Colas, imprimeur-libraire, rue Dauphine, n°. 32.

— *Simon de Nantua*, ou *le Marchand forain* ; par M. de Jussieu. Un vol. in-12. A Paris, chez le même libraire.

Nota. Tous les Ouvrages annoncés ci-dessus se trouvent chez EYMERY, libraire de *la Minerve littéraire*, rue Mazarine, N°. 30.

Imprimerie d'Ant. BAILLEUL, rue Thibautodé, n°. 8.

LA MINERVE
LITTÉRAIRE.



L'ORIGINE DE L'ÉLÉGIE (1).

Sous les cieux embaumés de la vieille Argolide,
Tombeau d'Agamemnon, berceau du grand Alcide,
Près des coteaux rians que baigne l'Inachus,
Dans les bois merveilleux, asile de Linus,
Une vierge inspirée, amante de la gloire,
Erinne, sur les pas des filles de Mémoire,
Se parait chaque jour d'harmonieux lauriers;
Chaque jour, aux bosquets de myrtes, d'oliviers,
Elle disait Cypris sortant du sein de l'onde;
Cybèle, toujours jeune, et toujours plus féconde,
Et le fils de Latone, imploré tour à tour
Comme dieu des beaux-arts et comme dieu du jour;
Quelquefois, évoquant les souvenirs antiques,
Elle chantait Alcide et les temps héroïques,
Le sombre Danaüs; l'aventureux Jason,
Aux rives de Colchos enlevant la toison;

(1) Cette pièce sert d'introduction à la quatrième édition des *Élégies*, de Mme. Dufrenoy, qui paraît en ce moment chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 30.

Argos dictant ses lois à la Grèce éclairée ;
De son tribut sanglant Athènes délivrée ;
Contre un glaive vengeur vainement réunis,
Procustes, Cercyon, Périphètes, Sinnis,
Tous ces magiques faits, accomplis par Thésée,
Nourrissaient ses accords, élevaient sa pensée.

La nuit, lorsque Phébé, des hauteurs du Parnon,
Brillante, souriait aux danses du vallon,
Erinne, qu'entouraient les nymphes des montagnes,
Mêlait ses pas légers aux pas de ses compagnes ;
Son luth, moins grave alors et plus mélodieux,
Cadençait mollement des hymnes gracieux,
Que répétaient sept fois les échos de l'Alphée :
Sa voix renouvelait les prodiges d'Orphée.
On vit un dieu lui-même, à ces accords rivaux,
Abandonner Syrinx, et briser ses roseaux.

Mais rarement la gloire au bonheur est unie.
Le destin vous vend cher les pompes du génie,
O filles d'Apollon ! et l'enfant de Cypris,
Esclave factieux, tyran au doux souris,
Se plaît à vous soumettre au joug de ses caprices.
Vos tourmens font ses jeux, vos malheurs ses délices ;
Par vos pleurs immortels il compte ses honneurs.
A ce dieu redouté, même dans ses faveurs,
Erinne dérobait, éclatante de charmes,
Un cœur vierge à l'amour, des yeux vierges aux larmes ;
Nul inquiet désir ne l'agitait encor ;
Mais son luth indiscret lui parlait de Phanor,
De Phanor, qui, vainqueur dans les champs de l'Attique,
Lève un front embelli de la palme civique.
Descendant de Pélops, soutien d'un nom fameux,
Le fils de Corébus, par un mélange heureux,
Dans la fleur de ses ans joint la force à la grâce,
Le sang-froid à l'ardeur, la prudence à l'audace.
Loin du sol olympique, et Milon et Glaucus
Poursuivis par son bras, disparaissaient vaincus.
La fête de Junon à Mycènes l'appelle ;
Il vient en protéger la marche solennelle :
L'élite des guerriers s'avance sur ses pas.
Il paraît fier et beau comme au jour des combats.
Un long et doux murmure accueille sa présence.



Erinne..... de l'amour tu bravais la puissance ;
De son casque Phanor a soulevé l'airain.
Crois-moi, ne cherche point son regard souverain ;
Fuis ; mais ton œil humide étincelle de flammes.
Avec l'amour, la crainte, hélas! entre en nos ames.
Erinne, ton repos est à jamais perdu.
Cependant le cortège au temple s'est rendu,
Et cent taureaux choisis et parés de guirlandes,
Sous les vastes parvis sont tombés en offrandes ;
Au pontife sacré, leurs flancs mystérieux
Ont transmis, palpitans, la volonté des dieux.
Grand-prêtre, suspendez votre saint ministère :
Des secrets de Junon, chaste dépositaire,
Erinne va chanter les triomphes d'Argos,
Les exploits de Phanor..... A l'aspect du héros,
La vierge du Permesse, interdite, immobile,
Cherche en vain un accord sur le luth indocile.
Mais commandant enfin au trouble de ses sens,
Moins timide, elle chante ; et ses tendres accens
Se perdent, incertains, sous la céleste voûte.
Phanor a tressailli ; ces accens qu'il redoute,
Portent avec l'amour le désordre en son cœur ;
Il s'étonne, rougit, repousse un trait vainqueur :
C'en est fait, il succombe ; et celle qu'il adore
A lu dans ses regards le feu qui le dévore ;
Et tous deux, agités de transports inconnus,
Aux autels de Junon n'implorent que Vénus.
Amans, ah! redoutez une imprudente ivresse ;
Craignez Junon, craignez sa fureur vengeresse ;
Tremblez ; Io, soumise à son pouvoir jaloux,
En vain pria des cieux fermés par son courroux.
Que de pleurs va coûter un instant de délire!

Mais les chants ont cessé ; la foule se retire.
Phanor a dû la suivre ; il s'éloigne à regret.
Erinne au bois sacré porte un espoir secret.
Amour, viens protéger sa course solitaire !
Bois profonds, prêtez-lui votre ombre tutélaire !
Cachez à tous les yeux ses désirs, ses tourmens.
Dieux! quelle voix l'appelle? ô dangereux momens!
C'est Phanor. Aux genoux de la vierge éperdue
Il s'élance, et près d'eux Cypris est descendue.

Dans cet âge naïf, la franchise et l'honneur,
Compagnons de l'amour, gardaient seuls la pudeur
On ne connaissait point la mensongère adresse
D'éluder un aveu, de voiler sa tendresse;
Un regard caressant n'était jamais trompeur :
La voix était toujours l'interprète du cœur.
Heureuse d'être aimée, et vaine de sa flamme,
Erinne à son amant livre d'abord son ame.
Sa noble confiance et son tendre abandon
Réjouissent Vénus, mais offensent Junon.

Il se lève, le jour qu'aux regards de la Grèce
L'hymen doit couronner leur riante jeunesse.
L'un de l'autre orgueilleux, ils marchent à l'autel.
Du charmant Apollon le cortège immortel
A vu par la beauté la valeur enchaînée,
Et ses accens divins célèbrent l'hyménée.....
La lyre de Clio sous ses doigts a gémi,
Et du temple ébranlé la paix sainte a frémi.
Du farouche Thébain les légions guerrières
S'avancent sur Mycène, et rompent ses barrières.
Le signal est donné; tout s'empresse, et de Mars
Argos a soulevé les cruels étendards.
Phanor près d'une épouse oubliait sa vaillance;
L'honneur parle; soudain il a repris sa lance.
« D'un orgueilleux espoir je n'ose me nourrir,
» Mais, mon Erinne, adieu; je vais vaincre ou périr.
Il dit. Erinne en pleurs : « Cours, sauve la patrie.
» Comme toi, ton épouse entend sa voix chérie;
» Cours; j'attache à ton sort ma vie ou mon trépas. »

Le héros hors des murs précipitant ses pas,
A déjà de Mycène assuré la vengeance.
Erinne tombe alors dans un morne silence;
D'affreux pressentimens son cœur est déchiré;
Elle accuse la gloire, et ses yeux ont pleuré.
Sa faute se retrace à son ame abattue.
O terreur! de Junon elle voit la statue
Sanglante, un fer en main, menacer son amant,
Et sur lui déployer son noir ressentiment.

Tandis qu'elle embrassait l'autel expiatoire,
Malheureuse! elle entend les cris de la victoire

S'unir dans le lointain aux cris de la douleur.
Elle tremble ; son front se couvre de pâleur ;
Ses genoux chancelans la soutiennent à peine ;
Sous les portiques saints, mourante, elle se traîne.
Phanor, hélas ! Phanor, porté par ses guerriers,
S'offre à ses yeux, couvert de funèbres lauriers.
Après un long effort il ouvre sa paupière.
« Calme ton désespoir. J'ai rempli ma carrière ;
« La patrie est sauvée, et je meurs près de toi. »
Il a dit, et n'est plus. Modèle de la foi,
Sur le sein d'un époux bientôt Erinne expire.
Vénus au même instant s'empare de sa lyre,
La couvre de baisers, l'attache à des cyprès.
« Sois l'écho de l'amour, sois l'écho des regrets,
» Dit-elle, et qu'à jamais tes plaintes ravissantes,
» De leurs tendres chagrins consolent les amantes ! »

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

Choix de Poésies de Byron, Walter Scott, et Moore, *traduction libre, par l'un des rédacteurs de la* Bibliothèque Universelle (1).

Je vais soulever contre moi toute la nation des romantiques ; et les progrès de cette secte sont si effrayans, l'ardeur de ses missionnaires, le zèle de ses prosélytes est tellement irascible, qu'il y a presque du courage à se déclarer ouvertement le champion de l'ancien régime littéraire. Je ne tiens absolument qu'à celui-là ; mais je suis tellement attaché à mes vieilles admirations ; je suis si fortement encroûté d'Aristotélisme ; tranchons le mot, je suis un *ultra* si déterminé en littérature, que la moindre innovation dans les lois du Pinde me semble le présage d'une

---

(1) Deux vol. in-8°. Genève, chez J.-J. Paschoud, imprimeur-libraire ; et Paris, même maison de commerce, rue de Seine, n°. 84.

épouvantable anarchie. Je n'ai pas, toutefois, la prétention d'imposer des limites à l'esprit humain. Il y a peut-être sur l'Hélicon des routes inconnues; je conçois qu'on les cherche, et qu'il existe des prosateurs ou des poëtes qui se révoltent contre le principe, que *le mieux est l'ennemi du bien;* mais je suis convaincu que ce *mieux* est trouvé depuis long-temps, et que tous les novateurs n'ont, depuis un siècle, rencontré que le *pire.*

Je ne pense pas que la postérité tienne jamais compte à Voltaire de la petite incursion qu'il a faite dans le Tartare, pour en ramener l'ombre de Ninus sur la scène tragique. Ce grand écrivain ne s'est immortalisé qu'en se soumettant aux règles établies, tandis que le révérend père Lachaussée a peine à se tenir sur le piédestal où ses admirateurs ont voulu le guinder; et ce qui prouve que l'invention de la comédie larmoyante était une dégénération de l'art dramatique, c'est que les auteurs de cette école sont toujours allés de mal en pis. Après le drame en vers, ils nous ont donné le drame en prose, et sont arrivés finalement au mélodrame, qui sera suivi de je ne sais quelle autre absurdité, dont il serait difficile de déterminer l'espèce.

Les poëmes descriptifs étaient une innovation d'une autre nature. On décrivait depuis long-temps en poésie. Hésiode n'avait presque fait que cela; et, tout bien considéré, la poésie n'est et ne sera jamais autre chose. Mais les génies de la trempe d'Homère, de Virgile et du Tasse, avaient appris de la nature et du goût, que, pour jeter de l'interêt et de la variété dans leurs compositions, il fallait passer de la description d'un lieu à celle d'une action ou d'un sentiment; qu'il était nécessaire de rattacher toutes les parties d'un poëme à un événement principal, et qu'un lien commun devait enchaîner tous les tableaux dont ils avaient à présenter la série. C'est ainsi, par exemple, que dans les trois premières pages de l'*Énéide*, après avoir décrit la position de Carthage, et la haine de Junon pour

les Troyens, Virgile passe à la description de l'antre d'Éole, et de la tempête que le roi des vents excite sur la mer Ionienne. Mais on s'était bien gardé de penser qu'une longue suite de peintures, sur des choses inanimées, fût susceptible d'intéresser et de plaire. Cette idée entra cependant dans la tête d'un versificateur habile; et comme il se trouva le meilleur de son temps, il accrédita facilement ce que j'appellerai volontiers une manie. Une foule de rimailleurs se précipitèrent sur ses traces; et tout l'univers physique fut à peu près décrit en moins de trente années. Qu'en restera-t-il? c'est ce que j'ignore. L'ennui a fait justice d'une bonne part des disciples. Je n'ose avouer mes pressentimens sur la destinée du maître.

La descripto-manie ne s'en tint pas aux poëtes; elle s'empara des prosateurs; et cette bizarrerie fit la fortune d'un écrivain dont la résurrection politique, récemment annoncée par les journaux, permet aujourd'hui d'examiner les titres littéraires, sans que la critique prenne, aux yeux d'un parti, un certain vernis de lâcheté. Ce mélange de poésie et de prose, qui n'était précisément ni l'un ni l'autre, fit pousser des cris d'admiration; et vous trouvez encore des gens de bonne foi qui ne désignent cet écrivain que sous le titre du plus illustre de tous. Je souhaite que la postérité confirme ce jugement; mais je crains bien que les hardiesses qu'on a tant admirées dans son style, ne soient bientôt que de pompeuses singularités, et qu'il ne reste dans le creuset du temps, pour parler le jargon de ces messieurs, qu'une centaine de pages, véritablement sublimes, parce qu'elles sont naturelles, et dans le goût des écrivains de l'ancienne école.

La manière de M. de Châteaubriant participant du descriptif et du romantique, il me servira de transition pour arriver à ce dernier genre. Mais quel est ce genre? Quelle est la définition vraie de ce mot? Dérive-t-il de celui de roman? Mais le roman n'étant réputé bon qu'autant qu'il

a une vraisemblance historique, qu'il est une représentation fabuleuse des scènes ordinaires de la vie humaine, il est soumis à cette règle éternelle, que tout doit en être pris dans la nature. Comment se fait-il que ce qui excite le plus d'enthousiasme dans les poëtes romantiques, soit précisément ce qui n'est ni naturel ni raisonnable? Les propagateurs du genre ne cessent pourtant de crier que c'est la vérité même, que nos tragédies et nos épopées n'ont eu jusqu'à présent qu'une vérité de convention, une nature artificielle, et que le triomphe du romantique sera celui de la raison et du goût.

Les règles n'étant pas encore bien définies ni bien connues, je suis forcé de m'en rapporter aux modèles qu'on me présente; et je me trouve, après les avoir lus, tout aussi avancé que je l'étais avant. Je vois de très-belles pages, des peintures animées, des sentimens bien développés; mais je voyais tout cela dans les prédécesseurs des écrivains romantiques; et tout ce qui leur appartient en propre ne m'offre que du bizarre et de l'absurde. Ce qui plaît surtout à nos jolies femmes à vapeurs et à migraines, c'est le vague dans lequel cette race de poëtes laisse égarer leur imagination fantastique; c'est cette atmosphère nébuleuse où vagabondent leurs pensées mélancoliques. Encouragé par le plaisir qu'elles y trouvaient, j'ai voulu me le donner à mon tour. Je n'ai vu que des idées sans ordre, je n'ai reçu que des impressions fugitives. Le cœur est ému de quelque chose qu'il ne conçoit pas; ses émotions sont uniformément prolongées par une chaîne d'images qu'on ne peut définir; mais le charme cesse avec la lecture, parce que l'esprit ne s'est attaché à rien; on est tout surpris d'avoir été ému; on s'en demande la cause; on cherche à se rendre compte de ce qu'on a éprouvé, à ressaisir par la mémoire ce qui vient de passer sous les yeux. Peine perdue! la bulle de savon s'est dissipée dans les airs.

Cela fait fureur cependant; nous sommes dans tout le

feu de la contagion. On demande à grands cris du Byron, du Walter Scott et du Schiller. On le paye même d'avance; on l'achète sur parole; et les traducteurs s'arrachent les conceptions de ces grands génies. Pendant que les éditions se succédaient à Paris, un Genevois se disposait à faire jouir sa patrie des chefs-d'œuvre des deux poëtes qui font aujourd'hui l'orgueil de la Grande-Bretagne et l'admiration de l'Europe. Mais ce traducteur, plus timide que les nôtres, n'a pas osé risquer les œuvres complètes; il a fait un choix dans les poésies de lord Byron; il y a joint un des vingt poëmes de Walter Scott, un autre de Thomas Moore, et c'est ce recueil, en deux volumes in-8°, que je me suis chargé de faire connaître aux abonnés de la *Minerve littéraire.*

Le Pélerinage de Childe-Harold est en tête de la collection. Cet ouvrage n'est autre chose que l'assemblage informe des inspirations poétiques, des réflexions philosophiques et morales, et des souvenirs de lord Byron pendant ses promenades en Espagne, en Portugal, en Grèce et en Italie. Il était tout simple de faire une, deux ou trois compositions suivies de ces notes écrites sur les rochers ou les grandes routes, au bord des fleuves ou de la Méditerranée; d'y mettre quelque liaison dans les idées; d'y subordonner son génie à la chaîne naturelle des incidens que ces voyages avaient fait naître, et de se donner tout bonnement pour le héros et l'auteur du livre. Cette méthode ne l'aurait pas empêché de jeter, en passant, cette foule de strophes sublimes qu'on remarque dans son Pélerinage; mais cela n'eût été que naturel et raisonnable, et il fallait que ce fût romantique. Une couleur mystérieuse était dès lors d'une absolue nécessité, et le personnage de Childe-Harold fut créé et mis au monde, pour tenir la place du voyageur véritable. Les hommes qui tiennent encore aux anciennes règles du sens commun, me demanderont si l'auteur est du moins resté fidèle à cette pre-

mière idée, et s'il a toujours laissé sur le premier plan cet enfant de son imagination. Non, certes, les lois du romantique s'y opposaient; il y a des chants tout entiers où il n'est pas plus question de Childe-Harold que de Jean de Werth; c'est milord ou le poëte qui est presque toujours en scène; et pour que le lecteur soit bien convaincu que les trois personnes n'en font qu'une, l'auteur a soin de le laisser entrevoir dès les premières pages de son livre.

« Quand le soleil, dit-il, descendit dans le sein de la mer, Childe-Harold prit sa harpe. Il se hasardait quelquefois à en tirer des sons dont l'harmonie n'était réglée par aucun art; il s'y hasardait, quand ses accords ne pouvaient frapper une oreille étrangère. Il prit sa harpe; et tandis que le vaisseau semblait déployer ses blanches ailes, il chanta ainsi ses adieux à cette terre qui disparaissait dans le crépuscule du soir : ô rivage qui te confonds avec le ciel et t'effaces dans les eaux bleuâtres! ô rivage qui m'a vu naître! Les vents soupirent, les vagues se brisent; les oiseaux de la mer font entendre leurs cris; le soleil s'est plongé dans l'onde : je lui dis adieu comme à toi-même. Mais dans peu d'heures, il reviendra donner naissance au jour de demain. Je saluerai alors le ciel et la mer, mais non la terre qui m'a donné naissance. Ma demeure est aujourd'hui déserte; mes foyers sont abandonnés; l'herbe va croître sur les murailles, et mon chien prolonge devant ma porte ses hurlemens de détresse. »

C'est à Lisbonne qu'aborde le vaisseau de Childe-Harold. Le ciel avait lâché sur elle *les sauterelles* des Gaules pour châtier un peuple *nourri d'ignorance et d'orgueil*. C'est ainsi que lord Byron appelle les guerriers français et les Portugais qui étaient assez ennemis de Dieu pour ne pas s'énorgueillir d'être les vassaux de l'Angleterre. Son génie abondonne ici la lyre de Calliope, pour saisir le fouet de Juvénal et la marotte de Rabelais. C'est le cachet de la

poésie romantique; elle confond tous les genres, parce qu'ils sont confondus dans la nature; et les gens de l'art appellent cela des oppositions.

Le pélerin salue le palais de Mafra, passe le ruisseau qui sépare le Portugal de l'Espagne, évoque l'ombre de Pélage, chante la bataille de Talavera, et, laissant bientôt ces milliers d'hommes qui s'égorgent pour donner de l'éclat à un nom, il arrive dans les murs de Séville, que menace le vautour des Gaules. Son premier hommage est pour les beautés espagnoles; il admire *le feu natif et sauvage de leur beau regard*, et sourit d'une pitié dédaigneuse, en leur comparant les formes mesquines, le port languissant et le pâle visage des beautés du Nord. Mais comme c'est au pied du Mont-Parnasse qu'il écrit ce souvenir de l'Andalousie, il apostrophe la colline des Muses, et leur demande pardon de son vagabondage poétique, avant de revenir à Séville, et dans ce port célèbre où *les pratiques monacales tiennent lieu de dévotion, et où les prières se mêlent sans cesse à l'amour.*

Je ne suivrai Childe-Harold, ni sur les ruines de la Grèce, ni dans les vallons de l'Albanie, ni dans les murs de la ville des Césars et des pontifes. Ce sont toujours les mêmes aberrations et les mêmes incohérences. Partout sa misanthropie retrouve l'empreinte de l'homme, pour insulter *à cet enfant du doute et de la mort, qui appuie ses espérances sur des roseaux fragiles.* Mais au milieu de ce jargon, brillent parfois des idées sublimes; au milieu de ce dévergondage d'une imagination délirante, se rencontrent des fragmens dont les plus grands poëtes auraient droit de s'énorgueillir. « Partout où je porte mes pas, dit-il au milieu de la Grèce, je foule un sol consacré par de grands souvenirs. Autour de moi s'étend un vaste empire de prodiges; et je crois voir réaliser toutes les fictions des Muses. Mes sens ne peuvent suffire aux scènes qui me rappellent les songes de mes jeunes ans. Les collines, les

vallées, les bois et les plaines défient cette puissance qui abattit les temples, Le temps a détruit les murailles d'Athènes; mais il a respecté les champs de Marathon. C'est encore le même soleil, la même terre, c'est la même enceinte qui limite ce champ d'une renommée sans bornes. A son nom seul apparaissent et le camp et l'armée, et le combat et la victoire. On voit fuir les Mèdes, dont les arcs sont rompus, les carquois épuisés; on voit les lances des Grecs ardens à les poursuivre. La montagne domine, la plaine est resserrée, la mer est là. Devant eux, derrière eux, est la mort. Quels trophées sacrés s'élèvent sur cette sainte terre, pour rappeler le triomphe de la liberté et les larmes de l'Asie! Quelques urnes brisées, quelques tombeaux profanés, et la poussière que foule aux pieds le coursier de l'étranger. »

Transporté bientôt après sur les rivages du Tibre, le poëte s'écrie : « O Rome! ô cité de mon choix! ô ma véritable patrie! que sont nos douleurs auprès des tiennes! Venez, ô vous qui vous plaignez de vos souffrances d'un jour! venez contempler les cyprès, entendre les cris lugubres des oiseaux de nuit, et chercher votre route sur les marches brisées des trônes et des temples! Un monde est sous vos pieds; il est de la même poussière dont vous êtes formé. La voilà cette Niobé des nations! la voilà qui a perdu ses enfans et sa couronne! Ses malheurs n'ont point de paroles. Les restes des Scipions ont déserté leurs tombes. Les sépulcres eux-mêmes ont perdu le précieux dépôt qui leur fut confié.... Où est la ville de l'orgueil? où sont ses trois cents triomphes? où est la voix de Cicéron? où sont les chants de Virgile, et les peintures vivantes de Tite-Live? C'est dans ce qu'il nous reste d'eux, que nous retrouvons Rome; tout le reste est détruit....... Ils sont morts ces hommes de fer! ils sont morts, et toutes les nations ont bâti des villes avec les pierres de leurs sépulcres. »

Ces fragmens sont admirables, et j'en citerais beaucoup d'autres de la même force. C'est ainsi que le poëte médite sur les malheurs de Venise, et sur les débris du colosse que la foudre a renversé dans les champs de Waterloo. Les grandeurs anéanties, les gloires éclipsées, les empires détruits, sont féconds en inspirations poétiques. Cette mine est inépuisable pour le poëte ; et après les innombrables lamentations des philosophes de tous les peuples et de tous les siècles, sur les ruines qui couvrent l'univers, lord Byron y trouve encore de nouvelles pensées et de nouvelles images. Mais cela ne tient pas au romantique, car c'est ainsi que parlaient David, Homère et Bossuet ; mais ces grands génies n'allaient pas, un moment après, s'enfoncer dans les brouillards ou dans la fange ; ils ne rentraient point dans le chaos, après avoir plané dans les hautes régions de la lumière ; et si ce mélange bizarre d'extravagant et de sublime est ce qui constitue le romantique, il est évident que le romantique est une absurdité.

Dans les deux poëmes intitulés *le Corsaire* et *Lara*, qui sont, à mon avis, les plus beaux fleurons de la couronne poëtique de milord, il peint une nature sombre et terrible ; mais cette nature existe ; et il ne sort pas, en la peignant, du domaine de l'ancienne poésie. C'est un caractère nouveau, d'accord ; mais tous les caractères sont dans la nature ; et ce personnage mystérieux, pour être neuf dans son espèce, n'appartient point pour cela à un nouveau genre de poésie.

« Conrad, dit le poëte, haïssait trop les hommes, pour éprouver des remords, et son désir de vengeance lui semblait une voix secrète qui lui ordonnait de punir sur tous les torts de quelques-uns. Il se connaissait pour un scélérat ; mais il croyait tous les hommes aussi scélérats que lui, et il méprisait les meilleurs d'entr'eux, qui cachaient, pensait-il, sous un voile hypocrite, ce que d'autres mon-

traient au grand jour. Il n'ignorait pas qu'il était haï ; mais il savait qu'il était redouté. Solitaire, sauvage, en dehors de tout, n'excitant ni affection ni mépris, il avait le don d'étonner et d'épouvanter. Personne n'osait braver son pouvoir; car l'homme écrase le ver de terre, mais il hésite à réveiller le serpent. » Cependant le fier Conrad n'avait point fermé son cœur à l'amour : il aimait la belle Médora, et la présence de sa jeune maîtresse adoucissait l'horreur de sa situation. Il quitte un jour l'île qui lui servait de repaire, pour aller attaquer dans le port de Coron les galères du pacha Seyd. Il se présente à lui, seul, sous le costume d'un derwiche, et ne se découvre que lorsque les lueurs de l'incendie annoncent au pacha qu'il est trompé, et que sa flotte est devenue la proie des flammes. Les pirates tombent sur les Musulmans effrayés, et sont prêts de surprendre la victoire ; mais le pacha reconnaît le petit nombre de ses ennemis; il revient sur eux, et Conrad est jeté dans les fers. Une main tutélaire l'en retire : c'est Gulnare, la favorite de Seyd, qu'elle abhorre, et que Conrad a sauvée au milieu des flammes qui dévoraient le harem. Gulnare propose à Conrad d'assassiner le pacha; mais un meurtre sans danger lui fait horreur ; et quand cette femme perfide exécute elle-même ce qu'elle a vainement conseillé, quand elle se présente à ses yeux teinte du sang de son maître, tout le plaisir qu'il éprouve en recouvrant la liberté, suffit à peine pour lui faire supporter la vue de celle qui vient de la lui rendre. Ils s'échappent enfin sur un esquif, traversent les flots, et arrivent dans l'île des Pirates. Il est nuit. Conrad cherche dans l'obscurité le fanal de la tour de Médora : il est éteint. Le corsaire tremble. La rame est trop lente : il se précipite dans l'onde, atteint le rivage, monte à la tour, et ne trouvant plus que les restes inanimés de Médora, il se jette dans un canot, s'éloigne de l'île, et disparaît.

Là finit le poëme du *Corsaire ;* mais il est impossible de

ne pas le reconnaître dans *Lara*, dans ce personnage qui reparaît tout à coup dans le château de ses pères, après une absence dont personne n'a pénétré les motifs.

« Il est encore dans la force de l'âge; mais les peines ont laissé leur empreinte sur son visage, et les traces du temps peuvent déjà y être aperçues. Ses sourcils froncés portaient le caractère des violentes passions, mais des passions sur lesquelles le temps avait passé. Il laissait à peine tomber un coup-d'œil pour juger un homme. Il lançait autour de lui le sarcasme et l'injure, en ressentiment des blessures de son cœur; et des sentimens profonds, dont en vain ont eût cherché la cause, animaient par éclairs la teinte livide de ses traits. Il écartait les questions, et voulait que sa vie fût inconnue comme lui-même. »

Comme les romantiques ne disent pas tout ce qu'il est nécessaire de dire, je ne puis indiquer le lieu de cette nouvelle scène. C'est dans le voisinage d'un prince que le poëte appelle Othon. Un seigneur Ezzelin rencontre Lara dans le palais de ce prince. Il le reconnaît, et frémit d'indignation et d'horreur. Un duel doit être la suite des insultes d'Ezzelin; mais Lara s'y présente seul. Othon combat pour son ami, et tombe baigné dans son sang. Rétabli de ses blessures, il fait chercher Ezzelin. Il a disparu; et Lara est accusé de l'avoir assassiné; mais celui-ci rassemble une bande de brigands, et défie, à leur tête, la vengeance de ses ennemis, jusqu'au moment où, percé de coups, il expire dans les bras d'un page aussi mystérieux que lui-même, dont seul il peut entendre le langage, et dans lequel on reconnut bientôt une femme. Si cette femme n'est point la Gulnare du *Corsaire*; si le poëme de *Lara* n'est point la suite du poëme de Conrad, cette dernière conception n'a pas le sens commun; et cependant on se trouve entraîné jusqu'à la fin par un attrait de curiosité qu'on ne peut ni vaincre ni définir. On marche de mystère en mystère, soutenu par l'espoir d'apprendre enfin quelque

chose; et par une étonnante succession d'images terribles et de pensées énergiques, on arrive au bout, après avoir éprouvé dix fois une impatience dont l'auteur se joue ; et il finit par vous laisser là, sans vous dire pour qui ni pourquoi il vous a intéressé.

Je ne chicanerai point le poëte sur le but moral de ces deux ouvrages; mais il me semble qu'il en aurait augmenté l'intérêt, si, en nous peignant ces mêmes caractères avec le même talent, il eût assujetti son imagination désordonnée à de certaines règles; car si, pour être romantique, il faut cacher la moitié de ce que le lecteur aurait du plaisir à savoir, si on peut négliger les transitions, isoler un fait de tous les antécédens, faire sortir de dessous terre des personnages de fantasmagorie, et bâtir des palais dans les nuages; je le répète, le romantique est une absurdité.

Walter Scott est évidemment supérieur à lord Byron. Je ne parle pas de la fécondité du premier; elle est incompréhensible. Une saison ne s'écoule jamais sans que Walter Scott n'ait produit un roman ou un poëme. Dix ou douze éditions sont épuisées dans moins d'une année; et il n'y a point de langue vivante en deçà des Pyrénées et des Alpes, qui ne se hâte de s'enrichir du nouveau chef-d'œuvre. Mais on sait du moins avec lui sur quelle terre on marche, dans quel pays on se trouve ; et s'il n'est pas permis à un poëte romantique de nous dire d'abord à qui l'on a affaire, Walter Scott ne nous quitte jamais, sans avoir pleinement satisfait notre curiosité. Il y a bien encore quelques embarras dans ses imbroglios épiques; mais ses poëmes ont au moins un commencement, une fin, et une espèce de milieu.

Parmi ces compositions, dont le nombre sera bientôt aussi considérable que les pièces de Lope de Véga, le traducteur anonyme a fait choix de *la Dame du Lac*, pour donner une idée de cette veine intarissable. Un cerf ouvre la scène : c'est ce qui embarrasse le moins les poëtes

romantiques ; et l'exposition du sujet n'est jamais ce qui les tourmente. Le cerf est lancé, *dès que le soleil a allumé son fanal rougeâtre*; il dépiste les chiens et les chasseurs, et celui qu'il mène le plus loin, voit son cheval expirer de fatigue au fond d'une vallée qui lui est inconnue. Sans guide et sans ressources, le chevalier arrive aux bords d'un lac, et reçoit l'hospitalité dans un palais rustique, bâti sur un rocher, au milieu d'une île, et caché par un épais taillis. Deux dames et un vieux barde l'accueillent. Il se donne le nom de chevalier de Snowdown, s'endort sur la bruyère fleurie, et repart le lendemain pour Stirling. Ce palais est la retraite d'un chef des montagnes, appelé Roderick, digne pendant de Lara ou du Corsaire. Il a donné asile au vieux seigneur de Douglas, exilé de la cour par le roi d'Ecosse, Jacques II ; et c'est la fille de Douglas, la jeune Hélène, qui a reçu le chevalier de Snowdown. Ce chevalier n'est autre que le Roi lui-même, comme on l'apprend aux derniers vers du poëme. Hélène est aimée du farouche Roderick; mais son cœur s'est donné au jeune Malcolm Graham, courtisan de Jacques II. Ce n'est pourtant ni Malcolm ni Roderick que l'auteur présente en première ligne ; c'est le Roi, qui s'expose à tous les dangers pour la belle dame du Lac : il court deux fois le risque de la vie ; et je ne sais trop pourquoi ni comment il finit par faire grâce au vieux Douglas, et donner Hélène à Malcolm, qui est oublié depuis longtemps quand il reçoit cette faveur.

Mais ce qui distingue Walter Scott, c'est cette couleur des temps et des lieux dont ses compositions sont empreintes ; c'est la peinture fidèle des mœurs écossaises ; c'est une nature qui ne peut se rencontrer ailleurs ; c'est la vérité de ses tableaux et de ses descriptions. Quand ses poëmes manquent de cet intérêt général que nous aimons à trouver dans les classiques, il y supplée par cet intérêt du moment, qui prolonge la curiosité, sans provoquer

l'impatience ; et si les événemens, qu'il accumule, paraissent invraisemblables à l'œil sévère de la critique, il leur donne, pour ainsi dire, une vérité factice, par le talent avec lequel il les expose.

Thomas Moore s'est lancé dans une autre route. Sa manière est un mélange de romantique et d'orientalisme, qui tient au sujet qu'a choisi sa muse, et au temps ainsi qu'au pays où il écrit. S'il peint la belle Zélica, il nous dit que « le mouvement de sa pensée donnait à ses membres délicats, à ses gestes, à sa démarche, le jeu facile, léger, gracieux, d'un rameau qui se balance quand l'oiseau qu'il portait vient de le quitter ; à chacun de ses sourires, l'ame se perdait dans le labyrinthe de ses roses vermeilles ; les couleurs de son teint s'animaient, et se fondaient tour à tour par alternatives soudaines, comme naît et meurt le météore sur un beau ciel qui porte des orages. » Bientôt après, cherchant à approfondir les mystères de la raison humaine, et l'action de cette raison sur le cerveau, il se demande « comment il se fait qu'une seule pensée juste suffise à y ramener toutes les autres, par l'enchaînement magique des images de la mémoire, à peu près comme un ami, dans l'intérieur d'une forteresse, suffit quelquefois à y faire pénétrer tout à coup les assiégeans auxquels il tend la main. »

Il y a peut-être en France des amateurs qui font leurs délices de ces comparaisons et de ces métaphores : loin de troubler leurs jouissances, je m'empresse d'y contribuer, en leur annonçant que tout le poëme du *Prophète voilé* est écrit dans ce goût ; et je souhaite qu'ils y trouvent autant de plaisir que la princesse Lalla Roock, la plus jeune des filles d'Aurengzeb, à qui Feramorz, jeune poëte de Cachemire, raconte les aventures de Mokanna le prophète, de Zélica sa prosélyte, et d'Azim, l'amant de Zélica.

Ce poëme n'est pas sorti tout entier du cerveau de Tho-

mas Moore ; et si l'histoire n'en avait fourni le sujet, on serait tenté de le prendre pour l'invention d'un échappé de Bicêtre. C'est le Mokanna-Borkai d'Albufarage, ce soldat difforme qui s'érigea en prophète dans le Khorasan, fit la guerre au calife Mahadi, assassina ou empoisonna ceux de ses partisans que le fer des vainqueurs avait épargnés, et finit par se jeter dans les flammes d'une fournaise ardente. Le génie romantique paraissait ici devoir être vaincu par l'histoire ; mais le poëte a trouvé encore le moyen de renchérir sur elle. Son prophète est le plus épouvantable brigand dont l'enfer se soit jamais servi pour tourmenter l'espèce humaine : il la déteste plus que Satan et Arimane ; toute la magie infernale est à ses ordres. Le fanatisme lui prête son éloquence et ses armes ; les cœurs et les corps lui sont soumis ; et la plus vive de ses horribles jouissances est de faire un supplice perpétuel de la vie de Zélica. Je recommande ce monstre aux fabricans de mélodrames : c'est un sujet d'or ; il fera fureur, et tous les vampires du monde pâliront devant Mokanna le prophête.

Ceux qui ne veulent rien perdre des trois poëtes anglais dont je viens d'exposer les titres à notre admiration, n'achèteront pas les deux volumes que j'annonce; mais s'il est des personnes qui veuillent s'en tenir aux échantillons que leur donne le rédacteur de la *Bibliothèque universelle*, ou à qui la modicité de leur fortune ne permette pas d'acheter les œuvres complètes de Byron, de Walter Scott et de Moore, elles pourront se donner une idée de ces poésies nouvelles, et prendre part à l'enthousiasme qu'elles excitent, en se procurant, chez le libraire J.-J. Paschoud, la traduction du journaliste genevois. Je l'ai comparée souvent avec celle de M. Chastopalli : il y a réciproquement, dans l'une et dans l'autre, des passages plus ou moins bien traduits, des idées plus ou moins bien rendues ; mais tout compensé, je crois qu'elles ont à peu près le même mérite. Je releverai cependant, dans l'abrégé de Genève,

une faute qui s'y reproduit à chaque page : c'est le maudit verbe *fixer*, que le traducteur s'obstine à considérer comme le synonyme de *regarder*. L'abbé Delille a malheureusement accrédité cette locution vicieuse ; et si l'académie ne lance pas un décret pour la condamner à tout jamais, elle se verra bientôt forcée, par l'usage, de l'admettre dans son Dictionnaire.

VIENNET.



CORRESPONDANCE.

MADAME,

Vous avez vu, dans ma première lettre, que je me proposais de vous offrir des tableaux de l'opposition des mœurs dans les différens âges et dans les différentes conditions. D'après cela j'ai dû commencer par la classe la plus élevée de la société, ou, pour mieux dire, par la classe élevée au-dessus de la société. A tout seigneur, tout honneur; les autres viendront à leur tour. Vous avez vu ce que Balzac pensait des princes de son temps. Il y a bien de la différence entre eux, et ceux qui sont nos contemporains. Quelque disposé que l'on soit

A plaindre le présent, à vanter le passé,

cette considération suffirait pour nous ramener à l'avis que *celui qui s'enquiert pourquoi les premiers temps*



étaient meilleurs que celui d'aujourd'hui, fait une demande qui n'est pas sage : c'est Salomon qui l'a dit.

Je ne vous parlerai pas cependant des princes que nous voyons assis sur le trône de France ou placés à ses côtés. Nous autres parlementaires (je ne le suis pas de fait, mais onze de mes ancêtres l'ont été, c'est la même chose), nous honorons, nous servons nos princes; mais nous ne les louons point.

Contentons-nous de regarder le reste de l'Europe, à qui, certes, nous n'avons rien à envier : sans parler de ce monarque qui emploie toute la force du pouvoir absolu à en diminuer les dangers, et dont les soins du plus grand empire du monde ne peuvent suffire à occuper l'infatigable activité, nous voyons près de nos frontières un souverain qui ne fait pas illuminer les forêts pour courre aux flambeaux le cerf étonné de cette lumière, mais qui invite au banquet de la liberté des sujets dignes de lui, qui est *fidèle sans crainte* à un peuple *toujours constant.* Nous voyons autour de ses états d'autres princes, tous occupés, sans distraction, à remplir les hautes fonctions que la Providence leur a confiées. C'est l'effet des circonstances, pourra-t-on dire; mais qu'y a-t-il dans le mérite utile des hommes, autre chose que l'art d'approprier sa conduite aux circonstances, et de s'y conformer, pour être toujours à même d'en profiter ?

Si nous portons plus loin nos regards, nous admirerons ce prince auquel la France doit l'auguste mère du duc de Bordeaux, ce prince qui, au milieu de l'explosion de l'effervescence des peuples, plus terrible que celle des volcans allumés sous leurs pas, sait s'en emparer d'une main puissante, et la diriger pour l'honneur et pour l'indépendance de son pays, comme le cultivateur des riches vallées de l'Etna change en canaux fertilisans les torrens qui dévasteraient ses prairies.

L'énumération serait trop longue. Mais partout la même

influence est ressentie ; ceux même qui croient la combattre, en éprouvent d'heureux effets. C'est ainsi qu'on a dû à la réformation, les mœurs, la science, la bonté qui distinguaient notre clergé. On ne tire plus des fontaines de quatre lieues (et non pas de quatre *lieux*, comme m'a fait dire votre imprimeur) pour embellir un jardin; mais le canal de la Sensée est fini en dix-sept mois, et Mohammed-Ali-Pacha rétablit celui d'Alexandrie.

Si au lieu de prendre ma citation dans Balzac, je l'avais prise dans Bussy, combien le contraste serait plus frappant encore ! La vertu brille dans toutes les cours, ou du moins la plus sévère décence y témoigne le respect qu'on lui porte. Il y a une exception; mais elle est étrangère au continent; elle appartient à ces insulaires qui entassaient nos prisonniers sur les pontons, et s'apitoyent sur ceux du dey d'Alger; qui vantent la sévérité de leurs mœurs, et pour la troisième fois depuis quinze ans, forcent nos femmes à rougir en lisant *le Moniteur*. Heureusement la contagion n'est pas à craindre; nous ne sommes plus, en France, au temps où l'on faisait à la fois le procès pour cause d'adultère aux trois belles-filles d'un roi de France (1) : dans aucun pays de pareils scandales ne peuvent exister que dans ce système, si regretté par Boulainvilliers, où le monarque n'est que le premier entre ses pairs, où il y a une légitimité intermédiaire qui ne tire sa source ni de celle du pouvoir du prince, ni de celle de la liberté du citoyen.

L'Observateur du Marais.

---

(1) Philippe-le-Bel. A la même époque, une comtesse de Flandre, née princesse de Bourgogne, fut étranglée par son mari, pour avoir empoisonné ses enfans du premier lit.

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS, etc.

Weymar, 1er. *décembre*. — Les journaux ont annoncé depuis long-temps, la noble résolution prise par une société d'hommes généreux, de pourvoir à la subsistance d'un grand nombre d'enfans qui, se trouvant abandonnés après les batailles de Iéna, de Lutzen et de Léipsick, étaient prêts à tomber dans un état d'abrutissement. Environ deux cents d'entre eux ont appris différens métiers, dans lesquels ils sont devenus très-habiles. Il résulte des tableaux qu'on a dressés, que ces enfans sont Saxons, Russes, Prussiens, Bavarois, Rhénans, Bohémiens, et par conséquent catholiques, luthériens, réformés ou juifs, mêlés par l'effet du hasard qui les avait conduits dans le voisinage de ces trois grands champs de bataille, où le sort de l'Europe a été décidé.

L'honneur d'avoir fondé cette association est dû à M. Jean Falck, de Weymar, qui maintenant a conçu le projet de faire bâtir un oratoire destiné à perpétuer le souvenir de cette terrible époque, où la guerre a désolé nos contrées. Cet édifice sera élevé par ces mêmes enfans qui ont failli être victimes de ce fléau destructeur. Il n'y aura ni tuile, ni clou, ni serrure, ni banc, ni table qui n'ait été l'ouvrage d'un de ces enfans. Au milieu de la salle, sera placée une table de marbre qui portera l'inscription suivante : « Après des années de malheur, après les foudres » passagères de la guerre, qui ont frappé les champs de » Iéna, de Lutzen et de Léipsick, deux cents enfans, sauvés d'un danger imminent, ont bâti, de leurs propres » mains, cet oratoire, qu'ils ont dédié au Seigneur, » comme un monument de leur éternelle reconnaissance. »

— On a annoncé une nouvelle édition de l'Oraison dominicale, à la suite de laquelle il y aura des évangiles et des chœurs antiques, arrangés d'après le système adopté dans les écoles établies à Weymar. Ce petit livret, de six feuilles d'impression, contient huit tables de notes musicales et neuf gravures. Ce sont les élèves de l'établissement de Iéna et de Weymar qui ont travaillé à sa composition, à son impression et à sa gravure. Un appendice donne un aperçu historique de l'établissement, dédié aux ames secourables par Jean Falck. La souscription qu'on a ouverte offre à tous les hommes bienfaisans une occasion de se signaler. Les pères de famille sont invités à se charger de faire souscrire les personnes de leur connaissance. Les amis de l'humanité comptent sur l'appui du beau sexe pour démentir les détracteurs de notre siècle. M. Falck a une haute opinion de ses contemporains; il leur parle le langage de la confiance, ce langage qui part du cœur, et qui s'adresse au cœur; ce langage commun aux ames sensibles : « Vous, s'écrie-t-il, hommes généreux, qui êtes répandus sur la surface de notre pays, hommes de toutes les conditions et de toutes les croyances, ralliez-vous autour de nous, qui, depuis sept ans, pleins de confiance en la bonté divine, avons eu le bonheur incroyable de pouvoir nous charger du sort de cinq cents enfans pauvres; n'ayant commencé qu'avec quelques pièces de monnaie, qui nous ont été données par deux mains généreuses. Nous vous prions de coopérer puissamment à cette bonne œuvre, afin que, au milieu des passe-temps inventés par l'oisiveté, dans lesquels on ne craint pas d'étaler un luxe insultant, on voie du moins s'élever un monument digne de nos ancêtres. Ce monument, érigé par la piété, sera le symbole d'un ange tutélaire, qui regarde, d'un œil de compassion, les ruines des villes détruites, et qui rappelle aux hommes de toutes les conditions, les devoirs que nous impose le

moment actuel, le pressentiment de l'avenir, et le but sublime vers lequel tend l'esprit de la civilisation ennobli par l'esprit religieux. »

Extrait d'une Lettre de Dresde.

Le mois dernier a encore été très-remarquable dans notre ville, par la présence d'un grand nombre d'étrangers de distinction; et nous avons lieu d'espérer que plusieurs familles se décideront à établir à Dresde leur résidence habituelle. Il faut convenir, en effet, que, d'après les embellissemens et les améliorations dont notre ville a été l'objet depuis dix ans, il serait difficille de trouver un endroit plus agréable dans toute la Saxe, ce jardin de l'Allemagne. Nous avons surtout distingué, parmi ceux qui ont honoré de leur visite la Florence des bords de l'Elbe, le célèbre et excellent sculpteur danois, né en Islande, Thorwalson. Il s'est arrêté ici pendant quatre jours, et serait volontiers resté plus long-temps, si le voyage qu'il devait faire à Varsovie, et le désir qu'il avait de revoir bientôt Rome, avait pu le lui permettre. Il a examiné avec beaucoup d'intérêt les trésors que nous possédons en objets d'art, et a surtout témoigné sa satisfaction dans l'atelier du statuaire Kuhn. Les professeurs Hartmann, Matheï et Rœsler, qui ont cultivé son amitié particulière à Rome, ont eu l'honneur de le recevoir dans leur maison; et c'est dans le jardin du professeur Matheï qu'a eu lieu la fête que lui ont décernée les élèves de l'école des arts. Un beau génie sans aucune prétention, une noble gravité avec une bienveillante indulgence, une aimable sérénité avec une profondeur silencieuse: voilà les qualités qui distinguent cet artiste célèbre, et qui inspirent à tous ceux qui l'approchent, les sentimens du respect et de l'affection. Le fameux Blumenbach, professeur d'histoire naturelle à l'université de Gœttingue, était ici

dans le même temps : c'est un vieillard aimable, un penseur profond, un véritable ami de l'humanité. Sa respectable famille l'accompagnait ; tous ont quitté à regret cette vallée riante des bords de l'Elbe, où les avait réunis l'amour des sciences et des arts.

— L'académie des beaux-arts de Naples propose pour sujet du prix de peinture à décerner en 1821, *Médée flottant entre la pitié et la rage*, au moment où elle médite la mort de ses enfans. Le tableau aura quatre pieds de haut sur trois de large ; et le prix sera une médaille d'or de la valeur de 600 ducats.

— Pendant que les journaux allemands parlent de la brillante réception qu'on fait au fameux sculpteur danois Thorwalson dans leur pays, des lettres de Rome annoncent que l'atelier que cet artiste possède dans cette capitale, s'est tout à coup écroulé en partie ; que deux de ses statues représentant, l'une un Amour, l'autre un Pasteur, ont été endommagées, et que l'on évalue à une somme assez considérable la perte qui en résulte pour lui.

— Les journaux, ce nouvel aliment de la curiosité, ce pain quotidien des peuples modernes, ont décidément fait le tour du globe. Devenus très-communs dans les Deux-Indes, ils se sont propagés dans l'Asie-Mineure, et même sur la côte d'Afrique. La ville de Ceuta a aussi son journal, qui s'appelle le *Libéral africain*. Celui qui s'imprime à Tripoli de Syrie (à cinquante-six heures de Damas) porte le titre d'*Ermite*. Destiné principalement aux arts, aux sciences et aux antiquités, il contient plusieurs articles tirés de Caillaud, qui a voyagé pendant quatre ans dans la Haute-Egypte. L'*Ermite*, dans un des numéros du mois de septembre dernier, rend compte d'un tombeau qui a été découvert par les Arabes bédouins, et dans lequel on a trouvé douze bières avec des momies. Trois de ces momies avaient non-seulement des hiéroglyphes, mais aussi

une inscription grecque du deuxième siècle, qui date de 1691 ans.

— *Voyage de Berlin à Rio-Janeiro en* 1819; par M. Leithold, capitaine de hussards au service du Roi de Prusse. A Berlin, chez Maurer. L'auteur de cet ouvrage s'était rendu au Brésil, dans l'espoir d'y fonder une plantation de café, à l'aide des secours du gouvernement portugais. N'ayant pu réussir dans ce projet, il revint à Berlin, et y publia la relation de son voyage, qui contient des particularités très-intéressantes. Nous allons en citer ici les passages les plus remarquables.

« Il y au Brésil, dit M. Leithold, un luxe incroyable en perles, diamans, étoffes et mille autres objets semblables. Ce luxe s'étend aussi aux esclaves. Chaque esclave coûte environ 50 louis : rien n'est plus commun que de voir une négresse avec des chaînes d'or d'un poids très-considérable. Les denrées sont hors de prix. La cour étale un luxe extraordinaire, et l'étiquette y est observée avec la plus grande rigueur. Lorsqu'on rencontre un membre de la famille royale, on est tenu de se mettre à genoux, même au milieu de la boue. Personne ne saurait se soustraire à cet acte de respect; et si l'on est en voiture, il faut en descendre, et s'agenouiller.

Le Roi a une maladie très-sérieuse à une jambe. Le prince royal D. Pedro, époux de l'archiduchesse Léopoldine, est un très-bel homme. Ils vont souvent ensemble se promener dans une voiture attelée de six mulets. L'armée régulière, qui ne se compose que de 3,000 hommes, est peu considérée; les milices le sont davantage. Les ecclésiastiques, qui ressemblent plutôt à des grenadiers qu'à de modestes ministres d'un Dieu de paix, exercent une très-grande influence, surtout auprès du beau sexe. Les cinq-sixièmes des habitans du Brésil sont des nègres; c'est pour-

quoi ils y sont très-bien traités. La leçon de Saint-Domingue n'est point perdue pour les Brésiliens.

L'auteur de cet ouvrage n'augure rien de bon du sort futur des colons suisses qu'il a vus arriver au Brésil. Voici ce qu'il en dit : « Qu'on s'imagine que les nègres eux-mêmes ont beaucoup de peine à labourer la terre, et qu'il faut les employer de préférence aux blancs, qui ne sauraient soutenir la chaleur ardente de la zone torride. Les Suisses sont obligés de labourer sans esclaves, et on ne leur donne qu'une demi-pataque (environ 1 fr.) par jour. Lorsque les soldats européens sont obligés de marcher, l'infanterie doit employer huit jours pour se rendre à une distance de quarante heures de chemin ordinaire; et malgré cette lenteur, il y en a la moitié qui vont à l'hôpital. La cavalerie, accablée par la sécheresse, et manquant de fourrages, y met le double de temps. »

» Le gouvernement fait très-bien en tâchant de se procurer des colons utiles; mais moi, en ma qualité d'Allemand, je dois avertir mes compatriotes du sort qui les attend dans un pays où l'on est exposé à une chaleur brûlante, qui gâte les alimens et abîme la santé, où règnent plusieurs maladies, où l'on est tourmenté par les *mosquitos* (moucherons), en un mot, où il n'y a de bonheur que pour ceux qui sont assez riches pour pouvoir passer leur temps, étendus sur des tapis turcs. Les environs de la capitale sont occupés par des Anglais et des Français. En général, le terrain n'est point favorable à la végétation des céréales. »

— Un autre ouvrage du même genre vient d'être réimprimé à Brunn, en Moravie : *Voyage de S. A. le prince de Neuwied, fait dans le Brésil*, 1815-1817. Deux volumes grand in-8°. (on le trouve à Francfort, chez Bronner), avec deux cartes. Prix : 4 fl. 48 s. Les cartes ajoutées à l'édition originale, ainsi

que toutes les autres gravures, se vendent séparément. Prix : 25 fl. 12 s.



LITTÉRATURE DRAMATIQUE.

Jean de Bourgogne, tragédie en cinq actes, en vers; par M. de Formont, représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 4 décembre 1820.

Une partie des malheurs arrivés sous le règne du Roi Jean, avait été réparée par la sagesse de Charles V. Ce prince, un des premiers qui honorèrent les lettres, et qu'on regarde comme le véritable fondateur de la bibliothèque royale, sut reconquérir, du fond de son cabinet, les villes que son père avait perdues les armes à la main. Des brillantes conquêtes d'Édouard, il ne restait plus aux éternels ennemis de la France que la seule ville de Calais. Nos funestes revers à Crécy, à Poitiers, étaient effacés par la prudence du Roi et par le courage de Duguesclin; mais cette heureuse époque ne devait pas être de longue durée. La démence de Charles VI et l'ambition d'Isabeau replongèrent bientôt le royaume dans un affreux abîme dont l'immortelle Jeanne d'Arc parvint à le tirer. Les historiens n'ont pas assez fait remarquer, il me semble, le singulier contraste d'une reine barbare, livrant la France aux Anglais, et d'une simple bergère dont le courage héroïque repousse du sol natal ces farouches insulaires. Schiller,

dans une tragédie où la vie entière de la vierge de Donremi est offerte aux regards des spectateurs, a peint, avec des couleurs aussi vraies qu'effrayantes, la criminelle épouse de Charles VI; mais dans cette composition trop vaste, Isabelle et Jeanne ne sont pas assez rapprochées. C'est à la muse patriotique de M. Casimir Lavigne qu'il appartiendrait d'opposer dramatiquement l'humble libératrice des Français à la marâtre couronnée, sur le tombeau de laquelle on avait gravé, dit le père Daniel, une louve, comme un symbole de sa méchanceté, et dont Laplace a fait ainsi l'épitaphe :

Reine, épouse coupable, et plus coupable mère,
Après avoir livré le royaume aux Anglais,
Objet de leur mépris, exécrable aux Français,
Ci-gît Isabeau de Bavière.

Cette indigne princesse ne paraît point dans l'ouvrage de M. de Formont. A l'époque choisie par l'auteur pour l'action de sa pièce, Isabelle, convaincue d'adultère avec le chevalier Bourdon, que le roi fit étrangler, venait d'être exilée à Tours.

Le véritable sujet de cette tragédie est l'assassinat du duc de Bourgogne sur le pont de Montereau. Mais ce fait, que l'auteur a sagement éloigné des yeux du public, ne pouvait pas remplir cinq actes. M. de Formont, avant d'arriver à ce dénouement, prévu puisqu'il est historique, a cherché à présenter d'une manière théâtrale la situation de la France, lorsque les Bourguignons et les Armagnacs se disputaient l'autorité. Il suppose qu'au moment où la pièce commence, il n'y a pas plus de deux mois que Louis de Valois, duc d'Orléans, est tombé sous les coups d'obscurs assassins, dont on n'a point retrouvé la trace. La veuve désolée, du frère de Charles VI, la triste Valentine, est la seule qui ose accuser Jean de Bourgogne de la mort de son époux. On sait quelle influence cette belle princesse exerçait sur le faible esprit du roi. Cette influence était telle, que dans

ces temps de superstition, on soupçonna Valentine d'avoir fait un pacte avec le diable. Toute sa magie consistait dans ses grâces et dans la finesse de son esprit.

Depuis que Charles VI est frappé de vertige, le jeune Dauphin est régent du royaume. Il refuse de croire que Jean de Bourgogne soit l'assassin de son oncle. Valentine demande vengeance, et n'est point écoutée; mais, troublé par les soupçons qu'elle fait naître dans son esprit, le Dauphin renonce au projet qu'il avait formé d'unir Amélie, fille de Jean, à l'héritier du duc d'Orléans.

Dans l'espoir de mettre un terme aux divisions intestines du royaume, Charles assemble son conseil. Là, Tanneguy-Duchâtel excite le prince à traiter avec une juste rigueur l'insolent Bourguignon. Mais Henri de Marle, ce vertueux chancelier qui mourut victime des fureurs populaires, cherche, au contraire, à persuader au Dauphin que la clémence est le plus sûr moyen d'affermir son pouvoir.

D'exemples éclatans mon avis s'autorise (dit-il),
Prince; Philippe six, souffrez que je le dise,
A condamner Clisson, Philippe trop ardent,
Voulut se montrer juste, et ne fut qu'imprudent.
Son pardon ralliant d'indociles courages,
Eut d'un règne agité détourné ces orages,
Où la gloire expia les fautes de l'orgueil,
Et les pleurs qu'à Crécy versa la France en deuil.
Ainsi le sort des rois dépend de leur sagesse :
Leur puissance est un art, leur bonheur une adresse.

Ces deux derniers vers sont assez beaux; mais la construction de la phrase, dans les quatre qui précèdent, est vicieuse. Le nominatif est *pardon*. C'est le pardon de Philippe de Valois qui aurait *détourné* les orages, mais ce verbe n'est plus applicable au vers qui suit, et l'on ne peut pas dire que la clémence du Roi pour Clisson aurait *détourné les pleurs qu'à Crécy versa la France en deuil.* Elle aurait *épargné* à la France les pleurs que lui coûta la sanglante victoire d'Édouard III.

Le Dauphin est plus indécis que jamais, lorsque Jean de Bourgogne entre audacieusement dans la salle du conseil. Loin d'avoir recours à de vaines excuses, il convient de son crime ; il ose même s'en glorifier, et, pour prix des services qu'il offre de rendre à la France, il exige qu'on lui livre les Armagnacs, c'est-à-dire, que le régent lui abandonne les rênes de l'état. Sur le refus du prince, il sort en s'écriant :

Que tous ces Armagnacs viennent donc vous défendre ;
La guerre est déclarée !

Le Dauphin marche alors à la tête de ses gardes. Il fait un moment rentrer les mutins dans le devoir, et parvient même à s'emparer du farouche Jean-sans-Peur ; mais bientôt Paris se prononce en faveur du duc de Bourgogne, le délivre, et le porte en triomphe. Le régent se soustrait alors par la fuite aux fureurs de ses ennemis.

Henri de Marle n'a point suivi le Dauphin ; il est resté dans Paris, pour rallier les cœurs à la cause de son roi, et résiste, avec un noble courage, aux séductions de Jean de Bourgogne, qui justifie ainsi son usurpation :

Le trône est déserté ; j'y monte, je suis roi ;
A quoi bon de ma race exhumer la mémoire ?
Laissez-là mes aïeux, interrogez ma gloire.
Voilà mon titre aux yeux de ce peuple français,
Si fier dans le malheur, si grand dans le succès.
A mon ambition qu'offre en effet la France ?
Un état en ruine, un trône sans défense :
Je les viens relever, je les sauve ; et je croi
Que, vengeur de l'état, je puis être son roi.
La France, et ma valeur ne l'a jamais trompée,
Au moment du péril regarde mon épée.
. . . . Que vois-je autour de moi ?
Un prince qui, fuyant vaincu par son effroi,
Laisse à qui s'offrira son sceptre et sa couronne.
Le faible Charles six, oublié sur le trône,
A gouverner l'état sera-t-il rappelé ?
Dans son palais conquis, ce monarque isolé,

Dont à peine on prend soin d'amuser la démence,
Finit ses derniers jours dans les pleurs de l'enfance.
Je cède à mon destin : il m'appelle à régner.
. . . .
. . . .
Charles-Martel régna ; ses titres sont les miens :
Il fut brave ; il conquit les rois Mérovingiens.
L'œuvre de ma fortune est ainsi consommée,
Et je puis sur le trône asseoir ma renommée.
Nourri près de vos rois, je me crus leur égal ;
Ils m'osent outrager, je deviens leur rival.
De leurs caprices vains j'affranchirai ma gloire,
Et j'oppose à leurs droits les droits de la victoire.
Quoi donc ! j'obéirais quand je puis commander !
J'appris toujours à vaincre, et non pas à céder.
Je suis ambitieux, et sens que je puis l'être.
De Charles six enfin l'ombre doit disparaître. . .

Cette scène est certainement une des mieux écrites de l'ouvrage ; mais il est peu naturel que Jean-sans-Peur emploie à séduire un magistrat dont l'appui ne lui est pas absolument nécessaire, un temps que réclament des soins plus importans. Bientôt Valentine est amenée devant le meurtrier de son époux, qui ne rougit point de la presser encore d'unir les deux familles par l'hymen de leurs enfans. L'auguste veuve de Valois repousse cette offre avec horreur. Sur ces entrefaites, un ambassadeur anglais sollicite une audience de Jean de Bourgogne, et vient lui proposer de partager le royaume de France avec le duc de Bedfort.

Juste ciel ! un Anglais ! un Bedfort ! un Clarence !

s'écrie avec fureur le Duc, auquel on annonce alors que le Dauphin a rassemblé près de Montereau les débris de son armée. Jean de Bourgogne marche à sa rencontre, et les deux princes ont une entrevue :

Sur le pont de l'Yonne un pompeux appareil

Marquait l'auguste enceinte où siégeait le conseil.
Ce grand jour décidait du destin de la France.
Le Duc paraît. Déjà sa superbe espérance
Par l'éclat de sa cour se trahit à mes yeux.
Il s'avance vers moi d'un pas audacieux ;
Son regard sur mon front s'attache à ma couronne ;
Il l'observe. Ce prince, impatient du trône,
M'annonce que d'un cloître il faut subir l'affront,
Et du bandeau royal déposséder mon front.

....

. . ..

Je l'accuse ; il s'emporte.... et touchant son épée....
Par un prompt châtiment son audace est trompée ;
A mes côtés Tanguy, cédant à sa fureur,
Fait tomber à mes pieds ce vassal oppresseur.

Ce récit que fait le Dauphin au cinquième acte, précédait, à la première représentation, le retour de Duchâtel, qui, après avoir vengé son prince, se condamnait lui-même à l'exil. La vue de ce guerrier encore couvert du sang de Jean-sans-Peur, a produit un mauvais effet. L'auteur cédant à l'opinion exprimée par le public, et à l'avis de quelques critiques dont l'impartialité est reconnue, a supprimé cette scène dès la seconde représentation. Tanneguy-Duchâtel ne reparaît plus, et la pièce finit par ces vers :

Français, soyez unis, nous serons invincibles!
Rendons aux étrangers nos bords inaccessibles ;
Conquérons la patrie, et que de nos climats
S'efface sans retour l'empreinte de leurs pas ;
Que je puisse, aux Français que le trône rallie,
Donner des lois, des mœurs, des arts, une patrie.

On voit que l'auteur ne s'est point piqué d'un scrupuleux respect pour la règle gênante des trois unités. Le public n'est pas fort sévère pour l'unité de lieu, quand le temps nécessaire pour que les personnages passent d'un endroit dans un autre, n'excède pas vingt-quatre heures. Mais il faut convenir que le Dauphin, allant de Paris à



Montereau, et en revenant dans la même journée, voyage un peu trop vîte, à une époque surtout où les routes étaient fort mauvaises, et où les relais n'étaient pas encore en usage. M. de Formont a pris une autre licence : c'est de ressusciter, en 1419, Valentine de Milan, que le chagrin conduisit au tombeau dix ans avant le meurtrier de son époux. Il a aussi singulièrement rapproché l'assassinat du duc d'Orléans, de celui du duc de Bourgogne, séparés dans l'histoire par un espace de douze années. Enfin, il est certain que Jean-sans-Peur ne pensa jamais à se faire couronner roi ; et l'on peut croire que Charles VII, qui, suivant l'expression de Lahire, *perdit si gaîment son royaume*, ne formait pas, à seize ans (âge auquel M. de Formont nous le présente), les sages projets exprimés dans ces vers, qui, du reste, ne méritent que des éloges.

J'ai des maux de la France étudié la cause.
Un obstacle puissant à sa grandeur s'oppose :
Le trône est isolé. La féodalité
Courbe à peine son front devant la royauté.
Chaque prince à regret m'apporte son hommage,
Et pour eux le respect est encor l'esclavage.
Les princes féodaux sont trop près de mon rang;
Ils règnent : ils sont rois sous un nom différent;
Et dans ce siècle encor plongé dans l'anarchie,
La France est un grand fief plus qu'une monarchie.

. . . .

Des voisins conquérans entourent mes états.
Quand vos rois menacés par le cri des combats,
S'armaient pour vous défendre et chasser de nos villes
L'étranger que servaient nos discordes civiles,
Sans trésor, sans armée, il leur fallut toujours
Implorer des vassaux les orgueilleux secours ;
Et par degrés ainsi leur trop longue imprudence,
Du pouvoir féodal accrut l'indépendance.
Il faut du trône esclave enfin briser les fers,
Et, riche des tributs à ses besoins offerts,
Que le trésor des rois acquitte le salaire
D'une armée autour d'eux toujours prête à la guerre :

Ainsi ma politique agissant prudemment,
De la grandeur des rois jette le fondement;
Et brillant de splendeur, le siècle qui commence
Verra de ses débris sortir enfin la France.

Au surplus, que M. de Formont ait donné au jeune Dauphin un peu plus de prudence qu'il n'en eut même étant roi, et qu'il se soit permis quelques anachronismes, ce ne sont là que des torts assez légers. De tout temps, la fière Melpomène a dédaigné la grave exactitude de sa sœur Clio ; et les poëtes tragiques vont rarement chercher des inspirations dans *l'Art de vérifier les dates,* ou dans la chronologie du président Hénault.

Ce qu'on exige sur la scène, c'est le développement dramatique et théâtral d'un fait intéressant ; c'est une seule action, mais animée par le jeu contrasté des passions des différens personnages. Ici, malheureusement, l'action est double et même triple. L'intérêt est divisé entre le Dauphin, Jean de Bourgogne et Valentine de Milan. Aussi remarque-t-on dans l'ouvrage un peu de cette confusion qui régna trop long-temps dans le royaume pendant la démence de Charles VI.

Voilà bien des critiques : elles pourront paraître sévères; mais je les crois justes. Il me reste un devoir plus doux à remplir : c'est de reconnaître que, malgré ses imperfections, qui presque toutes tiennent au choix du sujet, cette tragédie doit donner la plus favorable idée du talent de l'auteur, dont elle est le premier ouvrage. Le rôle de Jean de Bourgogne est tracé avec une grande énergie. Celui de Tanneguy-Duchâtel ne manque ni de force ni de vérité ; et la scène dans laquelle Valentine refuse d'unir son fils à lafille de l'assassin de son époux, est très-dramatique. Enfin, le style a presque toujours la couleur convenable ; et s'il laisse quelquefois à désirer un peu plus de chaleur et de poésie, il ne manque jamais de naturel ; qualité rare chez nos poëtes modernes, et qu'on ne saurait

trop louer. L'auteur fera disparaître sans doute plusieurs rimes inexactes, entr'autres, celles de *trône* et de *couronne*.

M.



THÉATRE ROYAL ITALIEN.

La Molinara.

Malgré mon admiration pour M. Azaïs, je commence à craindre que son système ne soit pas aussi bien fondé qu'il le pense; ma frayeur, à cet égard, est d'autant plus forte, qu'il m'en coûterait beaucoup de perdre une si flatteuse illusion. Quoi de plus agréable, en effet, que cette savante théorie? Arrive-t-il quelque événement heureux, c'est la *compensation* d'un malheur passé; éprouve-t-on quelque violent chagrin? c'est le précurseur de la joie la plus vive. De toute manière, on est entretenu dans une perpétuelle espérance. A la vérité, on pourrait croire, avec tout autant de raison, que le plaisir sera suivi de douleur, et que la douleur a été déjà payée par un plaisir ancien. Mais, comme ce serait un motif de se tourmenter continuellement, il vaut beaucoup mieux s'arrêter à la première hypothèse. Quant à moi, c'est ce que je fais pour mon usage particulier: aussi, loin de fuir la douleur, je la recherche avec empressement, afin de me préparer pour l'avenir, un bonheur sans nuages. Depuis dix ans, surtout, sans compter les tribulations ordinaires de la vie, j'ai suivi, avec exactitude, nos théâtres lyriques, et j'y ai fait une telle provision de plaisir, qu'il me sera im-

possible de pouvoir jamais l'épuiser. Je crois donc avoir le droit, aujourd'hui, d'exiger de bons ouvrages et de bons acteurs ; car ce serait une duperie d'attendre plus long-temps : la *compensation* deviendrait impossible. Cependant c'est en vain que je cours à chaque première représentation, dans l'espoir de voir commencer l'ère nouvelle que j'ai si chèrement achetée. Tout va de mal en pis : les ouvrages nouveaux sont détestables, les anciens sont horriblement mutilés. Ah ! M. Azaïs, m'auriez-vous trompé ?

A peine rétabli de l'indisposition qui m'a privé du plaisir de *platoniser* avec ce grand homme, j'ai été voir la gentille *Meunière*, tant applaudie et tant fêtée jadis. Qu'elle m'a paru changée ! Sa physionomie, naguère si piquante, a perdu toute sa grâce, et j'ai eu beaucoup de peine à la reconnaître sous les ornemens étrangers dont on l'a si grotesquement affublée. L'intention de l'administration aurait été d'assurer le triomphe de Rossini, qu'elle n'aurait pas mieux travesti Paësiello : grâce aux morceaux substitués, grâce à la distribution des rôles, *la Meunière* a fait regretter *le Barbier* et *le Turc* ; et les Rossinistes peuvent regarder cette représentation comme la revanche de *Torvaldo*.

Garcia seul n'était point déplacé dans son rôle ; il a fait tout ce qu'il a pu pour échauffer la scène, et, sans un rondeau de sa composition..... Mais l'affreux événement qui a failli nous enlever cet excellent acteur, m'ôte le courage de lui faire des reproches. Barilli était tristement plaisant. Debegnis avait laissé sa verve dans le *Turc*. Mlle. Goria brillait de son éclat ordinaire ; et, pour que la fête fût complète, Mad. Debegnis paraissait jouer à regret : à peine daignait-elle chanter, et les sons de sa petite voix, souvent aigre, n'allaient point jusqu'au fond du parterre.

Avec de semblables élémens de succès, il n'est point extraordinaire que la *Molinara* ait été reçue froidement :

tout autre ouvrage, monté avec autant de négligence, n'aurait pas été mieux accueilli; et, sans chercher à défendre la délicieuse musique de Paësiello, je déclare que cette espèce de chute n'empêchera pas ce chef-d'œuvre de faire les délices des *dilettanti*, lorsqu'on voudra bien nous le rendre tel qu'il a été conçu par son auteur.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Première représentation de l'Auteur mort et vivant, *opéra-comique en un acte. Paroles de* M. Planard, *musique de* M. Hérold.

Encore tout meurtri de la chute de l'*Idiote*, le théâtre Feydeau vient de s'achever par le succès de *l'Auteur mort et vivant*. Cette fois, les précautions étaient bien prises : *Paul jouait*; aussi le parterre était-il rempli de ces amis à toute épreuve, qui, pour un billet d'entrée, font le sacrifice de leurs oreilles et de leur jugement. A l'aide de cette généreuse abnégation, l'enthousiasme a été à son comble. L'ouverture la plus médiocre, les airs les plus communs, les morceaux d'ensemble les plus insignifians ont excité ces *bravos* multipliés, ces trépignemens de plaisir qu'arrachent aux amateurs les chefs-d'œuvre des grands maîtres; et, sans la modestie de M. Hérold, qui n'a pas voulu recueillir, en personne, les applaudissemens de MM. les *chevaliers du lustre*, nul doute que de si chauds admirateurs ne lui eussent jeté une couronne : elle était probablement prête.

Le poëme, si toutefois on peut donner ce nom à un assemblage de scènes sans liaison et sans intérêt, n'a pas été moins bien accueilli : on s'est extasié à chaque vieux bon mot, que l'auteur a semé avec profusion dans le dialogue; des traits de mauvais goût ont été trouvés délicieux; et la *politique*, qui n'a pas craint de se produire sur les planches, a été reçue avec transport. On va juger si je suis trop sévère.

Le jeune Dorville, emporté par l'amour des lettres, a quitté, pour venir à Paris, un oncle, riche négociant, qui prit soin de son enfance. Ses premiers essais sont reçus d'abord avec bienveillance ; mais bientôt la jalousie s'éveille : les journalistes, *qui font aussi des pièces*, critiquent sans pitié son meilleur ouvrage ; on s'acharne contre sa personne; on va même jusqu'à lui refuser le plus léger mérite. Pour échapper à cette persécution, Dorville prend le parti de se retirer à la campagne, sous le nom de Valcour, et, de concert avec un ami, se fait passer pour mort. Aussitôt la scène change : chacun vante son talent ; ses pièces, prétendues posthumes, sont mises en répétition huit jours après leur lecture ; *l'Indépendant* et *le Drapeau blanc*, *le Constitutionnel* et la *Gazette* s'épuisent en pompeux éloges ; enfin, jusqu'à *la Quotidienne*,

En *son* honneur chante une antienne.

C'est ce qu'il veut bien lui-même chanter au public, sur un air qui ressemblerait assez à une antienne, s'il pouvait ressembler à quelque chose.

Les premières scènes se passent entre notre auteur, la servante Denise et son amoureux Blaisot. *Denise* est coquette; *Blaisot* est jaloux, ils se brouillent, et Dorville les raccommode, pour prendre la *nature sur le fait*. Cet épisode, si usé, n'est pas même rajeuni par les détails, et la réconciliation se fait trop brusquement, pour que le poëte puisse y trouver un modèle. Dorville, resté seul avec Denise, lui fait confidence de son véritable nom, et lui apprend que son oncle, trompé comme les autres, veut au moins connaître toutes les circonstances de cette mort supposée, et qu'il doit venir lui rendre visite le jour même, comme à l'ami chargé des dernières volontés de son neveu. Dorville ne craint pas d'être reconnu, puisqu'il n'a pas vu son oncle depuis ses premières années. Mais un autre sentiment l'agite : c'est le souvenir de la jeune *Clémentine*, sa compagne d'enfance, dont il est amoureux, parce qu'il faut de l'a-

mour dans un opéra. *Dorville* l'oncle ne tarde pas à arriver, accompagné de sa pupille et d'un fat, qui la suit en qualité de futur époux. Après les premiers complimens, l'oncle se reproche vivement d'avoir abandonné son neveu : je croyais, dit-il, que la littérature conduisait à l'hôpital; si j'avais su que les poëtes roulassent carrosse à Paris, je ne me serais point fâché contre mon neveu; et moi-même, lorsque j'étais petit commis à Bordeaux, *j'aurais fait des tragédies le dimanche*. M. *Planard*, pour s'enrichir de cette vieille plaisanterie, n'a point fait attention qu'il faisait un imbécille de cet oncle, auquel il donne ensuite toutes les qualités estimables. Pendant que les deux Dorville et Clémentine s'attendrissent sur le sort du prétendu mort, Florival, le fat lorgne Denise, qu'il trouve à son gré. Il entame avec elle une conversation, où il la nomme *mon cœur*, et où elle lui répond *mon amour*, avec une intention qui rappelle un peu trop les alentours de la *fontaine des innocens*. Resté seul, Florival dit qu'il est excédé du ton sentimental de sa future, dont il n'aime que l'immense fortune. « C'est intolérable, ajoute-t-il, » qu'un joli garçon soit obligé de se marier pour toucher « une dot. *Il faut que j'adresse, à ce sujet, une pétition à la Chambre.* »

Je passe une scène de remplissage entre les deux rivaux, qui n'est là que pour motiver leur rencontre avec Clémentine. Dorville, n'ayant pu écarter Florival, fait, en sa présence, une déclaration d'amour à sa future, en feignant qu'il s'agit d'une scène de comédie : situation prise entièrement dans l'*Opéra-comique*. La pupille, dont le cœur a gardé le souvenir de Dorville, n'est point insensible à cette déclaration, parce que le faux Valcour lui a dit qu'il ressemblait parfaitement à son ami; et elle s'enflamme d'une manière un peu prompte pour une jeune personne bien élevée. Ici, la pièce est terminée, puisque Dorville n'a qu'à se faire connaître et réclamer ses droits;

mais elle aurait été trop courte, il a bien fallu la prolonger.

C'est Denise, actuellement, qui prend le ton d'une *Dorine*, et qui tance M. Dorville d'avoir promis sa pupille à un *sot, libertin :* pour sot, passe; mais libertin, le bon oncle ne veut pas le croire. Alors Denise le fait cacher, pour le rendre témoin d'un rendez-vous que lui a demandé Florival : ce dernier vient, en effet, proposer à Denise de la conduire à Paris; et il est surpris par tous les autres personnages au moment où il veut l'embrasser. Pendant que chacun l'accable de reproches, un valet apporte une lettre à l'adresse de M. Dorville. L'oncle la prend et la lit, quoiqu'il ne reconnaisse pas l'écriture. Grande surprise : c'est l'ami de Paris qui écrit à Dorville neveu, qu'il s'est cru obligé de divulguer son secret pour ne pas lui faire manquer une place vacante à l'académie, que le succès de sa dernière comédie lui a fait effectivement obtenir. Ciel ! s'écrie Dorville, je suis de l'académie ! *Apportez vîte un fauteuil que je m'essaie.* Tout s'explique, et la pièce finit par une chanson. Denise s'adresse au public pour le consulter sur la *santé* de l'auteur, parce que, dit-elle,

C'est moi qui dois aller lui dire
S'il est mort ou s'il est vivant.

A part quelques mots plaisans, on ne reconnaît dans cet ouvrage ni l'esprit ni le talent de M. Planard, qui, je l'espère, ne tardera pas à se relever de ce honteux succès. Cependant, quelque faible que soit le poëme, c'est un chef-d'œuvre, si on le compare à la musique. Excepté le premier duo, qui rappelle les beaux jours, hélas! si courts, de M. Hérold, cette musique est d'une telle nullité, que je désespère, pour l'avenir, des moyens de ce compositeur.

Sous le rapport de l'exécution, la pièce a marché avec assez d'ensemble. Paul syncope toujours son récit avec le même talent; mais Moreau, Ponchard, Vizentini,

Mesd. Boulanger et Prader n'ont rien laissé à désirer pour une première représentation.

Le spectacle avait commencé par *le Billet de Loterie*, dans lequel Ponchard jeune et Mlle. Desbains ont été sifflés. Sifflés par des billets donnés ! ! !... Gare à MM. tels et tels, si cette justice devient à la mode !

TIMON.

MÉLANGES.

SUITE DE LA CORRESPONDANCE DE L'EMPEREUR JOSEPH II.

Au duc de Choiseul (janvier 1770).

Vous avez mon approbation tout entière à l'égard des jésuites, et pour ce qui concerne le plan de leur abolition. Choiseul ! je connais ces gens-là ; je suis au fait de tous leurs projets et de leurs efforts, dont le but est de répandre les ténèbres sur la terre, de gouverner l'Europe, et de l'intriguer depuis le cap Finistère jusqu'à la Baltique. Ils étaient mandarins à la Chine ; en France, académiciens et confesseurs ; courtisans en Allemagne ; grands en Espagne et en Portugal ; rois au Paraguai. Choiseul ! il faut qu'il en soit autrement. *Signé*, JOSEPH.

Au comte d'Aranda, ministre d'Espagne (1773).

Monsieur, Clément XIV s'est acquis une gloire stable par l'abolition des jésuites ; il bannit de la terre l'existence de ces sybilles de l'apostolat ; et il ne sera plus question de leur nom que dans l'histoire des disputes du jansénisme. En Allemagne, leur intolérance a été la cause de la guerre de trente ans ; en France, leurs principes ont coûté la vie et le trône aux Henri ; ce sont eux qui sont les auteurs de l'horrible révocation de l'édit de Nantes. Si j'étais capable de porter de la haine à quelqu'un, je de-

vrais haïr ces hommes qui ont persécuté Fénélon, qui ont créé la bulle *in Cœna Domini*, laquelle a attiré tant de mépris sur Rome. Adieu. *Signé*, JOSEPH.

A Frédéric II, roi de Prusse (1778).

Il me semble que vous ne vous rappelez que trop d'être un général fortuné, et d'avoir 200,000 hommes de troupes bien exercées, ainsi qu'un colonel (Guichard) qui a fait un commentaire sur l'ouvrage de César, *de Bello Gallico*. J'espère vous trouver sur les bords de l'Elbe; et, après nous être battus et avoir donné à l'Europe un exemple de notre entêtement, nous remettrons l'épée dans le fourreau. *Signé*, JOSEPH.

Au Duc de Choiseul (décembre 1780).

L'influence du clergé pendant le règne de ma mère deviendra l'objet de mes réformes. Je n'aime pas à voir que les hommes qui ont été chargés du soin de la vie à venir, se donnent tant de peine pour que notre existence ici-bas devienne le but de leur sagesse!... *Signé*, JOSEPH.

A l'Archevêque de Salzbourg (janvier 1781).

Lorsque j'aurai déchiré le voile du *monachisme*, lorsque j'aurai banni des chaires de mes universités le tissu d'Andromaque des doctrines ascétiques, et changé le moine spéculatif en citoyen laborieux, alors les zélateurs auront une autre opinion de mes réformes. C'est une tâche bien difficile que je me suis imposée, que celle de changer ces faquirs en hommes; ceux-là mêmes qui, accoutumés à voir la populace saisie de respect, tomber à leurs genoux devant leurs têtes rasées, ont étendu leur domination au-delà de tout ce qui peut faire impression sur le cœur humain. Adieu.

Signé, JOSEPH.

A la Landgrave de Furstemberg (1782).

Madame, votre époux est prince du Saint-Empire; mais il ne sera plus gouverneur de Bohême. Vous pouvez bien vous imaginer que j'ai eu mes raisons pour l'en éloigner : chez moi tout est à sa place. Faites remarquer à votre mari qu'à l'avenir, dans les affaires d'état, j'exige qu'il s'adresse à moi directement. Je ne suis point accoutumé à correspondre avec les dames pour des objets qui regardent les affaires de mon empire. *Signé*, JOSEPH.

*A madame la Générale de **** (août 1787).

Madame, je ne crois point qu'un monarque soit dans l'obligation de donner une place à un de ses sujets, par le seul motif qu'il est né noble. N'avez-vous pas des motifs plus puissans ? On peut être le fils d'un général plein de mérite, et n'avoir pas la moindre disposition pour devenir officier; on peut être gentilhomme d'une bonne famille, sans avoir d'autre mérite que d'être devenu gentilhomme par un jeu du hasard. Je connais votre fils, et c'est pour cela que je vous plains, Madame, parce que votre fils n'est fait ni pour être officier, ni homme d'état, ni ecclésiastique. En un mot, il n'est que gentilhomme, et cela de toute son ame. Adieu, Madame. *Signé*, JOSEPH.

Au Comte de Trautmansdorf, ministre I. et R. aux Pays-Bas (1787).

Mon cher comte, il ne peut échapper à l'observation d'un philosophe, qu'un esprit de résistance s'est depuis quelque temps répandu en Europe; et cela doit faire époque d'autant plus, que nous vivons dans un siècle où ceux qui gouvernent sont *de bons rois*. Ce serait un labyrinthe pour l'esprit humain, si l'on voulait remonter à la source des motifs qui ont amené tant de mouvemens turbulens. En prêtant assistance à l'Amérique, la France a fait que l'esprit de liberté trouve de quoi s'occuper.

Au Prince de Nassau (1789).

Mon Prince, la première campagne contre les Osmanlis est terminée. Dans le courant d'octobre 1789, je dispose un congrès, selon que le peuple d'Osman priera les *giaours* de lui accorder la paix. Outre Belgrade, je garderai Choczim et une partie de la Moldavie. La Russie garde la Crimée; Oczakow sera rasé; le prince Charles de Suède sera duc de Courlande, et le grand-duc de Toscane roi des Romains : alors l'Europe aura une paix générale. En attendant, la France se sera arrangée avec ses *notables;* et quant aux autres messieurs, ils pensent trop à eux-mêmes, et trop peu à l'Autriche. *Signé,* JOSEPH.

CLIMATOLOGIE.

CLIMAT DE PARIS.

Résumé hebdomadaire des observations météorologiques faites à l'Observatoire royal, du dimanche 10 *décembre* 1820, *au samedi* 16 *inclusivement* (1).

Température la plus élevée, 9° $^1/_{10}$, échelle de Réaumur, le 11. — *La plus basse*, 2° $^7/_{10}$ au-dessous de 0 (glace); le 15, septième jour de gelée de la saison météorologique d'hiver, commencée à l'équinoxe d'automne, 23 septembre. — *Température moyenne*, 3° $^6/_{10}$. Anniversaire de cette température, 1° $^1/_{10}$. — *Pression moyenne de l'atmosphère*, déterminée à l'aide du baromètre, 27 pouces 10 lignes, répondant à 2° de mauvais temps de la nou-

(1) La liaison des nouvelles observations météorologiques avec la géographie et les sciences naturelles, nous a engagés à leur donner place dans notre journal. Au résumé hebdomadaire qu'offre la présente rédaction, nous ajouterons annuellement le *Tableau gravé et colorié* des variations de la température de l'atmosphère à Paris, au moyen duquel on pourra voir d'un coup-d'œil quelle a été la température moyenne de chaque mois, le jour le plus froid de l'hiver, et le plus chaud de l'été. Cette nouvelle manière de

velle graduation (1). — *Vent*, ayant dominé, celui du sud. — *Hauteur de la Seine*, à Paris, à l'époque du samedi 16, 1 mètre 70 cent., croissante, navigable. — Jours de *Pluie*, 2.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Doctrine sociale, ou *Principes universels des lois et des rapports de peuple à peuple, déduits de la nature de l'homme et des droits du genre humain;* avec cette épigraphe tirée de Montesquieu : « Leur simplicité les a fait long-temps méconnaître ; et ce n'est qu'avec bien des réflexions qu'on en a vu toute la fécondité et toute l'étendue. » Par C.-J.-B. Bonnin. Chez Brissot-Thivars. Prix : 2 fr. 50 c.

— *Le Collége incendié,* ou *les Écoliers en voyage;* par Mme. J. Delafaye-Brehier. Quatre volumes in-18, avec douze jolies gravures. Prix : 6 fr., et 7 fr. 50 c. par la poste.

Ce livre est, comme tous ceux de Mme. Delafaye, écrit d'un style pur, facile et rempli d'une morale douce. Les jeunes héros de cet ouvrage, après avoir quitté leur collége, consumé par un fatal incendie, et perdu leur respectable maître, se retirent chez leurs parens. Leur voyage fait naître quelques incidens, amènent des aventures souvent intéressantes, et toujours la morale s'y trouve à côté du précepte. On ne lira pas sans intérêt cette nouvelle production de Mme. Delafaye; et comme *les petits Béarnais, les Enfans de la Providence, les Six Nouvelles*, elle aura sans doute le plus grand succès.

A Paris, chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 30, chez lequel on trouvera, pour le premier jour de l'an, un grand assortiment de jolis livres propres à être donnés en étrennes.

— *Histoire du Juif errant, écrite par lui-même*, contenant une esquisse rapide et véridique de ses admirables voyages depuis en-

rendre compte des observations météorologiques, déjà appréciée, est regardée comme préférable à celle de n'en présenter le tableau qu'en chiffres, par rapport à la facilité d'en saisir le résultat au simple aspect du tableau colorié.

(1) Nous ferons connaître dans un de nos prochains cahiers en quoi consiste cette nouvelle graduation.

viron dix-huit siècles. Un vol. in-8°. Prix: 2 fr. 50 c. pour Paris, et 3 fr. par la poste. A Paris, chez Renard, libraire, rue Sainte-Anne, n°. 71.

— *Choix de Rapports, Opinions et Discours prononcés à la tribune nationale, depuis* 1789 *jusqu'à ce jour*, 20 volumes in-8°. — Le tome 12 *est en vente*. Prix sans portraits, 6 fr.; avec portraits, 8 fr. Les souscripteurs payent un franc de moins, et recevront le volume des tables *gratis*.

— *Leçons d'un Père à son Fils*. Un vol. in-8°. avec figures. A Paris, chez Lenormant, libraire, rue de Seine, n°. 8. Prix: 4 fr., et 5 fr. par la poste.

— *Le Secrétaire des Enfans*, ou *Correspondance entre plusieurs enfans*, propre à les former au style épistolaire. Un vol. in-18. Prix: 1 fr. 25 c., et 1 fr. 75 c. par la poste. Chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 30.

— *Mémoires historiques et secrets de l'impératrice Joséphine* (Tascher de la Pagerie), publiés par M[lle]. Lenormant. Deux vol. in-8°. avec figures. Prix: 16 fr. A Paris, chez l'auteur, rue de Tournon, n°. 4.

— *Histoire des Vampires et des Spectres malfaisans, avec un examen du Vampirisme*. Un vol. in-12, figures. Prix: 3 fr. A Paris, chez Masson, libraire, quai des Augustins, n°. 19.

— *La Marquise de Montalle*, comédie en cinq actes, par J. Boucher-Deperthes. Brochure in-8°. Chez Barba, libraire, Palais-Royal.

— *Les Ruines*, ou *Méditations sur les révolutions des Empires*, suivies de *la Loi naturelle*; par C.-F. Volney. 7[e]. édition. Prix: 3 fr., et 3 fr. 50 c. par la poste. Chez Bossange frères, rue Saint-André-des-Arcs, n°. 60.

— *Clovis*, tragédie en cinq actes, par M. Viennet, représentée pour la première fois par les Comédiens-Français ordinaires du Roi, le 19 octobre 1820. Prix: 3 fr. A Paris, chez Ladvocat, libraire, au Palais-Royal.

— *Poésies sacrées et œuvres diverses de madame Desroches*, avec gravures. Un vol. in-12. Chez Rosa, libraire, grande cour du Palais-Royal. Prix: 3 f. et 3 f. 75 c. par la poste.

Nota. Tous les Ouvrages annoncés ci-dessus se trouvent chez Eymery, libraire de *la Minerve littéraire*, rue Mazarine, N°. 30.

Imprimerie d'Ant. Bailleul, rue Thibautodé, n°. 8.

LA MINERVE LITTÉRAIRE.

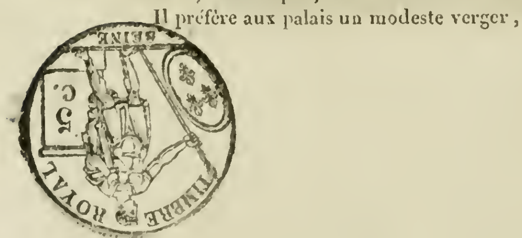


LES ADIEUX DU POÈTE AU SÉJOUR DE LA CAMPAGNE,

ÉLÉGIE.

Déja du sort jaloux la volonté cruelle,
Au milieu des cités malgré moi me rappelle;
Et, troublant sans pitié mes champêtres loisirs,
Ainsi qu'à mes vergers m'arrache à mes plaisirs.
Il faut donc vous quitter, voluptueux ombrages,
Beaux vallons, frais ruisseaux, gracieux paysages!
Il faut abandonner ce rivage enchanteur
Où tout rit à mes yeux, où tout parle à mon cœur,
Où fuit si mollement mon heureuse existence,
Où l'air semble chargé d'un parfum d'innocence!
Lieux fortunés! Paris et ses pompeux attraits
Pourront-ils, loin de vous, amuser mes regrets?
Le monde, ses plaisirs, son ivresse bruyante
Valent-ils d'un ami l'intimité charmante,
La douce paix du cœur, les loisirs studieux,
Et l'ombrage éloquent des bois silencieux?
Ah! loin du tourbillon, du fracas de la ville,
Heureux qui dans les champs peut fixer son asile,

Qui, portant dans son cœur l'innocence et la paix,
Sait aimer la nature et goûter ses bienfaits!
Il ignore, il est vrai, ces frivoles délices
Qui du riche, à grands frais, repaissent les caprices.
Chez lui l'œil ne voit point, sous de pompeux lambris,
Et la pourpre et l'azur étalés en tapis;
Des plus savantes mains l'industrieuse adresse
Ne se fatigue point à flatter sa mollesse;
Il ne sait point des grands captiver les faveurs;
Son front n'est point courbé sous le poids des honneurs,
Et d'avides flatteurs, une foule importune,
Ne vient pas, en rampant, caresser sa fortune;
Mais, content de son sort, exempt de vains désirs,
Tous ses jours sont remplis par d'innocens plaisirs:
Tantôt Flore a ses vœux, et tantôt c'est Pomone;
Il espère au printemps, il jouit en automne.
La terre, en souriant, pour payer ses efforts,
De son sein maternel épanche les trésors.
Dans tout ce qui l'entoure il chérit son ouvrage:
Autour de son asile il planta ce bocage;
Cette onde qui serpente au sein de son verger,
C'est encore sa main qui l'a su diriger;
De ce riant parterre il soigna la parure;
L'utile potager fleurit par sa culture.
Son œil dans le vallon suit au loin ses troupeaux;
Il voit sur le gazon folâtrer ses chevreaux;
Quelquefois dans ses bras il porte à sa chaumière
L'agneau dans la prairie oublié par sa mère.
Chez lui l'oisiveté n'appelle point l'ennui;
Le bruit de nos fureurs ne va pas jusqu'à lui.
Des soucis importuns la cohorte inquiète
N'ose point approcher de son humble retraite:
Les songes les plus doux enchantent son sommeil,
Et jamais le remords n'assiégea son réveil.
Oh! si des dieux amis la bonté tutélaire
Eût daigné m'accorder un destin si prospère,
Combien peu j'envîrais ce triste et faux bonheur
Qui brille autour de nous sans remplir notre cœur;
Ces titres, ces grandeurs que poursuit le vulgaire,
Et le superbe ennui des maîtres de la terre!
Non; le dieu que j'adore autrefois fut berger;
Il préfère aux palais un modeste verger,



Et, dédaignant des cours le pompeux esclavage,
Il aime à se cacher dans le fond d'un bocage.
Là, son heureux disciple eût médité ses chants.
Ah ! s'il est un mortel fait pour aimer les champs,
C'est celui dont le cœur, amoureux de la gloire,
Voue un culte sublime aux filles de Mémoire.
C'est là que son esprit, avec sa liberté,
Sent redoubler sa force et sa fécondité;
Là, de ce feu sacré qui l'échauffe et l'éclaire,
Nul souci, nul chagrin n'obscurcit la lumière;
Et l'insipide essaim des frivoles plaisirs
N'y vient jamais troubler ses fructueux loisirs;
Là, sa muse à toute heure est prête à lui sourire :
Tout ce qu'il aperçoit le transporte et l'inspire;
Là, mille aspects charmans, mille tableaux divers
Fécondent la pensée et font jaillir les vers;
Là, dans un doux repos je verrais mes journées
Par la main du bonheur l'une à l'autre enchaînées :
L'étude, les beaux-arts, l'amitié, tour à tour,
Prendraient soin d'embellir mon agreste séjour.
Tantôt, un livre en main, j'irais de la prairie
Fouler nonchalamment la pelouse fleurie;
Tantôt je gravirais ces fertiles coteaux
Où l'arbre de Bacchus serpente en longs rameaux.
Lorsque l'éclat naissant de la timide aurore
Fait espérer le jour qui ne luit pas encore,
Souvent, sur la colline, infidèle au sommeil,
J'irais d'un œil avide épier son reveil,
Et contempler ses pleurs, dont le trésor liquide
Brille aux feux du matin dans la campagne humide.
Souvent, lorsque Phébé, de ses légers rayons,
De l'onde qui frémit argente les sillons,
Je me plairais à voir, plus touchante et plus pure,
Dans un calme enchanteur sommeiller la nature,
A me sentir bercé d'une molle langueur,
A rêver sans objet, à pleurer sans douleur.....

Rentré dans mes foyers, les arts, la douce étude
En viendraient à l'envi charmer la solitude.
Tour à tour, se mêlant aux accens de ma voix,
Le mobile clavier parlerait sous mes doigts,
Ou, conduit par ma main, d'un riant paysage
Le pinceau complaisant reproduirait l'image.

Je verrais, de sa Phèdre étalant les douleurs,
Racine, en vers charmans solliciter mes pleurs;
Voltaire, au fanatisme osant livrer la guerre,
Écraser, en riant, les tyrans de la terre;
Et du lac genevois, le cygne harmonieux,
Quitter la terre ingrate, et planer dans les cieux.
Souvent leur éloquence, à mon ame attentive
Déroberait du temps la course fugitive.....
Hélas! vœux superflus! inutiles regrets!
Je pars..... Adieu vallons, adieu sombres forêts,
Ruisseaux dont mille fleurs parfument le rivage,
Troupeaux qui bondissez dans un gras pâturage;
Adieu..... riant séjour, doux ombrage des bois,
Vous aurais-je donc vus pour la dernière fois!

St.-A. Berville.



DE LA JUSTESSE EN LITTÉRATURE.

Autrefois, pour prémunir les peuples contre des connaissances auxquelles on craignait qu'un peu de philosophie ne se joignît tôt ou tard, on pouvait dire à des esprits encore incertains : L'ignorance est commode, et la déraison est joyeuse. Hommes d'armes! le savoir vous importunerait; et vous, Clercs, la régularité, la justesse, ne vous embarrasseraient pas moins; arrangez-vous d'un peu de folie ou de sottise, vous serez toujours dans les bonnes voies.

Il faut s'y prendre autrement de nos jours, si l'on prétend persuader des choses à peu près semblables, non pas

au public, mais à quelques adeptes. On affecte de regretter les lueurs, et de s'ennuyer d'une lumière plus égale. On admire ces vieux temps, qui apparemment n'étaient point grossiers, mais naïfs, et qui semblaient farouches par grande innocence. L'on raconte avec une grâce toute romantique la félicité de ces générations au cœur *merveilleux*; de ces mortels privilégiés, dont l'humeur se trouva moins docile que la pensée, mais dont enfin la raison ne se mêla de rien, parce qu'elle connaissait fort peu de chose.

Les temps sont changés : à l'exception de ces rêves amusans et peu nuisibles, il n'est rien, aujourd'hui, dont la raison ne se mêle. De proche en proche, tout ce qui intéresse les hommes reconnaît son pouvoir : il ne sera jamais absolu, mais il s'étendra progressivement. On peut abandonner au caprice de la frivolité les arts presque inutiles, qu'une même génération voit naître, et doit oublier. Il n'en est pas ainsi des arts réellement ingénieux : suscités par les besoins durables de l'imagination, ils appartiennent à l'espèce entière. Le plus fécond de tous, le plus moral, le plus cher aux ames généreuses, la littérature embrasse, du moins sous des rapports indirects, et ce que nous observons, et ce que nous inventons; elle exprime également nos pensées les plus sévères, ou les plus rians de nos songes. Quelle que soit notre opinion sur le perfectionnement général, nous reconnaîtrons que les lettres excitent à la fois, et caractérisent les goûts divers de tant de peuples assez contens, non pas de leur sort, mais de leur esprit; et que, destinées à rendre communs à tous les progrès de quelques-uns, elles forment le lien le plus sûr des races et des âges.

Les développemens de l'intelligence humaine sont toujours une imitation de la nature. Partout on l'étudie : le sauvage la regarde dans ses jours d'indolence; des esprits déjà formés l'interrogent sans relâche, et l'homme le plus

occupé, le plus distrait, y revient durant ses heures de loisir. Chacun la peint à sa manière. Si votre coloris est brillant, vous excitez d'abord quelque enthousiasme. Mais si un art plus profond vous retient dans de sages limites, vous devenez modèle ; si vous êtes simple avec discernement, vous approchez de cette justesse qui, étant une partie de la vérité même, nous ramène à la raison, et prépare d'heureux changemens dont, un jour peut-être, on ne verra pas sans surprise l'importance et l'étendue.

Etudiées à leur tour, ces peintures rectifient nos inclinations; elles prescrivent, en quelque sorte, de nouveaux sentimens que changeront encore des observations nouvelles. On admet dans ses habitudes ce qu'indiquent des poëtes, et ensuite d'autres écrivains qui, parlant avec choix de ce qu'ils ont vu, corrigent insensiblement la rudesse des anciennes impressions. De jour en jour, des traits plus purs embellissent nos ébauches; de copies en copies, cette imitation même produit une diversité continuelle, ou de continuelles espérances : des mœurs longtemps éprouvées par une forte littérature, participeraient ainsi de la beauté idéale. En agissant, on est égaré par les passions; mais on réfléchit en écrivant, et on condamne ce qu'il y a de trop personnel, de trop cupide, peut-être, dans le trouble d'une société que l'intérêt divise toujours. Cette sorte de réforme est très-imparfaite dans les premiers temps, elle est romanesque; mais enfin, c'est déjà s'habituer à la recherche de quelque chose de meilleur. Bientôt le goût réprouve ce qui serait chimérique; on suit la nature au milieu même d'un monde imaginaire, et on sent qu'il peut y avoir aussi de la justesse dans de libres suppositions. L'idéal est mystérieux : cependant, si vous ne le cherchez pas où il n'est point, vous verrez qu'il ne peut s'éloigner de la vérité. Lorsqu'une fois vous en aurez senti le charme, vous aimerez à découvrir dans le style des grands écrivains quelques reflets de cette lumière naturelle,

mais éloignée, fugitive pour nos débiles paupières, mais impérissable dans les régions célestes.

Cet examen si fatal aux préjugés, ces convenances substituées à des penchans aveugles, feraient, à la longue, un peuple raisonnable, si les obstacles à la raison de tout un peuple se trouvaient moins puissans. On ne réalise pas, sans beaucoup d'exceptions, ce qui serait désirable; mais on obtient une manière de vivre plus régulière, en introduisant une manière de voir moins erronée. Les abus renaîtront chaque jour; mais ils seront visiblement illégitimes; et les travers, condamnés assez tôt, n'auront pas la dangereuse sanction des siècles. Ainsi considérée dans son étendue, la littérature paraît généralement philosophique, puisqu'elle exerce l'intelligence; et la littérature élevée est la philosophie même, pour ceux qui cherchent la vérité *avec un cœur simple*, comme le voulait Bernardin de Saint-Pierre.

Habitué dans ses compositions à des couleurs vraies, à des teintes harmonieuses pour ainsi dire, un esprit juste observe en moraliste le cours des choses humaines. Vingt fois il en a tracé pour les autres de fidèles images; il en connaît les proportions : les apparences, qui subjuguent tant d'esprits audacieux, l'entraînent difficilement. Il ne sépare point nos vertus de nos besoins ou de nos droits; et, comme il remarque les dangers où peuvent se précipiter les mécontens, il connaît aussi les obligations de ceux dont les moindres écarts ont presque toujours des suites funestes. Entre des traditions trop folles, ou des espérances trop hardies, n'est-il pas un juste milieu? N'est-il point de principes entre des erreurs stupides, et des caprices inconsidérés? Si nous voulons être justes, ne devons-nous pas reconnaître qu'en toute chose, il appartient à notre faiblesse ingénieuse d'aspirer à une perfection que la nature montre, sans l'accorder jamais, et dont nous pourrons approcher, en nous en occupant avec persévérance?

Attachez-vous, dans vos écrits, à la propriété des termes, au choix des figures, à ces ménagemens, à cette justesse, enfin, que permet dès à présent l'état des lumières. Avant l'imprimerie, il pouvait exister des langues énergiques, ou même savantes, ouvrage et prérogative des castes supérieures; mais le vulgaire ne les parlait pas, ou les entendait mal. Les langues, si remarquables, de l'Inde ancienne n'ont pas élevé l'intelligence des Parias. Le peuple hébreu est resté charnel et grossier, selon ses propres écritures, malgré l'idiôme occidental (Heber) qu'il apprit dans la servitude, et où l'on s'étonne, parmi nous, de trouver quelque chose de sublime, comme si on pouvait oublier la sagesse des prêtres de la vieille Egypte. Vainement M. de B..... insiste-t-il, dans son chapitre *de l'Origine du langage*, sur la beauté de celui qu'il attribue, en général, aux hommes des premiers temps. Au moyen de dix ou douze suppositions gratuites, il veut établir que l'art de la parole ne s'est point perfectionné comme les autres arts, et il assure que notre race, à peine éclose, s'exprimait déjà en termes admirables. Ce qui le prouve à son avis, c'est que l'hébreu est ancien relativement à nous, et que, d'ailleurs, les Mastodontes existèrent avant les hommes. Il fallait une sagacité très-particulière pour imaginer ce résultat des recherches sur les ossemens fossiles, et pour décider que les avantages de l'hébreu ne furent pas dus aux progrès intellectuels des peuples déjà antiques de Memphis, ou peut-être de Benarès. Qu'importe que d'autres êtres vivans aient précédé les plus anciennes générations des hommes? Celles-ci n'en auront pas moins parlé naturellement, puisque la parole est notre partage; elles auront perfectionné leurs dialectes de siècle en siècle, parce que cela est conforme aux lenteurs de notre esprit, et que, de plus, on ne sait pas du tout depuis quand les Mastodontes nous ont laissé sur la terre l'empire dont nous abusons quelquefois. Une langue toute faite, assure-t-on, fut dictée à nos premiers pères; sans cela, nous ne parle-

rions pas encore ; on aurait eu besoin d'une société déjà formée, pour inventer le langage, ou d'une langue déjà très-avancée pour former la société. Ce raisonnement est emprunté de Rousseau, et n'en est pas plus sage. Autant vaudrait prétendre que la métallurgie fut révélée, puisqu'il aurait fallu posséder déjà des instrumens de fer pour construire des forges, et surtout pour tirer des mines le fer dont on forge ces outils.

Qu'il nous soit donc permis de regarder comme l'ouvrage du temps les divers développemens de la parole, si tardifs pour la plupart. Les vicissitudes de la politique doivent occasionner des mouvemens rétrogrades dans quelques régions; mais peut-être le progrès de l'espèce entière n'est-il interrompu que par les grandes catastrophes qui changent toute la surface du globe, et la livre à de nouvelles races. Lors même qu'une langue particulière semble *fixée*, ne croyons pas qu'elle ne doive plus rien acquérir. A la vérité, dès qu'elle a produit des écrivains célèbres, elle est consacrée; elle subsistera tant que le peuple qui la parle, conservera son indépendance ; mais il reste à obtenir une justesse, une louable sévérité qui suggérera des mœurs plus graves, en conciliant enfin des principes dont on avait méconnu l'accord indispensable. Chez les peuples nouveaux, l'imagination ne souffre point de règles ; on se soucie peu d'être convaincu, on veut être séduit par une vive succession d'images. C'est une éloquence triviale, ou équivoque, une faconde que la raison condamne : la raison permet qu'on embellisse quelquefois les détails, mais après avoir scrupuleusement assuré les bases.

Ne craignez pas que cette justesse dans votre style le rende exclusivement sérieux. Il ne sera froid que si vous discernez mal l'expression exacte; il est pénible quand vous la cherchez avec art, ne pouvant l'obtenir d'une sorte d'inspiration, ou lorsqu'abandonnaut, faute de goût,

l'impulsion naturelle, vous vous efforcez de multiplier les effets. Souvent la justesse devient gracieuse et riante ; elle n'exclut que les puérils accords d'une gaîté déraisonnable. La mélodie imposante de la lyre du cap Sunium lui plairait surtout ; mais elle connaît aussi les légères modulations du hautbois des Jeux Floraux ; et on l'entendit, au promontoire de Misène, redire la vieillesse honteuse du prédécesseur de Caligula, le jour où la moderne Corinne *souhaita de faire briller les derniers rayons de son talent*.

Sans doute on abrége le travail, quand on se contente d'exprimer des idées vagues en termes équivoques. Vous voudriez savoir si Mérowée reçut la foi. Non, répond un historien ; « Mérowée professait la religion payenne. » Mais pouvait-on *professer* ce que nous nommons le paganisme? Quel était, d'ailleurs, le culte de Mérowée; le paganisme ne formait-il qu'une seule religion ?

Lorsqu'on ne prétend pas instruire, une certaine exactitude convient encore. Jusque dans ses délassemens, notre esprit veut acquérir ; ce dont il aperçoit la fausseté, le choque, il ne saurait en faire usage. Dans la poésie même, c'est pour ceux qui écrivent avec justesse, que finira le moins vîte notre immortalité périssable. Déjà cet avantage de Racine devient plus sensible. Tout en admirant l'auteur de la *Mort de Pompée*, vous ne le placeriez pas au même rang que celui de *Britannicus*, s'ils étaient nos contemporains; car vous trouvez aussi de grandes beautés dans Racine, et vous voyez dans Corneille trop d'exagération.

Dès qu'il s'agit d'objets importans, l'exagération est vicieuse, même sous le rapport littéraire. Chez un peuple éclairé, on n'intéresse nullement ceux qu'on voudrait entraîner, sans être conduit en secret par la raison. Des expressions un peu forcées, des nuances disproportionnées, des décisions tranchantes, et quelquefois une chaleur obtenue de l'art, voilà ce qui dut contribuer à la prompte justice

qu'obtint Jean-Jacques, mais ce que la postérité regardera comme le principal défaut de ses ouvrages, remplis, d'ailleurs, de beautés du premier ordre.

Plutarque ne fait aucune impression lorsqu'il proteste que c'est peu de chose d'être calomnié, exilé, empalé. De telles mésaventures, disaient aussi les stoïciens, ne déplaisent qu'aux hommes sans jugement. Lorsqu'on en montre si peu, loin d'inspirer la fermeté de l'ame, on s'expose à la faire éviter, comme un orgueilleux délire. Plutarque eût mieux servi la cause de la vertu, s'il eût dit que, malgré des sacrifices réels, le sort du juste est préférable à celui des hommes pervers, du moins dans le secret de la pensée.

Une société parvenue, en quelque sorte, à l'âge viril, demande de la justesse dans le sentiment même; il est toujours assez impétueux quand il est vrai. On eût oublié promptement la *Nouvelle Héloïse*, si l'on n'y eût trouvé que ces exclamations : « Puissances du ciel, vous m'aviez donné une ame pour la douleur, donnez-m'en une pour la félicité ! » Un ton bien différent fait le charme d'une partie de ce recueil. Une des lettres les plus frappantes, est celle où, considérant la fuite des années, Saint-Preux dit à Julie : « Tu cherches un chimérique bonheur. Soyons heureux et pauvres ! Ta beauté même aura son terme; elle doit périr un jour, comme une fleur qui tombe sans avoir été cueillie : veux-tu quitter cette courte vie sans avoir goûté le bonheur? »

Cette retenue, cette mesure, n'interdit pas sans exception les hardiesses poétiques, et jamais elle n'arrête des mouvemens sublimes. L'Ecclésiaste a pu dire, sans la méconnaître : *Generatio præterit, et generatio advenit : terra autem in æternum stat.* Dans l'acception rigoureuse, *terra* ne serait pas le mot; néanmoins la pensée est juste, et l'expression n'a rien de défectueux : la terre est ici, pour le monde, l'œuvre de Dieu, les desseins de Dieu.

On rencontre moins rarement la justesse unie à la sim-

plicité. Ce genre de mérite, qui n'est pas aussi difficile, paraît mieux senti par un grand nombre de lecteurs. Tout le monde connaît les passages de *l'Ami de Mécène*, qui en fourniraient des exemples :

Hoc erat in votis, etc.

Ou même :

Serviet æternum, quia parvo nesciet uti.

Quelquefois le hasard s'oppose à cette justesse ; quelquefois il la fait rencontrer. Dans une imitation du sage d'Israël, Voltaire a dit :

Le juste fut traversé,
Le méchant parut tranquille.

Peut-être le poëte aurait-il dit *fut tranquille*, s'il n'avait pas eu besoin, très-heureusement, d'une septième syllabe. On lit dans M. de Levis : « Si les peines détruisent le bonheur, les plaisirs le dérangent. » Dans un morceau versifié, le besoin de la rime changerait peut-être la seconde partie de cette phrase ; elle aurait moins d'exactitude, et alors ce ne serait qu'une pensée commune.

La prose admet plus souvent le mot propre ; cela seul lui donnerait un grand avantage sur les vers, dans les circonstances où la raison doit être écoutée avant tout. La prose a bien encore ses difficultés à cet égard ; mais le génie même doit s'astreindre avec patience à l'exactitude qu'exige, en quelques endroits, la dignité du sujet. La plupart des questions morales demandent plus particulièrement cette mesure dans les expressions. Célébrerez-vous avec emphase des vertus modestes ? Un style pompeux honorera-t-il la constance d'un zèle circonspect ? Si nous recommandons la modération dans les désirs à ces cœurs généreux, mais un peu jeunes, qui s'enthousiasment, et qui s'éloignent mal à propos des choses ordinaires, nous leur dirons tranquillement : « Ne confondez point de vaines prétentions avec les besoins d'une ame forte ; la véritable prospérité ne dépend pas ainsi des dons extérieurs. Quand vous serez sûrs

de ne mériter jamais, et de ne souffrir aucune humiliation, vous ne céderez plus à des mouvemens d'orgueil. N'exigez pas, pour votre propre satisfaction, ce que l'ordre naturel contient de plus séduisant. Sachez aimer, dans ce qui vous entoure, des choses moins brillantes, mais belles encore ; un dédain irréfléchi et des vœux opiniâtres annonceraient moins d'étendue dans l'imagination, que de vide dans la pensée : celui qui ne veut pas réprimer ses désirs, est près de la folie, et plus près du malheur. »

On aime à découvrir des passages d'une justesse paisible en quelque sorte, dans les auteurs mêmes qui n'ont pas eu la justesse pour objet. « J'entrai, dit René, sous le toit » de mes ancêtres ; je parcourus les appartemens sonores, » où l'on n'entendait que le bruit de mes pas ; je visitai la » chambre où ma mère avait perdu la vie en me mettant » au monde, celle où se retirait mon père, celle où j'avais » dormi dans mon berceau..... Partout les salles étaient » détendues, et l'araignée filait sa toile dans les couches » abandonnées. »

Ovide, dans ses *Tristes*, ne s'attachait pas à la concision. Outre que la plainte n'est pas ennemie des longueurs, il n'avait rien de mieux à faire, dans le voisinage des Gètes, que d'exprimer en cinquante élégies ce qu'au milieu de Rome, on eût peut-être renfermé dans une seule. Cependant les *Regrets* n'abondent pas en mots superflus, comme la prose aimable et riche, mais un peu diffuse, du législateur de Salente. Impatient dans l'exil, et sollicitant son rappel, Ovide, malade, veut intéresser ; il multiplie les détails, mais il est rapide et simple dans ces détails mêmes.

Nec cœlum patimur, nec aquis assuevimus istis ;
Terraque nescio quo non placet ipsa modo.
Non domus apta satis.....

On ne parlera pas ici de la justesse, sous des rapports qui exigeraient trop d'espace. Il n'y sera point question

de l'enchaînement des idées, et de l'accord des principes; de l'art des transitions, et de l'art difficile de n'en avoir pas besoin; de l'expression plus forte, et de la phrase plus courte, qui peuvent marquer le début, et annoncer la conclusion des divers chapitres; ou enfin de cette convenance qui, en variant le style selon le sujet, et jusque dans les différentes parties d'un même ouvrage, laisse cependant reconnaître la manière générale de l'auteur. Ces soins paraissent indispensables, lorsqu'on prétend achever ce que les modernes, disait Mad. de Staël, appellent un livre *bien fait*. Souvent l'incapacité s'en dispense, et peut-être seront-ils négligés par le génie; mais il y aurait du moins de la prudence à montrer une fois qu'on n'en est pas incapable.

Laissons au talent une certaine liberté, qu'il réclame avec raison; mais rappelons, en finissant, que jamais un écrivain supérieur n'aura besoin d'une indépendance qui ressemblerait au désordre. Pour l'éviter, il est une habitude à prendre dès qu'on se propose d'écrire : c'est celle de ponctuer avec quelque attention, ou plutôt de construire les phrases de manière qu'elles puissent être ponctuées facilement. Cette condition remplie, elles ne sont pas toujours irréprochables; mais elles ne sauraient l'être, si elles ne la remplissaient pas. On voit dans les meilleurs ouvrages un peu anciens, et dans ceux de Buffon en particulier, que toute phrase dont la ponctuation ne saurait être régulière, se trouve défectueuse sous des rapports plus essentiels, et que l'ordre reste imparfait, lorsqu'il est embarrassant de placer les signes de l'ordre.

DE SENANCOUR.

LITTÉRATURE ESPAGNOLE.

LETTRE PREMIÈRE.

Vous me demandez, mon cher ami, des notes sur notre littérature; je vais tâcher de répondre à vos désirs, en me renfermant dans le cadre qui convient à l'estimable recueil auquel vous travaillez, et à la charge par vous de corriger les fautes que je ne puis manquer de faire en écrivant dans une langue qui m'est étrangère.

J'ai appris, depuis que le sort m'a amené en France, que notre littérature était *romantique*. Pour savoir jusqu'à quel point je devais m'en réjouir ou m'en affliger, je me suis curieusement informé du sens de ce nouvel adjectif. Ce que j'ai le mieux compris, c'est qu'on l'appliquait à des compositions caractérisées par le vague, et j'en ai conclu que, jusqu'à ce jour, ce qu'il y avait de plus romantique, c'était la définition du romantisme. Quand j'ai voulu m'éclairer par des exemples, j'ai vu que, classiques et romantiques, chacun réclamait comme siens les meilleurs auteurs de tous les âges; laissons donc là ces vaines classifications, et parlons de la littérature espagnole, tout simplement comme espagnole.

Elle est extrêmement riche, bien plus que vous autres Français ne le pensez. Il semble à beaucoup de gens qu'elle est tout entière dans Don Quichotte : Montesquieu l'a dit, et ce n'est pas la moindre erreur que renferme sa lettre sur l'Espagne. En 1808, un homme qui avait des prétentions à tant de grandes choses, qu'il eût pu se dispenser d'en avoir sur la littérature étrangère, reçut à Vitoria, Don Léandro Moratin. Ayant appris que c'était un des premiers de nos auteurs vivans, il lui dit : « Vous n'avez qu'un bon » livre en Espagne, Don Quichotte ; » et, sans attendre la réponse : « Pourquoi ne faites-vous pas un autre Don » Quichotte ? »

L'homme lettré se tut; il avait trop à dire.

Mais Napoléon, entrant en Espagne, et demandant que l'on écrivît l'histoire d'un autre héros pareil à celui de la Manche, ne laissait pas que de présenter un rapprochement singulier.

S'il y a parmi vous des hommes qui connaissent peu notre littérature, il y en a qui la connaissent mal, et c'est pire. Dans un ouvrage, plein de mérite d'ailleurs, où l'on en traite *ex professo*, il y a passablement d'erreurs; mais on n'en est pas surpris quand on voit que l'auteur traduit,

Hábitos mil con vírgenes espadas,

par « mille habits avec des épées vierges; » ce qui ne veut rien dire. Or, ce vers signifie: « Mille décorations d'or- » dres militaires, données à gens qui n'ont jamais tiré » l'épée. » Pour juger de ce qu'on dit dans une langue, il est bon de la comprendre.

J'ai vu dernièrement, par hasard, un numéro d'un *Conservateur littéraire*, où l'on prétend que Lope de Véga a donné à tous les personnages de ses comédies la physionomie des Espagnols du temps de Charles-Quint. Si on l'eût dit de Caldéron, j'en aurais déduit que M. A.... l'avait mal lu; mais puisqu'il s'agit de Lope de Véga, il m'a fallu conclure qu'il ne l'avait pas lu du tout, et je suis fâché pour lui qu'il n'ait pas eu ce plaisir.

Enfin, une lettre, prétendue écrite de Madrid, et insérée dernièrement dans un journal, disait, en parlant *del Diablo predicador*, que c'était une pièce irrégulière, imitée des scandaleuses caricatures faites en France l'année passée. Ce qu'il y a de plus scandaleux, c'est l'ignorance et l'impudence des faussaires. *El Diablo predicador* est une pièce de l'avant-dernier siècle; c'est une pièce religieuse, fondée sur une tradition répandue en Italie. On a défendu quelquefois de la jouer, comme on a défendu les autres ouvrages de piété, dont notre théâtre était plein, et dont la représentation devant des spectateurs mal disposés, pouvait entraîner des abus.

Je ne vous parlerai que de ce qu'il y a, dans notre littérature, de national, d'indigène. L'imitation de l'italien, dans les 16e. et 17e. siècles, l'imitation du français dans les suivans, ont altéré à diverses reprises le caractère propre à notre poésie et à notre prose; de même que ces deux langues ont mélangé notre idiôme. On trouve des italianismes dans Cervantes, et des gallicismes dans nos contemporains.

Il est certaines qualités, ou, si vous l'aimiez mieux, certains défauts de notre style qui paraissent tenir au terroir. On les retrouve dans les deux Senèque, dans leur neveu Lucain, comme dans Juan de Ména, et même dans Comella. On lit dans tous les recueils d'anecdotes la réponse d'un mendiant espagnol à quelqu'un qui lui recommandait de travailler : « J'ai besoin d'argent, et non pas de conseils. » Eh bien! cette réponse, très-juste et très-sensée d'ailleurs, un autre mendiant espagnol, Martial l'épigrammatiste, Martial le flatteur, l'avait faite et mise en vers à Rome quinze ou seize siècles auparavant. C'est comme notre Fandango, notre Tana, notre Zorongo, qui, sous différens noms, se perpétuent parmi nous, tout au moins depuis le temps de Juvénal.

Pour mettre dans mes lettres un peu d'ordre chronologique, je commencerai par la poésie, qui est partout l'aînée de la prose, et par la poésie historique, qui est aussi partout l'aînée des poésies.

Tous les peuples ont chanté leur histoire. Nous avons des cantiques historiques dans les livres saints ; il est probable que les contemporains d'Homère avaient tous les événemens de leur temps racontés en rapsodies du genre de celles qui, au nombre de quarante-huit, forment l'Iliade et l'Odyssée. Les Germains et les Gaulois, au dire de Tacite et de César, conservaient dans leurs cantiques l'histoire de leur pays, comme les dogmes de leur religion. C'est l'objet des *sagas* des Scaldes Scandinaves ; c'était pour célébrer

la mémoire des hauts faits de ses ancêtres et de ses compagnons, que le barde Ossian faisait résonner sa harpe ; c'est ainsi que les Morlaques chantent encore les succès de Scander-Beg et les malheurs de Spalatin-Beg (1). Depuis le Roi Pélage, nous avons suivi cet exemple, et l'usage ne s'en est pas éteint parmi nous, comme ailleurs, lorsque l'on a inventé les histoires en prose. Ginès Perès de Hita, dans ses guerres des Maures, rapporte toujours à la fin de chaque chapitre la *Romance* qui fut faite, ou qu'il fait lui-même, sur l'événement qui y est raconté. Chez vous, il ne manque pas de chansonniers qui rattachent leurs vaudevilles aux circonstances ; mais ils font des couplets à propos de l'histoire, au lieu que c'est l'histoire elle-même, dans toute sa gravité, que les Espagnols mettent en vers. Vous avez pu voir par vous-mêmes, à Madrid, que chaque fait remarquable devenait à l'instant la proie des *Romanceros*, et c'était encore plus commun dans les villes que les Français n'occupaient pas (2).

Le mètre de nos *Romances*, c'est le nom de nos poëmes historiques, est constamment le même. Elles sont toutes composées de vers de huit syllabes ou de sept, suivant votre manière de compter. Il paraît que cette mesure est celle qui convient le mieux au rhythme de nos airs nationaux ; et je ne sais si l'habitude et la prévention patriotique m'égarent, mais je trouve encore qu'il est beaucoup

(1) M. Nodier nous fait espérer une traduction de poésies nationales morlaques. Nous l'engageons, pour l'intérêt des lettres, à y joindre les textes originaux. (*Note du correspondant.*)

(2) Les Roussillonnais sont encore Espagnols sur ce point. Pendant les campagnes de 1793 et 1794, les miquelets faisaient une chanson sur la guerre dont ils étaient les acteurs et les témoins. A chaque nouveau combat, un couplet de plus. J'en avais retenu une quarantaine ; il fallut que la paix de Bâle vînt terminer les hostilités, pour que la chanson pût avoir une fin.

(*Note du correspondant.*)



plus doux, plus harmonieux que le vers de huit syllabes que vous employez ordinairement, et le seul peut-être qui fût inusité en Espagne, jusqu'à ce que l'on y parodiât quelques chansons sur des airs d'opéras français. Vos poëtes se sont servis de celui de sept avec avantage. Rousseau l'a préféré pour ses odes badines, et Voltaire a alterné avec beaucoup de grâce les stances de sept syllabes avec celles de douze dans son imitation de l'Ecclésiaste.

Les vers des romances, que vous pouvez bien appeler *romantiques*, suivant les règles de l'étymologie, ne riment que par distiques, ou alternativement. Les deuxième, quatrième et sixième vers, etc., riment ensemble; les impairs ne riment pas. D'un autre côté, la longueur de nos distiques est de quatorze à seize syllabes, suivant que les dernières sont accentuées ou brèves (muettes en français) et par conséquent la même que celle des vers alexandrins, qui varient de treize à dix-sept. On ne peut pas lire dix grands vers latins, que l'on n'en trouve un qui fasse un distique de romance; par exemple, le premier de l'*Eneïde*:

Arma virumque cano
Trojæ qui primus ab oris.

Ces deux circonstances me font penser que nos distiques ne sont que des vers alexandrins, dans lesquels on a compté les pieds au lieu de les scander, et dont on a rendu la césure invariable.

Quant à la rime alternative, elle n'est point exclusivement propre à la langue espagnole. Non-seulement on la retrouve dans l'arabe, comme l'a dit, dans la troisième livraison de la Minerve, un de vos savans collaborateurs, mais encore on la rencontre dans une foule de vos anciennes chansons, de vos rondes, comme : *L'autre jour Colin malade*, *le Comte Ory*, *Jeanneton prend sa faucille*, et cent autres.

Les rimes de cette espèce de poëme ne sont qu'*assonantes*, c'est-à-dire, que la rime ne porte que sur la

voyelle accentuée, sur la muette qui la suit, s'il y en a une; et sur la dernière des deux brèves, si la rime est *dactylique*; ce qui est fort rare. Comme nous avons peu de dactyles, que l'*I*, et l'*U* final ne sont jamais ou presque jamais brefs, il s'ensuit que nous n'avons guère que vingt *assonances* différentes. Aussi les romances sont-elles aisées à écrire, et le seraient-elles davantage, si l'on n'était astreint à conserver la même rime du commencement à la fin de l'ouvrage.

On a cherché d'où les nations modernes avaient tiré la rime. On a peut-être été trop loin, en allant demander son origine aux Goths et aux Arabes. Les vers des bardes de l'Ecosse, ceux des Scaldes Scandinaves ne riment pas, et il paraît que, chez ces derniers, l'artifice de la versification consistait dans une *allitération*, ou répétition des mêmes lettres, qui n'est pas aisée à reconnaître pour nous, mais qui a une obscure analogie avec les acrostiches, qui entraient, à ce qu'il paraît, dans le mécanisme de la poésie hébraïque. Pour les Arabes, il semble que la rime n'a pas été en usage chez eux plutôt que chez nous.

Pourquoi ne penserait-on pas que nous avons pris la rime où nous avons pris notre langue : dans le latin? La consonnance des syllabes, dans un vers ou deux qui se suivent, est une chose trop remarquable, pour n'être pas une beauté ou un défaut. Or, si c'était un défaut, comme nous l'enseignaient les régens de quatrième, comment n'y aurait-il pas une page d'Ovide et même de Virgile, où l'on n'en trouve quelqu'une? Comment l'élégant Horace aurait-il précisément commencé son recueil par une ode dont les huit premiers vers offrent quatorze syllabes consonnantes? Je crois, d'après cela, avec beaucoup d'autres, que la rime nous vint des Latins; que l'on fit l'essentiel de ce qui n'était que l'accessoire; qu'à mesure que la prononciation perdit de sa correction, on employa les consonnances pour remplacer la prosodie; que, comme je l'ai

déjà dit, nous prîmes pour type le vers hexamètre moyen, et que vos poëtes prirent les vers léonins pour type de leurs vers de huit syllabes à rimes suivies; ce qui est un de vos rhythmes nationaux, celui de vos anciens fabliaux, de vos mystères, du roman de la Rose.

Dans toutes les romances historiques, la phrase poétique varie d'étendue; le seul repos uniforme est celui du distique; il n'y a rien qui ressemble à des couplets. Aussi ai-je été étonné que M. Creuzé de Lesser, qui avait très-sagement fait de traduire le *Tassoni* en octaves, ait traduit en stances le *Romancero* du Cid. Il a voulu faire pour ces poésies ce que Macpherson a fait pour les *songs* écossais, et peut-être ce que quelqu'autre avait fait pour les rapsodies grecques; mais le nom de romance, qui est le même dans les deux langues, paraît l'avoir trompé. Il devait savoir pourtant qu'il n'y a pas le même sens. La coupe qu'il a adoptée l'a obligé à mettre dans ses couplets beaucoup plus d'esprit qu'il n'y en a dans nos anciens auteurs. Il était en fonds pour cela; mais il n'en pas moins fait comme celui qui voudrait danser le *fandango* sur l'air de la *bourrée d'Auvergne*.

Ce n'est pas que quelquefois des couplets, des refrains, des vers d'une autre mesure, ne soient mêlés à la romance; mais ils y sont comme citation, de même qu'ils peuvent se trouver dans une histoire.

Il est vrai encore que Gongora et quelques autres poëtes ont fait plus sentir les repos des quatrième, huitième et douzième vers; mais ce n'est ni général, ni constant dans leurs ouvrages.

Le sujet de la romance est un événement quelconque, ancien ou moderne, faux ou vrai, triste ou burlesque, religieux, civil, militaire, domestique, il n'importe. Qu'il s'agisse d'un assassinat, d'un miracle, d'une victoire, d'un mariage, c'est toujours le même rhythme qui est employé; un seul mètre sert à tout.

Lorsque le récit est trop long, les événemens trop compliqués, on fait sur le même sujet deux ou plusieurs romances : on tâche alors de varier les assonances.

Les discours sont le plus souvent directs : les *dit-il, répondit-elle*, sont ordinairement supprimés. On retrouve cet usage dans vos poëtes antiques.

Vous pouvez voir dans M. Creuzé de Lesser la coupe générale des narrations de nos romances. Je vais seulement, pour vous donner une idée du mètre, transcrire ici une traduction d'une ancienne romance, qui était destinée à paraître dans un malencontreux journal que l'on imprimait en français à Madrid, au commencement de votre invasion. Quoique le directeur de l'esprit public sous Joseph ne manquât ni de ciseaux ni d'encre rouge, ledit journal fut mis sous l'éteignoir par autorité supérieure et étrangère.

Quant au comte Claros, dont la romance porte le nom, j'ignore où et quand il a vécu. Toujours est-il sûr qu'il peut fournir, au besoin, une dix-millième preuve que les gens du bon vieux temps ne valaient pas mieux que nous ; et cependant nous disons toujours que le monde se corrompt. Ainsi ont dit nos grands-pères, ainsi diront nos petits-fils. Cette opinion est un majorat que chaque génération humaine transmet religieusement à celle qui la suit ; et il n'y a ni Parlement, ni Cortès, ni Storthing qui puissent détruire cette substitution.

Romance du comte Claros (1).

— Ah ! mon neveu, mon cher comte !
On va donc vous immoler !
Du moins je puis voir sans honte

---

(1) *Romance del conde Claros*, sacada del *Cancionero*, de Amberes, 1557, fol. ccj.

Pésame de vos el conde,
Por que asi os quieren matar :
Por que el yerro que hezistes

Votre noble sang couler ;
Car votre faute est légère :
On aurait pu la voiler.
Les fautes qu'amour fait faire,
On devrait les excuser.
Au Roi j'ai fait ma prière ;
Je me suis vu refuser.
Il m'a dit, plein de colère,
Qu'il ne pouvait m'écouter ;
Que la sentence sévère
Se devait exécuter ;
Et qu'ayant séduit l'Infante
Que vos soins devaient garder,
Comte, votre mort sanglante.
Ne pouvait se retarder.
Mieux vous eût valu des dames
Ne jamais vous approcher,
Car plus on fait pour les femmes,
Plus de maux on va chercher.
La mort, l'exil où les chaînes
Attendent tout chevalier
Qui, de leurs promesses vaines,
Son bonheur ose fier.

No fué mucho per culpar,
Que los yerros de amores
Dignos son de perdonar.
Supliqué por vos al rey
Que os mandase delibrar.
Mas el rey con grande enojo
No me ha querido escuchar;
Que la sentencia era dada,
No se podia rebocar,
Pues dormistes con la infanta
Abiendola de guardar.
Mas os valiera, sobrino,
De las damas no curar!
Que quien mas haze por ellas
Tal espera d'alcanzar,
Que de muerte o' de perdido
Ninguno puede escapar.

L'amour dans ces cœurs frivoles
Ne peut long-temps subsister.
— Paix, mon oncle! ces paroles
Je ne puis les supporter.
J'ai possédé mon amie,
Que pourrais-je regretter?
Je reviendrais à la vie,
Qu'encor je voudrais tenter
D'obtenir la foi de celle
Dont l'amour sut me charmer.
J'aime mieux mourir pour elle,
Qu'avoir vécu sans l'aimer.

On donne encore le nom de romance à de petits contes, des madrigaux, des épigrammes, à tout ce qui est sur le mètre de la romance. Nos poëtes modernes ne se permettent pas de faire de petites pièces sur une coupe aussi facile : les anciens étaient moins délicats. Voici la romance du ***Prisonnier***, qui n'a en tout que quatorze vers dans l'original :

(1) Quand le printemps vient nous rendre
D'amour la douce saison,
Adonc chante *la Calandre*,
Adonc répond le pinson.
Lors s'ébat la terre entière,

Que firmeza de mugeres
No puede mucho durar.
— Que tales palabras, tio,
No las puedo comportar;
Aber con ellas folgado
No me da ningun penar :
Mas quiero morir por ellas
Que vivir sin las mirar.

(1) Quando mayo era por mayo
Quando hace la calor,
Quando canta la Calandria.
Y responde el ruysennor;
Quando los enamorados

Tors moi dans cette prison.
Oncques n'y vois la lumière,
Ne sais s'il est jour ou non,
Sinon par jeune alouette
Chantant au prochain buisson.
Si, de sa voix joliette,
Au matin oyant le son,
Comptais fâcheuse journée
Par sa joyeuse chanson.
Archer qui me l'as *tuée*,
Dieu te doint mauvais guerdon!

Je suis, etc.

L. Rincovedro.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

Manuel de Chimie, *contenant les faits principaux de la science, classés dans l'ordre suivant lequel ils sont examinés et expliqués dans les leçons qui ont lieu à l'institution royale de la Grande-Bretagne;* par W.-Thomas Brande. Traduit de l'anglais, par L.-A. Planche.

Avant la brillante réforme opérée dans la chimie vers la fin du 18e. siècle, cette science n'offrait encore qu'un petit nombre de résultats positifs, de faits curieux, dont l'application incertaine était loin de pouvoir jeter un rayon

---

Van a servir el amor,
Si no yo, triste, cuytado,
Que yago en esta prision,
Que no sé quando es de dia
Ni quando las noches son,
Si no por una avecilla
Que me cantaba al albor.
Mato'mela un ballestero.
Dé'le Dios mal galardon!

de lumière sur le chaos des erreurs et des rêveries des alchimistes. Le but de toutes les recherches était alors la *transmutation des métaux*, ou la préparation d'un *élixir universel;* et chaque découverte nouvelle, loin de concourir à perfectionner la science, ne faisait qu'augmenter son obscurité.

Cependant la nature même de l'objet qu'on avait en vue, le merveilleux dont il était entouré, les avantages immenses qui devaient résulter de sa possession : tout contribuait à faire naître cet enthousiasme aveugle qui ne connaît point d'obstacles, et qui porte les hommes à sacrifier leur repos et leur fortune à l'illusion qu'ils poursuivent. De tels efforts, continués long-temps avec opiniâtreté, ne pouvaient demeurer entièrement infructueux; et tandis que les alchimistes s'égaraient de plus en plus sur la route ténébreuse qu'ils avaient choisie, ils ne laissaient pas de recueillir, en s'avançant, des vérités nouvelles et des faits remarquables qui devaient, plus tard, renverser leurs chimériques théories.

Bacon parut : son génie supérieur découvrit le néant des rêveries de ses contemporains; il relégua, au nombre des préjugés ridicules, la magie, l'astrologie, la chiromancie, l'alchimie, etc., et traça dans ses écrits la seule méthode qui puisse amener de véritables progrès dans les sciences de faits : méthode fondée sur l'expérience et sur l'observation.

L'influence de la philosophie de Bacon apporta de grands changemens dans l'étude des sciences, et la chimie ne fut pas la dernière à éprouver ses heureux effets. Kircher et Herman Conringius portèrent un dernier coup aux folies alchimistes. Robert Boyle, Jacques Barner, Bohnius, reprirent la véritable route; et, plus tard, Beccher, et surtout Sthal, changèrent la face de la chimie. Sur leurs traces, s'élancèrent les Black, les Priestley, les Schéele, les Cavendish; ils reculèrent de nouveau les bornes de cette science, et leurs travaux, augmentés et perfectionnés par

ceux de l'école moderne, lui donnèrent enfin un degré de certitude inconnu jusqu'ici.

C'est particulièrement de nos jours que les progrès de la chimie ont été les plus étonnans. Depuis vingt ans environ, les découvertes se sont succédées avec une telle rapidité, que toutes les théories nouvelles ont été successivement renversées, et que, loin de pouvoir rattacher la science à un seul principe, l'abondance des faits connus rend même impossible l'établissement d'une nomenclature unique. Ce qui était jadis l'effet de l'ignorance, devient aujourd'hui celui de connaissances plus approfondies; et tout porte à faire espérer que nous ne sommes pas loin de l'époque qui doit placer la chimie au rang des sciences exactes.

Les découvertes progressives de ce siècle faisant promptement vieillir les ouvrages de chimie, l'annonce d'un nouveau manuel ne peut manquer d'intéresser le public. Celui dont nous allons donner l'analyse est très-estimé en Angleterre, et l'on ne peut que savoir gré à M. Planche d'en avoir entrepris la traduction.

Le classement des matières adopté par M. Brande, diffère de celui établi par les meilleurs auteurs élémentaires français et anglais; et son choix, d'après ce que dit l'auteur, a été déterminé par l'expérience de plusieurs années d'enseignement.

M. Brande commence par l'examen des faits principaux qui se lient aux lois générales des changemens chimiques, et il en fait trois sections, sous les titres *attraction, chaleur, électricité*. Les phénomènes de la cristallisation, ceux des affinités et ceux de la combustion sont discutés et présentés dans cette partie avec beaucoup d'ordre et de clarté.

M. Brande divise ensuite les corps simples, ou non décomposés, en trois classes. La première, sous le titre : *Soutiens simples de la combustion et principes acidifians*, contient :

1. Oxigène.
2. Chlore.
3. Iode.

La seconde, sous le titre : *Substances simples acidifiables et inflammables*, contient :

1. Hydrogène.
2. Azote.
3. Soufre.
4. Phosphore.
5. Carbone.
6. Bore.

Enfin, la troisième classe est composée des 42 *substances métalliques* connues, parmi lesquelles l'auteur a placé le *sélénium* par analogie.

La théorie de *l'acidification* manque de clarté dans cet ouvrage, et la division des substances simples non métalliques en *acidifiantes* et en *acidifiables*, n'est point assez motivée, puisque *l'hydrogène*, placé seulement dans la dernière classe, appartiendrait cependant à la première, par sa propriété *acidifiante*, quoiqu'il diffère essentiellement par ses autres caractères des substances comprises dans cette classe. Le phénomène de la *combustion* est également trop peu connu, pour pouvoir servir de base à une classification ; et le caractère d'être ou de n'être point *soutien de la combustion*, est trop vague, pour établir une différence sensible entre les principes simples des corps. La seule division possible en ce moment, est celle des corps en substances non métalliques et en substances métalliques; toute autre ne peut qu'apporter de la confusion dans une science réduite à des faits, dont la plupart sont encore isolés.

Les substances acidifiantes connues jusqu'à ce jour, *l'oxigène*, *l'hydrogène*, *le chlore*, *l'iode* et le *fluore*, diffèrent tellement de caractères et de propriétés, qu'on est en droit de supposer qu'il existe, dans le fait de *l'acidifi-*

cation, des principes encore inconnus, qui sont peut-être de nature à ne pouvoir être saisis par les instrumens ordinaires. Ces principes que, par opposition, on pourrait nommer *transcendans*, sont indispensables pour établir l'unité dans les phénomènes ; et nous pensons que l'étude de l'influence de la *lumière* peut seule amener des résultats positifs dans cette partie importante de la chimie.

M. Brande décrit avec beaucoup de précision les propriétés générales de chaque substance, d'après l'ordre qu'il a adopté ; il examine leurs principales combinaisons, de manière que chacun des articles séparés contient tout ce qui a rapport à une même substance ; et cette méthode a l'avantage de pouvoir classer plus facilement les faits dans la mémoire.

Une des substances simples nouvellement reconnues, mérite, par son importance en médecine, une mention particulière : cette substance est le *chlore*. Son action neutralisante purifie l'air des lieux les plus infectés, en lui enlevant toutes ses propriétés délétères ; et son application facile le rend susceptible d'être employé auprès des malades de toutes les classes ; sa combinaison avec l'hydrogène, connue sous le nom d'acide *hydrochlorique*, peut servir au même usage.

Nous allons décrire ici le procédé très-simple à l'aide duquel, en habitant avec les malades, on peut se préserver de la contagion des maladies.

On met dans une tasse une demi-once de sel de cuisine, sur lequel on verse quelques gouttes d'acide sulfurique (huile de vitriol du commerce) ; on remue le mélange avec un morceau de verre, et il se dégage une fumée blanchâtre, dont l'odeur n'est pas désagréable. On répète l'opération de temps en temps.

Plusieurs expériences, citées par le docteur Brugnatelli, dans son ouvrage imprimé à Pavie en 1818 : *Guide dans l'Etude de la chimie générale*, tendent à présenter le

chlore comme *spécifique* contre l'hydrophobie. Ainsi, cette substance deviendrait, si les faits se confirment, un des médicamens les plus précieux.

Après avoir considéré les propriétés des substances élémentaires, et de ceux de leurs composés qui peuvent être artificiellement formés, M. Brande passe à l'examen des divers états de combinaison de ces élémens dans les substances organiques.

Il traite d'abord du phénomène de la végétation, dont le fait le plus important est la circulation de la *sève* des plantes, qui paraît s'élever des racines dans une suite de tubes de l'aubier, qui la conduiseut jusqu'à l'extrémité des feuilles, d'où elle redescend par l'écorce intérieure.

L'analyse chimique des végétaux fait connaître qu'ils sont composés d'un petit nombre de substances simples; mais comme ces substances sont combinées dans des proportions diverses, elles donnent naissance à une série de composés, qui diffèrent matériellement entr'eux; ces composés sont décrits par M. Brande, dans l'ordre suivant :

1. Gomme.	8. Cire.
2. Sucre.	9. Huile volatile.
3. Amidon.	11. Camphre.
4. Gluten.	12. Résines.
5. Matière extractive.	13. Principes narcotiques.
6. Tannin.	14. Subst. bitumineuses.
7. Matière colorante.	15. Acides végétaux.

Chacun de ces principes est l'objet d'une section particulière, et leur examen se termine par la théorie de la fermentation, que l'auteur expose avec beaucoup de clarté. On trouve dans cette section une table comparative, dressée d'après les expériences de M. Brande, de la quantité d'alcool pur contenue dans cinquante-huit liqueurs fermentées.

L'analyse des substances animales fait suite à celle des substances végétales. Cette partie de l'ouvrage de

M. Brande est divisée en dix sections, qui ont pour objets :

1. Sang, Albumine, matière colorante.
2. Lait, Sucre de lait.
3. Bile, Résine de bile.
4. Lymphe, Mucus, Synovie, etc.
5. Urine, Urée, Calculs urinaires.
6. Peau, Membrane.
7. Muscles, Ligamens, Cornes, Cheveux.
8. Graisse, Spermacéti, etc.
9. Substances cérébrales.
10. Ecailles et Os.

Ces divers objets sont examinés successivement avec beaucoup de soin, et rien n'est omis de tout ce qui peut se rattacher aux phénomènes de la vie : la digestion, la respiration, la chaleur animale, etc., sont traités en particulier.

M. Brande termine son ouvrage par la géologie. Après avoir donné un exposé succinct des théories de Barnet, Woodward, Leibnitz, Whiston, Whiteharst et Buffon, il passe à celles de Werner et de Hutton, qui divisent en ce moment les savans de l'Angleterre.

Le premier principe de la théorie *Wernérienne*, est l'hypothèse, que notre globe fut autrefois recouvert d'une espèce de fluide, mélange confus de toutes matières, tenant, soit en dissolution, soit en suspension, les roches diverses et les couches qui se présentent actuellement à sa croûte extérieure.

Par une cause qui n'est point expliquée, ce fluide commença d'abord par déposer ceux des corps qui étaient tenus en dissolution chimique ; et c'est ainsi que furent formées les diverses *roches primitives*. Ces roches furent ensuite recouvertes de nouveaux dépôts, qu'on a distingués par le nom de *couches de transition* ; et enfin, les dernières matières déposées sur les roches de transition,

en couches horizontales, forment les *roches secondaires*.

Hutton donne une explication bien différente de l'état actuel des choses. Les hautes montagnes, dit-il, éprouvent peu-à-peu une diminution continuelle par l'action de l'atmosphère et des eaux des pluies : des fragmens en sont détachés ; des masses emportées par les torrens dans les rivières, sont chariées par elles jusqu'à la mer. Le résultat de tous ces effets ne peut être que l'accumulation de beaucoup de matières nouvelles dans l'Océan, où elles se déposent en couches horizontales. Par l'action des feux souterrains, les roches dites primitives se forment au-dessous de ces couches ; et de la production de ces divers phénomènes, résultent les changemens qu'on remarque à la surface de la terre.

M. Brande traite ensuite en particulier, dans quatre chapitres, des diverses substances qui composent le globe; et il termine par des considérations très-intéressantes sur la nature des sols.

On peut voir, d'après cet exposé, que le Manuel de M. Brande est complet dans toutes ses parties, et qu'il forme un ouvrage précieux pour les étudians. L'auteur y a joint un *appendice* qui renferme plusieurs tables très-utiles, parmi lesquelles on remarque celle des *pesanteurs spécifiques*, où la composition de chaque corps est exprimée à l'aide de la notation de Berzélius.

MONTFERRIER.

MÉLANGES.

Nous venons de recevoir une petite brochure de 29 pages in-8°., qui est peut-être plus importante que maints gros livres in-folio, par l'intérêt qu'elle ne peut manquer d'inspirer aux amis de l'humanité. Cette brochure, imprimée à

Port-au-Prince, capitale de la partie républicaine de Haïti, contient tous les détails de l'examen public qu'ont subi les élèves du lycée national. L'auteur de ce petit livre est un des membres de la commission d'instruction publique, et secrétaire du général Boyer. Ce dernier a assisté, ainsi qu'un grand nombre de spectateurs, à l'examen des jeunes élèves, et à la distribution des prix. Les quatre divisions dont se compose l'école nationale, ont été mises à même de faire constater leurs progrès; elles ont été interrogées sur la grammaire française, le style, le latin, les mathématiques, l'histoire et la géographie. Quelques élèves ont récité des vers français, même de leur propre façon. En voici quelques-uns :

Un jour nous chanterons les vertus de nos pères,
Nous célébrerons leurs travaux;
Nous peindrons d'Haïti les antiques *Cerbères;*
Ses bienfaiteurs orneront nos tableaux.
Un jour nous vous suivrons au sein de la victoire;
Nous y cueillerons des lauriers.
Pour Haïti, pour vous, nous vivrons avec gloire :
Nous saurons mourir en guerriers.

Quelque médiocre que soit le mérite poétique de cette production, elle est assez remarquable, sous le rapport du pays qui l'a vue naître. Ce sont des vers français faits à Saint-Domingue par des nègres.

Nous donnerons un autre exemple de vers français haïtiens qui ont été composés à l'accasion du fait suivant :

Un des professeurs de l'institut se rendit, le jour de la Saint-Jean, chez le président Boyer, pour lui souhaiter sa fête. Celui-ci l'accueillit avec sa politesse accoutumée; mais il lui dit que sa fête était la Saint-Pierre, et non pas la Saint-Jean; du reste, ajouta-t-il, je ne suis pas moins sensible à votre attention, car je ne le suis pas moins pour Pierre que pour Jean. Voici les vers qu'un des élèves improvisa sur ce sujet :

Damis. Vive, vive à jamais saint Pierre!

Médor. Vive saint Jean ! repart son adversaire
Jean est beaucoup plus gracieux,
D. Pierre vaut, ma foi, beaucoup mieux.
M. Jean, le plus profond des apôtres,
Est divin jusqu'en ses écrits.
D. Pierre vaut lui seul tous les autres ;
Il tient les clefs du Paradis.
M. Jean baptisa le naïf La Fontaine,
Racine et mille auteurs divins ;
D. Corneille règne sur la scène :
Ce Pierre-là vaut tous les écrivains.
— Un tiers acteur apaisa leur querèle.
Messieurs, dit-il, modérez ce transport.
Au président vous faites tort.
Fêtons-les tous : sa justice sévère
Est autant pour Jean que pour Pierre.

Des discours très-éloquens ont été récités à l'occasion de l'examen dont nous avons parlé. Celui du directeur du Lycée contient des passages dignes d'être rapportés :

« Une politique infernale, a-t-il dit, en même temps qu'elle s'efforçait d'abrutir notre intelligence, publiait partout que nous n'étions pas des êtres pensans, mais des automates auxquels la force et la violence pouvaient seules imprimer le mouvement. Si l'on se met un moment à notre place, si l'on se figure les obstacles qu'il nous a fallu vaincre, les dégoûts qu'il nous a fallu surmonter ; si l'on compare le point d'où nous sommes partis à celui où nous sommes arrivés, nous ne craignons pas d'affirmer qu'on sera surpris de la distance que nous avons parcourue. A peine sortis du berceau, nous avons été forcés de devenir des géans. Vous qui, comme nous, parcourez la carrière aride de l'instruction publique, et qui consacrez vos plus belles années à la jeunesse haïtienne, instituteurs et institutrices respectables, secouez le joug de l'habitude et du préjugé ; quittez la vieille routine ; adoptez dans vos écoles le nouveau système d'éducation (1), vos élèves y puiseront

(1) La méthode lancasterienne.

l'esprit de l'ordre, l'habitude du travail; vous lui épargnerez des torrens de larmes. Vous y trouverez vous-mêmes votre intérêt dans la simplicité du mécanisme, la vîtesse de l'enseignement, l'économie du temps et de la dépense, et vous acquerrez par-là des titres réels à la reconnaissance nationale. »

Le professeur, adressant ensuite la parole aux élèves de la classe supérieure, les a engagés à devenir des historiographes du beau pays d'Haïti, en imitant, tantôt le laconisme de Tacite, tantôt l'éloquence de Cicéron ; à chanter sa gloire avec la lyre de Virgile, ou à châtier les vices comme le piquant Horace et le mordant Juvénal.

Le rapport finit en donnant les détails de la distribution des prix, que le président Boyer a partagés entre 83 élèves âgés de sept à quatorze ans.



GYMNASE DRAMATIQUE.

L'ouverture de ce nouveau spectacle a eu lieu le samedi 23 de ce mois; on aurait pu la faire la veille, mais on assure que les acteurs, et surtout les actrices, se sont refusés à commencer un vendredi. Qui se serait douté que l'on redoutât, pour un théâtre, l'influence du jour de Vénus?

La salle est nouvelle comme l'établissement lui-même. Après quelques contrariétés qui ont retardé le commencement des travaux, la construction a été poussée avec une

activité remarquable, par M. Rougevin, qui l'a surveillée. Ce nouvel édifice est isolé de toutes parts ; précaution que l'on ne prend qu'en partie à la nouvelle salle d'Opéra. La façade est en pierre de taille ; tous les murs extérieurs, ainsi que celui qui sépare la scène de l'enceinte destinée aux spectateurs, sont en moellons. Les dégagemens sont nombreux, et toutes les précautions prises pour la sureté du public, en cas d'incendie. Il est seulement à regretter que les actionnaires n'aient pas pu se procurer un passage couvert sous les maisons voisines, pour déboucher sur une des trois rues adjacentes, afin d'éviter aux dames la peine de traverser deux contre-allées du boulevard qui sépareront la salle de leurs voitures ; ce qui est désagréable quand on arrive, et peut être dangereux quand on sort. On annonce cependant qu'il y aura une tente ; mais comme elle gênera la vue de la façade, ma remarque subsiste.

La décoration extérieure est d'un style élégant ; elle est formée de deux ordres de colonnes engagées : un corinthien au-dessus d'un ionique, placés au-devant d'un mur dans lequel sont percées les baies cintrées des portes du rez-de-chaussée et des fenêtres du premier étage. Les six colonnes ne remplissant pas toute la largeur de la façade, deux portes latérales, surmontées de deux niches pour des statues, occupent la place, à peu près d'un entre-colonnement, qui restait vide de chaque côté. Un étage en attique termine le tout. L'architecture romaine, au moins celle des théâtres, une fois admise avec ses ordres échafaudés les uns sur les autres, ses colonnes aréostyles et ses autres conséquences, on ne pouvait en tirer un meilleur parti que MM. Rougevin et de Guerchy. On devine un théâtre à la façade, et c'est le plus grand éloge que l'on puisse en faire.

Le plan de la salle est une espèce de quadrilatère mixtiligne, formé par un demi-cercle, dont le diamètre est la barrière qui sépare le parterre de l'orchestre, par les deux

côtés rectilignes qui terminent celui-ci, et par la rampe de la scène. L'hémicycle comprend vingt-une loges ; chaque côté rectiligne trois ; de sorte que si le cercle était terminé, l'arc qui serait compris sur la scène, en formerait plus du tiers ; tandis qu'à peine il en fait le quart dans les autres théâtres, excepté celui de la rue Faydeau.

Un orchestre avec trois banquettes, dont une divisée en stalles, comme elles devraient l'être toutes ; des baignoires, une première galerie qui ne suit que le contour de l'hémicycle ; deux rangs de loges en arrière, séparées par de légères colonnes ; une seconde galerie qui règne au-dessus de tout l'ordre intérieur ; un rang de troisièmes loges et un rang de loges du cintre : voilà ce qui compose la salle en hauteur.

Le décor intérieur, le plafond surtout, unit le goût à la simplicité. Peut-être les dames, qui ne sont pas toujours de l'avis des architectes, trouveront-elles que le ton bleu céleste de la tapisserie des loges, ne fait assez ressortir ni leur teint, ce qui est l'important, ni leur parure, ce qui l'est davantage. Le devant de la galerie doit être peint par un de nos artistes les plus distingués.

Il me semble que, sous le rapport de l'art, il y a un défaut dans cette décoration. Je le remarquerai avec franchise, parce que M. Rougevin a montré trop de talent pour ne pas savoir supporter les critiques. La première galerie, comme je l'ai dit, ne suit que l'hémicycle. Elle se termine, vis-à-vis de l'orchestre, par un raccordement en ligne courbe. Sans doute des considérations importantes, et dont je crois deviner quelques-unes, ont empêché de la porter jusques au mur du théâtre ; mais, d'un autre côté, pour éviter le mauvais effet qu'aurait fait cette coupure abrupte, on l'a continuée en apparence, en plaquant sur le mur, au-dessous des loges de l'orchestre, un relief qui la simule. Il en résulte, ces loges étant à la hauteur des autres, que la distance entre leurs accoudoirs et celui de

la galerie, qui ailleurs est rempli par les têtes des spectateurs, ne l'est point du tout ici, et que l'aspect que ce placage présente, est celui d'un balcon demeuré vide; ce qui est assurément la plus désagréable des illusions que l'on puisse trouver au théâtre.

D'après la disposition raccourcie de la salle, elle doit être sonore, et l'est effectivement. On entend parfaitement de toutes les parties, et l'on doit espérer que les chanteuses pourront nous charmer, si elles savent le faire, sans qu'au plaisir de les entendre, se joigne le sentiment pénible de savoir qu'elles se tuent par leurs efforts.

Une innovation qui fait beaucoup d'honneur aux talens des architectes, et encore plus, à mon avis, un désintéressement des entrepreneurs, c'est la suppression de l'avant-scène. C'était ce qu'on pouvait faire de plus avantageux pour l'art dramatique. Les uns et les autres méritent des éloges semblables pour la bonne disposition dés loges, qui seront peut-être les plus grandes et les plus commodes de Paris. La salle ne peut contenir, dit-on, que 1038 personnes. Dans un pareil espace, on aurait pu en placer douze cents, et il n'aurait fallu pour cela que les mettre mal à leur aise; chose dont beaucoup d'architectes s'embarrassent peu, et dont la plupart des administrateurs de spectacles s'embarrassent encore bien moins.

La Beaumelle.

On a joué, pour l'ouverture, *le Boulevard Bonne-Nouvelle*, prologue de MM. Moreau, Scribe et Mélesville; *une Visite à la Campagne*, et *la Maison en Loterie*, de Picard et Radet, mise en musique par A. Piccini.

Nous donnerons dans le prochain numéro une revue des ouvrages et des acteurs.



LES DÉESSES.

La déesse de la sagesse et celle des amours vivaient dans une désunion continuelle; toutes deux désiraient étendre leur domination sur le globe entier; mais celui qui sacrifiait à l'une, s'approchait rarement des autels de l'autre; il fallait d'abord qu'il fût las du culte de Vénus, avant qu'il se consacrât à celui de Minerve. Il se trouvait à peine quelques mortels qui partageassent également leurs offrandes. Néanmoins, la jalousie des deux déesses n'éclatait que rarement; elles craignaient d'offenser leur père Jupiter, dont le front redoutable s'obscurcissait à chacune de leurs contestations. D'un côté, Minerve était la fille de son cerveau, et pour de tels enfans, l'amour paternel est toujours extrêmement tendre; d'un autre côté, il avait aussi de grandes obligations à Vénus; elle lui procurait tant de douces heures, pendant lesquelles il oubliait sa majesté, et se dédommageait des nombreux soucis de la domination, comme le font, parmi nous, les dieux de la terre. Et quel exemple plus auguste pourraient-ils suivre, que celui de Jupiter! Le plus souvent donc la mésintelligence ne se faisait sentir que par des regards, des ironies, des allusions; en un mot, elle se bornait à cette petite guerre d'épingles, dans laquelle les dames se font quelquefois des blessures plus cruelles, que les hommes dans leurs combats les plus sanglans. La déesse de Cythère était celle qui s'y prenait le

mieux. Minerve était trop sérieuse, pour ne pas tomber bientôt du ton de la gaîté dans celui de la philosophie; et quand ses discours faisaient bâiller Apollon de manière à agiter le laurier qui ombrage son front; quand Bacchus, adossé négligemment contre une des colonnes de la salle des dieux, faisait retentir l'Olympe du bruit de ses bâillemens, et que l'aigle de Jupiter sommeillait sur la pointe du sceptre divin, l'insouciante Vénus se mettait tout à coup à folâtrer avec son fils, ou même elle se jetait sur son noir Vulcain, auquel elle prodignait tant de caresses et disait tant d'aimables folies, en appliquant sur ses joues des baisers d'ambroisie, que tout se ranimait aussitôt, et que personne ne faisait plus attention aux sages discours de Minerve. Souvent les dieux craignaient de rire aux éclats, en voyant la bonne foi avec laquelle le pauvre époux croyait sincères toutes ces flatteries, et tâchait d'y répondre par de maladroites gentillesses. Des scènes de ce genre étaient toujours très-désagréables pour Minerve; et trop souvent, prête à épancher sa vive amertume, elle eut besoin de se souvenir à temps qu'elle était la déesse de la sagesse. Chère enfant, chuchotait souvent Jupiter à l'oreille de sa fille, je pense qu'il te serait avantageux de vivre en bonne harmonie avec la déesse de Cythère. Minerve le savait bien elle même; mais elle avait été blessée d'une manière trop sensible; et la jalousie était devenue une plaie incurable de son cœur. Le monde entier semblait s'empresser de courir aux autels de Vénus; on lui offrait les premiers et les plus beaux fruits, tandis que Minerve ne recevait l'hommage que de ceux qui ne pouvaient plus se promettre les faveurs de Cypris; et la noble fille de Jupiter n'obtenait ainsi que des restes dédaignés par sa rivale. Autour des autels de l'une, on voyait des groupes nombreux de jeunes gens gracieux et de jeunes filles au doux sourire; la gaîté la plus vive animait ses solennités. Dans le sanctuaire de Minerve,

on ne voyait que des groupes rares et peu nombreux de vieillards sans force, et de matrones débiles, qui se traînaient péniblement au lieu des sacrifices, offraient de l'encens, et ne promettaient plus que peu de services à son empire. Rarement il s'y trouvait un jeune homme, plus rarement une jeune fille. Si, quelquefois, de dépit de ne pas être exaucé, un homme ou un adolescent passait de l'amour à la sagesse, c'était toujours d'une marche lente et incertaine, et portant plutôt ses regards en arrière qu'en avant; il était même rare qu'il ne se retournât pas à moitié chemin. Le sourire le plus fugitif de Vénus faisait disparaître le dépit de son cœur, et le lui ramenait avec une ardeur nouvelle. Même parmi les vieillards les plus flétris, il y en avait peu qui servissent Minerve du fond de leur cœur; la plupart imploraient ses faveurs, pour avoir du moins quelque chose, puisqu'enfin ils ne pouvaient avoir ce que, sans doute, ils auraient aimé davantage.

Un soir Minerve, à la lueur solitaire de la lune, venait de s'abaisser vers le plus cher de ses confidens, pour le favoriser de ses inspirations secrètes, et pour ouvrir son œil intellectuel à l'heureuse contemplation de la beauté morale : elle trouva sa place déjà occupée par la déesse de l'amour, et le sage dans la contemplation, plus heureuse encore, d'une beauté sensuelle. Ce nouveau triomphe de son ennemie était trop humiliant, pour que la déesse pût le dévorer en silence : elle poursuivit dès lors Vénus par les remarques les plus mortifiantes; et dans les occasions en apparence les moins naturelles, elle trouva moyen de se répandre en invectives amères. Jupiter, toujours occupé à maintenir la paix de l'Olympe, croyait arrêter Minerve dans ses emportemens, en lui lançant un regard terrible, et en fronçant ses redoutables sourcils; mais c'était en vain. Enfin, d'un ton plein d'humeur, il fit la remar-

que, qu'il croyait suffisante pour la déesse de la sagesse, que des plaisanteries de ce genre n'étaient pas convenables à une divinité. O Jupiter! s'écria alors Minerve, dis-moi donc ce qu'est une divinité? depuis longtemps mes idées sont confuses sur ce sujet. Il y en a dont les temples s'élèvent jusqu'aux nues, dont les images voient les nations prosternées à leurs pieds, et auxquelles cependant il manque la première marque distinctive de la divinité. Un regard significatif jeté sur la déesse de l'amour, mit celle-ci dans l'obligation de répondre. La première marque de la divinité, dit-elle; je n'ai jamais réfléchi sérieusement sur cet objet; quelle est-elle cette marque? — Comment! quelle est-elle? répond brusquement Minerve : lorsque l'homme demande *qui suis-je?* il maintient par-là sa prérogative sur l'insecte; mais lorsqu'une déesse fait cette question, elle s'abaisse jusqu'à l'humanité : c'est la bienfaisance qui est cette marque distinctive; c'est la sollicitude pour le salut des mortels que nous gouvernons. — Quelle est la divinité à laquelle manque cette marque distinctive? M'est-il permis de le demander? — Sans doute, une demande indiscrète mérite une réponse humiliante : cette divinité, c'est vous. — Moi, dit Vénus en souriant, et regardant autour d'elle avec l'assurance d'une conscience pure. — Et qui donc, si ce n'est vous? Lorsque la voix de la désolation, qui s'élève jusqu'à l'Olympe, surpasse tellement la voix de l'allégresse, que Jupiter ne peut trouver le repos dans les parties les plus écartées de la demeure des dieux, et qu'il cherche le ciel jusque dans le ciel même : qui donc en est la cause, si ce n'est vous? C'est la voix de ceux que vous rendez malheureux. — Quelle idée avez-vous des soupirs des amans? Croyez-moi, dans les sons les plus plaintifs d'un *adagio*, il y a souvent une volupté plus profondément sentie que dans le plus brillant *allegro*. Moi, faire des malheureux! ah! demandez à mes amis les poëtes. —

Vos amis les poëtes, que vous dirai-je, sont des poëtes. Pauvre Apollon! dit Vénus à demi-voix, l'artifice que vous employez ici n'est pas heureux. Lorsque les nobles et sublimes inspirations d'Apollon élèvent les poëtes au-dessus d'eux-mêmes, leurs chants alors célèbrent les dieux, les héros et les sages; mais les chantres de l'amour sont aussi ceux du vin, et puisent leurs inspirations dans la coupe de Bacchus. Ah! s'écria l'insouciant Bacchus, en tendant sa coupe à Ganimède pour la remplir de nouveau. Mais Vénus se leva, et courut près de Jupiter. Cher père! dit-elle avec cette grâce aimable qui dissipe tous les chagrins et fait envoler toutes les inquiétudes, et elle se mit à lui caresser les joues, de manière à faire disparaître toutes les rides de son front, et à ce que la sérieuse Junon commença á brûler d'une ardeur jalouse. Cher père! répéta-t-elle, tu dois le savoir; tu me connais: est-il vrai que je fasse des malheureux? L'embarras du souverain des dieux était extrême comme la fureur de Junon; car, quelqu'ennemie qu'elle fût des égaremens de son époux, elle haïssait toutes les allusions qu'on pouvait y faire, à moins qu'elles ne vinssent d'elle-même, sous les rideaux sombres et muets de ses sanctuaires les plus reculés. Mais, dit enfin le père des dieux, apres quelques instans d'hésitation, à quoi bon, mes enfans, vos dissensions continuelles! Si la bienfaisance, comme le dit très-bien Minerve, est la marque distinctive de la divinité, vous n'avez qu'à vous réconcilier pour devenir toutes les deux des divinités parfaites. Apollon vous l'a conseillé tant de fois! et moi je vous l'ai si souvent ordonné! Faites ensemble une alliance éternelle, et les mortels ne seront plus obligés de passer le Cocyte pour arriver à l'Élysée; il fleurira pour eux sur les deux rives. Toi, Minerve, tu es beaucoup trop sévère; et toi, Vénus, beaucoup trop légère. Trop sévère! s'écria Minerve. Aussitôt elle pria Junon de lui céder Iris pour quelques momens; ce qui lui fut accordé. Minerve lui

parla à l'oreille, et Iris s'élança vers la terre sur son arc bigarré. Je consens volontiers, ô Jupiter! ajouta la déesse de la sagesse, à cette alliance éternelle que tu me proposes; mais un peu de patience, et tu vas juger toi-même.

Après quelques instans, Iris revint, amenant avec elle une créature qui mit tout le ciel dans un étonnement extrême. Ce n'était plus un homme, ce n'en était plus qu'une vaine image. C'était un vieillard débile, pâle, tremblant, mais encore dans les années de la jeunesse. Ses yeux, dans lesquels ne brillait plus la dernière étincelle, étaient enfoncés dans leurs sombres orbites; son dos était courbé et voûté, et sa voix éteinte comme celle de Nestor. Voyez, voyez, s'écria alors Minerve; contemplez la joie, la félicité avec lesquelles la déesse de Cythère récompense ses adorateurs; et le globe de la terre est couvert de semblables infortunés! Vous la croyez la déesse de la vie, vous vous trompez; elle a formé un pacte avec les dieux de la mort, et quand les Parques inexorables, bien moins cruelles qu'elles, ont à peine achevé à moitié le fil de la vie, c'est elle qui, les ciseaux funestes en main, vient le couper en souriant. Les dieux et les déesses, car tous ont à cœur le salut des mortels, furent indignés à cet aspect. Jupiter secoua la tête, de manière à faire trembler les voûtes du palais céleste. Pas une bouche qui ne murmurât le blâme; et le terrible Mars lui-même, dans sa fureur, invoqua les fleuves de l'enfer. Pendant ce temps, la déesse de Cythère était restée immobile; à peine osait-elle lever un œil timide, qui semblait implorer le pardon. Mais déjà secrètement, et aussitôt qu'elle eut deviné les intentions de Minerve, elle avait fait un signe à Mercure, que celui-ci comprit: il s'empressa d'obéir, comme s'il venait du souverain des dieux. C'était une chose admirable. Mais l'Olympe tout entier était aux ordres de la déesse au doux sourire; elle y avait plus d'empire que Jupiter lui-même. Tous l'aimaient et cherchaient à lui faire plaisir: les dieux ou-

vertement, et les déesses en secret. Minerve avait repris la parole, et, dans une dissertation profonde, elle démontrait ce qu'étaient la vraie joie et la vraie félicité, et elle prouvait, par les raisonnemens les plus solides, que tout ce que la déesse de l'amour offre aux mortels, ne sont que des biens apparens, des jouissances vaines, périssables, insensées.

Ici Mercure revint. Un nouveau spectre! s'écrièrent les dieux; n'avions-nous pas déjà trop de la vue de l'un? Débarrassez-nous-en bien vîte; voulez-vous donc changer l'Olympe en Tartare? O Mercure! balbutia Vénus, comme si elle ne pouvait plus long-temps supporter sa honte. Et toi aussi, Mercure! Comment! répondit-il; que vous fait à vous ce squelette? Soyez honteuse, si vous le voulez, du premier, mais que Minerve le soit de celui-ci! Minerve! s'écria Vénus, et toute sa sérénité revint; tandis que la déesse de la sagesse sentit la parole expirer sur ses lèvres. Mais, oui vraiment, ce n'est pas là un amant, c'est un sage! Pauvre créature, laisse-moi te regarder. Tu peux à peine tenir les yeux ouverts; est-il possible que tu sois ébloui par cette lumière des cieux, si pure, si douce, si aimable? L'organe de ta vue est-il donc tellement affaibli? Oh! oui, déesse, s'écria le sage; et celui de l'ouïe, bien plus encore, parle-moi doucement, car ta voix retentit à mes oreilles comme le tonnerre de Jupiter. — Se peut-il! et cependant ma voix, au jugement de tous les dieux, est la plus douce de l'Olympe. Tu trembles, tu frémis; ne sens-tu donc pas l'influence de ce doux, de cet éternel printemps? — Comment le pourrais-je, déesse? Le suc échauffant de la vie est desséché dans chacun de mes organes. Inconcevable faiblesse! donne-lui donc une coupe de vin, Ganimède. — Oh! non, déesse; à la force d'un instant succéderait une faiblesse d'autant plus mortelle. — Eh bien! dit Vénus, en s'adressant à Minerve, plongée dans une profonde confusion, ces traits, et ceux-ci; cette pâleur, et celle-ci; cette faiblesse,

et cette faiblesse..... Est-ce ma faute, s'écria Minerve, si cet insensé s'est comblé outre-mesure de mes bienfaits? Est-ce la mienne, répartit Vénus, si celui-là n'a connu aucune borne dans la jouissance des miens? Impudente comparaison! dit Minerve. — Pourquoi cela? Après tout, celui qui s'est consacré à mon culte s'est efforcé de parvenir au but le plus noble; il a cherché à former les hommes à la sagesse et à la vertu. — Et le mien à former les hommes mêmes que celui-ci...... Une indignation subite éclata à ces mots dans l'Olympe, et interrompit Vénus. Toutes les divinités féminines, jusqu'à la vieille Cérès, cachèrent leur figure de leurs mains, et murmurèrent des paroles de dépit sur l'imprudence de leur sœur. Jupiter ordonna à Mercure de faire sortir les deux spectres dont la présence troublait pour lui la joie du séjour céleste. Conduis-les tout droit au Styx, lui dit-il; Pluton les prendra sûrement pour des ombres. Alors il adressa le discours suivant aux deux ennemies: Vous voyez ici les suites de votre désunion, et quels sont les fruits de votre amour d'une domination exclusive. Nous tous, nous ne devrions n'avoir qu'un seul temple et un seul autel; car l'homme n'est pas créé exclusivement ni pour les voluptés de l'esprit, ni pour celles du corps; l'excès dans les unes et dans les autres plongent également dans l'infortune, et, de même que l'homme physique ne saurait exister sans tous nos bienfaits réunis, sans mon Æther, sans tes nuages, ô Junon! sans tes ondes, Neptune! sans tes gerbes, Cérès! sans tes flammes, Vulcain! — Et sans mon vin! interrompit Bacchus en soulevant sa coupe; — de même aussi l'homme intellectuel et moral, sans tous vos dons réunis, sans ta sagesse, Minerve! sans ton influence, Vénus! sans tes muses, Apollon! ne pourrait parvenir à aucune perfection.....

Cher lecteur, jugez de mon embarras: à l'instant où je copiais pour toi une des plus excellentes dissertations phi-

losophiques que Mercure ait tirée, pour moi, des archives du ciel, un zéphir passe soudain à travers mon bocage solitaire, et enlève ces légers feuillets. Contente-toi donc de ce que tu as, et prends patience, jusqu'à ce que je retrouve ce que j'ai perdu, car je suis en ce moment à les chercher.

Traduit de l'allemand de ENGEL.

CLIMATOLOGIE.

CLIMAT DE PARIS.

Résumé hebdomadaire des observations météorologiques faites à l'Observatoire royal, du dimanche 17 *décembre* 1820, *au samedi* 23 *inclusivement.*

Température la plus élevée, 9° $^{\circ}/_{10}$, échelle de Réaumur, le 21. *La plus basse*, 3° $^{\circ}/_{10}$ au-dessous de 0, le 18.—*Température moyenne*, 6° $^{2}/_{10}$. Anniversaire de cette température, 9° $^{\circ}/_{10}$. — *Pression moyenne de l'atmosphère*, déterminée à l'aide du baromètre, 28 pouces 00 lignes (758 millièmes), répondant à 0° de la nouvelle graduation ou à *temps mixte*, et à *variable* de la graduation ordinaire. — *Vent*, ayant dominé, celui d'ouest. — *Hauteur de la Seine*, à Paris, à l'époque du samedi 23, 1 mètre 69 cent. au-dessus des plus basses eaux de 1719 (décroissante, navigable). — Jours de *Pluie*, 4.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Les Jeunes Voyageurs, ou *Lettres sur la France*, en prose et en vers, ornées de quatre-vingt-huit gravures offrant la carte générale de France, les cartes particulières des départemens, les productions du sol et de l'industrie, les curiosités naturelles, les noms des hommes célèbres, etc.; par L. N. A***. et C. T**. Six vol. in-18 imprimés sur papier grand-raisin. Prix : papier fin, pour Paris, 30 fr.; par la poste, 33 fr.; vélin sup. sat., pour Paris, 60 fr.; par

la poste, 63 fr. A Paris, chez Lelong, libraire-éditeur, Palais-Royal, galeries de bois, n°. 233.

En paraissant à la fin de décembre, ce joli ouvrage rappelle nécessairement l'époque où il est indispensable d'offrir à ceux qui n'ont besoin de rien, un peu plus peut-être qu'on ne donnerait dans d'autres momens à ceux qui manquent de tout. Du moins, ce sont réellement ici des étrennes littéraires; les gravures mêmes sont instructives; et les cartes, bien que sur une petite échelle, ont presque toujours autant d'exactitude que de netteté.

— *Hommage aux Demoiselles*; rédigé par Mme. Dufrenoy. Un vol. in-8°. orné de jolies gravures en taille-douce.

On trouve dans ce recueil de charmantes poésies légères et des morceaux de prose distingués, parmi lesquels on remarque *les Filets et les Cages*, conseils donnés aux demoiselles, par M. A. Jay; deux traductions de Klopstock, par M. Camille Jordan; une nouvelle, par M. le comte de Ségur; et des pensées morales traduites de divers auteurs grecs. La plus grande sévérité a présidé au choix des matières que renferme l'*Hommage aux Demoiselles*. Les gravures sont exécutées par les premiers artistes de la capitale, et la reliure offre l'élégance qu'on retrouve dans tout ce qui sort des mains de M. Lefuel.

— *Almanach dédié aux Dames, pour* 1821. Un vol. in-18 orné de jolies gravures en taille-douce.

Ce charmant ouvrage est exécuté avec le même goût et la même perfection que dans les années précédentes.

— *Almanach des Muses, pour* 1821. Cinquante-septième année. Un vol. in-12. Prix : 1 fr. 80 c.

Nous en rendrons compte.

Ces trois almanachs se trouvent chez Lefuel, rue Saint-Jacques, n°. 54, et chez les principaux libraires de Paris.

— *Louis XIV vengé de ses détracteurs*; ode par T. H. Prix : 50 c. A Paris, chez Chaumerot, libraire, au Palais-Royal.

— *Conseils à mon amie sur l'éducation physique et morale des enfans*; par Mme. Fabre-d'Olivet. Un vol. in-12. Prix : 3 fr. Chez Delaunay, Eymery et Bossange, libraires.

Nota. Tous les Ouvrages annoncés ci-dessus se trouvent chez Eymery, libraire de *la Minerve littéraire*, rue Mazarine, N°. 30.

Imprimerie d'Ant. Bailleul, rue Thibautodé, n°. 8.

LA MINERVE LITTÉRAIRE.



LA DÉLIVRANCE D'ARGOS,

ODE.

Une femme autrefois, émule de Tyrthée,
D'une héroïque ardeur comme lui transportée,
Vengea, la lyre en main, les citoyens d'Argos.
D'une jeune beauté leur salut fut l'ouvrage;
Et son noble courage
S'égala dans la Grèce à celui des héros.

Un bruit d'armes s'entend; des légions guerrières
De la faible Mycène ont rompu les barrières.
L'Inachus s'est troublé, le sang rougit ses eaux:
Déjà des assaillans les progrès sont rapides;
Et les vieux Pélopides
Gémissent sourdement au fond de leurs tombeaux.

Toi qu'énorgueillissait ta haute destinée,
Ville d'Agamemnon, ô ville infortunée!
Tes pâles combattans ont fui de toutes parts;
L'ombre du Roi des rois, dont tu gardes la cendre,
Ne peut plus te défendre,
Et tes dieux protecteurs vont quitter tes remparts.

C'est Sparte qui t'assiége ; où sera ton asile ?
Mais le ciel tout à coup suscitant Télésille,
Elle accourt, et gémit de honte et de douleur.
La fille d'Apollon, tout au Dieu qui l'inspire,
Prend le glaive et la lyre,
Et d'Argos, par ses chants, ranime la valeur.

« Eh quoi! de leurs aïeux oubliant la vaillance,
» Ces soldats effrayés abandonnent leur lance,
» Et leur indigne fuite a trompé tous nos vœux!
» Mes compagnes, venez; osez suivre ma trace,
» Revêtir la cuirasse,
» Et qu'un casque guerrier presse vos blonds cheveux.

» Vénus n'est pas toujours déesse par ses charmes;
» A Sparte elle est guerrière : on lui donne des armes :
» La compagne de Mars doit en suivre le sort.
» Sexe timide et fier que souvent l'homme outrage,
» Il te doit son courage;
» Ton bras est moins nerveux, mais ton cœur est plus fort.

» Aux drapeaux étrangers renvoyons l'épouvante;
» Du magnanime Hercule en vain Sparte se vante;
» Pélops de Jupiter est issu comme lui.
» Quand les Grecs d'Ilion préparaient la conquête,
» Nous marchions à leur tête,
» Et de Sparte elle-même Argos était l'appui.

» Argiens, que ma voix à l'honneur vous rappelle;
» Serrez, pressez les rangs, que le glaive étincelle;
» Que d'intrépides mains poussent les javelots.
» Mon luth ne dira plus que l'hymne de la guerre
» Jusqu'au jour où la terre
» Du sang des ennemis aura bu tous les flots.

» Les Muses que je sers n'ont point un cœur barbare.
» Aux lieux où l'Inachus paisiblement s'égare,
» Je modulais des vers aussi doux que ses bords.
» Les maux de ma patrie ont soulevé mon ame.
» Et le dieu qui m'enflamme
» D'un courroux inconnu vient remplir mes accords.

» O poétiques monts, remparts de ma patrie!
» Fontaines! bois sacrés! chers à la rêverie;

» Douce Argos! loin de toi dois-je fuir pour jamais?
» Les dieux souffriront-ils qu'un vainqueur vous profane!
» Apollon et Diane,
» Armés de traits vengeurs, veillent sur vos sommets.

» Je le vois, ma prière est vers eux parvenue,
» Et leur arc redoutable a brillé dans la nue.
» Ils donnent le signal, ils marchent devant nous.
» Marchons, ne craignons plus les descendans d'Hercule :
» Déjà Sparte recule,
» Et ses fils effrayés expirent sous nos coups.

» Non, jamais l'Eurotas ne me verra captive;
» Il ne m'entendra point, sur ma lyre plaintive,
» Réjouir ses échos du bruit de nos revers.
» Non; qu'aux champs de l'honneur Télésille succombe!
» Qu'on grave sur sa tombe :
» Elle aima mieux la mort que l'opprobre des fers! »

C'est ainsi que chantait la prêtresse inspirée.
Elle triomphe; Argos est bientôt délivrée.
Sa voix bénit des dieux le secours immortel.
Son sexe eut dans ce jour l'honneur de la victoire;
Et pour garder sa gloire
A Vénus triomphante on bâtit un autel.



PORTRAIT DU CARDINAL DE RICHELIEU.

Armand du Plessis (1), cardinal de Richelieu, qui gouverna la France, ou plutôt qui y régna sous le nom de

(1) Armand du Plessis, cardinal de Richelieu, premier ministre de Louis XIII, Roi de France, né à Paris le 5 septembre 1585, mort le 4 décembre 1642.

Louis XIII, fut, de tous les ministres célèbres, le plus admiré et le plus haï. La froide postérité même hésite encore sur le jugement qu'elle doit en porter. Mais, pour être équitable, il faut, en prononçant ses arrêts sur les hommes d'état, faire une part suffisante de leurs actions brillantes à la fortune, et de leurs actions blâmables à leur siècle.

Richelieu naquit dans un temps où les lumières combattaient encore les ténèbres, où la force tenait lieu de droit, et les préjugés de principes. La France était déchirée par l'esprit de faction politique et d'intolérance religieuse. Les calvinistes se montraient républicains, les catholiques persécuteurs; les juges vendaient la justice : aussi le Roi Henri IV leur rappelait *que souvent, dans sa jeunesse, il avait été forcé de boursiller pour l'obtenir*. Les seigneurs remplissaient la cour d'intrigues galantes, de mouvemens séditieux, de conspirations criminelles; les laïcs s'emparaient des bénéfices; les nobles, les gouverneurs de provinces pillaient le trésor, opprimaient le peuple, souillaient leur honneur par des parjures, par des assassinats, et croyaient s'en laver par des duels.

Les femmes et les guerriers jugeaient les dogmes religieux; les moines conduisaient les intrigues; les prêtres endossaient la cuirasse; les cardinaux commandaient les armées; la discorde régnait dans la famille royale comme dans l'état. Le frère conjurait contre le frère, la mère combattait le fils, le fils exilait sa mère; et le gouvernement, livré aux favoris, voyait au dedans la misère, la guerre civile, l'anarchie, et au dehors, l'Autriche dominante, prête à fonder en Europe une monarchie universelle.

Le bonheur et la gloire de la nation avaient disparu comme un songe, depuis que Henri-le-Grand était mort sous le poignard d'un français dirigé par le fanatisme, et payé par l'ambition étrangère. Tous les vastes desseins de

ce monarque semblaient descendus avec lui dans la tombe : la France se trouvait au bord de sa ruine. Alors parut un homme doué d'un esprit actif, d'un génie profond, d'un caractère inébranlable; par lui la France se releva glorieuse sur ses débris, la victoire revint sous ses enseignes, l'Europe reconnut sa prééminence; par lui, la guerre civile cessa, l'ordre se rétablit, les factions furent comprimées, les grands tremblèrent, la couronne reprit son autorité, la tyrannie féodale disparut : cet homme fut Richelieu.

Il triompha de ses rivaux, des ennemis de la France, des hérétiques, du clergé, des favoris et de la cour : le peuple respira. Mais malheureusement ce ministre, si digne d'éloges par la grandeur de son but, n'employa souvent, pour y atteindre, que la perfidie, la violence et la cruauté.

Il abaissa la tyrannie des grands, mais pour fonder celle du ministère. Incapable de concevoir aucune idée de liberté, il éleva fort haut le trône, mais sans lui donner pour base aucune institution solide; de sorte qu'en renversant le vieux système féodal sans le remplacer par une forme régulière de gouvernement, il laissa le peuple sans garantie, le pouvoir sans frein, sans soutien, et menacé, dans l'avenir, d'une effroyable chute par des révolutions qu'il ne prévit pas, et dont il fut la première cause.

Armand du Plessis reçut le jour à Paris, le 5 septembre 1585, au sein d'une famille noble. Son éducation fut soignée. On le destinait à l'état ecclésiastique; il fit ses études en Sorbonne. Dans sa jeunesse, on vantait la finesse et la souplesse de son esprit, dont bientôt on admira la force.

Il porta d'abord le nom d'*abbé du Chillon*. Si, dans la suite, son génie fit sa gloire, il dut le commencement de sa fortune aux femmes. *Galigaï, maréchale d'Ancre*, et la marquise *de Guercheville* le placèrent près de *Marie de Médicis*. Cette Reine le nomma surintendant de ses

finances, lui donna sa confiance, et obtint pour lui l'évêché de *Luçon.*

Il partit pour Rome, trompa le pape sur son âge, fut sacré, et demanda ensuite l'absolution de ce premier mensonge au souverain pontife, qui dès lors put facilement prédire que la sincérité ne serait pas la règle de sa politique.

La chute du maréchal d'Ancre, le supplice de sa femme, la rupture de la reine Médicis avec son fils, firent éprouver à l'ambitieux évêque, dans le commencement de sa carrière, les disgraces qui terminent si souvent celle des hommes d'état.

Marie, éloignée de la cour, leva une armée en Anjou, et le duc d'Epernon commença pour elle la guerre contre son Roi.

La mère et le fils se fatiguèrent promptement d'une lutte qui scandalisait le peuple, et compromettait l'autorité du trône. L'adroit évêque de Luçon, négocia et conclut facilement entr'eux la paix que tous deux désiraient également: le chapeau de cardinal fut sa récompense. Les rebelles obtinrent des grâces; le fier d'Epernon seul posa les armes sans rien demander.

Le Roi avait un nouveau favori, *le duc de Luynes:* le cardinal trouva le moyen de se concilier son amitié, et de marier sa nièce *Vignerot* au neveu de son nouveau protecteur, appelé alors *Combalet,* et qui depuis se nomma duc d'Aiguillon.

La faveur royale tenait lieu de tout mérite au duc de Luynes. Prodigue, vain, faible, présomptueux, décoré de l'épée de connétable, sans avoir jamais fait briller la sienne, il ressuscita les troubles civils, entraîna son maître dans une guerre aussi impolitique qu'injuste contre les protestans, la conduisit avec ineptie, se fit battre à Montauban, rehaussa par ses fautes la renommée des chefs calvinistes, *Rohan, Soubise* et *Laforce,* et donna aux

Rochellois l'espoir de conquérir, comme les Hollandais, leur indépendance, en fondant une nouvelle république : enfin, dénué de soldats, dépourvu d'argent, forcé de négocier au lieu de combattre, il conclut une paix honteuse, que les rebelles vendirent chèrement; car, dans ces temps de faction, la rébellion était un moyen de fortune, et la soumission un trafic.

Heureusement la mort, en frappant ce favori, sauva le Roi et la France d'une décadence rapide, et d'une ruine inévitable. La reine-mère crut alors remonter au pouvoir en y élevant Richelieu.

Le Roi n'aimait ni le caractère impérieux du cardinal, ni ses mœurs licencieuses : les siennes étaient sévères. Richelieu, mêlant la galanterie à la politique, portant tour à tour la pourpre et l'habit laïque, la barrette et le plumet, écrivant des mandemens religieux et des billets d'amour, adressant même ses vœux indiscrets à l'épouse de son Roi, s'amusant enfin à soutenir chez sa nièce des *thèses* amoureuses dans des formes théologiques, choquait le caractère grave et austère du monarque.

Long-temps Marie ne put vaincre cette répugnance ; mais enfin elle l'emporta par sa persistance et par l'adresse de Richelieu.

Ce cardinal, aussi ambitieux, aussi dissimulé que *Sixte-Quint*, se para, comme lui, d'une fausse modestie, parut reculer devant la grandeur qu'il désirait, feignit d'être malade, pour rassurer ses rivaux, et dégoûté du monde, pour le gouverner. Enfin, entré au conseil, il s'y montra d'abord rarement, s'avança peu à peu sous la protection du surintendant La Vieuville ; mais bientôt, renversant son protecteur, il l'accusa de dilapidation, et le jeta dans les fers peu de temps après lui avoir juré sur l'hostie une amitié éternelle.

Ainsi, cet homme, naguère disgracié, et dont à peine le Roi pouvait supporter la vue, devint en peu de mois surin-

tendant-général de la navigation et du commerce, généralissime des armées, premier ministre et maître de l'état.

La ruse l'avait élevé à ce poste éminent, la force l'y soutint; et dès que les rênes du gouvernement furent entre ses mains, se montrant soudain tout entier, il domina la cour, effraya les factieux, et surprit l'Europe par la fermeté de son caractère.

L'Autriche voulait s'emparer de la Valteline; Richelieu s'y opposa; et comme l'ambassadeur de France à Rome, *Marquemont,* lui représentait les difficultés de cette entreprise, il lui écrivit cette lettre fameuse qui, tout à la fois, peignait le nouveau ministre, effaçait le passé, et prédisait l'avenir : *Le Roi,* dit-il, *a changé de conseil, et le ministère de maximes; on enverra dans la Valteline une armée qui rendra le Pape moins incertain, et les Espagnols plus traitables.*

Les grands ministres sont rares, parce que peu d'hommes réunissent deux qualités qui semblent incompatibles; l'art de plaire à la cour, pour arriver à la fortune, et le courage de lui déplaire, pour conserver son autorité. Rien n'est plus commun que de voir un favori devenir ministre; mais sa chute est inévitable, si, dès qu'il est ministre, il continue à se conduire en favori.

Richelieu se montra aussi ferme pour se maintenir, qu'il avait paru souple pour arriver; et tous ceux qui avaient cru en faire l'instrument de leur ambition, s'aperçurent bientôt qu'ils s'étaient donné un maître.

Il ne pardonna aux deux reines, ni le mépris que l'une faisait de son amour, ni l'empire que l'autre prétendait exercer sur lui: il ne fut ni intimidé par leur rang, ni touché de leurs bienfaits. Réglant ses sentimens sur ses intérêts, son amitié ne fut jamais que le prix de l'obéissance qu'il exigeait; et, sans crainte comme sans relâche, sa haine écarta, trompa ou écrasa tout ce qui lui résistait.

Trois ministres puissans brillèrent de son temps en Eu-

rope : c'étaient Olivarès en Espagne, Buckingham en Angleterre, Oxenstiern en Suède. Il brava le premier, se joua du second, et fit servir le troisième à ses projets.

L'Autriche, depuis long-temps, profitait de la faiblesse de la France, de ses dissensions, du fanatisme religieux et des trésors de l'Amérique, pour dominer l'Europe. Maîtresse des Espagnes, des Indes, des Pays-Bas, de la Franche-Comté, des deux-tiers de l'Allemagne, et d'une partie de l'Italie, elle aspirait à la monarchie universelle. Henri IV avait péri au moment où il voulait, de concert avec l'Angleterre, la Suède et les princes protestans d'Allemagne, attaquer et resserrer dans de justes limites ce colosse formidable, dont on redoutait également le pouvoir, les intrigues, les armes et les poignards.

Richelieu osa ressusciter ce vaste projet, et sut habilement se servir, pour l'exécuter, du courage français et de l'épée de Gustave-Adolphe.

Aussi rusé qu'audacieux, il étendit et mêla tellement les fils de sa politique, qu'il enchaîna son roi lui-même, et que ce prince, qui le haïssait, n'osa jamais renvoyer son ministre, parce que seul il pouvait le tirer avec honneur des entreprises hasardeuses où il l'avait entraîné.

En dépit des efforts de Rome et de Madrid, Richelieu, unissant deux puissances rivales, maria la fille d'Henri IV au prince Charles d'Angleterre. Le cardinal comprit qu'avant de montrer la France puissante au dehors, il fallait la rendre tranquille au dedans. Mais ce que lui seul pouvait concevoir et oser, c'était de subjuguer les protestans en France, tandis qu'il projetait de les armer dans l'Allemagne en sa faveur : son génie impérieux le voulut et réussit.

La Rochelle, foyer du parti des calvinistes, et centre de leurs forces, devenait une république puissante par ses flottes, dangereuse par sa position, redoutable par ses alliances, et surtout par le talent de ses grands capitaines,

des Rohan, des Soubise, des Laforce qui la défendaient. Le cardinal y conduisit le Roi et l'assiégea.

Triomphant, par son adresse, de la haine d'Olivarès, il sut forcer l'Espagne à le secourir et à sacrifier, dans cette circonstance la politique à la religion. Les Anglais se déclarèrent protecteurs de La Rochelle. Richelieu leur opposa l'amour romanesque de Buckingham pour la reine Anne. Un mot de cette princesse enchaîna l'amiral, et rendit sa flotte immobile.

L'intrépidité seule des assiégés retarda la victoire. L'Océan les défendait. Richelieu entreprit de le dompter : imitant Alexandre à Tyr, on le vit, *Quinte-Curce* à la main, élever à grands frais une digue que la mer renversa deux fois, mais qui finit par en triompher.

Après un an de résistance et de combats sanglans, La Rochelle se rendit. *Je l'ai conquise*, dit alors Richelieu, *malgré trois rois : celui d'Espagne, qui m'a retiré ses troupes ; celui d'Angleterre, qui en envoyait contre moi; et celui de France, que les courtisans avaient prévenu contre cette entreprise.*

Le cardinal, vainqueur, marcha dès-lors ouvertement à son unique but, l'autorité absolue. Il enleva aux réformés leurs places de sureté, et s'en fit donner à lui-même d'importantes, s'entourant de gardes, précédant les princes, habitant un palais ; il se décora du titre d'amiral, enlevé à Montmorency ; des finances, dont il avait dépouillé La Vieuville ; régla les affaires extérieures, commanda les armées, fit marcher sous lui les maréchaux, et remplit les fonctions de connétable.

Il n'attendait qu'un prétexte pour faire éclater au dehors ses projets ambitieux. L'Autriche le lui donna : l'empereur refusait au duc de Nevers l'investiture de Mantoue; il lui déclara la guerre, et partit pour prendre le commandement de l'armée.

Le roi ordonna qu'on obéît à ce ministre comme à lui-

même. Bientôt on le vit entrer en Savoie, suivi de deux maréchaux de France. Une riche épée était suspendue à la ceinture de ce *prince de l'église*; un panache flottant ornait sa tête; une cuirasse verte couvrait son habit brodé d'or, et deux pages portaient son casque et ses gantelets.

Ce fut dans ce temps qu'ayant envoyé complimenter le duc d'Epernon, son page trouva le vieux guerrier agenouillé dans son oratoire, et disant dévotement ses prières. *Fais bien remarquer à ton maître*, dit le duc au page, *que je fais son métier tandis qu'il fait le mien.*

Le prêtre général excita d'abord les railleries des soldats; il n'y répondit qu'en se montrant aussi brave qu'eux; et bientôt les éloges succédèrent aux sarcasmes. En peu de temps, Pignerol fut pris, Cazal délivré, la Savoie conquise.

Mais au moment où la gloire élevait si haut Richelieu, la fortune, par un caprice, faillit à le renverser. Louis XIII, malade à Lyon, entouré de courtisans ennemis du cardinal, et pressé surtout par la reine-mère qui haïssait alors autant Richelieu qu'elle l'avait aimé, leur promit sa disgrâce.

De retour à Paris, le cardinal apprend que ses rivaux triomphent, que sa ruine est jurée, que sa lettre de renvoi s'expédie. Il se croit perdu, et veut se retirer au Havre. Le cardinal Lavalette, son ami, et le capucin Joseph, son confident, réveillent son courage, et lui conseillent un dernier effort. Richelieu court à Versailles (1), entre chez le roi et reprend son ascendant. Ce prince, qui le renvoyait par crainte, le garda par faiblesse; et ses ennemis, qui triomphaient de sa chute, se virent tous livrés à sa vengeance. Ce jour de mécompte reçut et conserva le nom de *Journée des Dupes*.

La vengeance du ministre fut terrible; il livra aux tri-

(1) Versailles n'était alors qu'un rendez-vous de chasse.

bunaux le garde-des-sceaux Marillac, et le maréchal son frère : l'un mourut en prison, l'autre sur l'échafaud.

Gaston d'Orléans, frère du roi, ne pouvant supporter le joug de Richelieu, se retira en Lorraine ; et le cardinal, sans respect pour l'héritier du trône, le fit déclarer criminel de lèse-majesté. Enfin, oubliant les bienfaits, ne se souvenant que des injures, et poussant l'ingratitude jusqu'à la cruauté, il fit arrêter Marie de Médicis, et l'exila. Cette reine, détrônée, mourut, à Cologne, de chagrin et de misère.

La tyrannie la plus violente sent toujours la nécessité de voiler ses noirs desseins sous des formes légales. Richelieu créa une chambre de justice ou plutôt de vengeance, qui condamna au supplice, sur les plus légers prétextes, tous les partisans de la Reine et de Gaston.

On vit alors les places publiques hérissées de nombreux poteaux, chargés de l'effigie de ces infortunés : la seule imprudence de dire que le Roi n'avait pas long-temps à vivre, envoyait une foule de gens à la mort.

Les prisons devinrent la demeure des hommes les plus illustres : Vincennes vit enfermer dans ses murs deux fils d'Henri IV, César de Vendôme et le Grand-Prieur. Talleyrand-Chalais et le maréchal d'Ornano furent condamnés comme coupables d'avoir voulu faire déclarer Louis XIII impuissant, pour donner la couronne à son frère. Les services du maréchal Bassompière ne purent le sauver de la prison.

La France, ainsi foulée, abaissée et opprimée au dedans, devenait, dans le même temps, brillante et puissante au dehors. Richelieu la fortifia par l'alliance de la Savoie et de la Bavière. Un léger subside de douze cent mille francs arma Gustave Adolphe. L'empereur Ferdinand II, dont les armes s'étendaient déjà jusqu'à la mer du Nord, fut arrêté dans sa course par les Suédois, par les Français. Les princes d'Allemagne reprirent leur indépendance, et

l'Autriche vit sa puissance minée par cette guerre de trente ans, que lui suscita le cardinal.

Le gouvernement anglais perdit son influence pour avoir dédaigné Richelieu. Ce ministre envoya un prêtre en Ecosse pour y fomenter des troubles, et jeta dans la Grande-Bretagne les semences de la révolution, qui depuis ensanglanta et renversa le trône. *Le roi Charles apprendra*, disait le cardinal, *qu'il est dangereux de me mépriser.*

Il était cependant impossible de braver tant d'ennemis, sans qu'aucun d'eux tentât de se venger. Le duc de Montmorency, soutenu par le frère du Roi, leva l'étendard de la révolte, et forma une armée dans le Languedoc. Richelieu marcha contre lui. Le faible Gaston abandonna son ami ; Montmorency, trahi, combattit avec courage, mais sans espoir et sans succès : il fut pris, jugé et condamné. Deux ans auparavant, vainqueur à la bataille de Vegliano, il avait reçu pour récompense ces mots tracés par la main de Louis XIII : *Je me sens obligé envers vous, autant qu'un Roi le puisse être.* Le même prince fit tomber sa tête sur un échafaud.

Richelieu, sans donner la liberté au peuple, précipitait les grands, et même les princes, dans la servitude. Le duc d'Orléans épousa Marguerite de Lorraine. Le pape confirma ce mariage; le cardinal le fit casser par le conseil d'état, et s'empara des états du duc de Lorraine.

La fortune, jusque-là si constante pour Richelieu, parut enfin l'abandonner : ses alliés éprouvèrent quelques revers en Allemagne ; les ennemis entrèrent en France, s'emparèrent de Corbie ; Paris se vit menacé. La haine pour le ministre triomphait alors du malheur de la patrie. Ses ennemis se relèvent, se rassemblent, se concertent : sa mort est résolue, le poignard préparé. L'heure fixée, on n'attend que le signal ; les yeux sont tournés sur Gaston : il n'ose faire le geste convenu. Sa faiblesse sauve son ennemi ; le moment est manqué ; la victoire revient aux dra-

peaux du cardinal ; il se relève plus puissant et plus terrible que jamais.

Tandis que les révoltes dans les provinces, les intrigues à la cour, et les événemens variés de la guerre semblaient devoir absorber toute l'attention du premier ministre, il s'occupait avec une infatigable activité de créations et d'embellissemens de tous genres ; et en même temps qu'il combattait des souverains, dissipait des conjurations, exilait des princes, et repoussait leurs poignards ; il composait des pièces de théâtre, érigeait l'Académie française, fondait l'imprimerie royale, rebâtissait la Sorbonne, créait le Jardin des Plantes, et construisait au milieu de Paris un magnifique palais.

La chambre du Roi l'effrayait plus, comme il le dit lui-même, *et le petit coucher du monarque l'embarraissait davantage, que l'or et le fer de toutes les puissances de l'Europe.*

Louis XIII le haïssait en lui obéissant, et dans tout ce qui l'entourait, il semblait toujours chercher quelque appui qui l'aidât à se délivrer de son ministre. Mais l'audacieux cardinal bravait l'inimitié de son maître, et dominait trop son esprit, pour redouter son cœur. La reine Anne d'Autriche voulut travailler à le perdre : il l'accusa de conspiration, fit fouiller ses papiers, et osa la faire interroger en criminelle par le conseil d'état.

Cinq-Mars, parvenu à la faveur du monarque, crut qu'il pouvait, sans danger, attaquer un ministre contre lequel le monarque lui-même manifestait tout haut sa haine, en disant que *cet impérieux cardinal réduisait l'autorité royale au seul pouvoir de guérir les écrouelles.* Les ducs d'Orléans et de Bouillon entrèrent dans cette conjuration. Le ministre la découvrit : Cinq-Mars fut condamné. Le cardinal, qui partait alors pour Lyon, y traîna sa victime enchaînée dans un bateau atta-

ché au sien, et retarda ainsi sa mort, pour jouir plus long-temps de sa vengeance.

Le vertueux et infortuné de Thou, ami du favori, avait su et désapprouvé la conspiration; il périt pour ne l'avoir point révélée. Telle est la loi des gouvernemens tyranniques, elle place la vertu entre la mort et le déshonneur.

Il n'était plus d'ennemi qui pût arrêter le premier ministre dans la rapidité de sa marche ambitieuse; la nature seule en interrompit le cours.

Frappé à Lyon par une maladie qui résistait à tous les secours de l'art, il revint à Paris mourant. Ses gardes le portaient sur leurs bras; on abattait, dans les villes, des pans de muraille, pour rendre son passage plus commode. Redouté jusqu'au dernier moment, son lit de mort fut encore entouré de flatteurs. Il leur demandait la vérité sur sa situation; on lui promettait des miracles : le médecin du Roi, seul, cédant à son impatience, lui dit : *Dans vingt-quatre heures, vous serez mort ou guéri.* Il le comprit, le remercia, et mourut le 4 décembre 1642, âgé de 58 ans.

Ses derniers mots s'adressèrent à Dieu : *O mon juge,* dit-il, en fixant le ciboire, *condamnez-moi, si j'ai eu d'autre intention que de servir le Roi et la France!* Il pouvait être sincère, car presque toujours les ministres ambitieux confondent leur personne avec le trône, et leur sûreté personnelle avec celle de l'état.

Richelieu, trop difficile à peindre, semble avoir tracé lui-même son portrait dans ce peu de mots qu'il dit un jour à La Vieuville : *Avant de rien entreprendre, j'hésite et je réfléchis long-temps; mais dès que j'ai pris mon parti, je cours droit à mon but, je renverse tout, je fauche tout, et ensuite je couvre tout de ma soutane rouge.*

Par ses ordres, Girardon érigea pour lui, à la Sorbonne, un magnifique tombeau. Lorsqu'on montra à Pierre-le-

Grand ce mausolée, il s'écria : *Si un tel homme pouvait revivre, je lui donnerais la moitié de mon empire, pour qu'il m'aidât à gouverner l'autre.*

Richelieu, affectant le faste royal, entouré de gardes qui le conduisaient jusqu'à la chambre du Roi, dépensait par an *quatre* millions; à sa mort, il en rendit *trois* à Louis XIII, et laissa la France endettée de *quarante* millions.

Ce ministre célèbre, dont on doit à la fois admirer les talens et déplorer les crimes, triompha de l'Autriche, des calvinistes, des grands, de deux Reines et du Roi lui-même. Mobile invisible de l'Europe, il en réglait la politique sur les intérêts de la France. Le Portugal, la Suède, le Danemarck, la Hongrie servirent d'instrumens à sa volonté; il abaissa, dans son pays, l'aristocratie; éleva le trône fort haut, mais l'isola; par lui, la France domina l'Europe; mais la magistrature fut asservie, la noblesse anéantie, le peuple accablé d'impôts.

Les ombres de tant de victimes immolées à son ambition, celle du curé de Loudun sacrifié à la superstition, et la voix de sa bienfaitrice exilée arrêtent la plume qui voudrait tracer l'éloge de cet homme illustre : cependant, sa mémoire traversera les siècles, et la postérité la plus éloignée dira que le trône manqua seul à sa fortune, et la vertu à sa gloire.

Le comte DE SÉGUR.

---

(1) Cet article est destiné à paraître dans la *Galerie française*, ou *Collection de portraits des Hommes et des Femmes celebres qui ont illustré la France dans les* 16, 17 *et* 18e *siècles*; par une société d'hommes de lettres et d'artistes.

Les portraits seront exécutés par les dessinateurs les plus distingués de l'école française. On souscrit chez M. Lefort, dessinateur de la grande édition du Musée, rue des Fossés-du-Temple, n°. 28, au *Bureau des Affiches parisiennes*, et chez Eymery, rue Mazarine, n°. 30.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

De l'organisation de la Puissance civile dans l'intérêt monarchique ; ou *de la nécessité d'instituer les administrations départementales et municipales en agences collectives* (1).

L'auteur de cet ouvrage a des connaissances étendues ; ses remarques et ses plans paraissent mériter l'attention. Réformer ou prévenir les abus, en diminuant toutefois le nombre des réglemens ; adopter des moyens nouveaux, pris en général dans les lois existantes, des moyens propres à ramener plus que jamais à sa véritable destination une autorité naturellement tutélaire, celle des monarques : tel est surtout l'objet de ce livre où l'administration est examinée dans toutes ses parties ; c'en est à la fois l'histoire, la critique et la réforme.

L'auteur n'a pas embarrassé d'ornemens superflus cette grave discussion ; tout est politique dans son livre. Il suffit de remarquer ici qu'il a écrit avec clarté, avec justesse, et du ton qui convient au sujet.

Cette organisation qu'il propose, diffère, en certains points, assure-t-il, des projets que quelques écrivains ont publiés depuis peu. Elle a pour objet, continue-t-il, d'offrir aux administrés une garantie désirable contre l'arbitraire, et au pouvoir suprême une garantie non moins forte contre l'insubordination et l'infidélité. Afin que le

(1) In-8°. 1820. Chez Denugon, éditeur, rue Pot-de-Fer, n° 14 ; Eymery, fibraire, rue Mazarine, n°. 30. Prix : 6 fr., et 7 fr. 25 c. franc de port.

monarque gouverne sans commander, et que, sans asservir le peuple, il le maintienne dans un état de calme, il faut, poursuit-il, donner à la puissance administrative l'organisation déjà introduite dans l'ordre judiciaire ; former le Code administratif, et fonder une école d'économie politique pour ceux qui veulent parvenir aux emplois; renfermer le conseil d'état dans les bornes de son institution, et faire du comité du contentieux une cour suprême d'administration; substituer des administrateurs aux directeurs généraux et aux préfets; établir des municipalités de cantons, à la place des maires des communes; enfin, rendre le gouvernement l'unique ressort de ce mécanisme civil, le modérateur constant de tout le système administratif.

Saint-Martin.

Grammaire des Grammaires italiennes, *élémentaire, raisonnée, méthodique et analytique*, ou *Cours complet de langue italienne*, etc. (1).

Lorsque la langue de Rome devint presque universelle dans l'Occident soumis par ses légions, le bel idiôme des Grecs partagea, sous quelques rapports, ce privilége, dont ne purent rien obtenir les langues vulgaires encore en usage des portes du Caucase jusqu'aux promontoires de la Lusitanie. Le langage de Buffon et de Pascal a également subjugué l'Europe, mais, en général, par des moyens paisibles; et il n'est pas surprenant que nous abandonnions aux Italiens une partie des prérogatives que Rome laissait aux Grecs. Ce n'est pas que la langue de l'Arioste et de Bocace ait en partage toute la noblesse et l'harmonie de celle

(1) Deux vol. in-8°. Paris, chez Eymery, rue Mazarine, n°. 30.



de Démosthène et de Platon ; mais elle conserve des rapports particuliers avec les beaux-arts, dont elle a tant de fois transmis les inspirations les plus heureuses. Malgré tout l'ascendant que les Français ont pu obtenir à diverses époques, l'italien aurait peut-être plus d'influence jusqu'au fond du nord, que n'en eut le grec dans le monde romain, s'il n'était pas resté un peu étranger à la haute littérature, à cette littérature philosophique, dont l'Europe ne peut se passer, parce qu'elle lui doit à peu près tout ce qu'elle est.

Toutefois, le nom seul d'Italie est encore puissant sur l'imagination : soit en France, soit chez des peuples voisins, les femmes surtout désirent connaître le langage aimable de Pétrarque et de Métastase. Les grammaires italiennes se sont multipliées; mais on s'attachait trop souvent à faire regarder cette langue comme très-facile à apprendre. Dans quelques-unes même, on a éludé les difficultés avec une attention qui séduit, mais qui trompe. Enfin, c'est à Paris qu'on a vu des professeurs philologues instruits, consacrer leurs veilles moins à leur profit qu'à l'intérêt de la science ; et c'est par leur soin que la grammaire est redevenue une science. Goldoni a donné des leçons d'italien sur les bords de la Seine ; Biagioli, l'auteur d'une grammaire dont les éditions se multiplient sans cesse, a acquis une réputation fondée sur un mérite véritable ; enfin, M. Barberi offre au public un ouvrage plus étendu, et qui n'est pas moins estimable. M. Barberi a suivi une marche qui lui est particulière : il aborde toutes les difficultés, et il se flatte de les éclaircir parfaitement. Il déclare que, pour abréger, l'on n'a rien de mieux à faire que d'approfondir ses deux forts volumes. A la vérité, dit-il, vous trouveriez dans Paris des hommes qui vous promettraient de vous apprendre l'italien en vingt-deux leçons ; mais une paresse bien entendue vous fera préférer mes soixante-onze thêmes et

mes neuf cents pages. Vous croiriez le savoir promptement ; mais vous ne pourriez entendre les auteurs, et bientôt vous verriez avec découragement la nécessité d'un travail imprévu, plus difficile que le premier.

M. Barberi s'est peu occupé de recherches abstraites sur la nature des diverses parties du langage. On voit, dans une note jointe à la préface, que cette métaphysique, utile à tant d'égards, ne lui est nullement étrangère ; mais il avait surtout pour objet d'offrir aux deux peuples une grammaire usuelle, et plus particulièrement encore « d'initier les Français dans la langue italienne, et de leur en faciliter l'étude, autant que possible, par l'exposition claire et précise des principes. » Cependant, comme cet ouvrage est aussi destiné aux Italiens qui voudront posséder leur langue, l'auteur a pris le soin, absolument nouveau, de rectifier les passages incorrects des auteurs classiques, tels que Davanzati, Petrarca, Machiavelli, et même Boccaccio. Cette critique était nécessaire, parce que la plupart des grammairiens italiens, admirateurs scrupuleux des auteurs estimés, et ne voulant y trouver rien de défectueux, faisaient des distinctions bizarres, et inventaient des règles pour consacrer ce que, chez d'autres peuples, on met tout simplement au nombre des inadvertances dont les plus beaux génies ne sont pas exempts. « Les Français, ajoute M. Barberi, osent apercevoir des fautes de langage dans Boileau, dans Racine, dans Rousseau ; mais nous, nous avons voulu croire parfaits nos classiques ; nous avons voulu tout prendre, tout conserver. »

C'est pour ne rien négliger de ce qui pouvait rendre plus sûrs les progrès des élèves, c'est pour lever tous les doutes sur les points contestés, ou sur des règles entrevues confusément jusqu'aujourd'hui, que l'auteur n'a pas craint de rendre un peu volumineux cet ouvrage élémentaire. Il sent lui-même que des préceptes de cette étendue

pourraient surcharger la mémoire; mais il fait observer que les *exercices* et leurs *corrigés*, ainsi que de nombreux exemples destinés seulement à être consultés au besoin, réduisent ce traité à des dimensions qui n'ont plus rien d'effrayant.

Les prépositions forment la partie du discours à laquelle M. Barberi a donné proportionnellement le plus de développemens, et qu'il devait négliger d'autant moins, que les grammairiens italiens l'ont, dit-il, singulièrement embrouillée. Il s'attache donc à déterminer avec exactitude l'emploi de ces mots, dont les étrangers qui étudient l'italien, connaissent rarement la valeur. Il prouve que chacun de ces signes n'a qu'un sens avoué par le goût, et qu'il n'est jamais indifférent de les substituer l'un à l'autre. On avait surtout besoin de cette sagacité, pour distinguer les circonstances auxquelles conviennent les prépositions *da* et *di*, qu'on rencontre si souvent, et sur lesquelles on n'avait point de règles satisfaisantes.

Lorsqu'on demande quels sont les adjectifs passifs qui se combinent avec le verbe *avere*, ou ceux qui demandent le verbe *essere*, les autres grammairiens, renvoient à l'usage. M. Barberi ne croit pas très-bonne, pour l'élève, cette réponse trop commode pour le professeur; il en promet une plus instructive, et il tient parole. M. Barberi a parlé de la nature du verbe avec plus de simplicité, ou, si l'on veut, avec moins de profondeur que plusieurs grammairiens modernes; mais ce qu'il en dit doit suffire aux personnes qui, se bornant à apprendre un ou plusieurs idiômes, n'ont pas pour objet de s'expliquer le mécanisme du langage. C'est assez de leur faire sentir que le verbe, dans ses différens modes, exprime toujours une idée d'affirmation; qu'on aurait pu tout énoncer au moyen du seul verbe *essere*, être, qui est le verbe par excellence; qu'enfin, on a dit probablement, dans l'origine, et qu'on aurait pu conti-

nuer à dire : *io sono amante*, je suis aimant ; *io saro amante*, je serai aimant.

Toujours en garde contre l'aveugle routine, généralement exempt de prétentions systématiques, et provoquant partout l'examen, M. Barberi se flatte, avec raison, d'avoir franchi l'espace qui séparait encore les grammairiens de l'Italie de ceux de quelques autres peuples, dont pourtant les auteurs célèbres sont moins anciens que le Dante. Sa méthode est généralement régulière, ses idées sont lumineuses, et ses découvertes essentielles. Il s'était fait une assez haute idée de la perfection en ce genre : il s'en est approché. autant qu'on peut se le promettre, dans un traité qu'on veut rendre complet, et où dès lors il semble impossible de n'affirmer absolument rien de problématique. Contribuer à propager de plus en plus la langue des Toscans, c'est bien mériter de l'Italie : encore tout occupée des souvenirs de Rome, elle est jalouse de captiver, du moins sous quelques rapports, les nations qui lui ont ravi l'empire, qui ne lui laissent pas même l'indépendance, mais qui prodigueront volontiers une stérile admiration aux traces élégantes de son ancien génie.

Après avoir rendu justice aux talens, aux connaissances et au zèle de M. Barberi, comme il faut dire la vérité tout entière, on ne doit pas se dissimuler que l'ordre qu'il a adopté, ainsi que sa nomenclature, pourraient être sujets à beaucoup d'objections ; enfin, il conviendra lui-même avec le public qu'il aurait dû parler de ses devanciers avec plus d'égards, ou n'en point parler du tout.

SARCHI.

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS, etc.

— MM. Spix et Martius, membres de l'académie de Bavière, qui s'étaient rendus au Brésil en 1817, à la suite de l'archiduchesse Léopoldine, sont arrivés à Lisbonne, après avoir passé deux années sur le continent de l'Amérique portugaise, pour y faire des recherches dans l'intérêt de l'histoire naturelle. La plus grande partie de leurs découvertes a été déjà déposée dans le cabinet de Munich; mais environ quarante caisses contenant les objets les plus remarquables, arrivées avec eux à Lisbonne, ont été embarquées pour Trieste. Ces deux savans ont traversé Strasbourg le 5 de ce mois (décembre 1820). Ils amènent avec eux deux brasîliens de différent sexe, âgés de 12 à 14 ans. Ces deux sauvages appartiennent à deux peuplades différentes : la fille est de race anthropophage ; le jeune homme tient à la famille d'un chef dont la horde habite près des possessions européennes. Tous les deux sont d'une taille moyenne ; leur teint est brun, tirant vers la couleur du cuivre, avec des cheveux noirs, rudes et flottans ; ils sont d'une complexion très-robuste. La fille a le nez percé pour y passer des anneaux. Les lèvres du jeune homme sont tatouées en noir.

— Les premières nouvelles arrivées à Londres, des émigrés partis pour le cap de Bonne-Espérance, sont très-favorables. La colonie s'est établie près de la baie d'Algoa. Le pays est, dit-on, excellent, et dans le meilleur état. Le gouvernement donne 100 acres de terre à chaque colon ; il leur abandonne une tente pour deux guinées, et du pain et de la viande, au taux de 6 pences (environ

60 centimes), par tête et par jour. A chaque distance de 10 à 15 milles, on rencontre une excellente ferme hollandaise. Les propriétaires de ces fermes passent pour des gens sans instruction, mais très-polis et d'un bon caractère. On peut en juger par le trait suivant : La femme d'un de ces fermiers avait exprimé le désir d'avoir une montre d'or simple, que possédait un des nouveaux colons anglais. Celui-ci fut assez galant pour lui en faire présent, et le lendemain il reçut un superbe attelage de seize jolis bœufs accoutumés au joug.

La plupart des terres qu'on distribue aux nouveaux colons, sont situées le long de la grande rivière, qui est très-poissonneuse. Le pays abonde aussi en gibier. Les fermiers hollandais récoltent toutes sortes de grains, des pommes de terre, de bon tabac, d'excellent vin, qui se vend sur les lieux à 5 pences 1/2 (55 cent.) la bouteille. Les paysans disent, en riant, qu'on vend tous les ans en Europe plus de vin du Cap que le Cap n'en produit. Les fonds, qui sont susceptibles d'être inondés à volonté, et qui par-là n'ont pas besoin d'engrais, donnent quatre récoltes par an. Le nombre des colons s'élève déjà à 4 ou 5,000 ; mais ils ne sont pas tous contens de leur nouvelle patrie. Le gouvernement a destiné un prix de 100 guinées pour celui qui apportera les premiers produits du pays au marché de la ville du Cap.

— Nous lisons dans un manuscrit allemand du cinquième siècle, publié pour la première fois par Kindlinger, qu'à l'époque où saint Boniface, pape, fut à Rome, il pria l'empereur, en qualité de protecteur (*advocatum*), de lui donner une maison, qu'on nommait autrefois *Panthéon*, parce qu'on s'y livrait à toutes sortes d'idolâtries. La maison lui ayant été accordée, il la consacra à l'honneur de notre consolateur, de Notre-Dame Sainte-Marie, et de tous les martyrs chrétiens, de manière que comme on y célébrait autrefois la foule des diables,

on y célèbre maintenant les fêtes de tous les Saints. Il ordonna que le premier jour de novembre tout le peuple se rendît décemment à l'église, et que le service divin terminé, les assistans s'en retournassent contens chez eux. C'est ainsi que l'usage s'est établi de célébrer partout la fête de tous les Saints le même jour.

Par cette purification et par cette dédicace, on est parvenu à conserver, jusqu'à nos jours, un des plus beaux monumens de l'ancienne architecture. L'idée hardie de l'architecte, contemporain d'Auguste, a fait concevoir à Michel-Ange l'idée encore plus hardie de placer le Panthéon dans les airs.

— L'immortel Galilée fut accusé d'hérésie et mis en prison, pour avoir soutenu, en 1633, que la terre tournait autour du soleil. Le chanoine Settelle, professeur d'astronomie à Rome, éprouva, en 1820, quelques obstacles à l'impression de son manuscrit où il était question du système de Galilée. Mais le Saint-Office, auquel la question avait été soumise, vient de permettre la publication de l'ouvrage, et de sanctionner ainsi ce qui, deux siècles plus tôt, avait été jugé contraire à l'Ecriture-Sainte. Telle est la force irrésistible de la vérité: les passions la cachent, mais le temps la découvre.

— Le docteur Dominique de Rossetti, avocat à Trieste, publia, en 1818, une petite brochure sous le titre de *Dernière époque de la vie de J. Winkelmann*, dans laquelle il proposa d'ériger un monument à cet antiquaire célèbre, à Trieste même, où son domestique l'assassina, en 1768, pour lui enlever quelques médailles d'or. Des circonstances imprévues ont empêché l'exécution du projet; mais on vient d'arrêter que le sieur Antoine Boza, artiste vénitien, sera chargé d'exécuter l'ouvrage en marbre de Carrare, et que le monument sera élevé à Trieste, patrie de l'immortel Winkelmann, dans la cathédrale de Saint-Just, où

reposent ses cendres. Une souscription a été ouverte pour cet objet par le docteur de Rossetti.

— On lit l'anecdote suivante dans un des journaux littéraires de l'Allemagne : « Lorsque le fameux Thamas-Kouli-Kan fut renversé du trône de Perse, et que, selon l'usage de l'Orient, on extermina sa famille, quelques-uns de ses amis les plus fidèles sauvèrent son fils unique alors âgé de dix ans. Ils l'emmenèrent à Constantinople, et ne le croyant point encore en sureté, ils le conduisirent à Semlin, où l'impératrice Marie-Thérèse le prit sous sa protection. Elle le fit élever sous le nom de baron de Semlin, et le plaça dans un régiment. Il se distingua dans la guerre de sept ans, et se retira, couvert de blessures, avec la pension de major, à Mœdling, où il termina paisiblement sa carrière.

— Un franciscain prêchait dans un village d'Espagne, et le sujet de son discours était le pardon des injures. Son éloquence était si véhémente, que, nonobstant tous les préjugés contraires, les haines s'éteignirent, les rancunes disparurent; on n'entendait que des excuses réciproques, on ne voyait qu'embrassades. Un jeune petit-maître pardonnait à haute voix à un vieil officier deux soufflets qu'il avait acceptés de lui ; une jeune personne pardonnait à son amant le tort qu'il avait fait à sa réputation; un des régidors, personnage grave et pesant, déclarait ne plus en vouloir à un chevalier de Malte, son voisin, pour le désordre mis dans son ménage; enfin, au milieu de l'enthousiasme et de l'attendrissement général, une femme perce la foule, et s'écrie : Je pardonne la mort de mon mari. Soudain une de ses commères de s'approcher et de lui demander : Qu'est-ce donc? est-ce qu'on l'a assassiné? — Hélas! non, répondit la pénitente; mais je pardonne à celui qui le tuera.

— La société d'émulation de Cambrai vient de publier

ses Mémoires ; ils contiennent plusieurs travaux importans de chimie et d'agriculture, dont nous rendrons compte dans une de nos prochaines livraisons. Voici les sujets de prix que cette société met au concours pour l'année 1821 :

1°. *Agriculture*. Il sera accordé une prime de 100 fr. au cultivateur de l'arrondissement de Cambrai qui amènera, le 24 juin prochain, au marché de cette ville, *le plus beau taureau de l'âge de cinq à six ans.*

Une prime de 60 francs sera accordée à celui qui présentera, le même jour, *la plus belle vache laitière, aussi de l'âge de cinq à six ans.*

Les propriétaires devront être munis de certificats en bonne forme, constatant que les bestiaux présentés par eux sont nés et ont été élevés dans l'arrondissement.

2°. *Médecine*. La société décernera une médaille d'or de la valeur de 200 fr. à l'auteur de la meilleure *Topographie médicale d'un canton, ou même d'une commune de l'arrondissement.*

3°. *Histoire locale*. L'auteur du meilleur *Mémoire sur un point quelconque de l'archéologie de cet arrondissement*, recevra également un prix de 200 fr. ; et afin que la récompense soit analogue à la nature du travail qui sera couronné, ce prix consistera en *une urne d'argent*, de forme antique, sur le pourtour de laquelle seront gravés ces vers de Virgile :

Scilicet et tempus veniet, cùm finibus illis
Agricola, incurvo terram molitus aratro
Exesa inveniet scabrâ rubigine pila, etc.

4°. *Poésie*. La société demande un *poëme sur la bataille de Denain*. Elle laisse aux concurrens toute latitude pour l'étendue et la forme à donner à cet ouvrage.

5°. *Eloquence. Un discours sur la Concorde.*

Les prix de poésie et d'éloquence consisteront aussi chacun en une médaille d'or de la valeur de 200 fr.

Les ouvrages seront adressés, francs de port, avant le 15 juin 1821, à M. Le Glay, secrétaire perpétuel de la société. Chaque ouvrage ou mémoire portera une devise, et sera accompagné d'un billet cacheté répétant la devise, et indiquant le nom avec la résidence de l'auteur.



Don Carlos, *tragédie en cinq actes, de* Lefèvre; *représentée pour la première fois à Paris, par les Comédiens du second Théâtre-Français, le* 20 *décembre* 1820.

Lefèvre est un poëte tragique peu connu de nos jours. Il n'y a pourtant que quelques années qu'il a cessé de vivre; mais il a survécu long-temps à ses ouvrages. Voici l'opinion de Grimm sur l'auteur de *Don Carlos :* « M. Lefèvre donna, en 1767, une tragédie de *Cosroës;* » c'était sa première production : le public, indulgent » pour les coups d'essai, la supporta pendant quelques » représentations, et l'auteur se crut autorisé à s'essayer » de nouveau; mais le public n'est indulgent qu'une fois. » Sa seconde tragédie, *Florinde,* obtint les honneurs » du sifflet, et la couronne du martyre si unanimement,

» qu'elle n'a pu se relever à la seconde représentation ; et » M. Lefèvre, qui a un peu dessiné avant d'être possédé » de la fureur des vers, ne peut plus être incertain aujour» d'hui sur le métier qu'il faut abandonner : il vaut encore » mieux être peintre médiocre, que mauvais poëte. »

Ce jugement est bien sévère ; mais le tudesque baron ne se piquait pas toujours d'une grande impartialité. Laharpe, dont le défaut n'était pas, comme on sait, de dire trop de bien de ses confrères, parle plus favorablement de Lefèvre, et surtout de *Don Carlos.*

Il cite dans sa *Correspondance* quelques vers de cette tragédie, qui pourrait, ajoute-t-il, obtenir du succès. Il faut savoir qu'en 1783, époque où la pièce fut composée, l'ambassadeur d'Espagne ayant témoigné le désir que *Don Carlos* ne parût point sur la scène, l'autorité s'empressa de céder au vœu de Son Exc., sans s'inquiéter du sort de l'auteur, dont la fortune était encore plus médiocre que le talent.

L'événement a prouvé que Lefèvre n'avait perdu ni beaucoup d'argent, ni beaucoup de gloire, en n'obtenant point la faveur de faire jouer *Don Carlos.* Nous ne sommes pas assurément devenus moins difficiles qu'on ne l'était il y a quarante ans, et le froid accueil qu'on a fait à cette tragédie en 1820, donne lieu de croire qu'elle n'aurait pas mieux réussi en 1783. Il n'en faut pas moins déplorer la ridicule susceptibilité du ministre espagnol, et répéter avec Laharpe : « Si un événement qui s'est passé il y a deux siècles, ne peut pas être mis sur la scène, il faut donc que les auteurs dramatiques renoncent à puiser leurs sujets dans l'histoire.

Celui de *Don Carlos* a séduit les poëtes tragiques de presque toutes les nations. Les Français, les Italiens et les Allemands se sont disputé l'honneur de retracer avec des couleurs tragiques les crimes de Philippe II et la mort de son fils. Je ne parle pas de l'abbé de Saint-Réal, qui n'a

vu dans la sombre fureur du dévot héritier de Charles-Quint contre l'infant *Don Carlos*, que le sujet d'un roman doucereux, d'une prétendue *nouvelle historique*, où le bon goût n'est guère plus respecté que l'histoire. Il est fâcheux que le Salluste savoyard, que le peintre brillant de la *Conjuration de Venise* ait rabaissé son talent jusqu'à ces compositions fausses, dans lesquelles les actions des hommes célèbres sont si étrangement dénaturées. Hélas ! Saint-Réal n'a trouvé de nos jours, dans ce malheureux genre, que trop d'imitateurs, et surtout d'imitatrices!

C'est ce roman du spirituel abbé qui a fait naître à Campistron l'idée d'*Andronic*, tragédie qui, malgré les gasconnades de l'auteur ne méritait et n'obtint qu'un succès médiocre. Le meilleur ouvrage de Campistron, dont on a beaucoup trop vanté les tragédies oubliées depuis long-temps, est une comédie, *le Jaloux désabusé*, que les comédiens français feraient très-bien de remettre au répertoire.

Alfieri, Schiller et Chénier se sont emparés aussi du sujet de *Don Carlos*. La pièce de Schiller est remplie de beautés et de défauts. Le *Philippe II* de Chénier est digne du poëte qui a tracé d'une main si ferme le portrait de *Tibère*. Je ne connais pas l'ouvrage d'Alfieri.

On sait qu'après le traité de paix du Cateau-Cambresis, si défavorable à la France, Elisabeth, fille de Henri II, épousa le roi d'Espagne. Cette princesse avait été promise à l'infant Don Carlos, qui conserva pour elle une passion violente, à laquelle on prétend qu'Élisabeth ne fut point insensible. Que ce soit une jalousie trop bien fondée, ou les intelligences de Don Carlos avec les rebelles de Hollande, qui allumèrent la haine de Philippe II pour son fils, toujours est-il certain qu'il fit condamner à mort l'héritier de son trône. Celui-ci, dit-on, pour échapper au supplice, se fit ouvrir les veines dans un bain. Au reste, sans chercher à excuser Philippe II, qui s'est acquis, par

assez d'autres crimes, une triste célébrité, il faut convenir que Don Carlos n'était rien moins qu'un prince accompli, violent à l'excès, il ne sut jamais maîtriser ses passions. Ce n'étaient certainement pas les charmes de sa personne qui avaient séduit Elisabeth; car il était boiteux, fort laid, et surtout fort petit, comme presque tous les grands d'Espagne. Il ne marchait qu'armé de pistolets, qu'il avait fait fabriquer en France, et son appartement était fermé par une serrure à secret que lui seul pouvait ouvrir. Le Roi, dit un historien, ayant trouvé le moyen de forcer cette serrure, entra pendant la nuit dans la chambre de Don Carlos, qui dormait si profondément que le comte de Lerme ôta, sans l'éveiller, les pistolets qu'il tenait sous son chevet. Le prince s'éveilla pourtant, et voyant que son père s'emparait d'une cassette pleine de papiers, qu'il avait cachée sous son lit, il entra dans un désespoir si furieux, qu'il se jeta tout nu dans un brasier que ses gens avaient laissé allumé à cause du froid extrême qu'il faisait alors. Philippe, qui aimait assez les auto-da-fé, mais pour lequel ce spectacle n'était pas nouveau, ne jugea pas convenable de regarder brûler son fils; il le fit retirer des flammes, mais ce ne fut que pour le livrer au grand-inquisiteur. C'était tomber de Carybde en Scylla. M. Llorente, dans son *Histoire de l'inquisition*, soutient que Don Carlos ne fut pas jugé: les preuves qu'il fournit à l'appui de son opinion, sont à peu près irrécusables, et il en faudrait conclure que ce fut Philippe qui fit trancher les jours de ce prince, sans autre forme de procès.

Les doutes des historiens, à cet égard, sont favorables aux poëtes dramatiques. S'il leur est permis quelquefois d'altérer un peu la vérité, à plus forte raison peuvent-ils, sans scrupule, *accommoder à leur guise* des faits incertains, des événemens contestés. Voyons comment Lefèvre a profité de cette heureuse liberté.

Philippe, jaloux de l'intérêt que son fils inspire à la Reine, mais n'osant avouer hautement ses honteux soupçons, cherche à le trouver coupable de quelque crime digne d'être puni par l'autorité royale. Il feint de croire que Don Carlos entretient des intelligences avec les Flamands, toujours prêts à secouer le joug espagnol, et fait part de ses craintes supposées à Don Gomès de Sylva, et au duc d'Albe, tous deux ennemis de l'amant d'Elisabeth. L'un et l'autre brûlent de perdre Don Carlos; mais chacun emploie un moyen différent pour arriver au même but. Le duc pense que le roi ne peut déployer trop de sévérité contre un fils rebelle; mais Gomès, plus perfide encore, en paraissant redouter l'impression douloureuse que la mort du prince ferait sur le cœur de la reine, déchire celui de Philippe II, et double sa haine pour l'infant d'Espagne.

Elisabeth paraît alors; elle adresse au roi quelques mots en faveur de Don Carlos, et Philippe, dont cette prière ne fait que fortifier les soupçons, lui annonce qu'il ne reste plus au jeune prince qu'un moyen de salut : c'est d'épouser la fille de l'empereur Maximilien. Elisabeth a quelque peine à cacher son trouble; mais, triomphant bientôt de sa tendre faiblesse, elle promet de déterminer Don Carlos à obéir aux ordres de son père.

Elisabeth a effectivement un entretien avec le fils de Philippe; mais c'est vainement qu'elle le presse de contracter un hymen qui peut seul désarmer le courroux du roi. Don Carlos ne sera point l'époux d'une autre qu'Elisabeth. Il consent à quitter l'Espagne, mais non point à trahir un amour qu'il ne peut vaincre. Laissez-moi, dit-il plus tard à Philippe, signaler mon courage contre vos ennemis. Mais le roi lui répond :

Soumettez-vous au nœud que l'hymen vous présente.
Dans mon ame à ce prix vous obtenez des droits;
Je bannis mes soupçons et permets vos exploits.

La résolution de Don Carlos est invariable.

Jadis l'obéissance eût été ma réponse (dit-il);
Mais de soins et d'ennuis surchargé chaque jour,
Mon cœur n'a plus de place à donner à l'amour.

Philippe, furieux, lance sur son fils un regard sinistre, qui ne fait que trop présager le sort qu'il lui prépare, et Don Carlos se dispose à quitter Madrid dans la nuit même.

Au quatrième acte, un garde du roi se présente pour arrêter le prince ; mais quand Don Carlos est prêt à le suivre, cet inconnu lui déclare que, loin de vouloir le mener en prison, il est chargé secrètement par les peuples de la Flandre de favoriser son évasion. L'infant accepte les offres de ce traître ; mais au moment où Don Carlos va sortir de la ville, des hommes apostés se jettent sur lui, et le conduisent devant le Roi, auquel il remet son épée.

Instruite de cette fatale circonstance, Elisabeth vient implorer la grâce du prince. Tous les doutes de Philippe sont alors éclaircis : il voit trop que son fils est aimé de la Reine, à laquelle échappe enfin l'aveu de ses sentimens. La fureur du monarque ne connaît plus de bornes; il place à la porte de la prison dans laquelle il a fait jeter son fils, un garde qui doit, à un signal convenu, servir sa jalouse rage ; mais au moment où ce père dénaturé donne l'affreux signal, le théâtre s'ouvre, et laisse voir Don Carlos qui, de sa propre main, a satisfait son père. Elisabeth tombe alors sur le corps sanglant du prince, après avoir remis à Philippe la preuve écrite de son innocence et de l'héroïque vertu de Don Carlos.

Le premier acte de cette tragédie est assez beau; l'exposition se fait d'une manière naturelle; mais on aperçoit bientôt les pénibles efforts de l'auteur pour accumuler les effets de scène. Le moyen employé par Philippe pour

perdre son fils a peu de dignité ; et l'on conçoit difficilement que Don Carlos n'ait pas le moindre soupçon sur la loyauté d'un inconnu qui lui propose un crime. Enfin, le dénouement ressemble beaucoup plus à une fantasmagorie, qu'à une péripétie tragique. Le rôle de Philippe n'est pas mal tracé ; et dans celui de Don Carlos, il y a quelques traits de caractère et quelques beaux vers. Les suivans méritent d'être distingués :

J'allais, devançant l'heure à l'état consacrée,
Aux portes du conseil épier son entrée (Philippe II).
Je pensais, à mon tour, dans un transport plus doux,
Lui surprendre un regard désarmé de courroux.
Qui sait même où m'aurait emporté ma tendresse!
Qui sait si de ses yeux la plus simple caresse
Dégageant mes esprits d'un reste d'embarras,
Ne m'eût point tout à coup fait voler dans ses bras ?
Il parut..... Ses regards, son front, tout son visage
Semblaient enveloppés d'un sinistre nuage.
Il ne jetait sur moi que des yeux ennemis.
Majestueux, mais sombre, il observait son fils.
J'ai senti, cher Alvar, à cet aspect farouche,
L'accent de la nature expirer dans ma bouche,
Mon cœur, prêt à s'ouvrir, se refermer soudain,
Et mes bras étendus retomber sur mon sein :
J'ai reconnu Philippe où je cherchais mon père.

Quoique toute la pièce ne soit point écrite de cette manière, ces vers et beaucoup d'autres que je voudrais pouvoir citer, suffisent pour prouver, en dépit du baron de Grimm, que l'auteur de *Zuma*, de *Florinde*, de *Cosroës*, de *Don Carlos* et d'*Hercule au mont Œta*, avait la tête assez poétique. Moreau.





GYMNASE DRAMATIQUE.

Un théâtre neuf, des pièces nouvelles et des acteurs nouveaux: que de motifs pour attirer la foule ! aussi l'enceinte du Gymnase était-elle trop étroite pour contenir les nombreux amateurs qui se présentent chaque soir à ses portes; et si tout le monde est appelé, il n'y a véritablement qu'un petit nombre d'élus. La salle et les acteurs sont, jusqu'à présent, ce que j'ai trouvé de plus *neuf*. Quelques débutans n'ont encore aucune expérience de la scène, et le reste est entièrement déplacé dans le genre qu'il paraît avoir adopté. Les uns chantent le vaudeville à la manière de Feydeau; les autres chantent l'opéra à la manière des Variétés; et le plus grand nombre jouent la comédie à la manière de l'Ambigu ou de la Gaîté; de sorte que si cela continue, le Gymnase, loin de rivaliser avec les grands théâtres, n'aura pas même un genre déterminé. Cependant, comme les directeurs ont gardé une partie de leurs richesses pour le moment où l'attrait de la nouveauté aura perdu son influence, et que plusieurs sujets sont doués de moyens précieux, je me plais à espérer qu'un jour le Gymnase répondra aux désirs des amis des arts.

Le *Boulevard Bonne-Nouvelle*, vaudeville de circonstance, a fait, avec succès, l'inauguration de la salle. Une foule de mots heureux rachètent suffisamment quelques longueurs dans le dialogue; et si l'on pouvait attendre

mieux de MM. Moreau, Scribe et Mélesville, sous le rapport du plan et de la marche de cette bluette, on ne pouvait exiger plus d'esprit dans les détails : ces Messieurs ont prouvé qu'ils étaient en fond.

La seconde pièce, *une Visite à la Campagne*, n'a pas été reçue avec autant de bienveillance que la première. Plusieurs scènes d'une longueur et d'une froideur mortelles, l'absence de toute situation dramatique, et peut-être aussi la musique, dont on ne pouvait remarquer que la monotonie, ont excité le mécontentement du public. Les murmures ont marché en raison inverse de l'intérêt de l'ouvrage, et l'intrigue s'est dénouée au milieu de ce bruit aigu, si fatal aux auteurs. La seconde représentation, plus malheureuse encore, n'a pas été achevée.

La *Maison en Loterie*, de MM. Picard et Radet, terminait la soirée d'ouverture : cette jolie petite comédie, qui obtint jadis beaucoup de succès à l'Odéon, s'est singulièrement appauvrie par son union avec les accords du petit-fils du grand Piccini. La musique de ce compositeur, fameux au Cirque olympique et aux théâtres des mélodrames, allonge les scènes d'une manière désagréable, et rend l'action languissante. Le moindre défaut du grand air à *roulades*, chanté par Toinette, est d'être ridicule dans la bouche d'une servante ; le quatuor d'introduction, d'un assez bon effet en commençant, termine comme un chant d'église, et tous les autres morceaux ne peuvent que faire regretter les airs de Vaudeville, auxquels ils ont succédé. Néanmoins, comme il est impossible d'être plus comique que Perlet dans le personnage de Rigaudin, et que les autres rôles sont généralement bien joués, la *Maison en Loterie* fera recette, en dépit de ce qu'on veut bien appeler sa *nouvelle* musique.

L'Amour platonique, vaudeville en un acte, joué le lendemain de l'ouverture, a tenu, par sa froideur, tout ce que son titre paraissait promettre. Le capitaine Sudmer.

en s'embarquant pour les îles, a confié à son neveu Adolphe sa pupille Élise, qu'il compte épouser à son retour. Pour arracher Élise aux persécutions d'un frère qui veut l'unir à un vieillard. Adolphe feint de lui donner sa main. Un mariage simulé est contracté; mais tout se borne au cérémonial, et, malgré l'amour qu'ils ressentent l'un pour l'autre, les deux jeunes gens vivent en frère et sœur. Élise, qui se croit bien mariée, est très-étonnée de ne point trouver de changement dans son nouvel état, tandis qu'Adolphe se consume en généreux efforts pour vaincre le sentiment qui s'est emparé de son ame. Une amie d'Élise s'entremêt dans cette affaire, et veut transformer l'union factice en un bon et valable mariage. Elle est prête à réussir, en persuadant au sentimental neveu que le frère d'Élise a découvert son secret; qu'il n'a pas d'autre moyen, pour la conserver à son oncle, que de l'épouser réellement, et que ce mariage sera facilement cassé s'il quitte Élise en sortant de l'autel, pour aller attendre, loin du lieu qu'elle habite, le retour de Sudmer. Adolphe va céder, lorsque l'oncle arrive, déclare, après avoir éprouvé la fidélité du dépositaire, qu'il est marié lui-même, et unit les deux amans. Les auteurs de cette faible composition ont été demandés, et ce n'est pas sans surprise qu'on a entendu nommer MM. Scribe et Mélesville. Ils ont cru probablement expier leur faute, en se chargeant de sa responsabilité.

Des ouvrages passons aux acteurs.

Je ne m'arrêterai point à Mad. *Perrin*. Le talent de cette charmante actrice est connu; elle sera au Gymnase ce qu'elle était au Vaudeville, la *perle* de la troupe.

Mme. *Grévédon* ne manque ni de finesse, ni de chaleur; *l'amour platonique* lui doit même son succès en grande partie, mais une voix un peu aigre et surtout une complète ignorance de l'art du chant lui interdisent l'opéra comique.

Mme. *d'Engremont* fait la roulade avec facilité; sa voix a de l'étendue et son jeu du naturel. La manière dont elle a rendu le personnage de Toinette, dans la *Maison en Loterie*, donne plus que des espérances.

Mlle. *Esther* a encore toute la timidité d'une débutante; son jeu est froid et gêné, mais sa voix est juste et flexible; et je crois qu'avec quelques efforts elle deviendra un sujet utile.

On remarque chez Mme. *Kuntz*, cette habitude de la scène, si nécessaire aux duègnes et aux mères; pourvu qu'elle veuille bien ne pas chanter, on pourra l'entendre avec plaisir.

Mlles. *Anaïs* et *Fitzelier* sont d'anciennes connaissances qu'on est charmé de retrouver au Gymnase; elles ne peuvent qu'y briller, en lui apportant le ton de la bonne comédie.

Perlet est le sujet le plus précieux : son jeu, plein de verve, et de naturel, prouve suffisamment que MM. *les sociétaires du Théâtre-Français* ont eu d'excellentes raisons pour ne point l'engager. Bientôt il deviendra l'acteur à la mode, et son étoile fera pâlir celles de beaucoup de comédiens fameux, si sa santé ne le force point à quitter le théâtre. Sa perte serait irréparable pour le Gymnase et le public.

Bernard Léon, quoique très-inférieur à Perlet, ne manque ni de verve, ni d'intelligence; il peut être utile dans plusieurs genres; mais surtout qu'il ne s'avise pas de chanter l'opéra!

Moreau est encore bien jeune et bien novice; il a toute la fougue de l'inexpérience : son débit est embrouillé, son jeu embarrassé, et son chant manque de tenue. Cependant, malgré tant de défauts, cet acteur est doué des plus brillantes dispositions, et s'il veut se livrer sérieusement au travail, j'ose lui prédire qu'il deviendra le premier *amoureux* de nos théâtres lyriques.

Dessessart est un assez bon père noble, grimaces à part.

Dormeuil a fait preuve de talent dans le rôle du marin *Sudmer*.

Narcisse rappelle un peu *Notaire*, qu'on a vu jadis à la *Porte-Saint-Martin*. Puisse-t-il ne lui ressembler que du bon côté !

Quant aux autres, j'attendrai, pour les faire connaître, les nouveautés qui se préparent. TIMON.

BULLETIN DES THÉATRES.

On prépare aux *Français* une comédie intiulée *le Jeune homme en Loterie*, dans laquelle Mlle. *Mars* remplira un rôle d'Anglaise.

— *Don Carlos* attire maintenant la foule *au Second Théâtre-Français*. Le jeu, plein d'énergie et de sensibilité, de Joanny lui enlève ce que les années lui ont donné de trop, pour représenter un jeune homme de vingt-trois ans; et, s'il ne fait pas toujours illusion, il excite souvent les plus vifs transports. Un grand nombre de coupures ont dégagé le dernier acte des longueurs qui entravaient la marche de l'action, et tout porte à croire que la mise en scène de cette tragédie ne sera point infructueuse.

—Par une *maladresse*, bien pardonnable chez un père, le directeur du second Théâtre-Français avait exhumé un de ses enfans mort à *Louvois* il y a une vingtaine d'années; à l'aide des soins les plus empressés, il était parvenu à lui donner une apparence de jeunesse, et il espérait qu'on ne pourrait reconnaître le défunt sous son nouveau titre. Inutiles efforts! *L'Intrigant maladroit* a été condamné

une seconde fois, et son exécution s'est faite au son du *fifre*, sans égard pour les oreilles délicates du maître de la maison.

— *L'Académie royale de musique* est toujours languissante. L'opéra de *Marie-Thérèse* est tombé à la première répétition générale, et l'on craint beaucoup que la *Mort du Tasse* n'en fasse autant à la première représentation. L'administration s'endort sur cette espérance, et ne songe pas plus à remonter les ouvrages du répertoire qu'à exercer ses débutans. Mesdemoiselles *Dabadie* et *Tellier*, qui promettent de devenir des sujets distingués, ne peuvent se montrer que rarement, et encore dans le seul opéra de Panurge, tandis qu'on va chercher mademoiselle *Reine*, oubliée depuis vingt ans dans les chœurs, pour lui faire jouer la *charmante Ériphile!* Au reste, on annonce de grands changemens dans l'organisation de ce théâtre, et l'on va même jusqu'à désigner, pour être à sa tête, un homme qui n'est ni Italien, ni Allemand, un Français enfin, ô scandale!

— Le retour de Levasseur, qui vient de parcourir l'Italie, va rendre aux *dilettanti* l'immortel chef-d'œuvre de Mozart. Les *Nozze de Figaro* reparaîtront avec une nouvelle distribution de rôles: Levasseur chantera celui du comte Almaviva, et Pellegrini celui de Figaro.

— La reprise du *Magicien sans magie* n'a pas obtenu à *Feydeau* tout le succès qu'on en attendait. Le poëme a paru tout aussi froid que dans sa nouveauté, et la musique n'a point produit les transports qu'elle excitait alors. Martin, madame Boulanger et mademoiselle Palar ont été reçus comme ils le sont toujours, c'est-à-dire, avec enthousiasme.

— La *Chasse aux flambeaux* s'est presque relevée au *Vaudeville*. Cet ouvrage de MM. Dieulafoy et Ger-

sain est écouté à présent d'un bout à l'autre sans murmures. Vive la persévérance !

— M. *Fougère* vient de faire aux *Variétés* une chute effroyable, dont il ne se relevera pas, malgré le peu d'esprit que les trois ou quatre auteurs de cette pièce y avaient dépensé.

— *La petite Zoé, ou l'Effet au porteur,* vaudeville en un acte de MM. Dumersan et Aubertin, a réussi complétement sur le théâtre de *la Porte-Saint-Martin*. Le fond de cette pièce est assez ridicule : Un riche négociant américain a fait passer en France une lettre de change, dans laquelle il s'engage à épouser celle qui la lui présentera. Après cet acte de folie, il devient amoureux d'une jeune créole qu'il a élevée, et se trouve fort embarrassé, lorsqu'une vieille dame arrive chez lui pour se faire rembourser un effet de cent mille francs qu'il prend pour la promesse de mariage. Ce quiproquo amène quelques scènes plaisantes; enfin, tout s'explique : on rend à M. de Courval sa singulière obligation, et la pièce finit par un triple mariage; la dame, qui a rapporté la lettre de change, épouse son cousin, associé de Courval; sa vieille compagne, qui venait réclamer les cent mille francs, épouse le marin Sabord; et Courval épouse Zoé. On voit que MM. Dumersan et Aubertin vont sur les brisées de M. *Villaume*.

Mlle. Jenny-Vertpré a joué le rôle de Zoé avec la grâce la plns piquante.

— Le *Vaudeville* a donné lundi passé de tristes *étrennes* à ses habitués, et sans le secours des *amis*, MM *Désaugiers, Gentil et Francis* auraient reçu en retour des présens d'assez fâcheux augure pour un commencement d'année. Le fond de la pièce nouvelle est plus que léger : M. Vaudeville est sorti de chez lui pour aller rêver au plan d'une pièce nouvelle. Pendant son absence, les comédiens de son théâtre viennent lui souhaiter la bonne

année, et se déguisent pour lui jouer des *parades*, sans en être reconnus. M. Vaudeville rentre et fait défendre sa porte ; mais les comédiens sont restés, et paraissent successivement devant lui sous divers travestissemens. Vient d'abord M. *Dulichen*, qui se dit la *coqueluche* des théâtres ; une petite savoyarde, porteuse d'eau, le remplace, et danse un rigaudon avec M. *Vaudeville;* Mme. ***, revendeuse à la toilette, la suit pour proposer à M. *Vaudeville* les costumes des ouvrages morts en 1819, dont son magasin rue du *Hasard*, *n°*. 9, est rempli ; arrivent ensuite trois boxeurs qui offrent leurs *poings* pour soutenir les pièces nouvelles ; puis un facteur de roulage qui apporte une *bourriche* remplie des pièces du *Gymnase*; et enfin, pour en finir, la troupe entière paraît déguisée en troupe de charlatans, conduite par Mlle. Lafiolle, qui offre à M. Vaudeville du vulnéraire pour les chutes. Cet à-propos a déridé le front des spectateurs ; et, grâce au *vulnéraire*, la première représentation *des Étrennes du Vaudeville* ne sera pas mortelle pour ses acteurs.

— On a repris au *Gymnase* la jolie comédie de *Caroline*, dans laquelle Mme. *Perrin* faisait fureur au Vaudeville. Ce n'est cependant point elle qui a joué le rôle de *Caroline;* c'est Mlle. *Esther*. Malgré l'écueil d'une comparaison aussi redoutable pour elle, cette jeune actrice a obtenu un succès flatteur et mérité.

LES BAS BLEUS,

AVENTURE RÉCENTE.

On n'a jamais douté de la maligne influence qu'exerce l'imagination sur les plaisirs, les douleurs, les besoins même de l'espèce humaine ; et, malgré l'étendue des découvertes, il reste encore bien des terres inconnues dans le monde moral. Vers la fin de l'été dernier, l'élégant Al-

fred, par condescendance pour sa famille, consentit à suivre le général de B*** dans une de ses terres. Le plus mortel ennui l'en chassa avant la fin de la troisième journée. Rien n'était donc plus naturel que les soupçons qu'excitèrent en lui le très-long séjour d'Auguste de B*** au château de son père, et les fréquentes visites qu'il y fit encore lorsque ses devoirs le rappelèrent dans la capitale. Pour les éclaircir, Alfred résolut un jour de suivre Auguste, qui, loin de montrer le moindre déplaisir en le voyant, n'hésita pas à lui confier, comme à son meilleur ami, que le véritable but de son voyage était la chaumière d'un pauvre vigneron. Pour un homme du monde, il était facile de deviner ce qu'elle renfermait: aussi Alfred n'éprouva-t-il aucune surprise d'y trouver une jeune fille de seize ans, belle, modeste, et fraîche comme la reine des fleurs. L'agitation de la charmante villageoise prouvait qu'elle partageait la tendresse d'Auguste. Tandis qu'une tendre émotion soulevait régulièrement son sein, la pudeur colorait ses joues d'un brillant incarnat. La nouveauté de ce spectacle plut à Alfred, et le disposa aux plus vives sensations. En arrivant au château, il parlait avec enthousiasme de la belle Jeannette, et de retour à Paris, son nom fut encore le premier qu'il prononça.

Auguste recueillait avec joie les éloges exagérés. Ce ne sont pas, disait-il, les attraits de Jeannette qui plaisent à mon cœur; c'est sa vertu, sa fidélité. — Tu les dois peut-être à l'éloignement où ta maîtresse se trouve de toute séduction. — Non! non! c'est la pureté de son amour qui fait ma seule sécurité. — Si je ne craignais de blesser ton orgueil, cette confiance m'inspirerait l'idée de l'éprouver. — Tu ne peux me faire un plus grand plaisir. — Sérieusement? — Très-sérieusement; et même je te laisse le champ libre, puisque je vais m'éloigner de celle que j'aime. — Mais si je réussis! — Je ne t'en voudrai pas; tu détruiras une illusion qui m'était assez chère pour m'inspirer

l'envie de faire une grande sottise. — Et tu pars? — Dans deux jours. — Tu ne la préviendras pas, et tu ne conserveras aucun ressentiment? — Aucun, je te le jure sur l'honneur!

Satisfait de l'approbation d'Auguste, le premier soin d'Alfred fut d'écrire le lendemain à Jeannette que son ami l'ayant chargé, avant son départ, d'une lettre pour elle, il désirait obtenir une secrète entrevue. A force de penser au sentiment qu'il voulait inspirer à la jeune fille, il finissait par se persuader qu'il en était passionnément amoureux.

Depuis huit jours, la lettre d'Alfred avait été suivie de plusieurs autres, qui demeuraient également sans réponse. Ce silence blessait son orgueil, et lui avait déjà, plus d'une fois, inspiré le désir de renoncer à la jeune personne, lorsqu'il fut invité par le général à un dîner d'étiquette qu'il donnait pour fêter un député sortant. A la campagne, les lieux communs de la conversation sont ordinairement la politique et les anecdotes du voisinage. Ce jour-là, on ne parlait point des affaires publiques, parce que le héros de la fête savait apprécier le danger de blesser les opinions d'un électeur. On s'occupa de morale; et comme si l'un était une conséquence de l'autre, quelques jeunes gens essayèrent d'analyser l'amour; ils peignirent même assez plaisamment le ridicule qui rejaillirait sur un homme assez faible pour aimer une fille des champs. Un petit maître par excellence alla jusqu'à affirmer qu'une telle passion n'était pas dans la nature. Qui pourrait, disait-il, conserver le moindre désir pour une beauté en bas bleus? Devine-t-on jamais une jolie jambe sous les plis épais, et tristement réguliers, que forme la laine grossière dont elle est couverte?...

A ces mots, Alfred ne put retenir un mouvement d'improbation qui n'échappa point au jeune moraliste; il sourit de son impatience, et reprit, en s'adressant particuliè-

ment à lui : —Vous criez à l'hérésie ! eh bien ! je gage que vous n'avez pas encore été a même d'apprécier la justesse de mes observations. Aussi ce n'est pas aujourd'hui que je vous demanderai compte de votre incrédulité ; je désire seulement, si jamais vous éprouviez la triste influence des bas bleus, que vous daigniez vous souvenir de moi. — Cet entretien déplaisait à Alfred, et la patience n'était pas sa vertu favorite : il saisit donc avec empressement la première occasion qui se présenta de le rompre, sans blesser l'élégant observateur. Il se retira bientôt, mécontent de l'emploi de sa soirée. Tout en les qualifiant de ridicules préjugés, les principes du petit-maître lui revenaient toujours à l'esprit, et augmentaient encore son humeur. Cependant elle ne tint point contre les espérances que lui offrit un billet de Jeannette; et le lendemain, en dépit des censeurs, il se trouva, à l'heure indiquée, au rendez-vous qu'elle lui assignait. En l'attendant, Alfred s'occupa, pour la première fois, de l'aveu qu'il se préparait à lui faire ; et il éprouva une sensation pénible, en songeant qu'il devait peut-être la condescendance de la jeune fille, moins à l'intérêt qu'il lui inspirait, qu'à l'envie de recevoir des nouvelles d'Auguste. Cette pensée avait quelque chose de fâcheux, que la présence de Jeannette pouvait seule dissiper : en effet, dès qu'elle parut, tout autre sentiment que celui de la joie s'effaça d'abord de l'ame d'Alfred. Il avoua qu'il n'avait pas de lettre d'Auguste, et peignit en même temps la violence de son amour avec une si touchante éloquence, que Jeannette n'eut pas le courage de montrer une grande colère ; elle gronda cependant, mais d'une voix douce, émue. Il y avait tant de grâce dans son naïf langage, qu'Alfred, délicieusement agité, allait tout oser, lorsque la jeune paysanne, effrayée du feu de ses regards et de ses expressions passionnées, voulut se dérober par la fuite aux dangers qu'elle commençait à pressentir. Sa résistance même acheva d'enivrer Alfred.

Il s'élança impétueusement sur ses traces, et l'aurait atteinte sans peine, si Jeannette, pour hâter sa marche, n'avait essayé de franchir un fossé qui bordait la prairie; c'était là que la sagesse l'attendait pour étendre sur elle son égide protectrice. Dans son élan, la jupe de Jeannette s'accrocha aux branches d'un osier, et laissa voir à l'amoureux Alfred, au moment où il la saisissait, les énormes bas bleus de la jeune paysanne. Qu'elle est étrange et bizarre la puissance de l'imagination! En un instant, tous les attraits qui l'avaient séduit disparurent aux yeux d'Alfred; il ne sentit plus que la honte d'une démarche inconsidérée.

Les roses du plaisir ne brillaient plus sur les joues de la jeune fille; la pâleur de l'effroi les remplaçait. Alfred la trouva presque laide; et ses craintes ne parlaient pas, selon lui, en faveur de son innocence. Enfin, il n'osait prévoir l'issue de cette singulière entrevue, lorsque la tremblante Jeannette s'écria : — Ah, mon Dieu! je crois que j'aperçois ma tante! — Oui, oui, reprit Alfred avec joie, sans regarder du côté qu'elle lui indiquait; c'est bien elle, je la reconnais. Et sur le champ, il s'élança sur son cheval, et reprit en toute hâte la route de Paris, sans songer à ce que deviendrait la pauvre paysanne, ni ce qu'elle penserait de sa fuite, mais en bénissant les bas bleus dont la vue sauvait l'honneur d'une jeune fille, et l'empêchait de trahir l'amitié.

CLIMATOLOGIE.

CLIMAT DE PARIS.

Résumé hebdomadaire des observations météorologiques faites à l'Observatoire royal, du dimanche 24 décembre 1820, au samedi 30 inclusivement.

Température la plus élevée, 6° $^{2}/_{10}$, échelle de Réaumur, le 24.

La plus basse, 7° $^{6}/_{10}$ au-dessous de 0, le 29. — *Température moyenne*, 2° $^{1}/_{10}$ au-dessous de 0. Anniversaire de cette température, 1° $^{5}/_{10}$. — *Pression moyenne de l'atmosphère*, déterminée à l'aide du baromètre, 27 pouces 7 lignes (746 millièmes), répondant à 5° de mauvais temps de la nouvelle graduation, et à *pluie* ou *vent* de la graduation ordinaire. — *Vent*, ayant dominé, celui de nord-ouest. — *Hauteur de la Seine*, à Paris, à l'époque du samedi 30, 0 mètre 93 cent. (décroissante, charriant des glaces). — Jours de *Pluie*, aucun.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de 1820, accompagnés de plans, d'ordres de bataille et de situations; par F. Koch, chef de bataillon d'état-major. Trois volumes in-8°. et atlas. Prix : 21 fr., et 26 fr. par la poste. A Paris, chez Anselin et Pochard, successeurs de Magimel, rue Dauphine, n° 9. Nous rendrons compte de cet ouvrage.

— On vient de mettre en vente chez Pillet aîné, imprimeur-libraire, rue Christine, n° 5, le second et dernier volume de l'ouvrage intitulé : *les Fastes de l'anarchie*, ou *Précis chronologique des événemens mémorables de la révolution française depuis* 1789 *jusqu'en* 1804; par le comte Achille de Jouffroy. Cet ouvrage est terminé par une table générale alphabétique qui présente la biographie de plus de deux mille individus. Prix des deux volumes, 12 fr. pour Paris, et 15 fr. par la poste.

— *Des avantages de la Charte constitutionnelle*, par M. Ponce. In-8°. Prix, 2 fr. 50 c. A Paris, chez l'auteur, impasse des Feuillantines, n°. 10; Delaunay, libraire, au Palais-Royal; Eymery, rue Mazarine, n°. 30; Treuttel et Wurtz, rue de Bourbon, n°. 17; Pélicier, libraire, au Palais-Royal; Brissot-Thivars, rue Neuve-des-Petits-Champs; et Mongie, boulevard Poissonnière, n°. 18.

— *De l'organisation de la puissance civile dans l'intérêt monarchique*, ou *de la nécessité d'instituer les administrations départementales et municipales en agences collectives*. A Paris, chez Denugon, imprimeur, rue du Pot-de-Fer-Saint-Germain, n°. 14;

A. Eymery, rue Mazarine, n°. 30; Béchet aîné, quai des Augustins, n°. 57; Delaunay, Palais-Royal, galeries de bois, n°. 243 et 244; et Ponthieu, Palais-Royal, mêmes galeries.

— *Le Génie du Théâtre espagnol*, ou *Traductions et Analyses des meilleures pièces de Lope de Vega, Pedro Calderon de la Barca, et autres auteurs dramatiques, depuis le milieu du 16e. siècle jusqu'à la fin du 18e.*; avec *un Précis historique sur l'art dramatique en Espagne, une Notice biographique sur chaque auteur, et un Examen critique de chaque pièce;* suivi *des Imitations faites par les classiques français;* par A. Hugo, rédacteur du *Conservateur littéraire*. Ouvrage proposé par souscription en trente volumes in-8°. A Paris, chez A. Boucher, libraire, rue des Bons-Enfans, n°. 34.

— *La Vierge d'Ardnène*, traditions gauloises, ou esquisses des mœurs et des usages de la nation avant l'ère chrétienne; par Mme. Elise Voïart. Paris. Un vol. in-8°. Prix : 5 fr., et 6 fr. par la poste. A Paris, chez Bataille et Bousquet, Palais-Royal, galeries de bois.

— *OEuvres complètes de W. Shakespeare*, traduites de l'anglais par Le Tourneur; nouvelle édition, entièrement revue et corrigée par F. Guizot et le traducteur de lord Byron, et ornée d'un beau portrait; précédée d'une notice biographique et littéraire sur Shakespeare, par F. Guizot. Dix vol. in-8°. de plus de 500 pages chacun. Le prix de chaque volume sera de 6 fr.; mais les personnes qui souscriront avant le 15 janvier, ne les paieront que 5 fr. : cette clause est de rigueur, et sera irrévocable. On souscrit à Paris, chez Ladvocat, éditeur, galeries de bois du Palais-Royal, n°. 195.

Nota. Tous les Ouvrages annoncés ci-dessus se trouvent chez Eymery, libraire de *la Minerve littéraire*, rue Mazarine, N°. 30.

Imprimerie d'Ant. Bailleul, rue Thibautodé, n°. 8.

TROP D'AMOUR

Romance Posthume de Mme. Sie. Gail

Paroles de Mme. Sophie Gay.

Agitato

CHANT

PIANO

Non jamais du bonheur d'aimer je ne saurai goûter les

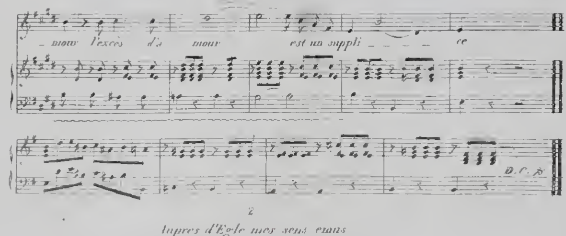
charmes l'ardeur qui vient me consumer change mes plaisirs en allarmes déjà re-

-grets moments heureux il n'est rien dont je ne frémisse

Majeur

cœur trop amoureux ah dans un cœur trop amoureux l'excès d'a-

-mour l'excès d'a mour est un suppli ce l'excès d'a-



2

Auprès d'Eglé mes sens émus
De ma raison m'ôtent l'usage.
Sans esprit, tremblant et confus
Ma bouche n'a plus de langage,
Lorsque son regard enchanté
Me prouve qu'elle me préfère.

Contre moi sans cesse irrité contre moi sans cesse irrité je m'accu-se de lui dé-plai-

re de lui dé-plai-re je m'accu-se de lui dé-plai-re de lui dé-plai-re

3

Je suis jaloux des sentiments
Que sa beauté partout inspire,
Enfin dans mon emportement
J'en veux à celui qui l'admire:
Vainement mon cœur est charmé
Lorsqu'elle me dit je t'adore
La crainte d'être moins aimé
Jusqu'à ses pieds me trouble encore

4

Mais ne crains pas qu'à de ma foi
Eglé, ce tourment me dégage
S'il fallait m'éloigner de toi
Je souffrirais bien davantage
[illegible]
Autant que toi je les adore
[illegible] contenu de mon malheur
Mourir de [illegible]

Lith. de [illegible] rue Dauphine [illegible]

LA MINERVE

LITTÉRAIRE.



L'ERMITAGE.

Connaissez-vous ces monts dont la tête immobile
Oppose le silence au bruit des flots mouvans ?
Au sein de leurs rochers est un pieux asile
Cher aux êtres souffrans.

C'est là que chaque jour de fervens solitaires,
A la reine du ciel répètent dans leurs vœux :
« Espoir des affligés, recours dans nos misères,
» Sauvez les malheureux ! »

Par le sentier rapide, une jeune inconnue,
Jusqu'à ce toit sacré parvint avec effort;
Là, ses regards erraient sur la vaste étendue
Dans un muet transport.

Elle considérait la roche menaçante,
Les ruisseaux fugitifs, l'immensité des mers,
Les gazons, la chapelle; et sa voix gémissante,
S'exhalait dans les airs.

Le souffle du midi, le bruit lointain des ondes,
Se mêlaient tour à tour à ses faibles accens;
Et le pasteur, guidant ses chèvres vagabondes,
A retenu ces chants :

« Le bonheur fuit les pas de l'humble voyageuse;
» L'image de mon sort me suit dans ces deserts;
» Mes jours sont agités, ma vie est orageuse
» Comme ces flots amers.

» Sur mes traits abattus, où la douleur est peinte,
» De l'âge qui me luit on cherche en vain la fleur;
» Et mon front, jeune encor, porte déjà l'empreinte
» Que laisse un long malheur.

» Vous, arbres dont l'abri me couvre et m'environne,
» Vous semblez partager le deuil de mes beaux ans;
» Et l'automne à vos pieds effeuille la couronne,
» Don brillant du printemps.

» Bientôt vous pleurerez votre beauté ravie;
» De son souffle glacé l'hiver va la flétrir,
» Comme le noir chagrin qui dépouille la vie,
» Et ne fait pas mourir.

» Les pieux habitans de ce lieu solitaire,
» Loin d'un monde trompeur ignorent tous ses maux;
» Et, simples voyageurs, ils ne font sur la terre
» Qu'attendre leurs tombeaux.

» Laissant tous les mortels, heureux ou misérables,
» S'occuper vainement d'un douteux avenir,
» Ils savent que leurs jours sont désormais semblables
» Au jour qui va finir.

» Ainsi durant la nuit, quand l'élément perfide
» Gronde au pied des rochers qui bornent ce vallon,
» Ils s'endorment au bruit de ce ruisseau limpide
» Errant sur le gazon.

» Et moi, ne puis-je aussi trouver un lieu propice
» Où les peines du cœur s'endorment à jamais ?
» Au défaut du bonheur, vierge consolatrice,
» Fais-moi trouver la paix !

» Permets, reine des cieux, qu'après de longs orages,
» Je puisse enfin goûter quelques jours de repos,
» Beaux comme tes vallons, doux comme tes ombrages,
» Et purs comme tes eaux! »

Par Mme. Amable Tastu, (1).

MON ERREUR,

Ode de Klopstock.

Klopstock, partisan de la révolution à son origine, en devint l'ennemi lorsque des crimes la souillèrent. Il exprima les divers sentimens qu'elle lui avait inspirés, dans plusieurs de ses compositions lyriques. L'ode suivante fut écrite pendant la terreur, peu après que Marat eut péri sous le poignard de Charlotte Corday.

Je voulais les juger sur leurs seules actions; j'avais suivi d'un regard attentif les traces des Français dans les pages de l'histoire.

O véridique histoire! toi qui venges l'humanité des outrages des peuples et des rois, tu m'avais peint quelquefois ce peuple sous d'effrayantes images.

Cependant je croyais, et cette croyance..... Ah! elle m'enchantait comme le plus beau rêve au printemps de la vie; elle m'enivrait comme une espérance d'amour!

Je croyais que tu étais envoyée, ô Liberté, mère de tous les biens, à ce peuple heureux, à ce peuple choisi pour lui donner une existence nouvelle!

N'es-tu plus celle qui change les peuples? où sont-ils de ceux que rien ne peut changer? Leur cœur est-il de

(1) Il paraîtra au nouvel an prochain, chez Pichard, libraire, un petit ouvrage in-18, intitulé : *la Chevalerie*, par Mme. Amable Tastu, moitié prose et moitié poésie, orné de jolies gravures.

bronze? Leur œil n'est-il plus que ténèbres, pour méconnaître ainsi qui tu es?

Ton ame est l'amour des lois; mais eux, pour violer les lois, ils s'enflamment, ils se précipitent, ils fondent comme le vautour sur sa proie.

Non, ils ne te connaissent pas! ils ne connaissent que la licence, ils n'aiment qu'elle! Cependant c'est ton nom qui retentit, lorsque leur glaive impie tombe sur la tête des bons; ton nom, ô Liberté, mère de tous les biens!

N'ont-ils pas encore osé l'invoquer, en commençant la guerre des conquêtes, en violant la noble parole donnée à tous les peuples!

Ah! beau rêve de liberté et de félicité qui m'avais tant ébloui de ton éclat, tu n'es plus! Il ne me reste qu'une douleur, une douleur comme celle de l'amour trompé......

Mais une trace d'homme imprimée dans l'immense et aride désert, délasse quelquefois le voyageur fatigué; ainsi Corday, l'héroïne, la femme-homme, vient de consoler mon cœur!

Des juges (1) ont eu l'infamie d'absoudre le monstre; mais elle, à son tribunal, ne l'a pas absous, et elle a fait ce que raconteront, avec un visage enflammé et des larmes d'admiration, nos derniers neveux!

Camille Jordan.

---

(1) On se rappelle que Marat fut déchargé d'accusation par un tribunal.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

LA VIERGE D'ARDUÈNE,
Traditions gauloises.
Par Mad. Elise VOÏART. Un vol. in-8°.

LES romans historiques, si justement décriés par Boileau, étaient depuis long-temps passés de mode, lorsque Mad. de Genlis parvint à rendre un moment de vogue à ce genre déjà oublié. En se frayant une nouvelle route, sir Walter Scott s'est acquis une réputation Européenne. Il a emprunté de l'histoire les mœurs et les superstitions de chaque époque ; il a revêtu de la couleur des temps, les sites de ses tableaux ; mais les personnages qui les animent sont entièrement de sa création. Ainsi, sans altérer les événemens, et sans dénaturer des caractères consacrés, il a donné à ses récits une apparence de vérité, une teinte historique que, jusqu'à lui, on n'avait trouvées dans aucun roman.

Un autre mérite a contribué au prodigieux succès de Walter Scott : c'est le choix même de ses sujets, puisés, la plupart, dans les traditions nationales de l'Ecosse. L'imagination aime à contempler les mœurs primitives des peuples, et à retrouver dans leurs coutumes sauvages l'origine des usages des siècles policés. Mais si ces peuples vécurent sur le même sol que nous, s'ils fondèrent l'état dont nous sommes citoyens, l'intérêt s'accroît de tout l'amour que nous portons à la patrie et au foyer domestique.

Comme Walter Scott, Mad. Voïart a cherché ses inspirations dans les vieux souvenirs de son pays ; et, comme lui, elle a su éviter de tomber dans les défauts reprochés à ses devanciers. Ce double rapprochement offre une double prévention en faveur de *la Vierge d'Arduène.*

En établissant, d'après le sentiment de quelques au-

teurs, que les Francs étaient des Gaulois sortis, à diverses époques, de leur terre natale, « et qui, en y rentrant, » obéissaient à une impulsion secrète, semblable à celle » qui ramène l'abeille à la ruche-mère, » Mad. Voïart a voulu célébrer une de ces migrations. Les Ardennes sont le théâtre qu'elle a choisi pour son action ; et cette action se passe dans les premières années du règne d'Auguste.

Théodomir, fils d'un roi Sicambre, avait été ravi, encore enfant, aux embrassemens de sa mère, et confié, par les fées ses protectrices, au roi des Ardennes, Diciomar. Ce vieux monarque le fit élever auprès d'Idoïne, sa fille, à qui le jeune étranger fut bientôt uni par les liens d'un ardent amour. Cependant, tourmenté par le besoin de la gloire, le Sicambre quitta sa belle maîtresse, pour aller combattre les Romains. Arrivé dans les contrées où il avait pris naissance, il fut reçu par le roi Marcomir, qui déplorait encore la perte d'un fils tendrement aimé, et de sa femme, que la douleur avait conduite au tombeau. Attiré vers Théodomir, par un pressentiment secret, le roi l'accueillit avec bonté, et le retint auprès de lui.

Trois années se sont écoulées, et Diciomar n'est plus ; le druide Hemdal, à qui, en mourant, il a confié Idoïne, la destine, contre le vœu de son père, à Isarne, guerrier corrompu, qu'il veut en même temps placer sur le trône.

Isarne doit à son tour favoriser le druide dans l'élection prochaine d'un souverain pontife ; et tous deux invoquent l'appui des oppresseurs des Gaules.

Le jour arrive où ils vont recueillir le fruit de leurs trahisons ; mais Théodomir est de retour : il paraît auprès de son rival dans l'assemblée de la nation ; et, au moment où Hemdal décerne à Isarne la fille et le sceptre de Diciomar, Théodomir se présente, et fait valoir ses droits. Isarne, irrité, le défie ; et déjà le combat s'est engagé, quand on vient annoncer aux Gaulois l'apparition d'une armée romaine. Ils se réunissent alors contre l'ennemi commun,

et, guidés par le brave Théodomir, ils repoussent les fils de Mars. La trahison de Hemdal et de Isarne est bientôt reconnue : ils tombent sous le glaive même de l'étranger qu'ils ont appelé. Le vainqueur est élevé sur le pavois; les fées lui rendent Idoïne, qu'elles avaient éloignée pendant la bataille, et, traçant au jeune héros les leçons d'un règne fortuné, lui dévoilent les événemens que doit amener le cours des siècles.

Théodomir connaît son origine; elle n'est plus un mystère pour lui; il voit que les Romains vaincus, ne tarderont pas à reparaître avec des forces innombrables : c'en est fait de son peuple, c'en est fait de la liberté. Il convoque les Arduénens, leur montre les dangers de leur position, et leur propose un asile inviolable dans les états de son père Marcomir. Les Gaulois, préférant l'exil à l'esclavage, s'enflamment d'un noble enthousiasme; ils vont dans le champ de la mort y recueillir les cendres de leurs aïeux et quittent, en pleurant, leurs cabanes et leurs forêts. Ils partent : mais un jour viendra, marqué par les destinées, qu'ils rentreront dans leur patrie, et briseront le joug odieux qui pèse maintenant sur elle.

Tel est le cadre dans lequel Mad. Voïart a fait entrer les détails que l'histoire et les traditions populaires nous ont transmis sur la vie des anciens Gaulois. « Crai-
» gnant qu'un plan plus vaste fût au-dessus de mes forces,
» dit-elle dans son introduction, j'ai réduit le mien à peu
« d'événemens; cependant ils fournissent des tableaux assez
» intéressans, tels que l'assemblée des fées, les travaux do-
» mestiques des jeunes Gauloises; les funérailles selon les rits
» accoutumés; l'arrivée d'un étranger; les soins de l'hos-
» pitalité; la description d'un repas et des mœurs intérieu-
» res; celle d'une assemblée religieuse, convoquée au mi-
» lieu de la nuit; le retour des jeunes guerriers sur la terre
» de la patrie, célébré par une fête au fond des forêts;
» un repas guerrier, et les jeux qui lui succèdent; la des-

» cription des armures et des vêtemens; la manière dont
» se faisaient les présens de noces; l'élection d'un souve-
» rain ; la pompe qu'étalaient les druides dans les cérémo-
» nies publiques; les chants des Bardes; les coutumes des
» Eubages ; l'eau lustrale ; la verveine sacrée et l'auguste
» fête du gui recueilli, au sixième jour de la lune, sur les
» chênes de Hésus; une bataille entre les Gaulois et les
» Romains ; la victoire des premiers, détails sur leur camp ;
» le vainqueur élevé sur le pavois, et proclamé roi des Ar-
» dennes : enfin, l'apparition prophétique des trois sœurs,
» que Divodure ou *Metz* adorait sous le titre de déesses-
» mères, et dont les noms mystérieux signifiaient *le pré-
» sent, le passé* et *l'avenir.* »

Ce court exposé suffit pour faire apprécier à quelles immenses recherches, à quelles longues études Mad. Voïart a dû se livrer pour composer son ouvrage. Aussi nous apprend-elle qu'il est le résultat de dix années de travail. Tant de persévérance et de savoir sont rares de nos jours ; et ce qui doit étonner davantage, c'est que la fatigue de l'auteur et son érudition ne se fassent jamais sentir dans la *Vierge d'Arduène.* La poussière des vieux livres n'a jamais altéré ni la fraîcheur de son coloris, ni la délicatesse de ses pensées. On voit qu'après avoir recueilli ses extraits en érudit, Mad. Voïart a repris la plume d'une femme.

Rigoureusement attachée à la vérité historique, elle s'est quelquefois défiée de son imagination; mais elle a su parer tous les traits qui lui étaient offerts, et y répandre ce charme d'expression qui est aussi une création. Veut-on juger la manière dont Mad. Voïart reproduit les plus petites circonstances ? nous transcrirons cette description d'un sacrifice offert par la druidesse Sulmina aux déesses-mères.

« Elle s'enferme dans le lieu le plus secret de sa de-
» meure ; là elle se couronne de verveine, afin de se
» rendre les déesses favorables ; elle pétrit trois gâteaux

» de farine d'orge, et les fait cuire sous la cendre. Lorsque
» le feu les a colorés, elle les dépose tout brûlans sur une
» table où elle a déjà placé trois rayons de miel, trois
» vases pleins de lait, et trois flambeaux de cire....

» La druidesse allume ensuite un trépied ; elle jeta dans
» la flamme des baies de genièvre, de la laine d'agneau
» noir, et des branches de sélage, plante sacrée que sa
» main gauche a ravie à sa droite, lorsque naguère elle
» l'a recueillie au lever de l'astre du chien ; prononçant
» enfin les paroles magiques dont la puissance évoque les
» fées, elle se retire en marchant à reculons dans le coin
» le plus obscur de la salle, où elle implore, à voix basse,
» la protection des fées, pour les deux êtres qui lui sont
» chers.

» A peine est-elle agenouillée, qu'un vent léger circule
» dans la salle ; un doux murmure parvient à son oreille ;
» elle entend le bruit aérien que font les déesses en accep-
» tant l'offrande. Le trépied pétille ; la flamme des flam-
» beaux s'agite ; les doux parfums se répandent en nuages.
» Bientôt l'obscurité et le silence annoncent à Sulmina
» que les fées se sont retirées. Elle rallume sa lampe :
» ô surprise ! tous les dons ont disparu ! »

Il serait difficile de bien faire connaître un ouvrage tel que celui que nous annonçons, autrement que par des citations nombreuses ; mais puisqu'il faut s'imposer des bornes, nous nous hâterons de prendre dans le second livre le chœur d'Isis, qu'Idoïne chante avec ses compagnes, pour les distraire de leurs travaux.

« Filles des Gaules, savez-vous qui vous apprit à tirer
» du lin azuré les tissus de neige qui vous décorent ?

» C'est la blonde Isia, la déesse aux dix mille noms. »

« Qui vous enseigna à prendre le suc des fleurs, l'écorce
» des arbustes et les baies colorantes des buissons, pour
» teindre la laine des agneaux ?

» C'est la blonde Isia, la déesse aux dix mille noms. »

« Avez-vous vu les filles des Sicambres ?.... Elles marchent comme la nuit, vêtues de robes lugubres. Mais » vous, filles heureuses, qui vous apprit à varier les cou» leurs de vos habits comme un champ de fleurs ?

» C'est la blonde Isia, la déesse aux dix mille noms. »

« Un jour une déesse, vient des mers : le vaisseau mer» veilleux qui l'amenait était son ouvrage; elle en avait » tissu les voiles et filé les cordages : ses habits étaient » blancs, et ses chaussures d'un or pur; un levrier rapide » guidait sa marche. Elle parut dans nos forêts comme » l'aurore; ses mains divines portaient des fruits et des » fleurs : on l'appela la Bienfaisante :

» C'était la blonde Isia, la déesse aux dix mille noms.»

Les hymnes que Mad. Voïart a fait entrer dans sa composition, y répandent beaucoup de charme; et c'est, à notre avis, dans cette partie du travail qu'on peut le mieux juger à quel point l'auteur a saisi l'esprit et le ton de son sujet. Tantôt mélancoliques et tendres, tantôt graves et solennels, quelquefois joyeux, et le plus souvent brûlant de l'enthousiasme des Bardes, ces chants suivent, comme le chœur du théâtre antique, les diverses progressions du drame, et s'animent des passions qui occupent la scène.

L'amour de la patrie et de la gloire, ces sentimens innés dans les cœurs gaulois, se reproduisent partout avec énergie dans la vierge d'Arduène; et les fières inspirations de ces divinités nationales suffiraient pour la faire vivre, à défaut de tant d'autres mérites.

Le lecteur a pressenti que Mad. Voïart, en suivant les traces du chantre de Velleda, a, comme lui, adopté ce genre qu'on est convenu de flétrir sous le nom de *romantique*; distinction frivole, dont il est impossible d'établir la règle, et qui devrait être déjà bannie de la littérature. Cette distinction a son origine dans le préjugé qui divisa autrefois les écrivains français sur les *anciens* et les *modernes*. Nos de-

vanciers fondaient leurs préventions sur la différence des temps; nous faisons reposer les nôtres sur celles des lieux, comme si le goût n'avait pas des principes fixes dans une éternelle raison, dans un invariable sentiment. Un ouvrage adopté par le goût sera toujours bon, soit qu'il remonte au siècle de Virgile, soit qu'il arrive de la patrie de Frédéric II; mais il est des gens qui ne peuvent se décider à goûter une production que n'a point connue leur professeur de rhétorique. Horace, qu'on peut citer à Mad. Voïart, signalait déjà ce travers :

> . . . . *non quia crasse*
> *Compositum illepidere putetur, sed quia nuper.*

Ce que dans les arts on appelle *manière*, existe aussi dans la littérature, et c'est là seulement ce qui change avec le temps et selon les climats. Les *manières* de Ronsard, de Pradon et de Dorat ont eu beaucoup de vogue chez leurs contemporains, et sont passées ensuite comme celle du peintre Boucher. Racine lui-même ne se plia-t-il pas souvent à la *manière* de l'hôtel de Rambouillet? Rubens n'a connu de nature que celle de la Hollande; l'expression de ses figures est admirable, et Rubens est au Louvre.

Schiller et lord Byron auront chez nous des imitateurs sans talent; Schiller et lord Byron n'en sont pas moins de grands poëtes. Si nous voulons jouir de toutes les richesses, de toutes les beautés de la littérature, soyons enfin

> Contemporains de tous les hommes,
> Et citoyens de tous les lieux.

Quel que soit donc le genre dans lequel on classera son livre, que Mad. Voïart se rassure; les bons esprits s'accorderont à le juger d'après le style, toujours élégant et poétique, d'après son plan, aussi simple que bien conduit, d'après l'intérêt surtout; et, sous ce rapport, elle ne laisse rien à désirer. Ces éloges généraux n'excluent pas

quelques critiques de détail. On pourrait lui reprocher une mesure de phrases un peu monotone, des incorrections, et quelque affectation à répéter certains mots. On pourrait aussi désirer un peu plus de vivacité dans la marche de l'action, et des caractères d'une couleur plus prononcée. Ce prêtre ambitieux qui vend sa patrie à l'étranger; ce méprisable Isarne qui, pour commander à ses égaux, leur prépare des fers, et méconnaît leurs droits, au point de monter sur le trône sans interroger leur volonté, était de ces monstres sur lesquels un écrivain ne pouvait accumuler trop de haine.

Mais si Mad. Voïart manque de l'énergie d'une profonde indignation, avec quel bonheur elle réussit à peindre les touchantes vertus de son sexe! Les Gauloises se sont avancées sur le champ de bataille, et jusques dans la mêlée, pour y recueillir les guerriers que le fer a frappés : « O » femmes des temps antiques, s'écrie Mad. Voïart, dignes » en effet des adorations de nos ancêtres, que vos filles » dégénérées sont loin d'un tel héroïsme! faibles et ti- » mides, elles peuvent à peine y croire, tant ces vertus » leur paraissent gigantesques!

» Mais que dis-je! nos plus saintes vestales, liées, » ainsi que les anciennes druidesses, au culte des autels, » ne nous présentent-elles pas encore le spectacle au- » guste de la piété, du savoir, consolant l'infortune et » apaisant la douleur! Ah! ces femmes bienfaisantes, » douées d'une vertu surhumaine, sont encore des » Gauloises! »

Nous ne saurions terminer cet article sans parler de la prophétie qui compose en entier le onzième livre. Ce n'est pas une idée neuve que de révéler à un héros les événemens qui doivent illustrer sa patrie dans la suite des âges : Virgile, le Tasse, Voltaire, et jusqu'à M. le prince de Canino, dans la *Cyrnéide*, ont usé de ce privilége de se faire prophètes du passé. Mad. Voïart est parvenue à

rajeunir ces sortes d'oracles, et nous devons lui en tenir d'autant plus de compte, que, comme ses modèles, elle ne s'en est pas fait un moyen de flatterie et d'adulation :

« Du haut d'une roche escarpée, entourée de chênes » vénérables, se précipite une source limpide ; ses flots, » blanchis d'écume, répandent dans les airs une poussière » humide. Tout à coup, ô surprise ! ces vapeurs se con- » densent et prennent des formes animées : debout sur les » eaux bondissantes, et comme sur un trône d'argent, » s'élèvent, appuyées l'une sur l'autre, trois figures ma- » jestueuses. »

Ce sont les trois déesses symboles du *passé*, du *présent* et de *l'avenir*. Elles se présentent à Théodomir, et la dernière, la divine Skuld, soulevant le voile qui la couvre, présente un disque éclatant aux yeux du héros, « qui, » fixant un avide regard sur l'acier fatidique, y voit la » longue suite des siècles se dérouler devant lui. » Tout ce qui suit ce morceau est écrit avec force, profondeur et laconisme. On y reconnaît le patriotisme de l'auteur ; il brille surtout, lorsque la déesse parvient aux derniers jours de notre gloire :

« Lutèce est la reine du monde ; des fontaines jaillis- » santes rafraîchissent ses places, ses rues populeuses ; des » ponts merveilleux, illustrés par des noms éclatans, tra- » versent la Seine, et de solides remparts resserrent ses » eaux profondes ; les temples, les palais se relèvent ; » leurs brillantes coupoles étincèlent dans les airs. Au- » dessus de l'un deux, resplendit une étoile, emblême de » la récompense que la patrie accorde à l'honneur, au gé- » nie ; récompense auguste qui unit par des nœuds fra- » ternels tous les cœurs vertueux.

» Les étendards enlevés aux ennemis ornent à la fois la » vieille basilique, le temple des lois, la demeure des « guerriers et le séjour somptueux des monarques.

» Formée du bronze des nations, une colonne s'élève

» Les trophées des vaincus décorent sa base majestueuse ; » sur son fût colossal, une main savante a gravé la longue » histoire de nos conquêtes : monument sacré, qui portera » jusqu'aux siècles à venir le nom et la gloire de la » France ! »

Ici le disque magique se recouvre, et Théodomir s'écrie avec regret : « O déesses !.. — *Souviens-toi*, dit la pre» mière des immortelles ; *Agis*, dit la seconde ; *Espère*, » murmure la troisième. » Ce dernier trait nous paraît fort beau ; peut-être devrait-il terminer le poëme ; et ce changement serait d'autant plus facile, que le onzième livre est entièrement détaché. Qu'il eût été consolant pour les Gaulois, au moment même de leur exil, cet avenir de gloire promis à leurs descendans ! avec quel charme le lecteur oppressé eût retenu ce mot : *Espère !*

En plaçant son ouvrage sous la protection du nom de Ségur, Mad. Voïart a voulu s'assurer une recommandation de plus auprès de ses lecteurs. C'était, en effet, leur rappeler à la fois un littérateur aimable qui sut les charmer, et l'historien qui, après avoir fait servir de hautes fonctions à la prospérité des lettres, honore ses loisirs par leur culte philosophique. L.

Si nous sommes mal élevés, ce sera notre faute ; ce ne sera du moins ni celle des auteurs, ni celle des libraires. Voilà quatre ouvrages sur l'éducation qui viennent de paraître. Commençons par le plus petit et le plus court : le premier pas est la moitié du chemin ; tâchons que celui-là soit facile.

Le Secrétaire des Enfans (1) est l'ouvrage de M. D*** :

---

(1) *Le Secrétaire des Enfans*, ou *Correspondance entre plusieurs Enfans* ; par M. D., avec frontispice et titre gravés. Un volume in-18 de 220 pages. A Paris, chez Eymery, rue Mazarine, n°. 30. Prix :

c'est ainsi qu'il se désigne sur le joli titre gravé de son livre. Heureusement, à la fin de l'épître dédicatoire à Mlle. Eymery, fille de l'éditeur, il signe en toutes lettres *P.-A.-B. Ducange;* moyennant cette précaution,

Notre esprit aisément perce à travers ces voiles,
Et voit bien que c'est lui qui se dit trois étoiles.

J'avais peur, je l'avoue, que ce ne fût encore une de ces productions où, sous prétexte de se mettre à la portée de l'enfance, on trouve le niais en cherchant le naïf, et qui manquent heureusement leur résultat, qui serait de perpétuer la faiblesse intellectuelle de l'âge auquel on prétend se proportionner. Se mettre à la portée des enfans, et cela pour les instruire! c'est précisément hors de leur portée qu'il faut se tenir. Quand ils commencent à se traîner à quatre pattes, faites-en autant, et vous verrez si jamais ils marcheront! bégayez avec eux, et il en résultera qu'ils ne sauront jamais parler. L'homme n'est point fait pour le repos; il est action, il est fait pour l'action. Le bonheur, quoi que l'on en dise, n'est pas une manière constante d'être. Il est un progrès vers un état meilleur; il ne consiste point, pour l'homme, dans la béatitude, mais dans la prospérité actuelle; et l'instruction, qui est un de nos moyens de bonheur, comme tout développement de nos facultés, ne s'acquiert qu'en cherchant toujours à atteindre à un but qui s'éloigne constamment: les enfans sont hommes, et plus qu'hommes sur ce point.

M. Ducange n'est point tombé dans cet inconvénient. Ses lettres sont telles que les enfans devraient les écrire, et non pas telles qu'ils les écriraient : elles roulent sur de petits événemens importans à cette époque de la vie. Le don d'une poupée, une partie de campagne, un goûter, etc.; les moins convenables, à mon avis, sont les quatre ou cinq où il s'agit de l'art épistolaire, non que les préceptes ne soient bons, et surtout courts, mais il me semble que leur place était dans l'avant-propos, et que, pour la partie

didactique, M. Ducange aurait dû agir comme pour les *Lettres sur l'Histoire romaine et la Géographie*, dont il s'est contenté très-sagement de faire mention. Le travail que l'on demande à des enfans sur ces objets, est un extrait, une analyse, une leçon; mais ce n'est pas une lettre, dans le sens propre de ce mot.

Les correspondans que M. D. met en scène sont des enfans de différens sexes. Il a eu la complaisance de s'en faire une objection et de la réfuter. Pour moi, je n'aurais pas pensé à lui en savoir mauvais gré, et je tiens sa justification pour bonne. Ce n'est pas que j'aime que Mlle. Nélabé, qui a neuf ans, écrive à Mlle. Désiré, qui a six mois de plus, qu'elle a entendu sa mère faire l'éloge de M. Léon, âgé de onze ans, et dire en outre qu'il serait un grand parti; j'aime encore moins qu'elle ajoute : « je suis bien trompée si cela ne te regarde pas. » Je n'aime pas davantage que Mlle. Amélie, à douze ans, demande à M. Jules, qui en a quinze, pourquoi Lucrèce ne s'est pas tuée plutôt avant qu'après l'attentat de Tarquin; je n'aime pas surtout la belle scène de la fin, où, après avoir lu en public toute la correspondance de ces enfans, excellent moyen pour les dégoûter à jamais du style épistolaire, les grands parens leur donnent des prix au son des fanfares. Heureusement ces prix ont été des livres; j'avais une frayeur horrible de voir reparaître les châles de cachemire et les parures de M. B., qui paye toujours les belles actions comptant, pour encourager à la vertu.

Ces petites taches n'empêchent pas le livre de M. D. d'être agréable à lire, d'être très-propre à être mis dans les mains des enfans, et d'indiquer dans leur auteur le goût et le talent d'observer ces êtres intéressans.

M. Jules, dans les leçons qu'il extrait de ses cahiers, ne manque pas de dire, comme on le devine, que c'est le cœur qui doit dicter les lettres. Amélie répond très-sensément, qu'il faut d'abord avoir un *cœur*, où se trouvent

les sentimens, et puis une *tête*, pour en arranger les expressions. En effet, écrire est déjà un art : ce n'est plus la conversation, car qui voudrait qu'on lût sa conversation tachygraphiée ? Toute imitation demande de la réflexion : les meilleurs acteurs sont ceux qui s'abandonnent le moins à leur rôle ; les poëtes les plus naturels, ceux qui travaillent le plus leur style. Lafontaine, à qui on a fait, je ne sais pourquoi, une réputation de négligence, passait un jour entier à méditer au pied d'un arbre, sans s'apercevoir du froid ni de la pluie ; et on peut voir dans la préface de *Psyché* combien il avait réfléchi sur l'art d'écrire. On peint d'autant mieux la nature, que l'on y emploie plus d'art.

M. D.... (quatre étoiles) n'en a pas mis assez dans ses *Leçons d'un père à son fils* (1). Son enthousiasme est tel, qu'il se permet de faire suivre des rimes comme celles-ci : *verraient, eux, diraient, laborieux*; et bientôt après, *suite* et *jactance*. L'usage de faire alterner les rimes masculines et féminines est souvent gênant, il est vrai ; mais il est prudent de s'y soumettre. Au reste, je suppose, d'après ce que dit l'auteur lui-même, qu'il ne cultive la poésie que pour charmer ses loisirs ; et alors il fait bien de s'y livrer ; car il vaut mieux prêcher la vertu, l'humanité, tous les sentimens honnêtes, en vers prosaïques, que d'insulter le malheur dans les plus jolis vaudevilles du monde. Ce n'est pas que sur la quantité de vers contenus dans cet ouvrage, et dans le recueil de poésies qui le suit, il n'y en ait quelques-uns de bons ; mais, en général, la prose est meilleure. L'ouvrage est divisé en douze leçons, mêlées de vers et de prose, comme le *Voyage de Chapelle*. Sur la religion : l'auteur y montre

---

(1) *Leçons d'un Père à son Fils*; par M. D****. Un vol. in-8°. de 300 pages, avec frontispice lithographié. Chez Lenormant, Treuttel et Wurtz, Pélicier, Masson, libraires. Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste.

les sentimens que tout homme vraiment religieux, et, par conséquent, indulgent et humain, peut avouer ; sur l'étude, sur les passions : ce qu'il dit du jeu en particulier, est parfaitement pensé ; sur l'ambition, sur le choix d'un état : ce que l'auteur pense de l'état de médecin, et la circonspection avec laquelle on doit l'embrasser, donnerait envie d'être de ses malades, si telle était sa profession.

La sixième leçon est consacrée au mariage, et la septième à l'éducation des enfans. Toutes les deux, la dernière surtout, renferment des choses très-utiles. Viennent ensuite la société, et une satire, un peu chargée, des cercles de Paris ; l'amitié, l'humanité, les plaisirs réels, au nombre desquels les bons spectacles ne sont pas oubliés ; et pour terminer, la fin de l'honnête homme.

Je relèverai deux erreurs : l'une est relative à Henri VIII ; il est vrai que l'on prétend qu'il a dit, en mourant, qu'il n'avait jamais refusé la vie d'un homme à ses soupçons, ni l'honneur d'une femme à ses désirs, mais ce n'était point l'expression du remords ; on assure, au contraire, qu'il s'en félicitait ; et les dernières paroles de l'impératrice Elisabeth de Russie, qui n'avait fait mourir personne, exprimaient la moitié du même sentiment consolateur. L'autre erreur est page 172, ligne 15 ; et j'engage l'auteur à faire un carton de plus pour la rectifier.

On trouve, au reste, dans tout l'ouvrage, ce ton de philantropie douce qui indique un esprit cultivé, la connaissance du monde, des mœurs élégantes et l'habitude de la satisfaction. Notre auteur fait des vœux pour son fils, et, ce « qu'il peut lui souhaiter de plus heureux, c'est que » celle qui doit être son épouse, possède les qualités de sa » tendre et respectable mère. » On a du plaisir à voir le contentement domestique joint à la vertu ; et lorsque l'on a une femme qui a « des vertus sans pruderie, de l'ordre » sans parcimonie, des sentimens élevés sans orgueil, etc., » on a de quoi se consoler du très-petit malheur de ne pas

faire des vers aussi bien que Delille ; ce qui n'autorise pas pourtant à corriger ceux de ce poëte.

Pour M. Hugues Millot, il ne paraît point dans la même disposition d'esprit ; son ouvrage (1) est empreint de tristesse, et il ne cache pas lui-même qu'il l'a écrit pendant « les ennuis d'une situation bien pénible. » Cependant, à la louange de la justesse de son esprit, et surtout de son caractère, si nous rencontrons dans *l'Education du Cœur* quelque exagération du mal qu'il y a dans le monde, nous n'y voyons pas du moins de ces déclamations forcenées, de ces phrases haineuses, de ces insultes à la raison universelle dont tel ou tel n'aurait pas manqué de larder sa morale.

Le Roi a daigné agréer la dédicace de cet ouvrage. Ce suffrage imposant nous prescrit la loi de l'examiner avec soin, mais n'est pas un *exprès commandement* de le trouver parfait. Quelque disposé que l'on soit à se soumettre aux lumières supérieures d'un discernement exquis, aidé de savantes études, lorsque l'on fait des articles de journaux, on ne peut pas être aussi indulgent qu'un Roi.

L'Education du Cœur est un titre bien choisi, et prévient d'autant plus favorablement pour l'ouvrage, qu'il annonce une grande et profonde pensée. Ce n'est point un roman ; cependant c'est avec goût que l'auteur y a introduit un père et ses enfans. A la vérité, ils parlent plus qu'ils n'agissent ; mais cette fiction donne plus de mouvement et de vérité aux discours qui composent l'ouvrage. Nous prions M. Millot, s'il fait publier une autre édition, de nous faire mieux connaître ses héros, de nous dire leur âge, leur domicile, leur vie : lui qui a tant médité sur la bonté ; lui qui rapporte toutes les vertus à la bonté, sait

---

(1) *Damis*, ou *l'Education du cœur*; par Hugues Millot. Un vol. in-12 de 380 pages, orné de deux gravures. Chez Chauvin, libraire, rue de Richelieu, n°. 20.

bien que sa source est dans la sympathie, et que cette sympathie est d'autant plus forte, que notre esprit trouve moins de difficulté à se figurer les personnages qui sont présentés à notre imagination.

Je passerai légèrement sur les premiers chapitres de l'ouvrage. Un songe où l'on voit la Bonté qui a sur son bouclier la vie et la mort de *Jésus-Christ*, et qui est protégée par la foudre de *Jupiter;* des discussions un peu faibles entre les deux jeunes gens, sur l'existence de Dieu, et les bases de la moralité; une dissertation sur l'origine de la vertu, qui commence par cette idée : « L'amour de soi dirige toutes les actions ; » et qui finit par celle-ci : « Un homme pourrait se trouver heureux d'avoir bien agi, lors même que sa vertu devrait le précipiter dans des tourmens éternels ; » une déclamation sur l'origine des vices, où l'imagination prend la place des faits, ne sont point la partie brillante de ce livre. Je suis cependant forcé de m'arrêter sur une malheureuse découverte que l'auteur croit avoir faite, à laquelle il paraît tenir beaucoup, qu'il annonce avec emphase dans sa préface, et qui me paraît une grave erreur. Pour assurer la liberté de l'homme, il ne trouve d'autre moyen que de nier ou de borner ce que l'on nomme la prescience de Dieu ; c'est-à-dire, son omniscience appliquée à ce que nous appelons l'avenir. Ce serait détruire aussi sa providence particulière, et le réduire au rôle que lui assigne Sénèque : *Semel jussit, semper paret.* M. Millot appelle les objections avec une grande franchise; mais je ne puis développer ici les miennes : 1°. parce que cette discussion serait très-ennuyeuse pour beaucoup de nos lecteurs; 2°. parce qu'il faudrait qu'auparavant nous convinssions d'un dictionnaire commun.

Dans le 2e. chapitre, Damis veut juger des dispositions de ses enfans, de leur aptitude par leurs goûts. Cette erreur est moins grave, mais aussi réelle. J'ai vu un bon

peintre ne penser qu'à la musique, où il n'entendit jamais rien; un musicien distingué perdre son temps, son talent et son état, en courant après la mécanique, et ne pas parvenir à être un horloger médiocre. Bernardin de Saint-Pierre, le premier de nos écrivains modernes, mettait une toute autre importance à son système des marées, qu'à son talent enchanteur pour peindre la nature et les hommes; et M. Millot, dont les pages pleines de sentiment et d'une douce éloquence, rappellent souvent ce dernier philosophe, s'occupe d'une métaphysique qui n'est pas dans le genre de son talent.

C'est dans les huit derniers chapitres de l'ouvrage, dans le dernier surtout, intitulé *Consolations*, que ce talent très-distingué se montre dans tout son développement. Il me serait facile de citer des morceaux qui justifieraient mon opinion; mais cet article est déjà trop long, et quelqu'envie que j'eusse de dédommager mes lecteurs de ma prose par celle de M. Millot, l'espace que j'ai dû lui destiner est rempli : je ne puis qu'en recommander la lecture et aux pères et aux enfans.

Le livre, d'ailleurs, est imprimé avec élégance et correction; il est orné de deux gravures qui sont *jolies*, et c'était précisément pour cela qu'il était inutile de mettre cette épithète sur le titre.

Maintenant, nos lecteurs peuvent passer à l'article suivant; la fin de celui-ci ne s'adresse plus à eux, mais seulement à nos lectrices, et encore ce n'est qu'à celles qui sont jeunes et mariées.

Ou vous avez des enfans, Mesdames, ou vous êtes dans l'attente d'en avoir, ou, tout au moins, vous en conservez l'espérance : vous désirez de les bien élever; ne seriez-vous pas satisfaites de faire connaissance avec une jeune femme qui a trois enfans, bien venus et bien élevés, qui a de l'esprit, le talent de l'observation, et qui vous rendra compte, très-volontiers et fort en détail, de

ce qu'elle a fait pour leur éducation? Sans doute, me répondrez-vous, nous voudrions avoir une telle amie. Eh bien! cette amie sera madame Fabre-d'Olivet (1). Lisez-la, vous vous entendrez aisément. Etres charmans, que, suivant l'expression de Wiéland, Dieu fit, en corps et en ame, pour être mères, le sentiment d'amour et de soins maternels qui a dicté l'ouvrage, vous mettra tout de suite en rapport avec son auteur.

Je vous dois un avertissement : Je sais que les femmes sont bien au-dessus de nous, et il n'y pas une de vous qui ne soit convaincue que chacune vaut mieux que son mari; mais cependant vous tenez un peu de vos pères, et cela fait qu'il n'est pas possible que dans les meilleurs de vos ouvrages il n'y ait quelque défaut. Vous en trouverez peut-être dans celui de Mad. d'Olivet. Vous lui passerez des redites un peu fréquentes: il faut répéter les choses pour parvenir à persuader; vous excuserez des détails qui sont minutieux, à mon avis, parce que vous ne trouverez rien de minutieux dans un sujet si intéressant ; vous pardonnerez encore quelques erreurs de style, comme *si*, employé constamment au lieu de *quelque*; *promener*, pour *se promener*; mais, en résultat, vous me remercîrez de vous avoir fait connaître les *Conseils à mon Amie.*

Vous trouverez dans la première lettre qui, je ne sais pourquoi, s'appelle premier livre, d'excellentes instructions sur les soins à prendre par les mères nourrices. Toutes ces leçons ne sont pas neuves; mais l'autorité de l'expérience positive et répétée ajoute un grand poids à celle des savans ou des médecins. Dans la seconde lettre........, il vous faudra un peu de patience. Mad. F.-d'O. cause avec vous, et dans la conversation, on se permet des digressions.

---

(1) *Conseils à mon Amie, sur l'éducation physique et morale des enfans.* Un vol. in-12 de 300 pages. Chez Delaunay, Eymery, Bossange frères, libraires. Prix : 3 fr., et 3 fr. 75 c. par la poste.

Elle en fera une assez étendue sur la vieille question métaphysique, de savoir si les différences qu'il y a entre les hommes viennent de leur organisation ou de leur éducation. Elle finira, après avoir un peu embrouillé la discussion, par dire que les deux partis ont raison. Elle aurait aussi bien fait de dire qu'ils ont tort l'un et l'autre, et que les deux causes concourent à cet effet. De là elle passera à la volonté, et vous apprendra quelle est *la forme donnée à l'ame par le mouvement de la vie* : ce qui est une réponse péremptoire à ce fameux problême contenu dans un livre que vous ne lisez pas : « Une chimère se bombinant dans le vide, est-elle susceptible d'avaler les intentions secondes ? (1) »

Mme. F.-d'O. nous assure qu'elle n'a consulté personne. Je l'en crois ; mais cette phrase, et l'explication qu'elle en donne, m'ont rappelé une traduction de dix chapitres du *Sepher*, faite par un homme de beaucoup d'esprit et d'érudition, mais que les gens d'une intelligence vulgaire, même ceux qui ne savaient pas l'hébreu, n'ont jamais pu comprendre.

En revanche, aussitôt que l'aimable auteur sera rentrée sur son terrain, sera redescendue dans la région qui lui appartient, ce qu'elle vous dira sur la nécessité de commencer l'éducation morale des enfans dès leur naissance, sur les diverses époques physiques et intellectuelles de leur développement, vous paraitra bien pensé et bien exprimé.

Quant au sujet du troisième livre, mesdames, je serais bien embarrassé de vous le dire, et je ne puis trouver le moyen de vous l'indiquer en écrivant. Quelques personnes pourront blâmer une femme d'avoir traité les objets dont

---

(1) *Utrum chimæra in vacuo bombinans possit comedere secundas intentiones*. Pantagr., liv. 2.

elle s'y occupe. Mais à Dieu ne plaise que je lui fasse un tel reproche ! La sainteté de ces devoirs maternels, dont elle est pénétrée, revêt ses idées d'un voile de respect qui peut remplacer celui d'une hypocrite décence.

Le mensonge et la politesse sont l'objet du quatrième livre. Il y a assurément de la justesse à avoir réuni ce vice et cette qualité. L'auteur prend d'ailleurs une peine inutile pour excuser le mensonge dans certains cas. Il ne faut jamais faire le mal pour qu'il en arrive du bien ; il ne faut donc jamais mentir quand il n'y a point d'obligation contraire. Mais de deux maux il faut choisir le moindre : ainsi l'on ne fait pas un mensonge *pour* sauver un ami qui s'est confié à nous; mais on *choisit* le mensonge plutôt que la trahison : comme celui qui est poursuivi par un assassin, choisit le meurtre de son ennemi, plutôt que sa propre mort.

La gourmandise et la jalousie sont l'objet de la dernière partie, où l'on trouve, ainsi que dans les précédentes, des observations très-fines et des réflexions ingénieuses, qui, par malheur, sont un peu noyées dans la causerie familière à l'auteur.

Mme. F.-d'O. attend le jugement du public pour savoir si elle continuera son ouvrage. Je ne saurais le deviner. Je crois pouvoir lui annoncer cependant que ses observations sur les enfans, sur leur éducation proprement dite, seront toujours bien accueillies ; mais qu'il ne convient pas aux grâces de son sexe de s'occuper des profondeurs de la métaphysique.

LA BEAUMELLE.

Trois chants de l'Iliade, *traduits en vers français*, par M. Bignan. Un vol. in-18. Chez Hubert, libraire, Palais-Royal, N°. 222.

Histoire du Juif errant, *écrite par lui-même, contenant une esquisse rapide et véridique de ses admirables voyages, depuis environ dix-huit siècles.* Un vol. in-8°. Chez Renard, rue Sainte-Anne, N°. 71.

Dithyrambe sur l'Egypte; par M. Joseph Agoub, Egyptien.

Il y a long-temps que tout est dit et redit sur Homère; c'est l'homme du monde sur lequel on a le plus écrit : depuis Platon, dont le jugement équivoque laisse douter encore de son sentiment véritable sur l'auteur de l'*Iliade*, jusqu'à Laharpe qui, après avoir balancé toutes les opinions, exprime franchement son enthousiasme, il serait difficile de compter les volumes dont ce grand poëte a été l'objet. Le lieu de sa naissance, l'époque de sa vie, la composition de ses poëmes, l'existence de ses héros, la sienne propre, sa comparaison avec l'auteur de l'*Enéide*, sont autant de sujets de controverse, qui, depuis deux ou trois mille ans, ont occupé et divisé le monde littéraire : c'est surtout le mérite de ses ouvrages qui a fourni une ample matière à la polémique. A trois époques différentes, il s'est rencontré des esprits hargneux ou jaloux, qui, révoltés de l'admiration universelle qu'excitaient ses ouvrages, ont voulu prouver au monde qu'il avait tort de les admirer; et trois fois le monde et le ridicule ont fait justice de ces pygmées qui s'attaquaient à un colosse. Le déchaînement de la Grèce entière contre Zoïle, qui paya trop cher, il est vrai, les torts de son orgueil ou les erreurs de son esprit, ne découragea ni Floridus Sabinus, ni Jules Scaliger; et la défaite de ces savans n'empêcha Perrault ni Lamotte de renouveler le scandale de ces attaques.

Ces discussions paraissent assoupies; nous avons de

plus graves questions à résoudre ; et si les partisans du romantique se croient jamais assez forts pour les ranimer sous une nouvelle bannière, je ne leur réponds point de l'attention de la galerie. Mais, parmi le petit nombre d'hommes pour qui la littérature est encore une affaire, une question demeure indécise, et se renouvelle à chaque traduction qu'on nous annonce d'un poëme étranger. Des critiques célèbres ont poussé le rigorisme jusqu'à les envelopper toutes dans une réprobation générale ; mais comme il n'est pas possible d'obliger tous les amateurs de la littérature ancienne ou étrangère à apprendre les langues originales, il est probable que les traducteurs nous seront long-temps d'une nécessité absolue, et qu'on leur saura gré des efforts qu'ils feront pour initier leurs contemporains dans les merveilles de cette littérature.

Reste à savoir si les poëtes doivent être traduits en vers ou en prose, ou, ce qui revient au même, si l'inexactitude sans rhythme est préférable au rhythme sans exactitude. Chaque langue a sa prosodie ; chaque prosodie a ses règles, ses tournures et ses difficultés ; et l'exemple de tous les traducteurs en vers nous a prouvé, jusqu'à présent, qu'il était impossible de transporter toute l'expression d'un poëte dans une autre langue que la sienne. Les raisonnemens sont ici d'accord avec l'expérience ; et l'on exigerait vainement une traduction littérale du versificateur le plus habile, puisque les traditions littéraires veulent que Despréaux et Racine en aient reconnu l'impossibilité. Celle des Géorgiques, par l'abbé Delille, a fondé la réputation de son auteur; et pour ceux qui ne connaissent pas le texte, ou qui veulent l'oublier, rien n'est plus satisfaisant, plus agréable que cette lecture. Mais il est de fait qu'une bonne moitié des phrases ou des expressions de Delille lui appartient en propre, et que la moitié des pensées de Virgile est restée dans l'original.

Prenons un exemple dans l'*Iliade*, et, choisissant le

début du neuvième chant, donnons d'abord le sens littéral du texte. « Ainsi veillaient les Troyens, dit Homère, et les Grecs étaient en proie à de grandes alarmes, compagnes de la fuite glacée. Les plus vaillans étaient d'une tristesse insupportable. Ainsi Borée et Zéphyre, accourus impétueusement de la Thrace, soulèvent la mer poissonneuse; les noires vagues s'élèvent en montagnes, et rejettent sur le rivage une algue abondante. Le courage était brisé dans le cœur des Grecs. Une douleur profonde agitait surtout l'ame d'Agamemnon; il allait à ses héraults, leur ordonnait d'amener au conseil chacun des chefs de l'armée, et non de les appeler. Il s'occupait lui-même avec les premiers venus. Tous s'asséyaient tristement dans l'assemblée. Agamemnon se lève, versant des larmes comme une fontaine dont les ondes noires s'épanchent du haut d'un rocher. » Je demande pardon pour cette traduction sans élégance et sans apprêt; je ne me suis attaché qu'à la fidélité. Que dit maintenant M. Bignan ?

Tandis que les Troyens veillent *de toutes parts*,
Des Grecs épouvantés *les bataillons épars*
Reculent; la terreur, compagne de la fuite,
Les pousse vers le camp et s'attache à leur suite.
Des traits du désespoir tous *gémissent frappés.*
Lorsque *des flancs du nord* tout à coup échappés,
Fiers enfans de la Thrace, et Borée et Zéphire,
De l'immense océan *se disputent l'empire*,
Doublement tourmentés par leurs efforts rivaux,
Les flots roulent au loin brisés contre les flots,
Et Neptune, indigné sur la rive grondante,
Vomit *avec fracas* une écume abondante.
D'un trouble non moins grand leur cœur a palpité.
Cédant à la terreur dont il est agité,
Agamemnon *commande;* et ses hérauts *dociles*
Ont convoqué sans bruit les chefs les plus habiles.
Tout s'empresse; au milieu du conseil assemblé
Il se lève; des pleurs dans ses yeux ont roulé :
Telle, du haut d'un roc, une source *profonde*
Précipite *à grands flots* la noirceur de son onde.

A l'exception de ce dernier hémistiche, et *du trouble, non moins grand, dont le cœur des Grecs a palpité* , ce fragment, pris en lui-même, n'offre rien que d'élégamment versifié ; mais si nous le rapprochons du texte, combien ne remarquerons-nous pas de mots, de pensées mêmes, que le traducteur aura négligés ? Combien d'autres n'a-t-il pas été forcé d'ajouter, pour se plier aux difficultés de la prosodie française ? Que de rimes n'a-t-il pas été contraint de chercher hors de la pensée originale ? J'ai souligné toutes les expressions qui appartiennent au traducteur, et l'on peut se convaincre que la moitié de ce fragment est absolument étranger à Homère. Si je tentais la même épreuve sur la traduction de Rochefort et sur celle de M. Aignan, le résultat serait le même ; et si je comparais ensuite ces traductions en vers à la prose de MM. Lebrun et Bitaubé, malgré les modifications qu'ils ont fait subir au texte, pour donner de l'élégance à leur style, je serais forcé de reconnaître qne l'auteur de l'Iliade a trouvé dans *les prosateurs* des interprètes plus fidèles, sans avouer toutefois qu'une bonne traduction en prose soit plus agréable à lire qu'une bonne imitation en vers.

C'est du règne de François Ier. que date la querelle des deux espèces de traducteurs. Jacques Peletier, qui n'est pas celui des satires de Boileau, a, le premier, soutenu la cause des versificateurs ; et c'est à propos d'Homère que cette discussion a été élevée. L'année même de l'avènement de François Ier., avaient paru les vingt-quatre livres de l'Iliade, traduits en prose par Jean Samxon, licencié ès-lois. Le prince ne fut content ni du fond, ni de la forme ; et il ordonna à Hugues Salel, son valet de chambre, de traduire Homère en vers. On ne savait pas alors que l'imagination des poëtes avait, comme le Destin, le privilége de n'obéir qu'à elle-même, et Salel n'en savait pas plus là-dessus que son maîtrè. Il se mit en devoir d'obéir, et la mort seule put arrêter son zèle, qui fut interrompu au

commencement du treizième livre. Mais les éditions de son travail se succédèrent avec une rapidité inconcevable. Le monarque déclara que cette lecture l'avait *délecté*, et les courtisans et les auteurs célébrèrent à l'envi l'apparition de ce prodige littéraire. Amadis Jamyn, son continuateur, excita le même enthousiasme; et Ronsard, qui n'était jamais à court d'hyperboles, proclama hautement que tout l'esprit d'Homère était passé dans Amadis Jamyn.

Salomon Certon ne fut point de cet avis, puisqu'il entreprit de refaire le travail de ses devanciers; et il est le seul qui ait traduit tous les ouvrages du patriarche des poëtes. Il ne manqua pas, suivant l'usage, de décrier ceux qu'il était intéressé à détruire, et fut surtout très-mécontent du peu de générosité que lui montra Henri IV, auquel il avait présenté son Odyssée, dans l'espoir d'une *grand-pension* ou d'une bonne abbaye. Lamotte, Rochefort et M. Aignan ont entrepris successivement la même tâche, et sans doute avec la conviction intime que l'ouvrage était à refaire. M. Bignan doit être pénétré de la même idée; car, s'il était persuadé que la littérature française fût réellement enrichie d'une bonne traduction de l'Iliade, il ne sacrifierait pas une bonne moitié de sa vie pour essayer de nous la donner. Cette entreprise suppose même quelque chose de plus; et il est impossible qu'un nouveau traducteur ne se juge point capable de faire mieux que les autres. M. Bignan a treize concurrens à vaincre, puisqu'il est le quatorzième écrivain français qui s'occupe d'Homère, en comptant les six prosateurs qui l'ont traduit. Examinons s'il est en état de justifier la prétention qu'il nous met en droit de lui supposer, et commençons d'abord par le louer de l'espèce de modestie dont cette prétention est accompagnée. S'il eût été bien sûr de lui-même, il aurait achevé son travail avant de le publier; et le parti qu'il a pris d'en soumettre un échantillon à l'opinion publique, est une résolution digne d'éloges, parce qu'elle annonce une incertitude toujours honorable dans un jeune poëte.

J'ai déjà fait voir par une citation la différence de la traduction avec l'original ; elle est immense; et les trois chants que M. Bignan expose à notre critique, nous présenteraient partout ce manque de fidélité qui lui est commun avec tous ses rivaux. Il faut donc se borner à le considérer en lui-même, et à le comparer avec eux. Oublions entièrement le texte ; contentons-nous d'une imitation qui nous mette à portée de suivre la marche du poëme, de connaître les sentimens dont les héros sont animés, de distinguer la variété de leurs caractères ; et pourvu que les images ne soient pas trop décolorées, que la force des expressions ne soit pas trop affaiblie, encourageons M. Bignan dans son entreprise, sans lui demander plus qu'il n'est permis à qui que ce soit de nous donner.

A cet égard, plusieurs fragmens des trois chants qu'il a traduits doivent satisfaire les connaisseurs. Ils annoncent un talent véritable; et je me hâte d'en donner la preuve, en citant une partie du discours d'Ulysse à Achille, quoique le début du roi d'Ithaque n'ait pas cette touchante simplicité qui annonce, dans l'original, la profonde douleur dont est pénétré l'envoyé d'Agamemnon.

Fier rejeton des Grecs, jeune héros, salut !
Dans le sein de ton camp, *dans* la tente d'Atride,
Partout à nos banquets l'abondance préside.
Ta prodigue amitié prévient tous nos désirs....
Mais sachons au devoir immoler les plaisirs.
Loin de nous les festins et leurs perfides charmes!
Hélas! il est venu le moment des alarmes.
La Grèce de toi seul espère son destin ;
Sa perte ou son salut réside dans ta main.
Oui, c'est peu de la plaindre, il faut que tu la venges.
De vingt peuples unis les terribles phalanges,
Auprès de nos vaisseaux, jusques sous le rempart,
De Bellone ont planté le sanglant étendard.
Les feux sont allumés, et leur main vengeresse
Menace d'embraser la flotte de la Grèce.
Cent fois en leur faveur le puissant Jupiter
A fait gronder la foudre, a fait briller l'éclair.

Ivre d'un tel secours, et fort de son courage,
Hector roule des yeux étincelans de rage,
Et des dieux, des mortels superbe contempteur,
De la prochaine aurore accuse la lenteur.
Il jure que son bras va de la Grèce entière
Détruire d'un seul coup l'espérance dernière,
Lancer les feux vainqueurs sur nos vaisseaux surpris,
Et nous exterminer sous leurs fumans débris.
Je tremble que les cieux *protégeant tant d'audace*,
N'accomplissent d'Hector la terrible menace.
Loin des rives d'Argos, sous ces murs abhorrés,
Notre sort est-il donc de tomber ignorés?
Arme-toi, défends-nous; cours arracher à Troie
Les restes tout sanglans de sa mourante proie;
Il en est temps; préviens de nouvelles douleurs :
Nous épargner des maux, c'est t'épargner des pleurs.

J'ai souligné deux négligences que le traducteur fera facilement disparaître. En mettant *sous la tente d'Atride*, au second vers, et *cette audace* au lieu de *tant d'audace*, il évitera cette consonnance de deux syllabes qui se suivent, et dont la prononciation en devient dure et difficile. Quelques vers plus loin, *si ton généreux bras*, forme également un hémistiche désagréable à l'oreille. Ce mot d'une syllabe fait une césure pénible, après un mot qui en a trois; et l'épithète doit être placée ici après le substantif. Mais le mérite de ce fragment ne saurait être affaibli par ces remarques, peut-être minutieuses; et quoique, dans plusieurs vers de ce même passage, la traduction de M. Aignan lui soit supérieure, elle ne présente pas dans son ensemble la même force et la même rapidité.

Au reste, le mérite des deux traducteurs se balance; chacun d'eux a ses momens d'inspiration et de langueur: je citerais tel fragment de M. Bignan, que son prédécesseur a mieux rendu que lui; et l'exposition de l'un et de l'autre en offre un exemple remarquable.

Chante, ô fille des cieux, la colère d'Achille!
Cette ardente colère, en désastres fertile,

Qui plongea chez les morts tant de Grecs renommés,
Et livra leur dépouille aux vautours affamés.

Ces quatre vers de M. Aignan valent mieux que les six de son concurrent, et le lecteur va être à même d'en juger :

O muse! chante Achille, et le ressentiment,
Qui, de maux éternels déplorable aliment,
Avant le jour fatal, dans les royaumes sombres,
D'innombrables héros précipita les ombres;
Et sous les murs troyens, aux vautours dévorans,
En foule abandonna les peuples expirans.

Mais M. Bignan reprend, à son tour, l'avantage dans les vers qui suivent :

Tel fut de Jupiter l'arrêt irrévocable;
Du moment où l'on vit la discorde implacable
Agiter ses flambeaux pour la première fois
Entre le fils des dieux et le maître des rois.

Je préfère ces quatre vers à ceux de M. Aignan, que je vais rapporter, pour que le lecteur confirme mon jugement, ou le rectifie si je me trompe :

De Jupiter ainsi l'éternelle puissance
Accomplit ses décrets, lorsque l'injuste offense,
Eut consommé soudain le divorce odieux
D'Atride, roi des rois, d'Achille fils des dieux.

Ces inégalités réciproques, dont toutes les traductions nous fourniraient des exemples, m'ont suggéré une idée qui n'est peut-être que bizarre, mais qui me semble valoir la peine d'être examinée. Je pense que nous n'aurons jamais une bonne traduction d'un poëme d'une aussi longue haleine que l'Iliade ou l'Enéide, qu'en choisissant dans tous les traducteurs les passages que chacun d'eux aura le mieux rendus, et en trouvant un homme assez habile et assez patient pour raccorder ces différens lambeaux. Je prévois que M. Bignan va jeter les hauts cris à la lecture de ma proposition, et qu'il espère n'avoir besoin ni de

raccords ni d'auxiliaires. Je lui conseille en ce cas de revoir au moins le tiers de ce qu'il a publié, et d'être à l'avenir plus sévère pour lui-même. Il est jeune et capable de bien faire ; des pages entières de son volume en sont la preuve. Qu'il ne s'endorme point, comme le poëte latin a accusé son modèle de l'avoir fait ; qu'il se garde surtout de lui prêter les antithèses, les expressions, les tournures de l'école moderne. J'ai trouvé dans la seule page 107 trois hémistiches qu'Homère n'aurait jamais tirés de son cerveau : un réduit *asyle du mystère*, un gazon *trône de volupté*, une rosée qui tombe *en perles cristallines* : rien de tout cela n'est Homérique. Ce sont les lieux communs de notre poésie de boudoir. *N'invitez pas la tristesse* d'un héros à un banquet ; ne faites point dire à Homère que Briséis a outragé *l'albâtre* de son sein et *les lis* de son visage, et que ses regards sont voilés *d'un nuage de pleurs*. Pénétrez-vous bien des grandes idées de votre poëte avant d'essayer de les rendre ; imprégnez votre pensée de ces images fortes, variées, abondantes, qui, suivant le langage de Pope, semblent faites pour servir à point nommé cette imagination vive et fidèle qui en saisit tous les rapports en un instant, pour les graver dans l'ame du lecteur. Donnez surtout de la rapidité à votre style, car vous traduisez un poëte dont Aristote a dit que les paroles étaient vivantes. Armez-vous de patience, et désirez une longue vie : il faut plus de temps peut-être pour traduire l'Iliade, qu'il n'en fallut à Homère pour la composer. Faites-vous un cercle de vrais amis, de juges éclairés, de critiques impartiaux ; ne leur demandez ni grâce ni indulgence : si l'indulgence est funeste pour les compositions originales, elle est mortelle pour les traductions, par la raison que vos ouvrages ne seront refaits par personne, et que le mérite vous en restera ; tandis qu'une traduction nouvelle tue nécessairement toutes celles qui l'ont précédée, quand elle leur est supérieure.

Je borne ici mon examen du travail de M. Bignan ; je suppose que nous nous retrouverons un jour sur le même terrain, et j'espère qu'il me forcera de lui donner plus d'éloges que de conseils. Mais il faut que j'abandonne Homère. pour un homme qui, depuis dix-huit siècles, nous a presque autant occupés que lui : Je veux parler du Juif-errant, qui est connu des grands et des petits, et dont les palais et les chaumières s'entretiennent. Je ne sais quel historien s'est emparé de ce personnage ambulant, pour nous donner aujourd'hui une esquisse rapide de ce qu'il appelle ses admirables voyages. J'ai cherché le but de cet ouvrage, et j'avoue que je ne l'ai pas compris. Ce Juif-errant, qui a vu tant de révolutions, tant de catastrophes, tant de sottises, me faisait pressentir autre chose que ce que j'ai lu. On ne prend pas un pareil titre sans avoir du piquant à nous raconter. Je lui supposais l'intention de détruire quelque préjugé politique, religieux ou littéraire, en choisissant parmi les événemens dont le Juif-errant est censé avoir été le témoin, ceux qui auraient quelque rapport direct ou indirect avec ce préjugé. J'attendais enfin une espèce de conte à la manière de Voltaire; mais je n'ai vu que le recueil insignifiant d'un certain nombre d'anecdotes sans liaison, sans suite et sans analogie ; et je suis arrivé aux neuf-dixièmes du volume, persuadé que je venais de lire l'ouvrage d'un écolier qui voulait nous faire part des souvenirs qu'il avait puisés dans ses lectures historiques.

Cependant le style de cette brochure n'est ni sans agrément, ni sans élégance : on y rencontre quelquefois d'assez bonnes plaisanteries, et souvent de la prétention à l'originalité, comme, par exemple, lorsqu'il cherche à justifier Sédécias de l'empoisonnement de Charles-le-Chauve, ou qu'il raconte son entrevue avec le roi Dagobert, qui donnait des chapons et des perdrix à ses chiens de chasse. Mais que m'importe que le Juif-errant ait assisté, dans un bou-



doir de Rome, à la toilette de Cécilia ; qu'il ait reçu, à Boulogne-sur-Mer, une commission de Caligula pour l'Espagne ; respiré l'odeur des cuisines de Vitellius ; écouté dans Antioche les rêveries d'Apollonius de Thiane ; rencontré l'empereur Adrien avec son Antinoüs en laisse, ou la mère d'Héliogabale sur les degrés du Capitole ; goûté les laitues de Dioclétien à Salone ; donné une obole à Bélisaire ; disserté sur l'amour avec Gabrielle de Vergy ; accompagné à Constantinople une bande de croisés ; porté un billet doux d'Anne Comnène à Bohémond de Tarente, et une lettre d'Abeilard à Héloïse ; assisté aux batailles que Bologne et Modène se livrèrent pour la cruche que Tassoni a immortalisée ; concouru aux prix des jeux floraux du temps de Clémence Isaure ; fait un compliment à Don Quichotte et à son écuyer ; suivi la cérémonie du couronnement de Pétrarque, et fait rire la belle Laure, en lui racontant ses prétendues amours ; vu passer la mascarade qui fit tourner la tête de Charles VI ; compté les bâtards de Philippe de Bourgogne, et les soixante-douze victimes de Henri VIII ; visité Charles-Quint dans son couvent de Saint-Just ; répondu à une question d'Elisabeth, sur la beauté de Marie Stuart, et reçu un pot de confitures pour récompense ; vu donner un soufflet au prince de Condé par le comte de Rieux ; connu Mad. de Sévigné et Mlle. de la Vallière ; transcrit une longue conversation sur le duel, tenue dans le parc de Versailles ; admiré la splendeur de Louis XIV ; assisté aux tête-à-tête de Philippe V avec la princesse des Ursins ; salué Montesquieu à la Brède, Buffon à Montbar, et Voltaire à Ferney !

Le lecteur, fatigué de cette litanie, me demandera peut-être où je veux en venir ; je le renverrai à l'historien du Juif-errant, qui lui rendra raison de ces rapprochemens sans rapport, et de cet entassement d'anecdotes sans motif. Je n'ai pas même découvert la cause de son injustice envers François Ier., dont il blâme le caractère despotique,

et le généreux Sully, dont il semble nier le désintéressement. J'étais rendu, je le répète, à la 128e. page de cette brochure qui n'en a que 144, sans y voir autre chose qu'un bavardage d'écolier ; mais cet écolier m'a paru grandir tout à coup en se rapprochant de notre époque, et j'ai relu deux fois les réflexions que je vais transcrire.

« Les concubinages de Louis XIV, dit-il, furent la véritable cause du libertinage effréné qui se manifesta » après sa mort. Les hommes qui avaient été jeunes avec » lui, ne devinrent point des Catons dans leur vieillesse ; » leurs enfans érigèrent en théorie ce que les pères avaient » érigé en pratique. L'impulsion que Louis XIV avait » donnée dans sa jeunesse, et dont il cessa d'être le centre » dans sa vieillesse, demeura sans frein après sa mort. » C'est donc lui qui fut la cause du mauvais ton qui ré- » gnait dans la société du régent.... Mais qu'est-ce que le » bon ton, et comment peut-on l'acquérir ? Il diffère sui- » vant les personnes ; et la première règle du bon ton, » c'est d'avoir celui de son état. Ainsi, par exemple, un » Juif-errant doit divaguer sans cesse. »

A la bonne heure ; mais l'excès en tout est un défaut, dit la chanson ; et le Juif-errant, ou son historien, abuse un peu trop de son principe, avant d'en venir à quelque chose de raisonnable et d'utile. « Louis XIV, poursuit-il, » s'était chargé de divertir la noblesse de son royaume, et » ce fut pour lui un puissant moyen de gouvernement. Tel » seigneur qui n'eût pas craint d'être mis à la Bastille, » dans le temps qu'on s'ennuyait tout autant ailleurs, n'au- » rait pas voulu, pour tout au monde, manquer une fête » de Versailles. Les barons du Languedoc, de la Bretagne » ou du Dauphiné, aimaient mieux voir de jolies femmes » dans le salon de Marly, que de se brouiller avec la cour, » en défendant la constitution de l'état contre messire Col- » bert ou contre messire Séguier. Ce fut avec ces bals et » ces festins, que Louis XIV consolida son pouvoir ; et

» nous avons vu tout récemment un grand conquérant » adopter avec succès la même méthode : cependant elle » est fort dispendieuse, et il ne serait pas mal d'en suivre » une autre plus économique. »

Quoique ce fragment soit de la politique toute pure, celle-ci est de nature à ne pas effaroucher notre Minerve; et je n'ai pas cru manquer à nos engagemens, en transcrivant ce paragraphe. J'ai donné, par ces citations, une idée du style de l'auteur; mais je ne saurais pas en donner une bien positive de ses opinions, car je ne puis décider s'il est du côté droit, du côté gauche ou du centre. La seule chose que je puisse affirmer, c'est qu'il blâme également les sophistes blancs et les tricolores, qu'il les prie de ne plus dire de bêtises; et, de peur d'en dire lui-même, il prend le parti de se taire sur tout ce qui s'est passé depuis trente ans en Europe. Ce silence ne portera pas bonheur à son livre: nous aimons beaucoup qu'on nous parle du temps présent; et je doute fort que cette histoire atteigne, avant la fin du monde, les six cents éditions que l'auteur s'en promet. Si je contribue à lui en procurer une seconde, en disant qu'il y a de l'originalité dans quelques détails, je lui conseille d'en mettre un peu dans l'ensemble, et de nous montrer plus clairement le but qu'il s'est proposé en prenant la plume. J'ajouterai qu'au nombre des projets qu'il indique, il en est un qui est depuis long-temps exécuté : je veux parler de ce poëme burlesque sur la Fronde, qu'il aurait composé lui-même s'il eût été poëte. Ce poëme existe, et je suis charmé qu'il m'ait fourni l'occasion d'en révéler l'existence. Il a été fait par M. de Bruix, cousin de l'amiral de ce nom, mort lieutenant-colonel d'artillerie de marine, et homme d'esprit, malgré les plaisanteries que Rivarol lui a décochées dans son *petit Almanach des grands-hommes*. Ce poëme devait être en douze chants : l'auteur n'en a fait qu'onze et demi; mais ce qui reste à faire est trop peu de chose, pour que cette lacune pût nuire

au débit de cet ouvrage, si un libraire voulait en risquer l'impression. La veuve de l'auteur se ferait sans doute un plaisir de le céder. J'en ai plusieurs fois entendu la lecture. La versification en est facile, les détails en sont piquans; il y en a même qui ne dépareraient ni Richardet, ni la Pucelle. Je me rappelle que j'y ai ri comme un bienheureux, et je pense qu'il ferait une fort jolie réputation à son auteur.

Ce n'est point sur un poëme en douze chants que M. Joseph Agoub vient de fonder la sienne. Il ne se présente à nous qu'avec un modeste dithyrambe de cent vingt-quatre vers; mais il n'en est pas un qui ne signale un talent véritable. M. Agoub est un de ces hommes que notre gloire est allée chercher dans les sables de l'Egypte; et son début dans la littérature est un hommage qu'il rend à son ancienne patrie dans la langue de sa patrie adoptive. Les souvenirs de la Vieille-Egypte lui ont révélé son génie. Il apostrophe en beaux vers cette terre qui fut le berceau des arts et des sciences, et s'indigne de l'avilissement où la retient le despotisme. O ma patrie! s'écrie ce jeune poëte,

Jadis, sous tes temples antiques,
Les rois venaient s'asseoir à tes solennités.
On n'entend plus la voix de tes fêtes publiques;
Et la fange a couvert tes muettes cités!
Ah! sur le front de tes portiques,
Quand tes prêtres gravaient des emblêmes magiques,
Durant ces premiers jours de tes prospérités,
Ils confiaient sans doute aux burins prophétiques
Tes futures calamités!
C'en est fait; de leurs mains barbares
Une horde de vils tartares
Ont mutilé tes immortels débris.
Le Nil, sous le croissant, roule une onde servile!
Frappés de leur sceptre stérile,
Ces ombrages se sont flétris;
Et sur tes murs insolemment assis,
Ils outragent encor, dans son dernier asile,
La cendre éteinte de Memphis.



. . . .

Qui désormais vengera tes injures ?
Qui te rendra l'empire à ton berceau promis,
Et ce règne des dieux fondé par Osiris ?
Ton sein, depuis long-temps flétri par ses blessures,
Ne produit que d'indignes fils.
Sortez de la tombe poudreuse,
Réveillez-vous, mânes de Sésostris !
Secouez du trépas la nuit injurieuse ;
Et, montant du cercueil jusqu'au trône des airs,
Que votre ombre majestueuse
Plane encore, victorieuse,
Sur les cités et les déserts.

Voilà de la poésie, ou je ne m'y connais pas ; voilà des idées antiques exprimées en langage moderne. Je conseille à M. Agoub de continuer à exploiter la même mine. L'Egypte est si riche en souvenirs ! et le patriotisme a toujours porté bonheur aux poëtes. Qu'il consacre à son pays ses veilles et ses travaux, qu'il en exhume la gloire : qui sait si les enfans du Nil ne se réveilleront pas à ses accens poétiques ! qui sait si les oppresseurs de l'ancien peuple des Pharaons ne rougiront pas à sa voix ! Il lui fut donné peut-être de prophétiser la régénération de son pays ; et si l'inévitable arrêt de la fatalité a condamné les Egyptiens à une éternelle servitude, il aura du moins payé son tribut à la terre natale, et rattaché sur cette vieille terre les regards consolateurs de la postérité.

VIENNET.

LES APOLOGISTES INVOLONTAIRES, ou *la Religion chrétienne prouvée par les objections même des incrédules ; par M. Mérault, grand-vicaire d'Orléans, etc.* (1).

TOUT homme sage ne peut que respecter celui qui remplit, dans des vues irréprochables, un ministère de consolation. A ce titre, M. Mérault, orateur estimable dans la

(1) Un vol. in-8°. 1820. Chez Méquignon, rue Saint-Jacques.

chaire sacrée, chef d'un établissement auquel il sacrifie sa fortune, et vicaire-général d'un diocèse où il a exercé les fonctions épiscopales durant la vacance du siége; M. Mérault, employant de nouvelles armes pour persuader ce dont il se montre convaincu lui-même, a droit à tous nos égards; et si l'estime que nous portons à sa personne nous inspire peut-être trop de bienveillance pour son ouvrage, notre excuse sera facilement appréciée.

L'idée première du travail de M. Mérault est très-ingénieuse: tirer des argumens des incrédules de nouvelles preuves en faveur de la religion; faire servir ce qui a été élevé contre elle, à fortifier ses bases, est, sans contredit, un point de vue nouveau qui ne peut qu'amener des résultats d'un grand intérêt. Cependant, pour qu'un ouvrage de ce genre pût produire une conviction générale, il aurait fallu que l'auteur demeurât, pour ainsi dire, neutre dans la discussion; qu'il ne s'attachât qu'à la valeur logique des raisonnemens, et nullement aux conséquences morales qui ne s'en déduisent souvent que d'une manière erronée. M. Mérault ne pouvait se placer dans une telle situation: apôtre de l'Évangile, il ne sait point transiger avec sa conscience; et l'horreur que lui inspirent les maximes opposées à la religion, ne lui permet point de discuter avec ce calme et cette impartialité qui seuls peuvent ébranler des esprits déjà prévenus. Mais si le zèle de M. Mérault l'emporte souvent trop loin, la sainteté de son but, le désintéressement de ses maximes, et surtout la haute importance de son objet, sont autant de motifs qu'il ne faut pas perdre de vue pour juger sainement ce qui paraîtrait trop exagéré chez un autre qu'un ministre des autels.

L'ouvrage de M. Mérault est divisé en trois parties:

Dans la première, l'auteur examine un grand nombre d'objections contre le christianisme, qui ne l'attaquent point directement: telles, par exemple, que celles qui reposent sur les excès commis au nom de la religion; sur la mau-

vaise conduite des prêtres; sur de fausses opinions scientifiques, etc., etc. Il démontre avec beaucoup de clarté que toutes ces objections s'écartent entièrement de leur but, et que, loin d'ébranler le christianisme, elles peuvent être facilement tournées à son avantage.

Dans la seconde partie, M. Mérault examine des difficultés qui semblent plus dignes d'attention et d'examen, mais qui cependant ne vont point encore directement au but. C'est ici que l'auteur se montre au-dessus de tous les préjugés qu'on a souvent reprochés aux ecclésiastiques, avec justice. Sa religion est pure; sa morale est celle de l'Evangile; il est ennemi de l'intolérance et de la superstition, tout autant que les philosophes, dont il emprunte les argumens, pour rappeler le christianisme à sa pureté primitive.

La troisième partie a pour objet les objections directes, que l'auteur divise en quatre classes :

1°. « On jette des doutes sur les miracles, quoique tenus pour certains par Celse, Porphyre et Julien. Quels hommes plus dignes d'être crus, lorsqu'ils font de pareils aveux! »

2°. « Aux apôtres, que l'on décrie comme Juifs, ignorant nos sciences et nos arts, on refuse l'appui des écritures ou des prophéties. »

3°. « Ceux qui dévorent les absurdités de leur désastreuse doctrine, déclament contre nos mystères, qui nous honorent et qui nous consolent. »

4°. « Au lieu d'honorer et de chérir ces charitables lois qui, des humains attendris, feraient un peuple de frères, on déclare la morale de l'Évangile impraticable, au-dessous des forces de la nature. »

M. Mérault examine successivement ces objections. A ceux qui rejettent les miracles et les prophéties, il dit, en parlant des apôtres : « L'incrédule ose refuser les secours d'une assistance divine à ces hommes à qui tout manquait du côté de la terre; il refuse tout appui surna-

turel ; il brise en de si faibles mains ce double ressort des grands événemens : les miracles et les prophéties. »

» Pour créer un monde nouveau dans l'ancien monde, il s'obstine à ne pas donner au néant de l'homme le secours du bras du Tout-Puissant. Il n'y a point de miracles, dit-il, il n'y a point de prophéties. Insensé ! où te mènent ces téméraires dénégations ? à faire naître un prodige plus grand que ceux dont il paraît douter.

» En effet, un monument s'élève, imposant, majestueux, indestructible ; il étonne par sa hauteur, ses proportions, sa durée ; et vous voulez que cet édifice, dont la gloire efface celle du temple de Salomon, ait été élevé sans que des ouvriers, d'ailleurs en petit nombre et mal-habiles, n'aient eu pour cette magnifique construction ni échafauds, ni instrumens! Ah! que vous nous racontez des choses étonnantes ! Vous nous offrez un prodige qui passe tous les prodiges. Assurément, où il n'y a rien de l'homme, il faut nécessairement que Dieu intervienne. Cet édifice indestructible, vous le supposez même sans fondemens ; vous les arrachez, en ôtant aux apôtres l'appui des prophéties, et ne mettant rien à leur place, pas même un grain de sable. Qui n'avoue et ne reconnaît que ce vaste édifice, ce beau monument, est la religion ! Assurément la main de Dieu serait moins visible, s'il était dû à d'habiles architectes qui eussent mis en œuvre de grands moyens. »

Nous avons cité ce passage, afin de donner une idée de la méthode et du style de l'auteur. Il continue de la même manière, pour établir la divinité du christianisme sur tout ce qui a été dit contre la sévérité de sa morale et contre ses mystères.

Nous ne pouvons dissimuler que cette partie de l'ouvrage de M. Mérault ne soit la plus faible, et qu'il est loin d'avoir réfuté tous les argumens, dont quelques-uns même paraissent n'avoir pas été parfaitement compris par lui. Dans ses citations, il s'est presque entièrement borné à Voltaire et à

J.-J. Rousseau, auxquels il rend, d'ailleurs, sous le rapport de leurs rares talens, toute la justice qui leur est due, et il a négligé les Diderot, les d'Holback, les La Mettrie, les Fréret, les Boulanger, etc., etc. Sa confiance excessive dans sa méthode, prête au ridicule, arme redoutable en France, et qui suffit pour anéantir les travaux les plus importans; enfin, son style, souvent trop familier, n'est point à la hauteur du sujet.

Nous engageons M. Mérault à revoir son travail avec beaucoup de soin. Ce n'est qu'en resserrant les deux premières parties, et en donnant beaucoup d'extension à la troisième, qui est la plus nécessaire, qu'il parviendra à rendre vraiment utile un ouvrage qui se recommande d'ailleurs par son originalité. SAINT-MARTIN.



SECOND THÉATRE-FRANÇAIS.

L'Intrigant maladroit, comédie en trois actes, en prose, de M. Picard.

ON a reproché quelquefois à M. Picard de ne peindre dans ses comédies que des fripons et des gens de mauvaises mœurs. Le même reproche fut adressé à Lesage pour son excellent roman de *Gil-Blas.* Sans examiner jusqu'à quel point cette critique est fondée, je remarque seulement que, dans son dernier ouvrage, l'auteur du *Collatéral* semble avoir pris à tâche de ne peindre que des honnêtes gens.

A l'exception de l'intrigant et de son compère, tous ses personnages sont d'une probité, d'un désintéressement et d'une candeur exemplaires.

Quoi de plus innocent, par exemple, que l'*amitié* d'Ernest pour la fille de son bienfaiteur, pour Cécile Bonneval! quoi de plus pur que le sentiment que cette aimable personne éprouve pour le compagnon de son enfance, devenu le commis, l'homme de confiance de son père? où trouver une meilleure femme que cette Mad. Bonneval, qui préfère les soins pénibles de la manufacture que son mari dirige dans une petite ville de province, aux plaisirs si vifs de la capitale? Bonneval lui-même, ne demandant ni brevet d'invention pour les nouveaux procédés qu'il a mis en usage, ni décoration pour récompense de ses utiles travaux, n'est-il pas un homme rare? De pareilles gens sont bien dignes d'être servis par des domestiques aussi fidèles que le vieux Bertrand et sa fille Fanchette. Le ciel leur devait aussi pour ami un homme comme M. Bourville : celui-là certainement est le phénix des juges de paix. Après avoir, pendant vingt années, exercé l'état de procureur, il est devenu, par une heureuse métamorphose, le conciliateur le plus sage et le plus estimé. Si, pour le repos de sa conscience, le digne Bourville veut rapprocher tous ceux qu'il a brouillés jadis, il ne goûtera de long-temps les douceurs du repos. Mais enfin, puisque, comme l'a dit Voltaire :

Dieu fit du repentir la vertu des mortels,

Bourville est certainement un des hommes les plus vertueux que l'on puisse rencontrer. Voilà donc sept personnes bien comptées, sur la loyauté desquelles on ne peut élever aucun doute, et qui répondent victorieusement au reproche qu'on adressait à M. Picard. Il est vrai que, par une ancienne habitude, l'auteur comique a fait encore une épigramme ; il ne nous a point dit dans quelle ville tant

d'honnêtes gens se trouvaient réunis. En en désignant une, aurait-il craint de se tromper ?

Nos lecteurs se feront tout de suite une idée de la *maladresse* de l'intrigant Gustave, quand ils sauront que c'est l'estimable famille que je viens de leur faire connaître, qu'il a résolu de désunir par ses intrigues.

M. Gustave est un jeune homme à la mode, qui,

« De Louvois suivant les leçons,
» A fait des chansons et des dettes.»

Pour rétablir ses affaires, il imagine de quitter Paris, et de se rendre dans la petite ville habitée par son cousin Bonneval, dont il se flatte d'épouser la fille. La première personne qu'il rencontre en descendant de voiture, est un assez mauvais sujet nommé Griffard, qui, après avoir fait long-temps partie des *Chevaliers du lustre*, auxquels est confié le destin des pièces de théâtre, a pris le parti de la retraite, et mange en province, dans les cafés et estaminets, les modiques revenus de sa mère, qui lui a donné un asile. Griffard, qui a souvent applaudi les productions dramatiques de Gustave, ne demande pas mieux que de prêter encore les mains à sa nouvelle intrigue. Il lui fait d'abord un tableau touchant des mœurs patriarchales de la famille Bonneval; mais Gustave, qui ne croit pas beaucoup à la vertu, se forme une toute autre idée de ses honnêtes parens. Il ne doute point que l'ambition ne les dévore. Enfin, quoique récemment supprimé des bureaux d'un ministère, il se fait passer pour le secrétaire intime du ministre, et n'est pas peu surpris de voir toutes ses offres de services rejetées par M. et Mad. de Bonneval et par le prudent juge de paix.

Le timide Ernest ne paraît point à Gustave un rival redoutable, et pourtant il croit devoir prévenir Bonneval que son commis est amoureux de sa fille. Cette confidence perfide tourne à la honte de l'intrigant. Bonneval, sa femme et Bourville pensent que, loin de contrarier l'inclination

des jeunes gens, il serait sage de les unir. Ainsi, le maladroit Gustave a fait tout le contraire de ce qu'il croyait faire. Il change alors de batterie. Ernest est fort épris de Cécile; mais s'il a beaucoup d'amour, il n'a pas moins d'honneur. Gustave, qui a si mal jugé ses parens, montre plus d'adresse avec Ernest, et ne se trompe pas en pensant que ce jeune homme est capable des plus grands sacrifices, quand on lui prouvera que la reconnaissance pour son bienfaiteur lui en fait un devoir. Gustave n'a donc pas de peine à lui persuader que, ne possédant aucune fortune, et devant tout au généreux Bonneval, il ne peut épouser Cécile, sans être soupçonné d'agir par un vil intérêt. Notre intrigant fait plus, il détermine Ernest à quitter sur le champ la maison de Bonneval; et, pour hâter son départ, il lui prête la calèche dans laquelle il est arrivé le matin, et lui donne Griffard pour postillon.

C'est à la suite d'une fête qu'on vient d'offrir à Bonneval, que le bon Ernest s'éloigne des lieux qui lui sont si chers. Une lettre, qu'en partant il a laissée dans sa chambre, fait connaître à ses bienfaiteurs sa généreuse résolution, mais n'indique point où il porte ses pas. On conçoit tout le chagrin que cet événement cause à la famille Bonneval, et surtout à Cécile. Gustave croit triompher enfin, lorsqu'Ernest reparaît. A peine avait-il fait un quart-de-lieue, que le juif Jérémie, qui se trouvait dans la malle-poste, a reconnu la calèche dont en vain, depuis plusieurs mois, il réclamait le prix. Au lieu de pleurer comme son patron, Jérémie se fâche, et exige que sa voiture, et le voyageur qu'elle renferme, soient conduits chez le juge de paix de la ville la plus voisine. C'est M. Bourville qui est chargé de prononcer dans cette affaire. Il n'a pas beaucoup de peine à démêler la vérité. Ernest, dont on apprécie mieux que jamais les excellentes qualités, reçoit la main de Cécile; et Gustave, démasqué, prend gaîment son parti, en songeant qu'une route vers la fortune lui est encore ouverte.... : c'est de faire des mélodrames.

Des conversations trop longues, de fatigantes répétitions, et quelques traits de mauvais gout, ont nui d'abord au succès de cette comédie, dont l'action est bien faible; mais d'heureuses coupures en ont hâté la marche à la seconde représentation ; et si l'on peut encore reprocher à M. Picard d'avoir fait son *Intrigant* trop *maladroit*, on doit du moins rendre justice à une foule de détails ingénieux et spirituels, à la peinture vraie des mœurs de notre époque, et à la manière franche dont plusieurs rôles sont tracés.

MOREAU.

CLIMATOLOGIE.

CLIMAT DE PARIS.

Résumé hebdomadaire des observations météorologiques faites à l'Observatoire royal, du dimanche 31 *décembre* 1820, *au samedi* 6 *janvier* 1821 *inclusivement.*

Température la plus élevée, 4° 8/10, échelle de Réaumur, le 5. — *La plus basse*, 10° 4/10 au-dessous de o (glace), le 3. — *Température moyenne*, 2° 7/10 au-dessous de o. — Anniversaire de cette température, 1° 1/10 au-dessous de o. — *Pression moyenne de l'atmosphère*, déterminée à l'aide du baromètre, 27 pouces 7 lignes (746 millim.), répondant à 5° de mauvais temps de la nouvelle graduation, et à *pluie* ou *vent* de la graduation ordinaire. — *Vent*, ayant dominé, celui de nord-est. — *Hauteur de la Seine*, à l'époque du samedi, 1 mètre 72 cent. (débâclée en partie ce jour à 3 heures du matin. — Jours de *Pluie*, deux, et trois de neige fine et peu considérable.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Choix de Voyages dans les quatre parties du monde, ou Recueil des Voyages les plus intéressans par terre et par mer, entrepris depuis l'an 1806. Huit vol. in-8°. ornés de cartes et de gravures; par J. Maccarthy, chef de bataillon, traducteur du dernier Voyage en Chine, du Voyage à Tripoli, etc.

Cet ouvrage paraîtra par livraisons de deux volumes ornés de quatre gravures et d'une carte géographique, imprimés par Rignoux, en caractères neufs de Firmin Didot. La première vient d'être publiée ; nous en rendrons compte.

Le prix de chaque volume est de 10 fr. pour Paris, et 13 fr. par la poste. On souscrit à Paris, chez l'éditeur, rue Notre-Dame-des-Victoires, n°. 34 ; et chez Locard et Davy, libraires-éditeurs, quai des Augustins, n°. 3.

MUSIQUE.

O Sentiment ! romance, paroles et musique de M. J. A. Mathieu de Dombasle. Prix : 1 fr. 50 c.

— *Tendre union*, romance, paroles et musique du même. Prix : 1 fr 50 c.

— *Daphné*, romance, paroles et musique du même. Prix : 1 fr. 50 c.

— *Inconstance*, romance, paroles et musique du même. Prix : 1 fr. 50 c.

— *Amour malheureux*, romance, paroles et musique du même, Prix : 1 fr. 50 c.

— *Un Troubadour*, romance, paroles et musique du même. Prix : 1 fr. 50 c.

— *Mariage d'une Rose*, romance et paroles du même, musique de Pacini.

Se trouvent au cabinet spécial d'affaires littéraires, place des Victoires, n°. 3, et chez les marchands de musique.

Nota. Tous les Ouvrages annoncés ci-dessus se trouvent chez Eymery, libraire de *la Minerve littéraire*, rue Mazarine, N°. 30.

ERRATA.

Page 411, lignes 33 et 34, *supprimez* patrie de l'immortel Winckelmann.

412, 1, où reposent ses cendres; *lisez*, où reposent les cendres de l'immortel Winckelmann.

426, 10, Mesdemoiselles Dabadie et Tellier; *lisez*, Dabadie et mademoiselle Tellier.

428, 19, ses acteurs; *lisez*, ses auteurs.

Imprimerie d'Ant. Bailleul, rue Thibautodé, n°. 8.

LA MINERVE LITTÉRAIRE.



FRAGMENT INÉDIT

D'UNE TRADUCTION NOUVELLE DE L'ILIADE.

Description du Bouclier d'Achille. Chant XVIII.

Le Dieu marche, à ces mots, vers les antres profonds
Et renferme les vents au sein de leurs prisons;
Il ordonne; à sa voix leur haleine docile
Mugit impétueuse ou s'apaise tranquille.
Les feux sont allumés; déjà sur vingt fourneaux
L'or, l'argent et l'étain s'élèvent en monceaux;
Dès qu'il a vu rougir leur masse encore informe,
Ses mains sur un rocher dressent l'enclume énorme;
Armé de la tenaille, il frappe, et des marteaux
Le poids retentissant tombe sur les métaux.

D'abord le bouclier, vaste et solide ouvrage,
Dont cinq lames d'airain composent l'assemblage,
Sous ses coups redoublés se forme et s'arrondit.
En cercles façonnés, l'or trois fois resplendit,
Et par un art savant la surface polie,
De tableaux variés est partout embellie,

On y voit et les Mers et la Terre et les Cieux ;
De la Reine des nuits le char silencieux,
Du Monarque des jours le disque infatigable ;
Tous les astres enfin dont le chœur innombrable
Couronne de l'éther le dôme étincelant,
Et la Pléïade humide et l'Orion brillant
Et l'Ourse qui, fidèle à sa marche prescrite,
Ne se baigne jamais dans les flots d'Amphitrite.

Sous l'habile ciseau du céleste ouvrier
Deux villes dans les airs dressent leur front altier.

L'une offre l'appareil des fêtes nuptiales,
Les vierges, et de grâce et de pudeur rivales,
S'avancent, aux lueurs des nocturnes flambeaux,
Vers les riches palais de leurs époux nouveaux.
Tout répète les chants d'amour et d'hyménée ;
L'élite des danseurs, sur leurs pas entraînée,
S'enlace et se confond ; pour régler ses transports,
Et la flûte et la lyre unissent leurs accords,
Et les femmes, debout, à l'ombre des portiques,
Admirent de ces jeux les pompes pacifiques.
Non loin, deux citoyens, en leur jaloux débat,
D'un meurtre encor récent contestent le rachat.
Les témoins sont produits, le peuple ému balance.
Tout-à-coup les héraults commandent le silence.
Les vieillards vont fixer les partis indécis ;
Sur la pierre éclatante ils reposent assis :
Le sceptre d'or en main, dans l'enceinte sacrée,
Chacun, pour faire entendre une voix révérée,
Se lève tour à tour. Deux talens sont promis
Au plus sage mortel inspiré par Thémis.

L'autre ville, tremblante, aux pieds de ses murailles,
Voit deux camps promener l'étendard des batailles ;
L'un veut porter la flamme et le fer dans son sein ;
L'autre veut partager son immense butin ;
Les citoyens, qu'irrite et fatigue un long siége,
Vont leur tendre en secret un homicide piége.

Tandis que les enfans, les femmes, les vieillards,
Désarmés et craintifs, veillent sur les remparts,
Sans désordre et sans bruit la troupe se rassemble;
Elle marche : à sa tête, on voit briller ensemble
Et l'ardente Pallas et le terrible Mars;
L'or de leurs vêtemens éblouit les regards,
Dans leur maintien respire une fierté divine,
Et sur les fronts mortels leur noble front domine.
Sous ses armes d'airain, cachée à tous les yeux,
La cohorte s'avance à pas silencieux,
Et parvient jusqu'aux bords où, dans le sein d'un fleuve,
La foule des troupeaux et se plonge et s'abreuve.
Deux soldats vigilans, placés sur la hauteur,
Portent de tous côtés un œil observateur,
Quand soudain deux bergers, mêlant leurs voix légères
Aux sons mélodieux des flûtes bocagères,
Arrivent confians, et ne se doutent pas
Quelle embûche ennemie on dresse sous leurs pas.

Au signal convenu, la cohorte s'élance;
Et pasteurs et troupeaux, tout périt sans défense;
Le tumulte parvient au conseil des guerriers;
Tous montent sur leurs chars et pressent leurs coursiers;
A peine ils ont touché le perfide rivage,
Leur ardente fureur redouble le carnage.
Mille traits ont volé, poussés par mille bras;
On donne tour à tour, on reçoit le trépas.
La Terreur, la Discorde et la Parque infernale
Règnent partout; partout leur rage se signale.

La Mort frappe à la fois et le guerrier vainqueur,
Et celui dont le glaive a traversé le cœur;
Hideuse et secouant sa robe ensanglantée,
Tandis qu'elle parcourt la rive épouvantée,
Les dieux et les mortels, par leurs efforts rivaux,
Semblent des corps épars s'arracher les lambeaux,
Tant d'un art merveilleux la magique imposture
Sait imiter la vie et feindre la nature!

Là, prodige nouveau de l'immortel burin;
Se déploie un immense et fertile terrein;
Pour la troisième fois le soc de la charrue
S'est imprimé déjà dans sa molle étendue.
Lorsque les métayers, armés de l'aiguillon,
Ont conduit les taureaux jusqu'au bout du sillon,
Le maître, leur offrant une coupe brillante,
Leur verse d'un vin pur la liqueur pétillante;
Tous, redoublant d'efforts pour hâter leur retour,
Poursuivent plus gaîment le champêtre labour,
Et du sol qui noircit la teinte rembrunie
Avec l'éclat de l'or se confond réunie.

Ici l'œil étonné voit de riches guérets
Etaler les trésors de la blonde Cérès.
Dès que les moissonneurs sous l'ardente faucille
Ont coupé des épis l'ondoyante famille,
Par la main des enfans les épis ramassés,
S'élèvent en faisceaux avec soin entassés.
Sur son sceptre appuyé, le monarque en silence
De son vaste domaine admire l'opulence;
Tandis que, rassemblés autour d'un chêne épais,
Ses héraults du festin commencent les apprêts,
Et livrent à l'ardeur de la flamme brûlante
D'un immense taureau la dépouille sanglante;
Par les femmes broyé, le jeune et pur froment
Prépare aux moissonneurs un utile aliment.

Plus loin, avec orgueil une vigne présente
De ses raisins pourprés la pompe éblouissante;
Ses flexibles rameaux, en festons allongés,
Sur des appuis d'argent s'élancent protégés:
De sa couleur bleuâtre un fossé la couronne,
Et d'un buisson d'étain la masse l'environne.
A travers les détours d'un sentier tortueux
Accourt des vendangeurs l'essaim tumultueux;
Les vierges, les garçons, dans le jonc des corbeilles,
Portent des grappes d'or les richesses vermeilles;

Un enfant les précède ; il chante, et sous ses doigts
Le luth léger répond aux accens de sa voix ;
Les couples confondus entrelacent leur danse,
Et leurs rapides pieds bondissent en cadence.
Ailleurs, tout brillant d'or, de superbes taureaux
Se hâtent vers un fleuve, ombragé de roseaux,
Et dont les flots bruyans baignent les pâturages,
Ornement éternel de ses féconds rivages.
Leurs longs mugissemens semblent remplir les airs ;
Tous, pour ces bords fleuris, pour ces prés toujours verds
De leur paisible étable abandonnent l'asile.
Quatre bergers, suivis d'une meute docile,
Précipitent leurs pas, lorsque du fond des bois
Deux lions furieux, s'élancent à la fois,
Attaquent un taureau : leurs gueules écumantes
Dévorent à l'envi ses entrailles fumantes,
Et, gorgés d'un sang noir, des chiens et des pasteurs
Ils repoussent les traits et bravent les clameurs.

L'immortel ouvrier, par un heureux contraste,
Forme un riche vallon dans un cadre plus vaste,
Où l'œil de toutes parts voit les agneaux bondir,
Et les hameaux s'étendre et le gazon verdir.

Auprès de ce tableau, ses mains ingénieuses
Figurent sur l'airain les danses gracieuses
Que Dédale inventa, quand sur les bords crétois
De la belle Ariane il recevait les lois.
Le front paré de fleurs, mille vierges charmantes
Laissant voler les plis de leurs robes flottantes,
Mille jeunes danseurs, armés de glaives d'or,
D'un tissu moins léger déployant le trésor,
S'enlacent l'un à l'autre ; et, sous sa main habile,
Comme on voit l'artisan former la roue agile,
Tels en rapide cercle on voit tourner leurs pas,
Et leurs pieds se confondre et s'enchaîner leurs bras.
Quand le cercle est rompu, chaque couple avec grace
Tour à tour se poursuit, tour à tour se remplace.

Lorsque de tous côtés les spectateurs épars
Sur ces groupes divers attachent leurs regards,
Deux sauteurs, animés du plus joyeux délire,
Voltigent, en chantant, aux accords de la lyre.

Aux bords du bouclier, le métal le plus pur
De l'immense Océan trace les flots d'azur.

A. Bignan.



NOTICE

sur JACQUES-AUGUSTE DE THOU, historien,

Né à Paris le 8 *octobre* 1553, *et mort dans la même ville le* 7 *mai* 1617.

Les grandes découvertes du quinzième siècle, jetées par la fortune au milieu de mœurs barbares, portèrent dans le siècle suivant une étonnante fermentation, et en firent l'époque la plus extraordinaire des âges modernes. Réveil de l'esprit humain; prodiges du génie; convulsions de la politique; acharnement des guerres; lutte sanglante des deux christianismes; l'Égypte, la Russie, la Suède, la Hollande, et le Portugal changeant de maîtres; un Flamand régnant en Espagne; les Stuart remplaçant les Tudor; les Guise disputant aux Bourbons l'héritage des Valois; Soliman et Gustave Vasa, Charle-Quint et Bazilowitz, le Tasse et Cervantes, Bacon et Montaigne, Raphaël et Michel-Ange; quelles scènes! quels tableaux! quels personnages! la providence

qui ne voulut pas que des temps si féconds fussent dérobés à l'instruction de l'avenir en suscita un peintre fidèle, le plaça en France comme au foyer de ce grand travail de la société humaine, et lui donna l'amour de la vérité, le talent de la découvrir, et le courage de la publier.

L'homme voué à ce périlleux devoir fut Auguste de Thou. Fils du premier président au parlement de Paris, et né presque mourant, il dut peut-être son génie à la santé débile qui le préserva des études pédantesques de son siècle. Il eut pour ses premiers amis les nourrissons de nos muses encore un peu grossières, Ronsard, Baïf, Belleau, du Bartas, Passerat et Desportes. Des vers latins furent les essais et les délassemens de son esprit; ses élégies embrassèrent des sujets sacrés et profanes; sa lyre modula aussi avec une rare perfection des sons enjoués ou gracieux; et, presque toujours dans les événemens considérables de sa vie, il se servit de la langue de Virgile et d'Ovide, pour épancher les profondes affections de son âme. Ces jeux poétiques, qui maintenaient la grâce de son imagination, ne le détournèrent point des instructions sérieuses qu'il puisait dans le commerce et l'intimité la plus tendre, avec ses illustres contemporains, Pithou, du Vair, d'Ossat, Loysel, Cujas, Ste.-Marthe, Dupuy, Rapin, Scaliger, Henri Etienne, et Casaubon qu'il avait donné à la France, et Montaigne dont il avait senti le génie.

L'horrible discorde qui, depuis la Saint-Barthélemy jusqu'à l'entrée de Henri IV à Paris, déchira la France pendant vingt-deux années, battit de ses tempêtes la destinée d'Auguste de Thou. Dans ces temps désastreux, où l'étranger conspirait insolemment au milieu des rebelles, l'autorité royale était le seul abri des lois, le seul ralliement des gens de bien. De Thou, fidèle à ses rois sans les juger, et trouvant dans la sainteté du devoir la force que tant d'autres devaient au fanatisme, accompagna et servit sans relâche Henri III malgré ses torts, et Henri IV malgré ses ennemis,

sacrifiant pour eux ses biens, exposant ses jours, et leur épargnant, par sa discrétion, jusqu'au déplaisir de se croire ingrats. On le vit, sous l'un et l'autre règne, négocier en Allemagne, en Suisse et en Italie des emprunts d'argent et des levées d'hommes, ou remplir des missions non moins dangereuses en France, sur cette terre plus sauvage alors que la Tauride, où, d'un pas à l'autre, le pillage et les embûches, le meurtre et les gibets étaient les soins ordinaires de l'hospitalité. A la nouvelle de l'assassinat du duc de Guise à Blois, de Thou, attaqué par la vengeance des Parisiens, dut son salut à un prédicateur célèbre qui le cacha dans le couvent des Cordeliers, et à un citoyen généreux qui le fit sortir de la ville sous le vêtement d'un soldat. On jugera de la confusion de ces temps effroyables, en apprenant que ses deux libérateurs furent pendus quelque temps après par les partisans du roi.

Entre les nombreux services rendus par le président de Thou, il en est deux que signale leur importance. Ce fut lui qui décida Henri III à prendre enfin le seul parti qui pût le sauver, à se réunir au roi de Navarre; il lui fallut tout l'ascendant de l'éloquence et de la vertu pour amener cette ame aussi vaine que pusillanime vers le héros dont la gloire l'humiliait. Quand, dans la suite, Henri IV eut échangé les dogmes de Calvin pour le trône de France, ce fut encore Auguste de Thou qui calma les défiances et les murmures des protestans, et, avec une sagesse et des peines infinies, rédigea le fameux *édit de Nantes*, gage de paix et de réconciliation pour tous les partis. Cependant, on peut le dire à l'honneur des lettres, que sont dans la postérité ces grands travaux des conseillers des rois? Nul ne s'intéresse au salut du dernier Valois; la main d'un monarque vieillissant a renversé le monument de Nantes. C'est par sa plume que de Thou est immortel, et c'est comme historien qu'il importe aujourd'hui de le considérer.

Le dessein d'écrire l'histoire de son temps remonte à la

première adolescence du président de Thou, et, si je ne me trompe, c'est presque toujours ainsi que les chefs-d'œuvre des grands hommes ont été conçus. Cette idée le suivit dans les voyages qu'il commença, dès l'âge de vingt ans, en Italie, dans les Pays-Bas, et en Allemagne (1), recherchant par-tout l'entretien des vieillards, des princes, des guerriers, des savans, et des artistes, visitant les champs de bataille, fouillant les bibliothèques et les archives, et recueillant dans son journal ces moissons d'une infatigable curiosité. Il voit dans Grenoble un vieillard sec et farouche se promener d'un pas tranquille sur la cendre de ses victimes; c'est le baron des Adrets, semblable à Sylla par ses cruautés impunies, et semblable encore à lui par les taches d'un sang noir, imprimées sur son visage. De Thou a saisi d'un coup d'œil l'image hideuse du spectre; il prend ses crayons, et en dessine de mémoire une parfaite ressemblance qu'un élève de Jules-Romain n'aurait pas dé-

(1) Le premier président, Christophe de Thou mourut pendant le voyage de son fils. Il aimait la magnificence, et fut le premier habitant de Paris qui eut un carosse. Sa femme ne voulut jamais y monter, et continua d'aller en croupe derrière un valet. L'orateur du clergé aux états de Blois, cita ce trait de modestie dans sa harangue au roi; mais le passage fut supprimé par ordre dans le procès-verbal imprimé. Christophe de Thou avait eu, lors du massacre de la Saint-Barthélemy, des complaisances qui ne lui firent pas honneur. La cause de sa mort est singulière et peu connue. Henry III ayant voulu assister à la question qu'on donnait à l'espagnol Salcède, accusé d'un projet d'assassinat sur la personne du duc d'Alençon, le Premier Président lui représenta que jamais roi n'avait souillé ses regards d'un tel spectacle; Henri lui dit avec colère : *allez, vous êtes un vieux fou*. Ce magistrat se retire chez lui, l'âme navrée, et mourut au bout de huit jours. Le Roi fidèle à ses manies, ordonna qu'on lui fît de superbes obsèques. Tout l'argent qui se trouvait dans la maison du Premier Président y fut employé, au grand préjudice de sa famille.

savouée. Déjà ce jeune homme décelait son esprit observateur en préludant à l'histoire par l'étude des monstres.

Le président de Thou réunissait les qualités qui inspirent la confiance, une figure grave et douce, des manières simples et modestes, un cœur ouvert et sensible, des mœurs pures et frugales, une ame pleine de candeur, de désintéressement, et d'intrépidité. La passion du travail avait orné son esprit, et son naturel laissait percer cette gaîté intérieure qui naît de la bienveillance. Le trait saillant de son caractère était une sorte d'idolâtrie pour la vérité; il s'accoutumait, comme Epaminondas, à ne jamais la blesser même dans les choses les moins sérieuses, et il avoue que dans ses prières il demandait chaque jour à Dieu de le fortifier dans ce saint respect. Il porta cette intégrité au séjour des rois, où ses fonctions l'enchaînèrent si long-temps; il résista et à la débauche hypocrite de la cour de Médicis et de Henri III, et à la galanterie effrénée de la cour du Béarnais, qui de toutes ses passions ne sut dompter que la colère. Mais dès qu'il put fuir cette arène d'intrigues, et regagner son paisible cabinet, il célébra sa délivrance dans un poëme, comme un voyageur qui s'est sauvé à la nage d'une île malsaine, où l'on ne respire pas sans danger.

Je suis loin de blâmer ou de plaindre M. de Thou d'avoir habité les cours et siégé dans les conseils. C'est là qu'il a connu les hommes, pénétré les mystères politiques, pris communication des travaux des secrétaires-d'état, et tiré les meilleurs matériaux que son talent a mis en œuvre. Cette agitation des grandes affaires, ces jeux imprévus du gouvernement eurent d'ailleurs l'avantage de le sevrer des habitudes parlementaires. La hauteur des vues et l'indépendance de l'esprit, s'accommodent mal de la poussière des greffes, et des préjugés d'une professsion impérieuse. Le culte austère des lois, et leur scrupuleuse application retiennent l'utile magistrat dans un horizon trop limité pour l'historien et le publiciste. On ignorerait probablement le

génie du président de Thou, aussi bien que celui du président de Montesquieu, si l'un et l'autre eussent vieilli dans la studieuse préparation des arrêts.

Après quinze années de recherches, et douze de composition, Auguste de Thou publia les quatre-vingt premiers livres de son *Histoire universelle*, auxquels il en a dans la suite ajouté cinquante huit. Ce sont les annales du monde policé, depuis 1543 jusqu'en 1607, c'est-à-dire pendant soixante-quatre ans, durée parfaitement égale à la vie de l'auteur, et qui a précédé de dix ans sa naissance, et de dix ans sa mort.

Il serait superflu de raconter le succès d'un ouvrage devenu classique aujourd'hui dans toute l'Europe. Le décret de l'inquisition qui le mit à l'index, n'en a pas plus arrêté le cours que la sentence de Galilée n'a empêché la terre de se mouvoir. Mais on ne saurait trop rappeler aux hommes à quel prix il est permis de leur faire entendre la vérité. Une histoire, où respiraient à chaque page le respect du trône, le dégoût des factions, et les maximes de la tolérance, émut les vieux levains de la ligue. L'auteur eut tout-à-coup pour ennemis acharnés, et ces hypocrites couverts de la religion, dont ils s'étaient fait, suivant le langage du tems, *une cape à l'espagnole*; et ces *hobereaux* affamés qui regretaient les déprédations de la guerre civile; et ces ambitieux, plus lorrains que français, toujours prêts à vendre leur patrie à l'étranger; et ces parvenus arrogans que déconcertait le récit de leur nullité. Les haines des grands trouvent toujours des ames viles pour les servir. Un pédant appelé Scioppius, et surnommé par ses contemporains, *canis grammaticus*, se chargea de harceler notre historien par une suite de libelles et de délations. Il en est des hommes supérieurs comme de ces plantes auxquelles la nature attache un insecte particulier; de Thou a son Scioppius, ainsi qu'Homère son Zoïle, et Voltaire son Fréron.

Des atteintes plus directes menacèrent bientôt de Thou,

et son livre fut dénoncé à ce tribunal érigé dès long-temps dans la patrie de Pline et de Sénèque, contre l'indépendance de la raison humaine. Henri IV, qui l'avait hautement protégé contre les courtisans français, n'osa le défendre contre la cour de Rome, quoique ce fût la cause du roi plus encore que celle de l'historien. Henri avait cessé d'être ce brillant roi de Navarre, qui en se jouant la veille de son abjuration, écrivait à Gabrielle : « c'est demain que je fais le saut périlleux. » Amolli par l'âge et le repos, il avait déjà rappelé les Jésuites, et tenté la publication du Concile de Trente. On vit donc, et j'ai honte de le rappeler, le chef-d'œuvre historique de la France livré à la censure du plus inepte des moines italiens. Son ignorance était telle qu'il prit pour un chef des réformés le fanatique connétable de Montmorenci, et qu'il taxa de propositions pestilentielles (*fœdé pestilentes*) des éloges donnés au père de Henri IV, au prince de Condé, au savant Erasme, au célèbre jurisconsulte Dumoulin. Il s'indigna principalement de ce que M. de Thou avait exprimé la mort d'un professeur par cette tournure élégante des latins, *ad potiorem vitam migravit,* (il passa dans un meilleur monde) attendu que ce professeur était luthérien, et qu'à Rome on a des certitudes singulières sur la vie future des gens qui n'y sont pas aimés. Au reste, ces frivoles délits ne formaient qu'un prétexte; le véritable, l'irrémissible crime du président de Thou était la rédaction de l'édit de Nantes, et la défense de l'église gallicane. L'inquisition crut l'avoir flétri par une décision du maître du sacré palais, du 14 novembre 1609; mais le parlement de Paris, blessé de l'affront fait à l'un des siens, usa de représailles sur le cardinal Bellarmin qui avait le plus chaudement poursuivi le magistrat français. Ces querelles de la mître et de la simarre feraient sourire, si par malheur le sang des hommes n'avait trop souvent abreuvé le champ de bataille.

A l'agression du pape succéda celle de Jacques I[er], prince pédagogue, à qui l'on a l'obligation d'avoir rendu le despo-

tisme ridicule. Contraint par le récit des troubles de l'Écosse à parler des torts de Marie Stuart, Auguste de Thou avait rempli ce devoir sévère avec les ménagemens dus à sa fin tragique, et à sa qualité de veuve d'un roi de France. Tant que vécut cette reine trop fameuse, son fils, ambitieux sans audace, s'unit à ses persécuteurs, au point que du fond de sa prison, elle conjura toutes les puissances de l'Europe de ne pas reconnaître cet ingrat pour roi d'Ecosse; mais quand lui-même il se vit maître des trois royaumes, il imagina de déifier morte la mère qu'il avait trahie vivante, et crut aussi facile d'anéantir la vérité que d'étouffer la nature. Tour à tour flatté et menacé par le monarque anglais, de Thou sortit de cette épreuve, respectueux et inflexible. Il refusa, non de donner des larmes à l'infortune de Marie Stuart, mais de désavouer les faits dont elle était coupable, et il préféra le ressentiment d'un prince vindicatif à la faiblesse d'une injuste dissimulation.

Le président de Thou n'était plus, lorsqu'une vengeance plus terrible vint le frapper dans un de ses fils. Quelques lignes de son histoire sur Antoine Duplessis Richelieu, surnommé *le Moine*, excitèrent la colère du cardinal ministre, petit-neveu de cet homme dépravé; on prétend qu'il s'écria, en parlant de François de Thou: « Ton père a mis mon » grand-oncle dans son histoire, tu seras dans la mienne. » Il impliqua ce jeune homme, contre toute justice, dans le procès du grand-écuyer Cinq-Mars; et les serviles commissaires auxquels il avait demandé sa mort, étant venus le conjurer de leur épargner au moins ce surcroît d'iniquité, en reçurent l'affreuse réponse, *il faut qu'il meure*. La postérité mesurera quelques-unes des louanges prodiguées à ce prêtre rigoureux, qui ne fut pas assez homme d'état puisqu'il eut besoin de crimes pour gouverner. N'oublions pas qu'afin d'immoler François de Thou, on alla exhumer du charnier de Louis XI une ordonnance qu'aucun homme d'honneur n'aurait osé citer. Ce cruel abus de la force nous

apprit que les lois de toutes les époques sont entassées par couches sans jamais périr. Les passions qui peuvent fouiller dans cette mine, sont sûres d'y rencontrer, à plus ou moins de profondeur des armes prêtes, et des expédiens homicides. Au milieu de cette fatale richesse, ce qui manque surtout à la France, c'est une loi pour l'abrogation des lois.

En publiant les premiers volumes de l'*Histoire Universelle*, l'auteur s'était résigné aux dangers de son entreprise; mais il est un degré de perversité au-dessus de la prévoyance de l'homme de bien. Quand le vertueux de Thou se voit méconnu, diffamé, desservi; quand l'éloge et l'encouragement lui arrivent de loin, tandis que les haines naissent sous ses pas, son âme est navrée, et il renonce à continuer ce beau monument qui a fait sa gloire et empoisonné sa vie. Mais indigné des mensonges auxquels il est en proie, il veut du moins apprendre à l'avenir quel est l'homme si violemment outragé, et nous devons à ce noble sentiment les mémoires qu'il écrivit alors, et qui, remplis de détails curieux, sont eux-mêmes une excellente histoire. On ne s'étonnera point si, accoutumé par ses études à la langue et aux pensées des grands écrivains de la Grèce et de Rome, il a parlé de lui dans cet ouvrage, comme en parle aujourd'hui la postérité, et s'il s'est apprécié avec cette candeur que la fierté des anciens approuvait dans les amis de la gloire, et que la vanité des modernes pardonne à peine aux martyrs de la calomnie.

Un événement à jamais déplorable, l'assassinat de Henri IV, remit le burin de l'histoire dans les mains du président de Thou. Eperdu et inconsolable, il se fit un devoir sacré de consacrer ce qui lui restait de force à terminer le règne de ce bon roi, et à combattre les doctrines fanatiques qui avaient armé le bras du régicide. Le début du 127e livre, par lequel il reprit sa composition, est d'une éloquence qui arrache des larmes. De telles dispositions ne devaient pas trouver grâce devant la nouvelle cour. La

France était retombée aux mains des Italiens et de la seconde Médicis; on ôtait l'administration des finances au trop fidèle Sully, et la régente refusait à notre historien la charge de premier président, qui lui avait été solennellement promise. Le pape, consulté par elle, inscrivit à côté du nom d'Auguste de Thou le mot *Eretico*, qui était alors la rubrique des proscriptions; car chaque siècle a la sienne. Ce reproche du pape s'accordait cependant assez mal avec l'opinion du Louvre, où M. de Thou, comme il nous l'apprend lui-même, était appelé par raillerie *le philosophe*. Je ne sache pas en effet qu'aucun philosophe ait jamais eu la fantaisie d'être hérétique. Ces dégoûts confinèrent encore plus le président de Thou dans ses travaux historiques; mais il ne lui fut pas donné d'en voir le terme. Le chagrin abrégea ses jours, et la mort déroba trois années du règne de Henri IV à l'accomplissement du vœu qu'avait fait sa pieuse fidélité. La muse latine, sa consolatrice ordinaire, vint recevoir ses derniers soupirs; peu d'heures avant d'expirer, il acheva une élégie dont voici le dernier vers :

Nec vita tanti est, tamdiu, ut vivas, mori ?

(La vie est-elle si précieuse, que, pour la conserver, il faille mourir si long-temps?)

M. de Thou laissait en manuscrits les cinquante-huit derniers livres de son histoire, qu'il se disposait à faire imprimer dans un pays libre, où la vérité fut moins suspecte qu'elle ne l'était alors en France, et il en avait en conséquence confié une copie à M. Lingelsheim, conseiller de l'électeur Palatin. Si on en croit le rapport de Bayle, cette précaution fut heureuse, car elle empêcha seule les exécuteurs testamentaires de les supprimer par des motifs intéressés; ensorte que ce bel ouvrage aurait eu une ressemblance de plus avec les chefs-d'œuvre des anciens qui nous sont parvenus mutilés par les barbares du moyen âge. Cette circonstance, et d'autres semblables, attestent qu'en refusant d'assimiler entièrement les productions de l'esprit aux autres

propriétés privées, la loi n'a pas manqué de sagesse. Abolissons-la cependant, si on prouve que parmi les descendans d'un grand homme, il ne se rencontrera jamais ni un sot, ni un avare, ni un superstitieux.

Deux siècles d'une estime toujours mieux sentie ont consacré l'immense travail du président de Thou. Ecrivant une histoire tout à la fois contemporaine et universelle, il dut admettre des développemens qui auraient été perdus sans lui, et choisir la langue latine qui était alors entendue par tous ceux qui lisaient en Europe. Le français encore imparfait, propre à fournir aux mémoires particuliers un style piquant et naïf, manquait de la noblesse et de la clarté que réclament les vastes proportions de l'histoire. Je ne sais ce que Tite-Live et Cicéron auraient pensé de l'élocution d'Auguste de Thou; mais si nous jugeons sa latinité d'après les idées convenues, nous trouverons dans l'ensemble, majesté, abondance, harmonie; dans le mécanisme de la phrase, élégance et netteté; dans le choix des expressions, esprit, délicatesse et sagacité. Muret et lui furent les deux aigles de notre éloquence latine. Il ne put se résoudre à semer dans ses douces périodes les noms âpres et tudesques des lieux, des personnes, et des emplois modernes, et, en leur prêtant un déguisement romain, il embarrassa quelquefois le lecteur. Ce léger inconvénient, qu'il est si facile de faire disparaître par des notes marginales, tenait à une sorte de culte qu'il n'est pas rare de rencontrer parmi les amateurs des langues savantes. Il existait alors en Italie une secte d'érudits qui portaient ce purisme jusqu'à la superstition, et l'on signale dans le nombre le jésuite Maffei, qui récitait son bréviaire en grec pour ne pas corrompre sa belle latinité. De Thou, pareillement convaincu qu'on ne saurait user familièrement du latin, sans tomber bientôt dans les barbarismes et les trivialités, refusa toujours de parler une langue qu'il écrivait si bien, et, en cas de besoin, il se servait d'un interprète pour commu-

niquer avec les étrangers. Aussi le charme qu'on éprouve à le lire dans l'original, autant que l'énorme étendue de l'ouvrage, ont détourné les écrivains de quelque mérite de le faire passer dans notre langue. On n'en connaît que des traductions médiocres. La dernière, de 1734, en seize volumes in-4°., fut publiée par l'abbé Desfontaines, et faite par des mercenaires sans nom, qui travaillaient à la journée sous le fouet de ce commandeur.

Mais la gloire du président de Thou n'est pas à la merci des traducteurs, et son mérite a des bases plus solides que les formes de l'élocution. Chez les anciens, pour qui le monde civilisé se concentrait souvent dans un peuple, et ce peuple dans une ville, l'histoire était simple et passionnée. Mais la complication du monde nouveau, l'équilibre des puissances, et la découverte d'une autre moitié du globe ont ouvert une carrière immense où les anciens, aveuglés par un patriotisme farouche, ne peuvent servir de guides. Auguste de Thou a fondé l'histoire générale et impartiale, et il a étonné les esprits par deux nouveautés qui lui appartiennent, l'ordonnance de sa vaste composition et l'équité presque divine de ses jugemens; car, pour la grandeur du plan, la probité des récits et l'universalité des connaissances, on ne saurait lui comparer Machiavel, Paul Jove, Guichardin, Buchanan, d'Aubigné, ni la Popelinière. Il a réuni aux talens de l'historien tout ce qu'il faut de vertus pour ne pas en abuser. On sent dans ses écrits l'homme d'état, l'homme de bien, l'homme de courage, exact malgré la difficulté des communications, intègre comme sur son tribunal, et juste envers tous dans un siècle où la justice était presque un phénomène. Ce qu'il inspire est supérieur à la confiance; c'est le respect. De tous nos écrivains, il est le seul, jusqu'à Voltaire, que l'Europe ait avoué pour son historien. En le nommant le *véridique* et le *judicieux*, elle lui a décerné les deux plus beaux titres qu'on puisse mériter dans ce genre d'écrire. Ceux qui aiment à répéter que

les Français n'ont pas la tête épique, n'oseraient dire, depuis M. de Thou, qu'ils n'ont pas la plume historique. Le silence de La Harpe, qui, dans son *Cours de littérature*, n'a pas même prononcé le nom de cet illustre modèle, accuse seulement l'esprit superficiel du nouveau Quintilien. La patrie sera toujours fière d'un homme grand de caractère, de génie et de renommée, qui, né dans l'antiquité, n'eût pas été le dernier entre ses fameux historiens, et qui, venu près de la renaissance des lettres, est le père de l'histoire moderne.

LÉMONTEY.

Nota. Cette notice, qui a été lue par l'auteur à la séance de l'Académie Française du 9 de ce mois, est destinée à faire partie de la *Galerie Française*, que nous avons annoncée dans la *Minerve Littéraire* du 4 janvier. Il a déjà paru cinq livraisons de cette belle collection où le dessin, la typographie et l'art des *fac simile* luttent de perfection. On distingue les notices de Louis XII, de François Ier, de Bayard et de Budée, par M. Andrieux; de Marguerite de Valois, de Jeanne Dalbret, de François de Guise, et de l'amiral de Coligny, par M. Lémontey; de Rabelais, par M. Anger; de Marot par M. Champenon; de George d'Amboise par M. Fourrier; de Calvin par M. Marron; du chancelier L'hopital par M. Droz; Dambroise Paré, par M. Richerond; de Jean Cousin, par M. Miel; de Robert Etienne, par M. Firmin Didot, etc., etc.

LE PHÉNIX.

Les facultés intellectuelles se développent successivement, et par degrés, comme les forces corporelles. Dans l'enfance de la société, les hommes ne pouvant concevoir que des idées, purement matérielles, répondant aux ob-

jets soumis à l'empire des sens, les élans de leur imagination étaient rares et faibles; leur esprit était trop peu délié pour atteindre à ce qui est au-delà du monde physique. Parvenus enfin à entrevoir quelque chose de ce qui tient à un ordre plus élevé, ils établirent des signes, des termes de comparaison entre le connu et l'inconnu, et ils s'en servirent comme d'une échelle, afin de s'élever aux régions supérieures. Voyant les oiseaux planer dans l'air, le feu se développer dans le bois par l'effet du frottement, des masses de pierres s'élever jusqu'au ciel, ils prirent d'abord ces objets pour des êtres au-dessus de la nature, pour des ministres, des conseillers des dieux, et ils finirent par les diviniser.

Voilà l'origine de la mythologie, la véritable signfication du mot *idole* (image, représentation), la source des figures allégoriques. Mais cela même prouve la faiblesse de l'esprit humain, à l'époque où il fallait lui cacher l'éclat éblouissant de certaines vérités. Le temps qui mûrit toutes choses a exercé aussi son pouvoir sur la nature humaine. Les clairvoyans, dont le nombre était peu considérable au commencement, sont les inventeurs des allégories et des emblêmes; plus tard, et depuis que les Socrate ont fait descendre du ciel la philosophie pour éclairer la terre, l'homme marcha seul sous la conduite de ce guide fidèle; les symboles, les fables, les images et les allusions ne se conservent que par une sorte de respect pour l'antiquité, pour servir aux beaux-arts, et comme un triomphe des lumières sur les ténèbres des anciens temps.

Les traditions de tous les peuples nous prouvent que les arbres, les montagnes, les oiseaux, étaient regardés comme des êtres merveilleux. Tels étaient le sphynx des Egyptiens, les griffons des peuples septentrionaux, les pommiers des Hespérides, l'Olympe et le Parnasse des Grecs, et les bois sacrés des Romains, et même des Germains; voilà l'origine des auspices que prenaient les augures, par le vol ou par le

chant des oiseaux, et par la manière de manger des poulets sacrés. On trouve très-souvent dans la mythologie un certain accord symbolique entre les oiseaux et les arbres. C'est ainsi que la plupart des dieux du paganisme avaient chacun leur arbre et leur oiseau favori, et que, selon Hérodote, l'oracle de Dodone et celui de Jupiter-Ammon, étaient rendus par des colombes perchées sur des chênes. Ce rapport entre les oiseaux et les arbres se trouve également dans la fable la plus ancienne et la plus répandue, celle du Phénix (1).

La Perse, ou plutôt la Bactriane du nord, semble avoir été la véritable patrie de la féerie : c'est là le royaume des *Dives*, des *Péris*, de l'homme-lion, des dragons ailés, des salamandres, etc. Là, sur les rochers les plus élevés des montagnes de *Caff;* là vit, disait-on, l'oiseau surprenant, et unique dans son espèce, appelé *Simorg* (2). Rien n'égale la beauté de ses plumes, leur couleur éclatante est un mélange d'or, de pourpre et d'azur. Après avoir vécu mille ans et plus, il se brûle aux rayons du soleil, et renaît de ses cendres avec la vigueur d'une nouvelle jeunesse. Perché sur une branche de l'arbre nommé *Gogard*, il prédit l'avenir, et il annonce le bien et le mal. D'après la mythologie persane, lorsque le monde était encore soumis à la puissance des Salomons, le *Simorg* était leur visir et leur premier conseiller.

Les mythologues persans envisagent le nord comme la patrie des esprits qu'ils appellent *Salomons*, et des animaux fabuleux ; le sud comme le grand atelier de la nature ; l'orient comme le royaume du bonheur, et l'occident comme le séjour des mauvais génies. Des colonies, qui s'établirent

---

(1) Le mot grec φοινιξ, signifie tour à tour *palmier* et *phénix*, parce qu'on accordait à l'un le même âge qu'à l'autre, Pline, liv. 20.

(2) Bochart, Herbelot et autres,

plus tard dans les pays méridionaux de l'Asie, ayant conservé, avec d'autres fables qui leur étaient propres, celle du *Simorg* ou du phénix, ont supposé que cet oiseau vivait dans les pays situés entre la Perse et l'Inde, c'est-à-dire dans les montagnes du Petit-Thibet, et plus particulièrement dans la vallée de Cachemire. Les montagnes dont elle est entourée, ont été prises pour ce fameux *Caff*, que l'ancienne tradition avait placé dans une île. La vallée de Cachemire passait pour avoir été autrefois couverte d'eau.

La fable du *Phénix* se retrouve dans les anciennes traditions de tous les peuples. Quelques-uns croyaient que cet oiseau ne vivait que trois cents jours, après lesquels il allait, avec les autres oiseaux de passage, jusque dans l'Ethiopie, pour y former un nid, et s'y brûler avec l'œuf qu'il avait pondu. Alors un ver rouge, sorti de la moelle de ses os, développait des ailes couleur de pourpre; et, redevenu oiseau, il reprenait son essor vers le septentrion.

Les Chinois, à ce qu'en dit le P. du Halde, ont aussi leur oiseau prophétique qui vit pendant des siècles entiers, et qui renaît immédiatement après sa mort. Les Indiens ont aussi leur *Semandar*, d'où est venu la fable de *la Salamandre*. (1)

Les Arabes, plus féconds en fables qu'aucun autre peuple de la terre, avaient également leur Phénix à côté de leurs serpens ailés, de leurs griffons et de leur *Ababil*, dont il est question dans l'*Alcoran*, etc. Mais tandis que d'autres nations placent le Phénix chez les Arabes, ceux-ci le supposent dans l'Inde. (2)

« Les Egyptiens, dit Hérodote (3), ont un oiseau qu'ils regardent comme sacré, mais que je n'ai jamais vu qu'en

---

(1) Le corps de la devise de François Ier était une salamandre dans les flammes.

(2) Bochard, *Hierozoicon*, page 852.

(3) Euterpe.

peinture. Aussi ne le voit-on pas souvent en Egypte, puisque, si l'on en croit ceux d'Héliopolis, il ne paraît chez eux que de six en six siècles, et seulement après que son père est mort. Il forme, disent-ils, avec de la myrrhe une masse ovale qu'il essaye de soulever. S'il a assez de force pour la porter, il creuse cette masse, et y dépose le corps de son père, qu'il couvre encore de myrrhe, et quand il l'a rendue du même poids qu'elle avait auparavant, il porte ce précieux fardeau à Héliopolis, dans le temple du Soleil. »

Les anciens historiens déterminent quatre époques différentes où le Phénix a paru : la première, du temps de Sésostris ; la deuxième, sous le règne d'Amasis ; la troisième, sous les Ptolomées ; Dion-Cassius donne la quatrième apparition du Phénix comme un présage de la mort de Tibère. Tacite la place sous le règne de Tibère, et Pline, l'année du consulat de Q. Plancus, qui répond à la trente-sixième de Jésus-Christ. Cet historien ajoute que le corps du Phénix avoit été apporté à Rome, et exposé sur la grande place, et que l'on en avait fait mention dans les registres publics. Mais Pline et Tacite s'accordent à dire que personne ne doutait à Rome que ce ne fût une imposture.

C'est donc de l'Egypte que cette fable a été apportée à Rome, où Ovide a dit :

Et vivax Phenix unica semper avis.

Les Juifs avaient aussi partagé l'opinion des autres peuples à cet égard. D'après l'avis des rabbins, tels que Jarchi et autres, deux passages de l'Ecriture se rapportent au Phénix. Le roi David, en parlant de l'âme, a dit quelle sera renouvelée comme l'aigle (1). Peut-être le mot hébreu

---

(1) *Nescher*, ps. 108, v. 5. Les Indiens croyaient que l'aigle s'élève jusqu'au soleil, tombe dans la mer, et y reçoit une nouvelle vie. (V Bochart, au mot *Nescher*.)

avait-il plusieurs significations ; mais il paraît indubitable que c'est une allusion au Phénix, ou à quelqu'autre allégorie.

Le second passage est dans le livre de Job :

« *Je périrai avec mon nid,* et *mon âge égalera l'âge du Phénix.* » (1)

Quoi qu'il en soit, chez les Egyptiens, le Phénix était l'emblême de la nature, l'image de la vie et le représentant du soleil. Leurs prêtres lui donnaient la figure d'Ibis ; c'était l'image vivante du grand cycle solaire (2). L'oiseau miraculeux, disaient-ils, vient de l'Ethiopie, après avoir atteint l'âge de 1461 ans. Cette durée, attribuée à la vie du Phénix, est très-remarquable : elle répond exactement à la période sothienne, puisque, d'après Censorin (3) l'année civile des Egyptiens n'était que de 365 jours sans aucune espèce d'intercallation ; de manière qu'après 1461 années révolues, le soleil se trouvait au même point du zodiaque pour recommencer une nouvelle période (4).

---

(1) Job, 29, v. 18. J'ai donné de préférence la traduction de Herder (*Esprit de la poésie des Hébreux*, t. 1, p. 284.) Dans la Vulgate et dans la version dite *des Septantes*, le mot *Chul*, ou plutôt *Chol*, est traduit par *Palmier*. La Bible de Genève, l'anglaise, etc. l'ont rendu par *sable*, autre signification du mot *Chol*. Mais, outre que la racine *Chul* signifie très-souvent *enfanter avec douleur*, il faut regarder ce substantif comme l'équivalent de *Phénix*, pour conserver le parallélisme et pour soutenir l'allégorie. L'un et l'autre disparaîtraient si la première partie du verset contenant le mot *nid*, n'était pas en rapport avec la seconde, et ce rapport ne s'y trouverait pas, s'il n'y était pas question d'un oiseau. La version de Herder est, au surplus, conforme à la paraphrase de Jarchi, et elle a été aussi adoptée par le savant auteur de la dissertation de laquelle j'ai tiré une grande partie de cet article. (Voyez *Mines de l'Orient*, t. 1, p. 204. Vienne, 1816.)

(2) Hor-Apollo, VIII ; XVI.

(3) *De die natali.*

(4) Jackson, *Chron. Alterthum.*

Au reste, rien n'est plus facile que d'accorder l'opinion des peuples du Nord avec celle des Egyptiens, à l'égard de la durée de la vie du Phénix, puisque la diversité de leur position géographique est le seul motif de cette divergence. A l'extrémité du Nord, où le soleil est au-dessous de l'horizon pendant 65 jours, il n'en reste que trois cents pour la vie du Phénix. Les 65 jours de l'absence du soleil forment l'époque de la crainte et de la tristesse; enfin de l'obscurité, image de la mort du Phénix. Chez les Egyptiens, l'oiseau allégorique est censé vivre toute l'année, ou 365 jours entiers, parce que le soleil ne se cache jamais à leurs yeux. Il s'ensuit que cette allégorie ne peut être née que dans un pays situé au-delà du 71e degré vers le pôle Nord. Tout porte à croire que les régions du pôle arctique n'ont pas toujours été ce qu'elles sont actuellement.

La fable du *Phénix* est sans doute très-ancienne; l'allégorie qu'elle offre ne doit pas cependant se borner au soleil, puisque les sages qui l'ont imaginée, pourraient bien s'en être servi pour couvrir d'un voile mystique le dogme de l'immortalité de l'âme. Ce principe consolateur, qui soutient la vertu, n'était pas cependant conforme aux opinions de tous les siècles, puisque les hommes grossiers ne sauraient s'élever au-dessus des idées matérielles.

Mais David dit à son âme : Tu seras renouvelée comme l'oiseau *Nescher;* et Job, qui, après s'être rappelé qu'il a été le père des pauvres, qu'il a délivré l'orphelin délaissé, et qu'il s'est revêtu de justice, ajoute avec confiance : « Oui, je mourrai avec mon nid ; mais je multiplierai mes jours comme l'oiseau *Chul.* »

Les Pères de l'église se sont expliqués, à cet égard, avec toute la clarté possible, et ils ont partagé franchement l'opinion qui avait prévalu dans toute l'Asie-Mineure. Ils ont regardé l'oiseau allégorique comme une belle image de la résurrection et de la vie à venir; un d'eux a dit : « *Que cet*

oiseau nous apprenne, par son exemple, à croire à la résurrection (1). »

Si le Phénix est le symbole du soleil, le cours périodique de cet astre est l'emblème de la vie humaine : ici, naissance, croissance, adolescence, virilité, vieillesse, mort, résurrection ; là, crépuscule, lever, matin, midi, soir, nuit, retour de l'aurore. L'homme, l'être le plus parfait qui existe sur la terre, survivant à sa propre destruction, est le véritable Phénix reproduit par le pouvoir du soleil, qui est l'emblème de la Divinité.

Les Romains ne se sont pas contentés, dit un célèbre auteur (2), de recevoir les dieux des Grecs, des Egyptiens, et même des Perses ; ils ont encore imaginé de diviniser les vertus, les qualités, les affections de l'âme, et ils les ont représentées par divers attributs sur leurs monumens, et principalement sur des médailles. Ces divinités sont celles que l'on nomme allégoriques. L'immortalité de l'âme n'était point indiquée, chez eux, sous la figure du Phénix, mais sous la forme d'un papillon posé sur une tête de mort. C'est ainsi que Psyché, emblème de l'âme, a presque toujours des aîles de papillon. On voit à Rome (3) un bas-relief de marbre, sur lequel il y a un jeune homme étendu sur un lit, et un papillon qui semble, en s'envolant, sortir de sa bouche, parce que les anciens croyaient, ainsi que le vulgaire de nos jours, que l'âme sort par la bouche. Le Dante a dit :

Non v'accorgete voi, che noi siam vermi
Nati a formar l'angelica farfalla,
Che sen vola a giustizia senza schermi.

Purg. canto X. v. 124—126.

---

(1) *Docent igitur nos hæc avis exemplo sui resurrectionem credere: Ambros.* Voyez aussi *Clem. Rom. epist. Origen. Tertull.* et autres.

(2) Millin. *Dictionn. des beaux-arts.*

(3) Montfaucon, vol. 1.

» Ne vous apercevez-vous pas que nous sommes des vers nés pour former le papillon angélique, qui vole afin de paraître à la cour de justice, sans moyen de se défendre. »

SARCHI.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE ET ETRANGERE.

SYSTÈME PHYSIQUE ET MORAL DE LA FEMME, *suivi du système physique et moral de l'homme, et d'un fragment sur la sensibilité*; par Roussel, précédé de l'éloge historique de l'auteur, par J.-L. Alibert, premier médecin ordinaire du Roi, médecin en chef de l'hôpital Saint-Louis, etc.; septième édition, ornée de gravures, revue et augmentée.

La sixième édition du *Système physique et moral de la femme*, publiée en 1813, se trouvait depuis long-temps épuisée, et il n'était plus possible de satisfaire aux demandes du public.

M. Alibert s'est acquis un nouveau droit à la reconnaissance des hommes de lettres, en donnant une septième édition de cet intéressant ouvrage.

Roussel, comme l'a dit un homme de beaucoup d'esprit, était un véritable phénomène dans l'histoire des sciences et des lettres.

Doué de toutes les qualités qui conduisent à la gloire, il semblait ne craindre rien tant que d'y arriver; assez instruit pour fixer l'attention, et mériter les suffrages des savans de son siècle, il faisait tout pour n'être pas distingué. En un mot, il tremblait autant d'être illustre que d'autres de rester obscurs.

Par le soin qu'il prenait à éviter les honneurs, on eût dit qu'il craignait que sa faible constitution n'en supportât pas le poids. Ce qui surprendra aussi, c'est que la fortune

même ne le tenta jamais ; il n'avait d'autre ambition que de cacher, pour ainsi dire son existence. Il aimait par dessus tout la tranquillité. Vivre *incognito* était son plus grand bonheur.

S'il écrivait, c'était donc moins pour faire parler de lui, que parce que sa tête, trop remplie d'idées, avait besoin de se dégager ; je dirai plus, en livrant ses ouvrages au public, il était persuadé qu'il ne serait nullement question de lui dans le jugement qu'on en porterait.

Un homme tel que celui-là qui, avec un rare mérite, avait un profond savoir, et se faisait une étude constante d'échapper à la renommée ; qui, privé des faveurs de la fortune, méprisait cependant les richesses, cet homme, dis-je, était donc réellement un *être à part,* et l'on pourrait dire de lui comme de Lafontaine, qu'il eût le double privilège de n'avoir pas de modèle, et de n'en pouvoir servir.

Des personnes qui l'ont connu, nous ont souvent répété que ses manières négligées et indépendantes, que sa franchise, sa douceur et son *laisser aller*, avaient un caractère particulier qui, chez un autre, eût perdu tout son charme.

Mais pour avoir une juste idée de cet homme vraiment extraordinaire, il faut contempler le portrait qu'en a tracé M. Alibert.

L'éloge historique de *Roussel*, est un écrit où brille à côté des connaissances littéraires les plus étendues, une heureuse sagacité à démêler les traits caractéristiques des personnages qui y sont peints. L'auteur, comme dans tous les éloges qu'il a composés, évoque, pour ainsi dire, le mort de sa tombe avec toute sa physionomie, et le fait respirer dans son panégyrique, tel qu'on l'a rencontré dans le monde.

La manière d'observer de cet écrivain célèbre, est tout-à-la-fois grande et juste, son style est ici simple comme il devait l'être, pour peindre un homme qui fut un modèle de bonté, de simplicité. Les demi-teintes qu'il a su distribuer

avec tant d'habileté, répandent sur son tableau la douceur, le charme et les grâces naïves qu'offraient l'esprit, le caractère et les mœurs de *Roussel*.

Voici comment il nous le montre arrivant à Paris, et se liant avec Bordeu :

« Cette précieuse modestie, qui prêtait un nouveau char- » me au caractère aimable du docteur Roussel, fut très-pro- » fitable aux progrès ultérieurs qui devaient lui mériter tant » de gloire. Paris offrait de grandes ressources à son génie » penseur et méditatif. Il s'y rendit, non comme tant d'au- » tres, pour y faire servir son état à l'établissement de sa » fortune, mais pour y grossir le trésor des connaissances » qu'il avait acquises dans la savante école qui l'avait formé. » C'est là qu'il eut occasion de se lier étroitement avec l'un » des médecins, qui ont le plus honoré leur siècle et leur » patrie. Je veux parler de Bordeu, qui, à cette époque, » était trop illustre pour être heureux. Rien de plus tou- » chant que le commerce intime de ces deux philosophes qui » s'éclairèrent l'un l'autre, en se rendant un mutuel hom- » mage.

Veut-il rappeler les circonstances qui accompagnèrent la publication du *Système physique et moral de la femme*, il s'exprime ainsi :

» Dans cette affreuse solitude du cœur, où laisse la privation soudaine d'un ami, (une mort inattendue venait d'arracher Bordeu au théâtre de ses succès) il dut chercher à se distraire de ses chagrins, par des travaux utiles et par son zèle ardent pour l'humanité. On dit que les premiers penchans de la vie influent d'une manière puissante sur le genre d'idées que nous adoptons.»

» Croira-t-on que l'amour fut en quelque sorte le génie du docteur *Roussel?* Il était très-jeune encore que ce sentiment s'était éveillé dans son âme. C'est alors que son imagination inspirée commença à méditer sur les goûts, les mœurs, les passions et les habitudes des femmes, et qu'il fit une étude

constante de leur constitution physique, et des attributs moraux qui en dérivent. Bientôt il coordonna les faits qu'il avait recueillis, et en composa un corps de science aussi intéressant que le sujet. Je ne chercherai point à analyser ce livre; où tout est à sa place, où tout brille de ses véritables couleurs, je craindrais de ternir cette glace polie, qui reproduit si bien à mes regards le chef-d'œuvre des dieux et de la nature ! »

Il est des médecins, dit ailleurs le panégyriste, qu'Hypocrate compare avec justesse à de méchans pilotes.

Ces derniers, en effet, font des fautes qui s'aperçoivent rarement lorsque le vent est favorable. Dans le cas contraire, s'ils sont surpris par une tempête furieuse, on voit bientôt que c'est par ignorance qu'ils ont laissé périr le vaisseau. Cette sage comparaison du vieillard de Cos, ne saurait s'appliquer au docteur Roussel. Son zèle et ses lumières ont éclaté dans des circonstances difficiles. Enfin je citerai encore ce passage plein d'intérêt et de grâces qui retrace quelques détails sur la vie privée du docteur *Roussel.*

» Toutefois, dans ses dernières années, on le voyait rechercher de préférence la compagnie des femmes parvenues à un âge mûr. Il jugeait qu'elles ont, à cette époque de leur vie, je ne sais quel charme qui touche et attendrit encore l'homme sensible; que semblables, comme on l'a dit, à ces belles peintures dont le temps n'a fait que radoucir les couleurs, elles fixent encore sans éblouir, et qu'elles donnent souvent tout le bonheur de la passion, sans en communiquer le désir. »

Ceux qui ont lu les éloges historiques de *Spallanzani* et de *Galvani*; également composés par M. Alibert, ont dû remarquer avec quelle facilité son talent sait se ployer à tous les genres, prendre tous les tons, saisir toutes les nuances, avec quel art il varie les couleurs pour rendre les traits variés de ces hommes célèbres. Il a une manière d'envisager

le panégyrique qui n'appartient qu'à un esprit supérieur. L'éloge de *Roussel* a d'ailleurs cela de commun avec toutes ses autres productions, d'être marqué au coin du génie.

JANIN DE ST.-JUST D. M. P.

L'OBSERVATEUR AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE ; par J. C. SAINT-PROSPER (1).

On rencontre quelquefois des penseurs, d'autant plus graves que les idées communes leur semblent importantes. Ils observent, disent-ils, ils passent leur vie à méditer; ils observent surtout, ce qui est à peu près indifférent; et, lorsqu'ils méditent le mieux, ils sont sûrs de ne rien produire. Comment écriraient-ils? Il faudrait que la langue de leur pays fût plus riche, plus forte, et que leurs contemporains ne fussent pas des hommes frivoles, des hommes dégénérés. Sans doute ces observateurs approfondissent de grands mystères; mais le temps n'est pas venu de les divulguer, ils se décideront plus tard. Pour leurs essais, ils attendent leurs vieux jours; et si le dernier de tous les surprend au milieu de ce silence, qu'importe ? les voilà dans celui d'un autre monde, où ils réfléchiront sans obstacle et sans terme.

Ceux qui ont réellement quelque chose à dire, ne croient pas ainsi que nul n'est fait pour les entendre. L'observateur au dix-neuvième siècle ne le croit pas; il n'allègue point ce prétexte pour de longs délais, peut-être même se presse-t-il un peu trop. Son but ne paraît pas encore bien déterminé : ce n'est pas qu'il ne dise dans quel dessein il observe; mais nous l'ignorons, précisément parce qu'il l'a dit

---

(1) In-12; 1821 A Paris, chez Pichard, quai Conti, n. 5.

deux fois. En 1819, au mois d'août, il s'estimait heureux si on rencontrait dans sa brochure des aperçus nouveaux, et des pensées heureusement imprimées; à la fin de 1820, il sera récompensé de son travail si on trouve son livre religieux et monarchique. Bien comprises, ces deux intentions se concilieraient sans difficulté; mais comme M. de Saint-Prosper les a séparées, selon les temps, ceux qui voudront le lire choisiront entre l'in-12 politique, ou l'in-18 littéraire.

Sous ce dernier rapport, dn moins, M. de Saint-Proper s'est mis trop a son aise; bien qu'il ait retouché dix fois ses chapitres pour plus de *vivacité*, il n'en a pas fait disparaître des traces de précipitation, une manière un peu brusque, des décisions qui semblent téméraires, et des locutions plus que hardies. Tout cela est compensé par une certaine originalité dans les aperçus en politique et en morale, par des remarques judicieuses, par de la franchise, et même de l'énergie dans le style : c'est un mélange qn'on ne saurait louer sans réserve, mais qu'on ne peut blâmer sans regret. Pour en donner un exemple, je ne choisis point ce que j'ai trouvé de plus expressif, mais certainement aussi ce n'est pas ce que j'ai rencontré de plus incorrect. « Les hommes qui possèdent le vieil esprit de société sont précis dans le tour, et serrés dans la phrase; mais les hommes nouveaux, abondans en paroles, s'étalent dans le principe et sa conséquence. »

Ce chapitre sur l'*Esprit de Société*, renferme de très-bonnes réflexions; mais on y voit aussi de ces choses qui passent pour appartenir à un autre esprit, à un certain esprit plus particulier. Dans un des articles qui précèdent, la civilisation est considérée sous des rapports assez neufs, mais est-il vrai qu'elle ait de *folles idées?* Je crois qu'on a longtemps des idées folles, malgré la civilisation, et qu'au milieu même de ses progrès on retrouve un peu de cette folie : l'auteur le prouvera sans peine; mais prouvera-t-il même

que la civilisation, qui tôt ou tard déconcerte l'imposture, introduit et propage des idées extravagantes?

On aimerait peut-être la hardiesse de celles de M. St.-Prosper, sur le ridicule; mais on y voudrait moins d'exagération. Dès le début, on se demande s'il est vrai que le ridicule ait jamais atteint, comme le pense l'auteur, si jamais il a pu atteindre les conceptions grandes et sublimes, les conceptions *les plus éminentes* des beaux génies? La définition même du ridicule, à la fin de ce morceau, est peu satisfaisante. « Le ridicule, dit M. Saint-Prosper, c'est toute violation maladroite des convenances, etc. » En effet, cette violation devient ridicule, parce qu'elle est maladroite; mais le ridicule pris substantivement, et personnifié en quelque sorte, n'est point maladroit; le ridicule (ministre des plus terribles vengeances), loin de consister dans la violation des convenances, poursuit, et prétend punir cette violation même.

« L'amitié est le sentiment le plus parfait qui existe dans le cœur humain. » Un sentiment peut être regardé comme plus parfait qu'un autre sentiment de même genre, qui serait moins sage, et moins complet pour ainsi dire; mais des sentimens de diverse nature peuvent se trouver également parfaits, chacun selon la sienne. L'amour sera parfait quelquefois, comme l'amitié l'est, dit-on, quelquefois aussi. L'amitié en général n'est pas plus parfaite qu'une pitié généreuse, ou que tout autre sentiment avoué par la raison. Le sentiment le moins terrestre, pour ainsi dire, le plus élevé, le plus fécond, le plus moral, ce serait ce sentiment religieux dans ce qu'il a d'universel; cependant on ne parlerait pas avec exactitude, si on disait que ce sentiment est plus parfait que l'amitié; mais il le serait plus dans le sens de M. St.-Prosper, ce qui achève de détruire sa proposition.

Les hommes incorruptibles, aux yeux de l'auteur, ce sont les hommes riches, c'est-à-dire les hommes qu'il faudra

seulement acheter plus cher. « On comptera toujours, dit-il » ensuite, et des coupables, et des quiproquos de justice; » veut-on diminuer le nombre des uns, et réparer les terri» bles suites des autres?....... Abandonnons la surveillance » des prisons à de saints ecclésiastiques. » Cette idée est séduisante; mais autant vaudrait demander une justice qui ne fît pas de *quiproquos;* le gouvernement qui saurait trouver des saints pour surveiller, ou pour consoler les prisonniers, n'aurait pas plus de peine à découvrir des magistrats infaillibles pour les juger, et du moins les innocens seraient élargis.

« Dans le commencement de la passion, l'homme *tourne* » toutes ses facultés pour toucher au but; la femme, au con» traire est obligée d'arrêter à chaque instant l'essor de son » âme; mais est-elle profondément touchée, elle s'aban» donne à l'impression qui l'a captivée. Qu'arrive-t-il? c'est » que celui qu'elle aime ne peut déjà plus sentir avec la » même vivacité.... Voilà ce qui explique la tiédeur qui, » chez les hommes, suit toujours la possession et l'attache» ment que les femmes portent à celui qu'elles ont rendu » heureux. » Ou plutôt voilà comme on explique ce qu'on ne s'est pas donné le peine de comprendre. Mais M. Saint-Prosper a mieux étudié, sous d'autres rapports, les relations entre les sexes, et il prouve que ce sujet n'est pas encore épuisé. Son chapitre *des femmes* ne sera pas lu sans quelque plaisir, par ceux qui les connaissent bien. Quant aux blasphêmes, s'il y en a, comme je le crains fort, ce n'est point cela que je veux justifier; au contraire, je fais profession de ne pas savoir s'il est vrai que les femmes ne s'aiment qu'en attendant les hommes. » Peut-être ne fallait-il pas dire : les femmes conduisent le monde. N'est-ce pas, à la manière des Orientaux, prendre son pays pour l'Univers? Chez les Indiens, chez les Barbaresques, les femmes ne règnent gueres sur les hommes, elles ne dominent pas non plus dans le nord de l'Europe, selon l'auteur lui-même, et quant aux

états qui adoptent le gouvernement représentatif, on ne les y compte, dit-il, qu'au nombre des gains ou des dépenses de la vie. Quoi qu'il en soit, il trouve dans leur cœur deux principes sans cesse en opposition, le besoin de s'attacher à un seul, et celui de plaire à tous. « Au milieu d'une assem-» blée brillante, la femme la plus passionnée n'est jamais » aimable pour celui qu'elle aime, parce que son cœur ne » lui appartient plus en entier : tout ce qui l'admire y a » droit. »

Il serait facile de multiplier les citations, sans quitter ce quatorzième chapitre. On pourrait aussi transcrire des passages assez remarquables sur les convenances, et sur l'amour-propre ; mais ce serait consacrer trop d'espace à une édition qui vraisemblablement ne sera pas la dernière, puisque l'auteur paraît s'être réservé de nous dire, dans une troisième préface, quel but il se propose définitivement, et quel espoir l'anime, toute réflexion faite.

DE SENANCOUR.

LES JEUNES VOYAGEURS, ou *Lettres sur la France, ornées de quatre-vingt-huit gravures ;* par L. Ev. A***. et C. T**., six v. in-18, prix : 30 fr. Paris, 1821, chez Lelong, libraire, au Palais-Royal, galeries de bois, n. 233.

Ce voyage supposé dans les diverses parties de la France, n'est guère un voyage, et n'est pas un roman ; sous des formes agréables, presque tout y est consacré à l'instruction. Chaque département y est l'objet d'une lettre particulière ; cette marche rend la correspondance moins vraisemblable, mais la clarté géographique et l'ordre des idées y gagnent beaucoup. C'est une statistique exempte de sécheresse, et suffisante pour le sexe qui ordinairement n'a besoin que de n'ignorer pas.



Dans ces notices, entremêlées de vers d'un choix souvent heureux, on indique les fruits du sol, et les produits de l'industrie; les monumens des différens âges, et les sites les plus remarquables; les rivières d'un cours *torrentueux*, les grottes, les manufactures, les usines et les stalactites : on n'y oublie ni les vins précieux, ni les meilleures truffes, ni les pâtés renommés, ni de certains brochets de Salibourne, enfans dégénérés du brochet de l'empereur Barberousse. On y a joint des souvenirs historiques, et des anecdotes quelquefois très-originales, ainsi que des renseignemens sur les hommes célèbres des différentes provinces, et sur des coutumes bizarres, ou qui nous paraissent telles aujourd'hui. On y assure qu'autrefois il se faisait à Marseille, en l'honneur de Ste.-Madeleine, des processions où de jeunes filles marchaient deux à deux, n'ayant pour tout vêtement que leurs cheveux épars. Vers l'autre extrémité du royaume, sur des rivages fertiles, mais brumeux, vous trouverez une fantaisie d'un caractère moins méridional : c'est un roi des Cuetifs qui faisait battre la chamade, pour rassembler ses *francs-hommes*, quand il savait qu'une femme artésienne voulait gouverner son mari. A la fête de ses fantassins, ledit roi, monté sur son âne, arrachait une paille de la couverture de chaume sous laquelle demeurait la coupable : aussitôt la troupe faisait disparaître le toît; et le mari vengé.... avait à rétablir son chaume, et à calmer sa femme.

En quittant Barrèges et les vallées de nos frontières les plus lointaines, l'auteur peint ainsi les habitans des Pyrénées françaises : « Des passions violentes, un faux amour-» propre, de la causticité, de la superstition, et de la ten-» dance aux jalousies personnelles, composent en général » le fond des caractères. » Le langage des Hautes-Pyrénées, ajoute-t-il, ressemble à tous les dialectes de la partie méridionale du royaume; il est vif, hyperbolique, bizarrement *syncopé*, mais plein de prosodie. Mélangés de mots fran-

çais, espagnols ou italiens, et très-susceptibles d'harmonie; ces débris de la langue romance expriment ses pensées avec une précision qui fait image.

On se propose sans doute de donner un jour de nouveaux soins à un ouvrage déjà si agréable. On fera d'abord disparaître des négligences de style, dont quelques-uns sont assez fréquentes; en passant d'un département à un autre, on ne dira plus que ce dernier ressemble à *celui décrit* dans la lettre précédente, et que toutefois quelques montagnes *vous en varient* l'aspect. On reconnaîtra aussi que le jeune voyageur s'est fait illusion, lorsqu'au pied des collines qui se rattachent aux Alpes, près du Rhône, à Montélimart, il s'est cru *au milieu* des orangers. Il n'était pas même au milieu des oliviers; le département n'en a pu conserver depuis les forts hivers de la fin du dernier siècle; et quant aux orangers, ils ne commencent qu'au vallon d'Ollioules, près Toulon, et Montelimart ne saurait avoir ce dont Marseille est privé. Dans la nouvelle édition que je suppose, en donnant des Alpes une idée moins imparfaite, on ne paraîtra plus confondre cette chaîne entière avec les sommets du département où sont les sources de la Durance. Je ferai observer à cette occasion, qu'un géographe, qui voulant embrasser dans un même tableau toute l'étendue des Alpes, aurait à en placer la description dans l'article d'une des quatre régions principales où elles s'étendent, devrait choisir l'Italie et non la Suisse : c'est une sorte de rectification à faire dans la géographie française imitée de Pinkerton, et améliorée à tant d'autres égards par M. Walkenaer.

St.-Martin.

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS, etc.

Le chevalier Théodore Carezzini, Piémontais, a inventé un instrument formé de deux plaques rondes qu'il nomme tables géocentriques et héliocentriques, et dont on

peut se servir pour observer le cours des astres, et expliquer les phénomènes célestes en peu de temps, et sans connaître les mathématiques. Des dames et des jeunes gens, en suivant cette méthode sous la direction du sieur C., ont été à même de résoudre plusieurs problèmes sur le soleil, la lune, les planètes, les étoiles fixes et les éclipses, ainsi que l'entrée de la terre dans l'orbite de la lune, et *vice-versâ*, d'une manière satisfaisante, et sans avoir eu besoin de beaucoup de connaissances préparatoires d'astronomie. On peut suivre la même méthode pour se procurer en peu de minutes une méridienne exacte, au milieu d'un champ et en voyageant par terre, suivre toujours la direction vers le nord, sans jamais la manquer. On peut aussi s'en servir pendant la nuit, pour déterminer le temps et l'heure d'arriver dans un certain endroit, sans avoir besoin de recourir à la montre, et pour savoir de combien de temps il reste encore à profiter du clair de lune. Il faut espérer que l'inventeur de cette méthode que nous ne faisons qu'indiquer, écartera toutes les difficultés qui s'opposent ordinairement à l'application usuelle des nouvelles découvertes.

—En creusant une cave au cap de Bonne-Espérance, on a trouvé la poulaine d'un navire qui était de bois de cèdre. On croit que ce sont les débris d'un navire phénicien. Cela fortifierait l'opinion assez répandue, que le cap a été doublé par ce peuple marchand, qui est regardé comme l'inventeur de la navigation.

—Un médecin de Londres a proposé de tuer les bœufs par le moyen de l'acide carbonique, moins pour la sûreté et la célérité de l'opération, que pour jouir d'une chair plus agréable à la vue, plus nourrissante et plus facile à conserver.

— Les voyageurs qui ont visité l'Europe et l'Amérique, s'accordent à dire qu'ils trouvent partout l'excès de l'opulence à côté de la misère la plus effrayante. Ce contraste existait à Venise comme il existe à Paris, mais c'est en Angleterre qu'il est plus frappant que dans aucun autre pays.

La magnifique ville de Liverpool, qui s'embellit et s'agrandit journellement, où l'on a été obligé de bâtir de nouveaux chantiers, pour fournir un plus grand nombre de navires au commerce toujours croissant, et où l'on a érigé un nouvel Athénée, cette ville superbe vient d'adresser une pétition au parlement, dans laquelle il est dit que sur 100,000 habitans 20,000 seulement payaient la taxe des pauvres, 7000 contribuables ne pouvaient acquitter leur cote d'impôt et 14,000 étaient à la charge de la ville ; dans celle de Manchester où Carlisle qui raille la religion, Cobbite, Hunt et Wooler ont tant d'amis, le célèbre sculpteur Florman a été chargé de faire un bas-relief de dix figures en marbre dans l'église de St.-Jean, en l'honneur d'un vieux ecclésiastique nommé Clowes, qui venait de célébrer le jubilé de son sacerdoce.

—Le *Pont des Romains*, qui fut découvert en 1818, dans la province de Groningue, royaume des Pays-Bas, a trois lieues de long et douze pieds de large. On vient de le dégager de la tourbe dont il était couvert, et d'y planter des jalons. Cette voute fut construite à travers un marais, devenu depuis une tourbière, par la XVe cohorte, faisant partie de l'armée de Germanicus. Le temps et la pesanteur l'ont faite s'affaisser ; et c'est ainsi qu'elle a été couverte par la tourbe. Le bois qu'on y a employé s'est conservé à cause des parties résineuses qu'il contient. On a trouvé des trous à chaque distance de six pieds, ce qui fait présumer qu'il y avait des pieux ainsi distribués le long de la chaussée. L'ouvrage de charpente paraît avoir été préparé avec des haches d'une largeur extraordinaire.

— Le professeur Grohmann vient de faire imprimer une lettre écrite par le feu baron Dalberg, ancien Grand-Duc de Francfort. En voici la traduction littérale.

«J'ai lu l'*Opuscule*; l'idée sublime que la divine providence ait placé dans la création les germes de l'ennoblissement et de l'amélioration toujours croissante de notre es-

pèce, est faite pour élever l'âme et pour la fortifier par l'espoir d'une meilleure vie à venir : il excite dans notre cœur, cet amour de la Divinité qui est la source de tout bien, et la base de toute action vertueuse. Comparons, après Buffon, le terrein des déserts limoneux, habité par de animaux carnassiers ou venimeux, avec nos campagnes cultivées et fertiles; comparons notre droit des gens avec les idées des Grecs et des Romains, d'ailleurs remplis de lumières et aux yeux de qui tout étranger était un barbare et tout peuple vaincu, esclave ; remarquons avec Darwin que plusieurs espèces d'animaux s'ennoblissent par les soins que les hommes prennent pour la conservation, et l'amélioration des races; observons avec la Peyrouse que l'homme vivant au centre de la civilisation, augmente même ses forces physiques, tandis que le sauvage, livré à lui-même, est toujours faible et languissant. Examinons nos sublimes idées religieuses opposées à l'idolâtrie de tant de peuples anciens; arrêtons-nous sur les progrès des derniers temps dans la chimie, l'astronomie et la géographie. — A la vérité, l'éducation de l'espèce humaine n'est pas achevée; son penchant vers l'ennoblissement n'est pas assez déterminé; il lui reste encore une foule de préjugés qui l'égarent; et toutes les horreurs des passions qui font couler les larmes de l'humanité souffrante; mais on ne doit pas méconnaître les progrès consolans dont nous sommes témoins ; et je me réjouis de voir les vérités salutaires se propager de plus en plus, et l'hommage toujours plus pur et plus digne de lui, que l'on rend au père de tous les êtres. Qu'ils sont à plaindre ces misérables qui ne croient voir dans l'univers qu'une aveugle destinée qui écrase tout ! Je suis, etc.

Francfort, le 8 mai 1819.

Signé Ch. Dalberg.

— Peu de temps après que le grand Frédéric fut monté sur le trône, il dit, dans un discours prononcé en public, : « Mes sujets penseraient librement s'ils le

» pouvaient ; ils auraient les ouvrages de Shaftesbury, de » Locke, de Montesquieu et de Voltaire entre les mains, » s'ils pouvaient le faire sans aucun risque. Auront-ils le » droit de vivre et non pas celui de penser? de respirer, » et de ne point communiquer leurs pensées? Je ne désire » que de dominer sur un peuple noble, hardi, et qui pense » librement; un peuple qui ait le pouvoir et la liberté de » penser et d'agir, d'écrire et de parler, de vaincre ou de » mourir. Dussent-ils même abuser quelquefois de la liberté » qui leur a été donnée; je n'en serais que mieux garanti » de ces reptiles flatteurs, et j'apprendrais l'art divin de » pardonner. La superstition, le despotisme sacerdotal et » l'intolérance empêchent que les talens ne se développent; » liberté de penser élève l'âme et l'esprit. Que l'aurore de » la philosophie s'élève aussi sur mes sujets! Des prêtres » ambitieux n'en borneront pas la liberté. Qu'aucune reli- » gion ne soit dominante! Liberté égale pour tous les dog- » mes! Point de religion universelle; autrement chaque » prêtre serait un tyran, et tous persécuteraient les lumières » comme un ennemi commun, et la stupidité serait pour » eux une idole qu'ils élèveraient sous le nom de piété. »

On a découvert à Milan, dans la bibliothèque Ambroisienne, une copie manuscrite de l'*Iliade* d'Homère; son antiquité a attiré l'attention des savans. Elle paraît remonter au quatrième siècle, et être plus ancienne de six siècles que celles connues jusqu'à ce jour. Les caractères employés sont des lettres majuscules, conformément à l'usage des âges anciens, sans distinction de mots et sans accens, c'est-à-dire sans aucun signe de l'orthographe du grec moderne. Ce manuscrit est accompagné de dessins sur vélin, représentant les principal ux évènemeésns retrac dans l'Iliade. Ces desseins, dont l'exécution n'est pas parfaite, sont très-curieux, en ce qu'ils représentent exactement les édi-

fices, les vaisseaux, les armes, les ameublemens, les costumes, les jeux, les sacrifices, les banquets et les différens travaux des ouvriers de ce temps, ainsi que les attributs particuliers à chaque dieu et à chaque héros célébré par Homère.

M. Angelo Maïo, professeur au collège Ambroisien, a fait imprimer ce manuscrit en un volume. Il y a joint des gravures exactes des dessins, et les nombreux commentaires attachés au manuscrit. Ces commentaires sont eux-mêmes d'une très-haute antiquité, et la plupart d'entre eux sont faits par des auteurs antérieurs à l'ère chrétienne et à l'école d'Alexandrie. Les auteurs cités sont au nombre de cent quarante; leurs écrits nous sont entièrement inconnus.

Le manuscrit ne contient pas l'Iliade entière; mais seulement les passages relatifs aux dessins.

— La situation d'une femme qui pendant une longue absence de son époux s'est remariée, et dont le premier mari revient, est assurément très-dramatique; aussi dans tous les pays où l'on préfère au théâtre les impressions fortes et même cruelles, aux développemens des sentimens du cœur, n'a-t-on pas manqué de traiter ce sujet. Après *l'Adultère innocent*, de Southerne et beaucoup d'autres, pièces du mêmes genre, on vient de jouer sur le théâtre de Munich un drame sur les mêmes données, intitulé *le Retour*. L'auteur n'a pas osé traiter la scène principale, celle de la reconnaissance entre la femme et le premier mari; ce dernier ne se déclare qu'au second époux. Il est évident que partout où les femmes n'ont qu'un mari, c'est-à-dire partout ailleurs qu'au Thibet, une intrigue ainsi formée ne peut être dénouée que par la mort d'un des principaux personnages. Dans la pièce anglaise, ils font mieux, ils meurent tous les trois. L'auteur allemand, plus humain, s'est contenté de tuer le premier mari, qui s'empoisonne pour le plus grand bonheur de sa femme, qu'il

laisse discrètement dans les bras de son successeur. Il est vrai qu'elle n'aime pas le *revenant ;* aussi peut-on penser que c'est une petite vengeance que Dorner veut tirer de son infidélité.

Voici les expressions modérées qu'emploie un des journaux de Munich, pour rendre compte de l'effet de ce chef-d'œuvre :

« Cette pièce a produit sur nous l'impression que produit au premier abord une beauté brillante : son éclat *éblouit* notre vue, et nous empêche d'apercevoir les défauts de son charmant visage. Le noble langage du poëte, l'ensemble gracieux et délicat émeuvent et *éblouissent* le spectateur, et ne lui permettent pas de voir les invraisemblances de la pièce. »

Nous engageons nos auteurs de mélodrames à mériter des éloges aussi pleins de goût et de modération.

— De temps immémorial, on sait que des matières animales séchées à la fumée, ne sont plus susceptibles de se corrompre. Chez tous les peuples, le poisson et les viandes sont conservés par ce procédé.

Des expériences récentes ont prouvé que cette propriété anti-septique est due à l'acide pyroligneux (1) contenu dans la fumée. Des poissons, des morceaux de bœuf plongés quelques secondes dans cet acide, et ensuite séchés à l'ombre, se sont conservés pendant plusieurs mois, pendant une année, sans éprouver d'altération. On est même parvenu à convertir des corps en momies en les plongeant à plusieurs re-

(1) L'acide pyroligneux est connu dans le commerce sous le nom de *Vinaigre* de bois. On l'obtient par la distillation du bois dans de grandes cornues de fer. Ses propriétés sont absolument les mêmes que celles du vinaigre de vin. Pendant long-temps, le préjugé empêcha de s'en servir ; mais on en fait maintenant une grande consommation. Il y en a plusieurs fabriques en France ; celles de Dijon et de Choisy-le-Roi sont les plus connues.

prises dans l'acide pyroligneux, et en les faisant sécher à chaque immersion.

C'est aux travaux de MM. *Stoze* et *Ramsay* que nous sommes redevables de cette découverte si précieuse pour l'économie domestique. Quand ces savans seront entrés dans de plus grands détails sur les procédés qu'ils emploient, nous nous empresserons de le communiquer à nos lecteurs.

— Une des maladies les plus pernicieuses pour les plantes céréales, est la nielle, espèce de champignon dont les racines tapissent la tige ligneuse du froment, et en empêchent la végétation. M. le docteur *Cartwight* à qui l'agriculture anglaise est redevable de tant d'améliorations, vient de découvrir qu'en arrosant avec une dissolution de sel marin, les champs de bleds infectés par la nielle, cette maladie est promptement détruite. Ce procédé est fondé sur la propriété qu'a l'eau salée de détruire les racines tendres et délicates des plantes, sans attaquer leurs parties ligneuses. La dépense que cette opération occasionne est très-faible ; dans tous les pays où le sel n'est point une matiere imposable ; plusieurs expériences ayant prouvé qu'il suffit de deux à trois hectolitres de sel par arpent, et que deux hommes peuvent en un jour arroser quatre arpens. Quarante-huit heures après l'arrosement, toute trace de nielle avait disparu, et les bleds avaient repris leur fraîcheur.

— Dans un mémoire fort intéressant publié par M. Frédéric *Adesburg*, Conseiller d'Etat de l'Empereur de Russie, sur les langues connues et leurs dialectes, il assure que leur nombre s'élève à 3064, savoir : en Asie 937, en Europe 587, en Afrique 276, en Amérique 1264.



ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Concert de M. Spohr.

Une chose, à mon avis, très-remarquable, c'est l'*omniscience* de quelques-uns de nos critiques ; chez eux le savoir est inné ; ils tranchent avec une noble confiance dans les questions dont ils se sont le moins occupés, et ils décident de tout avec une facilité vraiment admirable. Il y a bien encore quelques esprits chagrins qui ne veulent pas reconnaitre la supériorité de ces génies universels ; mais, grâce au ciel, la mauvaise foi de ces détracteurs de notre siècle ne peut tromper personne ; et s'ils étaient susceptibles de se rendre à l'évidence, le *Courrier des Spectacles* seul me suffirait pour les confondre. Que d'esprit, en effet, dans cet intéressant Journal ! quel goût dans ses éloges ! quelle mesure dans ses critiques ! Certes, on ne se douterait guères que la plupart de ses rédacteurs n'ont point encore atteint l'âge heureux où l'on quitte les bancs des écoles.

Pour donner au moins un exemple du tact de ces écrivains, auxquels on pourrait appliquer l'ingénieuse épithète *d'infatigablement spirituels*, dont ils ont enrichi la langue française (voyez le *Courrier des Spectacles* du 11 janvier), je transcrirai ici ce qu'ils disent de M. *Spohr* dans leur feuille du 12, certain que mes lecteurs me sauront gré de les mettre à même, par cette citation, d'apprécier à sa juste valeur le premier violon de l'Allemagne.

« M. *Spohr*, comme exécutant, est un homme de mé-
» rite ; il triompherait dans la difficulté, s'il avait la légè-
» reté facile et la chaleur de *Baillot*, jointes à la grâce et à
» l'esprit de *Lafont*. Il a deux qualités rares et précieuses,
» la pureté et la justesse. S'il reste quelque temps à Paris,
» il pourra perfectionner son goût, et retourner ensuite for-
» mer celui des bons Allemands. »

Osez donc, après cela, parler du goût musical des compatriotes de *Mozart* et d'*Haydn*.

« En général, est-il dit dans le même article, c'est une
» manie déplorable que je reproche à la plupart des pro-
» fesseurs de violon, de vouloir, en dépit de Minerve, com-
» poser leur musique, quand ils n'ont pas reçu du ciel *l'in-*
» *fluence* secrète dont parle *Boileau*. Il y a dans la républi-
» que musicale plus d'un *Viotti* ; les œuvres du génie ne
» manquent point ; pourquoi ne pas les choisir, lorsqu'on
» n'est pas un *Viotti* soi-même ? »

Que je suis redevable au *Courrier des Spectacles !* N'avais-je pas la bonhommie de croire, d'après le rappor unanime des artistes, que M. Spohr était le *Viotti* de l'Allemagne ! Pénétré de cette idée, j'ai sottement admiré son concerto, et je ne puis le dire sans rougir, j'ai écouté, avec le plus grand plaisir l'*Adagio* qui m'a paru un chef-d'œuvre. En vérité, sans l'article dont je viens de rapporter des passages, j'allais placer M. *Spohr* au premier rang, comme compositeur et comme exécutant, et je me serais borné à faire remarquer que son jeu manque souvent de chaleur et de force, et qu'il n'est sans reproches que sous le rapport de la grâce et de la pureté. Mais, défende M. Spohr qui voudra, le *Courrier des Spectacles* a parlé, et sa docte sentence doit l'emporter sur l'Allemagne et sur l'Angleterre réunies.

TIMON.



THÉATRE DU VAUDEVILE.

La Chasse aux flambeaux, vaudeville de MM. Dieulafoy et Gersain.

Molière et Montaigne ont épuisé toutes les bonnes plaisanteries sur les médecins ; on n'a guère fait, depuis eux, que rajeunir les mêmes traits ; mais, outre que ces épigrammes n'avaient plus le mérite de la nouveauté, leur application devenait de jour en jour moins juste. L'art de la médecine a fait, depuis Molière, des progrès immenses ; ceux qui l'exercent ont à la fois acquis plus de science, et perdu beaucoup de ridicules. Mais si nos médecins sont incontestablement supérieurs aux médecins du siècle de Louis XIV, on ne peut pas en dire autant de nos poëtes comiques. Le secret d'exciter le rire sans blesser le bon goût, est moins connu que celui de guérir la plupart des maladies : notre corps est aujourd'hui mieux traité que notre esprit ; et je crois que les disciples d'Hippocrate, prenant enfin une éclatante revanche, pourraient renvoyer à beaucoup d'auteurs modernes les traits dont le peintre de *Pourceaugnac* accabla jadis toute la Faculté.

Le moment est donc mal choisi pour traduire les médecins sur la scène et les livrer à la risée publique. Les auteurs de *la Chasse aux flambeaux* l'ont si bien senti, qu'ils ont été prendre pour objet de leurs sarcasmes un homme qui vivait il y a plus de cent ans. Par malheur, celui qu'ils ont

présenté comme un niais berné par sa femme était le plus savant médecin du siècle de Louis XIV. Loin de s'opposer, comme la plupart de ses confrères, aux nouvelles découvertes, il osa soutenir, au grand scandale de l'ignorance, la circulation du sang. Instruit, désintéressé, et n'étant parvenu que par son seul mérite à l'important emploi qu'il occupait, Fagon devait-il s'attendre à figurer un jour, comme une espèce de *Cassandre* sur le Théâtre de la rue de Chartres?

Le premier médecin, et le premier page du Roi, sont les principaux personnages de ce vaudeville. Le docteur Fagon a sollicité une permission de chasse dans le parc de Ville-d'Avray, et cette permission est tombée entre les mains du page Armand, dont Mad. Fagon est la marraine. Armand et ses camarades empruntent des habits de médecin à Molière, et se rendent, ainsi déguisés, chez le vieux concierge Bruckman, qui, n'ayant jamais vu Fagon, ne fait aucune difficulté pour laisser entrer nos étourdis. A peine ont-ils tiré quelques coups de fusil, qu'on voit arriver Mad. Fagon, accompagnée du galant gouverneur des pages, M. de Tessé, qui la conduisait au rendez-vous de chasse de Louis XIV, lorsqu'un accident arrivé à sa voiture l'a forcé de s'arrêter chez le concierge. La frayeur a saisi Mad. Fagon, à laquelle Bruckman s'empresse d'annoncer que le médecin du Roi chasse dans le parc. Au nom de son mari, que Brukman va chercher lui-même, madame Fagon retrouve toutes ses forces, et s'enfuit, pour éviter une fâcheuse explication.

Les pages-médecins, qui paraissent alors, sont assez surpris de se trouver devant leur gouverneur, qui leur adresse de vifs reproches, et, comme c'est Armand qui a eu l'idée de cette espiéglerie, M. de Tessé les fait enfermer dans un pavillon. Mais voilà que M. Fagon arrive à son tour chez le concierge, à la fille duquel il vient conter fleurette. Les pages s'arrangent de manière que c'est le pauvre docteur qui remplace Armand dans le pavillon; et ce qu'il y a de

plus triste pour Fagon, c'est que, de cette cachette, il aperçoit M. de Tessé aux genoux de sa femme. Après une ou deux autres mystifications de même nature, le médecin du Roi, convaincu de l'innocence de Mad. Fagon, sollicite et obtient sans peine de M. de Tessé la grâce des pages, auxquels le public a trouvé trop de ressemblance avec les *Gardes Marines* et les *Pages du duc de Vendôme*.

Les premières scènes de ce vaudeville sont assez gaies ; mais la seconde partie a paru froide. Il y a surtout beaucoup trop de vieilles plaisanteries sur les médecins. Les auteurs auraient enfin dû se faire scrupule d'emprunter au théâtre des Variétés une scène de M. *Giraffe*.

MOREAU.

CLIMATOLOGIE.

CLIMAT DE PARIS.

Résumé hebdomadaire des observations météorologiques faites à l'Observatoire royal, du dimanche 7 *janvier* 1821, *au samedi* 13 *inclusivement.*

Température la plus élevée, 9° 8510, échelle de Réaumur, le 13. — *La moins élevée*, 3° 0/10, le 7. — *Température moyenne*, 6° 7/10. — Anniversaire de cette température, 6° 7/10 au-dessous de 0. (glace). — *Pression moyenne de l'atmosphère*, déterminée à l'aide du baromètre, 27 pouces 4 lignes (737 millim.), répondant à 8° de mauvais temps, de la nouvelle graduation, et à *grande pluie* de la graduation ordinaire. — *Vent*, ayant dominé celui d'ouest.

— *Hauteur de la Seine*, à l'époque du samedi, 2 mètres 49 cent. au-dessus des plus basses eaux de 1819, (croissante, navigable) — Jours de pluie, 3.

ERRATA.

Page 460, ligne 17, inexactitude, *lisez* exactitude.
469, 19, soixante-douze victimes, *lisez* soixante-douze mille victimes.
475, 29, au-dessous, *lisez* au-dessus.

Imprimerie de Mme. Ve. CUSSAC, rue Montmartre, No. 30.

LA MINERVE LITTÉRAIRE.



LE CHANT DU MATIN,

IDYLLE,

Imitation de Gessner.

Je te salue, aimable Aurore,
Je te salue, ô jour nouveau !
Déjà la lumière colore
Le bois qui couvre ce côteau :

Déjà, de ce ruisseau fidèle,
Son éclat embellit les eaux ;
Déjà paraissent avec elle
La joie et les plaisirs nouveaux.

Zéphir, qui dormait sur la rose,
Abandonne déjà son lit ;
Il vole sur la fleur éclose
Dont le doux parfum l'embellit.

Des songes la troupe volage
Fuit au lever de ce beau jour :
Chère Adèle, sur ton visage,
Tel on voit badiner l'amour.

Zéphirs, hâtez-vous : que votre aile
Dérobe le parfum des fleurs ;
Hâtez-vous ; volez vers Adèle ;
Portez-lui ces chastes odeurs.

Voltigez sur son sein d'albâtre ;
Eveillez-la, mais doucement ;
Sur son front qu'un baiser folâtre
Lui fasse chérir son amant.

Embaumez-la de votre haleine,
Dites à son cœur attendri
Que, seul, auprès de la fontaine,
Je soupire son nom chéri.

A. Lecointe.

MADRIGAL.

A une inconstante en lui renvoyant son portrait.

Je vous le rends ce portrait enchanteur,
Puisque vous voulez le reprendre ;
Ah! que ne puis-je aussi vous rendre
Celui qui reste dans mon cœur!

Anonyme.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE ET ETRANGERE.

Choix de voyages dans les quatre parties du monde, ou *Précis des voyages les plus intéressans par terre et par mer, entrepris depuis l'année* 1806 *jusqu'à ce jour*. Par J. Mac-Carthy, traducteur du dernier *Voyage en Chine*, du *Voyage à Tripoli*, etc. Première livraison, 2 vol. in-8°. A la librairie nationale et étrangère, rue Notre-Dame-des-Victoires, n° 34, et chez Locard et Davy, libraires, quai des Augustins, n° 3.

Premier article.

Si notre planète, comparée à l'immensité de l'Univers,

est d'une petitesse qui fait sourire de pitié nos physiciens et nos astronomes, elle est encore trop grande pour l'intelligence de la petite espèce qui l'habite; car nous trottons dessus depuis cinq ou six mille ans sans l'avoir entièrement reconnue. Mais il est présumable que nos arrière-petits enfans en auront exploré toute la surface. Les voyageurs s'y multiplient depuis le milieu du dernier siècle avec une émulation qu'on ne saurait trop louer ; et, quoique l'intérêt des individus qui voyagent, ou des nations qui les expédient, ait plus de part à leur zèle que le bien-être des peuples qui sont l'objet de ces visites, le résultat en est beaucoup trop utile à l'universalité des hommes, pour que cette ardeur ne soit pas encouragée par leurs éloges. Ce n'était pas pour nous instruire que Tavernier parcourait la Perse et l'Indostan; mais en trafiquant avec les Persans et les Indiens, il nous a transmis d'excellentes notions sur les mœurs et les coutumes de ces peuples; et tout le monde y a trouvé son compte. C'est par la même raison que nos voisins d'outre-mer, dont l'esprit mercantile est devenu national, se font remarquer en première ligne, dans ces excursions lointaines. Mais comme ils ne feraient pas mieux, quand la philanthropie serait uniquement le mobile et le but de leurs efforts, nous aurions mauvaise grâce à rechercher la cause d'un effet dont nous partageons avec le monde entier tous les avantages secondaires. Je désirerais seulement que nous fussions un peu moins indifférens sur ce qui se passe aux terres lointaines, et surtout sur le profit que nous pourrions tirer à notre tour de ces communications amicales avec les autres continens. Ce n'est point la ténacité qui nous manque, c'est le défaut de direction qui mine toutes nos entreprises coloniales, et je m'étonne que dans un siècle si fécond en spéculations philosophiques, en établissemens libéraux, il ne se forme pas, sous la protection du gouvernement, une véritable compagnie de colonisations et de découvertes. Les chefs de nos petits comptoirs semblent ne considérer leurs

places que comme des préfectures. Ils ne voient que ce qui est, sans s'occuper de ce qui peut être ; et si par hasard quelque projet d'agrandissement vient à leur sourire, ils s'y prennent presque toujours de manière à le faire avorter deux ou trois ans après en avoir développé les avantages, tandis que les plans de nos voisins s'exécutent en silence, et nous apparaissent enfin dans un état de développement et de prospérité qui excite notre envie sans provoquer notre émulation.

En attendant qu'elle se réveille, jouissons du bonheur des autres et des connaissances nouvelles que nous procure la communication de leurs voyages ; et sachons gré à l'abréviateur, qui, nous épargnant les redites et les frivolités, dont les relations des voyageurs sont trop souvent embarrassées, vient nous donner aujourd'hui la substance de ces relations.

« Laissant de côté beaucoup de détails oiseux contenus dans les ouvrages originaux, l'auteur de cette collection nouvelle promet de ne négliger aucun incident, aucune observation instructive ou amusante, et de s'attacher soigneusement à conserver tout ce qui a rapport aux progrès des sciences, de la navigation et du commerce. Il déclare qu'il s'est constamment astreint à ne rien rapporter que de probable, parce que le merveilleux semble exclure la véracité, et qu'on n'est plus dupe aujourd'hui des versions exagérées de quelques voyageurs qui n'ont pas toujours été assez en garde contre leur propre crédulité. »

M. Mac-Carthy, dont je viens de citer les propres paroles, va donc faire pour les soixante-dix ou quatre-vingt voyages publiés depuis quatorze ans, ce qu'ont fait, avant lui, Laporte, Prévost, La Harpe, Bancarel, et les auteurs de la Bibliothèque portative des Voyages ; et s'il est fidèle à ses engagemens, nous pouvons hardiment lui promettre le même succès, qu'à ses prédécesseurs. Son livre est de l'espèce de ceux qui n'encombrent jamais les magasins d'un

libraire. Notre curiosité est toujours prête à les accueillir ; et, malgré l'occupation constante que nous donnent les affaires de notre intérieur, notre esprit, aventurier de sa nature, ne refuse jamais de courir le monde à la suite d'un voyageur qui s'élance dans des contrées inconnues.

C'est l'Afrique que l'auteur a choisie pour son début. L'Afrique est le continent le plus ignoré du globe. Son climat, ses bêtes féroces et ses peuples barbares semblent obstinément nous repousser de son sein. Les Romains n'ont paru sur ses rivages que pour y combattre ; les Vandales européens et les Vandales asiatiques qui les en ont chassés, n'ont jamais su faire autre chose, et les Africains, les plus voisins de nous, aiment mieux piller et dépeupler nos vaisseaux que de peupler, explorer et cultiver le sol fertile que nous abandonnons à leur barbare insouciance. Quant aux anciens géographes, ils connaissaient beaucoup moins que nous ce que nous connaissons de cette partie du globe ; et leurs conjectures sur le reste sont plus propres à nous égarer qu'à dissiper nos incertitudes, puisque la plupart ont affirmé que l'intérieur de ce continent était inhabité et inhabitable. Nous y avons cependant trouvé des hommes ; et l'usage que nous avons fait de cette découverte n'a pas été plus honorable pour l'Amérique et pour l'Europe, que l'abolition de cet usage ne le sera pour l'Angleterre qui ne cesse de la provoquer. L'intérêt avait propagé la coutume, l'intérêt l'a fait abolir. Ainsi va le monde ; revenons à notre analyse.

L'Afrique est devenue le principal objet des recherches de la génération actuelle. C'est le point de mire des voyageurs, qui aspirent à quelque renommée ; c'est pour l'attaquer de toutes parts que s'est formée à Londres une société africaine, qui dirige, encourage, et paie les entreprises dont elle est le but. Mais les hommes hardis qui ont voulu visiter jusqu'aujourd'hui le centre de ce continent dangereux, ont presque tous payé de leur vie l'audace de leur in-

cursion ; et le littoral de l'Afrique, les rivages de quelques-uns de ses fleuves sont les seules terres sur lesquelles nous ayons jusqu'à présent des notions positives.

Dans le coup-d'œil qu'il a jeté sur les découvertes géographiques qui restent à faire, et qu'il a mis en tête de ses *Nouvelles Annales des Voyages*, M. Malte-Brun a proposé quelques moyens pour surmonter les obstacles qui s'opposent à la découverte et à la colonisation de cette vaste contrée. Il indique les caravanes qui se rendent de Tripoli à Bornou et à Tombouctou, et celle qui part tous les deux ou trois ans de la province de Sus pour cette dernière capitale ; mais il n'assure pas les voyageurs qui seraient tentés de profiter de ces occasions ; et le tableau des dangers et des difficultés qu'il leur présente n'est pas de nature à les encourager. On arriverait plus aisément au but qu'on se propose en suivant un autre plan de ce géographe ; ce plan nous offre d'abord quelque chose de gigantesque ; mais, en y réfléchissant, on reconnaît qu'il serait d'une exécution facile, et qu'il ne peut être que le fruit des observations les plus judicieuses. Il consisterait à rassembler une armée de 500 Européens et 1500 Africains choisis parmi ceux qui sont accoutumés à notre domination. Trois années suffiraient, suivant M. Malte Brun, pour transporter cette association, qu'il nomme législatrice et conquérante, jusqu'au centre de la Nigritie, et une fois établie sur les bords du Niger, les progrès de cette colonie dépendraient des renseignemens qu'elle aurait recueillis sur le cours de ce fleuve mystérieux et sur l'état des populations africaines.

Il est présumable que ce moyen est le plus sûr, et le seul peut-être qui reste aux Européens de traverser le centre de l'Afrique, et d'arriver des bouches du Sénégal et de la Gambie, aux montagnes du Darfour et aux rivages du Nil ; mais la principale difficulté de ce projet, serait, suivant son auteur, de trouver un gouvernement puissant, qui voulût en faire une affaire d'état. Des deux nations qui

sont à portée de l'exécuter, l'une est trop timide pour les entreprises de cette nature ; et, après avoir sacrifié des milliers d'hommes pour sa gloire, elle aurait peut-être quelque peine à en risquer cinq cents, pour chercher un aussi vaste débouché pour son industrie. L'autre se bornera pour le moment à étendre ses conquêtes autour des possessions qu'elle s'est données sur ce continent, à accroître la prospérité de ses établissemens de Sierra-Leone, et du Cap de Bonne-Espérance, en attendant que ses enfans perdus, qu'elle lance dans l'intérieur de l'Afrique, lui signalent de nouvelles terres à exploiter et de nouveaux peuples à soumettre.

La colonie du Cap paraît surtout susceptible d'un accroissement rapide, et, puisque le travail de M. Mac-Carthy commence par cette partie, je suivrai le même ordre dans mon analyse. La station du Cap de Bonne-Espérance est connue de tous les peuples de l'Europe ; sa température se rapproche de la nôtre, et la salubrité de l'air met les Colons à l'abri des fléaux qui, dans les trois quarts de ce continent, menace leur existence. Les fruits de l'Europe s'y sont acclimatés ; la vigne y est cultivée, puisque le meilleur des vins, celui qui était réservé pour le palais des rois, nous vient de cette contrée. Tous nos bestiaux, toutes nos denrées y prospèrent. C'est une colonie à peu près semblable à celle des Etats-Unis d'Amérique, et qui, après avoir servi quelque temps d'écoulement à l'industrie de nos voisins, finira sans doute aussi par se soustraire à leur dépendance. Une différence s'y fait cependant remarquer ; la fertilité du sol n'y est point continue comme chez les Américains. De riches vallées y sont séparées par des déserts ou des montagnes arides, mais ces vallées sont spacieuses, et les communications ne présentent aucune difficulté qui ne soit facile à vaincre. Les peuples qui avoisinent les possessions de la colonie, et qui sont en relation avec elle, semblent propres à recevoir tous les bienfaits de la civilisation. Déjà l'intel-

ligence des Hottentots est entièrement développée ; la plus grande partie de cette peuplade est identifiée avec la colonie qu'elle sert, et elle vit en paix sous la protection des lois européennes. Les Boschismans, que la misère et la paresse ont jetés dans un état de dégradation déplorable, mais que, malgré l'exiguité de leur taille, M. Mac-Carthy a tort de désigner comme les plus petits des hommes, puisqu'ils ont quelques pouces de plus que les Lapons, ne sont pas à jamais perdus pour le travail. Une administration sage et bienfaisante peut les soustraire à cet état de vagabondage et de mendicité qui les rend fréquemment la proie de la famine et des bètes féroces. Les Cafres, chez lesquels ont voyagé MM. Barrow et Lichtenstein, sont au fond beaucoup moins terribles que leur physionomie ; et leurs mœurs présentent des particularités qui font espérer beaucoup de cette nation robuste. Ils ont sur-tout dans leurs guerres civiles une générosité qui fait honte aux nations Européennes chez qui ces sortes de guerres sont ordinairement plus barbares que les autres. Quand une de leurs tribus déclare la guerre à une tribu voisine, ils ne l'attaquent point à l'improviste ; ils attendent qu'elle soit prête à se défendre ; ils ne détruisent ni ses troupeaux, ni ses moissons, et la nourrissent quand elle est vaincue. S'ils se conduisent avec plus de barbarie à l'égard des Hollandais et des Hottentots, cette distinction qu'ils font dans leur colère entre les ennemis du dehors et ceux de l'intérieur, annonce dans les Cafres un instinct de générosité, qui les rend susceptibles d'être amenés par l'éducation à tous les sentimens qui honorent les nations les plus civilisées. Déjà le gouvernement anglais les apprivoise par des transactions commerciales ; et il est probable qu'ils auront abandonné leur férocité envers les Européens, avant que ceux-ci aient adopté leur système de guerre civile.

Au-delà de la rivière d'Orange est le pays des Bousshuanas, dont la capitale était *Litakou*, lorsque M. Barrow les

a visités, et dont le roi réside maintenant, d'après M. Campbell, dans la bourgade de *Rampampan*. Ce peuple est naturellement doux et hospitalier ; les deux voyageurs s'accordent sur l'enjouement et l'affabilité de leur caractère. Les Boushuanas ne demandent pas mieux que de s'instruire. Lorsque M. Campbell eut demandé à leur roi Matébi, la permission de lui envoyer des missionnaires, le monarque tatoué, après quelques explications qui attestaient sa prudence, répondit qu'il était prêt à recevoir ces instructeurs, et qu'il leur servirait de père. Il est à souhaiter pour les uns et les autres que ces missionnaires soient des frères Moraves. Cette secte est humaine et industrieuse ; sa piété n'est ni paresseuse, ni effrayante. Ses établissemens de Gnadensthal, de Groene-Kloof, et surtout de Bavians-Kloof, prouvent au voyageur qui les visite, qu'elle est préférable à toute autre pour propager le christianisme parmi les sauvages.

» Pour se former une idée des vertus dont sont animés les hommes qui dirigent cette institution, dit M. Mac-Carthy, d'après le professeur Lichtenstein, il faudrait voir la manière dont ils se conduisent envers les Hottentots. La douceur avec laquelle ils les instruisent, et l'amélioration que leur sort a déjà éprouvée sont vraiment dignes d'admiration. La grande récompense d'une bonne conduite et d'une constante application au travail, c'est d'être baptisé et d'être reçu dans la société. Parmi tous ceux qui ont cherché à enseigner le christianisme aux nations barbares ou sauvages, la sagesse et le bon sens des frères Moraves doivent leur assigner le premier rang. »

Les Français qui ont fait la guerre en Allemagne, et qui se rappelleront les jolis villages de ces réunions vraiment fraternelles, ne seront point surpris de cet éloge. Mais une autre espèce de missionnaires chrétiens est introduite dans ces contrées ; et, s'il faut en croire le même voyageur, « l'industrie, les bonnes mœurs et la prospérité des habitans ont souffert de grands dommages, par l'intrusion de cet

essaim de prédicateurs, qui ont changé en bigoterie la franchise, la gaieté et la bienveillance réciproques de ces peuplades. La musique et la danse en sont bannies, et sous, la direction de ces guides spirituels, l'Africain est privé de la plupart de ses innocens plaisirs. Leur doctrine, que je me permettrai d'appeler ridicule, quoique M. Mac-Carthy ne se serve pas de cette expression, est que « l'homme ne doit s'appliquer qu'au salut de son âme, et qu'il est obligé d'y travailler, non par une conduite droite et juste, mais par l'entière abnégation de soi-même. »

Loin de détruire la superstition dans l'esprit de ces peuples, à l'exemple des frères Moraves, leurs rivaux en prédication l'entretiennent par leurs pratiques; et cette absurde méthode a failli coûter cher à l'un d'entre eux. Le territoire des Cafres était affligé par une grande sécheresse. La reine, à qui le missionnaire Van-der-Kamp avait vanté l'efficacité de la prière, lui ordonna de faire pleuvoir dans trois jours. Il pria, et le hasard le servit à merveille, car il vint à pleuvoir dans le terme donné. Mais il n'en fut que plus importuné par la suite; et comme la pluie ne vint pas toujours à son commandement, il fut très-heureux d'échapper par la fuite à la colère d'un peuple qui avait une si haute opinion de son crédit auprès de la Divinité. Opposons ce nouvel exemple, après mille autres, aux partisans de l'ignorance populaire; et prions le ciel, non pas qu'il tombe de la pluie, car nous sommes dans une saison qui nous en donne assez, mais qu'il leur vienne du bon sens de la lune ou de tout autre réservoir céleste.

MM. Barrow et Campbell ne font pas un grand éloge de l'administration hollandaise. Ils nous représentent les Colons comme les plus indolens, les plus ignorans et les plus sales des hommes. M. Lichtenstein les traite à la vérité avec moins de rigueur; il cite à l'appui de ses assertions quelques grandes fermes dont la prospérité ne le cède en rien aux meilleures fermes de l'Europe. Mais ce ne sont que des

exceptions à l'idée générale que les voyageurs anglais ont donnée des cultivateurs de la colonie hollandaise, et, quoiqu'en ma qualité de Français je voie avec peine que le Cap de Bonne-Espérance ait passé dans les mains de l'Angleterre, je ne puis m'empêcher d'en concevoir d'heureuses espérances pour l'extrémité méridionale de l'Afrique. On y remarque déjà des améliorations importantes. Une justice impartiale atteint pour la première fois les Colons, qui ne sont plus maîtres de régler le sort des indigènes au gré de leurs caprices ; d'autres projets libéraux y ont reçu un commencement d'exécution dont l'humanité a droit de s'applaudir ; et, si les migrations européennes se dirigent vers cette riche et salubre contrée, les vaisseaux qui cingleront vers les grandes Indes, y trouveront quelque jour un état florissant sur leur passage.

Abandonnons avec M. Mac-Carthy cette partie du continent africain, et remontons vers les pays qui s'étendent depuis les bords du Sénégal et du Niger jusqu'aux frontières de Maroc et au littoral de la Méditerranée. Robert Adams, Riley, Jackson et Mungo-Park vont nous les faire connaître. Le premier est un matelot naufragé, ramassé dans les rues de Londres par la société africaine, questionné sur ses aventures par des savans et des ministres ; et sa véracité ne peut être révoquée en doute, puisque sa relation a été confirmée par des renseignemens ultérieurs. Ce matelot américain, jeté par la tempête sur une plage des environs du Cap Blanc, a passé trois ans et sept mois dans l'esclavage et parcouru en divers sens le grand désert de Sahara ; il a résidé six mois à Tombouctou, a été présenté au roi et à la reine qui n'avaient jamais vu de blancs ; et après cinq ou six changemens de condition, après avoir été l'amant de la fille d'un de ses maîtres, et couru le risque d'être assommé par un autre, il a été racheté par les soins du consul anglais de Mogador.

Le capitaine Riley, tombé comme lui entre les mains des

vagabonds du désert, après des efforts inouïs pour les éviter, a souffert des maux incroyables avant d'être revendu, dans le même comptoir que Robert Adams, par un certain Sidi-Hamet, qui l'avait racheté des mains des Arabes. Mungo-Park, dont les connaissances et la témérité faisaient espérer des renseignemens positifs sur le cours du Niger, après avoir descendu ce fleuve jusqu'au delà de Houssa, a terminé son utile et glorieuse existence d'une manière qui nous est encore inconnue. Il résulte de leurs rapports et de ceux de Jackson, que la ville de Tombouctou est située dans un territoire fertile, qu'elle compte près de soixante mille habitans, qu'elle est le grand marché du centre de l'Afrique, et le rendez-vous de plusieurs caravanes de Maroc, d'Alger et de Tripoli; tandis que le grand désert est le repaire d'une foule de tribus indépendantes, dont la fortune consiste dans quelques troupeaux et dans le fruit de leurs brigandages. Le capitaine Riley raconte, d'après Sidi-Hamet, qu'une caravane composée de 1500 hommes a été attaquée dans sa route par une horde de 4 mille Arabes. Le combat dura deux heures; les assaillans vaincus se retirèrent après avoir laissé sept cents des leurs sur le champ de bataille, et après avoir tué ou blessé trois cent trente voyageurs et trois cents chameaux. Ce désert est donc un refuge assuré pour la barbarie, et la civilisation y trouvera toujours une barrière insurmontable. Mais elle a déjà pénétré chez les peuples de Tombouctou; leur caractère est doux et humain. La tolérance religieuse y est exercée dans toute son étendue, et la police est si bien faite dans cette capitale, qu'on y sait à peine ce que c'est qu'un vol. Nous leur porterons peut-être un jour des arts, des besoins et des vices; mais nous avons trop à gagner par l'extension de nos rapports avec eux, pour ne pas chercher tous les moyens de les étendre.

Les bords du Sénégal, de la Gambie, de Rio-Grande nous offrent, comme ceux du Niger, une population ac-

tive, agricole et guerrière. Mais nos relations lui deviendront plus avantageuses, parce que la civilisation y est moins avancée. C'est par là que Mungo-Park a commencé son second voyage ; et ces mêmes pays viennent naguères d'être visités par M. Mollien, notre compatriote. Ce dernier était embarqué sur *la Méduse*, dont le naufrage est rapporté en détail dans l'ouvrage que j'analyse. Arrivé à Saint-Louis, dans une des embarcations de cette frégate, il ne fut point découragé par cette épouvantable catastrophe. Il alla reconnaître les sources des trois grands fleuves qui se jettent dans les environs du Cap Verd. Mais il est à peine rétabli des fatigues de ce voyage pénible ; et il n'y a pas long-temps que nous avons lu avec intérêt le récit des dangers que lui ont fait courir l'intempérie des saisons et la perfide rapacité de ces nations à demi-sauvages. Des plaines fertiles, et des montagnes arides et escarpées, des vallons d'une grande richesse et des déserts effroyables, des pluies abondantes et des chaleurs étouffantes, voilà, en peu de mots, la situation physique de ces contrées. Des peuples toujours prêts à s'égorger, des mœurs grossières, des lois informes, un commerce barbare, voilà leur situation politique. C'est dans ce district que les possesseurs de l'établissement du Sénégal ou ceux de Sierra-Leone pourraient et devraient exécuter le plan de M. Malte-Brun. On y trouverait dans la région moyenne des plaines salubres, où les Européens n'auraient aucune peine à s'acclimater et à s'établir. Une place fortifiée y deviendrait le centre de la colonie et des opérations. Toutes les peuplades environnantes seraient successivement soumises et civilisées. Les sources du Niger seraient reconnues, et son cours, exploré par une masse imposante, guiderait enfin la nouvelle colonie jusqu'à son embouchure mystérieuse. Il ne faudrait qu'un chef habile, animé par des sentimens généreux, joignant la prudence au courage, employant tour à tour la persuasion et la force, tel enfin que les Anglais l'auraient

rencontré dans Mungo-Park, ou tel que notre nation pourrait le fournir, si on prenait la peine de le chercher.

L'Angleterre espère parvenir au même but par des moyens différens, et nous rendrons compte, dans un second article, des tentatives qu'elle a faites et des relations qu'elle a établies sur quelques autres parties du continent africain.

VIENNET.

LES SÉDUCTIONS, Roman en 4 volumes in-12, par madame Jenny L. G. D. Chez Ladvocat, libraire, Palais Royal, galerie de bois, n° 197 et 198.

On ne peut nier que la magie d'un titre n'ait une grande influence sur la destinée d'un livre. C'est d'après son titre que nous nous formons une première idée des matières que l'on y traite, et des jouissances qu'il doit nous procurer. C'est le titre qui nous donnera l'envie de le connaître, et sous ce rapport, il en est peu qui puissent exciter une curiosité plus vive que celui des *séductions*. Que de souvenirs ne réveillera-t-il pas dans notre âme? Quel homme ne fut constamment leur jouet ou leur victime? On en rencontre à chaque pas, il en est pour tous les sens; on leur est soumis dans tous les âges. L'enfance cède à la séduction des caresses et des hochets les plus frivoles; l'adolescence aux séductions enivrantes de l'amour et des plaisirs. L'âge mûr, sous une apparence plus réfléchie, n'en succombera pas moins aux séductions de la cupidité, de l'ambition ou de l'orgueil. La vieillesse elle-même, lorsqu'elle se croit soustraite à leur tyrannie, ne sera pas à l'abri des riantes séductions de l'espérance qui, jusqu'au bord du tombeau, prolonge, à ses yeux, l'avenir, et lui cache la faux du temps prête à frapper.

Hâtons-nous donc d'ouvrir ce livre, où l'auteur, liant avec art les différentes parties de son sujet, va, sans doute,

nous offrir le tableau moral et dramatique de toutes les situations où l'homme peut être jeté successivement par les séductions sans nombre auxquelles il sera livré, dès sa naissance, comme à autant d'ennemis flatteurs et perfides, que favoriseront sa faiblesse et ses penchans, qu'il aura quelquefois la volonté de combattre, rarement la force de vaincre; qui, sous toutes les formes, sous tous les masques, se disputeront, s'arracheront la domination de son cœur, et le précipiteront tantôt vers la vertu, tantôt vers le vice, ainsi que des tourbillons impétueux entraînent la feuille légère ou vers le ciel ou vers l'abîme.

Certes, un semblable sujet doit ouvrir une vaste carrière au génie d'un écrivain, et ne pourra manquer d'inspirer un vif intérêt, surtout s'il est tracé par une plume habile et digne de succéder au burin immortel qui traça les caractères d'Héloïse, de Clarisse et de Grandisson.

De telles plumes sont rares, je le sais; mais je ne suis pas de ces pessimistes littéraires qui, voulant faire croire que tout est perdu sur le Parnasse, ne vantent que les chefs-d'œuvre des temps passés, pour avoir le droit d'en préconiser les sottises, et prétendent nous interdire jusqu'à l'espérance de voir renaître, de nos jours, quelques-uns des talens sublimes qui ont illustré des époques plus reculées.

Cependant la nature, généreuse quoique avec réserve, ne se refuse point à renouveler ses prodiges. Elle a recréé les Euripide et les Sophocle, dans les Corneille, les Racine et les Voltaire. La Fontaine, après un long intervalle, a surpassé peut-être Esope et Phèdre. Les vainqueurs de Jemmappe et des Pyramides ont égalé tous les héros de la fable et de l'histoire. Les sciences exactes et physiques ont dépassé la hauteur où nos devanciers les avaient portées. La tribune et le barreau font chaque jour retentir des accens qu'Athènes et Rome libre ne désavoûraient pas. Au sein de nos fureurs anarchiques, les Harlay et les de Thou se sont reproduits dans l'inflexible magistrat que le poignard des

assassins n'a pu détourner de ses devoirs. Si les siècles, malgré leur décadence prétendue, sont moins avares qu'on ne le dit de grands génies et de grandes vertus, pourquoi, à côté des romantiques et nébuleuses beautés des Radcliffe et des Byron, ne verrions-nous pas reparaître enfin les sages et régulières conceptions de Richardson et de Rousseau ?

Encouragé par cet espoir, j'ouvre le livre. Il est d'une dame; et, je l'avoûrai, sans prétendre ôter aux femmes le droit de traiter des matières d'une certaine gravité, sans oublier qu'elles ont souvent porté, avec succès, la lyre d'Apollon, le sceptre des Rois et le glaive de Mars, une sorte de préjugé fondé sur la direction habituelle de leur talent, me porte à croire que l'auteur de cet ouvrage, au lieu du vaste tableau dont j'avais conçu l'idée, va se borner à m'offrir une peinture gracieuse et légère des séductions enchanteresses que les femmes savent si bien exercer et qu'elles excellent à décrire.

Mais alors le titre manquera de justesse; ne spécifiant aucun genre de séduction, il les annonce tous, et peut aussi bien s'appliquer au scélérat qui veut séduire un complice, qu'au roué qui trompe une jeune fille. Le lecteur égaré comme moi dans ses conjectures, en deviendra plus exigeant. Il est dangereux de faire espérer plus qu'on ne peut offrir; et ce n'est pas sans raison que Boileau nous prescrit de promettre peu, même quand nous devons donner beaucoup.

Au reste, si je suis déçu dans une partie de mon attente, je puis compter sur d'heureuses compensations et je n'en céderai pas avec moins de charme à l'espèce de séduction qui nous entraine naturellement vers les ouvrages qui sortent de la plume des femmes. Elles ont l'habitude de s'y peindre elles-mêmes; comment leurs peintures ne seraient-elles pas attachantes ? Quoique privées de cette première éducation littéraire qui nous est indispensable, elles sont

douées d'un instinct et d'un esprit d'observation qui suppléent chez elles aux avantages que nous devons à de pénibles études. Dès que les femmes prennent la plume, elles savent écrire. On dirait qu'elles savent tout, non comme les marquis de Molière, ni même comme ceux d'aujourd'hui, sans avoir rien appris, mais sans avoir eu besoin de s'en occuper et d'y réfléchir. Elles n'apprennent point, elles devinent. La nature leur révèle, sans effort, ce qui nous a coûté des travaux assidus ; et c'est sans doute leur facilité à réussir, au premier abord, en toutes choses, qui inspira à l'ingénieuse Mythologie l'idée de faire sortir Minerve tout armée du cerveau de Jupiter.

Plusieurs femmes, aujourd'hui même, rivalisent de gloire avec les écrivains les plus célèbres. Elles l'emportent surtout dans la peinture des sentimens tendres, dans l'art de décrire les premières impressions que la présence d'un heureux vainqueur produit sur une ame encore innocente. Leurs propres souvenirs les guident et les éclairent. Armées, pour ainsi dire, du fil d'Ariane, elles descendent dans le cœur d'une jeune fille, pénètrent dans les moindres détours de cet inexplicable labyrinthe, y suivent, avec une dextérité parfaite, les progrès imperceptibles d'une passion naissante, et de mille nuances, de mille riens charmans qui nous échapperaient, forment des tableaux pleins de grâce et de vérité. Aussi les ouvrages des femmes seront-ils constamment recherchés. Notre empressement à les lire est d'ailleurs plus que justifié par les heures agréables que nous ont fait passer les compositions supérieures des auteurs de *Corinne*, de *Mlle. de Clermont*, d'*Adèle de Senanges* et de *Mathilde* ; par le charme que nous ont fait éprouver les touchantes élégies de la muse élégante et pure que l'on pourra louer dans tous les écrits, excepté dans ce recueil qu'elle embellit quelquefois ; enfin par les productions piquantes du spirituel écrivain, qui, après avoir raconté avec tant de naturel et de goût les aventures d'Anatole et de Léonie,

nous a montré sur la scène française un portrait de Pomenars digne de figurer à côté de celui qu'en avait tracé madame de Sévigné.

Je n'ai reconnu aucune des dames que je viens de citer, aux initiales sous lesquelles l'auteur des *Séductions* s'est cachée. Il paraît que cet ouvrage est son début. Le mystère et la timidité suivent toujours les premiers pas des femmes. Elles s'avancent vers l'autel d'Apollon, voilées comme nos fiancées, et ne laissent tomber le voile que lorsque leur hommage est accepté par le dieu. Il est probable que le nouvel auteur cessera bientôt de garder l'anonyme. Jusqu'à-présent, je ne connais ni son nom, ni sa figure. Je ne serai donc, en rendant compte de son livre, sous l'empire d'aucune des séductions qui pourraient enchaîner ma sincérité. Je n'userai cependant qu'avec modération d'un privilège dont quelques écrivains abusent jusqu'à la licence. Ces messieurs se persuadent qu'on ne peut réveiller et satisfaire la curiosité maligne des lecteurs, que par l'excès grossier des sarcasmes et de l'injustice. Ils assurent que l'on paraît fade, dès que l'on est raisonnable et poli dans ses critiques. Ils soutiennent que l'on ne peut obtenir un grand nombre d'abonnés, qu'à force de dire du mal, et que dans l'espèce de *pipée* qu'ils entreprennent, on n'attire la foule des oiseaux, qu'en en faisant crier d'autres. A l'appui de ce système, ils citent l'exemple de Geoffroi, et ne manquent pas d'attribuer son prodigieux succès aux méchancetés dont il était prodigue. Ils se trompent. C'est à l'esprit, à l'érudition, à la variété de ses articles, qu'il devait toute sa vogue. *C'est par ses beaux côtés qu'il lui faut ressembler.* Mais la plûpart de ses successeurs ne copient que ses défauts. Incapables de rien produire et de s'élever, ils trépignent dans les bourbiers du Parnasse, pour éclabousser ceux qui montent. Ils jettent un cri de victoire, dès qu'ils trouvent l'occasion de mordre. Ils courent à la proie sur un ouvrage mort-né, comme les vautours sur des cadavres, et se félicitent

des faux pas d'un bon auteur, comme les anges tombés de Milton se réjouissent de la chûte d'un juste.

Gardons-nous de les imiter. Nous essaierons de nous armer du glaive de Juvénal, ou du fouet de Gilbert, quand il faudra combattre le crime, fustiger le vice et venger la patrie des insultes de la sottise. Mais dans le sanctuaire pacifique des Muses, contentons-nous de manier légèrement la férule d'Horace; n'érigeons pas les discussions littéraires en combats de gladiateurs; n'ensanglantons pas les jeux du Cirque; applaudissons avec enthousiasme aux vainqueurs, éclairons les vaincus sur les causes de leur défaite, et offrons-leur, sans amertume, de sages conseils, fruits d'une expérience dont nous devons d'autant moins nous targuer, que nous l'avons acquise le plus souvent par nos revers.

Tempérons donc la sévérité qu'exige l'intérêt de l'art, par de l'indulgence et de l'équité. Craignons surtout de blesser les femmes. Ne les détournons pas de consacrer à la gloire des lettres, des momens qu'elles pourraient passer au sein des plaisirs. Adressons-leur nos avis, avec des ménagemens qu'appréciera leur délicatesse. Ici, d'ailleurs, la critique aura sans doute peu de prise. Je suis persuadé que l'auteur aura réfléchi long-temps avant d'écrire. S'il se borne à peindre des séductions amoureuses, il en fera, du moins, le mobile de toutes ses scènes. Il discernera les points les plus dramatiques de son sujet; il choisira les situations les plus propres à les faire valoir. Il nous montrera l'innocence se débattant contre tout l'art d'un séducteur habile, ou la bonne foi trompée par les ruses d'une coquette adroite. Il fera éclater dans cette lutte, tout ce que la scélératesse peut inventer d'infernal, tout ce que la vertu peut déployer de force. Il tiendra long-temps la victoire incertaine, et, par d'ingénieux incidens, saura la forcer enfin de se déclarer, selon le but moral qu'il se sera proposé, soit pour le crime, qu'il rendra plus odieux par le succès, soit pour la vertu qu'il voudra récompenser et embellir par le triomphe. Je

suis convaincu, de plus, que, dans l'exécution de son ouvrage, il évitera le retour fatigant des mêmes moyens ; qu'il aura toujours présente la règle la plus impérieuse, l'unité d'action ; qu'il concentrera l'intérêt sur les mêmes acteurs et ne les entourera de personnages accessoires, qu'autant qu'ils seraient indispensables au développement des principaux caractères.

» Ah ! Monsieur, s'écrie l'auteur, je vois que vous allez » faire la critique la plus sévère de mon livre !

Votre exclamation me prouve qu'elle est faite; et je m'arrêterais là, si je ne me croyais obligé de donner une idée de votre roman et de placer dans la balance un poids consolateur qui rendra plus léger celui de la censure.

Frédéric de l'Emery, jeune capitaine saxon, est amoureux de l'innocente et vertueuse Wilhelmine, fille d'un vieux soldat. Le capitaine est emporté dans ses desirs, présomptueux, fier de sa naissance, et ne croit pas que la fille d'un guerrier subalterne puisse résister aux charmes de sa figure et à l'éclat de son nom. Il se loge en face de la maison de Wilhelmine, fait semblant d'être malade, jette des lettres par la fenêtre, et promet de mourir s'il n'obtient une réponse. Le vieux père est absent, et la pauvre fille est sans appui. L'amour n'est pas si cruel que le Minotaure ou le Vampire; mais il veut aussi des vierges pour victimes. Il persuade facilement à Wilhelmine que sa passion naissante est de la pitié; il lui montre le charmant Frédéric prêt à mourir de douleur ; il ne faut qu'une petite lettre pour lui rendre la vie. Wilhelmine écrit la petite lettre. Frédéric est aussitôt guéri.

Il arrive ; et, après une scène décrite à ravir, où il promet d'épouser, où il se casse la tête contre le portrait du père, où Wilhelmine fait une résistance héroïque de près d'une heure, le capitaine sort triomphant, en laissant à l'innocente, *un terrible compagnon, le remords, qui désormais ne doit plus la quitter*. L'auteur ne parle,

en ce moment, que d'un compagnon; Frédéric lui en a laissé un autre. Elle pourra dissimuler le premier, mais le second sera, dans quelques mois, bien embarrassant pour une fille vertueuse, qui craint le retour et la sévérité d'un vieux père.

Cependant Frédéric ne revient plus chez Wilhelmine; ses desirs sont satisfaits. Il oublie qu'il a fait une promesse que l'amour peut tenir, quand il est sincère, mais qu'il tient rarement, quand il n'est qu'un caprice des sens ou de l'amour-propre. La pauvre Wilhelmine s'aperçoit bientôt de l'existence du second compagnon. Le vieux père revient; il est instruit du déshonneur de sa fille, provoque le jeune capitaine, et lui perce le sein d'un coup d'épée. Frédéric, quoique mourant, fait les efforts les plus généreux pour sauver le vieillard, qui n'en est pas moins impitoyablement fusillé. Wilhelmine a vu tomber son père sous le plomb mortel; elle a perdu à la fois et le ravisseur et le vengeur de sa vertu. La pauvre petite a tout perdu; elle devient folle et disparaît. Frédéric est guéri; il la cherche vainement, et part pour l'armée.

Cette partie du premier volume est au-dessus de tout éloge, et décèle un talent véritable.

Cependant Frédéric a reçu à l'armée une nouvelle blessure; il est recueilli par un bon cultivateur qui possède aussi une fille charmante. Frédéric s'aperçoit que la jeune Blanche est aimée d'un gentilhomme du voisinage. Ce gentilhomme promet qu'il l'épousera, mais il veut commencer par l'enlever. Frédéric, qui, après son premier exploit amoureux, se reposera, comme Achille sous sa tente, et ne sera plus que le mélancolique témoin des amours d'autrui, essaie de sauver la jeune fille des pièges de Warbeck, et raconte à Blanche sa propre aventure, pour la mettre en garde contre les promesses de mariage. Blanche promet de ne pas se laisser enlever. Frédéric guérit de sa seconde blessure et de sa troisième maladie, part pour son château

de Nierghein. Il y a sans doute du talent dans cette seconde partie de l'ouvrage; mais où est Wilhelmine? La mort qu'elle a donnée involontairement à son père, la vie qu'elle va donner au fruit illégitime de sa faiblesse, l'égarement de sa raison, son désespoir, sa misère, tout m'entraîne vers elle. Quel intérêt puis-je prendre aux aventures de Blanche? Si je cours après la femme que j'aime, à travers les jardins même d'Armide, je briserai les plus belles fleurs, je franchirai les plus doux gazons, sans qu'aucun enchantement puisse m'arrêter. C'est ainsi que je saute de page en page, jusqu'à ce que je rencontre enfin le nom de Wilhelmine : ce qui ne m'arrivera qu'assez avant dans le second volume.

Frédéric est à Nierghein. Au bout du parc, il existe un petit couvent fondé par les aïeux du capitaine. C'est là que Wilhelmine s'est retirée, après avoir erré pendant longtemps. Frédéric la retrouve dans cette asyle de la bienfaisance et de la piété. Elle recouvre enfin la raison; et Frédéric veut réparer ses torts, en s'unissant à elle. Wilhelmine ne peut se résoudre à s'unir au meurtrier d'Ulric. Mais son enfant a tressailli dans son sein; elle lui doit un nom, un père, une existence. Les femmes heureusement savent tout concilier. Wilhelmine trouvera moyen d'accorder le devoir filial, qui lui défend d'épouser Frédéric, et le devoir maternel, qui lui ordonne d'accepter sa main. Elle conçoit un dessein romanesque, mais noble et généreux, qu'elle confie à la supérieure de l'hôpital, et se marie au jeune baron. Peu de jours après elle met au monde une fille, et meurt en lui donnant le jour. Frédéric est au désespoir; Wilhelmine n'existe plus, du moins pour lui.... Il se souvient alors de Blanche, qui, comme Wilhelmine, a perdu son père, et comme elle encore a disparu. Cependant une religieuse inconnue a été admise dans le couvent. Francine, fille de Frédéric, est confiée à ses soins, et Frédéric, pendant quinze ans, n'a pas la curiosité de voir cette

religieuse, à laquelle il abandonne l'éducation de sa fille.

Ici l'ouvrage paraît fini ; mais le hazard est aux ordres des romanciers. Il amène Blanche dans un château voisin ; elle s'empare de la scène, dès que Wilhemine s'en éloigne. Les deux héroïnes se relèvent comme deux sentinelles, règnent tour-à-tour et se succèdent dans le roman comme les astres du jour et de la nuit se suivent dans les cieux, sans se rencontrer.

Blanche a suivi les conseils de Frédéric, et plus adroite ou moins amoureuse que Wilhelmine; elle a su forcer Warbeck à l'épouser. La passion de l'amant s'est éteinte; l'orgueil du gentilhomme a repris ses droits ; il est humilié de son mariage, cherche même à faire croire que Blanche n'est que sa maîtresse et l'accable d'outrages. Il est un Dieu vengeur pour les femmes délaissées. Gustave de Holstein, qui, jusques-là, n'a été qu'un personnage fort secondaire, devient tout-à-coup l'adorateur de Blanche et le héros du roman, tandis que le jaloux et commode Warbeck s'attache au char d'une coquette, abandonne sa femme et part avec Angéla pour la France.

Warbeck a laissé le champ de bataille à Gustave. Le proverbe annonce assez le destin du mari. Blanche est outragée par son époux, mais elle est sage. La sagesse n'est guères plus forte contre l'amour que l'innocence. Blanche aime Gustave, et sa tendresse est décrite comme celle de Wilhelmine avec une délicatesse, un goût infini. L'une se défend comme une fille sans expérience, l'autre résiste avec noblesse et dignité. Il est difficile de rendre avec plus de naturel et de vérité les scènes attendrissantes et silencieuses, où deux amans, que le devoir sépare, s'efforcent l'un de retenir l'aveu qu'il brûle de faire, l'autre de repousser l'aveu qu'elle redoute d'entendre, où le silence de l'amant est une sorte de témérité, où la réserve de la femme est une indiscrétion. De telles scènes n'ont jamais de témoins. Comment peut-on deviner aussi bien jusqu'aux moindres détails

de la résistance d'une âme vertueuse, jusqu'aux moindres nuances de sa défaite ? On reçoit la confidence d'une intrigue, d'une aventure, d'une faiblesse même; mais personne ne vous révèle le secret de ces mouvemens rapides, impétueux ou fugitifs, que la passion fait naître et que la mémoire retient à peine. Une imagination vive, aidée d'une sensibilité parfaite, d'une observation continuelle du monde et d'une profonde étude de soi-même, peut seule nous instruire de ce qui se passe dans le cœur des autres, et de ce que nous aurions senti dans des circonstances où nous n'avons pu nous trouver. Cette science est évidemment le comble de l'art, et c'est pourtant celle que l'auteur me semble le mieux posséder.

Blanche résiste depuis long-temps : Gustave, comme Frédéric, tombe malade; Blanche, comme Wilhelmine, commence à s'attendrir; mais Wilhelmine n'avait que de l'innocence, Blanche a de la vertu; elle ne cédera pas pour une seule maladie. Les amans pressentent ce qui doit amener leur victoire. Gustave retombe malade; il est à l'agonie. Blanche accourt, et, après avoir fait de bien longs et de bien faux raisonnemens pour justifier à ses propres yeux, et surtout aux nôtres, sa faiblesse préméditée, elle s'approche du mourant, dont les médecins désespèrent, et ce qui paraît ne devoir pas la compromettre beaucoup, lui promet, *in extremis*, ce qu'une femme délicate refuse encore, même en l'accordant. Gustave guérit aussi promptement que Frédéric. Blanche est femme d'honneur; elle tient sa promesse..... et cesse d'intéresser.

De toutes les maladies qu'on rencontre dans ce roman, on peut tirer une moralité remarquable : c'est que le meilleur moyen pour triompher d'une femme est d'être malade. Jusqu'ici j'avais eu la simplicité de penser tout le contraire.

Maintenant, c'est à Francine à nous occuper, elle a eu le temps de grandir, de devenir belle et d'avoir un cœur. Il faut en faire quelque chose; nous le jeterons à l'heureux

Gustave, qui ne s'en doutera pas. Une scène pleine d'imagination et d'un effet charmant, fait croire à la jolie Francine qu'elle est aimée, et révèle à Gustave qu'il est l'objet des feux naissans de la jeune vierge, qui court prier Frédéric de les marier. Gustave hésite; Francine apprenant qu'il est l'amant de Blanche, va tomber malade et mourir dans le couvent. Blanche apprenant le projet de mariage de Francine, vient tomber malade et mourir auprès d'elle. La sœur Saint-Ange se fait connaître à Frédéric, qui retrouve en elle sa chère Wilhelmine; et Gustave dénoue le roman, en se tirant un coup de pistolet.

L'auteur a fait successivement mourir sept ou huit de ses personnages, et il a eu raison, car il en avait introduit beaucoup d'inutiles, dont je n'ai pas parlé, entre autres, la mère de Frédéric, femme hautaine, ridicule, et d'une nullité complète, Baronne féodale qui joue dans le roman le rôle insignifiant d'un vieux portrait accroché dans une chambre.

D'après cette succincte analyse, il est facile de voir tous les reproches que l'on pourrait adresser à cet ouvrage, et surtout à son titre, qui n'aura, sans doute, été choisi qu'après coup; car, si la première idée de l'auteur eût été de faire un livre sur les séductions, il ne l'aurait pas fait sans *séducteurs* et sans *séductions*.

Quoi qu'il en soit, des VINGT-TROIS romans qui ont paru dans le même mois, c'est celui des *Séductions* qui a obtenu le plus de débit, il gagnera donc sa cause au tribunal du libraire. Il la gagnera de même au tribunal des lecteurs, qui, en le lisant, oubliront ses défauts. Au tribunal des Muses, la jeune initiée recevra sa première couronne, et le critique lui-même, la balance de M. Azaïs à la main, ne pourra s'empêcher de l'absoudre et de l'applaudir, puisqu'elle a su compenser les fautes inséparables d'une première composition, par le charme des détails; à quelques négligences près, par la grace, le naturel, la pureté, l'élévation même du style; par la variété des tableaux, par

des observations fines, des traits délicats, des pensées simples et justes, par une narration rapide et animée, par des peintures de sentimens tracées avec un art que l'on voudrait trouver dans la conduite générale de l'ouvrage ; enfin, par ce je ne sais quoi, que les femmes attachent, je ne sais trop comment, à toutes choses, qui nous entraîne ou nous ramène victorieusement vers leurs moindres productions, et rend charmant à nos yeux ce qu'elles font même d'imparfait et d'irrégulier.

Que l'auteur cependant ne se repose pas sur un premier succès. Qu'il écoute la critique ; elle mûrit le talent, comme le malheur mûrit le caractère. Qu'il veille à la lueur mystérieuse de la lampe d'Horace. Une jolie femme ne doit pas craindre de flétrir sa beauté par l'application et l'étude. Madame de Staël était presque belle, quand on la regardait en songeant aux pages brillantes de *Corinne* ; et je n'ai jamais vu Madame Cottin, sans lui prêter une partie des charmes dont elle avait paré Mathilde traversant le désert, sur le coursier de l'amoureux Maleck-Adhel.

Em. Dupaty.

De Mmes. Bourdic Viot, Desroches, Verdier, Victoire Babois ; de l'Idylle, de l'Elégie, et des poésies de Mme. Desbordes Valmore.

Amante passionnée de la poésie dès ma plus tendre jeunesse, je résolus de cultiver les muses, mais en secret. Mes premiers vers, confiés à l'amitié, furent imprimés à mon insu dans un recueil, qui jouissait alors d'une grande réputation en France et même en Europe. Ils eurent du succès ; je pardonnai la trahison. Une fois engagée dans la lice, je n'en vis que les charmes, et mes amis n'eurent plus besoin de me trahir pour publier mes opuscules. Les événemens politiques me privèrent de ma fortune, et m'arrachèrent à

mes rêves de gloire; je me résignai à ma situation. Pendant de longues années d'épreuves, je m'imposai la loi de ne pas lire un seul poëte; je craignais la tentation, je l'évitai. Une série continuelle de malheurs me ravit entièrement à la poésie. Je trouvai du moins une grande consolation dans l'intérêt que me témoignèrent les gens de lettres; ce ne fut la faute d'aucun d'eux si je n'obtins pas d'adoucissement à mon sort, et de ce moment je leur vouai une sincère affection; il n'est point de circonstances qui puisse me faire oublier les services qu'ils ont voulu me rendre, je resterai toujours leur amie. Qu'on me pardonne cette digression, elle tient à un sentiment de mon ame, et d'ailleurs, elle ne m'écarte pas de mon sujet, autant qu'on pourrait le penser.

Les romans étaient alors très-recherchés; on me conseilla de me livrer à ce genre de littérature, je composai un roman : beaucoup loué, il me produisit peu. Des ouvrages meilleurs, plus importans, n'ont pas été plus favorables à leurs auteurs. Je fis des livres pour l'éducation, il réussirent. Les récompenses du gouvernement et mon travail m'assurèrent enfin un sort modeste, mais tranquille; je m'en trouvais contente, lorsque, par une bizarrerie de mon destin, je me chargeai de la direction d'un ouvrage périodique. Je m'étais promis de ne pas y prendre le rôle de censeur; mais je lis l'éloge de Mme. Desbordes-Valmore dans les journaux, je souhaite la lire elle-même, ses poésies sont sous mes yeux, je les dévore, et je sens que ne pourrai m'empêcher d'unir ma voix à celle des estimables écrivains qui lui ont donné leurs suffrages. Dans cette disposition d'esprit, le hazard me révèle quelques particularités sur Mme. Valmore, je sais qu'il est possible qu'elle soit obligée de ne plus se consacrer à la poésie. Je ne connais pas Mme. Valmore, je ne l'ai jamais vue, mais je brûle de la savoir heureuse. Je ressens pour elle les regrets que j'ai sentis pour moi, et j'élève ma voix autant que le puis pour dire : Notre siècle possède une véritable Des-

houlières, plus peut-être qu'une Deshoulières ; et je m'efforcerai de lui faire des amis de tous nos lecteurs.

De même que chaque siècle a sa physionomie, de même sa littérature a des mots de prédilection qui d'abord adoptés par un écrivain de génie ou par un écrivain en vogue, sont continuellement répétés, et qui ne sont pas toujours l'image fidèle des choses et des personnes. Dans la jeunesse de Louis XIV, sous l'empire d'une cour galante, avant l'apparition des hommes qui devaient illustrer ce beau siècle ; les Balzac, les Voiture décernèrent les titres de dixième muse et de Sapho à Mlle. de Scudéry, bien que ses ouvrages n'eussent aucune analogie avec ceux de Sapho. Mme. Deshoulières obtint à son tour ces titres, plus en rapport du moins avec son talent, et dans la suite les femmes qui s'occupèrent des lettres, les reçurent du moins quel que fût le genre de leurs écrits, qu'ils fussent bons, médiocres ou mauvais. Mme. Deshoulières effaça, dans la poésie française, les femmes qui l'avaient précédée, et sa réputation s'éleva si haut que les titres de dixième muse et de moderne Sapho furent bientôt remplacés par celui de nouvelle Deshoulières.

De Verdier dans l'idylle a vaincu Deshoulières.

Nous sommes loin d'infirmer ce jugement, mais madame Verdier n'a laissé que trois idylles.

Madame Bourdic fut l'émule heureuse de la Fare et de Chaulieu, et non de Deshoulières : rien ne ressemble moins à la muse du règne de Louis XIV que la muse du règne de Louis XV. Madame Bourdic, d'un esprit vif, pénétrant, d'une imagination mobile, amie des plaisirs et de la société, tolérante et bonne, mais un peu maligne, préférait la cour et la ville à la campagne, et se serait fort ennuyée du séjour d'une chaumière. Elle avait besoin de mouvement, de variété ; un cercle intime la fatigait, il ne lui offrait rien de nouveau. Elle servait avec zèle ses amis, faisait le même

jour vingt démarches pour eux, s'il en était besoin, plaignait leur infortune, cherchait à les soulager; mais si elle partageait leurs chagrins, ils ne le savaient que par l'appui qu'elle leur prêtait; elle semblait avoir une antipathie pour toutes les douleurs, et sa pensée rapide s'arrêtait à peine une minute sur le même objet. Elle adressait la parole presque à la fois à soixante personnes, et leur répondait en même temps à chacune un mot gracieux. Aucune femme ne désira autant de plaire, et nulle ne le mérita mieux par des charmes au dessus de la beauté. Ses vers portent l'empreinte de son caractère, elles les composait d'inspiration, et ne les revoyait pas. J'ai été son amie, je le suis de sa mémoire, mais quand je l'entendais nommer une Deshoulières par des gens de lettres distingués, ce mot faisait sur moi l'effet que produit un son faux échappé à une cantatrice célèbre.

Lorsqu'une femme s'est acquis justement une réputation en poésie, qu'importe, dira-t-on peut-être, quels aient été ses droits à l'admiration, et quel mal d'ailleurs de prodiguer des éloges à des femmes qui n'avaient pas un talent remarquable? Le temps met tout à sa place, cette réflexion est juste; mais de la confusion des mots dérive la confusion des choses, ainsi quoique l'écrivain instruit ne puisse se tromper sur le véritable caractère des genres, l'amateur des lettres peut s'y méprendre. Comme l'appui prêté à un malhonnête homme enlève souvent une protection nécessaire à l'homme de bien, de même les faveurs accordées par l'indulgence à l'auteur médiocre, deshéritent celui à qui les récompenses appartenaient. La postérité venge l'homme probe et l'homme de talent, mais ils ne sont plus; trop souvent ils ont péri de misère, et leur dernier regard s'est levé tristement sur une famille éplorée et sans secours.

On flatte peu les personnes que leur situation ou leurs goûts tiennent dans l'obscurité; leur nom n'est point d'ordinaire proclamé par mille échos; elles n'ont aucune part à

cette estime sur *parole* dont parle Helvétius, ou elles ne l'acquièrent qu'après de longues années, quand l'estime *sentie* de critiques renommés, attire sur elle l'attention du public. Aussi Mme. Desroches, enlevée aux lettres par une mort prématurée quand était dans la force de son talent, et Mme. Victoire Babois, le premier des poëtes français parmi les femmes de tous les siècles, ont-elles échappé à l'honneur devenu banal, d'être nommées modernes Deshoulières. Mme. Desroches, admiratrice de Delille, l'avait pris pour modèle. Ses vers, pleins de naturel et d'élégance, n'ont pas la recherche qu'on reproche aux élèves de cette école; une fois Mme. Desroches visita le champ de Deshoulières, elle en rapporta un charmant épi (1). Mais la seule Mme. Valmore a fait une ample et belle moisson dans le domaine de l'idylle.

Il en est des louanges comme des décorations : la multiplicité en diminue le prix. Lorsqu'on croit à tant de Deshoulières, on est tenté de n'en admirer, et ce qui est pire encore, de n'en lire aucune. Ne donnons pas à l'une la palme de l'autre; laissons à chacune le laurier qu'elle a conquis.

Mme. Victoire Babois, que les lettres, je l'espère, conserveront long-temps, n'a marché sur les traces de personne; la douleur maternelle lui révéla en quelque sorte le talent de la poésie, comme la félicité maternelle inspira à Mme. de Sévigné les lettres qui lui ont assuré l'immortalité. Elle toucha la lyre sans le savoir : Mme. Babois pleurait une fille unique, et ses plaintes qu'elle jetait çà et là sur le papier, sont d'admirables élégies. Elle n'est l'émule ni de Parny, ni de Bertin; elle n'eut point de modèle, elle n'a point de rivale. Malheur à celle qui le deviendrait, sa gloire serait trop achetée! Mme. Babois a composé aussi une idylle enchanteresse (2); mais, comme Mme. Desroches, elle ne toucha qu'en passant la lyre pastorale.

---

(1) La Jeune Mère. Idylle. (2) Aline.

Les critiques modernes ont presque toujours confondu l'idylle et l'élégie. Le Quintilien français n'a pas parlé de l'élégie, et son silence a sans doute favorisé les erreurs accueillies par beaucoup d'écrivains. Dans un second article, j'essaierai de développer rapidement les différences qui existent entre l'idylle et l'élégie, d'assigner à chaque genre son rang, de prouver que Mme. Desbordes-Valmore dans l'idylle, et Mme. Babois dans l'élégie se sont crées un domaine à part; que si elles paraissent avoir parcouru le champ l'une de l'autre, elles ne s'y parèrent pas des mêmes fleurs, et que toutes deux honorent leur siècle sans néanmoins être rivales. Mme. DUFRÉNOY.



GYMNASE DRAMATIQUE.

Première représ. du CHARLATAN, Vaud. en un acte.

Lorsque les propriétaires du *Gymnase* obtinrent l'autorisation d'ouvrir ce nouveau théâtre, ce fut particulièrement parce qu'ils le présentèrent comme devant être une succursale du théâtre Feydeau. L'autorité crut favoriser les progrès de l'art musical, en donnant ainsi aux compositeurs un champ plus vaste, et le public put un moment se flatter de voir naître une rivalité favorable aux artistes comme à ses plaisirs. Toutes ces espérances paraissent malheureusement déçues ou au moins reculées pour long-temps; l'*Opéra-Comique* ne s'est montré au *Gymnase* que sous des dehors repoussans, et le *Vaudeville* vient définitivement d'y établir son empire. Nous étions loin, cepen-

dant, d'avoir besoin d'un nouveau théâtre de vaudevilles, ce genre anti-musical s'est introduit partout, et sans compter la scène de la rue de Chartres, qui lui est entièrement consacrée, il existe à Paris cinq théâtres où l'on peut entendre chanter, chaque soir, des *ponts-neufs* et des *flons flons*. Si le *Gymnase* pouvait être de quelque utilité, c'était seulement en s'emparant du genre, aujourd'hui en faveur à *Feydeau*, et en forçant par là ce théâtre, à tirer de l'oubli les belles partitions de son riche répertoire. La supériorité que le *Gymnase* eût facilement obtenue dans la comédie, nous aurait ramenés à *Feydeau* le genre dramatique auquel nous devons les chefs-d'œuvre de l'école française, et par suite, nous aurions vu se former des compositeurs capables d'alimenter l'*Académie-Royale de Musique* dont tout paraît conspirer la ruine,

En abandonnant entièrement le *drame* pour la *comédie*, Feydeau a été la première cause de la décadence de la musique, en France; du moment que les poèmes n'ont plus offert aux compositeurs ces situations indispensables pour le développement des grands effets de leur art; et qu'il ne s'est plus agi que de placer une romance agréable dans une partition pour en assurer le succès, la musique n'a plus été qu'un accessoire; on a vu se multiplier d'une manière effrayante le nombre de compositeurs, et tandis que chaque première représentation nous révèle l'existence d'un nouvel émule de *Dalayrac* ou de *Grétry*, à peine peut-on en citer un seul dont la renommée franchisse les limites de la rue des *Colonnes*. Cet état misérable de notre musique, devenu plus sensible encore depuis le succès du *Théâtre-Italien*, semblait avoir attiré l'attention de l'autorité, et déterminé la création du *Gymnase*; mais au théâtre comme par tout, les abus viennent vite et s'en vont lentement. Loin de s'occuper d'opéras, le *Gymnase* ne donne et ne promet que des vaudevilles, et quoiqu'il compte à peine un mois d'existence, il s'est déjà tellement éloigné de la route qu'il pa-

raissait devoir suivre, que tous les amis des arts désespèrent de l'y voir jamais rentrer.

Tout cela n'empêche pas le *Gymnase* d'être en pleine faveur : malgré les difficultés de son abord, malgré la cherté de ses places, malgré l'incommode dimension de ses loges, le public s'y porte en foule et les recettes se soutiennent constamment au-dessus de mille écus. Si jusqu'à présent les acteurs peuvent se flatter d'être la seule cause de cet état de prospérité, le succès de la pièce nouvelle doit l'assurer pour long-temps. Je vais donner à mes lecteurs une idée de ce joli ouvrage :

Le docteur *Miroboland*, un de ces médecins empyriques que messieurs de la faculté qualifient du nom de *charlatans*, débarque avec Mlle. *Fignolette*, sa fille, à Carpentras, au moment où l'on attend avec impatience l'arrivée d'un nouveau sous-préfet. Un M. *Frapillon*, assesseur du juge de paix, normand d'origine, et grand amateur de procès, trompé par les moustaches de l'Esculape cosmopolite, le prend pour le sous-préfet, qu'on dit être un ancien militaire. Ce quiproquo, entretenu par des équivoques adroitement ménagées, amène plusieurs scènes plaisantes. *Frapillon* fait au docteur le détail des maux qu'a soufferts le pays, et *Miroboland* promet de tout guérir, et de recevoir à sa première audience publique, le riche comme le pauvre.

Frapillon s'empresse de faire part de sa bonne fortune à ses amis ; fier de la protection du prétendu sous-préfet, il se charge de toutes les pétitions, et vient à la tête des tambours de la garde nationale donner une aubade à l'empyrique. *Miroboland*, touché de ce procédé, parait à son balcon revêtu de l'habit galonné, et Mlle. *Fignolette* embouche bien vîte la trompette, pour annoncer aux assistans son vulnéraire et son élixir. *Frapillon*, bafoué, perd son importance ; mais le véritable sous-préfet est arrivé : c'est M. de *Falbert*, dont l'épouse, qui l'avait précédé incognito,

a été en butte aux méchans propos de *Frapilion* et de ses amis ; tous les *pétitionnaires* s'adressent à elle, et madame *Falbert* promet généreusement d'oublier leurs torts, pour les servir auprès de son mari.

Ce cadre, tiré d'une anecdote racontée, il y a quelque temps dans un journal, est rempli de détails spirituels ; le dialogue est vif et plaisant, les couplets sont pleins de malice, et l'action bien conduite marche avec rapidité au dénouement. Les auteurs demandés, au bruit unanime des applaudissemens, sont MM. *Moreau* et *Sewrin*.

Dormeuil et *Bernard-Léon*, Mmes. *Grévédon*, *Esther* et *Fizelier*, ont joué de manière à mériter les plus grands éloges. TIMON.

BULLETIN DES THEATRES.

L'Académie Royale de Musique donnera la *Mort du Tasse*, dans les premiers jours de février. Mme. *Albert*, chargée du rôle de Léonore, ayant obtenu un congé de quatre mois, pour se faire traiter d'une affection anti-harmonique dont elle est attaquée depuis long-temps, ce rôle a été offert à Mlle. *Grassari* qui a pensé devoir le refuser, pour se consacrer tout entière à l'important personnage d'*Aspasie*. Les auteurs ont donc été très-heureux de trouver Mlle. *Caroline* disposée à leur prêter les charmes de sa voix et les agrémens de son jeu. *Nourrit*, devant représenter le chantre d'Armide, tout concourra à faire mourir *le Tasse* de manière à ce qu'il n'en puisse revenir.

— Le jeune *Alexis Dupont* dont on a admiré la jolie voix à l'*Opéra*, vient de quitter ce théâtre pour celui de *Feydeau*. Il a débuté dans *Zémire et Azor*, et dans *Richard Cœur-de-Lion*. L'habitude de chanter le *récitatif* a dû nécessairement gêner son débit, et jeter dans son jeu une froideur qui lui a été reprochée avec trop de sévérité. Ce qui doit particulièrement rendre ce jeune homme un

sujet précieux c'est, outre une excellente méthode, l'organe le plus flatteur qui ait jamais existé par sa pureté et par la mélodie de son timbre.

— La saison des concerts est depuis long-temps commencée; mais, à l'exception de celui de M. *Sphor*, rien de remarquable en ce genre ne s'est encore offert à nos louanges ou à nos critiques.

Nous serons plus heureux dans le mois de février, et nous ne perdrons pas cette fois pour avoir attendu : les matinées musicales du foyer Favart, dans lesquelles, MM. *Guillou*, *Vogt*, *Bouffil*, *Dauprat* et *Henry* font entendre chaque année, avec une précision et un talent au-dessus de tout éloge, les ravissans quintetti du célèbre *Reicha*, vont recommencer, et sont fixées aux dimanches 4, 11, 18, 25 février, 4 et 11 mars à deux heures précises. Six quintetti nouveaux, dans lesquels on prétend que M. Reicha s'est surpassé lui-même, sont un attrait de plus offert aux nombreux amateurs qui se réunissent chaque année au foyer Favart. Le prix de la souscription est de 30 fr. On souscrit chez Boïeldieu jeune, éditeur, marchand de musique, rue de Richelieu, N°. 92.



THEATRE FRANÇAIS.

Aniversaire de Molière.

Avant *qu'un peu de terre*, obtenu par prière,
Pour jamais sous la tombe eut enfermé Molière,
Mille de ses beaux traits, aujourd'hui si vantés,

Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance et l'erreur à ses naissantes pièces,
En habit de marquis, en robes de comtesses,
Venaient pour diffamer le chef-d'œuvre nouveau,
Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau;
Le commandeur voulait la scène plus exacte;
Le vicomte indigné sortait au second acte.
L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots, le condamnait au feu;
L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
Voulait venger la cour immolée au parterre;
Mais sitôt que d'un trait de ses fatales mains,
La Parque l'eût rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa muse éclipsée;
L'aimable comédie, avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.

Nous savons très-bien à quelle époque, et par quel tolérant ministre d'un Dieu de paix et de miséricorde, *un peu de terre* fut refusé à l'immortel auteur de *Tartufe*. Mais la date précise de sa naissance n'était pas connue. Voltaire et Grimarest la placent en 1660. D'après de nouvelles recherches faites avec beaucoup de soin par M. Béffara, ancien commissaire de police du quartier d'Antin, il paraît que c'est le 15 janvier 1622, que Marie Cressé (et non point Anne Boutet, comme le prétend Voltaire), femme de Jean Pouquelin, tapissier, demeurant rue Saint-Honoré, mit au monde l'enfant qui, sous le nom de Molière, devait, avant l'âge de quarante ans, laisser bien loin derrière lui tous les poëtes comiques de l'antiquité.

M. Béffara rectifie plusieurs autres erreurs relatives à ce grand homme. Il détruit avec des faits positifs les petites calomnies inventées par les obscurs rivaux de Molière, qui ne pouvant ternir sa gloire, cherchaient au moins à diffamer ses mœurs. D'après l'acte de naissance de Molière, il est à-peu-près certain que ce n'est point dans la troisième

maison de la rue de la Tonnellerie qu'il a vu le jour, mais bien dans la maison de la rue Saint-Honoré, qui fait le coin de la rue de la Tonnellerie, et qui porte le n°. 36. On sait qu'il mourut dans la rue de Richelieu. M. Béffara pense que la maison qu'il y occupait, auprès de l'Académie des peintres, est celle qui se trouve presque en face de la fontaine, et qui est numérotée 34.

La dissertation de M. Béffara n'est pas sans intérêt; mais n'a-t-il pas pris une peine inutile en rapportant avec une scrupuleuse exactitude les extraits mortuaires des enfans de Molière? Hélas! nous savons trop qu'il n'a pas laissé d'héritiers!

Il y a donc 199 ans que le plus profond observateur du cœur humain, que le poëte philosophe formé à l'école de Gassendi, et que toutes les nations peuvent envier à la France, s'est élancé de l'humble demeure d'un tapissier de Louis XIII pour remplir le monde de l'éclat de ses triomphes et du bruit de son nom.

On l'admire partout, et ses compatriotes ne lui ont point encore élevé un monument! Une souscription avait pourtant été ouverte pour payer à Molière ce tardif hommage. Ce projet sera-t-il enfin exécuté, et la France fera-t-elle graver sur le mausolée du plus grand auteur comique, deux siècles après sa mort, cette simple inscription proposée par un homme d'esprit : *à l'auteur de* TARTUFE?

Si Molière n'a légué son génie à personne, il a laissé ses chefs-d'œuvre aux comédiens, ou du moins les comédiens s'en sont emparés, ce qui revient au même, et les exploitent à leur profit. La reconnaissance leur faisait donc un devoir de célébrer l'anniversaire de celui dont la vie toute entière répond si victorieusement aux ridicules préventions de ces hommes, qui suivant l'expression de Voltaire, veulent absolument qu'il soit honteux de débiter sur le théâtre, les vers qu'il est honorable d'avoir faits. *Tartufe* et le *Malade Imaginaire*, sont les deux ouvrages que les comédiens ont

représentés le 15 de ce mois, devant une brillante et nombreuse assemblée. Les plus petits rôles étaient joués par les chefs d'emplois, et l'on pouvait encore dire à plusieurs d'entre eux, comme M. *Jourdain* à son maître de musique : *Vous n'êtes pas trop bons vous-mêmes pour cette besogne-là.*

A la fin du *Malade Imaginaire*, quand le rideau s'est levé pour la *cérémonie*, on a vu, au milieu du théâtre, le beau buste de Molière, par Houdon. Tous les acteurs l'ont couronné après avoir salué le public qui, tout en regrettant de ne point entendre réciter à Mlle. Mars et à Talma, quelques vers composés pour la circonstance, n'en a pas moins vivement applaudi les sujets distingués que possède encore la scène française.

Ces solennités théâtrales ne peuvent produire qu'un bon effet, et entretenir dans toutes les classes du peuple une juste admiration pour les hommes célèbres. Les comédiens se disposent, dit-on, à fêter le 20 février prochain, la naissance de Voltaire. C'est encore une dette sacrée, et qu'il leur sera d'autant plus doux de payer, que le public se chargera volontiers de fournir les fonds. Une petite anecdote relative à la statue de Voltaire trouve tout naturellement ici sa place, et je l'emprunte à la *Correspondance Littéraire*. Mme. Denis avait fait présent aux comédiens (en 1782), de la statue en marbre de Voltaire assis, chef-d'œuvre du ciseau de Houdon. Elle pouvait se flatter, avec raison, que la statue d'un grand homme qui avait été soixante ans le bienfaiteur de la Comédie française, serait honorablement placée dans le foyer de la nouvelle salle. Mais elle ne savait pas que Voltaire avait à la comédie un ennemi, qu'en effet il était très-difficile de soupçonner, et un ennemi qui avait un grand crédit. « Cet homme qui a pris l'auteur de *Zaïre* dans une haine effroyable, c'est Préville, et voici pourquoi. Préville, excellent comédien, voudrait bien être le premier homme du monde ; cependant, comme il est encore plus difficile de faire de bonnes comédies que de les

bien jouer, il s'est résigné à céder le premier rang à Molière, mais à condition qu'il aurait le second. En conséquence il a fait élever le buste de Molière sur un grand socle placé sur la cheminée du foyer, et a fait mettre Voltaire au Garde-meuble, en criant qu'il était indécent que Voltaire fût assis, tandis que Molière, Corneille, Racine n'avaient qu'un simple buste comme les autres. « Plaisante raison! comme si la statue de Voltaire empêchait qu'on en fît de pareilles pour Corneille et Racine, et comme s'il était défendu d'honorer la mémoire d'un grand homme, jusqu'à ce qu'on ait rendu le même honneur à ses confrères! Quoi qu'il en soit, Préville l'emporta : grandes plaintes de Mme. Denis. Le directeur des bâtimens et le gentilhomme de la chambre interposent leur autorité. Pour conclusion, la statue est placée en bas dans le vestibule, au milieu des laquais et des portiers; et Voltaire, dans le foyer, n'a que son buste, comme les autres.

Encore aujourd'hui, Voltaire est à la porte, et pourtant nous n'avons plus de Préville! A. R.

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS, etc.,

Le docteur *Marcet* fit connaître, il y a déjà fort long-temps, les bons effets qui résultaient de l'emploi de *l'oxide blanc de Bismuth* dans certaines affections de l'estomac. D'après une autorité aussi respectable, plusieurs praticiens, parmi lesquels on distingue le docteur Bardsley, de Manchester, firent l'essai de ce remède, et en obtinrent des résultats très-satisfaisans, qu'ils consignèrent dans des mémoires particuliers et dans le *Journal de Médecine*. Mais dans tous les exemples qu'ils citèrent, comme les personnes traitées étaient âgées au plus de cinquante-cinq ans, il restait à prouver l'efficacité de ce remède pour les vieillards:

c'est ce qui vient d'être constaté par G. D. Yeats, membre associé de la société royale de physique de Londres.

Ce docteur eut à traiter une personne âgée de 71 ans, affectée depuis plusieurs années de douleurs très-aigues dans le creux de l'estomac, auxquels se joignaient plusieurs autres simptômes. Il avait déjà fait l'essai de différens remèdes qui, sans détruire la cause du mal, avaient diminué les douleurs. Il eut alors recours à l'oxide blanc de Bismuth, mélangé de poudre adragante; il en fit prendre au malade six grains à trois reprises différentes dans la journée. Au bout de peu de temps, s'étant aperçu que ce remède apportait beaucoup d'adoucissement dans les souffrances du malade, il en augmenta la dose jusqu'à trente-six grains par jour. Après trois mois de ce traitement, les maux d'estomac avaient entièrement disparu, et la personne qui en était attaquée, rapporte même avoir fait depuis quelques excès sans en avoir été incommodée.

— Les matières colorantes qu'on fixait autrefois sur les tissus, étaient toutes tirées du règne organique. Le règne minéral, si riche en combinaisons colorées, la plupart inaltérables à l'air, n'en fournissant aucune aux teinturiers. C'est seulement depuis un petit nombre d'années, qu'on a commencé à faire des applications de quelques-unes de ces productions à l'art de la teinture.

M. Raymond, de Lyon, est le premier qui, par un procédé aussi simple qu'ingénieux, fixa le bleu de Prusse sur la soie, et qui procura à l'art de la teinture une couleur brillante, inaltérable a l'air.

M. Lassaigne est parvenu récemment, en appliquant le chromate de plomb sur tous les tissus, à fournir une couleur jaune non moins durable que la précédente. Il a obtenu des teintes depuis le jaune clair jusqu'au jaune doré foncé, en variant graduellement les proportions du colorant. Il parait que cette couleur qu'il serait très-avantageux d'employer pour les étoffes de soie, peut également s'appliquer sur celles de laine, de coton ou de lin.

— M. Salomon Ellsworth, de l'Est-Windsor en Connecticut, faisant creuser des puits, les ouvriers trouvèrent à 25 pds. au-dessous de la surface du sol, un grand nombre d'os fossiles entièrement renfermés dans le grès rouge ancien (1). Malheureusement le squelette avait été brisé avec la roche qui le contenait, et quelques os étaient ainsi perdus. Plusieurs professeurs du collège de Yale et de New-York, qui les ont examinés, admettent tous qu'il est possible qu'ils soient humains, mais les ossemens ne leur paraissent pas assez caractérisés pour pouvoir l'affirmer. Ce fait eût été d'autant plus intéressant à constater, que parmi les nombreux fossiles qu'on voit journellement dans les roches qui forment la surface du globe, on n'est pas encore parvenu à trouver d'ossemens fossiles ayant appartenu à l'espèce humaine.

— Le village de Stron, du comté de Fermian, en Bohême, était situé sur un côteau dans le voisinage de l'Eger. De la partie supérieure de ce côteau sortaient plusieurs sources qui se perdaient dans des collines de sables mouvant peu élevées, mais très-escarpées qui bordaient l'Eger. Ces sources paraissent avoir été cause de l'accident que nous allons décrire. Elles creusèrent peu à peu de grandes excavations souterraines sous le village de Stron, dont l'église, les maisons et les jardins, ne reposèrent plus que sur des espèces de colonnes qui devenaient plus faibles de jour en jour. Depuis long-temps on s'était aperçu que le sol s'enfonçait dans plusieurs endroits, lorsqu'au mois de février 1820, au milieu de la nuit, on entendit un grand bruit, il parut aux malheureux habitans que la terre s'abaissait et se portait en avant, et le lendemain ils virent que la moitié du village s'était enfoncée assez loin de l'espace qu'elle occupait; la colline, le presbytère et l'église ont en effet presqu'entièrement disparu, et à quelque distance est maintenant un

---

(1) Les géologues admettent que le grès rouge est antérieur à la formation des montagnes du Jura.

amas de débris de terre dont on voit sortir des toits et des cheminées. L'église est aujourd'hui à 80 pieds au-dessous de la place où elle était bâtie. Elle est partagée en deux et à moitié enterrée : le clocher est renversé. Une des causes les plus évidentes qui ont réduit un village très-riche à n'avoir qu'une quinzaine de maisons, encore mal assurées, est due à ce que l'Eger avait miné peu à peu le dessous de la colline.

— On sait que lorsque lord Exmouth, envoyé contre les puissances barbaresques, attaqua Alger, il eut tellement à cœur de terminer cette partie de son opération, qu'il y consomma toutes ses munitions, sans s'inquiéter de Tunis ni de Tripoli. Quoi qu'il en soit, le Dey promit de traiter dorénavant ses prisonniers de guerre, comme le faisaient les puissances civilisées. Son altesse, voulant exécuter le traité avec la fidélité que les infidèles mettent toujours à tenir leurs engagemens, a envoyé un agent confidentiel, Yacouf-Ben-Ichac, juif employé dans sa trésorerie, pour voyager chez les Anglais, que l'on croit, en Afrique, une nation civilisée, et pour y obtenir les renseignemens nécessaires. Comme cela tient au secret des établissemens militaires, il a fallu des délais et des dépenses. Enfin, après un séjour de plus de deux ans, Yacouf est revenu avec les plans, coupes et élévations des barraques de Normann-Cross, et les gabarits très-exacts d'un vaisseau-ponton. Rien ne s'opposait plus aux vues philantropiques de son altesse; mais, au moment où on allait commencer les travaux, les captifs, informés de ses projets, ont menacé de se soulever, si on voulait les ôter de leurs bagnes, et ont tous déclaré qu'ils se feraient tuer, plutôt que de souffrir que l'on substituât, à leur égard, l'humanité de l'Angleterre à l'inhumanité de la Barbarie.

—L'infatigable M. Cousin, d'Avalon, non content d'avoir fait de *ana* aux dépens des morts, s'est mis à exploiter le génie des vivans. Il ne veut plus vivre comme un vau-

tour, sur la chair des défunts, mais comme une sangsue, une puce ou un cousin; il se nourrira dorénavant du sang des vivans. Au *Châteaubriantiana*, a succédé le *Pradtiana*, qui vient de paraître chez Plancher, quai Saint-Michel, pour un franc cinquante centimes, et deux francs par la poste.

On nous annonce, comme prochains, les *Bonaldiana*, *Féletziana* et *Delamennaisiana*, qui préluderont sans doute à l'*Augusthusuanana* et au *Martinviliana*. Après cela, viendront des supplémens; car il faut espérer que plusieurs de ces grands hommes n'ont pas encore dit leur dernier mot.

Un parent de M. d'Avalon se propose de retirer encore la quintessence de l'élixir que son *cousin* a recueilli des titres de nos contemporains; et cette nouvelle collection sera appelée l'*Anana*.

— Pendant la dernière saison des orages, qui a duré jusqu'au 3 de ce mois (juin 1820), une île portée sur la carte de Java, et nommée l'*Ile du Pêcheur*, a été brisée en plusieurs parties. Aussitôt que la température le permettra, il sera fait des recherches ultérieures sur cet événement extraordinaire.

— La France vient encore de s'enrichir d'une découverte qui peut devenir de la plus grande importance : en peignant sur de la porcelaine blanche vernie, avec une matière métallique qui ne se parfond pas et qui garde ses aspérités, celles-ci retiennent l'encre qui glisse sur la surface polie, de sorte que les planches de porcelaine, ainsi préparées, peuvent servir à la gravure. MM. Pattu, Thierry et Hérault, du Calvados, sont les inventeurs de ce procédé.

— En l'an de grâce 1645 ou 1646, un conseiller au parlement de Paris, frondeur très-zélé, fut prié par une mère de famille dans l'indigence, de faire des réclamations pour des sommes avancées par son mari, sous le ministère du

cardinal de Richelieu. Le magistrat s'y refusa d'abord ; enfin vaincu par les sollicitations , et touché d'une misère qu'il ne pouvait soulager autrement, il alla dans les bureaux du contrôle général, d'où on le renvoie à S. Em. le cardinal Mazarin. Aller chez le Mazarin! c'était bien dur. Pour mettre d'accord ce qu'il devait à l'humanité et ce qu'il devait à son parti, il imagina d'écrire au ministre tout-puissant. Le rusé sicilien reçoit la lettre, accorde la grace demandée sans mot dire, et fait retentir partout qu'il a reçu une lettre de M. P., à la première assemblée des chambres. Chacun fuyait le pauvre conseiller, et peu ne s'en fallut que les clercs ne le chassassent au cris de *au Mazarin!* Son collègue Quatre-Sous, qui avait avec lui des relations d'amitié, s'approche cependant, et lui demande compte de sa conduite. — Est-il vrai que vous avez écrit au Mazarin. — Hélas oui ; mais c'était pour luï demander une grace. — A la bonne heure! — Pour une pauvre femme qui mourait de faim. — Vous êtes un vieux fou ; vous compromettre pour les intérêts d'un autre ! Un frondeur loyal ne capitule avec le ministre que pour sa propre fortune. Demandez au coadjuteur.

— Deux sauvages de l'île d'Owahi où le célèbre Cook fut tué en 1779, ont été conduits, il y a quelques mois, devant le lord Maire de Londres. Rien n'est plus singulier que l'histoire de ces deux individus. Ce sont les premiers naturels des îles de Sandwich qu'on ait vu en Angleterre ; ils sont guerriers, et fils des chefs de leur pays. L'un s'appelle Bouoz-Oh-Hou, et l'autre Tuano. On a eu la plus grande peine à trouver quelqu'un qui leur servît d'interprète, mais enfin il se présenta un jeune américain qui avait été fait prisonnier à Owahi. C'est ainsi que les communications se sont établies entre les deux sauvages et la personne que le lord Maire avait chargée de les interroger. Voici le résultat de la conversation. Ces deux hommes étant sortis de leur île dans une pirogue, avec trois autres de leurs compatriotes pour

s'occuper de la pêche, ils furent rencontrés par une goëlette américaine, qui avait touché aux îles de Sandwich pour y acheter du bois de Santal. L'américain leur prit la pirogue, les conduisit à bord et continua sa route vers l'Europe. Arrivé au golfe de Californie, l'américain fut capturé à son tour, par un corsaire espagnol qui fit passer l'équipage de la goëlette à bord de son navire. Deux sauvages furent tués dans cette occasion, et les deux individus en question furent condamnés à l'esclavage. Quelque temps après on les vendit à un autre capitaine américain qui avait besoin de compléter son équipage. Il avait promis aux deux insulaires de les débarquer à Valparaïso et de leur procurer les moyens de retourner chez eux; mais loin d'accomplir sa promesse, il les conduisit à Londres et les laissa dans une auberge dont l'hôte les nourrit pendant deux mois. Leur position est d'autant plus pénible que la Compagnie des Indes ne permet à aucun navire anglais de se rendre aux îles de Sandwich. Ces malheureux n'ont d'autres moyens pour revoir leur patrie que de se rendre dans un pays qui fasse le commerce avec la Chine. Jusque-là leur unique ressource est la générosité des âmes charitables.

—Le lieutenant-colonel Piadnischew, employé au dépôt topographique de l'empereur de Russie, va publier incessamment un *Atlas géographique de l'empire Russe, du royaume de Pologne, et de la grande principauté de Finlande*, d'après les notices les plus récentes et les plus exactes. Cet ouvrage est destiné à servir de livre élémentaire pour l'instruction de la jeunesse, et de guide aux voyageurs, puisqu'il contient l'indication des routes de postes et de toutes les grandes routes. Le nouvel Atlas se compose d'autant de cartes qu'il y a de gouvernemens ou de provinces dans l'empire. Tous les noms des différens endroits sont indiqués en deux langues : savoir en russe et en polonais pour le royaume de Pologne et pour les gouvernemens de Wilna, Grodno, Bellostock, Kiew, Minsk,

Wolhynie, Podolie, Witepsk et Mohilow; en russe et en allemand pour les gouvernemens de Livonie, Esthonie et Courlande; en russe et en suédois pour la Finlande, et en russe et en français pour tous les autres pays.

CLIMATOLOGIE.

CLIMAT DE PARIS.

Résumé hebdomadaire des observations météorologiques faites à l'Observatoire royal, du dimanche 14 *janvier* 1821, *au samedi* 20 *inclusivement.*

Température la plus élevée, 9° 8/10 (échelle de Réaumur), le 14. — *La moins élevée*, 0° 4/10 (gelée nocturne), le 15. — *Température moyenne*, 5° 8/10. — Anniversaire de cette température, 1° 7/10 au-dessous de 0. (glace). — La *Température la plus basse*, ou le plus grand dégré de froid de l'hiver passé, a été de 11° 4/10, le 11 janvier. — *Pression moyenne de l'atmosphère*, déterminée à l'aide du baromètre, 28 pouces 2 lignes (763 millim.), répondant à 2° de beau temps, de la nouvelle graduation, et à *variable* de la graduation ordinaire. — *Vent*, ayant dominé celui d'ouest. — *Hauteur de la Seine*, à l'époque du samedi, 3 mètres 32 cent. (décroissante, après s'être élevée à 3 mètres 52 cent., navigable). — Jours de pluie, 3.

OUVRAGES NOUVEAUX.

— *Trois Nouvelles*, de J. d'Israeli, traduites de l'anglais sur la dernière édition; par Mad. Collet. Un vol. in-8°. A Paris, chez l'éditeur, rue Notre-Dame-des-Victoires. n°, 34; et chez Mongie, et Delaunay, libraires.

— *Système physique et moral de la Femme*, suivi d'un *Fragment du système physique et moral de l'Homme*, et d'un *Essai sur la Sensibilité*, par Roussel; précédé de l'*Eloge historique de l'auteur*; par J.-L. Alibert, premier médecin ordinaire du Roi. Septième édition, ornée de trois gravures, et augmentée, 1°. d'une Notice sur Mad. Helvétius; 2° d'une Note sur les sympathies; 3° des doutes historiques sur Sapho, pièces qui n'avaient pas encore été réunies. Un vol. in-8°. A Paris, chez Caille et Ravier, libraires, rue Pavée-Saint-André-des-Arts, n°. 37.

— *Choix de Rapports, Opinions et Discours prononcés à la tribune nationale, depuis* 1789 *jusqu'à ce jour*, rédigé dans un ordre historique. Vingt volumes in-8° pour la première série, qui comprend jusqu'à l'année 1815. Le tome XXI, qui contiendra les tables, sera donné *gratis* aux souscripteurs. — A partir de l'année 1815, chaque session formera un volume. Cette seconde série a été ouverte par le volume de la *Session de* 1819, qui se vend séparément de la collection. Le volume de la *Session de* 1820 sera publié aussitôt après la clôture des Chambres. — Il y a par volume six portraits d'orateurs. — Le tome XIII de la première série est en vente ; *c'est le quatrième volume de la Convention nationale*. Le tome XIV est sous presse ; il paraîtra dans le mois de janvier. — Prix de chacun des vingt volumes de la première série : *pour les souscripteurs*, 5 fr. sans les portraits, 7 fr. avec les portraits ; *pour les non-souscripteurs*, 6 et 8 fr. — A Paris, chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 30 ; Delaunay, au Palais-Royal ; Mongie, boulevard Poissonnière.

Les *principales matières contenues dans le tome XIII, qui est en vente, sont* : Situation générale de la République jusqu'à la fin de 1793. — Première réquisition. — Etablissement de l'ère républicaine. — Etablissement du gouvernement révolutionnaire. — Instruction publique. — Finances ; création du grand livre de la dette publique, etc., etc.

— *Traduction complète des OEuvres de l'empereur Julien, accompagnée de notes et d'argumens* ; précédée d'une notice historique et critique de sa vie, terminée par les textes, tant en grec qu'en latin, des édits ou lettres de cet empereur, qui manquent à la belle édition de Spanheim, in-folio, et enfin par une table des matières, et par la liste des souscripteurs. Par R. Tourlet, l'un des anciens collaborateurs du *Moniteur*, traducteur de *Quintus de Smyrne*, de *Pindare*, etc., membre honoraire de la Société rurale des antiquaires de France et de plusieurs Académies.

C'est la première fois que les ouvrages qui restent de l'empereur Julien vont paraître, en leur entier, dans une des langues modernes les plus répandues en Europe. Son laborieux traducteur n'a épargné ni soins ni peines pour les rassembler tous et pour les bien rendre en français. Il aurait désiré placer en regard le texte grec, corrigé par les savans Petau et Spanheim sur les meilleurs manuscrits. Mais l'édition eût été trop compacte, et surtout trop au-dessus de ses facultés, comme de celles du plus grand nombre des acquéreurs lettrés. Il s'est donc borné à faire imprimer à la

fin du troisième et dernier volume le grec qui ne se trouve pas dans les éditions précédentes, et qu'il produit pour garantir la fidélité de sa traduction. L'auteur espère que le public éclairé lui saura d'autant plus gré de son travail, que les OEuvres de l'empereur Julien offriront une nouvelle mine de faits historiques et d'anecdotes littéraires qu'on chercherait vainement ailleurs.

L'ouvrage sera en trois volumes, chacun de 600 pages au moins, dont le premier paraîtra fin de janvier prochain, et les deux autres en février et mars même année 1821, papier et caractères semblables au prospectus de l'ouvrage.

Les souscriptions seront provisoirement ouvertes au domicile de l'auteur, hôtel Soubise, Archives du Royaume, rue du Chaume, n° 12; et au bureau du *Mémorial universel*, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n° 5, où elles seront reçues jusqu'au 2 février. MM. les Souscripteurs n'auront à payer qu'en retirant successivement chaque volume au prix de 6 fr. pour chacun; mais après le 2 février, le prix sera de 7 ou de 21 francs pour l'ouvrage entier.

— *Le guide des maires, adjoints, etc*, par M. Léopold avocat, cinquième édition, revue corrigée et augmentée par un magistrat. Chez Emery, lib. rue Mazarine. 1 vol. in-12. prix : 3 fr.

— *De la Puissance Paternelle*, et *Essai sur l'Adultère*, par M. Denugon. Chez le même. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr. 50.

ANNONCE.

— A VENDRE, au Cabinet Spécial d'affaires, pour la littérature les Sciences et les Arts, Place des Victoires, N°. 3. Un globe terrestre et une sphère céleste, ouvrage magnifique d'un chartreux, terminé en 1787; le globe a 30 p. de diamètre, et la sphère, d'égale grandeur, démontre avec une grande précision, le mouvement des diverses planètes. Prix fixe : 1800 fr.

ERRATA.

Page 11, ligne 27, *au lieu de* le désir, *lisez* le délire.

Imprimerie de Mad. V. Cussac, rue Montmartre, n. 30.

LA MINERVE
LITTÉRAIRE.



ÉLÉGIE.

Cesse ton harmonie, ô ma lyre fidèle !
Je ne veux plus d'amour célébrer les attraits,
Je ne veux plus rêver une palme immortelle :
Le charme de ma vie est flétri pour jamais.

Elle n'est plus, cette mère adorée,
Orgueil de ses enfans, source de mon bonheur ;
Dont les vertus, la voix chère et sacrée,
D'allégresse et d'amour enivrait tout mon cœur.
Je l'ai perdue, hélas! et mon ame éplorée
En vain la redemande aux rigueurs du destin :
A ma douleur désespérée
Sans cesse il a redit : ton malheur est certain.

Cesse ton harmonie, etc.

A tes enfans, ô mère incomparable !
Consacrant la fleur de tes jours,
Ta débile santé s'affaiblit pour toujours ;
Et cependant ton cœur inaltérable,

Jusqu'au dernier soupir prodigua ses secours.
Quand d'un fléau cruel l'inépuisable rage
Sur mon front languissant imprima son passage,
C'est à toi seule, hélas ! que ma peine eut recours ;
Et ta veille, constante et sage,
De mes maux détourna le cours.
A mon chevet ta douleur asservie,
Sauva de l'avide tombeau
Mon enfance long-temps de la mort poursuivie.
Rendue enfin au céleste flambeau,
Une seconde fois elle te dut la vie,
Et le jour à mes yeux brilla d'un feu plus beau.

Cesse ton harmonie, etc:

O souvenir touchant qui m'attendrit sans cesse !
Des plus rares vertus ce modèle achevé,
A l'amour du travail, au goût de la sagesse
Avait plié mon ardente jeunesse.
Dans la crainte d'un Dieu par ma mère élevé,
Avec mes jeunes ans s'accroissait ma tendresse ;
De mes travaux le libre essor
Constamment respirait le bonheur de lui plaire ;
Je n'implorais du ciel la faveur tutélaire,
Que pour filer de soie et d'or
Le reste heureux de sa carrière.
Mon cœur enfin couvait cet unique trésor,
Et battait pour toi seule, ô ma divine mère !
Je ne pourrai donc plus te payer de tes soins !
Et ma juste reconnaissance,
Aux lieux pleins de ta bienfaisance,
N'aura donc plus la douce jouissance
De deviner encor tes modestes besoins !

Cesse ton harmonie, etc.

Si j'avais pu du moins, à ton heure dernière,
Près de mes jeunes sœurs, près de mon tendre frère,
De larmes inonder ta défaillante main,

Recueillir avec eux, dans ma douleur amère,
Et le dernier regard tombé de ta paupière,
Et le dernier soupir échappé de ton sein!
Ma mère! ô coup terrible! ô terrible nouvelle!
Ma mère, hélas! n'est plus!!!
Ses fidèles amis auprès d'elle accourus,
Les malheureux, à cette heure cruelle,
Exalaient en sanglots leurs regrets superflus.
Vous surtout qu'élevait sa bonté maternelle,
Qui croissiez sous ses yeux comme de tendres fleurs,
Pleurez, pleurez, mes jeunes sœurs;
Non, vous n'aurez jamais, sous la voûte éternelle,
Un plus digne sujet de pleurs.
Des humains voilà donc la triste destinée:
Nous vivons; et c'est pour souffrir!
Et même en commençant sa pénible journée,
Il faut déjà s'apprêter à mourir!
Il est une autre vie aux justes destinée.
O! ma mère! en quittant cette terre d'un jour,
Où survit ma douleur à gémir obstinée,
Ta belle âme est montée au céleste séjour.
Ah! lorsque tes enfans, de la tombe en silence,
Sortiront pour subir les arrêts absolus,
De l'Éternel implorant la clémence,
A la faveur de tes hautes vertus,
Ils auront du moins l'espérance
De tomber à tes pieds au séjour des élus.

ALBERT-MONTÉMONT. (1)

(1) L'auteur de cette élégie s'est déjà fait connaître avantageusement par plusieurs ouvrages; il est sur le point de publier un voyage, en prose et en vers, dans le midi de la France et dans le nord de l'Italie.



ESQUISSES DE PARIS.

A M. le comte de B....., ancien membre de l'Assemblée constituante.

Je me suis engagé, mon père, à vous rendre compte de mon séjour à Paris, où j'arrive plein de vos exemples et de vos leçons, protégé par les souvenirs que vous y avez laissés, non moins que par les nombreux amis que vous vous y êtes faits; avide de connaître tout ce qui s'y trouve en hommes, comme en ouvrages, de distingué dans l'administration, le commerce, les sciences et les lettres; avec un crédit qui dépasse tous mes besoins, et qui est peut-être la meilleure des recommandations dans notre âge d'or. Vous voulez que, n'adoptant pas aveuglément les principes que vous avez soutenus avec tant d'éloquence à l'Assemblée constituante, je juge par moi-même, que je compare, que j'entende toutes les parties; et vous croyez que ce n'est qu'ainsi qu'on peut se former ces opinions fortes et respectables qui résistent au triomphe alternatif des factions, et constituent ce courage civil, le seul dans lequel les Français puissent se surpasser encore. La mission me semble trop agréable pour que j'en conteste l'utilité. En politique comme en religion, je suis assez de l'avis de la discussion, ce libre exercice de toutes nos facultés. La foi aveugle n'est

plus de ce siècle ; en effet, la philosophie n'a-t-elle pas pénétré dans les couvens de l'Espagne et dans les rues de Naples ; elle fait trouver le sceptre anglais pesant aux Portugais et le knout dur aux Russes : tous les peuples possèdent ou désirent une réforme.

Cela ne sera donc pas ma faute si, dans mon ardeur philosophique, je ne converse franchement avec les libéraux et les ultras, si je ne déjeûne avec les membres de l'opposition et ne dîne avec les ministres ; si je ne vais un dimanche aux conférences de M. Frayssinouss, et l'autre aux sermons de M. Marron. Je ne serai pas moins empressé de voir M. de Châteaubriant que M. de Constant, M. Fiévée que M. Etienne, l'abbé de la Mennais que l'abbé de Pradt, et j'espère bien entendre parler M. de Villèle non moins que M. de Chauvelin, et chanter Désaugiers aussi bien que Béranger.

Passant ainsi de la cour à la bourse, du musée à la comédie, de l'académie au marché, je m'attacherai à connaître tout ce que cette grande capitale renferme d'intéressant, et à vous donner une idée de ce qui frappe journellement son attention. Je tâcherai en quelque sorte de vous faire assister vous-même à tout ce que je verrai ; je vous conduirai avec moi dans ces salons où chaque classe de la société est, pour ainsi dire, représentée par ses coryphées actuels ; je ne laisserai pas passer devant moi un homme célèbre par son esprit, ses talens, sa naissance ou sa fortune, sans vous le faire remarquer par ses traits distinctifs, sans vous faire presque entendre sa conversation. Je m'efforcerai de vous montrer nos pairs et nos députés hors de la tribune, nos magistrats sans toge, nos professeurs descendus de leurs chaires, nos acteurs chez eux. De là ces rapprochemens piquans par eux-mêmes entre les ouvrages et les auteurs, les hommes publics et les hommes privés.

Vous avez assisté à la naissance de notre révolution, à la jeunesse de tant d'hommes et de faits mémorables dont

nous voyons les développemens ou la fin, à une époque par les événemens déjà si loin de nous, et dont vous m'avez promis de me retracer le tableau. Je puis donc espérer que mes jugemens en seront moins imparfaits. Jusqu'à présent vos récits, mon père, les *Essais de Saint-Foix* qui décochait si facilement des épigrammes et des coups d'épée, les tableaux de Mercier que vous appeliiez des caricatures, en comparant sa manière à celle des peintres de décors qui font à coups de brosse et visent surtout à l'effet, les charmans croquis de l'*Hermite*, constituent toutes mes connaissances morales sur Paris. Faut-il y joindre la lecture du *Rodeur*, du *Bon-Homme*, et de tant d'autres imitations, je doute que vous m'en croyiez plus instruit. Je devrais cependant ne pas oublier les livres judicieux de lady Morgan qui a décrit, entre autres, avec tant de profondeur les mœurs des paysans qu'elle avait étudiées pendant six semaines de séjour à Paris, et les souvenirs pleins d'aménité et de reconnaissance de M. Kotzebue qui, comme l'on sait, n'en était pas moins pour cela un excellent patriote allemand.

Il semble que ces moralistes aient tout moissonné, et qu'il ne reste plus qu'à glaner après eux ; mais, vous me l'avez dit, nous sommes la nation la plus mobile du monde. L'éducation, l'opinion, la mode et le travail continuel de la vanité changent à l'infini les points de vue. Ajoutez à cela que l'horison politique qui nous environne, et qui le dispute à l'autre horison en inconstance, suffirait pour montrer les objets sous une face toujours nouvelle. Combien d'ailleurs les événemens surnaturels, dont nous avons été ou dont nous sommes encore témoins, ne doivent-ils pas, ce me semble, imprimer aux individus, et par conséquent à la masse, de formes inaccoutumées et accidentelles. « L'homme, dit Gravina, s'éloigne de son caractère quand il est violemment agité, comme l'arbre est plié par les vents. »

Ce serait toujours le même modèle, ne pourrait-on pas le copier de bien des côtés différens, et il n'en est cer-

tainement pas qui varient plus ses attitudes. Or, je crois comme vous que l'époque des institutions libres doit laisser des traces profondes sur leurs mœurs, et que c'est surtout au moment de leur développement que celles-ci reçoivent le plus de modifications. Non seulement quelle différence de ce français que, du temps de Voltaire, on peignait en ces mots :

> ......Je l'admire et le plains ;
> Dans son abaissement quel excès de courage !
> La tête sous le joug, les lauriers dans les mains,
> Il chérit à la fois la gloire et l'esclavage.
> Ses exploits et sa honte ont rempli l'univers.
> Vainqueur dans les combats, enchaîné par ses maîtres,
> Pillé par des traitans, aveuglé par des prêtres,
> Dans la disette il chante, et danse avec ses fers.
> Fier dans la servitude, heureux dans sa folie,
> De l'Anglais libre et sage, il est encor l'envie.

Mais déjà quelle différence entre le Français de 1814 et celui de 1821 !

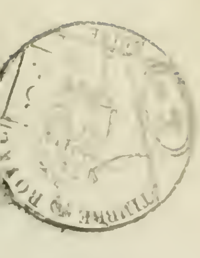
Dans un discours qui brillait peut-être de tous les mérites, excepté de celui de l'à-propos, me disiez-vous, M. de Fontanes déclarait à l'Académie que nos sallons ressembleraient bientôt à ceux des Gaulois où les femmes causaient à part, que l'esprit de parti en avait exilé l'urbanité, qu'on s'y rendait par bienséance, qu'on y restait avec ennui, et qu'on en sortait avec promptitude. Cette opinion a dû alarmer la plus aimable partie de nos assemblées, et faire ainsi des ennemis puissans à la cause constitutionnelle. Oserai-je ne pas partager l'opinion du noble écrivain ? Je ne pense pas que, dans ce pays, où le seul empire qui n'ait pas été contesté, est celui des femmes, elles puissent craindre de se voir trahies pour la politique, et que nous préférions jamais ses graves débats à leurs séduisans entretiens. Au contraire, espérons qu'elles en tempéreront la sévérité par leurs grâces, et que nous ne les réduirons jamais à quitter un dessert orageux pour les paisibles apprêts du thé. Je crois que nos

voisins n'étaient pas plus galans avant leur Charte, et que nous ne le serons pas moins après l'établissement de la nôtre.

Dans ces grands changemens que nous voyons s'opérer dans notre esprit, dans notre caractère, et qui leur donneront plus d'indépendance et de franchise, la politesse survivra, et nous verrons s'allier l'enthousiasme de la liberté aux formes de la chevalerie. Ses traditions sont basées sur nos goûts et nos habitudes. La fréquentation en commun des maisons, des spectacles, des cafés, des promenades donne à tous les citoyens un extérieur presque semblable, et à leurs passions une expression à-peu-près convenue. Puis a-t-on le temps d'avoir des passions à Paris?

Vous me l'avez répété souvent : on y hait plus un ridicule qu'un vice, un défaut de goût qu'un défaut de conduite ; il faut que la vertu y soit gracieuse et la misère pittoresque, la vengeance de bonne compagnie et l'emportement dramatique. On y a horreur du mal, parce qu'il n'est pas plaisant, et qu'avant tout on aime à rire. Je ne sais plus quel impertinent, en conséquence de tout cela, appliquait à Paris ce que Socrate disait d'Athènes : « *Melior meretrix quam uxor ;* il vaut mieux l'avoir pour maîtresse que pour femme. » Mais ce sont les courtisannes qui font le plus parler d'elles, et je suis donc fondé à croire que si mon pinceau est peu exercé, l'intérêt de mon sujet y suppléera.

C'est à Paris qu'on décide, en se jouant, des destinées de la France ; on y décidait naguère de celles de l'Europe. Les lois et les modes, les grands-seigneurs et les beaux esprits, les conspirations et les bons mots, les révolutions et les réputations, tout cela s'y fait et s'y défait tour à tour. C'est un théâtre immense où se jouent des pièces de tous les genres, et quand vingt gazetiers vous rendent compte chaque matin d'un vaudeville ou d'un mélodrame, ne peut-on pas, avec plus de confiance, parler à ses amis de la scène du monde, de ses mutations perpétuelles, des acteurs qui y figurent,



des ressorts qui les font mouvoir, et de la manière dont ils s'acquittent de leurs rôles? Tant de drames y sont représentés où l'innocence ne triomphe pas toujours, et qui sont par conséquent, bien moins uniformes et bien moins ennuyeux.

Agréez, mon père, etc.

Communiqué par J.-J. COULMANN.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE ET ETRANGERE.

NARRATIVE *of the operations and recent discoveries within the pyramids, temples, tombs and excavations in* Egypt *and* Nubia, *and of a journey to the coast of the red sea in search of the ancient Berenice and another to the Oasis of* Jupiter-Ammon, *by* G. BELZONI.

Mrs. Belzoni's trifling account. Atlas of the precedent narrative, c'est-à-dire :

*Narration des opérations et des découvertes nouvellement faites dans les pyramides, les temples, les tombes et les souterrains de l'*Egypte *et de la* Nubie.

Relation d'un voyage fait à la Mer Rouge *pour reconnaître l'emplacement de l'ancienne* Bérénice, *et d'un autre à l'*Oasis de Jupiter-Ammon. *Par* G. BELZONI.

RELATION *sans conséquence de* Mad. BELZONI. Un vol. in-4°, papier velin satiné, d'environ 500 pages avec le portrait lithographié de l'auteur à Londres, chez Murray Albemarle-Street. Prix 2 liv. st. 2 sh. ou environ 52 fr.

ATLAS dudit voyage, format atlantique, composé de deux vues et de trois plans gravés, et d'environ quarante lithographies enluminés. Prix 6 liv. st. 6 sh. ou 156 fr.

M. Belzoni est né à Padoue, il s'était destiné à l'état monastique, et a passé sa jeunesse à Rome pour y faire ses

études. Les tourmens politiques qui ont agité ce pays le déterminèrent à quitter son froc et sa patrie, il passa en Angleterre. Là, il se maria; et, voyageant depuis, il passa en Egypte, pour offrir ses talens en hydraulique à Mohammed-Ali, pacha d'Egypte, qui, sauf les formes acerbes qu'il a employées pour se débarrasser des mamelouchs, est un grand prince, un prince qui travaille au bien de son pays.

M. Belzoni lui promit une machine qui, avec le travail d'un seul bœuf, élèverait autant d'eau que quatre bœufs en élèvent avec les machines ordinaires. Son Excellence la fit construire dans son jardin; elle réussit. Le bœuf au lieu de tourner dans un manège, marchait dans une roue à tambour. Cette roue coûte, il est vrai, à construire et à établir plus que quatre des autres, mais ce n'est pas ce qui l'empêcha d'être adoptée. S. Exc., qui est à ce qu'il paraît d'un caractère gai, voulut, pour se divertir, remplacer le bœuf par des hommes, aussitôt les courtisans de se jeter dans le tambour; mais à peine a-t-il fait un tour qu'ils ont peur, et sautent de toutes parts. Un irlandais, domestique de M. Belzoni, demeura seul, et le mouvement retrograde de la roue que l'habile hydraulicien avait oublié de prévenir par un déclic, l'entraînant rapidement, il se cassa la cuisse. D'après les opinions orientales, lorsqu'un accident pareil arrive à l'essai d'une machine, cela lui porte malheur. Nos directeurs de spectacles en savent davantage.

Quoi qu'il en soit, les talens de M. B. devenaient inutiles au pacha; mais il y avait à Thèbes un buste colossal de Memnon que l'on convoitait pour le Muséum britannique. M. Salt, consul anglais, chargea son compatriote par alliance, d'appliquer là ses talens en méchanique. En conséquence, M. B. se rendit au Memnonium, et après six mois de séjour, dont vingt jours de travail, avec des hommes qui n'y entendaient rien, et sans machines, il parvint à enlever et à embarquer ce colosse.

Il profita des retards que les circonstances de la crue et de l'abaissement du Nil, et que les contrariétés des autorités mirent à son expédition, pour faire une assez abondante collection d'antiques, pour remonter le Nil jusqu'à la seconde cataracte, pour découvrir un temple souterrain à Ibsamboul, pour reconnaître l'île de Philæ et la vallée de *Beban-el-Malouk*. Il revient au Caire triomphant, chargé des dépouilles de la Haute-Egypte; il y trouve le capitaine anglais Cabillia, qui venait de faire de profondes recherches dans les puits de la grande pyramide, et il refuse de s'associer à ses travaux.

Dans le second voyage, il fut spécialement chargé, ou, comme il le dit, autorisé à dégager l'entrée du temple d'Ibsamboul, couverte de vingt pieds de sable. Il est quelque temps aidé par les naturels, mais à la fin ils se dégoûtent; et il reste seul à travailler avec quelques anglais et les hommes de son équipage. Il pénètre enfin dans cet immense souterrain, auquel rien n'est comparable que les ouvrages indiens du même genre. Sept salles de vingt à quarante pieds de long, sur vingt à trente pieds de large composent ce magnifique édifice, dont les murs sont couverts de dessins et d'hiéroglyphes.

De là notre infatigable voyageur se rend dans la vallée de Beban-el-Malouk, où il pénètre dans un tombeau superbe, non encore ouvert, et qui, dit-il, d'après un docteur anglais qui étudie la langue hiéroglyphique, est la dernière demeure du roi Psammuthis.

C'était encore peu.... A son retour au Caire, il parvient à ouvrir la pyramide de Céphren. Il en trouve la construction intérieure parfaitement semblable à celle de Cheops. Des couloirs inclinés et étroits, séparés par une herse de granit. Il découvre, ce qui n'est pas le moins remarquable, que les Arabes avaient déjà trouvé ce passage, il y a quelques siècles. Il constate que les caveaux des pyramides sont taillés dans le roc naturel; que, par conséquent, ces im-

menses monumens, sont, comme l'on s'en doutait, des collines revêtues, ce qui prouve que le charlatanisme est au moins aussi ancien que les pyramides.

A son troisième voyage à Thèbes, M. Belzoni prend les copies en plâtre des détails du tombeau de Psammutis. C'est dans ce temps qu'il a fait un voyage à la Mer Rouge à travers l'ancienne Thébaïde; voyage qui, pour avoir été le plus pénible, n'est pas le plus intéressant.

Enfin son dernier voyage à la Haute-Egypte avait pour but de faire enlever un obélisque de moyenne taille qu'il y avait à l'île de Philæ, et que tous les Egyptiens ensemble ne seraient pas, sans lui, parvenu à embarquer.

Sa dernière excursion a été aux Oasis; il y en a trois auprès de l'Egypte; Si-Ouah, Zabou et El-Cassar, et El-Kaix. Il a pénétré dans ces deux dernières, mais il n'a pu encore donner une certitude complette du lieu où était le temple de Jupiter-Ammon, quoiqu'il ait rencontré sur sa route des tombeaux qu'il a présumé être ceux des troupes de Cambyse.

On fera observer, en passant, que la première de ces Oasis, qui est une île séparée de toute terre habitable par quatre journées de désert au moins, qui n'a que quelques kilomètres carrés de surface, est composée de deux villages différens, et que ces deux villages, en inimitié l'un contre l'autre, se font par fois la guerre. Si le charlatanisme est de tous les temps, la discorde est de tous les lieux. Des Européens en Egypte sont isolés comme des Arabes dans une Oasis, et ne s'aiment pas davantage. Notre auteur l'a éprouvé, à ce qu'il dit, ou du moins l'a fait éprouver à d'autres. Il n'est pas content des Anglais, il l'est médiocrement des Turcs; deux moines italiens, ses anciens confrères, sont assez maltraités par le ci-devant novice, mais c'est surtout pour les Français qu'il réserve les foudres de son indignation. Il nous dit que M. l'abbé de... préfère une tasse de café à la vue de toutes les antiquités de la terre. Son cousin, dont tout le monde apprécie les talens et le ca-

ractère, est un cerveau brûlé, p. 113; un imposteur, p. 155; un plagiaire, p. 251, 253. Un jeune savant du plus grand mérite, qui a eu le malheur de découvrir une mine d'émeraudes, sans la permission de M. Belzoni, est accusé d'avoir dégradé à coups de marteau des bas-reliefs, qui appartenaient à ce dernier, p. 248; et d'avoir trompé les voyageurs dans ses renseignemens sur la Mer Rouge, p. 317. Enfin, après avoir prétendu qu'un de nos plus recommandables agens dans l'Orient, l'a contrarié de toutes les manières, il ne lui impute guère moins, p. 366 et 434, que le dessein d'avoir voulu le faire assassiner.

Heureusement que l'Angleterre, et la France et toute l'Europe savent très-exactement le dégré de confiance qu'il faut accorder à un témoin natif des environs de Milan, lorsqu'il fait ses dépositions au bord de la Tamise; qu'il est passablement facile de calomnier des gens à huit cents lieues de distance, et qu'au pis aller on a toujours la ressource de dire *non mi ricordo*.

J'aime mieux le récit de Mme. Belzoni, et l'on doit extrêmement regretter qu'elle ne lui ait pas donné plus d'étendue; d'abord parce qu'elle écrit l'anglais mieux que son mari, et ensuite parce qu'elle sait beaucoup mieux que lui peindre les mœurs. Elle a suivi son époux dans ses premiers voyages; pendant les derniers, elle a fait le pélérinage de la Terre-Sainte, où, par un bonheur remarquable, elle a pu entrer, sans être reconnue, dans les parvis extérieurs de la Mosquée bâtie sur l'emplacement du temple de Salomon.

Ce n'est pas que M. Belzoni ne parle aussi des mœurs. Il nous décrit deux comédies qu'il a vu jouer chez le pacha. Dans la première, un courtier trompe à la fois un Hadji (pélerin), qui veut acheter un chameau, et le marchand qui le lui vend. Sa fraude est reconnue, et il est battu par tous les deux. Dans l'autre, un franc va chez un turc pauvre et fastueux qui, pour le bien recevoir, ordonne à sa femme d'égorger un mouton. Elle veut lui obéir, mais le troupeau est

éloigné ; à défaut, il ordonne que l'on tue quatre poules. La femme va les chercher, mais un épervier les a épouvantées. Il veut au moins régaler son hôte de quelques pigeons ; on n'en trouve aucun dans les trous, de sorte que le voyageur est obligé de se contenter de lait aigre et de pain de dourah.

Les habitans d'Ibsamboul ne connaissaient pas la monnaie, et, suivant M. Belzoni, il est le premier qui l'ait introduite dans le pays. C'est rigoureusement possible. Cependant il est singulier qu'ils n'en sachent pas autant au bord du Nil, en 1816, que les Héthiens en savaient du temps d'Abraham.

Lors de son voyage à la Mer Rouge, l'inondation du Nil était excessive. Le fleuve s'étant élevé à 3 pieds au-dessus des plus grandes crues, enlevait les villages entiers, etc. Arrivé à Erments, le voyageur prêta sa barque pour sauver les habitans d'un hameau voisin. Au premier voyage, on en ramena les hommes et les garçons ; aux deux autres, on rapporta les bestiaux et la volaille ; les femmes et les filles ne vinrent qu'au quatrième rang. M. Belzoni est justement indigné de cette barbarie, mais *io mi ricordo* que dans sa navigation à la seconde cataracte, où il fut en danger de périr, il prétend que Mme. Belzoni, qui était avec lui, l'aurait fort *embarrassé*, en cas de naufrage ; et j'ai remarqué de plus que Madame parle plusieurs fois des indispositions de Monsieur, et que Monsieur n'a pas dit à ses lecteurs un mot d'une cruelle ophtalmie dont Madame fut attaquée.

Les recherches sur les arts des anciens Egyptiens, sur celui de l'embaumement, entre autres, sont curieuses, quoiqu'un peu superficielles.

L'atlas est la partie brillante de l'ouvrage, qui est aussi très-bien exécuté sous le rapport typographique ; mais il est un peu cher : pour le même prix et même à moitié prix, nos imprimeurs feraient aussi bien que M. *Davison* ; et nos lithographes, beaucoup mieux que M. *Hullmandel*.

H. FONTORBE.

MÉMOIRES *pour servir à l'histoire de la campagne de* 1814; par F. KOCH, *chef de bataillon, d'Etat-Major.* Chez Anselin et Pochard, rue Dauphine, N° 7. (1)

Les premiers mois de 1814 sont une des époques les plus importantes de l'histoire moderne; et, sous le rapport militaire, elle fournit autant d'instructions que sous le rapport politique. L'extrême intérêt que présentaient les grands événemens qui se sont suivis avec tant de rapidité dans cette campagne de quelques mois, a dû exciter le zèle des écrivains empressés de satisfaire la curiosité publique. Des étrangers furent les premiers à essayer de les retracer. C'était naturel, on n'a point autant de hâte de raconter ses revers que ses succès, et M. Koch est, à vrai dire, le premier français qui ait entrepris le pénible et douloureux travail, de nous donner l'histoire complète de cette campagne; car l'on doit compter au nombre des écrivains étrangers, par l'esprit, et parfois aussi par le style, de longs et diffus compilateurs, qui ont fait imprimer en France des abrégés décousus et mal traduits des bulletins de nos ennemis.

La tâche que s'est imposée M. Koch était immense, et il ne fallait pas moins que les nobles motifs qui l'ont animé, pour la remplir d'une manière aussi satisfaisante. Le nom de cet auteur a déjà été celui d'un des savans les plus profonds, d'un des citoyens les plus recommandables de la France; et, par l'étendue de ses recherches, par sa critique éclairée, par la disposition de son ouvrage, autant que par ses sentimens, le jeune officier s'est montré digne du vieux publiciste.

La première difficulté qui se présentait à lui était celle de recueillir les matériaux; les porte feuilles de presque tous nos généraux, les journaux de beaucoup d'officiers de tout grade, plusieurs documens importans des chefs étrangers,

(1) Deux tomes d'environ 1200 pages, en trois volumes, et un Atlas, prix broché: 21 fr. et 25 fr. franc de port.

ont été mis à sa disposition, il a consulté les nombreux ouvrages allemands et anglais, et enfin il a pu parler, comme témoin oculaire, de plusieurs circonstances.

Ce n'était pas tout encore. Il fallait reconnaître la vérité au milieu de ces récits divers ou contradictoires, les narrations particulières peuvent se trouver infidèles, malgré la plus grande sincérité de la part de celui qui les fait. Plus on s'occupe de ce dont on est chargé, mieux on le voit, et moins bien on peut juger de ce que font les autres. Les relations générales sont encore plus suspectes. Je ne parle pas ici seulement de celles que publient les gouvernemens : elles ont souvent un but local qu'il faut remplir, tel que celui d'encourager ou d'irriter les citoyens, d'épouvanter les ennemis. Ceux qui se plaignent de ces mensonges de bulletins passés en proverbe, devraient se rappeler s'il ne leur est pas arrivé quelquefois à eux-mêmes, d'être séduits par ce dont ils doutaient; si bien d'autres, moins éclairés, ne recevaient pas de ces écrits l'impression que l'on en attendait; et quant à la question de droit, s'il est permis de tromper le peuple, il faudrait, dans ce cas-ci, décider d'abord si les récits mensongers étant une force réelle, les gouvernemens que l'on attaque par ce moyen n'ont pas le droit d'user de représailles. Le plus grand nombre des médecins prétend que le magnétisme n'est qu'une charlatanerie, parce que tous ses effets ne sont que le produit d'une imagination exaltée; mais si cette exaltation a des résultats physiques, n'est-elle donc pas une puissance efficace? l'art de la produire n'est-il pas un moyen d'agir bien réel? et, pour aller plus loin, s'il était prouvé que cette exaltation fût bonne, serait-ce rendre service à l'humanité, que de détruire l'erreur à l'aide de laquelle on peut parvenir à l'exciter? Essayez de persuader à l'armée que les épaulettes de grenadier ne sont qu'une poignée de laine rouge, et que le bâton de maréchal n'est qu'un morceau de bois couvert de velours, et vous en verrez de beaux résultats!

Les nouvelles officielles ne trompent pas les historiens, parce que les historiens n'y croient guère ; elles ne sont pas écrites pour eux ; mais les rapports confidentiels eux-mêmes sont sujets à l'erreur. Ils sont écrits après que les évènemens sont connus ; ils doivent en contenir les causes; or les faits militaires, comme les autres, sont liés le plus souvent à des circonstances si peu appréciables, que pour rendre probable un résultat déjà arrivé, on est, ou du moins on se croit forcé d'altérer les causes connues, pour suppléer à celles que l'on ne connaît pas. Ajoutez à cet inconvénient presque irrémédiable, les passions particulières, les intérêts de ceux qui font les rapports, et vous trouverez plus de motifs qu'il ne faut pour s'en défier.

Heureusement dans deux armées belligérantes, il arrive souvent que les erreurs sont en sens contraire, qu'elles se compensent, et que par ce moyen on peut approcher davantage de la vérité. Il faut pour ce travail un jugement sain et de l'impartialité. M. Koch en a donné de nombreuses preuves ; quoiqu'il ait épargné au lecteur la discussion critique des divers rapports, on voit qu'il l'a faite. Ses narrations de marches et de batailles sont claires et précises ; dans celles-ci surtout, il a bien discerné entre les instans successifs de la durée des actions, les momens vraiment décisifs, et dans l'espace où elles se sont passées, les points que l'on pourrait appeler critiques.

En parlant de l'impartialité de M. Koch, nous ne voulons point dire qu'il ait eu cette prétendue impartialité d'affection, que quelques personnes demandent dans un historien. Il rend justice à ses amis, comme à ses ennemis ; mais il n'aime pas tout le monde, et surtout il se souvient toujours qu'il est chargé de défendre, comme citoyen, cette gloire nationale, à laquelle, comme écrivain, il est appelé à fournir des matériaux.

Les mouvemens, les armées, les combats, les résultats étant connus, le plus difficile restait à faire ; c'était de les

mettre en ordre, de faire un tout de ces élémens entassés. L'ordre des dates avait un avantage, celui de rapprocher les évènemens contemporains dont l'influence est si grande; d'un autre côté, il rompait la suite de toutes les opérations et exigeait des efforts continuels de mémoire et de réflexion.

L'auteur a préféré avec raison, je crois, la division de son travail par armées. Sa narration principale est relative aux opérations de celle qui était commandée par Napoléon; il y rattache, dans des chapitres distincts, les opérations des corps séparés qui agissaient avec elle, et renvoie à la fin de l'ouvrage le récit des actions des cinq armées, qui, en Italie, sur le Rhône, dans la Belgique et sur les Pyrénées, manœuvraient pour leur compte, et sans lier leurs mouvemens à ceux du corps principal.

C'est ainsi qu'il nous montre, dans le premier chapitre, les préparatifs des deux parties belligérantes, Napoléon et l'Europe. Je ne dis pas la France, car alors la partie aurait été au moins égale, et l'empereur n'avait que trop contribué par son mode de gouverner, à préparer cet isolement qui seul pouvait détruire son pouvoir. Ses ennemis connurent cette vérité; ils n'eurent jamais d'autre but dans leurs proclamations que de le séparer du peuple; en agissant suivant les règles de la prudence, ils énonçaient en même-temps une grande vérité; mais leurs efforts eussent peut-être été vains, si Napoléon lui-même ne s'était montré depuis long-temps leur plus puissant auxiliaire.

Dans les quatre chapitres suivans, nous voyons l'invasion de la Hollande, grâces au mécontentement du peuple de ce pays, la violation de la neutralité de la Suisse, nonobstant d'augustes promesses, le passage du Rhin par trois cent vingt mille hommes de troupes de toutes les nations, pendant que deux cent mille, agissaient dans les contrées du Midi.

Nous trouvons, dans le sixième chap., l'état des moyens

de résistance. Nous y voyons que les deux tiers des vieux soldats étaient disséminés, depuis Hambourg jusqu'à Tortose, depuis Dantzick, jusqu'à Berg-Op-Zoom, et qu'en réunissant tous les conscrits, toutes les nouvelles levées, la force numérique de l'armée française à mettre en ligne, n'égalait pas à beaucoup près la moitié de celle des armées ennemies.

« Quant à l'inégalité du nombre, dit quelque part le Prince de Ligne, je n'ai pas l'honneur de la connaître ». Elle n'est pas en effet grand'chose dans les combats, et c'est ce que prouvent les victoires de Champ-Aubert, de Mont-Mirail, et les défaites de la Rothière, de Laon, d'Arcis, où l'armée française attaquait constamment des masses trois fois plus considérables, et où, lors même qu'elle était repoussée, elle ne souffrait pas plus que dans toute autre bataille perdue.

Mais la supériorité du nombre est beaucoup dans la succession d'évènemens qui remplissent une campagne. Les plus nombreux n'ont pas des avantages, parce qu'ils se battent mieux, mais parce qu'ils se battent plus long-temps sur le même terrain; telle a été la seule cause des progrès des alliés, et cette cause est si puissante, qu'eussent-ils perdu tous les combats qu'ils ont livrés moins un, ce dernier les conduisait presqu'au même résultat.

Les armées alliées franchissent presque sans obstacles les Vosges, le Jura, le Morvan; elle sont dans les versants de la Seine. Napoléon concentre ses troupes, se met au milieu des ennemis comme il avait fait dans ses belles campagnes d'Italie; il les bat à St.-Dizier, achète chèrement à Brienne des avantages douteux, est battu à la Rothière où il attaque la masse entière; heureusement pour lui sa défaite fait croire aux généraux ennemis qu'ils peuvent se séparer. Blucher se porte sur la Marne, (aussi imprudemment qu'il passa la Seine en 1815), et laisse écraser tous les corps de son armée dans les cinq combats du 10 au 14 février; le

généralissime Schwartzemberg, après avoir avancé sur le corps du duc de Tarente, est forcé de nouveau à reculer devant Napoléon. Il demande un armistice, se retire derrière l'Aube, pendant que son adversaire va de nouveau poursuivre l'armée de Silésie, qui contenue et repoussée sur l'Ourcq par les ducs de Trévise et de Raguse, n'échappa que par la reddition prématurée de Soissons au sort que les soldats, commandés par le même Blucher, avaient éprouvé à Lubeck. Alors Napoléon, aveuglé à son tour par le succès, comme les étrangers l'avaient été quelques jours auparavant, contremande le retour de l'armée d'Italie, et s'ote ainsi une des chances les plus favorables.

Réorganisée cependant par des corps entiers arrivés de la Hollande, l'armée de Blucher se retire en ordre et s'arrête enfin à Laon; elle y contient les efforts téméraires de ceux qui attaquaient des forces si supérieures, que placés eux-mêmes dans des positions retranchées, ils eussent été excusables d'éviter le combat contre elles.

En même temps vingt-quatre bataillons russes et prussiens enlevaient Rheims, défendu par quinze cents conscrits; Rheims, où ces vingt-quatre bataillons furent écrasés deux jours après par un corps de l'armée française.

Napoléon se porte sur les derrières de la ligne ennemie pour recueillir des renforts des garnisons de l'Alsace et de la Lorraine. Tels sont les événemens exposés du VII[e] au XV[e] chapitre.

Cependant le duc de Tarente avait, dès le commencement de ces manœuvres, été laissé seul pour faire tête à la grande armée; ses mouvemens de retraite, ses savantes combinaisons, sa jonction avec le corps principal, après des combats équivoques sur l'Aube, remplissent les chapitres XVI à XVIII.

Le XIX[e], qui se rapporte à l'époque où les alliés se disposaient à marcher sur Paris, est une récapitulation de la po-

sition respective des deux armées et de leurs plans de campagne projetés.

Les chapitres XX à XXIII rendent compte des opérations des armées détachées dans la Belgique, dans l'Italie, sur le Rhône, et dans les Pyrénées. Partout on voit les mêmes résultats; les Français toujours victorieux à nombre égal, souvent à nombre inférieur; assaillant dans tous les cas, et au milieu de leurs succès, toujours obligés de céder du terrain, par l'impossibilité physique où, à cause de la diminution de leur nombre, ils se trouvaient de l'occuper.

Le chapitre XXIV est consacré au congrès de Châtillon; cette partie, étrangère à la profession de l'auteur, ne paraît pas l'avoir été à ses études. Elle est traitée avec grand soin, et l'on y prend une idée exacte d'une réunion d'hommes, où les uns ne voulurent point tenir ce qu'ils promettaient, où les autres voulaient garder ce qu'ils offraient. Il n'y avait pas assez de bonne foi pour que personne fût satisfait, ni même pour que personne fût dupe; aussi cette assemblée n'eut-elle pas de résultat.

Les chapitres XXV à XXVII détaillent les combats soutenus par vingt mille français en retraite, contre cent vingt mille alliés qui marchaient sur Paris. Le dernier, le sixième fut livré sous ses murs. Paris capitule; on le voit dans le XXVIIIe chapitre. Cette ville ne pouvait pas alors se défendre; et malgré des travaux considérables, il fut décidé l'année suivante qu'elle ne pouvait pas se défendre non plus. Il est vrai que la question aurait pu, à cette époque, être mieux posée, et qu'avant de demander si Paris était susceptible de résistance, on aurait dû s'informer d'abord, si, dans ce moment-là, il était susceptible d'être attaqué!

Les quatre derniers chapitres sont relatifs en très-grande partie aux événemens politiques. Les seuls faits militaires sont la marche du général Souham, d'Essonne à Versailles, avec le corps du duc de Raguse, le combat de Courtray et la bataille de Toulouse. Les autres objets sont

des traités, des communications, des négociations, des déclarations, etc.

On voit que ce plan comprend tout. Il a cependant le défaut qui lui est inhérent d'obliger quelquefois le lecteur à remonter dans l'ordre des temps, à des époques antérieures à celles qu'il a déjà parcourues, ce qui met toujours involontairement une sorte d'anachronisme dans les idées. Lorsqu'on a appris l'histoire grecque avant l'histoire romaine, on a peine à concevoir qu'Alexandre ne soit pas antérieur à Romulus. Au reste, on est bien dédommagé de cet inconvénient (qui est nul, si on veut se rappeler les dates) par la suite et la netteté de la narration. D'ailleurs, M. K. promet seulement des mémoires, et il fait beaucoup plus que tenir ce qu'il promet.

Rattacher tous les objets à un seul événement, les montrer tous concourant au même but, c'est, comme je l'ai dit ailleurs, le meilleur moyen d'écrire l'histoire. Il serait peut-être possible de suivre ce système dramatique ou plutôt épique dans la nouvelle campagne de 1814; mais si on adopte des hypothèses hasardées, on risque de donner de fausses idées. Or, ici quel centre d'unité prendrait-on? ce ne peut être que la chute du système impérial, mais alors l'ouvrage devenait politique au moins autant que militaire.

L'ouvrage de M. K. est assez complet, cependant je dois lui faire observer que s'il était fatigué d'écrire lorsqu'il est arrivé au 13 avril 1814, les Français n'étaient pas encore fatigués de remporter des avantages. Ce jour là, la garnison de Bayonne fit une sortie, et le général Hope, commandant l'armée anglaise du siège y fut fait prisonnier avec son état-major, et quelques centaines de soldats. Il connaissait déjà les nouvelles du 5, à la suite desquelles fut fait l'armistice; mais il avait, dit-il, *oublié* de les faire connaître au gouverneur de la place. Cet *oubli* coûta la vie à trois ou quatre cents hommes.

Chaque chapitre est terminé par des réflexions de théorie

militaire, que je ne crois pas nécessaire d'analyser, mais qui sont, en général, bien pensées, et qui du moins auront le mérite de faire réfléchir ceux mêmes qui ne partageraient pas les opinions de l'auteur. Il n'y a rien qui ne puisse être blâmé, mais de cela même que M. K. trouve quelque chose à reprendre dans tous les généraux, soit dans l'attaque, soit dans la défense, je crois que l'on doit en conclure, en admettant tous les reproches comme justes, que les erreurs que commettent les généraux, même les plus habiles, sont dans l'ordre naturel et nécessaire des choses; et que c'est un élément qu'il faut faire entrer dans les calculs militaires, comme on fait entrer dans le compte des morts annuelles, celles qui sont occasionnées par les tuiles que le vent fait tomber; que par conséquent, il est fort douteux que telle faute ait eu telle conséquence, parce que si cette faute n'avait pas été faite, il y en aurait eu quelqu'autre qui eût amené le même résultat.

Ce que l'auteur a omis, ce sont des réflexions générales sur les guerres d'invasion, dont je trouve cependant les élémens dans son excellent ouvrage. Pour qu'un pays soit envahi, il faut évidemment que son armée soit plus faible que ne l'est celle de l'envahisseur. Or, par l'invasion elle-même, par l'occupation d'une partie plus ou moins grande du territoire, les moyens de résistance du plus faible doivent diminuer encore, et la différence de forces paraît devoir croître toujours dans le même sens et dans une progression effrayante. Heureusement celui qui forma les corps politiques comme les corps naturels, a mis dans les premiers comme dans les autres des forces vitales, qui résistent à la destruction, et dont l'énergie se développe par les causes mêmes qui occasionnent les maux qui les affligent. Une balle pénètre dans le bras d'un soldat, c'est la présence de ce corps qui excite l'inflammation, qui détermine la supuration, dont le résultat est d'expulser cette balle. Il en est de même dans l'ordre social. L'invasion produit par elle-

même les vexations ; les vexations le mécontentement ; le mécontentement la défense individuelle, la petite guerre ; et, par ce développement nécessaire, l'opprimé finit par retrouver l'égalité, et bientôt après, la supériorité de forces ; et dans ce cas, comme dans l'autre, le corps étranger est expulsé. Tout l'art consiste donc à conserver la vie sociale ou individuelle assez long-temps, pour que la nature opère cette crise salutaire dans le corps blessé.

Les moyens par lesquels on y parvient ne sont pas tous du ressort de l'art militaire, ils donneraient lieu à la discussion de points importans sur l'existence des capitales, sur les avantages réciproques des monarchies fédératives et des monarchies concentrées, sur les systèmes de fortification de grandes villes, toutes choses qui sortent du cadre de cet article et du cadre de nos cahiers ; seulement, on ne peut s'empêcher de remarquer

. . . . L'esprit de vertige et d'erreur,
De la chûte des rois funeste avant-coureur,

qui empêcha Napoléon, dans deux occasions différentes, d'accepter les offres du maréchal Ney qui se chargeait avec 500 chevaux d'opérer l'insurrection des départemens du nord-est, et celle du maréchal Oudinot, qui demandait à organiser la levée en masse de la Meuse. Que de réflexions se présentent, sur cette disposition d'esprit qui repousse les moyens de salut, lorsqu'ils contrarient des idées trop profondément enracinées ?

Je dois dire, en finissant, que des plans bien gravés, de nombreux tableaux des forces respectives des divers corps sont joints à cet ouvrage. Les derniers sont fondés sur des pièces officielles, et fournissent les documens les plus sûrs. Il semble que les chiffres se prêtent à mentir moins volontiers que les lettres.

Le style est celui qui convient à un ouvrage de cabinet, à un livre destiné à l'instruction. Il n'est point dépourvu

d'agrément, il a, au contraire, le principal de tous, la clarté et la correction. L'édition qui sort des presses de Demonville, est digne de la réputation héréditaire de cette imprimerie. Mais, je dois l'avouer, on n'y trouvera ni déclamations, ni invectives, ni flagorneries; je suis forcé de convenir que l'auteur parle très-bien, mais qu'il ne parle qu'à la raison, et que, par conséquent, cet ouvrage indispensable à tous les militaires, cet ouvrage, qui serait bien placé dans toutes les bibliothèques, aura moins de succès qu'une rapsodie qui parlera aux passions.

LA BEAUMELLE.

LA LANGUE HÉBRAÏQUE *restituée, et le véritable sens des mots hébreux, rétablis et prouvés par leur analyse radicale*; par M. *Fabre d'Olivet*, 2 vol. in-8, prix 40 fr., chez Barrois, libraire, rue de Savoie, n. 13.

Depuis le milieu du siècle dernier, l'étude approfondie des livres sacrés a fait naître en Allemagne une science nouvelle, connue sous le nom d'*exégèse*, dont le but principal est la restitution du véritable sens du texte hébreu, que les savans Allemands croient être perdu ou au moins altéré par suite des nombreuses migrations du peuple juif. Cette science est entièrement inconnue en France, et, jusqu'à présent, les livres de Moïse n'y avaient été soumis à aucun examen scientifique. A la vérité, plusieurs de nos littérateurs, frappés de quelques anachronismes, ou plutôt mus par des motifs qu'il n'est pas besoin de qualifier, ont entrepris de commenter et d'expliquer la *Bible*; mais certainement, personne ne pensera que les plaisanteries des uns ou les critiques superficielles des autres, puissent jeter le moindre jour sur cette importante question.

M. *Fabre-d'Olivet*, sans marcher sur les traces des *exégétiques*, se présente aujourd'hui dans l'arène qu'ils ont ouverte. Amené par ses recherches sur l'origine de la pa-

role, à étudier les langues orientales, et à réfléchir sur les points de contact qui existent entre plusieurs idiomes célèbres, l'opinion qu'il s'est formé de l'hébreu, lui a fait entreprendre un travail d'une exécution effrayante par ses difficultés, et dont l'ouvrage que nous annonçons est le résultat.

M. *Fabre d'Olivet*, prétend que l'hébreu, tel que le parlait Moïse, est la langue des antiques Egyptiens; il soutient que, depuis vingt-cinq siècles, cette langue a cessé d'être vulgaire chez les Juifs; que le *Sépher* (les cinq livres de Moïse), renferme toute la doctrine que les prêtres de l'Egypte enseignaient à l'ombre des autels; et que quand Ptolomée voulut le faire traduire, les docteurs juifs chargés de ce travail se virent contraints, par leurs sermens religieux et par la nature même des choses que ce livre contient, de couvrir d'un voile épais les mystères de leur législateur.

Les preuves que M. *Fabre-d'Olivet* présente à l'appui de ses assertions, sont de deux espèces. La nature métaphysique des premières, ne nous permettant pas de les exposer ici avec les détails indispensables pour mettre nos lecteurs en état de les juger, nous allons nous contenter de donner un aperçu des secondes qui sont purement historiques.

Les Hébreux demeurèrent en Egypte près de cinq siècles, sans lois, sans institutions particulières, sans littérature sacrée. Protégés par plusieurs rois d'Egypte, ils communiquaient avec les habitans du pays, et participaient à leurs lois et à leurs mœurs, et même à leur idolâtrie dont Moïse eut tant de peine à les détacher. Moïse fut élevé à la cour de Pharaon, et ses vastes connaissances acquises dans les initiations, le rendirent célèbre parmi ses instituteurs (1). M. *Fabre-d'Olivet*, en rapprochant cet état de

---

(1) C'est ce que dit positivement l'auteur des *Actes des Apôtres*,

choses de ce qui arriva aux Juifs transportés à Babylone, croit que le simple bon sens suffit pour faire admettre que les Hébreux, du temps de Moïse, parlaient la langue égyptienne, et que ce législateur écrivit dans cette langue; car, si soixante-dix ans de captivité furent capables de faire oublier aux Hébreux leur langue nationale, pour prendre le syriaque araméen, et cela est hors de doute; si cette révolution a pu s'opérer alors qu'ils formaient un corps de nation, soumis à un culte et à des institutions exclusives, pourquoi quatre cent trente ans de séjour en Egypte n'auraient-ils pas produit la même révolution à l'égard de la langue du Canaan? Il est certain que les chances de cette révolution sont bien plus nombreuses, bien plus irrésistibles; il faudrait recourir à un miracle continu pour en rejetter la nécessité morale.

Mais le peuple hébreu, avili par l'esclavage, entendait la langue égyptienne, comme l'homme du peuple en France, entend la langue française; c'est-à-dire, pour les usages ordinaires de la vie; il ignorait la langue des savans et des philosophes. Moïse, en consignant dans le *Sépher* les connaissances de la métaphysique et de la physique des sanctuaires, sentit le besoin de réunir en un faisceau les hommes capables de comprendre son livre, et de le protéger contre les révolutions que son peuple devait éprouver, soit à cause de son ignorance, soit à cause de la jalousie des nations voisines; car les lois, le culte et les institutions qu'il leur donnait, tendaient à séparer les Juifs de tous les autres peuples. S'appuyant sur l'exemple de ses instituteurs, il mit le sceau à sa législation, en ralliant autour d'un foyer religieux les principaux de sa nation, et en les rendant dépositaires de son livre et des mystérieuses voies de la Providence sur le peuple hébreu.

---

ch. VII § 22 « Depuis Moïse fut instruit dans toute la sagesse » des Égyptiens et devint puissant en paroles et en œuvres ».

Cette institution d'une tradition orale, procura de précieux avantages. Telle qu'un génie bienfaisant, elle protégeait le peuple juif contre les révolutions qui ont fait disparaître les empires les plus fameux, et elle conserva l'intelligence des mystères du sépher, au milieu de la dégénération rapide, et enfin de l'oubli total de l'hébreu primitif. Au retour de la captivité de Babylone, le peuple ne parlait plus et n'entendait plus cette langue; elle était l'apanage exclusif des docteurs. Les sectes qui se formèrent parmi eux, diminuèrent encore le nombre des adeptes. Les Pharisiens se glorifiaient de posséder la loi orale, les Saducéens matérialistes, s'appuyant sur le sens littéral, niaient l'existence de cette loi, et les Esséniens, détestant l'ambition des premiers, et l'impiété des seconds, se retirèrent du monde pour cultiver en silence la vertu, la religion et les sciences naturelles dont ils possédaient les mystères.

Quand Ptolémée faisait refleurir les sciences et les arts en Egypte, un grand nombre de juifs qui parlaient la langue Hellénistique, s'étaient fixés à Alexandrie, et les Esséniens qui s'étaient retirés sur le Mont-Moria, y goûtaient les douceurs de la vie contemplative, et s'attiraient la vénération due aux vertus paisibles, et au savoir philantropique. *M. Fabre d'Olivet*, présume que Démétrius de Phalère chargea ces pieux Cénobites, de traduire le Sépher que le pontife Eléazar avait envoyé au roi; seuls capables de remplir cette tâche, les Esséniens ne le pouvaient faire sans trahir leurs sermens; mais pressés par l'autorité royale, et retenus par leur conscience qui leur défendait de divulguer les mystères de Moïse, ils profitèrent de l'ignorance, où l'on était du sens intellectuel des mots hébreux, pour n'en présenter que la signification la plus restreinte; encore, toutes les fois que cette version littérale aurait jetté trop de de clarté, ils l'obscurcissaient en traduisant l'antique version samaritaine, ou les Targums-Chaldaïques. (1) L'auteur

(1) Les *Targums* étaient l'interprétation que les docteurs don-

offre, dans les notes de sa traduction, des preuves de fait très-propres à justifier cette assertion.

Les juifs établis à Alexandrie, ne comprenant plus ni l'hébreu, ni les Targums-Chaldaïques, leurs docteurs traduisirent leurs autres livres canoniques en langue hellénistique, y ajoutèrent le sépher de Moïse, qui était dans la bibliothèque royale, et envoyèrent le tout à Jérusalem pour qu'il reçût l'approbation du grand conseil composé de soixante-dix personnes, d'après une loi du *Deutéronome*. Ce conseil approuva, pour l'usage des synagogues, cette version qui prit le nom de *Version des Septante*.

Toutes les traductions postérieures se rapportent à celle-ci, car l'on n'avait qu'elle pour interpréter le texte. De là, des difficultés sans nombre s'élevèrent parmi les premiers chrétiens. Valentin, Basilide, Marcion, Appelles, Bardesame et Manès, trompés par l'enveloppe matérielle que les Esséniens avaient donnée au sépher, traitèrent d'impie l'auteur de ce livre. Pour répondre à ces attaques, les uns accusaient les Juifs d'avoir intercallé, dans les livres de Moïse, des choses fausses et injurieuses à la Divinité, les autres avaient recours aux allégories. *Saint-Augustin* convenait qu'il n'y a pas moyen de conserver le sens littéral des trois premiers chapitres de la Genèse, sans blesser la piété, sans attribuer à la Divinité, des choses indignes d'elle. Origène avouait que si l'on prenait l'histoire de la création dans le sens littéral, elle est absurde et contradictoire.

Saint-Jérôme voulut remédier aux défauts de la version hellénistique, et il sentit que le seul moyen d'arriver à un résultat satisfaisant, était de recourir au texte original. Mais pour recourir à ce texte, il fallait entendre l'hébreu, Saint-Jérôme prit donc un maître parmi les rabbins de l'école de Tibériade. A cette nouvelle, toute l'église chrétienne jette

---

naient après la lecture de chaque verset du Sépher, dans les Synagogues.

un cri d'indignation ; Saint-Jérôme, en butte à toutes les contrariétés, persévère dans son entreprise, mais il voit que l'hébreu qu'il veut saisir lui échappe à chaque instant ; que les Juifs n'ont aucun principe fixe, aucune grammaire, qu'ils flottent eux-mêmes dans la plus grande incertitude, et que le seul lexique dont il puisse se servir est cette même version hellénistique qu'il a prétendu corriger. Le résultat de son travail est donc seulement une nouvelle traduction de la Bible grecque, faite dans un latin moins barbare que les traductions précédentes, et confrontée avec le texte hébraïque sous le rapport des formes littérales.

Ces conjectures dépouillent le récit de l'historien Joseph de tous les embellissemens dont il a surchargé l'origine de la fameuse version du *sépher* ; mais quoique très-vraisemblables, elles favorisent tellement le système de M. *Fabre d'Olivet* qu'on ne pourrait les admettre sans preuves positives, si elles entraient pour quelque chose dans le fond de son travail, car on sent que c'est de la version des Septante que dépend le sort de toutes les autres ; mais l'auteur ne présente ce passage curieux de l'histoire des Juifs que pour prouver que, de tous temps, on a discuté sur le texte de Moïse, et c'est à des considérations philologiques et philosophiques qu'il remonte pour restituer la langue hébraïque.

Dans sa grammaire, M. *Fabre-d'Olivet* divise le discours en quatre parties : le signe, le nom, le verbe et la relation ; et il fait dépendre la signification de l'hébreu, de la valeur hiéroglifique des vingt-deux caractères de son alphabet. Il enseigne d'abord cette valeur qui donne la clef de la signification des racines, et il rapporte des exemples pour prouver la rectitude et la simplicité de ce moyen ; ensuite, distinguant l'usage de quelques caractères quand ils servent à modifier les noms et les verbes, il fait disparaître les anomalies qui rendaient l'étude de cette langue obscure et rebutante, et il prépare ses lecteurs à juger par eux-mêmes

de la signification qu'il donne aux racines de son *Vocabulaire*, dont il a soin de fortifier la valeur par la comparaison des mots analogues du chaldaïque, du syriaque, du samaritain et surtout de l'arabe.

Quelle que soit l'opinion qu'on adopte sur les principes philosophiques qui guident M. *Fabre-d'Olivet* dans la restitution de la langue hébraïque, sa grammaire ne peut être sans intérêt pour ceux qui aiment l'antiquité; elle est la base de la traduction des dix premiers chapitres du *sépher*, par laquelle il termine son ouvrage.

Dans cette traduction, l'auteur conserve partout un respect religieux pour le texte. En marchant d'après les principes de sa grammaire, il décompose les termes mal interprétés ou méconnus pour dégager les racines des signes qui les modifient; il consulte la valeur hiérogliphique des caractères qui les forment, afin de découvrir leur signification intrinsèque, et il cherche à la démontrer ensuite, en s'appuyant de preuves historiques et philosophiques, ou en fournissant des mots matériellement semblables qu'il puise dans le chaldaïque, le syriaque, le samaritain, le copte ou l'arabe, et qui ont dans ces langues, la signification que ses principes font admettre pour le mot hébreu. Ces sortes de preuves se réunissent presque toujours quand l'importance du sujet l'exige, et donnent lieu à des rapprochemens qui ne sont pas denués d'intérêt.

Quant au sens de cette traduction, il n'a plus aucun rapport avec celle de St.-Jérôme, ou avec celle des Septante. On voit disparaître le paradis, le serpent, la pomme et toutes ces conceptions emblématiques qui déguisaient la scène funeste de la prévarication d'Adam et de ses résultats; la catastrophe du déluge montre jusqu'à quel point de perfection les Egyptiens avaient poussé la physique. Les deux forces qui entretiennent l'harmonie de l'Univers, auxquelles les philosophes de tous les âges ont donné des noms différens et dont Newton a reconnu l'existence, sont exposées

dans le *sépher*. Les dogmes de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme, aussi bien que celui d'une providence qui gouverne les hommes, découlent naturellement de la création de l'univers, et font évanouir l'accusation de matérialisme qui a été portée contre Moïse. Enfin, en adoptant cette traduction, le *sépher* devient un monument précieux de l'état des sciences physiques et morales de l'Egypte au temps du législateur immortel du peuple juif.

Dans le compte que je viens de rendre, mon intention a été seulement d'appeler l'attention des savans et des orientalistes, sur un ouvrage dont ils sont les seuls juges compétens. Je terminerai donc cet article sans entrer dans une discussion critique dont l'auteur pourrait contester la validité, parce qu'il est impossible de pouvoir porter sur son travail, un jugement raisonnable, sans avoir entièrement approfondi sa doctrine, et s'être assez familiarisé avec l'interprétation qu'il donne des signes hébraïques, pour vérifier sa traduction. Mais il est certain que, quelle que soit par la suite l'opinion des savans, personne ne pourra conscontester à M. *Fabre d'Olivet*, des connaissances très-profondes et très-étendues.

MONTFERRIER.

LA MAÇONNERIE, poëme en trois chants, avec des notes historiques, étymologiques et critiques, orné de deux gravures, etc. Un vol. in-8. A Paris, chez Arthus-Bertrand, rue Haute-Feuille, n. 23.

Nos institutions les plus importantes sont celles que l'on juge le plus diversement; et les plus vantées, celles que l'on condamne aussi avec moins de retenue. Rien n'est universel chez les hommes, excepté ce que les hommes n'ont point fait. Les idées religieuses, ainsi que les sentimens de justice et de commisération, embellissent ou consolent tous

les siècles, parce que l'intelligence de l'homme ne pouvant recevoir aucun développement réel sans les admettre, elles ne dépendirent jamais ni des systèmes particuliers d'un législateur, ni des écarts accidentels de l'opinion. Si donc quelque établissement pouvait être durable, ce serait celui qui reposerait seulement sur ces bâses indestructibles; et encore faudrait-il s'attendre à le voir prendre de nouvelles formes d'âge en âge, puisque les moyens extérieurs et les rites qui lui donneraient, pour ainsi dire, une physionomie, seraient tous d'institution humaine.

Il n'est pas besoin d'examiner ici ce qu'on pourrait trouver de plausible dans la manière de voir de quelques *profanes* qui, s'arrêtant à des exceptions, regarderaient volontiers la maçonnerie comme une simple société secrète, maintenue, ou même fondée dans des vues politiques, et suspecte d'après ce mystère meme. On le sait, toutes choses s'affaiblissent ou dégénèrent en quelques points : mais ici, l'ordre entier doit être considéré dans son idée première, comme dans son étendue, et dans son analogie frappante avec l'antique initiation qui, même du temps des peuples que nous appelons les anciens, méritait encore le respect de la terre.

C'est ainsi que l'esprit de cette grande institution est interprété dans les vers, et dans les notes savantes du jeune auteur de ce poème anonyme. On ne veut pas ici révéler précisément son nom; mais selon lui, selon M. D.....t, le dépôt des vertus et des lumières, durant les vicissitudes des empires, est resté toujours le même, sous des formes variées et pourtant analogues. Des brachmanes, et des mages, ces doctrines et ces mythes, dont les fondateurs sont oubliés sans retour, ont été transmis aux prêtres de Memphis ou d'Eleusis, aux disciples de Pythagore, aux Esséniens, aux kabbalistes, et enfin aux francs-maçons. Eléphantine, Héliopolis et Dendérah, Benarès et la Chaldée, Athènes et Jérusalem ont connu la science perpétuelle,

la science mystérieuse. Le rameau sibyllin, le nénuphar du Gange, le lotos du Nil, le gui des Druides, l'acacia des francs-maçons, dès le temps des croisades, devinrent les emblèmes de ses bienfaits, et elle eut pour disciples la plupart des personnages qui restent grands dans la mémoire des peuples, les Hermès et les Orphée, les Moïse, les Zoroastre ou les Salomon, les Pythagore, les Zamolais, les Platon, les Marc-Aurèle. D'autres ont été plus loin ; ils ont prétendu que pour la transmettre intacte, on avait bâti, en Amérique, comme dans l'Orient, les pyramides impénétrables, et les demeures sacrées, les villes du *Soleil-Législateur*.

Ainsi se propageait le culte d'un seul Dieu. Le temple d'Eléphantine, dans la Haute-Egypte, était consacré à Cneph, la bonté divine, l'un des trois attributs sublimes du Dieu créateur, bienfaisant et sage. Alors les hiérophantes pouvaient seuls instruire les rois, et souvent pour gouverner, il fallait être initié ; mais Boulanger lui-même a reconnu que, dans des temps si différens du nôtre, cet état de choses était plus favorable aux peuples qu'aux prêtres. L'opinion, telle que l'entendent les modernes, l'opinion dont la force est encore incertaine quelquefois, et souvent insuffisante, n'existait pas même chez des peuples qui n'avaient point l'imprimerie, et qui, pour ainsi dire, n'avaient pas l'écriture. Quelle pouvait être la communication des idées, même chez les castes les moins avilies, quand on n'avait pour l'exprimer, que des figures hiéroglyphiques, ou du moins des caractères si incommodes, qu'il fallut consacrer, dit-on, douze mille peaux de bœufs à l'exemplaire unique des ouvrages de Zoroastre ? Comment étudier de tels écrits? A peine les mysthes, et même les époptes, pouvaient-ils une fois les voir déployés dans l'enceinte immense du seul temple offert à la vénération de plusieurs peuples.

Il était donc à désirer alors qu'un collége d'hommes choisis explicassent la pensée des premiers législateurs, et re-

tinssent avec sévérité dans des voies heureuses, les chefs de ces tribus incapables de se protéger elles-mêmes. C'était moins une théocratie, qu'une garantie contre le despotisme.

Trois ou quatre mille ans se sont écoulés, les dispositions d'une partie de la multitude ne sont plus les mêmes; aussi la maçonnerie n'est-elle point politique, comme l'était l'ancienne initiation. Il est conforme à son véritable esprit, et selon l'auteur, à la lettre de ses réglemens, d'interdire des discussions qui divisent trop les hommes; elle ne s'occupe que de les détacher, du moins par momens, de leurs intérêts passagers, et de leur rappeler alors ce qui paraît toujours incontestable dans le silence des passions. Nécessairement elle a moins d'empire que chez les anciens, elle ne peut plus rendre des services aussi éminens : les notions philosophiques ne forment plus aujourd'hui une science toute particulière, et une sorte de prérogative; la morale est dans le culte même du vulgaire, et dans des livres que connaissent les artisans et les laboureurs. La maçonnerie, encore précieuse par son code de bienfaisance, et par les pures traditions de la seule sagesse qui n'ait pas changé avec les événemens, et que puissent avouer toutes les races, depuis le lettré jusqu'au péruvien, la maçonnerie s'est vue réduite à tempérer, selon les penchans d'un siècle un peu superficiel, la sévérité de ses vieilles leçons. Mais, dans le choix de ses adeptes, ne se montre-t-elle pas trop indulgente pour des esprits, et surtout pour des âmes vulgaires? ce serait un grand art de se conformer au temps, mais sans faiblesse, et sans perdre l'avenir en ménageant le présent avec trop de condescendance.

Tout n'est pas perdu néanmoins, et l'auteur peut encore opposer au proverbe : On est moins homme au milieu des hommes, ce mot de l'Ecriture : il n'est pas bon que l'homme soit seul. « Une société où règnent, dit-il, la morale et l'amitié, diffère essentiellement de ce qu'on appelle le monde;

au sortir de toute loge *bien composée,* on se sent meilleur et plus heureux. » Outre l'élévation d'une âme que rend indépendante sa droiture même, outre cette sérénité que procure l'habitude d'un lien fraternel dont les bornes sont indéfinies, la maçonnerie inspire la vraie générosité, celle qui nourrit la satisfaction intérieure, parce qu'en n'avilissant pas celui qui reçoit, elle ennoblit celui qui donne. « Un maçon ne croit pas, en se rendant utile aux infortunés ou à ses frères, leur faire une faveur extrême, ni mériter de grands éloges; mais plutôt s'acquitter d'un devoir..... La grande institution étend de toutes parts ses ressorts puissans et cachés. Que de duels ou de suicides elle a prévenus! toujours elle ramène à la morale la plus rigide, et, comme la chevalerie, elle est favorable au sexe qu'on pourrait opprimer. »

C'est assez que l'initiation moderne ne soit plus au-dessus de toutes choses, pour que des esprits inconsidérés la déprécient, conformément à cette maxime : ce que le vulgaire ignore est à ses yeux, ou sacré ou détestable. L'homme supérieur, au contraire, doit approuver et admirer la maçonnerie, surtout s'il la suppose dépouillée de tout ce qu'on pourrait lui ôter, sans qu'elle perdît même le voile qui lui est propre. Celui-là, dit à-peu-près l'auteur, est presque franc-maçon qui aime l'ordre, qui se plaît à étudier les lois de l'Univers, et qui, brûlant du désir d'être utile à ses semblables, par le précepte et par l'exemple, a senti la vérité de ce mot de Necker et Mirabeau : La morale est dans la nature.

Prétendre que les maçons proprement dits n'existent que depuis la destruction des templiers, ce serait, selon l'auteur, contredire vingt documens historiques, où l'on trouve les maçons mentionnés dès le quatorzième et le douzième siècle, et même dès l'année 926, cent quatre-vingt-douze ans avant la fondation des templiers par Hugues de Payens. Les Esséniens, les kabbalistes et les gnostiques ont entretenu la chaîne qui unit aux maçons actuels les gymnoso-



phistes eux-mêmes. Quant aux Esséniens, l'auteur cite des passages de Philon, de Pline, de Joseph, et il prouve qu'ils étaient de véritables initiés. Plus dispersés, plus libres, et suivant un régime moins semblable à la vie monastique, les kabbalistes ont conservé le langage symbolique; et le poussant trop loin, d'allégorique ils le rendirent énigmatique. Les gnostiques étaient des *clair-voyans*, du mot Γνωσις, vraie science; on les reconnaissait à leur manière de prendre la main, et toute leur doctrine reposait sur un quarré formé des quatre angles, Silence, Profondeur, Intelligence, Vérité. Un quarré semblable appartient, jusqu'à nos jours, au grade de maître-parfait, chez les maçons, où l'on aperçoit beaucoup d'autres traces des *nombres* de Pythagore, et des *sons* des gnostiques, de ces qualités primordiales personnifiées, si mal comprises de ceux qui n'étaient ni gnostiques, ni pythagoriens.

On trouvera, dans la quarantième note, une dissertation sur les peuples qui ont seulement imité l'initiation régulière des Indes, de la Perse et de l'Egypte : tels furent les Sabéens, les Phéniciens, les Romains, et les Toultèques au Mexique. L'auteur observe encore que, dans le magisme, l'initiation avait des formes toutes guerrières, que les fondateurs d'ordres militaires les ont prises pour modèle, et qu'ainsi la chevalerie et les ordres qui en sont dérivés furent des bienfaits de l'initiation, et de véritables maçonneries : cette remarque est l'explication la plus naturelle des insignes mystérieux qui servirent de prétexte pour la condamnation des templiers. M. D....t arrive ainsi à l'époque où, longtemps avant que ces chevaliers fussent connus, le petit-fils d'Alfred-le-Grand, rédigea lui-même des constitutions pour la loge d'Yorck, et plaça son propre frère à la tête des maçons de tout le royaume.

Quant aux insignes particuliers de la maçonnerie, M. D...t les attribue aux usages religieusement conservés par le peuple de Jacob. Le tablier de peau des Esséniens, rem-

plaça la ceinture de peau de bête des initiés d'Eleusis; lorsqu'après les invasions des Barbares, les juifs, qui presque seuls alors, commerçaient et voyageaient, sentant combien ils avaient besoin de liens indissolubles, et d'une protection égale en tous lieux, s'introduisirent dans les loges des divers peuples. Ils y firent prévaloir leurs usages, que devait accréditer d'ailleurs la vénération des chrétiens pour le sage d'Israël, pour l'initié qui bâtit le temple de Sion.

Mais dans la confusion de ces temps difficiles, plusieurs causes altérèrent l'ancienne simplicité des méthodes d'initiation, transposèrent des grades, et donnèrent lieu à d'autres innovations funestes. Ainsi, l'auteur ne dissimule point que de grands abus se sont introduits dans ce qui nous reste des anciens mystères de Memphis et de Samothrace. Il n'a pas entrepris le panégyrique, mais seulement l'éloge, ou pour mieux dire, la justification de la maçonnerie; sans doute il ramènera plusieurs de ses lecteurs à des vérités dont il se montre convaincu lui-même, et qu'il établit avec tant d'avantages dans des notes pleines de recherches et d'intérêt. C'est uniquement dans ses vers qu'il s'est livré à quelque enthousiasme pour cette institution, autrefois si imposante; il l'a jugée respectable encore parmi nous, puisqu'elle joint à de nobles préceptes, et à la pratique de la bienfaisance, des traces d'une pensée primitive, ou du moins plus ancienne que les temps historiques.

L'importance des notes a peut-être trop absorbé notre attention; le poème méritait aussi qu'on lui consacrât quelques pages. Mais le principal but de M. D....t, paraît être d'établir l'origine reculée de l'ordre de la maçonnerie, et de le présenter comme exempt de tout reproche sérieux; or, les plus beaux vers serviraient moins à ce dessein, que l'exactitude des documens historiques, ou la sagacité de recherches. Si d'ailleurs on ne dit rien ici du plan et de l'exécution générale du poëme, il sera facile de prouver du moins par de courtes citations, que ses trois chants

n'ont point la sécheresse de certains morceaux *Eumolpiques* publiés naguère. Où sont, demande le poëte initié, en célébrant la gloire des mystagogues qui ont instruit Moïse,

Où sont, ô Misraïm, tes prêtres révérés ?
Loin du peuple nombreux qui, dans ses chœurs sacrés,
Suivant des premiers temps les pompes solennelles,
Chantait ses bienfaiteurs et les lois éternelles,
Quelques infortunés, spectres silencieux,
Végetent sur le sol qu'illustraient leurs ayeux.
Noble et triste sujet de profondes études !

Un songe maçonnique termine le second chant ; voici le moment du réveil :

J'étais couché, non loin de la double colonne,
Qu'entre ses murs détruits conserve Babylone.
Je restais l'œil fixé sur la voûte des cieux ;
L'Euphrate auprès de moi roulait silencieux.
Le vent du soir, portant à mon ame exaltée
La plaintive chanson du pasteur de *Châldée* ;
Un charme des vieux temps dans les airs répandu,
L'aspect du puits magique où j'étais descendu,
Rendaient cher à mon cœur ce vallon solitaire ;
Et la nuit, par dégrés descendant sur la terre,
Enveloppait déjà de ses nuages frais
Les palmiers de Bagdad, et ses hauts minarets.

DE SÉNANCOUR.

DE L'IDYLLE, *de l'Elégie, de mesdames Victoire Babois, et Desbordes-Valmore.*

Deuxième article.

Avant l'établissement de la royauté, l'autorité reposait entre les mains de pères de famille, nommés patriarches, et vénérables par leur grand âge et par leurs richesses, qui consistaient en de féconds pâturages et de nombreux troupeaux. Les premiers poëtes furent des pasteurs. Avant l'époque ou brillèrent Théocrite, Moschus et Bion, il paraît

certain que la reconnaissance envers Dieu, qui leur accordait une vie pure, abondante et dégagée de toute sollicitude, dicta leurs premiers chants.

C'est dans les beaux climats de la Grèce et de l'Italie où le goût de la poésie et de la musique était naturel aux pasteurs, que la fable rêva ses dieux. Les campagnes délicieuses de Syracuse, semblables à des jardins enchantés, inspirèrent à Théocrite ses charmantes descriptions de la nature et de l'amour ; il n'eut qu'à regarder et à peindre. Il règne dans ces vers, dit Le Batteux, « une douceur, une mollesse, » une naïveté que ses émules cherchèrent vainement à » imiter ». « On remarque, dit Laharpe, dans les poésies de » Théocrite, du naturel, de la grace, le talent de retracer » des sentimens doux, et même, dans quelques-unes de ses » pièces, des passions fortement exprimées ; mais il offre » trop de détails communs, et ses sujets ont entr'eux trop » de ressemblance. Virgile, son imitateur, est beaucoup » plus varié, plus élégant. Ses bergers ont plus d'esprit, » sans jamais en avoir trop. Son harmonie est d'un charme » inexprimable ; il a un mélange de douceur et de finesse, » qu'Horace regarde avec raison, comme un présent parti- » culier que lui avaient fait les muses champêtres. ».

» Bion et Moschus, ajoute notre Quintilien, l'un de » Smyrne, l'autre de Syracuse, furent contemporains de » Théocrite, et habitèrent le même pays que lui ; leur com- » position est plus soignée, mais elle n'est pas exempte d'af- » fectation, ils ont moins de sensibilité. »

Une naïveté piquante, des images choisies, des sentimens doux et tendres, des vers harmonieux, mais d'une harmonie semblable au murmure des ruisseaux, forment, selon un savant critique, le caractère de la poésie pastorale, genre très-différent de l'élégie, et par son origine, et par la manière dont elle exprime les sentimens du cœur, et par sa poétique. « Le mot *élégie*, fait observer Didyme (1), vient

(1) Critique grec.

»d'une exclamation qui signifie *hélas!* Il définit ce poème
» un air triste et qui se chante sur la flûte. »

L'élégie dut sa naissance aux regrets et aux larmes, dont jadis, chez tous les peuples, on honora les funérailles; les tristes modulations de la flûte répondaient alors, par intervalles, aux sanglots des femmes qu'on payait pour pleurer; la flûte donnait le signal et le ton des lamentations; ses sons lugubres imitaient les mots : hélas! hélas!

Terentianus Maurus attribue à *Callinus* la gloire de l'invention du vers élégiaque; *Mimnerme* donna à ce vers plus de douceur et de mélodie; il fut le premier qui employa l'élégie à peindre les tourmens de l'amour; depuis *Mimnerme*, les poëtes la réservèrent presque uniquement à retracer les transports, les craintes, les desirs et les douleurs des amans : les poëtes élégiaques latins imitèrent *Mimnerme*.

L'élégie destinée aux larmes, aux gémissemens, doit mêler à tout l'image des propres infortunes du poëte; elle n'emprunte pas les sublimes accords de la lyre; son langage est celui de la douleur, sa parure est la négligence, son harmonie consiste principalement dans une tristesse voluptueuse, tous ses accords sont des soupirs; elle ne cherche pas à plaire, mais à toucher; elle cherche la pitié, et non l'admiration; elle conserva ce caractère chez les anciens, même quand ils la consacrèrent à leurs chants de triomphe. Ses images furent toujours prises dans la nature, ses pensées et ses expressions dans le cœur; sa marche demeura toujours inégale. Rien ne lui est plus opposé que l'affectation et les saillies; ses réflexions les plus ingénieuses doivent être des sentimens.

Le Batteux définit la poésie pastorale, une imitation de la vie champêtre, représentée avec tous les charmes possibles. « C'est, dit-il, la simplicité des mœurs, la naïveté, l'esprit
» naturel, le mouvement doux et paisible des passions; c'est
» l'amour fidèle et tendre des bergers qui donnent des soins

» et non des inquiétudes, qui exerce assez le cœur et ne le » fatigue pas. Enfin, c'est ce bonheur attaché à la franchise » et au repos d'une vie qui ne connaît ni l'ambition, ni le » luxe, ni les emportemens, ni les remords. »

« L'homme aime naturellement la campagne, les prés » fleuris, l'ombre des bois, les vallées riantes, les ruis- » seaux, les oiseaux; tous ces objets ont un droit naturel » sur le cœur humain, et lorsqu'un poëte sait, dans une » action intéressante, nous offrir la fleur de ces objets, » déjà charmans par eux-mêmes, et nous peindre, avec des » traits naïfs, une vie semblable à celle des bergers, nous » croyons jouir avec eux. Qu'on nous peigne leur tris- » tesse, leur joie, leur jalousie, leur dépit, ces passions » sont des jeux innocens auprès de celles qui nous déchi- » rent; c'est le siècle d'or qui se rapproche de nous, et la » comparaison de leur état avec le nôtre simplifie nos » mœurs, et nous ramène insensiblement au goût de la » nature. »

« La poésie pastorale, dit encore Le Batteux, peut se pré- » senter sous trois formes. Dans la première, le poëte ra- » conte lui-même l'événement dont il s'agit, c'est la forme » épique. Dans la seconde, le poëte se cache et ne fait pa- » raître que ses bergers qui se racontent l'événement; alors » l'églogue est dramatique. Dans la troisième, le poëte » parle lui-même et fait parler aussi ses acteurs, ce qui fait » une espèce mixte. »

« On a donné, en général, aux pièces pastorales le nom » d'églogues et d'idylles. Il existe fort peu de différence » entre l'églogue et l'idylle : cependant la première veut » plus d'action et de mouvement; on ne demande à la » seconde que des images prises dans la nature, de sim- » ples récits ou des sentimens gracieux et doux. »

Nous voyons, par les divers rapports des anciens criti- ques, que l'élégie, née de la douleur, s'est quelquefois, chez les Grecs, élevée jusqu'au ton de la muse héroïque, tandis

que l'églogue et l'idylle ne doivent renfermer aucune expression, aucun sentiment qui ne soit puisé dans la nature champêtre. Les Grecs n'ont jamais négligé ces règles de l'art, que les modernes ont souvent oubliées. Mesdames Victoire Babois et Desbordes-Valmore les ont suivies; l'une les a observées sans les connaître; j'ignore si elles furent innées chez l'autre, ou si elle les a reçues de l'étude.

Je n'ai jamais su un mot de grec; qu'on me le pardonne: mais les circonstances m'ont portée à lire toutes les traductions des poésies élégiaques et pastorales, et tout ce qu'en ont dit les plus savans littérateurs. Guidée par eux et par mes propres réflexions, joserai avancer que Mesdames Babois et Valmore se sont élevées, dans ces deux genres, au-dessus de tous les modernes.

Avant que l'élégie ne soupirât que les douleurs qui n'étaient pas celle de l'amour, les poëtes grecs n'en composèrent sûrement pas de plus belles que celle-ci, de Mad. Babois.

Hélas! qu'à ma douleur lentement je succombe!
Je vois s'ouvrir sans cesse et se fermer ma tombe.
Le sommeil bienfaisant qui suspendait mes maux,
A mes maux dès long-temps refuse ses pavots.
Chaque instant sur mes yeux répand un jour plus sombre;
De moi-même bientôt je ne suis plus que l'ombre;
Je vois à mon aspect la pitié qui frémit;
On doute en me voyant, lorsque ma voix gémit,
Si c'est elle en effet, si c'est moi qui soupire,
Ou la douleur qui vit, qui parle, qui respire;
Et je fatigue encor de mes tristes regrets
Le rivage du saule et l'ombre des forêts.
Un feu sombre et mourant m'anime et me dévore:
Telle en un lieu funèbre on voit errer encore
L'incertaine lueur d'un lugubre flambeau,
Qui lentement pâlit et meurt sur un tombeau.
Avec effort déjà je cherche ma pensée;
Je me surprends moi-même immobile et glacée,

Etouffant avec peine un sanglot douloureux :
J'ai perdu jusqu'aux pleurs, seul bien des malheureux.
Il est temps que sur moi la tombe se referme,
Et le comble des maux amène enfin leur terme.
Il approche : la paix va rentrer dans mon cœur ;
Je sens que tout finit, oui, tout, jusqu'au malheur.

Empire de la mort, vaste et profond abîme,
Où tombe également l'innocence et le crime,
De ton immensité la ténébreuse horreur
N'a rien qui désormais puisse étonner mon cœur.
Ma fille est dans ton sein : ah ! c'est trop lui survivre !
J'ai vécu pour l'aimer, et je meurs pour la suivre.

Avant de revenir à Mad. Valmore, nous allons encore emprunter quelques passages à Laharpe, d'après lesquels nos lecteurs resteront sûrement convaincus qu'il dirait aujourd'hui :

Valmore dans l'idylle, a vaincu Deshoulières.

« Les modernes, fait-il observer, ont eu moins de succès » que les anciens dans l'idylle et dans l'églogue, soit » parce que la nature n'en avait pas mis le modèle si près » d'eux, soit parce que les écrivains qui s'y sont exercés, » avaient moins de talent poetique. Cependant trois de nos » poëtes s'y sont distingués, Ségrais, Deshoulières et Fon- » tenelle ».

Laharpe n'hésite pas à donner plus de talent poétique à Ségrais qu'à Mad. Deshoulières, quoique celle-ci, ajoute-t-il, ait une diction plus pure. Il reconnaît à Mad. Deshoulières plus d'esprit que de talent, et plus d'agrément que de naïveté.

Des sept idylles qui nous restent de cette femme célèbre, il prétend « qu'il faut en oublier quatre, et ne composer que de trois sa couronne poétique. L'idylle du *Ruisseau*, d'après lui, quoique un peu plus soutenue par la diction que les quatres autres, n'est pas moins défectueuse dans le choix et le rapport des idées,

Vous vous abandonnez sans remords, sans terreur,
A votre pente naturelle;
Point de lois parmi vous ne la rend criminelle.

» *Point de lois ne la rend*, n'est nullement français ; mais
» d'ailleurs je ne comprends pas qu'on dise à un ruisseau,
» qu'il n'a *ni remords, ni terreur*.

La vieillesse chez vous n'a rien qui fasse horreur.

» Qu'est-ce que la vieillesse d'un ruisseau ?

Mille et mille poissons dans votre sein nourris,
Ne vous attirent point de chagrins, de mépris.

» Vraiment, je le crois bien : ces vers, dont il est assez
» difficile de deviner l'application, portent-ils sur le con-
» traste implicite de la maternité, qui, avec le temps,
» détruit la beauté qu'elle a d'abord rendue plus intéres-
» sante ? Mais ce contraste n'est-il pas excessivement
» forcé ?

Avec tant de bonheur, d'où vient votre murmure ?

» Passons le bonheur des ruisseaux, je ne l'entends pas plus
» que celui des fleurs : n'est-ce pas trop jouer sur le mot
» murmure ? ce mot, pris dans le sens moral, peut-il s'ap-
» pliquer à un ruisseau ? Toutes les idées de la poésie pas-
» torale doivent être simples et naturelles, et l'on ne trou-
» vera dans les anciens qui s'y sont exercés, aucun exemple
» de cette recherche.

De tant de passions que nourrit notre cœur,
Apprenez qu'il n'en est pas une
Qui ne traîne après soi le trouble et la douleur.

» Pourquoi faut-il qu'un ruisseau apprenne cela ? Sont-ce
» les passions que nourrit notre cœur, que l'auteur oppose
» aux poissons nourris dans les eaux ?

Nous ne suivrons pas plus loin Laharpe dans la critique qu'il fait de madame Deshoulières ; il en est de vieilles réputations, comme des sceptres antiques, il faut craindre d'y toucher. Une réputation qui dure depuis plus de deux siècles, n'était pas fondée sur les éloges d'une *coterie*. Ma-

dame Deshoulières mérita son immortalité; mais les lettres ont fait de grands progrès, et, sans attenter au respect religieusement dû à la mémoire de madame Deshoulières, on peut dire, je crois, que madame Valmore, son unique héritière, sut, non-seulement conserver, mais agrandir son domaine, et le cultiver avec plus de perfection.

L'idylle intitulée le *Ruisseau*, par madame Desbordes, mettra nos lecteurs à même de juger si notre contemporaine a surpassé son modèle.

LE RUISSEAU.

Le soleil brûlait la plaine ;
Les oiseaux étaient muets ;
Le vent balançait à peine
Les épis et les bleuets.
Quelques chèvres dispersées
Sur le penchant des côteaux,
Broutaient aux jeunes ormeaux
Les vignes entrelacées.
Les troupeaux, au fond des bois,
S'égaraient dans la bruyère ;
Les chiens étaient sans colère ;
Les bergers étaient sans voix.
On entendait le murmure
D'un ruisseau vif et jaseur,
Qui livrait à l'aventure
Le secret d'un jeune cœur.
Sur les flots de son rivage,
Chloé, fuyant le soleil,
Penchait sa brûlante image,
Belle comme un fruit vermeil.
« A cette heure où mes compagnes
» Cherchent l'ombre à l'autre bord,
» Qu'au bruit vague des campagnes,
» Tout s'engourdit et s'endort,
» Sous ma guirlande nouvelle,
» Dites-moi, petit ruisseau,
» Me trouvez-vous aussi belle
» Que Daphnis me paraît beau ?

» En vain avec ma couronne
» J'ai l'air aussi d'une fleur ;
» Tout l'éclat qu'elle me donne
» Ne fait pas battre mon cœur.
» Aux bergères de mon âge
» Je vois les mêmes appas ;
» Elles dorment à l'ombrage,
» Et je n'en soupire pas !
» Sans Daphnis tout m'est contraire ;
» Daphnis a donc plus d'attraits ?
» Et je sens qu'on ne peut plaire
» Qu'en ayant les mêmes traits.
» O Daphnis ! si la parure
» Me rendait belle à tes yeux,
» J'apprendrais, dans l'onde pure,
» A tresser mes longs cheveux.
» J'irais supplier mon père
» De m'accorder, pour un jour,
» Le ruban qu'avait ma mère
» Quand il lui parla d'amour.
» Je cultiverais des roses,
» Pour les cueillir avec toi ;
» J'inventerais mille choses
» Pour t'attirer près de moi !
» Hélas ! ma triste espérance
» Néglige un frivole soin ;
» Si j'avais ta ressemblance,
» Je n'en aurais pas besoin !
» Tes yeux bleus ont une flamme
» Pareille aux astres tremblans ;
» Leurs rayons pénètrent l'âme !
» Les miens sont noirs et brûlans.
» Sur ton front ta chevelure
» Forme un gracieux bandeau ;
» La mienne ombre ma ceinture,
» Quand je quitte mon chapeau.
» Comme des feuilles dorées
» Se balancent sur les fleurs,
» Sous mille boucles cendrées
» Brillent tes vives couleurs.
» L'orme en fleurs est ton image :

» Et.... (tout me parle aujourd'hui)
» Au lierre il prête un ombrage ;
» Je suis faible comme lui.
» O Daphnis !... Et quelques larmes
Tombèrent dans le ruisseau ;
Elles en troublèrent l'eau,
Comme elles voilaient ses charmes !
Dans le léger mouvement
De cette glace agitée,
Sous la surface argentée
Cloé crut voir son amant.
» O prodige ! cria-t-elle,
» Je vois l'ombre du pasteur ;
» Et cette glace fidèle
» Réfléchit jusqu'à mon cœur ».
Du saule le doux feuillage
Dans les airs se balança :
Sur les traits de son visage
Un souffle amoureux passa.
L'enfant qui porte des aîles,
Se sauvait d'un ciel de feu :
De brûlantes étincelles
Aux champs annonçaient un dieu !
On n'en sait pas davantage.
Le dieu baissa son bandeau,
Couvrit le jour d'un nuage,
Et fit taire le ruisseau. Mme. Dufrénoy.

CLIMATOLOGIE.

CLIMAT DE PARIS.

Résumé hebdomadaire des observations météorologiques faites à l'Observatoire royal, du dimanche 21 *janvier* 1821, *au samedi* 27 *inclusivement.*

Température la plus élevée, 4° 6/10 (échelle de Réaumur), le 22. — *La moins élevée*, 1° 3/10 au-dessous de zéro (glace), le 25. — *Température moyenne*, 2° 2/10. — Anniversaire de cette température, 3° 9/10 — *Pression moyenne de l'atmosphère*, déterminée à l'aide du baromètre, 28 pouces 7 lignes (773 millim.), répondant à 7° de beau temps, de la nouvelle graduation, et à *beau fixe* de la graduation ordinaire. — *Vent*, ayant dominé, celui de nord. — *Hauteur de la Seine*, à l'époque du samedi, 2 mètres 14 cent. (décroissante, navigable). — Jours de pluie, aucun.

Imprimerie de Mad. V. Cussac, rue Montmartre, n. 30.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE 1er VOLUME

DE LA MINERVE LITTÉRAIRE.

LITTERATURE.

	Pages
Le Poème interrompu, par Mme. DUFRENOY.	3
Les Heures de l'inspiration, ode de Klopstock, traduite par M. Camille JORDAN.	5
De la littérature distincte de la politique, par M. Darnin.	21
Epitre à Mme. Desbordes-Valmore, par M. H. LATOUCHE.	49
La Veille de Noël, hymne à la Vierge, par Mme. TASTU, née VOIART.	50
Aux amours, élégie par Mme. DUFRENOY.	97
Ma Femme et mon Chien, chanson, par M. le comte de SEGUR.	98
De la poésie des Arabes, par M. SARCHI.	99
La Cloche, poème de Schiller, traduit par M. H. LATOUCHE.	145
De la Grace, par M. BERVILLE.	153
Fragment du second chant de FRANCUS, poème inédit, par M. VIENNET.	193
De l'origine de la poésie italienne, par M. SARCHI.	198
La Gloire, pièce qui a obtenu le prix de poésie à l'Académie de Marseille, par M. François DURAND.	243
L'Adieu, ode traduite de Klapstock, par M. Camille JORDAN.	246
Dignité et Dignités, par M. Alex. LAMETH.	255
L'origine de l'élégie, par Mme. DUFRÉNOY.	291

pages
Les Adieux du poète au séjour de la campagne, élégie, par M. BERVILLE. 337
De la justesse en littérature, par M. de SÉNANCOUR. 340
De la littérature espagnole, par M. RINCOVEDRO. 351
Les Déesses, traduit de Engel, par M. Michel BERR. 375
La délivrance d'Argos, ode. 388
L'Hermitage, ode, par Mme. Amable TASTU. 435
Mon erreur, ode de KLOPSTOCK, traduite par M. Camille JORDAN. 407
Fragment inédit d'une traduction nouvelle de l'Iliade, par M. A. BIGNON. 483
Le Phénix, par M. SARCHI. 500
Le Chant du matin, idyle imitée de Gessner, par M. A. LECOINTE. 551
Madrigal. 552
Elégie, par M. MONTÉMONT. 579
Esquisses de Paris. 582

HISTOIRE ET GEOGRAPHIE.

Introduction à l'Histoire de France, par M. le comte de SÉGUR. 7
Découverte d'un continent entarctique, traduit de l'anglais, par M. SUDREAU-DE-LA-ROCHE. 13
Description d'une éruption volcanique, dans l'île de Sumbawa, par M. SUDREAU-DE-LA-ROCHE. 52
Statistique des Etats-Unis, par M. SUDREAU-DE-LA-ROCHE. 202
Statistique des Etats-Unis (second article), par M. SUDREAU-DE-LA-ROCHE. 249
Portrait du cardinal de RICHELIEU, par M. le comte de SÉGUR. 388
Notice sur Jacques-Auguste de Thou, historien, par M. LÉMONTEY. 488

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE ET ETRANGERE.

pages
Pièces inédites de Voltaire. Compte rendu par M. de SÉNANCOUR. 29
Elémens d'algèbre, par M. Bourdon. — M. DE MONTFERRIER. 34
Poésies diverses de Marie-Joseph CHENIER, et d'André *Chenier* (1er article). — M. VIENNET. 57
Voyage historique et politique au Monténégro, par M. le colonel Vialla. — M. de SENANCOUR. 68
Poésies diverses de Marie-Jos. CHENIER, et d'André Chénier (2e. article). — M. VIENNET. 102
Histoire, antiquités, usages des Hautes-Alpes, par un ancien sous-préfet. — M. LA BEAUMELLE. 116
Elémens naturels de la chronologie, par M. C.-J.-B. Bonnin. — M. ST.-MARTIN.
Elémens de philosophie, par M. F.-J.-H. GENTY. — M. DE MONTFERRIER. 162
Biographie des jeunes demoiselles, par Mme. Dufrénoy. — M. de SENANCOUR. 170
Revue chronologique de l'Histoire de France. — Article communiqué. 175
Remarques critiques sur l'ouvrage de M. le lieutenant-général Rogniat, intitulé : Considérations sur l'art de la guerre, par M. le colonel MARBOT. — M. LABEAUMELLE. 205
De la loi naturelle, par M. le comte de Volney. — M. de SENANCOUR. 218
Du gouvernement de la France, depuis la restauration, et du ministère actuel; par M. Guizot; — M. LABEAUMELLE. 261
Du Sort de l'homme dans toutes les conditions, par M. Azaïs. — TIMON. 268
Théorie de la Caisse hypothécaire, par MM. O. Rodrigues et Maas. — M. DE MONTFERRIER. 273

pages

Second Voyage de Mungo-Park. — M. de SÉNANCOUR. 276

Choix de Poésies de Byron, Walter Scott, et Moore. — M. VIENNET. 293

Manuel de chimie, par W. Thomas Brande, traduit de l'anglais, par L. A. Planche. — M. DE MONTFERRIER. 361

De l'Organisation de la puissance civile dans l'intérêt monarchique. — M. ST.-MARTIN. 403

Grammaire des grammaires Italiennes, par M. Barberi. — M. SARCHI. 404

La Vierge d'Arduène, traditions gauloises, par Mad. Elise Voïart. — M. LATOUCHE. 439

Le Secrétaire des enfans. — M. LABEAUMELLE. 448

Leçons d'un père à son fils. — M. LABEAUMELLE. 448

Damis ou l'éducation du cœur, par M. Hugues Millot. — M. LABEAUMELLE. 453

Conseils à mon amie, sur l'éducation physique et morale des enfans, par Mad. Fabre d'Olivet. — M. LABEAUMELLE. 456

Trois chants de l'Iliade, traduits en vers français, par M. Bignon. — M. VIENNET. 459

Histoire du Juif Errant. *Id.* *Id.*

Dithyrambe sur l'Egypte, par M. Joseph Agoub, égyptien. — *Id.* *Id.*

Les apologistes involontaires, ou la religion chrétienne prouvée par les objections même des incrédules, par M. Mérault, grand-vicaire d'Orléans. — M. ST.-MARTIN. 473

Système physique et moral de la femme, par Roussel, augmenté par M. Alibert. — M. JANIN DE ST.-JUST. 508

L'Observateur au 19e. siècle; par J. C. St.-Prosper. — M. DE SÉNANCOURT. 512

pages

Les Jeunes Voyageurs ou Lettres sur la France, par L. Ev... A. — M. St.-Martin.

Choix de Voyages dans les quatre parties du monde, par J. Mac-Carthy. —(1er article.) M. Viennet. 552

Les Séductions, roman par Mme Jenny. L. G. D. — Emmanuel Dupaty. 544

De Mesdames Bourdic-Viot, Desroches, Verdier, Victoire Babois; de l'idylle, de l'élégie, et des poésies de Mme Desbordes-Valmore. (1er article). Mme Dufrénoy. 556

Narrative of the operations, etc. Voyages de M. Belzoni. — M. Fontorbe. 587

Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de 1814, par F. Koch. — M. La Beaumelle. 593

La langue hébraïque restituée, par M. Fabre d'Olivet.— M. de Montferrier. 603

La Maçonnerie, poème par .... — M. de Sénancourt. 610

De Mesdames Bourdic-Viot, Desroches, etc., (2e article). Mme Dufrénoy. 617

THEATRES.

Académie royale de musique. — Timon. 38

Théâtre royal Italien — *Id.* 42

Opéra-comique. — *Id.* 43

Th. Italien. *Il Don Giovanni.* — *Id.* 74

Feydeau. Reprise de *Wallace.* — *Id.* 77

Th. Français. *Clovis*, tragédie de M. Viennet. — M. Moreau, 78

G. Opéra. *Aspasie.* — Timon. 123

Th. Français. *Athalie*, avec les chœurs. — A. Rémond. 131

Odéon. Première représentation de l'*Accident en Voyage*, comédie. — *Id.* 132

pages

FEYDEAU. Première représentation de l'*Idiote*, opéra-comique. — TIMON. 185

VARIÉTÉS. *Les Bonnes d'Enfans*, vaudeville. — A. RÉMOND. 128

TH. DU VAUDEVILLE. *M. Blaise* ou *les Deux-Châteaux*, vaudeville. — *Id.* 229

GAITÉ. *Manon l'Escaut*, mélodrame. — *Id.* 230

AMBIGU. *Thérèse* ou *l'orpheline de Genève*. *Id.* 231

TH. FRANÇAIS. *Jean de Bourgogne*, tragédie de M. de Formont. — M. MOREAU. 317

TH. ITALIEN. Reprise de la *Molinara*, opéra. — M. TIMON. 325

FEYDEAU. Première représentation de l'*Auteur mort et vivant*, opéra-comique. — *Id.* 327

Description de la salle du Gymnase Dramatique. — M. LABEAUMELLE. 371

GYMNASE. Le *Boulevard Bonne-Nouvelle*, vaudeville. — TIMON. 421

GYMNASE. La *Maison en loterie*, comédie. — TIMON. 422

GYMNASE. Une *Visite à la campagne*, opéra comique. TIMON. *id.*

GYMNASE. L'*Amour platonique*, vaudeville. — TIMON. 423

Bulletin des théâtres. — TIMON. 425

ODÉON. L'*Intrigant maladroit*, comédie. — M. MOREAU. 477

G. OPÉRA. Concert de M. Spohr. — TIMON. 526

Th. du VAUDEVILLE. La *Chasse aux flambeaux*, vaudeville. — M. MOREAU. 528

GYMNASE. Première représentation du *Charlatan*, vaudeville. TIMON. 561

Bulletin des théâtres. TIMON. 564

TH. FRANÇAIS. Aniversaire de Molière. 565

NECROLOGIE.

	pages
Tallien.	182
Le baron Cavrois.	183
Le duc Decrès.	282
St.-Aubin	284
Le chanoine Escoïquitz.	285
Christophe.	285
Le docteur Meusel.	286

ANECDOTES ET CORRESPONDANCE.

Mélanges.	44
La Distraction chrétienne.	188
L'Observateur du Marais.	225 et 308
Le prix funèbre, par Mad. Julie de la Faye Brehier.	234
Les bas bleux.	428
Lettres de l'empereur Joseph II.	531

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS, etc., etc., pages 17, 43, 137, 184, 220, 286, 311, 368, 409, 518, 569.

CLIMATOLOGIE. Résumé hebdomadaire des observations météorologiques faites à l'Observatoire royal, pages 334, 383, 433, 481, 530, 576 et 626.

OUVRAGES NOUVEAUX, pages 48, 94, 141, 192, 240, 288, 335, 383, 433, 481, 576.

---

mêmes que le modèle — L'atlas comprendra les costumes des peuples anciens; leurs principaux monumens; leurs machines, instrumens et armes de guerre; leurs ustensiles aratoires, usuels et de ménage; les meubles, parures et bijoux; le plan des villes les plus importantes, et les cartes des principaux empires et royaumes. Le dernier volume sera terminé par une table alphabétique et analytique raisonnée des matières.

Pour cette partie de son *Histoire universelle*, M. de Ségur a puisé dans les historiens de l'antiquité; et, en s'appropriant leur manière, il a heureusement transporté dans notre langue l'art d'Hérodote, le grand sens de Thucydide, la concision de Tacite, la narration dramatique de Tite-Live, et la vigueur de Salluste dans les portraits : c'est ainsi qu'il s'est montré modèle, en imitant ces grands maîtres, et qu'il a enrichi notre langue d'une histoire des peuples de l'antiquité, qui nous manquait encore, et qui pût tout à la fois satisfaire le jugement et le goût. Quoiqu'il rapporte les fables et les prodiges racontés dans les annales des anciens, il les signale de manière à ne pas accréditer des erreurs. Les réflexions sont courtes, et elles naissent naturellement des sujets qu'il traite, d'un mot il peint, comme d'un coup-d'œil il embrasse les faits et les temps.

L'*Histoire ancienne* de M. Ségur est plus complète que les histoires de Rollin, de Crévier et de Lebeau, quoique dans un cadre plus circonscrit. Il n'est pas non plus inutile de faire remarquer ici la différence des prix entre ces ouvrages, et l'économie considérable qui doit en résulter pour les souscripteurs à celui de M. de Ségur.

Conditions de la souscription.

L'ouvrage entier (les dix volumes in-8° et l'atlas) paraîtra le 15 août 1821. Le prix en est fixé à 60 fr. *pour les souscripteurs ;* et avec l'atlas, gravures parfaitement coloriées, 10 fr. de plus. Les planches seront placées dans les volumes, à la demande des personnes qui le désireront. La souscription est ouverte, *sans rien payer d'avance*, jusqu'au 28 février prochain, *terme de rigueur :* passé cette époque, les dix volumes et l'atlas se paieront 70 fr. On pourra remettre aux souscripteurs qui en auront le désir, dès le mois de février prochain, les volumes, au fur et à mesure qu'ils s'imprimeront; mais à la condition expresse de payer les *deux derniers* en recevant les *deux premiers*.

